





OEUVRES COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ,
46, rue Saint-Louis.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

BENJAMIN LAROCHE.

TOME PREMIER.



PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
Éditeur de la Bibliothèque d'Élite,
9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

MDCCCXLII

NOTICE SUR SHAKSPEARE.

William Shakspeare a eu la destinée d'Homère ; ses œuvres subsistent et subsisteront à travers les siècles. Les détails de sa vie sont à peu près inconnus, et il ne reste guère sur son existence personnelle que des récits peu avérés, et surtout contradictoires. Chose étrange ! l'histoire, qui n'a pas dédaigné de consigner dans ses annales les actes les plus insignifiants de la vie des plus minces personnages, ne nous a presque rien transmis sur ces deux gigantesques génies, qui ont occupé et qui occuperont éternellement une si large place dans l'imagination des hommes. A quoi faut-il attribuer cette singulière anomalie ? Quelle raison en donner ? Il en est une qui s'offre d'abord : les grands écrivains s'absorbent dans leur œuvre et s'y ensevelissent comme dans un immense et magnifique mausolée. Le Nil cache sa source à l'Égypte, tout en lui versant la fécondité et l'abondance.

A moins donc que la vie des écrivains illustres n'ait été mêlée à de grands événements contemporains, comme le fut celle de Dante et de Milton, l'histoire se tait sur leurs actes, et la postérité ne les connaît que par leurs œuvres. Cette obscurité même dans laquelle s'enveloppe leur existence matérielle fait ressortir l'éclat de leur gloire, et forme une sorte d'auréole autour de leur renommée.

Dans la biographie de Shakspeare, l'historien en est presque toujours réduit à des conjectures. On ignore même l'orthographe véritable de son nom. De sept ou huit différentes manières d'écrire ce grand nom, deux seulement continuent à revendiquer la prééminence, et à maintenir leurs prétentions rivales. Jusqu'à nos jours, l'usage avait consacré l'orthographe de *Shakspeare:* celle de Shakspere semble aujourd'hui prévaloir. Nous avons cru devoir rester fidèles à la première, qu'une longue habitude a consacrée ; les noms sont des monuments ; ils ne sont vénérés qu'à la condition d'être immuables.

William Shakspeare naquit à Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick, le 23 avril 1564, de John Shakspeare, négociant en laines;

sa mère était fille unique d'un gentilhomme de Wellingeote, dans le même comté, nommé Arden, et d'une famille ancienne et justement honorée.

Il paraîtrait que le père de Shakspeare, d'abord dans l'aisance, éprouva des revers de fortune qui l'obligèrent à résigner ses fonctions de membre du conseil municipal de sa ville natale. L'éducation de William dut se ressentir de cette réduction inattendue des ressources de la famille. Aussi ne fit-il que des études imparfaites; il suivit les classes de l'école communale de Stratford. Il y acquit une dose de latinité suffisante pour lire dans l'original les auteurs les plus faciles de l'ancienne Rome, mais sans pousser beaucoup plus loin son érudition classique. On ignore à quel âge ses études commencèrent, à quel âge il les termina. Il est probable qu'il fut obligé de les interrompre de bonne heure, pour s'occuper du commerce de son père. Plusieurs de ses biographes prétendent qu'il ne tarda pas à entrer dans l'étude d'un avoué; et cette opinion est assez vraisemblable. Les drames de notre auteur présentent une foule de passages qui révèlent dans l'écrivain une connaissance intime et approfondie de la phraséologie légale.

Quoi qu'il en soit, Shakspeare venait à peine d'atteindre sa dix-huitième année, lorsqu'il entra dans la carrière grave, dans la voie épineuse du mariage. Il épousa Anne Hathaway, fille d'un propriétaire aisé des environs de Stratford. La prudence et la réflexion ne présidèrent pas à cette union, qui, tout porte à le croire, ne fut pas heureuse. En ceci, Shakspeare eut le sort de Dante et de Milton. Sa femme avait, dit-on, huit ans de plus que lui. Elle était née en 1556; elle ne tarda pas à lui donner une fille, qui fut nommée Susanne, puis une seconde fille et un fils jumeaux, Judith et Hamnet, baptisés le 2 février 1584.

Peu de temps après cette double naissance, Shakspeare quitta Stratford et partit pour Londres. Les motifs de ce départ subit, de ce soudain changement de résidence, de cette aventureuse apparition sur un théâtre nouveau pour lui, ont été l'objet d'innombrables commentaires, et n'ont jamais été expliqués d'une manière satisfaisante. Un cerf tué dans le parc d'un propriétaire du voisinage, un délit de chasse ou de braconnage, suivi d'un commencement de pour-

suites judiciaires, obligea, dit-on, le jeune Shakspeare à chercher un refuge dans la capitale et à s'y créer des moyens d'existence. Nous ne savons ce qu'il peut y avoir de vrai dans ce récit, qui, du reste, n'a rien de trop invraisemblable, et que la plupart des commentateurs ont adopté. Shakspeare arriva à Londres en 1586 ; il avait alors vingt-deux ans. A quelle occupation se livra d'abord le jeune fugitif ? C'est ce qu'il nous serait encore difficile d'établir avec certitude. Quoi qu'il en soit, il ne tarda pas à devenir comédien et à entrer dans la troupe de l'un des théâtres de Londres les plus en vogue, celui de Blackfriars.

Chargé d'abord de rôles subalternes, son mérite le fit bientôt parvenir à des emplois plus élevés ; tout porte même à croire qu'il devint un acteur assez distingué ; mais s'il n'avait que ce titre aux suffrages de la postérité, il y a longtemps que son nom serait tombé dans l'oubli. Incontestablement Shakspeare devait posséder une connaissance approfondie de l'art du comédien. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les conseils sensés, les préceptes habiles adressés par Hamlet aux acteurs qu'il a chargés de représenter une pièce de sa composition devant l'usurpateur du trône de Danemark.

Dans ce drame d'Hamlet, la plus admirable peut-être des compositions de cet étonnant génie, la tradition rapporte qu'il jouait le rôle de l'ombre. On remarquera que, de tous les rôles des drames de Shakspeare, celui-là est peut-être le plus éloquemment écrit, le plus poétiquement beau, et c'est sans doute la raison pour laquelle le poëte l'affectionnait et voulait s'en charger lui-même.

Le génie de Shakspeare ne tarda pas à s'allumer au contact du théâtre. Dans la profession de comédien, il n'avait d'abord cherché qu'une ressource, que des moyens d'existence ; mais ces moyens une fois assurés, l'incertitude sur son sort, l'inquiétude sur l'avenir, ayant fait place à la sécurité et à l'aisance, son génie se tourna de lui-même vers la pratique du grand art que son adolescence avait rêvé, vers la poésie. Le poëme ravissant de *Vénus et Adonis* fut, dit-on, son premier essai ; il porte en effet le cachet d'une âme jeune, d'une imagination adolescente. Lui-même il l'appelle : *The first heir of his invention* : le premier enfant de son imagination. Bien que ce poëme de Shakspeare n'ait été publié qu'en 1593, on s'accorde à assigner à

sa composition l'intervalle écoulé de 1587, époque de son arrivée à Londres, à 1590, époque de ses premiers débuts dans la carrière dramatique.

Shakspeare trouva le théâtre de son pays dans le même état à peu près où était notre théâtre national alors que notre grand Corneille vint le tirer de la barbarie.

En Angleterre comme en France, comme dans tout le reste de la chrétienté, les *Mystères*, les *Moralités*, occupèrent exclusivement la scène jusque vers le milieu du seizième siècle.

La représentation de la première tragédie régulière eut lieu en 1562, deux ans avant la naissance de notre auteur. En 1566 fut jouée la première comédie à laquelle il soit possible de donner ce nom. C'est aussi à cette époque que doit être placée l'apparition du premier drame historique, germe encore informe et abrupte que devait féconder plus tard le génie d'un grand homme.

De 1566 à 1590, le progrès fut réel sans doute, mais lent ; et si çà et là apparaissent quelques talents rares et énergiques, le reste ne présente guère qu'une longue série d'œuvres fastidieuses et ampoulées. Il n'est guère possible de citer, au milieu de toutes ces tentatives impuissantes et avortées, que la *tragédie de Gorboduc*, de Thomas Sackville, lord Buckhurst, représentée à Whitehall devant la reine Élisabeth et toute sa cour, le 18 janvier 1562 ; l'*Edouard II* et le *Faustus* de Marlowe, écrivain vigoureux et d'un incontestable mérite, dont le génie inculte et sauvage dépassait presque toujours le but, et dont les efforts exagérés, en cherchant le tragique, n'aboutissaient qu'à l'horrible.

Shakspeare, dès ses premiers pas dans la carrière, laissa bien loin derrière lui la foule de ses prédécesseurs. Ici, une question importante se présente au biographe : quelle est la pièce qui marqua le début de Shakspeare ? L'obscurité qui règne sur toute l'existence individuelle et littéraire du barde de Stratford s'étend sur cet épisode de sa vie comme sur tout le reste. Les commentateurs ont cherché à suppléer aux faits par les conjectures. Les uns veulent que la première pièce de Shakspeare ait été *Périclès ;* d'autres désignent la deuxième partie de *Henri VI.* Quant à la première, on s'accorde généralement à penser qu'elle n'est pas de lui. En l'absence d'informations pré-

cises, il est difficile de prononcer sur une question de cette gravité. Notre opinion, à nous, c'est que le plus ou moins de perfection de ces drames n'est point un critérion sûr pour leur assigner une date, soit fixe, soit relative. Les génies comme celui de Shakspeare n'ont pour ainsi dire point d'enfance : selon l'expression de Corneille, qui lui-même est un exemple frappant de cet éclatant privilége du génie,

> Leurs pareils à deux fois ne se font pas connaître,
> Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

L'un des premiers débuts de Corneille ce fut le *Cid;* ce premier chef-d'œuvre, d'autres productions du même auteur l'ont parfois égalé, jamais surpassé. Pourquoi n'en serait-il pas de même de Shakspeare ? La classification chronologique des fables de la Fontaine est connue; faites un choix si vous pouvez entre tous ces chefs-d'œuvre ; les premiers en date sont-ils inférieurs aux derniers ? Racine a-t-il jamais fait mieux qu'*Andromaque?* on répond en citant *Alexandre*, et *les Frères ennemis.* Ces deux drames ne sont point des œuvres spontanées du génie de Racine ; ce sont des études sur Corneille. *Andromaque* est la première fille de sa pensée individuelle et intime, le premier enfant de son génie; et voilà pourquoi elle est empreinte d'un cachet de perfection que *Britannicus* et *Phèdre* elle-même n'ont point surpassé.

Shakspeare fut le créateur de son art ; il dut d'avance en asseoir les bases, en arrêter les proportions, en dessiner les contours ; cela fait, il se mit à l'œuvre avec une imagination vierge, que ne préoccupait point l'imitation des œuvres d'autrui. Qu'était-ce que ces œuvres? Étaient-elles assez puissantes pour commander l'admiration du jeune Shakspeare ? Si son génie naissant eût admiré les productions de ses prédécesseurs, il aurait pu augmenter le nombre de ces hommes médiocres, il ne se fût jamais élevé au-dessus d'eux; au contraire, l'admiration de Corneille était compatible avec la possession du génie le plus haut, des plus nobles facultés; Racine put donc, sans déchoir, commencer par imiter Corneille ; puis, semblable au navigateur qui s'aperçoit qu'il a fait fausse route, il est naturel qu'il ait viré de bord, et tourné la proue de son poétique na-

a.

vire vers les régions sublimes où l'attendaient *Andromaque, Phèdre* et *Athalie*.

Entre les trente-cinq drames qu'a produits Shakspeare, il en est sans contredit qui sont inférieurs aux autres; mais cette infériorité n'est pas une raison suffisante pour établir l'antériorité de leur date; le plus beau talent ne saurait toujours être égal; le choix du sujet influe beaucoup sur les qualités de l'œuvre. Et puis la vie a ses vicissitudes de bien et de mal être intellectuel; la santé de l'intelligence n'est pas plus uniforme que celle du corps. Ce qui confond d'étonnement, c'est que sur ces trente-cinq drames, il en est vingt-huit d'une perfection d'exécution si achevée, qu'il est impossible de leur assigner un rang dans l'échelle du mérite; tous, à des titres divers, réclament et obtiennent une part égale dans notre admiration et nos prédilections. Sur les sept autres, il en est trois, *Périclès*, et la deuxième et troisième partie de *Henri VI*, qui sont évidemment d'une autre main que celle de Shakspeare; il en a seulement refait les principaux passages, remanié le style en entier, et les a appropriés à la scène. Parmi les quatre autres, il en est deux qui portent évidemment un cachet de jeunesse et de noviciat: ce sont *les Deux gentilshommes de Vérone*, et *Peines d'amour perdues;* et cependant ce sont deux drames délicieux, pleins d'une grâce charmante, d'une verve intarissable; ils sont loin de déparer leurs rivaux, et leur absence serait une perte irréparable. Deux autres enfin ne doivent leur infériorité qu'au choix du sujet; c'est *le Roi Jean;* c'est *Troïle et Cressida*. Dans le premier de ces drames, le poëte avait à lutter contre un obstacle insurmontable, le caractère odieux et repoussant d'un monarque cruel et imbécile. L'autre est par le fait, et devait être, sans doute, une parodie de l'épopée homérique. Mais avec quelle vigueur de talent cette parodie est exécutée! Comme les héros de l'Iliade, dépouillés de leur majesté épique, sont individualisés, et avec quelle rare supériorité de burin l'auteur les a gravés dans notre mémoire!

Quant au drame de *Titus Andronicus*, que nous n'avons point admis dans notre recueil, et à la première partie de *Henri VI*, que nous n'avons admise que pour sa valeur historique et parce qu'elle rend plus intelligibles certains passages des deux autres parties de

cette trilogie, tous les commentateurs s'accordent à reconnaître qu'il n'y a pas dans ces deux drames dix lignes qui appartiennent en propre à Shakspeare; nous n'avons donc pas à l'en justifier.

Les contemporains de Shakspeare saluèrent avec enthousiasme l'astre nouveau qui se levait sur la scène britannique; des succès éclatants et non interrompus accompagnèrent tous ses pas dans la carrière dramatique; son beau talent et son beau caractère lui valurent d'illustres amitiés. En tête de ces hommes qui furent les premiers à rendre hommage au talent sincère et consciencieux, il faut citer le comte de Southampton, grand seigneur jeune et brillant qu'attendaient dans la carrière politique d'illustres succès et de grands revers; Shakspeare a laissé dans ses sonnets un impérissable monument de l'amitié enthousiaste et persévérante qui unissait ces deux âmes si bien faites pour se comprendre. La protection du comte ne faillit jamais au poëte, et ses magnifiques bienfaits vinrent plus d'une fois le chercher, sans que l'indépendance de ses affections en ait jamais été altérée.

L'exemple du comte fut suivi par la reine Élisabeth, qui jusqu'à la fin de son règne étendit sur Shakspeare une éclatante protection. Ce fut même, dit-on, à sa demande qu'il composa une de ses plus amusantes comédies, les *Joyeuses commères de Windsor*. Charmée du personnage de Falstaff dans les deux parties de *Henri IV*, après avoir vu ce héros comique dans tant de situations diverses, elle exprima le vœu de le voir figurer dans le rôle d'amoureux. Le goût délicat de Shakspeare se refusa à prostituer ainsi l'amour, cette inépuisable source de tout ce qu'il y a de grand et de beau dans l'âme humaine, et au lieu du Falstaff amoureux, il offrit à ses spectateurs un Falstaff sensuel et lubrique, comme il devait l'être. Le successeur d'Élisabeth, Jacques Ier, ne témoigna pas pour le poëte de Stratford moins de prédilection et de sympathie. A peine monté sur le trône, en 1603, il octroya à une compagnie dont Shakspeare était l'un des principaux membres, un privilége pour l'exploitation du théâtre le Globe. C'est à dater de cette époque que Shakspeare, auteur dramatique, directeur d'une exploitation théâtrale, cessa de joindre à ces titres celui de comédien, différant en cela de notre Molière, qui continua jusqu'au bout son rôle de chef de troupe, et mourut sur le théâtre de sa gloire.

De 1603 à 1613, on voit Shakspeare ajouter chaque année de nouveaux fleurons à sa couronne ; les chefs-d'œuvre se suivent sans interruption, jusqu'au moment où, arrivé à sa quarante-neuvième année, dans toute la force de l'âge, dans toute la vigueur de son génie, on le voit résigner ses fonctions de directeur de théâtre, réaliser sa fortune et se retirer dans sa ville natale, au sein de sa famille, qu'il n'avait jamais manqué de visiter chaque année, et à laquelle il alla se réunir pour ne plus s'en séparer.

L'un de ses trois enfants, son fils Hamnet, était mort à l'âge de douze ans, en 1596. Il lui restait ses deux filles, Judith et Susanne. Cette dernière était l'enfant chéri de son père; elle le méritait par ses hautes qualités, par sa supériorité intellectuelle. En 1607, il l'avait mariée au docteur Hall, homme de talent et de science, digne d'une telle femme et d'un tel père. Judith se maria plus tard, en 1616, à l'âge de trente-deux ans, et l'union qu'elle contracta n'obtint pas, dit-on, l'approbation paternelle.

Le bonheur le plus pur dut accompagner le grand homme dans sa retraite. Possesseur d'une fortune considérable pour l'époque, et qui équivaudrait de nos jours à vingt-cinq mille livres de rente, propriétaire d'une maison à Londres, de celle qu'il habitait à Stratford, ainsi que de terres assez considérables, Shakspeare ne s'occupa plus qu'à jouir en paix de ce qui lui restait à vivre; mais trois années de cette existence si heureuse et si douce s'étaient à peine écoulées, que la mort vint y mettre un terme, le 23 avril 1616, le jour anniversaire de sa naissance. Il venait alors de compléter sa cinquante-deuxième année. La même année, le même jour, l'Espagne perdit l'immortel auteur de Don Quichotte ; ainsi par un de ces inexplicables décrets de la Providence, ces deux grands flambeaux intellectuels qui avaient jeté sur leur patrie et sur le monde une si vive lumière, s'éteignirent en même temps. La Providence en avait allumé deux autres, et se préparait à en allumer un troisième ; Corneille et Milton étaient nés; Molière allait bientôt naître.

L'art dramatique tiré du chaos par Shakspeare, après avoir, de son vivant, atteint son plus haut degré de splendeur, continua à briller après lui d'un éclat moins vif, mais glorieux encore. Son exemple lui avait créé des rivaux : John Fletcher, auteur de comédies char-

mantes, où l'on ne peut blâmer qu'un peu trop de licence; Massinger, dont le talent énergique et pur est empreint d'une émotion si chaleureuse et si vraie; Ford et Webster, si dignes de marcher sur ses traces; Benjamin Johnson surtout, chef d'une école à part, s'éloignant de Shakspeare par la forme, son heureux rival dans la comédie, ramenée par lui aux proportions classiques et à la peinture savante des caractères; voilà les hommes qui restaient pour continuer l'œuvre de Shakspeare; si l'on ajoute à ces hommes, l'éternel honneur de la muse dramatique, un autre génie non moins éclatant dans une direction différente, Spenser, l'immortel auteur de *Fairy Queen*, épopée ravissante dont l'antiquité ne nous offre point le modèle, dont rien depuis n'a surpassé la poésie magique, la grâce enchanteresse, on doit reconnaître que ce n'est pas à tort que le siècle d'Élisabeth a pris place dans l'admiration des hommes à côté des siècles d'Auguste, de Périclès, de Léon X et de Louis XIV.

Quant à Shakspeare, l'astre le plus brillant de cette glorieuse pléiade, sa place lui est depuis longtemps assignée à côté d'Homère, de Dante et de Milton, de ces phares lumineux qui dominent et qui éclairent toute une époque. Où est le temps où Voltaire, du haut de son orgueil académique, traitait Shakspeare de barbare, de sauvage ivre, et appliquait à ses œuvres l'honnête procédé de traduction qu'il avait essayé pour la Bible ; où Letourneur, dans sa prose traînante et décolorée, étouffait l'énergique et naïve expression du cygne de l'Avon sous le luxe burlesque de ses circonlocutions, et passait sans façon les scènes qui n'étaient pas à sa convenance, comme l'on se détourne en marchant du lépreux dont on craint le contact; où Ducis, prenant ce grand homme sous la protection risible de ses monotones et lourds alexandrins, travestissait classiquement ses plus nobles chefs-d'œuvre? Quelle affligeante mutilation du génie! Voyez ; sous la cognée, instrument de dommage, l'arbre est dépouillé de ses pittoresques rameaux, du luxe de son feuillage! il n'en reste plus qu'un tronc mort et défiguré. Othello est devenu un matamore drapé en empereur romain; le roi Léar un Cassandre classique; Roméo et Juliette, oubliant leur naïf et poétique amour, sont devenus des marionnettes débitant leurs transports en hémistiches mesurés, en tirades correctes; procédé expéditif en effet, véri-

table saignée à blanc qui d'un corps plein de vie fait un cadavre.

Shakspeare appartient à la Renaissance par la date de son existence, et au moyen âge par la nature de son talent. Le moyen âge avait régné pendant dix siècles sur les ruines de l'antiquité, sur les débris du cadavre romain. La Renaissance fut une immense réaction de la raison humaine contre la barbarie, de l'art grec et romain contre l'art gothique. Shakspeare entra dans la carrière alors que le moyen âge était vaincu ; réunissant dans un foyer brûlant les rayons épars de ce soleil brisé, il fut le dernier effort du moyen âge expirant; il coordonna ce qu'il avait de naïve énergie, de poétique beauté; il rassembla tous ces éléments épars; il les souda habilement; il en forma son drame. Il refusa de jeter ses magnifiques créations dans le moule grec ou romain; son génie aurait étouffé dans ce cadre restreint; il lui fallait un horizon plus vaste; toute sa carrière fut une énergique et glorieuse lutte contre le courant qui entraînait la littérature contemporaine vers les modèles de l'antiquité; il protesta contre cette tendance servile. Il mourut; le mouvement imprimé par lui se continua quelque temps encore; puis la réaction s'arrêta; Malherbe et Corneille bâtirent et consolidèrent l'édifice classique, dont Boileau et Racine harmonisèrent les proportions, et qu'ils décorèrent en épuisant toutes les ressources d'un travail savant et achevé.

Le mérite dramatique de Shakspeare est aujourd'hui incontesté; son mérite littéraire n'est guère apprécié que dans sa patrie. Comment en effet faire passer dans une traduction des beautés nationales, et pour ainsi dire locales? comment transporter d'un sol dans un autre ces plantes exotiques? comment conserver à cette poésie pittoresque et vigoureuse son allure indépendante, sa grâce native? c'est la rose qu'on ne saurait séparer de sa tige épineuse sans lui faire perdre de son parfum.

Shakspeare est tour à tour Corneille, Molière et la Fontaine. Il est Corneille dans ses grandes peintures historiques, comme dans *Coriolan* et *Jules César*. Il est Molière dans ses comédies et dans quelques-uns de ses drames, par exemple dans *Richard III*, cette admirable peinture de Tartufe roi. Il a comme Molière créé des types comiques, immortels; tel est son Falstaff. Il est la Fontaine pour le talent

d'observer la nature dans ses moindres détails, et de la peindre avec une inimitable fidélité; pour cette philosophie douce et bienveillante qui anime toutes ses compositions, et fait aimer leur auteur. Il est plus poëte qu'aucun de ces trois hommes; il a porté plus loin qu'aucun d'eux les qualités qui les distinguent, et il en possède d'autres qui leur sont étrangères. Poëte comique, sa verve de gaieté est spontanée, vive, intarissable; poëte tragique, il a tendu plus énergiquement qu'aucun de ses rivaux ces deux grands ressorts de l'âme humaine, la pitié et la terreur. Mais il n'a pas borné là sa carrière; il a porté bien au delà ses explorations hardies; il a reculé les domaines de la muse dramatique; il s'est aventuré dans de nouveaux et délicieux parages où nul ne l'a suivi, où nul ne le suivra peut-être. Les autres poëtes ne nous présentent qu'un côté de l'existence humaine; dans Shakspeare on la voit sous toutes ses faces; il évoque tour à tour devant nous toutes les conditions, tous les âges, toutes les infortunes, et toutes les joies. Il nous promène de surprise en surprise, d'enchantement en enchantement. On dirait qu'il a voulu se peindre dans le personnage de Prospéro, du drame de *la Tempête*. Comme lui, il tient une baguette magique qui soulève et calme tour à tour les orages, qui lui asservit les intelligences, qui commande à la nature entière, et même au monde des esprits. Shakspeare est le plus grand peintre des temps anciens et modernes. Quelques-unes de ses compositions sont, par leur grâce angélique, leur beauté céleste, dignes de Raphaël et de l'Albane.

Corneille a écrit pour les grandes âmes; Racine pour les âmes tendres; tous deux ne peuvent être goûtés que par les esprits d'élite, les hautes intelligences. La Fontaine, Molière et Shakspeare ont écrit pour tous les membres de la grande famille humaine. Chacun d'eux peut s'appliquer ces paroles de Térence :

Homo sum, et nihil humani a me alienum puto.

L'homme mûr les goûte, l'enfance les comprend et les aime. Ce sont trois poëtes universels. Leurs œuvres, si on en excepte Homère et la Bible, sont celles qui vivront le plus longtemps dans la mémoire des hommes.

De pareilles œuvres sont le désespoir et l'écueil des traducteurs.

Le public connaît nos principes en matière de traduction ; nous avons eu occasion de les appliquer aux œuvres de lord Byron, et le public les a sanctionnés de son suffrage. Dans les œuvres de Shakspeare, nous avions à lutter contre des difficultés d'un autre ordre. Byron, poëte contemporain, exprime des idées qui sont les nôtres; ses sympathies et ses haines trouvent de l'écho dans nos cœurs et dans nos intelligences. Dans Shakspeare, tout change. Les temps modernes s'effacent ; nous sommes transportés au moyen âge ; les choses et les hommes ne sont ni les hommes ni les choses d'à présent ; les événements sont autres : la langue qu'on y parle n'est plus la nôtre. Aussi pour le traducteur les difficultés redoublent ; nous ne nous flattons pas de les avoir toutes surmontées. Avant nous, les traductions n'étaient que des imitations plus ou moins habiles, plus ou moins ingénieuses, de l'auteur original ; le style, ce vêtement de la pensée, était celui non de l'auteur, mais du traducteur. L'originalité disparaissait, remplacée par la monotonie. Une phraséologie verbeuse étouffait la majesté de Milton, l'énergie de Byron, la pittoresque expression de Shakspeare. Nous pensâmes que c'était là un faux système ; nous nous appliquâmes à reproduire non-seulement le fond, mais aussi la forme, non-seulement la pensée, mais encore le langage. Le public nous a su gré de nos efforts, qu'un légitime succès a couronnés. Alors est venu le troupeau des imitateurs, *servum pecus*. Ils se sont mis à l'œuvre. Leurs productions sont sous les yeux du public ; c'est à lui de les juger, et nous aurions mauvaise grâce à devancer son arrêt. Seulement nous nous permettrons de dire que la tâche d'un traducteur habile et fidèle n'est pas aussi facile que certaines gens voudraient le faire croire. Traduire fidèlement, ce n'est pas mettre servilement le mot sous le mot ; c'est là un procédé qui n'est pas neuf, et qui, dans nos colléges, est depuis longtemps pratiqué par les élèves de sixième. Traduire fidèlement, c'est empreindre son style de la couleur de l'écrivain original ; c'est lutter de talent et de génie avec son auteur ; c'est être gracieux avec Spencer, brillant et pur avec Pope, concis et nerveux avec Bacon, majestueux avec Milton, énergique et pittoresque avec Dryden ; il faut avoir fait de son auteur une étude longue et persévérante ; il faut en avoir une connaissance complète et intime ; il faut en outre s'être initié à toutes les ressources de sa propre langue ; il faut s'être

de longue main exercé à l'assouplir, à la dompter, à lui faire prendre à volonté toutes les formes, même les plus étrangères à son génie et à son allure. Or, c'est là une œuvre laborieuse, longue, difficile,

. . . . , Et ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.

Notre traduction contient trente-six drames, parmi lesquels il en est un (la première partie de *Henri VI*) qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, n'est pas de Shakspeare. Toutefois nous l'avons conservé, parce qu'il sert à faire mieux comprendre les deux autres parties de cette trilogie historique. Nous n'avons pas cru devoir admettre *Titus Andronicus*, que tous les commentateurs s'accordent à repousser, quoique tous les éditeurs persistent à le comprendre dans leur collection. Ce drame barbare et absurde ne porte dans aucune de ses parties l'empreinte du style ni du génie de Shakspeare. Au contraire, ce double caractère se retrouve à chaque ligne dans la composition de *Périclès;* aussi l'avons-nous conservé.

Nous n'avons pas classé les drames de notre auteur dans leur ordre chronologique, par plusieurs raisons ; d'abord à cause de l'incertitude qui règne à cet égard parmi les commentateurs; ensuite parce que ce classement eût jeté de la confusion dans les drames historiques, composés à des époques très-diverses, et les eût rendus inintelligibles; — par exemple la composition des deux parties de *Henri VI* a précédé celle des deux parties de *Henri IV;* — enfin par le désir de jeter de la variété dans une collection si nombreuse. Ainsi *la Tempête*, qui ouvre la marche de ces drames si divers de physionomie et d'allure, n'a été composée qu'en 1611, tandis que les deux parties de *Henri VI* datent de 1592; et que la composition de *Périclès* remonte à 1590.

On remarquera que cette traduction est véritablement complète; nous n'avons rien omis; nous avons cru devoir au plus grand poëte de l'Angleterre de le produire aux regards de notre nation avec tous ses titres bons ou mauvais, laissant au public, ce juge suprême, à prononcer en dernier ressort. Cette loyauté scrupuleuse, nous l'avons crue d'un bon exemple; et à défaut de tout autre mérite, celui-là du moins nous est acquis.

Benjamin Laroche.

1er mars 1842.

OEUVRES COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE.

LA TEMPÊTE,

DRAME EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

ALONZO, roi de Naples.
SÉBASTIEN, son frère.
PROSPÉRO, duc légitime de Milan.
ANTONIO, son frère, duc usurpateur de Milan.
FERDINAND, fils du roi de Naples.
GONZALVE, vieux et honnête conseiller du roi de Naples.
ADRIEN, FRANCISCO, } seigneurs de la cour de Naples.
CALIBAN, esclave sauvage et difforme.
TRINCULO, bouffon.
STÉPHANO, sommelier ivrogne.
UN PATRON DE NAVIRE.
UN CONTRE-MAITRE.
MIRANDA, fille de Prospéro.
ARIEL, génie aérien.
IRIS, CÉRÈS, JUNON, NYMPHES, MOISSONNEURS, } génies.
Autres Génies au service de Prospéro.
Plusieurs Matelots.

Dans la première scène, l'action se passe sur un vaisseau en pleine mer ; pendant le reste de la pièce, dans une île inhabitée.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Un vaisseau en pleine mer, une tempête, le tonnerre gronde, l'éclair luit.

LE PATRON DU NAVIRE, LE CONTRE-MAITRE.

LE PATRON. Holà ! contre-maître !

LE CONTRE-MAITRE. Qu'y a-t-il, capitaine ?

LE PATRON. Tout va bien ; parlez aux matelots..... chassez adroitement, ou nous allons toucher... Alerte ! alerte !

Il sort.

Entrent PLUSIEURS MATELOTS.

LE CONTRE-MAITRE. Courage, enfants ! courage ! de l'adresse ! de l'adresse ! enlevez les huniers ! attention au sifflet du capitaine ! Maintenant, que la tempête souffle tant qu'elle voudra !

Entrent ALONZO, SÉBASTIEN, ANTONIO, FERDINAND, GONZALVE et autres.

ALONZO. Contre-maître de l'attention ! où est le capitaine ? faites manœuvrer vos gens.

LE CONTRE-MAITRE. Vous feriez bien de rester en bas.

ANTONIO. Contre-maître, où est le capitaine?

LE CONTRE-MAITRE. Ne l'entendez-vous pas? vous gênez la manœuvre; restez dans vos cabines, vous ne faites qu'aider la tempête.

GONZALVE. Ne te fâche pas, mon brave!

LE CONTRE-MAITRE. C'est à la mer qu'il faut dire cela. Allez-vous-en! qu'importe aux vagues le nom du roi? A vos cabines! silence! ne nous dérangez pas!

GONZALVE. C'est bien! mais rappelle-toi qui tu as à ton bord.

LE CONTRE-MAITRE. Il n'y a personne à bord dont je me soucie plus que de moi-même. Vous êtes conseiller du roi, n'est-ce pas? si vous pouvez imposer silence aux vents et persuader à la mer de s'apaiser, nous n'aurons plus à manier un câble; voyons, employez ici votre autorité. Si, au contraire, vous n'y pouvez rien, remerciez Dieu d'être encore vivant, et allez dans votre cabine vous tenir prêt à tout événement. Courage, mes enfants! Hors d'ici, vous dis-je.

Il sort.

GONZALVE. J'ai dans ce garçon-là la plus grande confiance; il ne me paraît pas homme à se noyer; il sent trop la potence pour cela! Tiens-lui parole, ô destinée! tu lui as promis la corde, qu'elle nous soit un câble de salut! Si cet homme n'est pas né pour être pendu, c'en est fait de nous.

Tous sortent, à l'exception des matelots.

LE CONTRE-MAITRE revient.

LE CONTRE-MAITRE. Abattez le mât de hune! Doucement! plus bas! plus bas! maintenant, laissez le navire filer. (*On entend des cris dans l'intérieur du navire.*) Peste soit des criards! leur voix domine la tempête et la manœuvre.

Reviennent SÉBASTIEN, ANTONIO et GONZALVE.

LE CONTRE-MAITRE. Encore! que venez-vous faire ici? voulez-vous que nous quittions la manœuvre et que nous nous noyions tous? seriez-vous par hasard charmés de couler à fond?

SÉBASTIEN. Tais-toi, drôle: cesse tes aboiements et tes blasphèmes!

LE CONTRE-MAITRE. Eh bien, manœuvrez vous-même.

ANTONIO. Tais-toi, bavard insolent; nous avons moins peur de nous noyer que toi.

GONZALVE. Je garantis que celui-là ne mourra pas naufragé, dût le vaisseau n'être pas plus solide qu'une coquille de noix.

LE CONTRE-MAITRE. Laissez filer une bordée, déployez les deux voiles... Au large, maintenant, au large!

Entrent PLUSIEURS MATELOTS, mouillés.

LES MATELOTS. Tout est perdu! en prière! en prière! tout est perdu!

Ils sortent.

LE CONTRE-MAITRE. En serions-nous à cette extrémité?

GONZALVE. Le roi et le prince sont en prières, allons nous joindre à eux; notre destinée est commune.

SÉBASTIEN. Je perds patience.

ANTONIO. Nous périssons par la faute de ces ivrognes! maudit bavard! que n'est-il depuis longtemps noyé! pourquoi dix marées ne lui ont-elles pas déjà passé sur le corps?

GONZALVE. Il n'en sera pas moins pendu, quand la mer devrait soulever contre lui jusqu'à sa dernière vague et entr'ouvrir ses plus profonds abîmes.

On entend un long cri s'élever de l'intérieur du navire.

PLUSIEURS VOIX *confusément*. Miséricorde! nous sombrons, nous sombrons! Adieu, ma femme! Adieu, mes enfants! Adieu, mon frère! nous sombrons! nous sombrons!

ANTONIO. Mourons tous avec le roi.

Il sort.

SÉBASTIEN. Prenons congé de lui.

Il sort.

GONZALVE. Je donnerais maintenant dix lieues de mer pour une perche de terrain stérile, genêt ou bruyère, n'importe! la volonté de Dieu soit faite! Mieux vaudrait pourtant mourir en terre ferme.

Il sort.

SCÈNE II.

Une île; la scène est devant la grotte de Prospéro.

PROSPÉRO, MIRANDA.

MIRANDA. Mon père bien-aimé, vous avez par la puissance de votre art soulevé ces vagues mugissantes; apaisez maintenant leur furie. On dirait que la mer va se heurter contre le ciel et qu'elle en fait jaillir des feux étincelants. Oh! combien j'ai souffert pour ceux que j'ai vus souffrir! voir briser en morceaux ce courageux navire qui contenait sans doute de no-

bles créatures ! Oh ! leurs cris déchirants m'ont percé l'âme ! pauvres gens ! tous ont péri ! Que ne suis-je une divinité puissante ! j'aurais fait rentrer l'océan dans les entrailles de la terre, plutôt que de lui permettre d'engloutir ce beau vaisseau avec les infortunés qu'il renfermait.

PROSPÉRO. Calme-toi, mets un terme à ton étonnement ; cesse de t'apitoyer : il n'est point arrivé de mal.

MIRANDA. O jour malheureux !

PROSPÉRO. Il n'y a point de mal, te dis-je. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour toi, pour toi, ma fille bien-aimée, qui t'ignores toi-même, qui ne sais pas ce que fut ton père, qui ne vois en lui que Prospéro, le maître de cette humble grotte.

MIRANDA. Jamais je n'ai songé à en savoir davantage.

PROSPÉRO. Il est temps que je t'instruise de ce que tu dois savoir. Aide-moi à me dépouiller de mon vêtement magique. Bien ; comme cela. (*Il pose à terre son manteau.*) Mets là le dépositaire de toute ma science. Essuie tes larmes, console-toi : ce naufrage dont le spectacle douloureux t'a émue d'une compassion si vive, je l'ai ordonné et dirigé avec tant d'art, que dans ce vaisseau dont tu as entendu les cris de détresse et que tu as vu disparaître sous les vagues, pas une âme n'a péri, nul n'a perdu un cheveu de sa tête. Assieds-toi, écoute ce que j'ai à t'apprendre.

MIRANDA. Vous avez souvent voulu me raconter ce que je suis ; mais, interrompant ce récit, vous m'avez laissée à mes incertitudes en me disant qu'il n'était point temps encore.

PROSPÉRO. Maintenant ce moment est venu ; cette révélation ne peut plus être différée. Écoute-moi donc avec attention. Recueille tes souvenirs : te rappelles-tu une époque antérieure à celle où nous sommes venus dans cette grotte ? Je ne le pense pas, car tu n'avais pas plus de trois ans.

MIRANDA. Certainement, mon père, ce temps je me le rappelle.

PROSPÉRO. Comment cela ? te rappelles-tu une autre demeure que celle-ci, d'autres personnes que moi ? dis-moi ce qui a pu laisser quelque impression dans tes souvenirs.

MIRANDA. Il y a de cela bien longtemps... ces choses s'offrent à ma mémoire plutôt comme un rêve que comme une réalité. N'y avait-il pas autrefois quatre ou cinq femmes qui me servaient ?

PROSPÉRO. Oui, Miranda, et un plus grand nombre encore; mais comment se fait-il que tu te rappelles ces choses? que vois-tu encore dans les ténèbres du passé et dans les abîmes du temps? Si tu te souviens de ce qui a précédé ton arrivée en ce lieu, tu dois te rappeler comment tu y es venue.

MIRANDA. C'est ce que je ne me rappelle pas.

PROSPÉRO. Il y a douze ans, Miranda, il y a douze ans, ton père était un prince puissant; il était duc de Milan.

MIRANDA. N'êtes-vous donc pas mon père?

PROSPÉRO. Ta mère était un modèle de vertu; elle m'a dit que tu étais ma fille; et ton père était duc de Milan, et son unique enfant était une princesse; pas moins que cela.

MIRANDA. O ciel! quel malheur nous a amenés ici! ou peut-être fut-ce un bonheur pour nous.

PROSPÉRO. L'un et l'autre, ma fille. Comme tu dis, ce fut un malheur qui nous fit partir, mais ce fut un bonheur qui nous amena ici.

MIRANDA. Oh! mon cœur saigne en pensant aux douleurs que je vous rappelle, et dont je n'ai point conservé le souvenir. Continuez, je vous prie.

PROSPÉRO. Antonio, mon frère et ton oncle... Écoute-moi bien, je te prie. Se peut-il qu'on trouve dans un frère tant de perfidie? lui qu'après toi j'affectionnais le plus, lui à qui je confiais le gouvernement de mes états! A cette époque, de toutes les principautés la mienne était la première, et Prospéro en était le chef; honoré pour ma haute dignité, je n'avais pas d'égal dans les arts libéraux; m'y dévouant tout entier, j'abandonnai à mon frère les soins du gouvernement, et absorbé par mes études secrètes, je devins étranger à mon peuple. Ton oncle déloyal... Tu m'écoutes?

MIRANDA. De toutes les forces de mon attention, mon père.

PROSPÉRO. Une fois qu'il fut au fait, qu'il sut comment accorder des grâces, comment les refuser, avancer celui-ci, réprimer l'ambition de celui-là, il recréa les créatures qui m'étaient dévouées; il se les attacha ou les remplaça par d'autres; disposant des emplois et des employés, il donna à tous les cœurs le ton qui convint à son oreille; il fut comme le lierre qui cachait mon tronc majestueux et absorbait ma verdure. Tu n'écoutes pas; fais attention, je te prie.

MIRANDA. Je vous écoute, mon père.

PROSPÉRO. Ainsi, étranger aux choses de ce monde, tout entier à la solitude, occupé à enrichir mon esprit de ce qui à mes yeux était bien supérieur à la faveur populaire, cet état de choses éveilla dans mon frère déloyal une pensée mauvaise. Ma confiance absolue, sans limite, fit naître en lui une déloyauté non moins grande. Ainsi investi de la souveraineté, ayant à sa disposition non-seulement les trésors que produisait mon revenu, mais encore tout ce que mon pouvoir pouvait lui faire obtenir ; semblable à un homme qui, après avoir longtemps répété un mensonge, finit lui-même par y croire, il se crut effectivement le duc, subrogé à tous mes droits, et exerçant les fonctions patentes de la souveraineté avec toutes ses prérogatives : son ambition croissant toujours... Tu écoutes?

MIRANDA. Votre récit, mon père, guérirait de la surdité.

PROSPÉRO. Pour n'avoir plus besoin d'interposer un voile entre le rôle qu'il jouait et celui dont il occupait la place, il voulut être tout à fait duc de Milan ; quant à moi, pauvre sire, ma bibliothèque était un duché assez vaste ; il me juge incapable d'exercer la souveraineté temporelle ; sa soif de pouvoir est si grande qu'il se ligue avec le roi de Naples, s'engage à lui payer un tribut annuel et à lui rendre foi et hommage, soumet sa couronne de duc à la couronne royale, et ravale au plus ignoble abaissement le duché de Milan, qui jusqu'alors n'avait courbé la tête sous aucun joug.

MIRANDA. O ciel!

PROSPÉRO. Remarque bien les conditions de cette ligue, ainsi que l'événement, et dis-moi s'il est possible que ce soit là un frère.

MIRANDA. Je pêcherais si je n'avais une opinien honorable de mon aïeule : des entrailles vertueuses ont donné le jour à de coupables fils.

PROSPÉRO. Venons maintenant aux conditions de leur pacte. Le roi de Naples, mon ennemi invétéré, accédait à la demande de mon frère; en retour de l'acte de foi et hommage et de je ne sais quel tribut, il était convenu que le roi me chasserait moi et les miens du duché, et conférerait à mon frère la souveraineté de Milan avec tous les honneurs qui y étaient attachés ; une armée déloyale fut donc levée; et une nuit fixée pour l'exécution, Antonio ouvrit les portes de Milan, pendant qu'au milieu des ténèbres, des hommes commis à cet

effet me faisaient partir à la hâte avec ma fille toute en pleurs.

MIRANDA. O pitié! puisque j'ai oublié comment j'ai pleuré ce malheur, je vais de nouveau le pleurer maintenant. Votre récit m'arrache des larmes.

PROSPÉRO. Écoute-moi encore un moment, et je vais en venir à ce qui nous occupe en cet instant, sans quoi le récit que je viens de te faire serait sans objet.

MIRANDA. Pourquoi ne vous ont-ils pas fait mourir alors?

PROSPÉRO. Bien demandé, ma fille; mon récit provoque cette question. Ma chère enfant, ils n'ont point osé (tant mon peuple me portait d'affection); ils n'ont pas voulu imprimer à cet événement un cachet de sang; mais ils ont revêtu leurs coupables fins de couleurs plus plausibles. En somme, ils nous firent entrer à la hâte dans une barque qui nous transporta à quelques lieues en mer; là ils avaient préparé un bateau délabré, une carcasse pourrie, dépourvue d'agrès, de voiles et de mât; les rats eux-mêmes l'avaient instinctivement quitté : c'est là qu'ils nous placèrent, nous laissant mêler nos cris aux mugissements de la mer, et nos soupirs au souffle des vents, dont la voix plaintive semblait s'attendrir sur nous.

MIRANDA. Hélas! quelle cause de douleurs je fus alors pour vous!

PROSPÉRO. Oh! tu fus, au contraire, l'ange qui me sauva! animée d'une céleste fortitude, tu souriais, toi, tandis que moi, succombant au poids de mes maux, je mêlais à la mer l'amertume de mes pleurs : ce fut ton aspect qui me rendit le courage et me donna la force de faire face à tout ce qui pourrait advenir.

MIRANDA. Comment atteignîmes-nous le rivage?

PROSPÉRO. Par la permission de la divine Providence. Nous avions quelques vivres et un peu d'eau douce, grâce à l'humanité d'un noble Napolitain, nommé Gonzalve, chargé de présider à l'exécution de cette mesure; il nous avait aussi laissé de riches vêtements, du linge, des étoffes et d'autres objets nécessaires, qui depuis nous ont été d'un grand secours; sachant combien j'étais attaché à mes livres, il avait eut l'attention de me fournir des volumes tirés de ma bibliothèque, et que je prisais plus que mon duché.

MIRANDA. Puissé-je voir un jour cet homme!

PROSPÉRO. Maintenant je me lève : toi, reste assise et écoute la fin de mes malheurs sur mer. Nous arrivâmes dans cette

île; ici j'ai fait moi-même ton éducation, et tu as plus profité de mes leçons que d'autres princesses qui ont plus de temps à employer à des objets frivoles, et qui n'ont pas des maîtres aussi attentifs.

MIRANDA. Que le ciel vous en récompense! Maintenant dites-moi, je vous prie, car c'est là ce qui me préoccupe encore, dites-moi par quel motif vous avez soulevé cette tempête.

PROSPÉRO. Apprends donc que, par un hasard étrange, la fortune, redevenue bienveillante pour moi, a conduit mes ennemis sur ce rivage : ma prescience me fait connaître que sur mon zénith plane une étoile des plus propices, dont je dois avec soin cultiver l'influence, sous peine de voir pour jamais déchoir ma fortune. Maintenant, tes questions ont cessé; le sommeil te gagne; il est salutaire, tu peux t'y livrer; je sais que tu ne peux faire autrement. (*Miranda s'endort.*) Arrive, mon serviteur, arrive! je suis prêt maintenant; approche, mon Ariel, viens!

Entre ARIEL.

ARIEL. Salut, maître puissant! grave seigneur, salut! Je viens pour exécuter tes volontés. Faut-il pour toi fendre les airs, nager, plonger dans le feu, voyager sur les flocons des nuages? Ordonne, Ariel, et tout ce dont il est capable sont à ton service.

PROSPÉRO. Génie, as-tu exécuté ponctuellement la tempête que je t'avais commandée?

ARIEL. De point en point. J'ai abordé le vaisseau du roi. A la proue, au milieu, sur le tillac, dans chaque cabine, mes flammes ont fait merveilles; parfois je me divisais et brûlais en plusieurs endroits en même temps; sur le mât de hune, sur les vergues, sur le beaupré, je flamboyais à tous les yeux, puis toutes ces flammes se réunissaient : les éclairs de Jupiter, ces précurseurs de la foudre, n'ont rien de plus redoutable et de plus effrayant; les feux et les éclats de détonations sulfureuses semblaient assiéger le puissant Neptune et frapper d'effroi ses vagues audacieuses. Son trident même en a tremblé.

PROSPÉRO. Mon digne génie! qui a montré assez de fermeté et de constance pour que ce péril n'altérât pas sa raison?

ARIEL. Pas une âme qui ne ressentît la fièvre de la folie et qui ne donnât quelques signes de désespoir; tous, à l'exception des marins, se précipitèrent dans l'abîme écumant et quittèrent le vaisseau que j'avais mis tout en flammes : le fils du

roi, Ferdinand, les cheveux hérissés (plus semblables à des roseaux qu'à des cheveux), fut le premier qui s'élança, en s'écriant : « L'enfer est déserté, et tous les diables sont ici. »

PROSPÉRO. Mon génie, voilà qui va bien. Mais cela ne s'est-il point passé près du rivage?

ARIEL. Tout près, mon maître.

PROSPÉRO. Mais, dis-moi, Ariel, sont-ils sains et saufs?

ARIEL. Pas un cheveu n'a péri; pas une tache sur leurs vêtements, qui les soutenaient au-dessus de l'eau, et qui ont conservé toute leur fraîcheur : suivant l'ordre que tu m'en avais donné, je les ai dispersés par groupes dans l'île. Quant au fils du roi, je l'ai débarqué seul; je l'ai laissé dans une anse écartée de l'île, assis, triste, les bras croisés et rafraîchissant l'air de ses soupirs.

PROSPÉRO. Qu'as-tu fait, dis-moi, de l'équipage du vaisseau du roi, et comment as-tu disposé du reste de la flotte?

ARIEL. Le vaisseau du roi est abrité et tranquille dans la crique profonde où tu m'évoquas à minuit, pour t'aller chercher de la rosée dans l'orageuse Bermude. Tous les marins sont couchés sous les écoutilles, où je les ai laissés endormis sous l'influence d'un charme aidé de la fatigue; quant au reste de la flotte que j'ai dispersée, tous les vaisseaux se sont ralliés; ils voguent maintenant sur la Méditerranée, et retournent tristement à Naples, dans la pensée qu'ils ont vu sombrer le vaisseau du roi et périr sa personne sacrée.

PROSPÉRO. Ariel, tu as exactement accompli ta tâche; mais j'ai encore de l'ouvrage à te donner. A quel moment de la journée sommes-nous?

ARIEL. Le milieu du jour est passé.

PROSPÉRO. De deux sabliers, au moins : le temps qui nous reste jusqu'au sixième doit être par nous mis à profit.

ARIEL. Me faut-il exécuter encore quelque tâche nouvelle?... Puisque tu me donnes de l'occupation, permets-moi de te rappeler la promesse que tu m'as faite et que tu n'as pas encore accomplie.

PROSPÉRO. Quelle promesse? que peux-tu me demander?

ARIEL. Ma liberté.

PROSPÉRO. Avant le terme fixé? qu'il n'en soit plus question.

ARIEL. N'oublie pas, je te prie, que je t'ai dignement servi;

que je ne t'ai point fait de mensonges, n'ai commis aucune méprise, que je t'ai servi sans plainte ni murmure. Tu m'as promis de me rabattre une année entière.

PROSPÉRO. As-tu oublié de quelle torture je t'ai délivré?

ARIEL. Non.

PROSPÉRO. Tu l'as oublié. C'est donc pour toi une bien rude corvée que de marcher sur les flots de l'abîme salé, de voler sur les ailes du vent piquant du nord, de pénétrer pour moi dans les entrailles de la terre durcie par la gelée.

ARIEL. Je ne m'en plains pas.

PROSPÉRO. Tu mens, méchante créature! As-tu oublié la hideuse sorcière Sycorax, courbée par la vieillesse et l'envie? l'as-tu oubliée?

ARIEL. Non, seigneur.

PROSPÉRO. Tu l'as oublié : où était-elle née? Parle, réponds-moi.

ARIEL. A Alger, seigneur.

PROSPÉRO. En vérité? je suis obligé, chaque mois, de te remettre en mémoire ce que tu as été; car tu es sujet à en perdre le souvenir. Tu sais que cette damnée sorcière Sycorax fut bannie d'Alger pour de nombreux méfaits et des sorcelleries terribles, dont les oreilles humaines ne pourraient supporter le récit; en considération d'un seul de ses actes on épargna sa vie, n'est-il pas vrai?

ARIEL. Oui, seigneur.

PROSPÉRO. Cette sorcière aux yeux bleus fut amenée enceinte dans cette île, où les matelots la laissèrent. Toi, qui te dis mon esclave, tu étais alors son serviteur. Esprit trop délicat pour te soumettre à ses terrestres et abominables commandements, tu refusas de lui obéir. Alors, avec l'aide d'agents plus puissants qu'elle, sa rage implacable t'emprisonna dans un pin entr'ouvert, où tu passas douze années de douleurs. Dans cet intervalle elle mourut, te laissant en proie à ton supplice; tes gémissements s'exhalaient aussi rapides que le mouvement des roues d'un moulin. Nul être à face d'homme n'honorait alors cette île de sa présence, à l'exception du fils qu'elle avait mis bas, d'un petit monstre hideux.

ARIEL. Oui, Caliban, son fils.

PROSPÉRO. Oublieuse créature, c'est ce que je dis : ce même Caliban qui est maintenant à mon service. Tu sais mieux que

personne au milieu de quelles tortures je t'ai trouvé; tes gémissements faisaient hurler les loups, et les ours furieux eux-mêmes en étaient émus de pitié; c'était un vrai supplice de damnés. Sycorax ne pouvait le révoquer; quand j'arrivai et que je t'entendis, ce fut par le pouvoir de ma science que l'arbre sentr'ouvrit et te laissa libre.

ARIEL. Maître, je te remercie.

PROSPÉRO. Si tu renouvelles tes murmures, j'entr'ouvrirai un chêne, et t'enfoncerai dans ses noueuses entrailles, où je te laisserai hurler pendant douze hivers.

ARIEL. Pardon, maître; j'exécuterai tes commandements et remplirai avec zèle mes fonctions de génie.

PROSPÉRO. Fais-le, et, dans deux jours, je te donnera ta liberté.

ARIEL. O mon noble maître! que faut-il que je fasse? dis! que faut-il que je fasse?

PROSPÉRO. Va, transforme-toi en nymphe de la mer; visible à mes yeux seuls, sois invisible pour tout autre. Va te revêtir de cette forme, puis reviens ici; dépêche-toi.

Ariel sort.

PROSPÉRO, *continuant*. Éveille-toi, chère enfant, éveille-toi! tu as bien dormi, éveille-toi.

MIRANDA. L'étrangeté de votre récit a jeté sur moi je ne sais quelle pesanteur.

PROSPÉRO. Il faut la dissiper, ma fille; viens, allons voir Caliban, mon esclave, qui jamais ne nous donne une réponse bienveillante.

MIRANDA. C'est un méchant; je n'aime pas à le voir.

PROSPÉRO. Tel qu'il est, nous ne pouvons nous passer de lui; il allume notre feu, va nous chercher du bois, et nous rend d'utiles services. Holà! esclave! Caliban, motte de terre, parle.

CALIBAN, *de l'intérieur*. Il y a encore assez de bois céans.

PROSPÉRO. Viens, te dis-je; j'ai d'autres occupations à te donner. Allons, tortue, veux-tu venir?

Rentre ARIEL, en nymphe des eaux.

PROSPÉRO. Superbe apparition! Mon charmant Ariel, viens que je te parle à l'oreille.

ARIEL. Seigneur, cela sera fait.

Il sort.

PROSPÉRO. Esclave infect, fait par le diable lui-même à ta scélérate de mère, viendras-tu ?

Entre CALIBAN.

CALIBAN. Puissiez-vous être aspergés tous deux d'une rosée malfaisante, comme celle que ma mère recueillait avec une plume de corbeau, dans un marécage morbifère ! Puisse un vent du sud-est souffler sur vous, et vous couvrir la peau de tumeurs !

PROSPÉRO. Tu me payeras cela cette nuit par des crampes et des points de côté qui t'ôteront la respiration. Pendant tout l'espace de la nuit où il leur est permis d'agir, des diablotins s'acharneront sur toi : tu seras tourmenté de pinçures plus nombreuses que les cellules de cire dans une ruche, et plus cuisantes que des piqûres d'abeilles.

CALIBAN. Il faut que je mange mon dîner. Cette île m'appartient du chef de Sycorax, ma mère, et tu l'as usurpée sur moi. Quand tu vins ici pour la première fois, tu me plus, et j'eus beaucoup de prix à tes yeux. Tu me donnas à boire une eau exprimée d'un petit fruit noir ; tu m'enseignas le nom de ces deux flambeaux d'inégale clarté dont l'un éclaire le jour, et l'autre la nuit ; et alors je t'aimai et te fis connaître les propriétés de l'île, les sources d'eau douce, les puits salins, les lieux stériles, les terrains fertiles. Malédiction sur moi pour en avoir agi ainsi ! que tous les charmes de Sycorax, ses crapauds, ses scorpions, ses chauves-souris, retombent sur toi ! car je suis ton unique sujet, moi qui autrefois n'avais de maître que moi-même. Tu me retiens dans ce dur rocher et m'interdis le reste de l'île.

PROSPÉRO. Esclave imposteur, sur qui la bonté est impuissante et que les coups peuvent seuls émouvoir, tout dégoûtant que tu es, je t'ai traité avec une humaine sollicitude ; je t'ai abrité dans ma propre cabane, jusqu'au jour où tu cherchas à déshonorer mon enfant.

CALIBAN. O ho ! ô ho ! que n'ai-je réussi ! Tu m'en as empêché, sans quoi j'aurais peuplé cette île de Calibans.

PROSPÉRO. Esclave abhorré, sur qui rien de bon ne peut laisser d'empreinte, être capable de tout mal ! j'eus pitié de toi ; je pris la peine de te faire parler, je t'enseignai tantôt une chose, tantôt une autre : lorsque tu n'articulais, sauvage, que des sons confus et vides de sens, comme aurait pu faire une brute, je revêtis tes pensées de mots qui les firent connaître.

Mais, en dépit de ce que je pus t'apprendre, nul être bon ne pouvait supporter le contact de ton ignoble nature. Ce fut donc justement que je t'emprisonnai dans ce roc, toi qui avais mérité plus que la prison.

CALIBAN. Tu m'as appris l'usage de la parole ; le seul profit que j'en ai retiré, c'est que je puis te maudire : que la peste rouge te saisisse pour m'avoir enseigné ta langue !

PROSPÉRO. Graine de sorcière, hors d'ici ! va nous chercher du bois ; et dépêche-toi, je te le conseille, pour que je te fasse faire autre chose. Tu hausses les épaules, perverse créature ! si tu fais avec négligence ou de mauvaise grâce ce que je te commande, je te torturerai de crampes, je mettrai des douleurs dans tous tes os, je te ferai rugir de manière à faire trembler les bêtes sauvages.

CALIBAN. Non, non, je t'en conjure. (*A part.*) Il faut bien que j'obéisse : sa science a une telle puissance, qu'elle commanderait à Sétébos, le dieu de ma mère, et ferait de lui un vassal.

PROSPÉRO. Ainsi, esclave ! va-t'en !

Caliban sort.

ARIEL revient, invisible, jouant du luth et chantant. **FERDINAND** le suit.

ARIEL *chante.*

Le ciel est pur, le sable est doux ;
Venez fouler ce beau rivage !
Venez en rond vous joindre à nous ;
Les vents se taisent sur la plage.
Dansez, dansez, embrassez-vous !
Le ciel est pur, le sable est doux.

Entendez-vous ce bruit lointain ?
C'est du chien l'aboîment sonore.
Le coq a chanté ce matin :
Sa voix a salué l'aurore.
Dansez, dansez, embrassez-vous !
Le ciel est pur, le sable est doux.

FERDINAND. D'où viennent ces chants ? sont-ils dans l'air ou sortent-ils de la terre ? ils ont cessé de se faire entendre ; ils sont sans doute exécutés pour quelque dieu de cette île. J'étais assis sur le rivage, pleurant le naufrage du roi mon père, quand tout à coup cette musique a résonné auprès de moi sur les eaux, calmant tout à la fois et leur furie et ma douleur par son harmonie enchanteresse. Je l'ai suivie jusqu'ici, ou plutôt elle m'a attiré après elle ; mais elle a cessé. Non, la voilà qui recommence.

ARIEL *chante.*

Ton père a le sort le plus beau ;
La vaste mer est son tombeau ;
Ses yeux, ce sont des perles fines ;
Ses os sont changés en corail.
Tout son corps, merveilleux travail,
A pris mille formes marines.
Écoute les chants des ondines !
Entends leur cloche de cristal,
Mêlée à leurs voix argentines,
Sonner pour lui le glas fatal !

On entend le son lointain d'une cloche.

FERDINAND. Ces chants me rappellent mon père submergé. Il n'y a dans tout ceci rien de mortel, et ce ne sont pas là de terrestres accents : je les entends maintenant résonner au-dessus de ma tête.

PROSPÉRO. Relève le voile de tes paupières orné de sa noire frange, et dis-moi ce que tu aperçois là-bas.

MIRANDA. Que vois-je ? est-ce un esprit ? Bon Dieu ! comme il regarde autour de lui ! Croyez-moi, mon père, son aspect est beau, mais c'est un esprit.

PROSPÉRO. Non, ma fille ; il mange et dort, et il a des sens comme les nôtres. Ce galant que tu vois est du nombre des naufragés, et s'il n'était un peu altéré par la douleur, ce cancer de la beauté, on pourrait le trouver fort bien ; il a perdu ses compagnons, et il est à leur recherche.

MIRANDA. Je serais tentée de le prendre pour un être divin ; car je n'ai rien vu d'aussi noble dans la nature.

PROSPÉRO, *à part.* Les choses marchent comme je le désire : mon génie, mon aimable génie, pour ce service-là je t'affranchirai dans deux jours.

FERDINAND. Voilà, sans doute, la déesse pour laquelle cette harmonie se fait entendre. Daignez m'apprendre si vous résidez dans cette île. Puis-je espérer que vous voudrez bien me donner quelque instruction utile sur la manière dont je dois ici me conduire ? Ce que je désirerais savoir avant tout, bien que je n'exprime ce vœu que le dernier, c'est, ô jeune merveille ! si vous êtes ou non une vierge mortelle.

MIRANDA. Je ne suis point une merveille, monsieur ; je suis tout simplement une jeune fille.

FERDINAND. La langue de mon pays ! Ciel ! — je serais le pre-

mier entre ceux qui parlent cette langue, si j'étais aux lieux où on la parle.

PROSPÉRO. Le premier, dis-tu? que serais-tu si le roi de Naples t'entendait?

FERDINAND. Ce que je suis maintenant: un simple mortel qui s'étonne de t'entendre parler de Naples. Le roi de Naples m'entend, pour mon malheur, et c'est là ce qui fait couler mes larmes: c'est moi qui suis le roi de Naples, moi, dont les yeux, depuis ce temps chargés de pleurs, ont vu périr mon père au milieu des vagues.

MIRANDA. Hélas! quel malheur!

FERDINAND. Oui, je vous l'assure, et tous les seigneurs de sa cour ont péri avec lui, ainsi que le duc de Milan et son noble fils.

PROSPÉRO. Le duc de Milan et sa fille, mille fois plus noble encore, pourraient te démentir s'ils jugeaient convenable de le faire. (*A part.*) A la première vue, ils ont échangé des regards. Délicat Ariel, je t'affranchirai pour cela. (*A Ferdinand.*) Un mot, l'ami; je crains que tu ne te sois fait tort à toi-même: un mot.

MIRANDA. Pourquoi mon père parle-t-il avec tant de dureté? voilà le troisième homme que j'aie jamais vu, le premier pour qui j'aie soupiré. Que la pitié fasse pencher mon père du côté où mon cœur incline!

FERDINAND. Oh! si vous êtes vierge, et que vous n'ayez point encore donné votre affection, je vous ferai reine de Naples.

PROSPÉRO. Doucement, jeune homme; encore un mot. (*A part.*) Ils sont au pouvoir l'un de l'autre; mais les choses marchent trop vite; il faut que je suscite des obstacles, de peur que la facilité de la conquête n'en diminue le prix. (*A Ferdinand.*) Encore un mot; je te somme de m'entendre: tu usurpes ici un nom qui ne t'appartient pas; tu t'es introduit dans cette île en espion, pour m'en dépouiller, moi qui en suis le maître.

FERDINAND. Non, comme il est vrai que je suis un homme.

MIRANDA. Rien de mauvais ne saurait séjourner dans un tel temple..... si l'esprit pervers à une si belle demeure, les bons ambitionneront d'y faire leur résidence.

PROSPÉRO, *à Ferdinand.* Suis-moi. (*A Miranda.*) Ne me parle pas en sa faveur; c'est un traître. (*A Ferdinand.*) Viens, je vais te mettre une chaîne au cou et aux pieds; ta boisson sera l'eau de mer, ta nourriture les moules des ruisseaux, des

racines flétries et la cosse qui servit au gland de berceau. Suis-moi.

FERDINAND. Non; je résisterai à un pareil traitement, jusqu'à ce que j'aie affaire à un ennemi plus puissant.

Il met l'épée à la main.

MIRANDA. O mon père! ne le mettez pas à une trop rude épreuve; car il est doux et ne saurait inspirer d'ombrage.

PROSPÉRO. Quoi donc ! mon pied prétendrait me gouverner ! remets dans le fourreau ton épée, traître qui fais le brave et n'oses frapper, placé que tu es sous le poids d'une consience coupable. Quitte cette attitude menaçante, car je puis te désarmer avec cette baguette et faire tomber ton glaive de tes mains.

MIRANDA. Mon père! je vous en conjure !

PROSPÉRO. Laisse-moi, écarte tes mains de mes vêtements.

MIRANDA. Mon père! ayez pitié ! je serai sa caution.

PROSPÉRO. Silence ! un mot de plus m'obligerait à te réprimander, peut-être même à te haïr. Eh quoi! tu prendrais la défense d'un imposteur ! tais-toi. Tu t'imagines qu'il n'y a personne d'aussi beau que lui, parce que tu n'as vu que lui et Caliban. Sotte que tu es, comparé à la plupart des hommes, celui-ci est un Caliban, et eux ils sont des anges auprès de lui.

MIRANDA. En ce cas, mes affections sont des plus humbles; je ne désire point voir un homme plus beau.

PROSPÉRO, *à Ferdinand.* Suis-moi, obéis. Tes nerfs sont retombés dans l'enfance et n'ont plus aucune vigueur.

FERDINAND. Il est vrai; mes sens sont enchaînés comme dans un rêve. La perte de mon père, la faiblesse que j'éprouve, le naufrage de tous mes amis, les menaces même de cet homme auquel je suis asservi, je supporterais facilement tout cela, si je pouvais seulement une fois par jour contempler cette jeune fille à travers ma prison. J'abandonne aux autres le reste du monde ; dans une telle prison j'ai assez d'espace.

PROSPÉRO, *à part.* L'influence opère. (*A Ferdinand.*) Viens. (*A part.*) Tu t'es bien acquitté de ta tâche, mon bel Ariel. (*A Ferdinand et à Miranda.*) Suivez-moi ! (*A Ariel.*) Écoute ce que j'ai à t'ordonner encore.

MIRANDA, *à Ferdinand.* Rassurez-vous : mon père est meilleur au fond que son langage ne le fait paraître ; l'humeur qu'il vient de montrer ne lui est pas ordinaire.

PROSPÉRO, *à Ariel.* Tu seras libre comme le vent des montagnes ; mais exécute mes ordres de point en point.

ARIEL. A la lettre.

PROSPÉRO, *à Ferdinand.* Viens, suis-moi. (*A Miranda.*) Ne me parle plus en sa faveur.

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une autre partie de l'île.

Entrent ALONZO, SÉBASTIEN, ANTONIO, GONZALVE, ADRIEN, FRANCISCO et autres.

GONZALVE. Je vous en conjure, seigneur, bannissez la tristesse ; vous avez, ainsi que nous tous, des sujets de joie ; car notre délivrance surpasse de beaucoup notre désastre. C'est un malheur ordinaire que le nôtre ; il n'est pas de jour où la femme de quelque marin, les propriétaires de quelque navire, ou le marchand qui l'a frété, n'aient à déplorer un revers de la même nature ; mais quand au miracle qui nous a sauvés, il en est à peine un seul sur mille qui puisse en parler comme nous ; mettez donc sagement en balance, seigneur, notre douleur et nos motifs de consolation.

ALONZO. Laissez-moi en paix, je vous prie.

SÉBASTIEN. Il accueille les consolations comme de la bouillie froide.

ANTONIO. Le consolateur ne lâchera pas de si tôt son homme.

SÉBASTIEN. Voyez, le voilà qui monte la montre de son esprit ; elle ne tardera pas à sonner.

GONZALVE. Seigneur...

SÉBASTIEN. Une... comptez.

GONZALVE. Celui qui se livre à tous les chagrins qui surviennent, celui-là recueille...

SÉBASTIEN. Un dollar.

GONZALVE. Ce sont des douleurs qu'il recueille ; vous avez été plus près du mot propre que vous ne le pensiez.

SÉBASTIEN. Vous avez pris la chose plus habilement que je ne le voulais.

GONZALVE. Ainsi donc, seigneur...

ANTONIO. Il est diantrement prodigue de sa langue.

ALONZO. De grâce, épargnez-moi.

GONZALVE. Eh bien, j'ai fini ; cependant...

SÉBASTIEN. Cependant il faut qu'il bavarde.

ANTONIO. Lequel, d'Adrien ou de lui, chantera le premier?

SÉBASTIEN. Le vieux Coq.

ANTONIO. Le jeune Coq.

SÉBASTIEN. Que pariez-vous?

ANTONIO. Un éclat de rire.

SÉBASTIEN. Ça va.

ADRIEN. Quoique cette île semble déserte...

SÉBASTIEN, *riant.* Ha! ha! ha!

ANTONIO. C'est bien, vous m'avez payé.

ADRIEN. Inhabitable, et presque inaccessible.

SÉBASTIEN. Cependant...

ADRIEN. Cependant...

ANTONIO. Il ne pouvait l'éviter.

ADRIEN. Elle doit être d'une température subtile, douce et délicate.

ANTONIO. Il fait de la température une demoiselle délicate.

SÉBASTIEN. Et subtile, comme il nous l'a doctement dit.

ADRIEN. Ici le souffle de l'air est merveilleusement doux.

SÉBASTIEN. Comme s'il s'exhalait de poumons morbides.

ANTONIO. Ou comme s'il était embaumé des parfums d'un marécage.

GONZALVE. On trouve ici tout ce qui est utile à la vie.

ANTONIO. Oui, certes, excepté les moyens de vivre.

SÉBASTIEN. Il est vrai qu'il n'y en a que peu ou point.

GONZALVE. Comme l'herbe est luxuriante et grasse! comme elle est verte!

ANTONIO. Sur ma foi, le sol est jaunâtre.

SÉBASTIEN. Avec une teinte de vert.

ANTONIO. Il ne se trompe pas de beaucoup.

SÉBASTIEN. Non, seulement du tout au tout.

GONZALVE. Mais ce qu'il y a de merveilleux, ce qui passe presque toute croyance...

SÉBASTIEN. Comme toutes les choses merveilleuses.

GONZALVE. C'est que, bien que nos vêtements aient été trempés dans la mer, ils ont néanmoins conservé leur fraîcheur et leur éclat ; en sorte qu'au lieu d'être imprégnés d'eau salée, ils ont l'air d'être reteints à neuf.

ANTONIO. Si l'une de ses poches seulement pouvait parler, ne dirait-elle pas : Il ment ?

SÉBASTIEN. Oui, certes, à moins d'empocher son mensonge.

GONZALVE. Il me semble que nos vêtements sont maintenant tout aussi frais que le jour où nous les mîmes pour la première fois en Afrique, au mariage de Claribel, la charmante fille du roi, avec le roi de Tunis.

SÉBASTIEN. Ce fut là un heureux mariage, ma foi, et la fortune nous est on ne peut plus favorable à notre retour.

ADRIEN. Tunis n'eut jamais pour reine une telle merveille.

GONZALVE. Depuis la veuve Didon....

ANTONIO. La veuve ! Diantre ! Qu'est-ce que cette veuve a eu à faire ici ? La veuve Didon !

SÉBASTIEN. Pourquoi ne donnerait-il pas aussi à Énée le titre de veuf ? Comme vous y allez, seigneur !

ADRIEN. La veuve Didon, dites-vous ? Vous m'en faites souvenir ; elle était de Carthage, non de Tunis.

GONZALVE. Cette Tunis, seigneur, était autrefois Carthage.

ADRIEN. Carthage ?

GONZALVE. Oui, Carthage, je vous l'assure.

ANTONIO. Sa parole surpasse les prodiges de la lyre de la fable.

SÉBASTIEN. Elle élève des remparts et des maisons aussi.

ANTONIO. Quelle impossibilité nouvelle va-t-il maintenant rendre facile ?

SÉBASTIEN. Il est homme à emporter cette île dans sa poche, et à la donner à son fils en guise de pomme.

ANTONIO. Puis à en semer les pépins dans la mer, pour en faire pousser d'autres.

GONZALVE. En vérité ?

ANTONIO. Oui, certes, et en un clin d'œil encore.

GONZALVE. Je vous disais donc, seigneur, que nos vêtements

sont maintenant aussi frais que lorsque nous étions à Tunis, au mariage de votre fille, qui est aujourd'hui reine.

ANTONIO. Et la plus merveilleuse qui ait jamais régné dans ce pays.

SÉBASTIEN. A l'exception, je vous prie, de la veuve Didon.

ANTONIO. Oh ! la veuve Didon ! la veuve Didon !

GONZALVE. Mon juste-au-corps, seigneur, n'est-il pas aussi frais que le jour où je l'ai porté pour la première fois, je veux dire jusqu'à un certain point?

ANTONIO. Ce jusqu'à un certain point vient là fort à propos.

GONZALVE. N'est-il pas aussi frais que le jour du mariage de votre fille?

ALONZO. Les paroles que vous forcez mon oreille à entendre, mon cœur les repousse. Plût au ciel que je n'eusse jamais marié ma fille à Tunis ! Car à mon retour d'Afrique j'ai perdu mon fils; et, dans ma pensée, ma fille aussi est perdue pour moi; elle est si loin de l'Italie !... je ne la reverrai jamais. O mon fils ! toi, l'héritier de Naples et de Milan, à quel monstre des mers as-tu servi de pâture?

FRANCISCO. Seigneur, il se peut qu'il vive encore; je l'ai vu refouler les vagues sous lui, et se tenir à cheval sur leur croupe; écartant à droite et à gauche les flots ennemis, il présentait sa poitrine à la lame menaçante; sa tête hardie s'élevait au-dessus des vagues orageuses, et ses bras vigoureux, pareils à deux rames, lui frayaient un passage jusqu'au rivage, qui semblait s'incliner sur sa base battue des flots et se baisser pour lui venir en aide; je ne doute pas qu'il ne soit arrivé vivant sur la plage.

ALONZO. Non, non, il n'est plus.

SÉBASTIEN. Seigneur, n'accusez que vous-même de cette grande perte, vous qui n'avez pas voulu honorer l'Europe du don de votre fille, et qui avez préféré la perdre en la livrant à un Africain : maintenant, la voilà bannie de vos regards, et vous n'avez que trop de sujets de larmes.

ALONZO. Taisez-vous, de grâce!

SÉBASTIEN. Nous nous sommes agenouillés devant vous; nous vous avons tous importuné de nos prières; cette beauté charmante elle-même hésita quelque temps entre son aversion et l'obéissance, incertaine du parti qu'elle prendrait. Je crains que nous n'ayons pour jamais perdu votre fils; cette expédi-

tion a fait à Naples et à Milan plus de veuves que nous ne ramenons d'hommes pour les consoler; la faute est à vous seul.

ALONZO. C'est moi qui ai le plus perdu.

GONZALVE. Seigneur Sébastien, les vérités que vous dites manquent de bienveillance et d'opportunité. Vous irritez la blessure lorsqu'il faudrait y verser du baume.

SÉBASTIEN. Bien dit.

ANTONIO. Et on ne peut plus chirurgicalement.

GONZALVE, *au Roi.* Seigneur, le temps est sombre pour nous quand votre front se couvre de nuages.

SÉBASTIEN. Le temps est sombre ?

ANTONIO. Très-sombre.

GONZALVE. Si j'étais chargé de coloniser cette île, seigneur...

ANTONIO. Il y sèmerait des orties.

SÉBASTIEN. Ou des ronces, ou de l'ivraie.

GONZALVE. Et si j'en étais le roi, savez-vous ce que je ferais?

SÉBASTIEN. Il s'abstiendrait de s'enivrer faute de vin.

GONZALVE. Dans ma république, tout serait l'opposé de ce qui existe; je n'y admettrais aucun commerce, aucune dignité ni magistrature; les lettres y seraient ignorées; point de serviteurs, ni pauvreté ni richesse; point de contrats, point de successions; point de limites entre les cultures, ni argent, ni blé, ni vin, ni huile; plus de travail; tous les hommes resteraient à rien faire, et les femmes aussi; mais elles seraient chastes et pures; point de souveraineté...

SÉBASTIEN. Et cependant il en serait le roi.

ANTONIO. La fin de sa république en oublie le commencement.

GONZALVE. Tous les biens de la terre seraient en commun, et produits sans travail ni sueur; point de trahison, de félonie, d'épée, de lance, de poignard, de mousquet, ni d'arme d'aucune sorte; mais la nature fournirait spontanément et en abondance de quoi nourrir mon peuple innocent.

SÉBASTIEN. Point de mariages parmi ses sujets?

ANTONIO. Non, certes; ce serait une république de fainéants, un peuple de courtisanes et de vauriens.

GONZALVE. Je gouvernerais mon état, seigneur, dans une perfection qui éclipserait l'âge d'or.

SÉBASTIEN. Dieu conserve sa majesté !

ANTONIO. Vive Gonzalve !

GONZALVE, *au Roi.* M'écoutez-vous, seigneur ?

ALONZO. Assez, je vous prie ; c'est comme si vous ne me disiez rien.

GONZALVE. J'en crois sans peine votre majesté ; ce que j'en ai fait était en vue de ces messieurs, qui ont la rate si sensible et si chatouilleuse qu'ils sont toujours prêts à rire pour rien.

ANTONIO. C'est de vous que nous avons ri.

GONZALVE. De moi, qui dans cet assaut de folles plaisanteries, ne suis rien comparé à vous : vous pouvez continuer à rire à propos de rien.

ANTONIO. Il nous a asséné là un fameux coup !

SÉBASTIEN. Heureusement que le coup a porté à faux.

GONZALVE. Vous êtes des hommes d'une bonne trempe ; vous dérangeriez la lune de sa sphère si elle y restait cinq semaines sans changer.

Entre ARIEL, invisible, pendant qu'une musique grave se fait entendre.

SÉBASTIEN. Il est vrai, et puis nous irions la nuit à la chasse aux oiseaux.

ANTONIO. Allons, mon bon seigneur, ne vous fâchez pas.

GONZALVE. Non, certes, je vous en donne ma parole ; je ne ferai pas sottise pareille. Vous plaît-il de me bercer de vos plaisanteries ? car je me sens très-disposé à dormir.

ANTONIO. Dormez tous en nous écoutant.

Tous s'endorment, à l'exception d'Alonzo, de Sébastien et d'Antonio.

ALONZO. Eh quoi ! tous dorment déjà ! que ne peuvent mes yeux en se fermant clore aussi mes pensées ! il me semble qu'ils y sont disposés.

SÉBASTIEN. Seigneur, mettez à profit le sommeil qui s'offre à vous : il est rare qu'il visite la douleur ; quand il le fait, c'est un consolateur.

ANTONIO. Pendant que vous reposerez, seigneur, nous deux, nous garderons votre personne et veillerons à votre sûreté.

ALONZO. Je vous remercie : je me sens étrangement assoupi.

Ariel sort.

SÉBASTIEN. Quelle singulière léthargie s'est emparée d'eux !

ANTONIO. C'est l'effet du climat !

SÉBASTIEN. Pourquoi la même cause ne ferme-t-elle pas

aussi nos paupières? je n'éprouve pas le besoin de dormir.

ANTONIO. Ni moi non plus; je me sens léger et dispos. Ils se sont assoupis tous ensemble et comme d'un commun accord; ils se sont laissés choir comme frappés de la foudre. Quelle occasion, noble Sébastien! oh! quelle occasion! Je m'arrête : et pourtant il me semble lire sur ton visage ce que tu devrais être : l'occasion te parle, et je vois en imagination une couronne se poser sur ta tête.

SÉBASTIEN. Eh quoi! es-tu éveillé?

ANTONIO. Ne m'entends-tu pas parler?

SÉBASTIEN. Oui, certes; et c'est le langage d'un homme endormi; tu parles dans ton sommeil : qu'est-ce que tu disais donc? C'est une étrange manière de reposer que de dormir les yeux ouverts; que d'être debout, de parler, de se mouvoir, et tout cela dans un sommeil profond.

ANTONIO. Noble Sébastien, tu laisses dormir ou plutôt mourir ta fortune; quoique éveillé, tu fermes les yeux.

SÉBASTIEN. Tu parles clairement dans ton rêve; il y a du sens dans ton langage.

ANTONIO. Je suis plus sérieux que je n'en ai l'habitude : sois-le pareillement, et prête-moi toute ton atttention; ce faisant, ta fortune va tripler.

SÉBASTIEN. Soit; je suis une eau stagnante.

ANTONIO. Je t'enseignerai à couler.

SÉBASTIEN. J'y consens, car une paresse héréditaire me porterait plutôt à refluer vers ma source.

ANTONIO. Oh! si tu savais combien tu affectionnes la pensée dont tu railles! combien tout en l'écartant tu t'y attaches davantage! Entraînés par le poids de leurs craintes et de leur inertie, il arrive souvent aux hommes irrésolus de toucher le fond des choses.

SÉBASTIEN. Continue, je t'en prie; la préoccupation empreinte dans tes yeux et sur ton visage annonce quelque matière importante dont ta pensée est en travail.

ANTONIO. Il est vrai, seigneur. Quoique ce vieillard radoteur, à la mémoire aussi courte que celle qu'il laissera après lui, ait presque réussi à persuader au roi, car l'esprit de persuasion est tout ce qui lui reste, à lui persuader, dis-je, que son fils est vivant, néanmoins il est aussi impossible qu'il ne soit pas noyé qu'il l'est que ceux qui dorment ici nagent.

SÉBASTIEN. Je n'ai pas le moindre espoir qu'il ne soit point noyé.

ANTONIO. Oh ! sur ce manque d'espoir, quel immense espoir vous fondez ! N'avoir point d'espérances de ce côté, c'est en avoir d'un autre, de si vastes, que le regard de l'ambition elle-même ne saurait aller plus loin, et désespère de rien découvrir au delà. M'accordez-vous que Ferdinand est noyé ?

SÉBASTIEN. Il n'est plus !

ANTONIO. Alors dites-moi quel est l'héritier présomptif de la couronne de Naples.

SÉBASTIEN. Claribel.

ANTONIO. Elle, la reine de Tunis ; elle qui habite dix lieues par delà les limites de la vie ; elle à qui, pour recevoir des nouvelles de Naples, il faut un temps si long, que dans l'intervalle les mentons des nouveau-nés ont le temps d'avoir de la barbe, à moins que le soleil ne fasse l'office de courrier (l'homme dans la lune serait trop lent encore) ; elle pour laquelle nous avons tous été engloutis dans la mer, bien que quelques-uns de nous aient été sauvés, destinés que nous sommes à accomplir un acte dont le passé est le prologue ! ce qui doit suivre, c'est à vous et à moi à l'exécuter.

SÉBASTIEN. Quels étranges discours me tenez-vous là ? que me dites-vous ? Il est bien vrai que la fille de mon frère est reine de Tunis ; il est vrai aussi qu'elle est héritière de la couronne de Naples, et qu'entre ces régions il y a un certain espace.

ANTONIO. Un espace dont chaque coudée semble crier : *Comment fera cette Claribel pour nous franchir jusqu'à Naples?* Qu'elle reste à Tunis, et que Sébastien s'éveille ! Supposez que ce soit la mort qui maintenant s'est emparée d'eux ! eh bien, ils ne seraient pas plus mal qu'ils ne sont : il se trouverait des gens pour gouverner Naples aussi bien que celui qui dort ; des seigneurs qui parleraient aussi abondamment et aussi inutilement que ce Gonzalve ; moi-même je serais homme à jouer de la langue tout aussi bien que lui. Oh ! si vous pensiez comme moi ! comme ce sommeil servirait à votre élévation ! Me comprenez-vous ?

SÉBASTIEN. Il me semble que oui.

ANTONIO. Et comment accueillez-vous votre bonne fortune ?

SÉBASTIEN. Je me souviens que vous avez supplanté votre frère Prospéro.

ANTONIO. C'est vrai : aussi voyez comme mes vêtements me vont bien ; cent fois mieux qu'auparavant ; les serviteurs de mon frère étaient alors mes égaux, ils sont maintenant à mes ordres.

SÉBASTIEN. Mais votre conscience !

ANTONIO. Eh ! seigneur, où gît-elle ? Si c'était une engelure, elle m'obligerait à mettre des pantoufles ; mais je ne sens pas dans mon sein la présence de cette divinité ; vingt consciences, interposées entre Milan et moi, auront le temps de se calciner ou de se fondre avant de me troubler ! Ici est étendu votre frère, qui ne vaudrait pas mieux que la terre sur laquelle il est couché s'il était ce à quoi il ressemble ; je puis avec trois pouces de cet obéissant acier l'envoyer dormir pour toujours ; pendant que vous, imitant mon exemple, vous pouvez plonger dans l'éternel silence cet antique personnage, ce sir Prudence, afin qu'il ne puisse trouver à redire à nos actes. Quant aux autres, ils adopteront nos idées comme un chat lappe le lait qu'on lui présente ; ils se tiendront prêts à exécuter toutes les entreprises que nous jugerons opportunes.

SÉBASTIEN. Cher ami, ton exemple me servira de précédent ; je gagnerai Naples comme tu as obtenu Milan ; tire ton épée ; un coup t'affranchira du tribut que tu payes, et moi, le roi, je t'aimerai.

ANTONIO. Tirons simultanément nos épées : quand je lèverai le bras, imitez-moi, et frappez Gonzalve.

SÉBASTIEN. Un mot encore.

Ils s'entretiennent à voix basse ; on entend les sons de la musique.

ARIEL rentre invisible.

ARIEL. La science de mon maître lui a fait connaître le danger que courait ici ses amis, et il m'envoie pour sauver leurs jours ; autrement son projet échoue.

Il chante à l'oreille de Gonzalve.

Quand la vertu sommeille,
Ici le crime veille,
Et des sujets sans foi
Vont immoler leur roi.
A ma voix qui t'éveille,
Lève-toi !
Lève-toi !

Ils s'éveillent.

ANTONIO. En ce cas, soyons prompts tous les deux.

GONZALVE. Anges du ciel, sauvez le roi !

ALONZO. Qu'y a-t-il donc ? Holà ! éveillez-vous ! Pourquoi ces épées nues ? pourquoi ces sinistres regards ?

GONZALVE. Qu'avez-vous ?

SÉBASTIEN. Pendant que nous étions ici à veiller sur votre repos, nous avons entendu de sourds rugissements comme de taureaux, ou plutôt de lions. Ce bruit ne vous a-t-il pas éveillés ? Il a frappé mon oreille d'une manière terrible.

ALONZO. Je n'ai rien entendu.

ANTONIO. Oh ! c'était un vacarme à épouvanter l'oreille d'un monstre, à faire trembler la terre ! Ce ne pouvait être que les rugissements de toute une troupe de lions.

ALONZO. Les avez-vous entendus, Gonzalve ?

GONZALVE. Sur mon honneur, seigneur, j'ai entendu je ne sais quel étrange murmure qui m'a éveillé : je vous ai secoué et j'ai crié ; en ouvrant les yeux j'ai vu des glaives tirés. Un bruit s'est fait entendre ; c'est la vérité. Nous ferons bien de nous tenir sur nos gardes et de quitter ce lieu. Mettons l'épée à la main.

ALONZO. Eloignons-nous d'ici, et continuons nos recherches pour découvrir mon malheureux fils.

GONZALVE. Le ciel le garde de ces bêtes sauvages ! car, sans nul doute, il est dans cette île.

ALONZO. Marchez, je vous suis.

ARIEL, *à part*. Prospéro mon maître saura ce que j'ai fait. Va, prince, va sans crainte à la recherche de ton fils.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une autre partie de l'île.

Entre CALIBAN, portant une charge de bois. Le bruit du tonnerre se fait entendre dans le lointain.

CALIBAN. Que toutes les infections que le soleil pompe dans les eaux croupies, les marécages et les fondrières, se repandent sur Prospéro, et ne fassent de lui qu'une plaie ! Ses génies m'entendent, et pourtant je ne puis m'empêcher de le maudire. Mais, sans son ordre, je ne crains pas qu'ils me pincent, qu'ils m'effrayent par des apparitions diaboliques, me plongent

dans la fange, ou, brillant devant moi comme une torche enflammée, m'égarent dans les ténèbres; cependant pour la moindre bagatelle ils se mettent à mes trousses. Quelquefois ce sont des singes qui me font la grimace, glapissent après moi, et puis me mordent; d'autres fois ce sont des porcs-épics qui se rencontrent sous mes pieds nus, en hérissant leurs pointes; parfois je suis tout couvert de couleuvres qui m'enlacent, me dardent leurs langues fourchues et me sifflent aux oreilles jusqu'à me rendre fou. Oh ! oh !

Entre TRINCULO.

CALIBAN, *continuant.* Voici un de ses esprits; il vient sans doute me tourmenter, parce que je tarde trop à apporter mon bois. Je vais me mettre à plat ventre; peut-être qu'il ne me verra pas.

TRINCULO. Il n'y a ici ni arbuste ni buisson pour se mettre à l'abri du mauvais temps; et pourtant voilà encore un orage qui se prépare; je l'entends siffler dans le vent. Ce gros nuage noir, que j'aperçois là-bas, ressemble à une mauvaise barrique, prête à laisser échapper son liquide. S'il vient à tonner comme il a fait tantôt, je ne sais où cacher ma tête. L'eau de ce nuage ne peut manquer de tomber à pleins seaux. Qu'est-ce que je vois là? un homme ou un poisson? vivant ou mort? Ce doit être un poisson, si j'en juge par l'odeur, et il ne doit pas être des plus frais, car il sent déjà le rance. Un étrange poisson! Si j'étais en Angleterre maintenant, comme j'y ai été autrefois, et que j'eusse seulement ce poisson en peinture, il n'y a pas de badaud dans ce pays-là qui, un jour de foire, ne donnât pour le voir sa pièce d'argent. Là, ce monstre enrichirait son homme; il n'y a pas d'animal étrange qui n'enrichisse son homme : ils ne donneront pas une obole pour soulager un mendiant estropié; ils en dépenseront dix pour voir un Indien mort. Il a, ma foi, des jambes d'homme, et ses nageoires ressemblent à des bras! Il est encore chaud, sur ma parole! Je lâche maintenant la bride à mon opinion, je ne la retiens plus : ce n'est pas là un poisson, mais un insulaire que le tonnerre a frappé. (*On entend gronder le tonnerre.*) Hélas! voilà l'orage qui recommence. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me fourrer sous sa capote; je ne vois nulle part d'autre abri : le malheur nous donne d'étranges camarades de lit. Je vais m'abriter ici jusqu'à ce que l'orage soit passé.

Il se couche sous la capote de Caliban.

Entre STÉPHANO en chantant. Il tient une gourde à la main.

STÉPHANO.

Voyage, voyage,
Voyage qui voudra ;
Moi je reste au rivage,
Et je veux mourir là.

C'est un drôle d'air pour un enterrement ; voilà qui me réconfortera.

Il boit.

Le canonnier, le mousse et moi,
Et le capitaine, ma foi,
Nous avons chacun sa chacune,
Jolie ou laide, blonde ou brune ;
Mais avec Kate à l'œil mutin
L'abordage n'est pas certain :
Si vous voulez lui parler d'un air tendre,
Elle répond : Allez vous faire pendre,
Allez, allez vous faire pendre.

C'est encore là un air assez triste ; mais voici mon reconfort.

Il boit.

CALIBAN. Ne me tourmente pas. Oh !

STÉPHANO. Qu'y a-t-il ? avons-nous des diables dans cette île ? veut-on nous donner des mascarades de sauvages et d'hommes de l'Inde ? Ah ! je n'ai pas échappé à la noyade pour que maintenant vos quatre jambes me fassent peur ; car il a été dit : L'homme le plus solide qui marcha jamais à quatre pattes ne lui fera pas perdre terre. Et on continuera de le dire tant que Stéphano respirera par les narines.

CALIBAN. L'esprit me tourmente. Oh !

STÉPHANO. Ce doit être quelque monstre de cette île ; un monstre à quatre jambes, que la fièvre tourmente, j'imagine. Où diable aurait-il appris notre langue ? Quand ce ne serait que pour cela, je vais lui donner quelque soulagement. Si je réussis à le guérir, à l'apprivoiser et à l'emmener à Naples, ce sera un présent digne d'être offert au plus grand empereur qui ait jamais marché sur du cuir de vache.

CALIBAN. Je t'en prie, ne me tourmente pas ; j'apporterai mon bois plus vite.

STÉPHANO. Il est dans une de ses attaques maintenant, et ne parle pas le plus sensément du monde. Il faut que je lui fasse goûter de ma bouteille : s'il n'a jamais bu de vin auparavant, cela pourra lui faire passer sa crise. Si je le guéris et

l'apprivoise, je ne le vendrai pas pour peu de chose : il indemnisera son propriétaire, et amplement encore.

CALIBAN. Tu ne me fais pas encore grand mal; mais tu m'en feras tout à l'heure; je le devine à ton tremblement. Maintenant Prospéro agit sur toi.

STÉPHANO. Allons, viens; ouvre la bouche : voilà qui va te délier la langue, mon chaton; ouvre la bouche : voilà qui va guérir ton frisson, et radicalement encore, je t'en donne ma parole : tu ne connais pas l'ami qui te soulage; ouvre encore les mâchoires.

TRINCULO. Je crois reconnaître cette voix : ce doit être... mais il est noyé; et ce sont des diables que je vois. O ciel! venez-moi en aide!

STÉPHANO. Quatre jambes et deux voix; voilà, ma foi, un monstre des plus mignons! Sa voix de devant lui sert à dire du bien de ses amis; sa voix de derrière à articuler de vilaines paroles et à dire du mal. Quand tout le vin de ma gourde devrait y passer, je le guérirai et lui ôterai sa fièvre : assez de ce côté-ci! je vais donner à boire à ton autre bouche.

TRINCULO. Stéphano!

STÉPHANO. Ton autre bouche m'appelle? Merci de ma vie! C'est un diable et non un monstre : je n'ai pas une longue cuillère, moi *.

TRINCULO. Stéphano! Si tu es Stéphano, touche-moi et parle-moi; n'aie pas peur : je suis Trinculo, ton bon ami Trinculo.

STÉPHANO. Si tu es Trinculo, sors de là-dessous; je vais te tirer par tes jambes les moins grosses; si parmi ces jambes il en est qui appartiennent à Trinculo, ce doivent être celles-ci. En effet, tu es Trinculo en personne. Comment t'est-il arrivé de servir de siége à ce veau marin? Mettrait-il par hasard au monde des Trinculos?

TRINCULO. Je l'avais cru tué d'un coup de tonnerre. Mais tu n'es donc pas noyé, Stéphano? J'espère bien maintenant que tu n'es pas noyé. L'orage est-il passé? Dans ma peur, je me suis abrité sous la capote de ce monstre, que je croyais mort. Est-il bien vrai que tu sois vivant, Stéphano? ô Stéphano, deux Napolitains de réchappés!

* Allusion au proverbe : « Il faut une longue cuillère pour manger avec le diable. »

STÉPHANO. Je t'en prie, ne tourne pas comme cela autour de moi; mon estomac n'est pas très-affermi.

CALIBAN. Voilà de belles créatures, si ce ne sont pas des esprits. Voilà un excellent dieu, porteur d'une liqueur céleste; je vais m'agenouiller devant lui.

STÉPHANO. Comment t'es-tu sauvé? comment es-tu venu ici? Jure par ma gourde de me dire comment tu es venu ici. Pour moi, je me suis sauvé sur une futaille de vin que les matelots avaient jetée à la mer; j'en jure par cette gourde, que j'ai fabriquée moi-même de l'écorce d'un arbre, depuis que je suis à terre.

CALIBAN. Je jure sur cette gourde d'être ton fidèle sujet; car cette liqueur n'est pas terrestre.

STÉPHANO, *à Caliban.* La voilà, jure. (*A Trinculo.*) Voyons, comment t'es-tu sauvé?

TRINCULO. J'ai nagé comme un canard jusqu'au rivage; je sais nager comme un canard, je t'en donne ma parole.

STÉPHANO, *lui présentant la gourde.* Tiens, baise la bible; quoique tu nages comme un canard, tu es fait comme une oie.

TRINCULO. O Stéphano! as-tu encore de ce vin?

STÉPHANO. Tout le tonneau, mon cher; ma cave est dans l'enfoncement d'un roc, au bord de la mer; c'est là qu'est caché mon vin. Eh bien, veau marin, comment va ta fièvre?

CALIBAN. N'es-tu pas descendu du ciel?

STÉPHANO. De la lune, sur ma parole! Je suis l'homme dans la lune, dont il était question au temps jadis.

CALIBAN. Je t'ai vu dans cet astre, et je t'adore. Ma maîtresse t'a montré à moi, toi, ton chien et ton buisson.

STÉPHANO. Allons, jure-le; baise la bible; je la remplirai de nouveau tout à l'heure : jure.

TRINCULO. Par la lumière du jour, voilà un monstre bien borné! Moi avoir peur de lui! c'est un monstre peu redoutable. L'homme dans la lune! Oh! quel monstre crédule! voilà qui s'appelle boire en maître, monstre, sur ma parole.

CALIBAN. Je te montrerai tous les terrains fertiles de l'île; je baiserai tes pieds; je t'en prie, sois mon dieu.

TRINCULO. Par le ciel, voilà un monstre bien perfide et bien ivrogne! quand son dieu sera endormi, il lui dérobera sa bouteille.

CALIBAN. Je veux baiser tes pieds; je te jure l'obéissance d'un sujet.

STÉPHANO. A genoux donc, et jure.

TRINCULO. Ce monstre à face de chien me fait vraiment mourir de rire; le détestable monstre! je me sentirais presque le courage de le battre.

STÉPHANO, *à Caliban, en lui présentant son pied.* Allons, baise.

TRINCULO. Si le pauvre monstre n'était ivre... L'abominable monstre!

CALIBAN. Je te montrerai les meilleures sources; je te cueillerai des fruits sauvages; je pêcherai pour toi, je te procurerai le bois dont tu auras besoin. La peste étouffe le tyran que je sers! je ne porterai plus de bois pour lui, mais c'est toi que je suivrai, homme merveilleux.

TRINCULO. Oh! le ridicule monstre! ériger en merveille un pauvre ivrogne!

CALIBAN. Je t'en prie, laisse-moi te conduire à l'endroit où croissent les pommes sauvages; je veux avec mes ongles allongés te déterrer des truffes; je te montrerai un nid de geais, et t'enseignerai à prendre au piége l'agile marmouset; je t'indiquerai où se trouvent des bouquets de noisettes, et quelquefois j'irai te ramasser des coquillages sur les rochers du rivage. Veux-tu venir avec moi?

STÉPHANO. Eh bien, sans plus de paroles, montre-moi le chemin. Trinculo, le roi et tout notre monde étant noyés, c'est nous qui héritons ici. Tiens, porte ma gourde, ami Trinculo; bientôt nous la remplirons de plus belle.

CALIBAN, *ivre, se met à chanter.*

Adieu, mon maître, adieu pour tout de bon;
D'un nouveau maître on m'a fait don.

TRINCULO. Quel hurleur, quel ivrogne que ce monstre!

CALIBAN.

Plus de bois à porter, plus de bûches à fendre;
Plus de plats à laver, plus de filets à tendre.
Ban, ban, ban, Caliban
Aujourd'hui rompra son ban.

Liberté! liberté! morbleu! liberté!

STÉPHANO. O brave monstre! marche devant nous.

Ils sortent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

La scène est devant la cabane de Prospéro.

Entre FERDINAND, portant une grosse bûche.

FERDINAND. Il est des plaisirs qui sont pénibles ; mais cette peine leur donne un nouveau charme ; il est des abaissements qu'on peut noblement subir, et l'on part souvent de peu de chose pour arriver à un but magnifique. Cette tâche avilissante que je remplis me serait aussi insupportable qu'elle est odieuse; mais la maîtresse que je sers ravive ce qui est mort et change mes fatigues en plaisirs; oh ! elle est dix fois plus douce que son père n'est dur, et c'est la rudesse même que cet homme. Un ordre sévère m'enjoint de transporter des milliers de ces bûches et de les mettre en tas; ma charmante maîtresse pleure quand elle me voit travailler, et dit que jamais ces viles fonctions n'ont eu un pareil exécuteur. Je m'oublie, mais ces douces pensées rafraîchissent mon travail et me le rendent léger.

Entre MIRANDA ; on aperçoit PROSPÉRO dans le fond de la scène.

MIRANDA. Je vous en prie, ne travaillez pas si fort ; je voudrais que la foudre eût consumé ces bûches que vous avez l'ordre de mettre en pile. Je vous en prie, déposez celle-ci, et asseyez-vous; quand elle brûlera, elle pleurera de vous avoir fatigué. Mon père est maintenant absorbé dans ses études ; reposez-vous, je vous en conjure ; il en a encore pour trois heures.

FERDINAND. O maîtresse bien chère ! le soleil se couchera avant que j'aie accompli ma tâche.

MIRANDA. Si vous voulez vous asseoir, pendant ce temps-là je porterai vos bûches. Je vous en prie, donnez-moi celle-ci; je la porterai sur la pile.

FERDINAND. Non, adorable créature ; j'aimerais mieux briser mes muscles, rompre mes reins, que de vous voir vous abaisser à une occupation aussi vile tandis que je serais là oisif et désœuvré.

MIRANDA. Cette occupation ne serait pas plus messéante pour moi qu'elle ne l'est pour vous, et je la remplirai beaucoup plus facilement, car ma volonté y sera, et la vôtre y répugne.

PROSPÉRO, *à part.* Pauvre enfant! le poison t'a gagnée; en voilà la preuve.

MIRANDA. Vous semblez fatigué?

FERDINAND. Non, ma noble maîtresse; quand vous êtes près de moi, le soir, je sens la fraîcheur de l'aurore; oserais-je vous demander (afin surtout de le faire entrer dans mes prières) quel est votre nom?

MIRANDA. Miranda. (*A part.*) O mon père! je viens de te désobéir.

FERDINAND. Admirable Miranda! digne en effet de ce que l'admiration a de plus élevé, digne de ce que le monde a de plus précieux! Bien des femmes ont obtenu l'hommage de mes regards; l'harmonie de leur voix a captivé mon oreille avide; j'ai aimé dans diverses femmes des qualités diverses, mais jamais complétement; toujours quelque défaut faisait ombre à la grâce la plus noble, et en détruisait l'effet; mais vous, parfaite et sans égale, vous fûtes créée avec ce que chaque créature avait de meilleur.

MIRANDA. Je n'ai jamais vu personne de mon sexe; je ne me rappelle les traits d'aucune femme, si ce n'est les miens, que mon miroir m'a reproduits; de même, je n'ai vu d'hommes véritables que vous, ami, et mon père bien-aimé. Comment sont faits les autres, je l'ignore; mais, j'en jure par ma modestie (ce joyau de mon douaire), je ne désire pas dans la vie d'autre compagnon que vous, et mon imagination ne me représente que vous au monde que je puisse aimer. Mais je parle inconsidérément, et j'oublie les préceptes de mon père.

FERDINAND. Par ma naissance, je suis prince, Miranda; je pense même que je suis roi; plût au ciel qu'il n'en fût rien! et je souffrirais mille tourments plutôt que de me soumettre à ces fonctions serviles. Écoutez parler mon âme : Dès l'instant où je vous ai vue, mon cœur a volé vers vous; il s'est mis à votre service, il a fait de moi votre esclave, et c'est pour l'amour de vous que je suis devenu un bûcheron docile.

MIRANDA. M'aimez-vous?

FERDINAND. O ciel! ô terre! soyez témoins de mes paroles; si je dis vrai, couronnez mes vœux d'un heureux succès; si je

mens, tournez en mal le bien qui m'est destiné! Plus que tout au monde je vous aime, je vous estime, je vous honore.

MIRANDA. Que je suis folle de pleurer de ce qui me fait plaisir !

PROSPÉRO, *à part*. Rencontre charmante des deux affections les plus rares! Que le ciel répande la rosée de ses grâces sur le sentiment qui germe entre eux!

FERDINAND. Pourquoi pleurez-vous?

MIRANDA. Je pleure mon indigne faiblesse, qui n'ose offrir ce que je désire donner, et moins encore accepter ce dont la privation me ferait mourir; mais c'est un enfantillage. Plus mes sentiments cherchent à se cacher, plus ils se montrent à découvert. Loin de moi donc, dissimulation timide; dicte mon langage, naïve et sainte innocence! Je suis votre femme si vous voulez m'épouser; sinon je mourrai fille pour l'amour de vous. Vous pouvez me refuser pour compagne ; mais, que vous le vouliez ou non, je serai votre servante.

FERDINAND. Et moi, ma souveraine adorée, je veux être pour toujours votre humble esclave comme à présent.

MIRANDA. C'est-à-dire mon époux ?

FERDINAND. Oui, et avec tout l'ardent empressement de l'esclave pour la liberté. Voilà ma main.

MIRANDA. Et voici la mienne, et mon cœur avec elle : et maintenant adieu pour une demi-heure.

FERDINAND. Pour un siècle!

Ferdinand et Miranda sortent.

PROSPÉRO. Je ne puis être aussi ravi qu'ils le sont, eux pour qui tout est nouveau encore; mais ma satisfaction ne saurait être plus grande. Je vais retourner à mon livre; car, avant l'heure du souper, il me reste à terminer beaucoup de besogne importante.

Il sort.

Entrent STÉPHANO et TRINCULO, suivis de CALIBAN, qui tient à la main une bouteille.

STÉPHANO. Ne m'en parle plus; quand la futaille sera vide, nous boirons de l'eau ; jusque-là pas une goutte : ainsi porte le cap sur l'ennemi et aborde. Serviteur monstre, bois à ma santé.

TRINCULO. Serviteur monstre? la folie de cette île! on dit que nous ne sommes que cinq dans cette île : en voilà trois; si

les deux autres n'ont pas le cerveau en meilleur état que nous, l'état chancelle sur sa base.

STÉPHANO. Bois, serviteur monstre, quand je te l'ordonne; tu as les yeux, pour ainsi dire, incrustés dans la tête.

TRINCULO. Où voudrais-tu qu'il les eût? dans le dos? c'est pour le coup que ce serait un joli monstre!

STÉPHANO. Mon valet monstre a noyé sa langue dans le vin: pour moi, la mer n'est pas capable de me noyer: j'ai fait trente-cinq lieues à la nage, tant bord à terre que bord au large, avant de pouvoir gagner le rivage, aussi vrai qu'il fait jour maintenant. Monstre, tu seras mon lieutenant ou mon porte-étendard.

TRINCULO. Ton lieutenant, tant qu'il te plaira; mais ton porte-étendard, non: il ne peut pas se porter lui-même.

STÉPHANO. Nous ne fuirons pas, seigneur monstre.

TRINCULO. Pas plus que vous n'avancerez; vous vous coucherez comme des chiens, sans rien dire.

STÉPHANO. Veau marin, parle une fois en ta vie, si tu es un loyal veau marin.

CALIBAN. Comment se porte ton altesse? Permets que je lèche tes souliers. Je ne veux pas le servir, lui; il n'est pas vaillant.

TRINCULO. Tu mens, monstre ignorant; en ce moment je suis homme à colleter un constable. Dis-moi, monstre de dépravation, un homme qui a bu autant de vin que moi aujourd'hui peut-il être un lâche? Peux-tu soutenir un pareil mensonge, créature moitié poisson, moitié monstre?

CALIBAN. Oh! comme il se moque de moi! Le souffriras-tu, mon seigneur?

TRINCULO. Mon seigneur, dit-il! Faut-il qu'il soit niais, ce monstre!

CALIBAN. Oh! oh! encore! Mords-le jusqu'à ce qu'il en meure, je t'en prie.

STÉPHANO. Trinculo, retiens ta langue; si tu fais le mutin, le premier arbre... Ce pauvre monstre est mon sujet, et je ne souffrirai pas qu'on l'insulte.

CALIBAN. Je remercie mon noble seigneur. Te plairait-il d'écouter de nouveau la demande que je t'ai déjà faite?

STÉPHANO. Très-volontiers. Mets-toi à genoux et répète-la; je me tiendrai debout ainsi que Trinculo.

Entre **ARIEL**, invisible.

CALIBAN. Comme je te l'ai déjà dit, je suis soumis à un tyran, à un ensorceleur qui, par ses artifices, m'a extorqué cette île.

ARIEL. Tu mens.

CALIBAN. Tu mens toi-même, singe railleur! Je voudrais qu'il plût à mon vaillant maître de t'exterminer. Je ne mens pas.

STÉPHANO. Trinculo, si tu l'interromps encore dans sa narration, j'en jure par cette main, je te ferai sauter quelques-unes de tes dents.

TRINCULO. Mais je ne dis rien.

STÉPHANO. Motus donc, et qu'il n'en soit plus question. (*A Caliban.*) Toi, poursuis.

CALIBAN. Je disais que par ses sorcelleries il s'est emparé de cette île et m'en a dépouillé. Si ta grandeur en voulait tirer vengeance, je sais que tu en aurais le courage; mais celui-ci ne l'aurait pas.

STÉPHANO. C'est très-certain.

CALIBAN. Tu serais le seigneur de cette île, et moi je te servirais.

STÉPHANO. Comment la chose peut-elle s'effectuer? Peux-tu me conduire jusqu'à l'individu en question?

CALIBAN. Oui, oui, mon seigneur; je te le livrerai endormi, et alors tu pourras lui enfoncer un clou dans la tête.

ARIEL. Tu mens: tu ne le peux pas.

CALIBAN. La peste soit du niais bigarré, du malôtru arlequiné! J'en conjure ta grandeur, donne-lui des coups et ôte-lui sa bouteille; quand il ne l'aura plus, il ne boira que de l'eau salée; car je ne lui montrerai pas où sont les sources d'eau douce.

STÉPHANO. Trinculo, prends garde à toi; encore une interruption de ta part, et j'en jure par cette main, je mettrai à la porte ma clémence, et ferai de toi un stock-fish.

TRINCULO. Mais qu'est-ce que j'ai donc fait? Je n'ai rien fait. Je vais m'écarter un peu.

STÉPHANO. N'as-tu pas dit qu'il mentait?

ARIEL. Tu mens.

STÉPHANO. Je mens! Eh bien! toi, attrape cela. (*Il le frappe.*)

Si tu y prends goût, tu n'as qu'à me donner un second démenti.

TRINCULO. Je n'ai point donné de démenti. Tu as donc perdu l'esprit et l'ouïe tout ensemble? Maudite bouteille! voilà ce que c'est que de boire. Que la peste étouffe ce monstre, et que le diable emporte tes doigts!

CALIBAN, *riant.* Ha! ha! ha!

STÉPHANO, *à Caliban.* Maintenant, continue ton histoire. (*A Trinculo.*) Toi, tiens-toi à distance.

CALIBAN. Bats-le encore; bientôt je le battrai moi-même.

STÉPHANO, *à Trinculo.* Écarte-toi. (*A Caliban.*) Allons, poursuis.

CALIBAN. Comme je te l'ai dit, il a coutume de faire un somme dans l'après-midi : c'est alors qu'après t'être emparé de ses livres, tu pourras lui faire sauter la cervelle, lui briser le crâne avec une bûche, ou l'éventrer avec un pieu, ou lui couper la trachée artère avec ton couteau. Surtout n'oublie pas de commencer par t'emparer de ses livres; car, sans eux, il n'est qu'un sot tout comme moi, et pas un génie ne lui obéirait; ils le détestent tous aussi cordialement que moi. Brûle seulement ses livres. Il a aussi d'excellents ustensiles (c'est ainsi qu'il les nomme) propres à orner sa maison quand il en aura une; mais le point le plus important, c'est la beauté de sa fille; lui-même il l'appelle incomparable : je n'ai jamais vu d'autres femmes que ma mère Sycorax et elle; mais elle l'emporte autant sur Sycorax que ce qu'il y a de plus grand surpasse ce qu'il y a de plus petit.

STÉPHANO. C'est donc une bien belle fille?

CALIBAN. Oui, mon seigneur; je t'assure qu'elle est digne de ta couche et te donnera une superbe lignée.

STÉPHANO. Monstre, je tuerai cet homme; je serai roi et sa fille reine. Dieu protége nos majestés! Trinculo et toi vous serez mes vice-rois; qu'en dis-tu Trinculo?

TRINCULO. Excellent!

STÉPHANO. Donne-moi la main; je suis fâché de t'avoir battu : mais, à l'avenir, sache retenir ta langue.

CALIBAN. Dans une demi-heure il sera endormi; veux-tu alors l'exterminer?

STÉPHANO. Oui, sur mon honneur.

ARIEL, *à part.* Je vais rapporter cela à mon maître.

CALIBAN. Tu me rends tout joyeux ; je ne me sens pas d'aise! soyons gais : voudrais-tu bien me répéter l'air que tu m'enseignais il n'y a qu'un moment?

STÉPHANO. Monstre, je ferai tant bien que mal raison à ta demande. Allons, Trinculo, chantons.

Il chante :

Envoyons-les à tous les diables!
La pensée est libre, morbleu.

CALIBAN. Ce n'est pas l'air.

Ariel joue l'air sur un flageolet, en s'accompagnant d'un tambourin.

STÉPHANO. Qu'est-ce que j'entends?

TRINCULO. C'est l'air de notre chanson joué par le ministère de personne.

STÉPHANO. Si tu es un homme, montre-toi sous la forme humaine; si tu es un diable, prends-le comme il te plaira.

TRINCULO. Oh ! pardonnez-moi mes péchés!

STÉPHANO. Qui meurt paye ses dettes : je te défie. Merci de nous!

CALIBAN. As-tu peur?

STÉPHANO. Moi, monstre? oh ! non !

CALIBAN. N'aie pas peur. L'île est pleine de bruits, de sons et d'airs harmonieux qui charment l'oreille et ne font point de mal. Parfois des milliers d'instruments sonores vibrent à mon oreille; ou bien ce sont des voix qui, si je m'éveille après un long somme, me font dormir encore; puis, dans mes rêves, il me semble voir les nuages s'entr'ouvrir, déployer à ma vue des magnificences prêtes à pleuvoir sur moi, en sorte que lorsque je me réveille, je souhaiterais rêver encore.

STÉPHANO. Ce sera pour moi un royaume charmant; j'y aurai de la musique pour rien.

CALIBAN. Quand Prospéro sera tué.

STÉPHANO. Cela ne tardera pas : je n'ai pas oublié ton histoire.

TRINCULO. Les sons s'éloignent ; suivons-les.

STÉPHANO. Monstre, marche devant; nous te suivrons. Je voudrais bien voir ce tambourineur; il s'en acquitte à merveille. (*A Trinculo.*) Viens-tu?

TRINCULO. Je te suis, Stéphano.

Ils sortent.

Entrent ALONZO, SÉBASTIEN, ANTONIO, GONZALVE, ADRIEN, FRANCISCO et autres.

GONZALVE. Par Notre-Dame, seigneur, je ne puis aller plus loin; mes vieux os sont brisés; nous avons fait immensément de chemin dans notre marche tantôt directe, tantôt sinueuse; avec votre permission, je vais me reposer.

ALONZO. Mon vieil ami, je ne puis vous blâmer; je suis fatigué moi-même au point que mes esprits en sont engourdis; asseyez-vous, et vous reposez. Ici je vais dépouiller mes espérances et leurs décevantes illusions; il est noyé celui que nous cherchons aiusi, et la mer se rit de nos inutiles investigations sur terre. Eh bien, j'y renonce.

ANTONIO, *à part.* Je suis charmé de lui voir abjurer tout espoir. (*Bas, à Sébastien.*) Je pense qu'un premier échec ne vous a pas fait abandonner votre projet.

SÉBASTIEN. Nous mettrons comme il faut à profit la première occasion favorable.

ANTONIO. Que ce soit cette nuit; car, fatigués de la marche, ils ne voudront et ne pourront pas user d'autant de vigilance que lorsqu'ils sont dispos.

SÉBASTIEN. Cette nuit, soit : n'en parlons plus.

On entend les sons d'une musique majestueuse et surnaturelle. Prospéro domine invisible toute la scène. Entreut plusieurs figures bizarres qui apportent un banquet; elles forment autour de la table une danse, entremêlée de saluts bienveillants, invitent le roi et ceux de sa suite à manger, puis disparaissent.

ALONZO. Quelle est cette harmonie, mes bons amis? écoutez!

GONZALVE. C'est une musique merveilleusement suave.

ALONZO. Anges du ciel, protégez-nous! Quelles étaient ces créatures-là?

SÉBASTIEN. Des marionnettes vivantes; je croirai maintenant qu'il y a des unicornes; qu'en Arabie il est un arbre unique qui sert de trône au phénix, et qu'aujourd'hui encore un phénix y règne.

ANTONIO. Je crois l'un et l'autre; s'il est quelque chose qui passe toute créance, venez à moi, et je jurerai qu'elle est vrai : quoi qu'en puissent dire au coin de leur feu des imbéciles, jamais les voyageurs n'ont menti.

GONZALVE. Me croirait-on, si je racontais à Naples ce que nous venons de voir, si je disais que j'ai vu des insulaires (car ce ne peuvent être que des habitants de cette île) qui, sous des

formes monstrueuses, avaient des manières plus aimables qu'aucun des membres de la famille humaine?

PROSPÉRO, *à part.* Honnête vieillard, tu dis vrai; car, parmi ceux qui sont ici présents, il en est de plus pervers que les démons.

ALONZO. Je ne puis revenir de ma surprise en songeant à ces êtres étranges, à leurs gestes, et à ces sons qui, sans le secours de la parole, formaient une sorte de langage muet.

PROSPÉRO, *à part.* Pour louer, attends la fin.

FRANCISCO. Ils ont disparu d'une manière étrange.

SÉBASTIEN. Peu importe; ils nous ont laissé leurs mets; nos estomacs ont faim! vous plaît-il, seigneur, goûter de ce qui est là?

ALONZO. Non certes.

GONZALVE. Je crois, seigneur, que vous n'avez rien à craindre. Quand nous étions enfants, aurions-nous cru qu'il y a des montagnards portant des fanons comme nos taureaux, ou ayant la tête placée sur la poitrine? et cependant, vous le voyez, nous pourrions parier cinq contre un que la chose est vraie.

ALONZO. Je vais me mettre à table et manger, quand ce devrait être mon dernier repas... D'ailleurs, peu m'importe, puisqu'il ne doit plus y avoir de bonheur pour moi. Mon frère, seigneur duc, approchez, et faites comme nous.

L'éclair brille, le tonnerre gronde; Ariel paraît sous la figure d'une harpie; il bat des ailes sur la table, et tout à coup le banquet s'évanouit.

ARIEL. Vous êtes trois hommes de crime. La destinée qui régit ce bas monde et tout ce qu'il enserre a voulu que la mer insatiable vous rejetât de son sein dans cette île inhabitée; car vous êtes indignes de vivre au milieu des hommes. (*Alonzo, Sébastien et tous les autres tirent leurs épées.*) Vous voilà maintenant en fureur; mais que me fait toute cette vaillance? c'est le courage des gens qui se pendent ou se noient. Insensés! mes compagnons et moi nous sommes les ministres du Destin; l'acier dont vos glaives sont forgés ne saurait entamer une seule de mes plumes; c'est comme s'ils frappaient les vents qui mugissent ou l'onde qui se referme sous leurs coups; mes compagnons sont pareillement invulnérables : lors même qu'ils pourraient nous blesser, vos glaives sont maintenant trop pesants pour votre faiblesse, et vous n'avez pas la force de les soulever. Mais rappelez-vous, car c'est le motif qui m'amène,

que vous trois, vous avez dépouillé le vertueux Prospéro de son duché de Milan; que vous l'avez exposé, lui et sa fille innocente, à la merci de l'Océan, qui vous l'a bien rendu. Pour punir ce forfait, l'éternelle puissance, ajournant sa vengeance, mais ne l'oubliant pas, a soulevé contre vous et la mer et la terre et toutes les créatures. Toi, Alonzo, elle t'a privé de ton fils; elle t'annonce par ma voix que des malheurs persévérants, plus terribles qu'une mort immédiate, s'attacheront à toi et à tes actes; sa fureur, dans cette île désolée, ne saurait manquer de t'atteindre, et tu ne peux la conjurer que par un cœur contrit et une vie irréprochable.

Il disparaît au bruit du tonnerre; puis, aux sons d'une musique harmonieuse, les apparitions précédentes reviennent sur la scène, exécutent des danses accompagnées de contorsions et de grimaces, et enlèvent la table du banquet.

PROSPÉRO, *à part*. Mon Ariel, tu as parfaitement rempli ton rôle de harpie; il y avait de la grâce jusque dans ta voracité; dans ce que tu avais à dire, tu n'as oublié aucune de mes instructions: il en est de même de mes agents subalternes; ils ont mis dans leurs rôles beaucoup de vérité et d'intelligence. Mes grands charmes opèrent. Mes ennemis sont enchaînés dans leur délire; maintenant ils sont en mon pouvoir; je les laisse à leur frénésie, pendant que je vais revoir le jeune Ferdinand qu'ils croient noyé, et celle qui nous est si chère à tous deux.

Prospéro sort.

GONZALVE. Au nom de ce qu'il y a au monde de plus saint, seigneur, pourquoi êtes-vous plongé dans cette stupéfaction étrange?

ALONZO. O effrayant prodige! il m'a semblé que les vagues parlaient et me reprochaient mon crime; les vents sifflaient à mes oreilles; le tonnerre, par la voix de son orgue immense et sonore, modulait le nom de Prospéro et semblait former la base de ce concert de malédictions. Maintenant, je n'en puis plus douter, mon fils est couché dans le limon des mers; j'irai le chercher plus avant que n'a jamais pénétré la sonde, et m'ensevelir avec lui.

Il sort.

SÉBASTIEN. Un démon seul à la fois, et je défie au combat leurs légions.

ANTONIO. Je serai ton second.

Sébastien et Antonio sortent.

GONZALVE. Un même égarement s'est emparé de tous trois; leur forfait, comme ces poisons qui n'opèrent que longtemps

après, commence à attaquer les parties vitales : je vous en supplie, vous qui avez les membres plus agiles que moi, courez sur leurs pas, et sauvez-les des extrémités auxquelles peut les entraîner leur frénésie.

ADRIEN, *aux autres.* Suivez-moi, je vous prie.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Devant la cabane de Prospéro.

Entrent PROSPÉRO, FERDINAND et MIRANDA.

PROSPÉRO. Si je t'ai puni trop sévèrement, tu en es bien dédommagé ; car je te donne un fil de ma propre vie : je te donne celle pour laquelle je vis ; je la remets de nouveau dans tes mains ! Les contrariétés que je t'ai imposées avaient pour but d'éprouver ton amour, et tu es sorti victorieux de l'épreuve ; ici, à la face du ciel, je ratifie ce don précieux. O Ferdinand ! ne souris pas de mes paroles ; ne crois pas que j'exagère ; tu verras qu'elle dépasse tous les éloges, et les laisse bien loin derrière elle.

FERDINAND. Je le croirais, quand un oracle me dirait le contraire.

PROSPÉRO. Reçois donc ma fille comme un don que je te fais et comme une acquisition que tu as dignement achetée ; mais si tu dénoues sa ceinture virginale avant l'entier accomplissement de toutes les cérémonies saintes, le ciel ne bénira pas cette union ; la discorde, la haine desséchante, le dédain au regard plein d'aigreur sèmeront votre couche nuptiale d'herbes si infectes que tous deux vous la détesterez. Attendez donc que le flambeau de l'hymen s'allume pour vous.

FERDINAND. Aussi vrai que j'espère de cet amour des jours tranquilles, de beaux enfants et une longue vie, la plus sombre caverne, le lieu le plus propice, les plus fortes suggestions de mon mauvais génie, ne feront jamais prévaloir en moi la passion sur l'honneur, ne m'entraîneront jamais à déflorer la joie de ce jour nuptial où je croirai que les coursiers de Phœbus sont abattus, ou que la nuit est retenue enchaînée sous l'horizon.

PROSPÉRO. Bien parlé. Assieds-toi donc et cause avec elle; elle est à toi. Ariel, mon intelligent serviteur! Ariel!

Entre ARIEL.

ARIEL. Que veut mon puissant maître? me voici.

PROSPÉRO. Toi et tes compagnons subalternes, vous avez dignement accompli votre dernière tâche. Je vais vous employer à un autre exploit de la même nature. Va, amène ici le peuple des esprits sur lesquels je t'ai donné pouvoir; recommande-leur d'être alertes, car je désire offrir aux regards de ce jeune couple un échantillon de mon art; je le leur ai promis et ils l'attendent.

ARIEL. Sur-le-champ?

PROSPÉRO. Oui, dans un clin d'œil.

ARIEL.

Tu n'auras pas dit : *Viens* et *va*,
Tu n'auras pas deux fois aspiré ton haleine,
Que chacun d'eux, bondissant dans la plaine,
Viendra te dire : Me voilà!

M'aimes-tu, maître? non.

PROSPÉRO. Tendrement, mon charmant Ariel; ne reviens que lorsque je t'appellerai.

ARIEL. Bien, je comprends.

Il sort.

PROSPÉRO, *à Ferdinand.* Songe à tenir ta parole; ne lâche pas trop les rênes au désir : les serments les plus forts ne sont que de la paille dans le brasier des sens. Sois plus sobre, sinon adieu ta promesse.

FERDINAND. Je la tiendrai, seigneur. La neige virginale qui étend sur mon cœur sa nappe froide et blanche tempère l'ardeur de mon sang.

PROSPÉRO. Bien. Maintenant, viens, mon Ariel; amène-nous un renfort d'esprits; que leur troupe soit au grand complet. Parais, et vivement. (*À Ferdinand et à Miranda.*) Point de langue, soyez tout yeux. Chut!

Une douce symphonie se fait entendre. La troupe des Esprits représente un drame allégorique.

Entre IRIS.

IRIS.

Bienfaisante Cérès, quitte un moment tes gerbes,
Et tes riches guérets et leurs moissons superbes,
Et la verte colline et ses troupeaux errants,

Et la grasse prairie et ses foins odorants;
Quitte les bords fleuris où le bluet foisonne,
Où la nymphe des champs compose sa couronne;
Et ces bosquets où vont les amants éconduits
Pleurer leur flamme et leurs ennuis;
Et la plage rocheuse où la vague se brise,
Où tu vas respirer le souffle de la brise.
La puissante reine des cieux,
Dont je suis l'humble messagère,
T'invite à venir en ces lieux
Partager ses plaisirs sur la verte fougère.
Hâte-toi, car déjà, dans les airs ébranlés,
J'entends le vol des paons à son char attelés.

Entre CÉRÈS.

CÉRÈS.

De la reine des dieux messagère brillante,
Toi dont les ailes d'or distillent sur mes fleurs
Une rosée utile et bienfaisante,
Toi qui fais de ton arc aux changeantes couleurs
A la terre charmée une écharpe éclatante,
Salut! que veut de moi la puissante Junon?
Et pourquoi m'appeler sur ce riant gazon?

IRIS.

Pour célébrer, dans ce lieu délectable,
Un contrat d'amour véritable,
Et faire à ces amants heureux
Des présents dignes d'eux.

CÉRÈS.

Dis-moi, messagère céleste,
Vénus et son fils, en ce riant séjour,
Apporteront leur présence funeste.
J'ai juré de ne voir ni Vénus ni l'Amour,
Depuis la fatale journée
Où, grâce à leurs complots pervers,
Le noir monarque des enfers
Est venu me ravir ma fille infortunée.

IRIS.

Tu peux te rassurer. Dans les plaines des cieux
J'ai rencontré son char qui cinglait vers Cythère;
Le fils était avec la mère.
Ils avaient fait un projet odieux;
Ils voulaient déployer leur puissance fatale
Sur ces deux cœurs naïfs et vertueux,
Résolus de garder leur candeur virginale
Jusqu'au jour qui verra la flamme nuptiale
Sur l'autel s'allumer pour eux.

Vains efforts! sur ces cœurs leurs traits n'ont pas fait brèches,
Cythérée a quitté ces lieux;
Son fils a, de dépit, brisé toutes ses flèches;
Avec les passereaux il jouera désormais,
Et veut n'être qu'enfant, dit-il, à tout jamais.

CÉRÈS.

Voici venir Junon, que son port nous révèle.

Entre JUNON.

JUNON.

Comment va ma sœur immortelle?
Allons de ces amants bénir le chaste amour;
Allons à ce couple fidèle
Promettre un avenir prospère, afin qu'un jour
Ils soient dans leurs enfants honorés à leur tour.

CHANT.

JUNON.

Soyez heureux, époux charmants;
Ayez honneur, richesse et joie;
Qu'en de divins ravissements
Chaque jour votre âme se noie :
Soyez heureux, époux charmants;
Junon a béni vos serments.

CÉRÈS.

Vous aurez récolte abondante;
Vos greniers seront toujours pleins;
Pour vous la vigne bienfaisante
Ploiera sous le poids des raisins.
Sitôt la moisson terminée,
Le printemps brillera pour vous.
Soyez heureux, jeunes époux;
Cérès bénit votre hyménée.

FERDINAND. Quelle vision majestueuse! quels chants harmonieux! ce sont des esprits sans doute.

PROSPÉRO. Oui, des esprits que ma science a évoqués de leurs retraites pour servir mes projets actuels.

FERDINAND. Puissé-je vivre ici toujours! un tel père et une telle épouse font pour moi de ce lieu un paradis.

Junon et Cérès se parlent à l'oreille, puis donnent un ordre à Iris qui part pour l'exécuter.

PROSPÉRO. Ma fille, fais maintenant silence; Junon et Cérès se parlent tout bas et d'un air préoccupé ; quelque chose de nouveau va paraître; restez tous deux muets, sans quoi notre charme sera rompu.

IRIS.

Venez, venez, nymphes des eaux ;
Naïades, accourez, le front ceint de roseaux ;
Quittez vos sources murmurantes,
A la voix de Junon, venez, nymphes charmantes,
Sur ces gazons fleuris célébrer avec nous
D'un amour chaste et pur le triomphe si doux.

Entrent PLUSIEURS NYMPHES.

IRIS, *continuant.*

Accourez, moissonneurs, et quittez la faucille ;
Sur vos fronts basanés que l'allégresse brille ;
Sortez de vos sillons un instant délaissés ;
Couverts de vos chapeaux que la paille a tressés,
Venez, au doux signal d'une champêtre danse,
A ces jeunes beautés vous unir en cadence.

On voit paraître des moissonneurs dans le costume de leur état ; ils forment avec les nymphes une danse gracieuse ; tout à coup Prospéro fait un mouvement brusque et se lève.

PROSPÉRO, *à part.* J'avais oublié l'abominable conspiration du monstre Caliban et de ses complices ; le moment fixé pour l'exécution de leur complot est presque arrivé. (*Aux Esprits.*) C'est bien, en voilà assez, disparaissez.

On entend de sourds murmures, des bruits étranges, et les esprits disparaissent successivement.

FERDINAND. Voilà qui est étrange ; votre père paraît en proie à quelque violente émotion.

MIRANDA. Je ne l'avais encore jamais vu dans une irritation pareille.

PROSPÉRO. Tu parais ému, mon fils ; on dirait que quelque chose t'effraye ; rassure-toi, nos divertissements sont maintenant terminés. Comme je te l'ai dit, les acteurs que tu as vus étaient tous des esprits qui se sont évaporés en air, en air subtil. Un jour viendra que, de même que l'édifice sans base de cette vision, les orgueilleuses tours, les somptueux palais, les temples solennels, le globe immense lui-même, avec tout ce qu'il enserre, se dissoudront, et comme le spectacle substantiel qui vient de s'évanouir, il n'en restera pas la trace la plus légère ; nous sommes de l'étoffe dont sont faits les rêves, et notre courte existence se termine par un sommeil. Je suis contrarié ; c'est une faiblesse qu'il faut me pardonner ; mon vieux cerveau est troublé. Ne vous affectez point de mon infirmité ; veuillez rentrer dans ma grotte et vous y reposer ; je vais me promener un instant pour calmer l'agitation de mon esprit.

FERDINAND *et* MIRANDA. Puissiez-vous retrouver le calme!

Ils sortent.

PROSPÉRO. Accours, prompt comme la pensée. (*A Ferdinand et Miranda, qui s'éloignent.*) Je vous remercie.—Ariel, viens.

Entre ARIEL.

ARIEL. Je m'unis à ta pensée; quels sont tes ordres?

PROSPÉRO. Esprit, il faut nous préparer à faire face à Caliban.

ARIEL. Oui, mon maître; pendant que je représentais Cérès, l'idée m'est venue de t'en parler; mais j'ai craint de te mettre en colère.

PROSPÉRO. Redis-moi où tu as laissé ces misérables.

ARIEL. Comme je te l'ai dit, ils étaient échauffés par l'ivresse, si pleins de vaillance, qu'ils battaient l'air pour avoir eu l'audace de leur souffler dans la figure, et frappaient la terre, assez hardie pour toucher la plante de leurs pieds; cependant ils continuaient à persister dans leur projet. J'ai fait résonner mon tambourin : à ce bruit, tu les aurais vus, semblables à des poulains indomptés, relever l'oreille, projeter leurs paupières et flairer l'air, comme pour aspirer l'harmonie; j'ai tellement charmé leur oreille, qu'ils m'ont suivi comme le veau suit sa mère, à travers les buissons, les orties et les épines, qui leur déchiraient la peau. Enfin, je les ai laissés enfoncés jusqu'au menton dans la mare bourbeuse qui avoisine ta grotte, et se débattant dans la fange fétide où leurs pieds sont engagés.

PROSPÉRO. A merveille, mon mignon; continue à rester invisible; va me chercher la défroque qui est dans ma grotte, elle me servira d'appât pour prendre ces voleurs.

ARIEL. J'y vais, j'y vais.

Il sort.

PROSPÉRO. Caliban, un véritable démon, un démon de naissance, sur qui l'éducation ne peut rien; tous les soins que mon humanité lui a donnés l'ont été en pure perte; son esprit comme son corps enlaidit avec l'âge. Je vais les tourmenter tous d'importance, de manière à les faire rugir de douleur... (*Ariel rentre chargé de vêtements brillants.*) Va, range-les sur cette corde.

Entrent CALIBAN, STÉPHANO et TRINCULO, tout trempés.

CALIBAN. Marchez doucement, je vous prie; faites en sorte que la taupe aveugle n'entende point le bruit de vos pas; nous voilà près de sa grotte.

STÉPHANO. Monstre, ta féerie, qui, à t'en croire, est inoffensive, a fait de nous ses dupes.

TRINCULO. Monstre, je ne sens pas très-bon, et mon nez s'en indigne.

STÉPHANO. Le mien également, entends-tu, monstre? Si jamais il t'arrivait d'éveiller mon déplaisir, c'est que, vois-tu...

TRINCULO. Tu serais un monstre perdu.

CALIBAN. Mon bon seigneur, continue-moi tes bonnes grâces; prends patience, car le trésor vers lequel je te conduis t'indemnisera pleinement de cette mésaventure. Parle donc bas; tout est encore aussi tranquille qu'à minuit.

TRINCULO. C'est fort bien, mais perdre nos bouteilles dans la mare...

STÉPHANO. Ce n'est pas seulement une honte et un déshonneur, c'est encore une perte immense.

TRINCULO. J'en suis plus contrarié que du bain que j'ai pris et voilà pourtant, monstre, ta féerie inoffensive.

STÉPHANO. Je veux retourner chercher ma bouteille, dussé-je, pour ma peine, en avoir par-dessus les oreilles.

CALIBAN. Je t'en prie, mon roi, ne bouge pas : tu vois ici l'entrée de la grotte; pénètres-y sans bruit; accomplis le crime heureux qui te rendra à jamais possesseur de cette île, et après lequel moi, ton Caliban, je lécherai à jamais tes pieds.

STÉPHANO. Donne-moi ta main; je commence à avoir des pensées sanguinaires.

TRINCULO. O roi Stéphano! ô noble, ô digne Stéphano! regarde, quelle magnifique garderobe pour toi!

CALIBAN. Laisse tout cela, imbécile; ce ne sont que des guenilles.

TRINCULO. Oh! oh! monstre! nous nous connaissons en friperie.

STÉPHANO. Laisse cette robe de chambre, Trinculo; par ce bras! c'est moi qui l'aurai.

TRINCULO. Ton altesse l'aura.

CALIBAN. Le triple sot! que l'hydropisie l'étouffe! Qu'allez-vous faire de vous arrêter à de pareils chiffons? Allons en avant, et commençons par exécuter le meurtre : s'il se réveille, il tenaillera notre peau de la tête aux pieds, et vous mettra dans un étrange état.

STÉPHANO, *mettant la main sur la corde.* Tais-toi, monstre! Maîtresse ligne, voilà une jaquette qui est pour moi. Elle est sous la ligne et en grand danger de perdre son poil.

TRINCULO. Prends-la ; n'en déplaise à ta grandeur, ceci est le vol à la ligne et au cordeau.

STÉPHANO. Je te remercie de ce bon mot ; voilà une pièce d'habillement pour la peine! l'esprit sera récompensé tant que je serai roi de ce pays : *le vol à la ligne et au cordeau!* Voilà qui est excellent! Prends encore ceci pour ce mot-là.

TRINCULO. Arrive, monstre! mets de la glu à tes doigts, et sauve-toi avec le reste de la défroque.

CALIBAN. Je n'en veux point : nous perdons un temps précieux, et tout à l'heure nous allons tous nous voir transformés en huîtres ou en singes au front déprimé.

STÉPHANO. Monstre! allonge les mains ; aide-nous à transporter ceci à l'endroit où j'ai mis mon quartaut de vin, sans quoi je te chasse de mon royaume : allons, porte cela.

TRINCULO. Et cela?

STÉPHANO. Et cela encore.

Un bruit de chasseurs se fait entendre.

PLUSIEURS ESPRITS, sous la forme de limiers, entrent tout à coup, et excités par **PROSPÉRO** et **ARIEL**, donnent vivement la chasse aux trois maraudeurs.

PROSPÉRO. A moi, *Montagne!* à moi!

ARIEL. *Argent!* par ici, *Argent!*

PROSPÉRO. *Furie*, *Furie*, ici! *Tyran*, ici. (*A Ariel.*) Ecoute! écoute! (*Caliban, Stéphano et Trinculo fuient à toutes jambes, ayant les chiens à leurs trousses.*) Va, ordonne à mes lutins de torturer leurs jointures d'intolérables convulsions ; de racornir leurs muscles à force de crampes, et de couvrir leurs corps de plus de morsures que n'ont de taches sur leur peau le léopard et la panthère.

ARIEL. Écoute-les rugir.

PROSPÉRO. Qu'on leur donne une rude chasse. Tous mes ennemis sont maintenant à ma merci : dans peu tous mes travaux vont finir, et tu seras libre comme l'air : suis-moi, et continue-moi tes services quelques moments encore.

Ils sortent.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

Devant la cabane de Prospéro.

Entrent PROSPÉRO, revêtu de sa robe magique, et ARIEL.

PROSPÉRO. Maintenant le dénoûment approche, mes charmes réussissent; mes Esprits obéissent, et le temps marche sous son fardeau sans trébucher. A quelle heure sommes-nous?

ARIEL. A la sixième heure, époque à laquelle tu as dit, mon seigneur, que nos travaux cesseraient.

PROSPÉRO. Je l'ai dit au moment où j'ai commencé à soulever la tempête. Dis-moi, mon génie, comment vont le roi et sa suite?

ARIEL. Ils sont tous prisonniers en l'état où tu me les as remis, et tels que tu les as laissés; ils sont tous renfermés dans le petit bois de tilleuls qui abrite ta grotte; ils ne peuvent bouger de là jusqu'à ce que tu les délivres. Le roi, son frère, ainsi que le tien, sont livrés au plus violent désespoir; les autres, pleins de douleur et d'effroi, gémissent sur eux; principalement ce vertueux vieillard que tu nommes Gonzalve; ses larmes coulent le long de sa barbe, comme les pluies de l'hiver sur les tiges des roseaux; tes charmes ont si énergiquement opéré sur eux, que si tu les voyais maintenant, tu en aurais pitié.

PROSPÉRO. Tu crois, Ariel?

ARIEL. Mon cœur en serait ému si j'étais homme.

PROSPÉRO. Et le mien ne restera pas insensible. Toi qui n'es qu'un air impalpable, tu t'émeus du spectacle de leur affliction; et moi qui appartiens à leur espèce, moi qui m'affecte et me passionne aussi vivement qu'eux, je ne serais pas pénétré d'une pitié plus vive encore? Bien que blessé au vif par les cruelles injures que j'en ai reçues, néanmoins je me range du parti de ma raison contre ma colère : il y a plus de mérite dans la vertu que dans la vengeance; puisqu'ils se repentent, mon but est atteint. Va, mets-les en liberté, Ariel; je vais briser mes charmes, leur restituer la raison et les rendre à eux-mêmes.

ARIEL. Seigneur, je vais les chercher.

Il sort.

PROSPÉRO. Vous, sylphes des collines, des ruisseaux, des lacs et des bois; et vous qui, sans laisser sur le sable l'empreinte de vos pieds, poursuivez le flot qui se retire, et fuyez devant lui quand il revient sur la plage; vous, farfadets qui, aux rayons de la lune, composez ces herbes amères que la brebis refuse de brouter; et vous dont l'occupation consiste à faire éclore à minuit des champignons, et qui prêtez le soir une oreille charmée au son solennel du couvre-feu; tout impuissants que vous êtes, avec votre aide j'ai obscurci le soleil de midi, évoqué de leurs antres les vents turbulents, et soulevé une guerre bruyante entre la mer verdâtre et la voûte azurée; j'ai allumé les redoutables foudres et brisé le robuste chêne de Jupiter avec ses propres carreaux; j'ai fait trembler sur sa base le solide promontoire, et déraciné le pin et le cèdre : à ma voix les tombeaux se sont ouverts, et grâce à la puissance de mon art, les morts ont quitté leurs sépultures. Mais j'abjure maintenant cette magie violente : il ne me reste plus qu'à demander quelques accords d'une musique céleste pour agir selon mes vues sur les sens de ces hommes; après quoi je briserai ma baguette magique, je l'ensevelirai à plusieurs pieds sous terre, et noierai mon livre sous les eaux à une profondeur que n'atteignit jamais la sonde.

On entend les sons d'une musique grave.

On voit entrer **ARIEL**; après lui vient **ALONZO**, faisant des gestes frénétiques, **GONZALVE** l'accompagne; **SÉBASTIEN** et **ANTONIO**, dans le même état de démence, sont accompagnés d'**ADRIEN** et de **FRANCISCO**. Tous entrent dans le cercle qu'a tracé Prospéro, et y demeurent sous le charme.

PROSPÉRO *les observe, et dit en regardant Alonzo.* Que de solennels accords, le meilleur soulagement pour une imagination malade, guérissent ton cerveau, qui, maintenant inutile, bouillonne dans ton crâne! Reste là, car tu es placé sous le charme. (*S'adressant à Gonzalve.*) Vertueux Gonzalve, homme honorable, mes yeux, sympathisant avec les tiens, versent des larmes fraternelles... Peu à peu le charme se dissipe; comme on voit l'aube poindre au sein de la nuit, et dissiper les ténèbres, leurs sens qui se réveillent commencent à chasser les fumées de l'ignorance qui obscurcit leur raison... O excellent Gonzalve! mon véritable sauveur; sujet loyal de ton roi, de retour dans mes états, je reconnaîtrai tes services par des paroles et des actes. (*A Alonzo.*) Tu as traité bien cruellement

ma fille et moi, Alonzo; ton frère fut complice de cet acte. (*A Sébastien.*) Tu es maintenant puni, Sébastien. (*Se tournant vers Antonio.*) Toi, ma chair et mon sang, mon frère! chez qui l'ambition étouffa le remords et la nature; toi qui, avec Sébastien, dont l'âme est maintenant en proie à de cruelles tortures, as voulu ici immoler ton roi, tout dénaturé que tu sois, je te pardonne!... Le flot de leur intelligence commence à se gonfler, et la marée qui approche couvrira bientôt les rivages de la raison, maintenant infects et fangeux. Aucun d'eux ne me regarde encore et ne me reconnaît: Ariel, va chercher dans ma grotte mon chapeau et mon épée. (*Ariel sort.*) Je vais changer de costume et me présenter à leurs regards en duc de Milan, tel que j'étais autrefois. Ariel, dépêche-toi; avant peu tu seras libre.

ARIEL rentre et chante en aidant Prospéro à s'habiller.

Je bois, sur la rose vermeille,
Les sucs dont se nourrit l'abeille;
Quand le hibou jette ses cris,
Je dors dans une primevère.
A l'heure où le soleil retire sa lumière,
Je vole sur le dos d'une chauve-souris;
Que je vais être heureux maintenant sur la terre,
Bercé dans les rameaux fleuris!

PROSPÉRO. Merci, mon charmant Ariel; je te regretterai; cependant tu auras ta liberté : allons, voilà qui est bien. Invisible comme tu es, va au vaisseau du roi; tu y trouveras les matelots endormis sous les écoutilles. Le patron et le contre-maître seuls sont éveillés; amène-les ici, et promptement, je te prie.

ARIEL. Je bois l'air devant moi et reviens sans tarder.

Il sort.

ALONZO. Nous ne rencontrons ici que tortures, douleurs et sujets d'étonnement. Puisse quelque puissance céleste nous aider à sortir de cette île redoutable!

PROSPÉRO. Roi de Naples, tu vois devant toi Prospéro, duc de Milan, cette victime de l'iniquité. Pour que tu ne doutes pas que le prince qui te parle est vivant, je te presse dans mes bras, et te présente, ainsi qu'à tous ceux qui t'accompagnent, un salut cordial.

ALONZO. J'ignore si tu es Prospéro ou bien une de ces illusions qui m'abusent depuis quelque temps! cependant je sens battre ton pouls comme celui d'un homme fait de chair

et de sang; depuis que je te vois, mes douleurs intellectuelles se calment, et je respire de la démence qui, je le crains, m'avait saisi : tout cela, si ce n'est point un songe, suppose d'étranges événements. Je résigne mes droits sur ton duché, et te supplie de me pardonner mes torts. Mais comment se fait-il que Prospéro vive et soit ici?

PROSPÉRO *à Gonzalve.* Permets-moi d'embrasser ta vieillesse, noble ami, dont je ne saurais assez honorer la vertu.

GONZALVE. Si tout cela est ou n'est pas réel, c'est ce que je ne voudrais pas jurer.

PROSPÉRO. Tu es encore sous l'influence des enchantements de cette île, qui t'empêchent de croire à la réalité des objets. (*Aux Seigneurs napolitains.*) Soyez tous les bienvenus, mes amis. (*Bas, à Sébastien et à Antonio.*) Quant à vous deux, messeigneurs, si je voulais, je rabattrais bientôt cette hautaine insolence peinte sur vos fronts, et démasquerais en vous des traîtres; pour le moment, je ne dirai rien.

SÉBASTIEN, *à part.* C'est le diable qui parle en lui.

PROSPÉRO, *à Sébastien.* Non. (*A Antonio.*) Pour toi, mortel pervers, que je n'appellerai pas mon frère, car ma bouche en serait infectée, je te pardonne ton crime le plus noir; je te les pardonne tous, et réclame de toi mon duché, que tu seras, je le sais, forcé de me restituer.

ALONZO. Si tu es Prospéro, raconte-nous les détails de ta délivrance; dis-nous comment il se fait que tu nous aies rencontré dans cette île où, il y a trois heures, nous avons été jetés par un naufrage dans lequel (déchirant souvenir!) j'ai perdu mon fils Ferdinand.

PROSPÉRO. J'en suis affligé, seigneur.

ALONZO. C'est une perte irréparable, et la Patience me dit que ses remèdes n'y peuvent rien.

PROSPÉRO. Je pense, au contraire, que vous n'avez point cherché son aide souverain; je l'ai imploré pour une perte semblable, et elle m'a consolé.

ALONZO. Vous, une perte semblable?

PROSPÉRO. Aussi grande pour moi, aussi récente que la vôtre; et pour m'aider à supporter un coup aussi douloureux, j'ai des ressources bien plus faibles que celles que vous pouvez appeler à votre aide. J'ai perdu ma fille!

ALONZO. Votre fille! ô ciel! Que ne sont-ils tous deux vi-

vants à Naples, roi et reine de mes états! Et moi, que ne suis-je enseveli dans l'humide limon où mon fils est gisant! Quand avez-vous perdu votre fille?

PROSPÉRO. Dans la dernière tempête. Je vois tous ces seigneurs émerveillés; ils dévorent leur raison, n'osent en croire le témoignage de leurs yeux, et doutent que ce soient les paroles d'un homme qu'ils entendent. Mais quelle que soit l'illusion qui a fasciné vos sens, ayez pour certain que je suis Prospéro, ce même duc que vous avez expulsé de Milan, qu'un hasard étrange a conduit ici pour être le souverain de cette île où vous a jetés un naufrage. Nous reparlerons de cela plus tard; c'est une histoire à raconter jour par jour, non un récit à faire à table, ou qui convienne à cette première entrevue. Prince, soyez le bienvenu; j'ai ici un petit nombre de serviteurs; pour des sujets, je n'en ai point : regardez, je vous prie, dans ma grotte. Puisque vous m'avez rendu mon duché, je veux vous faire en retour un don tout aussi précieux; dans tous les cas, je vais offrir à vos regards une merveille qui vous causera tout autant de joie que m'en donne la restitution de mon duché.

L'intérieur de la grotte se découvre; on aperçoit **FERDINAND** et **MIRANDA** jouant aux échecs.

MIRANDA. Mon doux seigneur, vous me trichez.

FERDINAND. Non, mon cher amour. Je ne le ferais pas pour le monde entier.

MIRANDA. Quand vous n'y devriez gagner qu'une vingtaine de royaumes, je vous le permets et je vous accorderai encore que vous jouez de franc jeu.

ALONZO. Si c'est encore là une illusion de cette île, j'aurai perdu deux fois mon fils bien-aimé!

SÉBASTIEN. Voilà bien le plus étonnant miracle!

FERDINAND, *se précipitant aux genoux d'Alonzo.* Si l'Océan menace, il est miséricordieux : je l'ai maudit sans cause.

ALONZO. Maintenant que toutes les bénédictions d'un père charmé se répandent sur toi! Lève-toi, et dis comment il se fait que tu sois ici.

MIRANDA. O prodige! quel nombreux assemblage de charmantes créatures! que le genre humain est beau! qu'il doit être admirable le monde qui possède de pareils habitants!

PROSPÉRO. Ils sont nouveaux pour toi.

ALONZO. Quelle est cette jeune fille avec laquelle tu jouais? Vous ne devez pas vous connaître depuis plus de trois heures. Est-ce la divinité qui nous a séparés et maintenant nous réunit?

FERDINAND. Mon père, c'est une mortelle; mais, grâce aux décrets d'une immortelle providence, elle est à moi; je l'ai choisie quand je ne pouvais demander l'aveu de mon père, quand je croyais même n'en plus avoir : c'est la fille de ce fameux duc de Milan, dont j'ai si souvent entendu parler, mais que je n'avais jamais vu; je lui dois une seconde vie, et cette jeune beauté fait de lui pour moi un second père.

ALONZO. Je suis le sien; mais combien il est étrange que je sois obligé de demander pardon à mon enfant!

PROSPÉRO. Arrêtez, seigneur : ne chargeons pas nos souvenirs d'un passé douloureux.

GONZALVE. Je pleurais intérieurement; sans quoi j'aurais déjà parlé. O Dieu! abaissez vos regards et faites descendre sur ce couple une couronne de bénédictions; car c'est vous qui avez tracé la voie qui nous a conduits ici.

ALONZO. Je dis Amen, Gonzalve.

GONZALVE. Le duc de Milan n'a donc été expulsé de Milan qu'afin que sa postérité régnât à Naples? Oh! réjouissez-vous d'une joie sans égale; inscrivez cet événement en lettres d'or sur des colonnes d'éternelle durée. Dans le même voyage Claribel a trouvé un époux à Tunis; Ferdinand, son frère, une épouse là où il devait rencontrer la mort; Prospéro son duché dans une île chétive; et nous tous, nous nous sommes retrouvés nous-mêmes, alors que nul d'entre nous ne s'appartenait véritablement.

ALONZO, *à Ferdinand et à Miranda.* Donnez-moi tous la main : que le chagrin et la douleur soient le partage de quiconque ne fait pas des vœux pour votre bonheur!

GONZALVE. Qu'il en soit ainsi, amen.

Rentre ARIEL, suivi du PATRON DU NAVIRE et du CONTRE-MAITRE, tout émerveillés.

GONZALVE, *continuant.* Voyez, seigneur, voyez, voilà encore des nôtres! J'ai prédit que, pourvu qu'il y eût une potence à terre, ce gaillard-là ne se noierait pas.—Eh bien, blasphémateur, qui faisais à bord de si belles imprécations, pas un juron

sur le rivage? N'as-tu plus de langue à terre? qu'y a-t-il de nouveau?

LE CONTRE-MAITRE. La première et la meilleure nouvelle, c'est que nous avons retrouvé sains et saufs le roi et sa suite; la seconde c'est que notre navire, que nous croyions, il y a trois heures, en mille morceaux, est en bon état et pourvu de tous ses agrès, comme au moment où nous avons mis à la voile.

ARIEL, *bas, à Prospéro.* Seigneur, j'ai accompli tout cela depuis que je t'ai quitté.

PROSPÉRO. Mon habile génie!

ALONZO. Ce ne sont pas là des événements naturels; ils se succèdent de plus en plus étranges. Dites, comment êtes-vous venus ici?

LE CONTRE-MAITRE. Si j'avais, seigneur, la certitude d'être bien éveillé, j'essayerais de vous le dire. Nous étions tous profondément endormis et (nous ne savons trop comment) tous nichés sous les écoutilles, lorsque tout à l'heure un étrange tintamarre de voix qui rugissaient, criaient, hurlaient, de chaînes qui s'entrechoquaient, enfin je ne sais combien de bruits horribles nous ont éveillés; nous nous sommes trouvés debout et libres, ayant sous les yeux notre royal, excellent et joli navire, tout appareillé; notre patron en a bondi de joie; en un clin d'œil, n'en déplaise à votre majesté, nous nous sommes vus, comme dans un rêve, séparés de nos compagnons et amenés ici.

ARIEL, *bas, à Prospéro.* N'ai-je pas bien fait les choses?

PROSPÉRO, *bas, à Ariel.* Parfaitement, mon diligent Ariel. Tu seras libre.

ALONZO. Voilà le plus merveilleux dédale où les pas de l'homme se soient jamais égarés! Il y a dans tout ceci quelque chose qui s'écarte des voies de la nature; il faut que quelque oracle nous l'explique.

PROSPÉRO. Mon seigneur suzerain, ne tourmentez pas votre esprit à chercher l'explication de ce que tout ceci a d'étrange: bientôt je vous conterai à loisir tous ces événements et vous donnerai le mot de cette énigme. Jusque-là, soyez joyeux, et croyez que tout est bien. (*A Ariel.*) Viens ici, Ariel! mets en liberté Caliban et ses compagnons : dénoue le charme.

Ariel sort.

PROSPÉRO, *à Alonzo.* Comment se trouve mon gracieux

seigneur? Il vous manque encore quelques-uns de vos gens que vous avez oubliés.

Rentre ARIEL, chassant devant lui CALIBAN, STÉPHANO et TRINCULO, dans le costume qu'ils ont dérobé.

STÉPHANO. Que chacun s'évertue pour les autres, et que nul ne songe à lui-même; car tout n'est qu'heur et malheur ici-bas. Coragio, monstre, coragio.

TRINCULO. Si les observateurs que porte ma tête ne me trompent pas, voilà un agréable spectacle.

CALIBAN. O Sétébos! ce sont là, par ma foi, des esprits avenants. Comme mon maître est beau! j'ai bien peur qu'il ne me châtie.

SÉBASTIEN. Ha! ha! quels sont ces objets, seigneur Antonio? Sont-ils à vendre?

ANTONIO. Très-probablement; l'un d'eux est un poisson qu'on peut sans doute acheter.

PROSPÉRO. Seigneur, voyez-moi la mine qu'ont ces hommes, et dites-moi si ce sont d'honnêtes gens... Ce coquin mal bâti est fils d'une sorcière si puissante en son temps qu'elle commandait à la lune, faisait, comme elle, monter ou baisser les marées, et exerçait ses fonctions sans être revêtue de son pouvoir; tous trois m'ont volé, et ce demi-diable (car c'est un démon bâtard) avait comploté avec les deux autres de m'arracher la vie; vous devez reconnaître deux de ces gaillards pour être de vos gens; je reconnais cet objet de ténèbre comme m'appartenant.

CALIBAN. Je serai tenaillé jusqu'à ce que mort s'ensuive.

ALONZO. N'est-ce pas là Stéphano, mon ivrogne de sommelier?

SÉBASTIEN. Il est ivre en ce moment même... Où diantre s'est-il procuré du vin?

ALONZO. Trinculo aussi est dans les vignes du Seigneur. Où ont-ils trouvé la liqueur merveilleuse qui les a ainsi colorés? (*A Trinculo.*) Qui t'a mis dans ce bel état?

TRINCULO. Depuis que je vous ai vu, j'ai été mariné de la belle façon; mes os s'en ressentiront longtemps; ma chair ne craint plus les mouches à viande.

SÉBASTIEN. Et toi, Stéphano, qu'as-tu donc?

STÉPHANO. Oh! ne me touchez pas; je ne suis pas Stéphano, mais une crampe.

PROSPÉRO. Tu voulais être roi de cette île, drôle?

STÉPHANO. Couvert de plaies comme je le suis, j'aurais été un roi bien ulcéré.

ALONZO, *montrant Caliban.* Voilà bien l'être le plus étrange que j'aie vu de ma vie.

PROSPÉRO. Il est aussi hideux au moral qu'au physique..... (*A Caliban.*) Drôle, va dans ma grotte avec tes compagnons; si tu veux obtenir ton pardon, tâche de la décorer avec soin.

CALIBAN. Je vais le faire; désormais je serai plus sage et tâcherai de plaire. Quel triple nigaud j'étais (*montrant Stéphano*) de prendre cet ivrogne pour un dieu, et (*montrant Trinculo*) d'adorer cet imbécile!

PROSPÉRO. Va et dépêche-toi.

ALONZO, *à Stéphano et à Trinculo.* Allez, et remettez ces vêtements où vous les avez pris.

SÉBASTIEN. Ou plutôt volés.

Caliban, Stéphano et Trinculo sortent.

PROSPÉRO, *à Alonzo.* Seigneur, j'invite votre altesse et sa suite à entrer dans mon humble grotte; vous y reposerez cette nuit, dont vous emploierez une partie à écouter des récits qui en abrégeront la durée; je vous raconterai l'histoire de ma vie, et tout ce qui m'est advenu depuis que je suis dans cette île. Demain matin je vous conduirai à vos vaisseaux, puis à Naples, où j'espère voir célébrer les noces de nos enfants bien-aimés; après quoi je me retirerai à Milan, où une de mes pensées sur trois sera consacrée à ma tombe.

ALONZO. Il me tarde d'entendre l'histoire de vos aventures; je ne doute point qu'elles ne m'intéressent vivement.

PROSPÉRO. Je vous raconterai tout; en outre, je vous promets une mer calme, des vents propices, et une traversée rapide pour votre royale flotte... (*A Ariel.*) Ariel, mon mignon, charge-toi de cela. Puis va te réunir aux éléments, sois libre et heureux. (*Au Roi et à sa suite.*) Veuillez entrer, je vous prie.

Ils sortent.

EPILOGUE PRONONCÉ PAR PROSPÉRO.

Mes charmes sont détruits ; il n'en reste plus l'ombre ;
C'est donc à vous que j'ai recours.
A Naples vous pouvez m'envoyer sans encombre,
Ou sur ces bords m'enchaîner pour toujours.
Puisque j'ai recouvré mon titre héréditaire,
Puisque j'ai pardonné la trahison d'un frère,
Ne m'abandonnez pas sur ces rochers déserts ;
Mais que plutôt vos mains viennent brisent mes fers.
Que de votre faveur le souffle enfle ma voile
Et vienne en aide à mon étoile ;
Autrement, durant le trajet,
Je crains fort d'échouer dans le noble projet
Que j'avais formé de vous plaire.
Privé de tous mes talismans,
De magie et d'enchantements,
Hélas ! maintenant je n'espère
Que dans l'aide de la prière.
La prière du ciel désarme le courroux ;
Elle efface les torts que le pardon va suivre ;
Qu'au nom de ce pardon que vous espérez tous,
Votre indulgence me délivre.

FIN DE LA TEMPÊTE.

LES DEUX
GENTILSHOMMES DE VÉRONE,

DRAME EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

LE DUC DE MILAN, père de Silvie.
VALENTIN, PROTÉE, deux gentilshommes de Vérone.
ANTONIO, père de Protée.
THURIO, ridicule rival de Valentin.
ÉGLAMOUR, complice de Silvie dans son évasion.
L'ÉCLAIR, domestique de Valentin.
LANCE, domestique de Protée.
PANTHINO, domestique d'Antonio.
L'AUBERGISTE chez lequel Julie est logée à Milan.
JULIE, dame de Vérone, aimée de Protée.
SILVIE, fille du duc de Milan.
LUCETTE, suivante de Julie.
BRIGANDS, DOMESTIQUES, MUSICIENS.

La scène est tantôt à Vérone, tantôt à Milan, et sur les frontières de Mantoue.

ACTE PREMIER,

SCÈNE I.

Une place publique de Vérone.

Entrent VALENTIN et PROTÉE.

VALENTIN. Cesse de vouloir me persuader, mon cher Protée ; la jeunesse casanière a des goûts casaniers ; si je ne savais qu'une honorable affection enchaîne tes jeunes années aux doux regards de ta bien-aimée, je te prierais de m'accompagner pour voir, hors de ta patrie, les merveilles du monde, plutôt que de mener ici une vie ennuyeuse et monotone, et de consumer sans fruit ton oisive jeunesse. Mais puisque tu aimes, continue d'aimer, et sois heureux dans tes amours, comme je voudrais l'être quand viendra mon tour d'aimer.

PROTÉE. Tu veux donc partir? cher Valentin, adieu!... pense à ton Protée, quand tu rencontreras dans tes voyages quelque objet remarquable ; souhaite-moi pour partager ton bonheur quand il t'adviendra quelque chose d'heureux ; et dans tes dangers, si jamais le danger t'environne, recommande ton infortune à mes saintes prières ; car je prierai pour toi, Valentin.

VALENTIN. Tu prieras pour mon succès dans certain livre d'amour.

PROTÉE. Je prierai pour toi dans un livre que j'aime.

VALENTIN. Sans doute dans quelque frivole histoire d'un profond amour, où l'on voit, par exemple, comment le jeune Léandre traversa l'Hellespont.

PROTÉE. C'est l'histoire fort grave d'un sentiment des plus profonds, car Léandre était plus qu'à mi-jambe enfoncé dans l'amour.

VALENTIN. Il est vrai, car toi, tu en as jusque par-dessus les bottes; et pourtant tu n'as jamais passé l'Hellespont à la nage.

PROTÉE. Jusque par-dessus les bottes? Allons, ne me porte pas de bottes.

VALENTIN. Ce n'est pas mon intention; loin de là, je te plains.

PROTÉE. De quoi?

VALENTIN. D'être amoureux : aimer, c'est acheter des mépris par des gémissements, de dédaigneux regards par des soupirs douloureux; c'est échanger contre un rapide moment de joie vingt nuits d'anxiétés et de veilles; vous triomphez, votre victoire vous est funeste; vous échouez, des peines cruelles sont votre partage. Que reste-t-il en dernière analyse? une folie achetée à force d'esprit, ou un esprit vaincu par la folie.

PROTÉE. Ainsi, tout considéré, tu me crois fou!

VALENTIN. Tout considéré, je crains que tu ne le deviennes.

PROTÉE. C'est de l'amour que tu te railles; je ne suis pas l'amour.

VALENTIN. L'amour est ton maître; car il te maîtrise, et celui qui est sous le joug d'un fou ne doit pas, à mon sens, être réputé sage.

PROTÉE. Cependant les auteurs disent que l'amour dévorant habite dans les plus belles intelligences, comme le ver rongeur dans le calice des fleurs les plus belles.

VALENTIN. Ils disent aussi : De même que le bouton le plus précoce est rongé par le ver avant de s'épanouir, de même l'amour tourne en folie l'intelligence jeune et tendre. Flétrie dans sa fleur, elle voit se faner sa verdure printanière et toutes les espérances d'un heureux avenir. Mais pourquoi perdre mon temps à te conseiller, toi l'esclave des amoureux désirs? En-

core une fois, adieu ; mon père m'attend au port pour assister à mon embarquement.

PROTÉE. Je vais t'y accompagner, Valentin.

VALENTIN. Non, mon cher Protée; prenons congé maintenant. Ecris-moi à Milan, mande-moi tes succès en amour et tout ce qu'il arrivera ici d'intéressant pendant l'absence de ton ami ; je t'écrirai également de mon côté.

PROTÉE. Puisse-tu être heureux à Milan !

VALENTIN. Je t'en souhaite autant à Vérone ! Sur ce, adieu.

Valentin sort.

PROTÉE. Il poursuit l'honneur, moi l'amour... il quitte ses amis pour se rendre plus digne d'eux ; moi j'abandonne pour l'amour mes amis, moi-même et tout. Julie, tu m'as métamorphosé : pour toi j'ai négligé mes études, perdu mon temps, résisté aux bons conseils, mis le monde à néant, énervé mon intelligence dans la rêverie et rendu mon cœur malade d'inquiétudes.

Entre L'ÉCLAIR.

L'ÉCLAIR. Sir Protée, Dieu vous garde... Avez-vous vu mon maître ?

PROTÉE. Il me quitte à l'instant, et va s'embarquer pour Milan.

L'ÉCLAIR. Alors il y a vingt à parier contre un qu'il est déjà embarqué, et en le perdant j'ai agi en vrai mouton.

PROTÉE. En effet, il arrive souvent que le mouton s'égare pour peu que son maître le quitte.

L'ÉCLAIR. Vous en concluez donc que mon maître est un berger, et moi un mouton ?

PROTÉE. Certainement.

L'ÉCLAIR. En ce cas, que je veille ou que je dorme, mes cornes sont ses cornes.

PROTÉE. Sotte réponse, et bien digne d'un mouton.

L'ÉCLAIR. C'est ce qui prouve que je suis un mouton.

PROTÉE. C'est vrai, et ton maître est le berger.

L'ÉCLAIR. Je le nie par une raison.

PROTÉE. Je me fais fort de le prouver par une autre.

L'ÉCLAIR. Le berger cherche le mouton, le mouton ne cherche pas le berger; moi, je cherche mon maître, et mon maître ne me cherche pas ; donc, je ne suis pas un mouton.

PROTÉE. Le mouton pour un peu d'herbe suit le berger, le berger pour sa pitance ne suit pas le mouton. Tu suis ton maître pour des gages, ton maître ne te suit pas : donc tu es un mouton.

L'ÉCLAIR. Encore une preuve comme celle-là, et vous allez me faire bêler.

PROTÉE. Mais laissons cela. As-tu remis ma lettre à Julie?

L'ÉCLAIR. Oui, monsieur; moi, mouton égaré, j'ai remis votre lettre à cette douce brebis; et elle, douce brebis, ne m'a rien donné pour ma peine, à moi mouton égaré.

PROTÉE. Je vois que tu as l'esprit vif.

L'ÉCLAIR. Et cependant il ne peut atteindre votre bourse, toute lente qu'elle est.

PROTÉE. Voyons, en résumé, qu'a-t-elle dit?

L'ÉCLAIR. Ouvrez votre bourse, afin que votre argent et mon message soient exhibés en même temps.

PROTÉE. Tiens, voilà pour ta peine. Qu'a-t-elle dit ?

L'ÉCLAIR. En vérité, monsieur, je ne crois pas que vous fassiez sa conquête.

PROTÉE. Pourquoi? te l'aurait-elle laissé entrevoir ?

L'ÉCLAIR. Elle ne m'a rien laissé entrevoir, pas même un ducat pour lui avoir remis votre lettre : d'après la dureté qu'elle m'a témoignée à moi porteur de votre pensée, je juge de celle qu'elle mettra à vous faire connaître la sienne. Ne lui donnez d'autre gage que des pierres, car elle est aussi dure que de l'acier.

PROTÉE. Quoi donc? n'a-t-elle rien dit ?

L'ÉCLAIR. Pas même un : « Prends cela pour ta peine. » Pour me prouver votre générosité, vous m'avez donné six pence ; je vous en remercie; mais veuillez à l'avenir porter vos lettres vous-même. Sur ce, seigneur, je ne manquerai pas de vous recommander au souvenir de mon maître.

PROTÉE. Va-t'en, et hâte-toi, afin d'assurer contre le naufrage le vaisseau qui te portera ; tant qué tu seras à bord, il ne saurait périr, destiné que tu es à subir en terre ferme un trépas plus sec. Il faut que j'envoie un messager plus capable ; je crains que ma Julie ne dédaigne mes lettres, si elles lui sont remises par un facteur aussi indigne.

Ils sortent.

SCÈNE II.

A Vérone, dans le jardin de Julie.

Entrent JULIE et LUCETTE.

JULIE. Dis-moi, Lucette, maintenant que nous sommes seules, tu me conseillerais donc de devenir amoureuse ?

LUCETTE. Oui, madame, pourvu que vous le soyez sensément.

JULIE. De tous les cavaliers qui me présentent chaque jour leurs hommages, quel est, à ton avis, le plus digne d'être aimé?

LUCETTE. Nommez-les-moi de nouveau, et je vous dirai mon avis suivant mes faibles lumières.

JULIE. Que penses-tu du beau chevalier Églamour ?

LUCETTE. Je pense que c'est un homme bien fait, bien mis, et s'exprimant on ne peut mieux ; mais si j'étais à votre place, ce ne serait pas lui que je choisirais.

JULIE. Que penses-tu du riche Mercutio ?

LUCETTE. Je fais grand cas de ses richesses, et très-peu de sa personne.

JULIE. Que penses-tu de Protée ?

LUCETTE. O mon Dieu ! que la folie humaine est grande !

JULIE. Qu'as-tu donc ? pourquoi l'émotion qui t'a saisie en entendant prononcer son nom ?

LUCETTE. Pardonnez-moi, madame. Il est véritablement honteux que j'ose, moi indigne, juger ainsi d'aimables cavaliers.

JULIE. Pourquoi pas Protée tout aussi bien que les autres ?

LUCETTE. Eh bien, je vous dirai qu'entre les bons je le considère comme le meilleur.

JULIE. Tes raisons ?

LUCETTE. Je n'en ai pas d'autre que la raison d'une femme : je le crois tel parrce que je le crois tel.

JULIE. Et c'est lui que tu me conseillerais d'aimer ?

LUCETTE. Oui, si vous croyez qu'avec lui votre amour sera bien placé.

JULIE. Mais c'est de tous celui qui m'est le plus indifférent.

LUCETTE. Et cependant, de tous, c'est celui qui vous aime le plus sincèrement.

JULIE. Un homme qui parle si peu ne saurait beaucoup aimer.

LUCETTE. Les feux concentrés sont ceux qui brûlent le plus.

JULIE. Ils n'aiment pas ceux qui ne laissent point apercevoir leur tendresse.

LUCETTE. Ceux-là aiment le moins qui mettent le monde dans la confidence de leur amour.

JULIE. Je voudrais savoir ce qu'il pense.

LUCETTE, *lui présentant une lettre.* Lisez ce papier, madame.

JULIE. « A Julie. » De qui est cette lettre ?

LUCETTE. Le contenu vous le dira.

JULIE. Voyons, réponds-moi, de qui la tiens-tu ?

LUCETTE. Du page du chevalier Valentin, à qui Protée l'avait remise pour vous. Le page vous l'eût remise à vous-même; mais m'étant trouvée là, j'ai reçu ce billet en votre nom ; je vous prie de me le pardonner.

JULIE. Par ma modestie, tu fais là un beau métier ! Ose-tu bien te charger de lettres galantes, et conspirer sourdement contre ma jeunesse? Crois-moi, c'est un digne emploi que celui-là, et tu es on ne peut mieux faite pour le remplir. Tiens, prends ce papier, et hâte-toi de le rendre, ou ne reparais jamais en ma présence.

LUCETTE. Plaider la cause de l'amour mérite une autre récompense que la haine.

JULIE. Veux-tu bien partir ?

LUCETTE. Oui, pour vous laisser le temps de réfléchir.

Elle sort.

JULIE, *continuant.* Et cependant j'aurais peut-être bien fait de lire la lettre. Mais j'aurais honte de rappeler Lucette, et de tomber moi-même dans la faute pour laquelle je viens de la gronder. Sotte qu'elle est, sachant que je suis fille, de ne m'avoir point fait violence pour lire ce billet ! Ne sait-elle pas que la pudeur nous fait dire non lors même que nous désirons que ce non soit interprété par un oui? Hélas ! que l'amour est insensé et capricieux ! semblable à l'enfant à la mamelle, qui égratigne sa nourrice, et l'instant d'après baise humblement la verge ! Avec quelle humeur j'ai renvoyé Lucette, quand je désirais si vivement qu'elle restât ! Comme j'ai pris un front irrité, quand une joie intérieure forçait mon cœur de sourire ! Je suis maintenant condamnée à rappeler Lucette et à demander pardon de ma sottise. Holà ! Lucette !

LUCETTE revient.

LUCETTE. Que veut madame?

JULIE. Est-ce bientôt l'heure du dîner?

LUCETTE. Je voudrais qu'elle fût venue, afin de vous voir décharger votre colère sur votre repas, et non sur votre femme de chambre.

JULIE. Que viens-tu de ramasser là si vivement?

LUCETTE. Rien.

JULIE. Pourquoi donc t'es-tu baissée?

LUCETTE. Pour reprendre un papier que j'avais laissé tomber.

JULIE. Et ce papier, n'est-ce donc rien?

LUCETTE. Rien qui me concerne.

JULIE. Laisse-le donc ramasser à ceux qu'il intéresse, ce papier menteur.

LUCETTE. Il ne contient rien que de sincère, à moins qu'on n'interprète faussement son contenu.

JULIE. Ce sont sans doute des vers que t'écrit un amant.

LUCETTE. Pour que je puisse les chanter, indiquez-moi un air, madame, et donnez-moi le ton.

JULIE. Je n'entends rien à ces choses-là. Tu peux les chanter sur l'air : *Lumière de l'Amour*.

LUCETTE. Les paroles sont trop graves pour un air aussi léger.

JULIE. Trop graves, dis-tu? elles ont sans doute un refrain?

LUCETTE. Oui, madame, et des plus mélodieux; si vous vouliez le chanter...

JULIE. Et pourquoi pas toi?

LUCETTE. Je ne puis m'élever à ce diapason.

JULIE. Laisse-moi voir ta chanson. Eh bien, mignonne!

LUCETTE. Prenez-le sur ce ton-là; et cependent c'est un ton que je n'aime pas.

JULIE. Tu ne l'aimes pas?

LUCETTE. Non, madame, il est trop dur.

JULIE. Et toi, mignonne, tu es trop effrontée.

LUCETTE. Oh! maintenant votre ton est trop plat, et vous détonnez horriblement : il manque un ténor à votre chant.

JULIE. Le ténor est étouffé par ta basse ingouvernable.

LUCETTE. Je faisais la partie de Protée.

JULIE. Je ne veux plus à l'avenir être importunée de ce bavardage : tiens, voilà le cas que j'en fais. (*Elle déchire la lettre.*) Va-t'en, et laisse les morceaux par terre; si tu y touches, je me fâcherai.

LUCETTE, *à part.* Elle fait beaucoup de bruit ; mais elle serait charmée qu'une seconde lettre vînt encore lui causer le même déplaisir.

Elle sort.

JULIE. Oh ! que n'ai-je encore à me fâcher contre la première ! oh ! que j'en veux à mes mains d'avoir déchiré des mots aussi pleins d'amour ! Injurieux frelons, d'oser s'abreuver d'un si doux miel, et tuer avec leurs dards les abeilles qui l'ont produit ! En réparation de cette offense, je veux baiser l'un après l'autre tous ces fragments de papier. Que vois-je écrit sur celui-ci? *Douce Julie!* Ah! plutôt cruelle Julie! Pour me venger de ton ingratitude, je jette ton nom sur la pierre âpre et rude, et, pleine de mépris, je foule aux pieds tes dédains. Sur cet autre je lis : *Protée blessé par l'amour.* Pauvre nom blessé ! repose sur mon sein comme dans un lit, jusqu'à ce que ta blessure soit complétement guérie : en attendant laisse-moi imprimer sur elle un baiser salutaire. Mais le nom de Protée n'est-il pas reproduit deux ou trois fois ? Aimable vent, ne souffle pas, n'emporte pas un seul mot jusqu'à ce que j'aie retrouvé chacune des lettres de ce billet, à l'exception de mon nom ; pour celui-là, qu'un tourbillon l'emporte sur un roc aride, affreux et menaçant, et que de là il le jette à la mer irritée ! Oh ! voilà une ligne où son nom est tracé deux fois. *L'infortuné Protée, l'amoureux Protée à la douce Julie.* Pour ce dernier nom, je vais le déchirer; mais je n'en ferai rien, puisqu'il s'associe d'une manière si charmante à son nom affligé ; je vais les plier ensemble; maintenant embrassez-vous, querellez-vous, comme il vous plaira.

LUCETTE revient.

LUCETTE. Madame, le dîner est prêt, et votre père vous attend.

JULIE. Eh bien, allons.

LUCETTE. Laisserons-nous par terre ces papiers indiscrets ?

JULIE. S'ils ont pour toi quelque valeur, tu feras bien de les ramasser.

LUCETTE. Je me suis déjà compromise en les laissant tomber ; néanmoins je ne les laisserai pas à terre, de peur qu'ils ne s'enrhument.

JULIE. Je crois qu'ils te tiennent singulièrement à cœur.

LUCETTE. Oui, madame ; libre à vous de dire ce que vous voyez, je vois aussi bien des choses, quoique vous vous imaginiez que je ferme les yeux.

JULIE. Allons, te plaît-il que nous partions ?

Elles sortent.

SCÈNE III.

Même ville. Une chambre dans la maison d'Antonio.

Entrent ANTONIO et PANTHINO.

ANTONIO. Dis-moi, Panthino, que te disait donc mon frère de si sérieux lorsqu'il causait avec toi sous le vestibule ?

PANTHINO. Il me parlait de son neveu Protée, votre fils.

ANTONIO. Et que te disait-il de lui ?

PANTHINO. Il s'étonnait que votre seigneurie lui laissât passer sa jeunesse dans sa ville natale, tandis que d'autres hommes, d'une réputation moins grande que la vôtre, envoient leurs fils chercher au loin de l'avancement, les uns à la guerre pour y tenter fortune, d'autres à la découverte d'îles lontaines, d'autres aux universités pour s'y livrer à l'étude. Il prétend qu'il n'est pas une de ces carrières à laquelle votre fils ne soit apte ; il m'a donc prié d'insister auprès de vous pour que vous ne laissiez plus votre fils passer ici son temps ; car ce serait pour lui un grand désavantage dans son âge mûr que de n'avoir point voyagé dans sa jeunesse.

ANTONIO. Tu n'auras pas besoin d'insister beaucoup sur une matière à laquelle je pense moi-même depuis un mois : j'ai mûrement réfléchi au temps qu'il perd. Je sais qu'il ne saurait devenir un homme parfait sans avoir été éprouvé et instruit dans le monde ; l'expérience s'acquiert par le travail et se perfectionne par le temps. Dis-moi donc où tu crois qu'il conviendrait de l'envoyer de préférence.

PANTHINO. Votre seigneurie n'ignore pas, sans doute, que le jeune Valentin, son ami, est auprès de l'empereur dans sa royale cour ?

ANTONIO. Je le sais.

PANTHINO. C'est là, je pense, qu'il conviendrait de l'en-

voyer ; là il s'exercera aux joutes et aux tournois, entendra le beau langage, conversera avec la noblesse, et sera à la portée de tous les exercices dignes de sa jeunesse et de sa haute naissance.

ANTONIO. Ton conseil me plaît ; je le trouve excellent, et pour te montrer le cas que j'en fais, je vais le mettre à exécution ; je vais sans retard envoyer mon fils à la cour de l'empereur.

PANTHINO. Permettez-moi de vous dire que demain don Alphonso, ainsi que plusieurs autres cavaliers de renom, partent pour aller saluer l'empereur et lui offrir leurs services.

ANTONIO. Excellente compagnie ; Protée partira avec eux ; mais justement le voici, je vais lui en parler.

Entre PROTÉE.

PROTÉE, *une lettre à la main.* Charmante amie ! lignes charmantes ! vie enchanteresse ! voilà son écriture, instrument de son cœur ; ici elle me jure un éternel amour ; elle m'engage sa foi. Oh ! puissent nos pères approuver notre tendresse, et sceller notre bonheur de leur consentement ! O céleste Julie !

ANTONIO. Qu'y a-t-il ? quelle lettre lis-tu là ?

PROTÉE. Avec la permission de votre seigneurie, c'est une lettre de Valentin, contenant un mot ou deux de recommandation pour un ami qui est venu me voir de sa part.

ANTONIO. Prête-moi cette lettre, que je voie les nouvelles qu'elle contient.

PROTÉE. Elle ne renferme aucune nouvelle, mon père : Valentin m'écrit seulement qu'il est heureux, comblé de témoignages d'affection et honoré chaque jour des bonnes grâces de l'empereur ; il fait des vœux pour que je vienne le joindre et partager sa fortune.

ANTONIO. Et comment ce vœu est-il accueilli par toi ?

PROTÉE. Comme un souhait dont la réalisation dépend de la volonté de votre seigneurie, et non des désirs d'un ami.

ANTONIO. Ma volonté est assez d'accord avec son désir. Ne te demande pas pourquoi je procède d'une manière aussi subite ; car ce que je veux, je le veux, et tout est dit. J'ai décidé que tu passerais quelque temps avec Valentin à la cour de l'empereur ; tu recevras de moi l'allocation que lui fait sa famille. Sois prêt à partir dès demain : point de représentations ; mon ordre est formel.

PROTÉE. Mon père, je ne puis être prêt dans un intervalle aussi court; veuillez m'accorder un ou deux jours de délai.

ANTONIO. Écoute, les objets dont tu as besoin partiront après toi; point de délai; tu partiras demain. Viens, Panthino, tu t'occuperas de tout préparer pour son départ.

Antonio et Panthino sortent.

PROTÉE. Ainsi je fuyais le feu dans la crainte de me brûler, et je suis tombé dans la mer où je me noie. Je ne voulais pas montrer à mon père la lettre de Julie, craignant qu'il ne désapprouvât ma flamme, et c'est dans les motifs mêmes par lesquels je m'excusais qu'il a puisé les arguments les plus contraires à mon amour. Oh! comme cet amour naissant ressemble à la beauté incertaine d'une journée d'avril! un moment laisse voir le soleil dans toute sa splendeur, et l'instant d'après un nuage couvre tout.

PANTHINO rentre.

PANTHINO. Seigneur Protée, votre père vous demande; il est pressé; veuillez donc venir, je vous prie.

PROTÉE. C'est cela; mon cœur y consent, et pourtant mille fois je l'entends qui me dit : Non.

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Milan. Un appartement du palais ducal.

Entrent VALENTIN et L'ÉCLAIR.

L'ÉCLAIR. Seigneur, voici votre gant.

VALENTIN. Celui-ci n'est pas à moi, j'ai mis les miens; laisse-moi le voir pourtant; ah! donne-le-moi, c'est le mien. Doux ornement qui pares une main divine! ah! Silvie! Silvie!

L'ÉCLAIR, *se mettant à crier.* Dona Silvie! dona Silvie!

VALENTIN. Qu'as-tu donc, drôle?

L'ÉCLAIR. Elle ne peut nous entendre, seigneur.

VALENTIN. Qui t'a dit de l'appeler?

L'ÉCLAIR. Vous-même, seigneur, ou je me trompe bien fort.

VALENTIN. Tu es un peu trop prompt.

L'ÉCLAIR. Et pourtant il n'y a pas longtemps que vous me reprochiez d'être trop lent.

VALENTIN. Dis-moi, connais-tu dona Silvie?

L'ÉCLAIR. Celle que vous aimez?

VALENTIN. Comment sais-tu que j'aime?

L'ÉCLAIR. Voici à quels signes je l'ai reconnu : d'abord, vous avez appris, à l'instar du chevalier Protée, à croiser les bras d'un air sombre, à moduler un chant d'amour, comme un rouge-gorge ; à vous promener seul comme un pestiféré ; à gémir comme un écolier qui a perdu son A B C; à pleurer comme une jeune fille qui vient d'enterrer sa grand'mère ; à jeûner comme un homme mis à la diète; à veiller comme quelqu'un qui craint d'être volé; à parler d'une voix piteuse, comme un pauvre à la Toussaint. Autrefois votre rire était bruyant comme le chant du coq; quand vous marchiez, c'était d'un pas de lion ; vous ne jeûniez qu'après dîner ; vous n'étiez triste que lorsque vous étiez sans argent; maintenant une maîtresse vous a métamorphosé de telle sorte, que, lorsque je vous regarde , c'est à peine si je reconnais en vous mon maître.

VALENTIN. Est-ce que toutes ces choses s'aperçoivent dans moi ?

L'ÉCLAIR. Elle s'aperçoivent toutes en dehors de vous?

VALENTIN. Comment cela?

L'ÉCLAIR. Ces folies sont dans vous; vous leur servez, pour ainsi dire, de vase, à travers lequel on les voit briller comme l'eau dans un urinaire; si bien qu'il n'est pas un de ceux qui vous voient qui ne puisse, aussi bien qu'un médecin, juger de votre maladie.

VALENTIN. Mais dis-moi, connais-tu dona Silvie?

L'ÉCLAIR. Celle que vous regardez tant lorsqu'elle est à table ?

VALENTIN. As-tu remarqué cela? C'est elle dont je veux parler.

L'ÉCLAIR. Ma foi, seigneur, je ne la connais pas.

VALENTIN. Tu as remarqué que je la regardais, et cependant tu ne la connais pas?

L'ÉCLAIR. N'est-elle pas disgracieuse, seigneur?

VALENTIN. Elle est moins pleine de beauté encore que de grâce.

L'ÉCLAIR. Je le sais.

VALENTIN. Que sais-tu ?

L'ÉCLAIR. Qu'elle est moins belle encore qu'elle n'est dans vos bonnes grâces.

VALENTIN. Je veux dire que sa beauté est exquise, mais sa grâce infinie.

L'ÉCLAIR. C'est parce que l'une est une beauté peinte, et l'autre une grâce qui ne compte plus.

VALENTIN. Comment, peinte? comment, qui ne compte plus?

L'ÉCLAIR. Ma foi, seigneur, elle est tellement peinte pour paraître belle, que personne ne fait cas de sa beauté.

VALENTIN. Pour qui me prends-tu donc, moi qui en fais grand cas ?

L'ÉCLAIR. Vous ne l'avez pas vue depuis qu'elle est enlaidie.

VALENTIN. Depuis quand est-elle enlaidie ?

L'ÉCLAIR. Depuis que vous l'aimez.

VALENTIN. Je l'ai aimée du moment où je l'ai vue, et cependant je la trouve toujours belle.

L'ÉCLAIR. Si vous l'aimez, vous ne pouvez la voir.

VALENTIN. Pourquoi?

L'ÉCLAIR. Parce que l'amour est aveugle. Oh ! que n'avez-vous mes yeux, ou que les vôtres ne voient-ils aussi clair que lorsque vous reprochiez au seigneur Protée d'aller sans jarretières !

VALENTIN. Que verrais-je alors ?

L'ÉCLAIR. Votre folie actuelle, et l'extrême laideur de votre maîtresse ; car le seigneur Protée, étant amoureux, n'y voyait pas pour attacher ses chausses ; et vous, depuis que vous l'êtes, vous n'y voyez pas pour mettre les vôtres.

VALENTIN. A ce compte, drôle, tu dois être amoureux, car ce matin tu n'y voyais pas pour brosser mes souliers.

L'ÉCLAIR. C'est que, voyez-vous, j'étais amoureux de mon lit ; je vous remercie de m'avoir puni de mon amour par les étrivières ; cela me donne plus de hardiesse pour vous tancer sur le vôtre.

VALENTIN. En résumé, je lui suis attaché.

L'ÉCLAIR. Que n'êtes-vous appareillés! votre affection cesserait bientôt.

VALENTIN. Hier soir elle m'a ordonné d'écrire des vers adressés à une personne qu'elle aime.

L'ÉCLAIR. Et les avez-vous écrits?

VALENTIN. Certainement.

L'ÉCLAIR. Sont-ils passables?

VALENTIN. J'ai fait de mon mieux. Chut! la voici.

Entre SILVIE.

L'ÉCLAIR, *à part.* O demande excellente! ô marionnette fieffée! ne va-t-il pas maintenant lui servir d'interprète!

VALENTIN. Ma dame et souveraine maîtresse, mille bonjours.

L'ÉCLAIR, *à part.* Elle va lui offrir en retour un million de minauderies.

SILVIE. Seigneur Valentin, mon serviteur, je vous en donne deux mille.

L'ÉCLAIR, *à part.* Ce serait à lui à lui payer l'intérêt, et c'est elle qui le lui paye.

VALENTIN, *présentant un papier à Silvie.* Conformément à vos ordres, j'ai écrit la lettre adressée au mystérieux ami que vous ne me nommez pas. C'est une tâche qui me répugnait, et je ne l'ai accomplie que pour vous obéir.

SILVIE, *prenant le papier.* Je vous remercie, aimable serviteur; cette lettre est fort bien tournée.

VALENTIN. Croyez-moi, madame, elle m'a coûté beaucoup; car, ne sachant à qui elle s'adressait, j'ai écrit au hasard et sans trop savoir ce que je faisais.

SILVIE. Peut-être trouvez-vous trop grande la peine que vous vous êtes donnée.

VALENTIN. Non, madame; si cela peut vous obliger, commandez-moi, j'en écrirai mille fois autant; et pourtant...

SILVIE. Jolie période! je devine ce qui va suivre, et cependant je ne le dirai pas; et cependant cela m'est fort indifférent; (*lui présentant le papier*) et cependant reprenez ceci; et cependant je vous remercie, mon intention étant de ne plus vous importuner à l'avenir.

L'ÉCLAIR, *à part.* Et cependant je vous importunerai encore, sans compter bien d'autres cependant.

VALENTIN. Que voulez-vous dire, madame? Le style vous en déplairait-il ?

SILVIE. Non; je trouve vos vers fort spirituels; mais puisque vous les avez écrits à contre-cœur, reprenez-les, tenez.

VALENTIN. Madame, ils sont pour vous.

SILVIE. Oui, je sais, seigneur, que vous les avez écrits à ma demande; mais je n'en veux point, ils sont pour vous. Je les aurais voulus plus passionnés.

VALENTIN. Si vous le permettez, madame, j'en écrirai d'autres.

SILVIE. Quand vous les aurez écrits, lisez-les pour l'amour de moi; s'ils vous plaisent, c'est bien; s'ils ne vous plaisent pas, c'est encore bien.

VALENTIN. S'ils me plaisent, madame, quoi alors?

SILVIE. Eh bien, s'ils vous plaisent, gardez-les pour votre peine. Sur ce, bonsoir, mon serviteur.

Silvie sort.

L'ÉCLAIR. O jeu de mots caché, inscrutable, invisible, comme le nez au milieu du visage, ou la girouette sur un clocher : mon maître lui fait la cour, et elle apprend à son adorateur, de son élève qu'il était, à devenir son précepteur. O l'excellente idée! en fut-il jamais une meilleure?

Elle fait de mon maître un scribe, ô le bon tour!
Pour s'écrire à lui-même une lettre d'amour.

VALENTIN. Eh bien, sur quoi raisonnes-tu donc à part toi?

L'ÉCLAIR. A moi la rime seulement, à vous la raison.

VALENTIN. Quelle raison?

L'ÉCLAIR. Celle qu'il vous faut avoir pour servir d'interprète à madame Silvie.

VALENTIN. Envers qui?

L'ÉCLAIR. Envers vous-même. Elle vous fait l'amour par chiffres.

VALENTIN. Par quels chiffres?

L'ÉCLAIR. Par lettres, aurais-je dû dire.

VALENTIN. Mais elle n'a point écrit.

L'ÉCLAIR. A quoi bon, puisqu'elle vous a fait vous écrire à vous-même? Ne comprenez-vous pas la plaisanterie?

VALENTIN. Non, vraiment.

L'ÉCLAIR. Ce n'est guère croyable. Avez-vous remarqué l'intention qui perçait dans ses paroles?

VALENTIN. Elle ne m'a dit que des paroles de colère.

L'ÉCLAIR. Mais elle vous a donné une lettre.

VALENTIN. C'est la lettre que j'ai écrite pour son ami.

L'ÉCLAIR. Cette lettre, elle vous l'a remise, et les choses en sont restées là.

VALENTIN. Dieu veuille qu'il n'y ait rien de pis là-dessous!

L'ÉCLAIR. C'est comme je vous le dis, je vous en donne ma parole.

Vous écriviez souvent; mais elle, soit pudeur,
Soit pour mieux conserver le secret de son cœur,
Elle a, par un doux stratagème,
Voulu que son amant s'écrivît à lui-même.

Je vous répète cela tel que je l'ai lu, car je l'ai vu dans un livre. A quoi rêvez-vous là, seigneur? voici l'heure du dîner.

VALENTIN. J'ai dîné.

L'ÉCLAIR. C'est possible; mais, voyez-vous, l'amour est un caméléon qui peut vivre d'air; moi j'ai besoin de ma ration, et il me faut une nourriture solide; oh! ne soyez pas comme votre maîtresse : laissez-vous émouvoir.

Ils sortent.

SCENE II.

Vérone. Un appartement dans la maison de Julie.

Entrent PROTÉE et JULIE.

PROTÉE. Calmez-vous, douce Julie.

JULIE. Il le faut bien, puisque la chose est sans remède.

PROTÉE. Aussitôt qu'il me sera possible, je reviendrai.

JULIE. Si vous ne changez pas, vous reviendrez bientôt; prenez ce gage et gardez-le en souvenir de votre Julie.

Elle lui donne une bague.

PROTÉE. Nous ferons donc un échange : prenez cet anneau.

Il lui donne un anneau.

JULIE. Et scellons ce traité par un saint baiser.

Ils s'embrassent.

PROTÉE. Voici ma main en témoignage de mon inaltérable constance; et si jamais il m'arrive de laisser passer un seul instant du jour sans soupirer pour vous, ô Julie! puisse, l'in-

stant d'après, quelque malheur funeste me punir de cet oubli de mon amour! Mon père m'attend; ne me répondez pas; voici l'heure de la marée, non la marée de mes larmes; celle-là me retiendrait plus longtemps que je ne dois. Adieu, Julie.

Julie sort.

PROTÉE, *continuant*. Quoi! partir sans m'adresser une parole? Oui, ainsi doit agir l'amour véritable! il ne peut parler; les sentiments vrais se manifestent par des actes plus que par des paroles.

Entre PANTHINO.

PANTHINO. Seigneur Protée, on vous attend.

PROTÉE. Va, je te suis, je te suis. Cruelle séparation, qui rend muet de malheureux amants!

Ils sortent.

SCÈNE III.

Même ville. Une rue.

Entre LANCE, avec un chien qu'il tient en laisse.

LANCE. Ma foi, il s'écoulera une heure avant que j'aie fini de pleurer; toute la race des Lance a ce défaut-là; j'ai reçu ma part d'héritage comme l'enfant prodigue, et voilà que je vais accompagner le seigneur Protée à la cour de l'empereur. Je crois que mon chien Crab est bien le naturel de chien le plus dur qu'il soit au monde. Ma mère pleurait, mon père gémissait, ma sœur sanglotait, notre servante hurlait, notre chatte se tordait les mains, enfin toute notre maison était dans la perplexité la plus grande; eh bien, le croiriez-vous, ce chien au cœur de rocher n'a pas versé une larme; c'est un marbre, vous dis-je, un vrai caillou, et il n'y a pas plus de pitié en lui que dans un chien. Un juif aurait pleuré en voyant notre séparation. Ma grand'mère, qui n'a point d'yeux, a pleuré au point que les larmes l'empêchaient de voir. Tenez, je vais vous montrer comment la chose s'est passée: supposons que ce soulier soit mon père; non, c'est le soulier gauche qui est mon père... non, non, le soulier gauche est ma mère; mais non, cela ne se peut pas... mais si, c'est bien cela, c'est bien cela; c'est celui qui a la plus mauvaise semelle; ce soulier troué est donc ma mère, et celui-ci est mon père; parbleu, m'y voilà; maintenant, figurez-vous que ce bâton est ma sœur, car, voyez-vous, elle est blanche comme un lis et mince comme une baguette;

ce chapeau est Annette notre servante ; je suis le chien ; non, le chien est lui-même, et je suis le chien ; oh ! le chien est moi, et je suis moi-même ; oui, c'est cela, c'est cela. Pour lors, je m'approche de mon père : *Père, votre bénédiction !* Alors le soulier pleure tellement que les larmes lui coupent la voix ; alors, j'embrasse mon père, et le voilà qui fond en larmes ; puis je vais à ma mère (la bonne femme, si elle pouvait parler à présent !) ; fort bien, je l'embrasse ; parbleu, c'est cela, voilà bien sa respiration qui va et vient avec effort. Maintenant je m'avance vers ma sœur ; l'entendez-vous gémir ? eh bien, le chien, pendant tout ce temps-là, ne verse pas une larme, n'articule pas une parole, tandis que moi, vous voyez comme j'arrose la poussière de mes pleurs.

Entre PANTHINO.

PANTHINO. Lance, détale, détale ; à bord ! ton maître est embarqué ; il faut te hâter de le rejoindre à force de rames. Qu'as-tu donc ? Pourquoi pleures-tu, l'ami ? Détale, grosse bête ; tu perdras la marée pour peu que tu tarde encore.

LANCE. Que m'importe de perdre la marée ? Il n'en est point de plus impitoyable.

PANTHINO. Que veux-tu dire ?

LANCE. Je parle de l'*amarré* que voici, de Crab, mon chien, que je tiens en laisse.

PANTHINO. Imbécile, je veux dire que tu perdras le flux ; en perdant le flux, tu perds ton voyage ; en perdant ton voyage, tu perds ton maître ; en perdant ton maître, tu perds ta place : pourquoi me fermes-tu la bouche ?

LANCE. De peur que tu ne perdes ta langue dans ce flux de paroles : perdre le flux, mon voyage, mon maître et ma condition ? Le flux ! eh ! mon cher, quand la rivière serait à sec, je puis la remplir avec mes larmes ; quand le vent serait complétement abattu, mes soupirs suffiraient pour enfler les voiles.

PANTHINO. Allons, décampe ; on m'a envoyé t'appeler.

LANCE. Appelle-moi comme il te plaira.

PANTHINO. Veux-tu me suivre ?

LANCE. Eh bien, je te suis.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Milan. Un appartement du palais ducal.

Entrent VALENTIN, SILVIE, THURIO et L'ÉCLAIR.

SILVIE, *à Valentin.* Cavalier servant...

VALENTIN. Maîtresse?

L'ÉCLAIR, *bas, à Valentin.* Maître, seigneur Thurio vous fait mauvaise mine.

VALENTIN. Je le sais; c'est par amour.

L'ÉCLAIR. Ce n'est pas par amour pour vous...

VALENTIN. Pour ma maîtresse, sans doute.

L'ÉCLAIR. A votre place, je l'assommerais.

SILVIE, *à Valentin.* Cavalier servant, vous êtes triste!

VALENTIN. En effet, madame, je le parais.

THURIO. Vous paraissez donc ce que vous n'êtes pas?

VALENTIN. C'est possible.

THURIO. Ainsi vous dissimulez?

VALENTIN. Vous de même.

THURIO. Que semblé-je donc que je ne sois pas?

VALENTIN. Sage.

THURIO. Et que suis-je donc sans le paraître?

VALENTIN. Fou.

THURIO. Et sur quoi jugez-vous de ma folie?

VALENTIN. Sur votre mise.

THURIO. Je suis vêtu d'un manteau doublé.

VALENTIN. En ce cas, il y a en vous double folie.

THURIO. Que voulez-vous dire?

SILVIE. Eh quoi! vous vous fâchez, seigneur Thurio! vous changez de couleur.

VALENTIN. Cela doit lui être permis, madame; c'est une espèce de caméléon.

THURIO. Plus disposé à boire votre sang qu'à vivre dans votre atmosphère.

VALENTIN. Vous avez dit, seigneur?

THURIO. Et terminé, pour le moment.

VALENTIN. Je le savais, seigneur; vous finissez toujours avant d'avoir commencé.

SILVIE. Voilà, messieurs, une brillante salve de paroles et un feu bien nourri.

VALENTIN. C'est vrai, madame; grâces vous en soient rendues.

SILVIE. A moi, cavalier servant?

VALENTIN. A vous, belle dame; c'est vous qui avez commandé le feu. Sir Thurio emprunte son esprit aux regards de votre seigneurie, et dépense généreusement en votre compagnie ce qu'il vous a emprunté.

THURIO. Seigneur, si dans votre dépense de paroles vous prétendez me tenir tête, j'aurai bientôt mis votre esprit en faillite.

VALENTIN. Je le sais, seigneur; vous tenez banque de paroles, et c'est tout ce que veus avez à donner à vos gens; car on voit au triste état de leur livrée que vous ne les payez que de mots.

SILVIE. Assez, messieurs, assez; voici mon père.

Entre LE DUC.

LE DUC. Ma fille, je vois qu'on vous assiége de près. Seigneur Valentin, votre père est en bonne santé. Que direz-vous si je vous annonce une lettre de vos amis, pleine de nouvelles intéressantes?

VALENTIN. Seigneur, j'accueillerai avec reconnaissance toute nouvelle heureuse venue de leur part.

LE DUC. Connaissez-vous don Antonio, votre compatriote?

VALENTIN. Oui, monseigneur; je le connais pour un homme de mérite, jouissant d'une haute réputation, et qui la justifie.

LE DUC. N'a-t-il pas un fils?

VALENTIN. Oui, monseigneur, un fils qui mérite de tout point l'honneur d'avoir un tel père.

LE DUC. Vous le connaissez?

VALENTIN. Je le connais comme moi-même : car depuis notre enfance nous avons conversé et vécu ensemble; quoique moi-même je n'aie été qu'un paresseux, et que j'aie négligé de mettre le temps à profit pour revêtir mon âge mûr d'une angélique perfection, il n'en a pas été de même de Protée, car c'est ainsi qu'il se nomme. Il a utilement employé ses journées; il est jeune par l'âge, mais vieux par l'expérience; sa tête est verte encore, mais son jugement est mûr; en un mot (car son

mérite est bien au-dessus de tous les éloges que je pourrais lui donner), il ne lui manque rien pour la figure et l'esprit, et il a toutes les grâces d'un cavalier parfait.

LE DUC. Diantre! s'il ne dément pas cet éloge, il est aussi digne de l'amour d'une impératrice qu'il est apte à devenir le conseil d'un empereur. Eh bien! seigneur, ce gentihomme est arrivé à ma cour, recommandé par de grands potentats, et il se propose d'y passer quelque temps. Je pense que cette nouvelle ne vous sera pas désagréable.

VALENTIN. Si j'avais eu une chose à désirer, c'eût été sa présence.

LE DUC. Faites-lui donc un accueil conforme à son mérite, Silvie, car c'est à vous que je parle, et vous aussi, seigneur Thurio. Quant à Valentin, il n'a pas besoin de mes exhortations. Je vais vous l'envoyer sur-le-champ.

Le Duc sort.

VALENTIN, *à Silvie.* C'est l'homme qui, ainsi que je l'ai dit à votre seigneurie, serait venu ici avec moi, si sa maîtresse n'avait retenu ses yeux prisonniers dans ses regards de cristal.

SILVIE. Il est probable que si maintenant elle leur a donné la liberté, c'est qu'elle a engagé ailleurs sa foi.

VALENTIN. Non, madame; j'ai la certitude qu'elle les retient captifs.

SILVIE. Alors il est aveugle; et, dans ce cas, comment a-t-il pu trouver son chemin jusqu'à vous?

VALENTIN. Vous savez, madame, que l'amour a vingt paires d'yeux.

THURIO. On prétend qu'il n'en a pas du tout.

VALENTIN. Pour voir des amants comme vous, Thurio. Sur un objet déplaisant l'amour ferme les yeux.

Entre PROTÉE.

SILVIE. Assez, assez; voici venir notre gentilhomme.

VALENTIN. Sois le bienvenu, mon cher Protée! Madame, je vous supplie de confirmer mon accueil par quelque faveur spéciale.

SILVIE. Son mérite lui est garant du plaisir que fait ici sa présence, si c'est là l'homme dont vous avez souvent désiré apprendre des nouvelles.

VALENTIN. Madame, c'est lui. Daignez permettre qu'il partage avec moi l'honneur de servir votre seigneurie.

SILVIE. Ce serait une maîtresse trop humble pour un serviteur si haut placé.

PROTÉE. Loin de là, belle dame, le serviteur est trop chétif pour espérer un regard d'une maîtresse si digne.

VALENTIN, *à Protée*. Laisse là toutes ces protestations d'humilité. (*A Silvie.*) Belle dame, acceptez-le pour votre serviteur.

PROTÉE. Je mettrai tout mon orgueil à remplir les devoirs que ce titre m'impose.

SILVIE. L'accomplissement du devoir trouve toujours sa récompense ; serviteur, soyez le bienvenu au service d'une maîtresse indigne.

PROTÉE. Il aurait ma vie ou moi la sienne, tout autre que vous qui en dirait autant.

SILVIE. Que vous êtes le bienvenu ?

PROTÉE. Que vous êtes indigne !

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Monseigneur votre père, madame, désire vous parler.

SILVIE. Je vais le rejoindre.

Le Domestique sort.

SILVIE, *continuant*. Accompagnez-moi, seigneur Thurio. — Mon nouveau serviteur, recevez derechef mon sincère acueil ; je vous laisse causer de vos affaires ; quand vous aurez fini, j'espère vous revoir.

PROTÉE. Nous irons tous deux présenter nos devoirs à votre seigneurie.

Silvie, Thurio et l'Éclair sortent.

VALENTIN. Maintenant, dis-moi comment se portent tous ceux que tu viens de quitter.

PROTÉE. Tes amis se portent bien et te présentent leurs compliments.

VALENTIN. Et les tiens ?

PROTÉE. Je les ai laissés tous en bonne santé.

VALENTIN. Comment se porte la dame de tes pensées, et comment va ton amour ?

PROTÉE. Mes confidences d'amour t'ennuyaient autrefois. Je sais que tu n'aimes pas ces conversations-là.

VALENTIN. Tu dis vrai, Protée ; mais je suis bien changé.

L'amour m'a cruellement fait expier mes dédains. Régnant sur toutes mes pensées en maître absolu, il m'a infligé des jeûnes amers, les gémissements de la pénitence; j'ai la nuit versé des larmes, et le jour exhalé des soupirs douloureux. Pour punir mon mépris de l'amour, l'amour a de mes yeux captifs exilé le sommeil et les a fait veiller sur les afflictions de mon cœur. O mon cher Protée ! c'est un maître puissant que l'amour; il m'a humilié au point que, je l'avoue, je ne trouve pas de souffrance qui égale ses châtiments, point de joies sur la terre comparables au bonheur de le servir ! Maintenant je veux que l'amour soit mon unique entretien ; je puis déjeuner, dîner, souper et dormir sur le seul nom de l'amour.

PROTÉE. En voilà assez ; je lis dans tes yeux ta bonne fortune ; la personne que je viens de voir est-elle l'idole que tu adores ainsi ?

VALENTIN. C'est elle-même ; n'est-elle pas un ange du ciel ?

PROTÉE. Non ; mais elle est une merveille terrestre.

VALENTIN. Dis donc divine.

PROTÉE. Je ne veux pas la flatter.

VALENTIN. Oh ! flatte-moi ! l'amour se complaît à exalter l'objet aimé.

PROTÉE. Quand j'étais malade, tu m'administrais de déplaisantes pilules ; je dois en faire autant pour toi.

VALENTIN. Eh bien ! dis sur elle la vérité : si elle n'est pas divine, avoue du moins qu'elle est la première entre toutes les femmes, la souveraine de toutes les créatures de la terre.

PROTÉE. A l'exception de ma maîtresse.

VALENTIN. Cher ami, n'en excepte personne, à moins que tu ne trouves à redire à mon amour.

PROTÉE. N'ai-je pas raison de préférer celle que j'aime ?

VALENTIN. Je vais la relever encore à tes propres yeux. Elle aura l'insigne honneur de porter la queue de la robe de ma souveraine, pour empêcher que la terre indigne venant à baiser son vêtement, et enorgueillie d'une telle faveur, ne dédaigne de fournir ses sucs nourriciers aux fleurs de l'été, et ne rende ainsi l'hiver éternel.

PROTÉE. Mon cher Valentin, quelles gasconnades tu nous débites là !

VALENTIN. Pardonne-moi, Protée ; tout ce que je pourrais

dire n'est rien, comparé à celle dont le mérite efface tous les autres mérites; elle est unique.

PROTÉE. Alors laisse-la pour ce qu'elle est.

VALENTIN. Non pas, pour le monde entier : Protée, elle est à moi; et moi, je m'estime aussi riche par la possession d'un tel joyau que si je possédais vingt océans, dont tous les grains de sable seraient des perles, l'eau du nectar, et les rochers de l'or pur. Pardonne-moi de ne pas m'occuper de toi, absorbé que je suis par mon amour. Elle est sortie accompagnée de mon sot rival, dont son père fait cas uniquement à cause de ses grandes richesses; il faut que j'aille les rejoindre; car tu sais que l'amour est jaloux.

PROTÉE. Mais elle t'aime?

VALENTIN. Oui, j'ai sa foi, elle a la mienne. Nous avons déjà arrêté ensemble l'heure de notre mariage, ainsi que le mode adroit de notre fuite : je dois escalader sa fenêtre à l'aide d'une échelle de corde; enfin tous les moyens sont préparés, tout est prêt pour notre bonheur. Cher Protée, accompagne-moi dans ma chambre, afin de m'aider de tes conseils dans cette affaire.

PROTÉE. Précède-moi, j'irai te rejoindre; je vais me rendre au port, où j'ai quelques effets à débarquer; puis je serai à toi.

VALENTIN. Tu te dépêcheras.

PROTÉE. Oui.

Valentin sort.

PROTÉE, *continuant*. Comme une chaleur en fait cesser une autre, comme un clou chasse un autre clou, c'est ainsi qu'un nouvel objet m'a fait perdre le souvenir de mon premier amour. Dois-je accuser mes yeux, ou les éloges de Valentin, ou les perfections de cette beauté nouvelle, ou mon inconstance, de ce trouble de ma raison? Elle est belle; ne l'est-elle pas aussi Julie que j'aime? ou plutôt que j'aimais; car maintenant mon amour est fondu comme un dégel, et semblable à une figure de cire présentée au feu, il n'a plus conservé aucune empreinte de ce qu'il était. Il me semble que mon amitié pour Valentin s'est refroidie, et que je ne l'aime plus comme autrefois. Ah! j'aime trop, beaucoup trop sa maîtresse, et voilà pourquoi, lui, je l'aime si peu. Si j'adore ainsi cette femme à la première vue, que sera-ce donc quand j'aurai pu l'apprécier davantage? Je n'ai encore vu, pour ainsi dire, que son portrait, et cette vue a suffi pour éblouir les yeux de ma raison; mais quand je con-

templerai ses perfections, j'en deviendrai nécessairement aveugle. Si je le puis, je réprimerai mon coupable amour, sinon je mettrai tout en œuvre pour la posséder.

Il sort.

SCÈNE V.

Même ville. Une rue.

Entrent L'ÉCLAIR et LANCE.

L'ÉCLAIR. Lance! par ma probité, tu es le bienvenu à Milan!

LANCE. Ne te parjure pas, aimable jeune homme, car je ne suis pas le bienvenu; j'ai toujours pensé qu'un homme n'est jamais totalement ruiné que lorsqu'il est pendu, et qu'il n'est le bienvenu quelque part que lorsque son écot est payé, et que l'hôtesse lui fait bon accueil.

L'ÉCLAIR. Allons, maître fou, tu vas venir avec moi au cabaret, où pour un écot de cinq pence, tu recevras cinq mille bons accueils. Mais dis-moi, comment ton maître et madame Julie se sont-ils quittés?

LANCE. Ma foi, après s'être abordés tout de flamme, ils se sont quittés en riant.

L'ÉCLAIR. Mais l'épousera-t-elle?

LANCE. Non.

L'ÉCLAIR. Quoi donc? L'épousera-t-il?

LANCE. Pas davantage.

L'ÉCLAIR. Ils ont donc rompu?

LANCE. Il n'y a rien de rompu entre eux; ils sont aussi entiers qu'auparavant.

L'ÉCLAIR. Mais où en sont les choses?

LANCE. Je vais te le dire. Quand tout va bien pour lui, tout va bien pour elle.

L'ÉCLAIR. Je ne te comprends pas. Quel âne insupportable tu es!

LANCE. Insupportable! Tu es plus difficile que ma canne.

L'ÉCLAIR. Comment cela?

LANCE. Tiens, regarde, je m'appuie sur elle, et elle me soutient.

L'ÉCLAIR. Elle te soutient effectivement.

LANCE. Eh bien, soutenir et supporter, c'est tout un.

L'ÉCLAIR. Mais, dis-moi la vérité : ce mariage se fera-t-il?

LANCE. Demande à mon chien : s'il dit oui, le mariage se fera ; s'il dit non, il se fera également ; s'il remue la queue et ne dit rien, il se fera encore.

L'ÉCLAIR. La conclusion de tout cela, c'est que le mariage aura lieu.

LANCE. Tu n'obtiendras ce secret de moi qu'en paraboles.

L'ÉCLAIR. C'est encore fort heureux que je l'obtienne ainsi. Mais, Lance, que dis-tu de voir mon maître devenu amoureux fou ?

LANCE. Je ne l'ai jamais connu autrement.

L'ÉCLAIR. Autrement que quoi ?

LANCE. Que fou, comme tu le représentes.

L'ÉCLAIR. Nigaud ! tu m'interprètes mal.

LANCE. Imbécile, ce n'est pas de toi, mais de ton maître que je parle.

L'ÉCLAIR. Je te dis que mon maître est amoureux des plus chauds.

LANCE. Quand il en devrait brûler, peu m'importe. Si tu veux venir avec moi au cabaret, fort bien ; sinon, tu es un Hébreu, un Juif, et tu ne mérites pas le nom de chrétien.

L'ÉCLAIR. Pourquoi ?

LANCE. Parce que tu n'as pas assez de charité pour accompagner un chrétien au cabaret. Veux-tu venir ?

L'ÉCLAIR. A ton service.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

Même ville. Un appartement du palais.

Entre PROTÉE.

PROTÉE. En quittant ma Julie, je me parjure ; en aimant la belle Silvie, je me parjure ; en trahissant mon ami, je me parjure, et le dieu qui m'imposa mon premier serment est celui-là même qui me pousse à cette triple déloyauté. L'amour me fit jurer, l'amour me fait rétracter mon serment. O amour! doux conseilleur ! si tu as péché, moi ton sujet, séduit par toi, apprends-moi à excuser ma faute. J'adorais d'abord une étoile scintillante ; mais maintenant j'adore un céleste soleil. Des

vœux imprudents peuvent être prudemment rétractés ; et il manque d'intelligence celui qui n'a pas le courage d'apprendre à son intelligence à échanger le mauvais contre le mieux. — Qu'oses-tu dire, langue irrespectueuse ? Qualifier de mauvaise celle dont tu proclames si souvent la souveraineté avec des milliers de protestations chaleureuses ! Je ne puis cesser d'aimer ; et cependant je le fais ; mais je cesse d'aimer là où je devrais aimer. Je perds tout à la fois et Julie et Valentin... je ne puis les conserver qu'en renonçant à moi-même ; si je les perds, pour compenser leur perte je trouve à la place de Valentin, moi-même, et au lieu de Julie, Silvie. Je me suis plus cher à moi-même que ne peut me l'être un ami ; l'amour est le plus précieux de tous les biens ; et comparée à Silvie, je vous en prends à témoins, ô cieux qui la fîtes si belle ! Julie n'est qu'une noire Éthiopienne. Je veux oublier que Julie est vivante, et me rappeler seulement que mon amour pour elle est mort. Je ne veux plus voir dans Valentin qu'un ennemi, et j'aurai dans Silvie une amie bien plus chère que lui. Je ne puis maintenant me montrer constant à moi-même qu'en usant de quelque perfidie à l'égard de Valentin. — Cette nuit il se propose d'escalader, à l'aide d'une échelle de corde, la fenêtre de la chambre de la céleste Silvie ; il m'a pris pour son confident, moi, son rival. Je vais donner avis au père de Silvie de leur projet de fuite mystérieuse ; furieux, il bannira Valentin, car il prétend donner Thurio pour époux à sa fille ; mais Valentin une fois parti, je trouverai bien le moyen de traverser adroitement les stupides desseins de Thurio. Amour, prête-moi des ailes pour mettre promptement à exécution mon projet, comme tu m'as prêté de l'intelligence pour le concevoir.

Il sort.

SCÈNE VII.

Vérone. Une chambre dans la maison de Julie.

Entrent JULIE et LUCETTE.

JULIE. Conseille-moi, Lucette ; viens à mon aide, ma bonne Lucette. Toi, la tablette sur laquelle toutes mes pensées sont visiblement empreintes et gravées, je t'en conjure par l'amitié que tu me portes, conseille-moi ; dis-moi par quel moyen compatible avec mon honneur je puis entreprendre un voyage pour aller rejoindre mon fidèle Protée.

LUCETTE. La route est fatigante et longue.

JULIE. Un pèlerin qu'anime un vrai dévouement peut, sans fatigue, parcourir de ses pas débiles des royaumes entiers; à plus forte raison moi qui ai pour voler les ailes de l'amour, et alors qu'il s'agit de me réunir à un être aussi cher, d'une perfection aussi divine que Protée.

LUCETTE. Attendez plutôt que Protée soit de retour.

JULIE. Oh! ne sais-tu pas que ses regards sont l'aliment de mon âme? Aie pitié de la disette que j'ai endurée depuis si longtemps; si tu connaissais le sentiment intime de l'amour, tu songerais autant à allumer du feu avec de la neige qu'à éteindre le feu de l'amour avec des paroles.

LUCETTE. Je ne cherche point à éteindre le feu ardent de votre amour, mais à en modérer la chaleur, afin qu'il ne brûle pas au delà des limites de la raison.

JULIE. Plus tu lui susciteras d'obstacles, plus il brûlera; le ruisseau qui coule avec un doux murmure, si l'on veut arrêter son onde, mugit avec impatience; mais si on le laisse suivre librement son cours, il caresse d'un bruit harmonieux l'émail de ses cailloux, baise avec amour tous les arbustes qu'il rencontre dans son pèlerinage, et après s'être joué dans mille détours, il va se jeter dans la mer mugissante. Laisse-moi donc partir, et ne tente point d'arrêter mon essor; je serai aussi patiente que le doux ruisseau; la marche la plus pénible ne sera qu'un jeu, jusqu'à ce que les derniers pas m'amènent auprès de mon bien-aimé; là, oubliant toutes mes fatigues, je me reposerai comme une âme bienheureuse dans les Champs-Élysées.

LUCETTE. Mais sous quel costume voyagerez-vous?

JULIE. Je ne veux point prendre des vêtements de femme, afin de ne me point exposer aux importunités des hommes libertins. Ma bonne Lucette, prépare-moi des vêtements qui siéraient à un page de bonne maison.

LUCETTE. En ce cas, madame, il vous faut couper vos cheveux.

JULIE. Non, Lucette, je les attacherai avec des cordons de soie, fantastiquement entremêlés de nœuds d'amour sincère. La bizarrerie ne messied pas dans un jeune homme plus âgé que je ne le paraîtrai.

LUCETTE. A quelle mode madame veut-elle que je lui fasse son haut-de-chausse?

JULIE. C'est comme si tu disais : Quelle ampleur monsieur veut-il donner à son vertugadin ?

LUCETTE. Il faudra le porter avec braguettes, madame ?

JULIE. Fi donc, Lucette ; cela aura bien mauvaise grâce.

LUCETTE. Aujourd'hui, madame, on ne donnerait pas une épingle d'un haut-de-chausse s'il n'a pas une braguette assez solidement bourrée pour servir de pelote.

JULIE. Lucette, si tu m'aimes, procure-moi ce que tu jugeras le plus convenable, et du meilleur ton. Mais, dis-moi, ma fille, que pensera de moi le monde en me voyant entreprendre ce singulier voyage ? je crains que cela ne fasse du scandale.

LUCETTE. Si vous le pensez, restez chez vous et ne partez pas.

JULIE. Impossible !

LUCETTE. Alors partez, et que toute idée de honte s'efface de votre pensée ; si, lorsque vous arriverez, votre voyage fait plaisir à Protée, peu importe à qui en partant vous aurez pu déplaire. J'ai bien peur qu'il ne se montre pas très-satisfait.

JULIE. C'est là, Lucette, la moindre de mes craintes ; des milliers de serments, un océan de larmes, des preuves infinies d'amour, me garantissent un bon accueil de la part de mon Protée.

LUCETTE. Toutes ces choses sont au service des hommes trompeurs.

JULIE. Ce sont des hommes vils, ceux qui s'en servent pour un si vil usage ; mais des astres plus vrais ont présidé à la naissance de Protée ; ses paroles sont des contrats, ses serments des oracles ; son amour est loyal, ses pensées sont pures, ses larmes sont le sincères interprètes de son âme ; et il y a aussi loin de son cœur à l'imposture que du ciel à la terre.

LUCETTE. Fasse le ciel que vous le trouviez tel en arrivant auprès de lui !

JULIE. Lucette, si je te suis chère, ne lui fais pas l'injure d'avoir mauvaise opinion de sa loyauté ; aime-le, si tu tiens à mon amitié, et accompagne-moi dans ma chambre, afin de rédiger la note de tout ce qui me sera nécessaire pour mon voyage tant souhaité. Je laisse à ta disposition tout ce que je possède, ma fortune, mes terres, ma réputation ; je ne te demande en retour que de me faire partir promptement ; viens, point de réponse, et mets-toi sur-le-champ à la besogne ; tout délai m'impatiente !

Elles sortent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Milan. Une antichambre dans le palais ducal.

Entrent LE DUC, THURIO et PROTÉE.

LE DUC. Seigneur Thurio, laissez-nous un instant, je vous prie; nous avons à conférer ensemble sur quelques affaires secrètes.

Thurio sort.

LE DUC, *continuant*. Maintenant, Protée, que vouliez-vous me dire?

PROTÉE. Mon gracieux seigneur, ce que j'ai à vous révéler, les lois de l'amitié me font un devoir de le taire; mais quand je songe à la bienveillante faveur dont vous avez daigné m'honorer, tout indigne que j'en suis, ma conscience m'oblige à dévoiler un secret que tous les biens de ce monde ne pourraient m'arracher. Sachez donc, digne prince, que Valentin, mon ami, se propose, cette nuit, de vous enlever votre fille; il m'a mis dans la confidence du complot. Je sais que vous avez résolu de donner votre fille charmante à Thurio, qu'elle déteste; et je ne doute pas que si elle vous était enlevée de cette manière, ce ne fût un coup bien cruel infligé à votre vieillesse. J'ai donc mieux aimé contrarier les projets de mon ami que de vous en faire mystère, et d'amasser par là sur votre tête une somme de douleurs dont la violence, devenue sans remède, vous causerait un trépas prématuré.

LE DUC. Protée, je vous remercie de votre loyale sollicitude; je saurai la reconnaître; disposez de moi tant que je vivrai. J'ai souvent soupçonné entre eux cet amour, alors qu'ils croyaient avoir endormi ma prudence; souvent j'ai songé à bannir Valentin de la société de Silvie ainsi que de ma cour; mais craignant de me tromper dans mes soupçons jaloux, et de déshonorer injustement un homme, malheur que jusqu'à ce jour j'ai su éviter, j'ai continué à lui faire bonne mine, afin d'arriver à découvrir ce qu'aujourd'hui vous venez de me révéler. Ce qui vous prouve mes craintes à cet égard, c'est que, sachant combien il est facile d'égarer la jeunesse, j'ai voulu que ma fille habitât une tour élevée dont j'ai toujours la clef

sur moi : par là, je suis assuré contre tout danger d'évasion.

PROTÉE. Apprenez, noble seigneur, que tout est préparé pour qu'il puisse escalader la fenêtre de sa chambre et la faire descendre à l'aide d'une échelle de cordes; le jeune amant est allé se procurer cette échelle, dont il est maintenant muni; et dans un moment vous allez le voir passer ici; vous pouvez lui intercepter le passage; mais, monseigneur, faites-le si adroitement qu'il ne puisse soupçonner la révélation que je vous ai faite; car c'est par affection pour vous, et non par haine contre mon ami, que je me suis décidé à vous tout découvrir.

LE DUC. Sur mon honneur, il ne se doutera jamais que j'aie reçu de vous la moindre lumière sur ce sujet.

PROTÉE. Adieu, seigneur. Voilà Valentin.

Il sort.

Entre VALENTIN, portant une échelle de corde sous son manteau.

LE DUC. Seigneur Valentin, où allez-vous donc si vite?

VALENTIN. Avec la permission de votre altesse, un messager m'attend pour porter mes lettres à mes amis, et j'allais les lui remettre.

LE DUC. Sont-elles de beaucoup d'importance?

VALENTIN. Je me borne à y mentionner l'état de ma santé, et le bonheur dont je jouis à votre cour.

LE DUC. En ce cas, rien n'empêche que vous restiez un moment avec moi; j'ai à vous parler de certaines affaires qui me touchent de près, et que je dois vous confier. Vous n'ignorez pas, sans doute, que je me proposais de donner la main de ma fille à mon ami Thurio.

VALENTIN. Je le sais, seigneur; c'est un parti tout à la fois riche et honorable; Thurio est un gentilhomme plein de vertus, de générosité, de mérite, et possède toutes les qualités que doit réunir l'époux de votre charmante fille : ne pourriez-vous, seigneur, obtenir d'elle qu'elle prenne du goût pour lui?

LE DUC. Non, croyez-moi; elle est capricieuse, morose, revêche, fière, désobéissante, opiniâtre, rebelle à son devoir; elle oublie qu'elle est mon enfant, et n'a pas pour moi le respect qu'on doit à un père. Je vous avouerai donc qu'après de mûres réflexions, cet orgueil de ma fille lui a enfin aliéné mon affection; moi qui espérais trouver dans les soins de sa filiale sollicitude la consolation de ma vieillesse, j'ai pris la résolution de me marier, de la bannir de ma présence et de l'abandonner à

qui voudra la prendre. Dès lors, que sa beauté soit sa dot; elle n'a rien à attendre de moi ni de ma fortune.

VALENTIN. De quelle utilité puis-je être à votre altesse en cette affaire ?

LE DUC. Seigneur, il y a ici à Milan une dame que j'affectionne; mais elle est réservée, difficile, et ne fait pas grand cas de ma vieille éloquence : je désirerais obtenir de vous quelques instructions sur cette matière; car j'ai depuis longtemps perdu l'habitude de faire ma cour, et d'ailleurs les manières du jour ne sont plus celles d'autrefois; apprenez-moi donc comment et par quels moyens je puis parvenir à trouver grâce devant le brillant soleil de ses yeux.

VALENTIN. Gagnez-la par des cadeaux, si les paroles ne peuvent rien sur elle : de muets bijoux, dans leur silence éloquent, font plus d'impression sur l'esprit d'une femme que toutes les paroles du monde.

LE DUC. Mais elle a refusé avec mépris un cadeau que je lui avais envoyé.

VALENTIN. Une femme refuse souvent ce dont elle a le plus envie; envoyez-lui-en un autre; ne désespérez jamais de réussir; car de premiers dédains ne rendent que plus vif l'amour qui leur succède. Si elle vous montre un front sévère, ce n'est pas qu'elle vous déteste, c'est uniquement pour augmenter votre amour : si elle vous parle avec aigreur, ce n'est pas pour se délivrer de votre présence, car rien ne dépite les femmes comme la solitude; c'est à les rendre folles. Quoi qu'elle puisse vous dire, ne la prenez pas au mot. *Sortez*, dans sa bouche, ne veut pas dire *Allez-vous-en*. Flattez, louez, vantez, exaltez ses attraits; fût-elle noire, dites qu'elle a une figure d'ange. Je le maintiens, l'homme qui a une langue n'est pas homme, s'il ne peut avec cela conquérir une femme.

LE DUC. Mais elle est promise par sa famille à un jeune cavalier de mérite; la société des hommes lui est sévèrement interdite, et pendant le jour nul ne peut avoir accès auprès d'elle.

VALENTIN. Eh bien, à votre place je la verrais la nuit.

LE DUC. C'est fort bien; mais les portes sont fermées, et on la garde soigneusement, afin que nul homme ne puisse, la nuit, pénétrer jusqu'à elle.

VALENTIN. Que n'entrez-vous alors chez elle par la fenêtre?

LE DUC. Sa chambre est placée à une grande hauteur, et

tellement située, qu'on ne peut en tenter l'escalade sans courir risque de la vie.

VALENTIN. Eh bien, dans ce cas, il vout faut une échelle de corde artistement faite, que vous lui jeterez, et qu'on soutiendra à l'aide d'une paire de harpons. Avec cela on escaladerait la tour d'une nouvelle Héro, pourvu qu'il se trouvât un Léandre assez hardi pour tenter l'aventure.

LE DUC. Eh bien, vous qui êtes un homme à expédients, dites-moi où je puis me procurer une échelle de ce genre.

VALENTIN. Quand voulez-vous en faire usage? je vous en prie, seigneur, dites-le-moi.

LE DUC. Cette nuit même; car l'amour est comme les enfants, il est impatient d'obtenir tout ce qui lui fait envie.

VALENTIN. A sept heures je vous procurerai votre échelle.

LE DUC. Mais notez bien que je veux seul aller la trouver; comment ferai-je pour transporter jusque là l'échelle en question?

VALENTIN. Elle sera assez légère pour que vous puissiez la porter sous un manteau d'ordinaire grandeur.

LE DUC. Un manteau comme le vôtre ferait-il mon affaire?

VALENTIN. Certainement, seigneur.

LE DUC. Laissez-moi voir votre manteau; il faut que je m'en procure un de la même taille.

VALENITIN. Le premier manteau venu fera l'affaire, seigneur.

LE DUC, *mettant la main sur le manteau de Valentin.* Voyons comme un manteau me siérait. Permettez, je vous prie, que j'essaye votre manteau. (*Il soulève le manteau et aperçoit l'échelle de corde; en même temps une lettre tombe.*) Quelle est cette lettre? voyons l'adresse: « A Silvie! » Bon! voilà un instrument tout à fait convenable à mon projet! Je prendrai la liberté de rompre le cachet.

Il lit.

« La nuit, quand ta paupière est close,
Ma pensée, ô Sylvie! auprès de toi repose.
Oh! du même bonheur si je pouvais jouir!
Ma pensée est esclave, et ne fait qu'obéir.
A son esclave, hélas! le maître porte envie;
Combien je suis jaloux de sa félicité!
Oh! que ne puis-je, ma Sylvie,
Comme elle dans ton sein doucement abrité,
Auprès de toi passer ma vie! »

Qu'y a-t-il encore? « *Silvie, cette nuit vous serez libre.* » Tout est en règle, et voilà l'échelle qui doit servir à l'évasion. Ah! ah! Phaéton, humble fils de Mérops, tu aspires à guider le céleste char, et ta folle audace veut embraser le monde! Tu veux t'élever jusqu'aux astres, parce qu'ils luisent sur toi! Va-t'en, vil intrus, présomptueux esclave! distribue à tes égales tes sourires cajoleurs; si je te permets de partir, tu le dois à ma modération plutôt qu'à ton mérite; remercie-moi plus pour cette faveur que pour toutes celles que je t'ai accordées. Mais si tu restes dans mes états plus de temps qu'il ne t'en faut pour quitter sans délai notre royale cour, j'en jure par le ciel, ma colère excédera de beaucoup l'affection que je portais à ma fille ou à toi. Va-t'en; je ne veux point entendre tes inutiles excuses; si tu fais cas de ta vie, sors d'ici sans tarder.

Le Duc sort.

VALENTIN. Pourquoi pas la mort plutôt que de vivantes tortures? Me faire mourir, c'est me séparer de moi-même; et Silvie, c'est moi; me bannir d'auprès d'elle, c'est m'arracher à moi-même, c'est un bannissement mortel! Quelle lumière est lumière, si je ne vois pas Silvie? quelle joie sera de la joie, si Silvie n'est pas près de moi, à moins que je ne rêve qu'elle est là, et que le fantôme de la perfection ne devienne l'aliment de ma vie? La nuit, si je ne suis pas auprès de Silvie, il n'y a point d'harmonie dans le rossignol; le jour, si je ne contemple pas Silvie, il n'y a pas de jour pour moi : elle est mon essence, et je ne saurais vivre si je ne suis nourri, illuminé, protégé, maintenu vivant par sa bienveillante influence. Me soustraire à son arrêt de mort à lui, ce n'est pas fuir la mort; si je reste ici, je meurs; mais si je m'éloigne, je me sépare de ma propre vie.

Entrent PROTÉE et LANCE.

PROTÉE. Lance, cours vite; tâche de le trouver.

LANCE. Holà! ho!

PROTÉE. Que vois-tu?

LANCE. Celui que nous cherchons. Il n'y a pas un cheveu sur sa tête qui ne soit de Valentin.

PROTÉE. Es-tu Valentin?

VALENTIN. Non.

PROTÉE. Es-tu son ombre?

VALENTIN. Pas davantage.

PROTÉE. Qu'es-tu donc?

VALENTIN. Rien.

LANCE. Ce qui n'est rien peut-il parler? Maître, frapperai-je?

PROTÉE. Garde-t'en bien, malheureux!

LANCE. Ce que je frapperai n'est rien. Laissez-moi faire.

PROTÉE. Je te le défends, drôle. Ami Valentin, un mot.

VALENTIN. Mes oreilles sont bouchées; elles ont entendu tant de mauvaises nouvelles, qu'elles ne peuvent en entendre de bonnes.

PROTÉE. Alors je renfermerai les miennes dans un muet silence. Car elles sont dures, fâcheuses et désagréables à entendre.

VALENTIN. Silvie est-elle morte?

PROTÉE. Non, Valentin.

VALENTIN. Ah! il n'est plus de Valentin pour l'adorable Silvie! A-t-elle cessé de m'aimer?

PROTÉE. Non, Valentin.

VALENTIN. Ah! il n'est plus de Valentin sans l'amour de Silvie! Quelles nouvelles as-tu à m'apprendre?

LANCE. Seigneur, une proclamation annonce que vous êtes béni.

PROTÉE. C'est la nouvelle que je venais t'apprendre. Que tu es banni; il te faut quitter Milan, Silvie et moi, ton ami.

VALENTIN. Oh! je me suis déjà abreuvé de ce malheur, et je ne saurais en supporter davantage. Silvie sait-elle mon bannissement?

PROTÉE. Oui, oui; et pour faire révoquer cet arrêt irrévocable, elle a offert un océan de ces perles liquides qu'on appelle des larmes. Elle les a mises aux pieds de son père inflexible, et elle s'y est agenouillée elle-même, humble et tremblante, tordant ses mains, dont la blancheur leur allait si bien; car on eût dit que la douleur les avait pâlies : mais ni ses genoux ployés, ni ses blanches mains étendues, ni ses douloureux soupirs, ni ses profonds gémissements, ni ses larmes tombant en gouttes d'argent, n'ont pu attendrir son père impitoyable. Si Valentin est pris, il faudra qu'il meure. En outre, ses intercessions ont tellement irrité son père, alors qu'en suppliant elle demandait ton rappel, qu'il lui a prescrit une réclusion complète, en la menaçant de son courroux si elle enfreignait ses ordres.

VALENTIN. Ne m'en dis pas davantage, à moins que le pre-

mier mot que tu vas prononcer n'ait sur ma vie un fatal pouvoir. Alors, je t'en supplie, fais-le-moi entendre comme le chant final de ma douleur sans fin.

PROTÉE. Cesse de déplorer ce qui est irréparable, et cherche des remèdes à ce que tu déplores. Le temps est le père et le créateur de tout bien. En restant ici tu ne pourras voir celle que tu aimes; en outre, cette imprudence te coûtera la vie. L'espérance est le bâton de voyage d'un amant; emporte avec toi cet appui et oppose-le aux pensées de désespoir. Bien qu'absent de ces lieux, tes lettres pourront y parvenir; tu me les adresseras, et je les déposerai moi-même dans le sein de neige de ta bien-aimée. Maintenant toutes les supplications du monde seraient inutiles : viens, je vais t'accompagner et te faire franchir la porte de la ville; avant de nous séparer, nous causerons ensemble de tout ce qui intéresse tes affaires d'amour. Par ton attachement pour Silvie, sinon pour toi-même, ne t'expose pas au péril, et viens avec moi.

VALENTIN. Lance, si tu vois mon domestique, dis-lui, je te prie, de se hâter de me rejoindre à la porte du nord.

PROTÉE. Va, Lance, va le chercher. — Viens, Valentin.

VALENTIN. O ma chère Silvie! malheureux Valentin!

Valentin et Protée sortent.

LANCE. Je ne suis qu'un imbécile, voyez-vous; et pourtant j'ai assez d'esprit pour soupçonner mon maître de n'être qu'un scélérat; heureux encore s'il n'est qu'un scélérat ordinaire. Nul ne sait que je suis amoureux, et pourtant je le suis; mais quatre chevaux attelés ne me tireraient pas ce secret; nul ne sait non plus de qui je suis amoureux, et pourtant c'est d'une femme; mais quelle est cette femme? je ne le révélerai pas à moi-même : c'est une fille de basse-cour, et pourtant elle n'est pas fille, car on a glosé sur son compte; et pourtant c'est une fille, car elle est la fille de basse-cour de son maître; elle est domestique à gages. Elle a plus de qualités qu'un chien de Terre-Neuve, ce qui est beaucoup pour un chrétien. (*Tirant un papier.*) Voici l'inventaire de ses qualités. « Premièrement : Elle sait aller chercher et rapporter. » Parbleu, un cheval n'en pourrait faire davantage; que dis-je? un cheval porte, mais ne va pas chercher; donc elle vaut mieux qu'une rosse. « *Item.* Elle sait traire. » Diable, c'est un joli talent dans une fille qui a les mains propres.

Entre L'ÉCLAIR.

L'ÉCLAIR. Bonjour, seigneur Lance. Comment va ta grandeur?

LANCE. Comme ta petitesse.

L'ÉCLAIR. Te voilà retombé dans ton vieux péché ; toujours des jeux de mots ! Quelles nouvelles dans ce papier ?

LANCE. Les plus noires que tu aies jamais entendues.

L'ÉCLAIR. Comment noires ?

LANCE. Comme de l'encre.

L'ÉCLAIR. Laisse-moi les lire.

LANCE. Fi donc, butor ; tu ne sais pas lire.

L'ÉCLAIR. Tu mens, je sais lire.

LANCE. Je vais te mettre à l'épreuve ; réponds-moi à cette question : Qui t'a engendré ?

L'ÉCLAIR. Parbleu, le fils de mon grand-père.

LANCE. O l'illettré lourdaud ! C'est le fils de ta grand'-mère ; cela prouve que tu ne sais pas lire.

L'ÉCLAIR. Allons, imbécile, essayons si je lirai ce papier.

LANCE. Prends, et saint Nicolas, patron des écoliers, te soit en aide.

L'ÉCLAIR, *lisant.* « Premièrement, elle sait traire. »

LANCE. Certainement qu'elle sait cela !

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle sait brasser de bonne bière. »

LANCE. De là le proverbe : Soyez bénie, chère âme, vous avez brassé de bonne bière.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle sait coudre. »

LANCE. Elle saura bien aussi en découdre.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle sait tricoter. ».

LANCE. Qu'a-t-elle besoin de dot, la femme qui sait tricoter des bas à son mari ?

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle sait laver et frotter. »

LANCE. Qualité toute spéciale ; car alors elle n'aura pas besoin d'être elle-même lavée et frottée.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle sait filer. »

LANCE. Du moment où elle est en état de gagner sa vie avec son rouet, nos jours seront filés d'or et de soie.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle a mille vertus inexprimables. »

LANCE. C'est comme si l'on disait, Vertus bâtardes, qui ne connaissent pas leur père, et auxquelles par conséquent il est impossible d'assigner un nom.

L'ÉCLAIR. « Voici maintenant la liste de ses défauts. »

LANCE. Immédiatement à la suite de ses qualités.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Il ne faut pas l'embrasser à jeun, à cause » de son haleine. »

LANCE. N'importe; c'est un défaut qu'un déjeuner peut corriger ; continue.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle a une bouche charmante. »

LANCE. Voilà qui fait compensation à son haleine forte.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle parle en dormant. »

LANCE. Cela m'est égal, pourvu qu'elle ne dorme pas en parlant.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle parle lentement. »

LANCE. Quelle horreur de mettre cela au nombre de ses défauts ! la lenteur à parler, eh ! mais c'est la seule vertu d'une femme; retranche-moi ce défaut-là, et compte-le pour la première de ses qualités.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle est fière. »

LANCE. Qu'on m'efface encore cela ; c'est l'héritage d'Ève, et on ne peut le lui ôter.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle n'a pas de dents. »

LANCE. Cela m'est encore égal, car j'aime la croûte.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle est méchante. »

LANCE. Fort bien; ce qu'il y a de bon, c'est qu'elle n'a pas de dents pour mordre.

L'ÉCLAIR. « Elle fait souvent grand cas de sa boisson. »

LANCE. Si sa boisson est bonne, elle a raison ; dans le cas où elle ne le ferait pas, je le ferais pour elle ; car il faut estimer les bonnes choses.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle est trop prodigue. »

LANCE. De sa langue, c'est impossible ; car il est dit qu'elle est lente à parler ; de sa bourse, il n'en sera rien, car je la tiendrai fermée ; d'une autre chose, permis à elle, je ne saurais l'empêcher. Bien, poursuis.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle a plus de cheveux que d'esprit, plus » de défauts que de cheveux, et plus de richesse que de dé- » fauts. »

LANCE. Arrête un peu ; il faut qu'elle soit ma femme ; elle l'a été et ne l'a pas été deux ou trois fois dans le dernier article : relis-le-moi.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle a plus de cheveux que d'esprit. »

LANCE. Plus de cheveux que d'esprit, c'est possible, j'en ferai l'épreuve ; le couvercle de la boîte à sel cache le sel, et par conséquent est plus que le sel ; les cheveux qui couvrent le cerveau, et par conséquent l'esprit, sont plus que l'esprit, car le plus cache le moins. Qu'y a-t-il ensuite ?

L'ÉCLAIR. « Plus de défauts que de cheveux. »

LANCE. Voilà qui est monstrueux ; oh ! plût au ciel que cela ne s'y trouvât pas !

L'ÉCLAIR. « Et plus de richesse que de défauts. »

LANCE. Comment donc ! Mais voilà un article qui rend les défauts charmants. Bien, elle sera ma femme ; et si je lui conviens, comme il n'y a rien là d'impossible...

L'ÉCLAIR. Eh bien, alors ?

LANCE. Alors, je te dirai que ton maître t'attend à la porte du nord.

L'ÉCLAIR. Moi ?

LANCE. Oui, toi ! qu'es-tu donc ? Il en a attendu de plus huppés que toi.

L'ÉCLAIR. Et il faut que j'aille le rejoindre ?

LANCE. Il faut que tu coures le rejoindre, car tu t'es arrêté si longtemps ici, qu'à moins de courir tu arriveras trop tard.

L'ÉCLAIR. Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt ? La peste de tes lettres d'amour !

Il sort.

LANCE. Il va être étrillé pour avoir lu ma lettre ; esclave mal appris, qui vient mettre le nez dans les secrets des autres ! Je vais le suivre pour jouir du spectacle de sa correction.

Il sort.

SCÈNE II.

Même ville. Une chambre du palais ducal.

Entrent **LE DUC** et **THURIO**, bientôt suivis de **PROTÉE**.

LE DUC. Seigneur Thurio, soyez tranquille ; elle vous aimera maintenant que Valentin est banni de sa vue.

THURIO. Depuis son exil elle a redoublé pour moi de mépris ; elle fuit ma société, se moque de moi, en sorte que je désespère de jamais l'obtenir.

LE DUC. La fragile empreinte de l'amour est comme une figure taillée dans la glace ; au bout d'une heure de chaleur la glace se dissout et la figure perd sa forme. Il en sera de même

de Silvie : peu de temps suffira pour fondre la glace de ses pensées et lui faire oublier l'indigne Valentin... (*Apercevant Protée.*) Eh bien, seigneur Protée? votre compatriote est-il parti, conformément à notre proclamation?

PROTÉE. Il est parti, seigneur.

LE DUC. Ma fille est douloureusement affectée de son départ.

PROTÉE. Le temps aura bientôt tué cette douleur.

LE DUC. Je le crois; mais Thurio n'est pas de cet avis. Protée, la bonne opinion que j'ai de vous (car vous m'avez donné des preuves de ce que vous valez) m'engage à vous consulter encore.

PROTÉE. Puissé-je ne vivre et ne contempler votre altesse qu'aussi longtemps que je lui prouverai ma loyauté!

LE DUC. Vous savez combien j'ai à cœur le mariage du chevalier Thurio avec ma fille?

PROTÉE. Seigneur, je le sais.

LE DUC. Et vous n'ignorez pas non plus, sans doute, la résistance qu'elle oppose à ma volonté?

PROTÉE. Elle vous opposait cette résistance quand Valentin était ici.

LE DUC. Elle y persiste obstinément encore. Quels moyens employer pour lui faire oublier l'amour de Valentin et lui faire aimer le seigeur Thurio?

PROTÉE. Le meilleur moyen est d'accuser Valentin d'imposture, de lâcheté et de basse naissance; trois choses que les femmes détestent cordialement.

LE DUC. Oui, mais elle pensera que c'est la haine qui nous fait parler.

PROTÉE. Sans doute, si c'est un ennemi de Valentin qui lui tient ce langage; c'est pourquoi il faut le lui faire tenir par un homme qu'elle considère comme l'ami de Valentin.

LE DUC. Eh bien, chargez-vous du soin de le calomnier.

PROTÉE. C'est à quoi je répugne, seigneur. Ce rôle ne convient guère à un galant homme, surtout quand il est dirigé contre son ami.

LE DUC. Dans une circonstance où vos bons offices ne sauraient le servir, vos calomnies ne peuvent lui nuire; vous pouvez donc sans blâme entreprendre cette tâche, surtout quand c'est un ami qui vous en conjure.

PROTÉE. Je me rends, seigneur. Je ferai tout pour rabaisser Valentin dans l'esprit de votre fille, et si j'y puis réussir, elle ne continuera pas long-temps à l'aimer. Mais son amour pour Valentin une fois déraciné, ce ne sera pas une raison pour qu'elle aime le seigneur Thurio.

THURIO. A mesure que vous dévidérez d'autour de Valentin le fil de son amour, de peur qu'il ne s'embrouille, faites en sorte de le redévider autour de moi. Pour cela il faudra dire de moi autant de bien que vous direz de mal de Valentin.

LE DUC. Protée, nous nous confions à vous dans cette affaire, parce que, sur le rapport de Valentin, nous savons que vous êtes déjà le fidèle adorateur de l'amour, et que vous n'êtes pas homme à briser votre chaîne et à changer d'affection. Sur cette assurance, je vous donnerai accès auprès de Silvie ; là vous pourrez l'entretenir à loisir, car elle est sombre, triste, ennuyée, et en considération de votre ami, elle sera charmée de vous voir : vous pourrez alors la disposer par la persuasion à haïr le jeune Valentin et à aimer mon ami.

PROTÉE. Je ferai tout ce qu'il me sera possible de faire : mais vous, seigneur Thurio, vous ne mettez pas assez de vigueur dans vos attaques ; il vous faut tendre de la glu où ses désirs puissent se prendre : adressez-lui des sonnets plaintifs dont les vers soient amplement chargés des protestations de votre dévouement.

LE DUC. C'est vrai ; la céleste poésie peut beaucoup dans ces sortes d'affaires.

PROTÉE. Dites que sur l'autel de sa beauté vous sacrifiez vos larmes, vos soupirs, votre cœur ; écrivez jusqu'à ce que l'encre sèche dans votre encrier, et humectez-la de vos pleurs, puis dites-le-lui dans quelques vers touchants ; car c'étaient des fibres de poëtes qui composaient les cordes de la lyre d'Orphée, alors qu'à ses puissants accords l'acier et la pierre étaient émus, les tigres dépouillaient leur férocité, et les monstres de mer, quittant leurs abîmes profonds, venaient se jouer sur la plage. Après l'envoi de vos plaintives élégies, faites entendre sous les fenêtres de votre belle quelque doux concert, joignez aux sons des instruments les paroles d'un chant mélancolique. Le silence de la nuit servira merveilleusement l'expression de vos amoureuses douleurs. Il n'est que ce moyen pour vous concilier sa tendresse.

LE DUC. Voilà des leçons qui montrent que vous avez été amoureux.

THURIO. Je veux cette nuit même mettre votre conseil en pratique ; veuillez donc, mon cher Protée, car je m'abandonne à votre direction, veuillez m'accompagner en ville, afin d'y faire choix de quelques musiciens habiles : pour mettre sur-le-champ à exécution vos excellents avis, j'ai justement un sonnet qui fera l'affaire.

LE DUC. A l'œuvre donc, messieurs.

PROTÉE. Nous resterons avec votre altesse jusque après souper ; puis nous conviendrons de nos faits.

LE DUC. Mettez-vous-y sur-le-champ ; j'excuserai votre absence.

Ils sortent.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Une forêt près de Mantoue.

Arrivent PLUSIEURS BRIGANDS.

PREMIER BRIGAND. Camarades, préparez-vous ; je vois un voyageur.

DEUXIÈME BRIGAND. Quand il y en aurait dix, tenons ferme et dépêchons-les.

Arrivent VALENTIN et L'ÉCLAIR.

TROISIÈME BRIGAND. Arrêtez, seigneur, et jetez-nous ce que vous avez sur vous ; sinon nous allons vous faire asseoir et vous dévaliser.

L'ÉCLAIR. Seigneur, nous sommes perdus ! ce sont les scélérats que redoutent tant les voyageurs.

VALENTIN. Mes amis...

PREMIER BRIGAND. Vous n'avez pas d'amis ici ; nous sommes vos ennemis.

DEUXIÈME BRIGAND. Tais-toi ; écoutons ce qu'il a à nous dire.

TROISIÈME BRIGAND. Oui, par ma barbe, nous l'écouterons ; il a un air qui me convient.

VALENTIN. Sachez donc que je n'ai pas grand'chose à perdre ; vous voyez en moi un homme que l'adversité a frappé : mes richesses consistent dans ces chétifs vêtements ; si vous m'en dépouillez, vous m'enlèverez la totalité de ce que je possède.

DEUXIÈME BRIGAND. Où allez-vous?

VALENTIN. A Vérone.

PREMIER BRIGAND. D'où venez-vous?

VALENTIN. De Milan.

TROISIÈME BRIGAND. Y êtes-vous resté longtemps?

VALENTIN. Environ seize mois ; j'y aurais fait un plus long séjour si la fortune ennemie ne m'en avait empêché.

PREMIER BRIGAND. Avez-vous été banni de Milan ?

VALENTIN. Je l'ai été.

TROISIÈME BRIGAND. Pour quel délit ?

VALENTIN. Pour une faute qu'il m'est pénible de rappeler. J'ai tué un homme dont la mort m'a laissé un vif repentir ; toutefois je l'ai tué dans un combat loyal, sans perfide avantage ni basse trahison.

PREMIER BRIGAND. S'il en est ainsi, n'en ayez aucun repentir. Quoi ! l'on vous a banni pour une semblable peccadille ?

VALENTIN. Je me suis estimé heureux d'en être quitte à si bon marché.

PREMIER BRIGAND. Savez-vous plusieurs langues?

VALENTIN. Oui, c'est un avantage que ma jeunesse doit à ses voyages, et sans lequel j'aurais souvent été bien malheureux.

TROISIÈME BRIGAND. Par le crâne desséché du moine gras de Robin Hood, voilà un gaillard qui serait un véritable roi pour notre sauvage bande !

PREMIER BRIGAND. Il faut que nous l'ayons. Seigneurs, un mot.

L'ÉCLAIR, *à Valentin.* Maître, mettez-vous avec eux ; c'est une compagnie de voleurs fort honorables.

VALENTIN, *à l'Éclair.* Tais-toi, drôle !

DEUXIÈME BRIGAND. Répondez-nous ; vous reste-t-il quelque ressource !

VALENTIN. Aucune autre que ma bonne étoile.

TROISIÈME BRIGAND. Sachez donc que quelques-uns d'entre nous sont des hommes bien nés, que l'emportement d'une jeunesse sans frein a éloignés de la société légale ; moi-même, j'ai été banni de Vérone pour avoir voulu enlever une dame, une riche héritière, proche parente du duc.

DEUXIÈME BRIGAND. Et moi, j'ai été banni de Mantoue à cause d'un gentilhomme que, dans ma colère, mon poignard avait frappé au cœur.

PREMIER BRIGAND. Et moi, j'ai aussi été banni pour des peccadilles du même genre ; mais venons au fait. Nous vous avons fait connaître nos transgressions afin de vous expliquer notre existence extra-légale ; voyant donc en vous un cavalier bien fait, un linguiste, de votre propre aveu, et un homme pourvu d'importantes qualités, tel qu'il nous en faut un dans notre profession...

DEUXIÈME BRIGAND. Considérant d'ailleurs que vous êtes un banni, nous avons résolu de vous faire des propositions : voulez-vous être notre général, vous faire une vertu de la nécessité, et vivre comme nous dans ce désert ?

TROISIÈME BRIGAND. Qu'en dites-vous ? voulez-vous être de notre compagnie ? dites oui, et soyez notre général ; nous vous rendrons foi et hommage, nous vous obéirons et vous aimerons comme notre chef et notre roi.

PREMIER BRIGAND. Mais si vous refusez nos offres, vous êtes mort.

DEUXIÈME BRIGAND. Nous ne voulons pas que vous alliez divulguer nos propositions.

VALENTIN. Je les accepte, et veux vivre avec vous, sous la condition que vous respecterez la femme inoffensive et le voyageur pauvre.

TROISIÈME BRIGAND. Ce sont des lâchetés que nous détestons. Venez avec nous ; nous allons vous présenter à nos camarades et vous montrer tous les trésors que nous possédons et que nous mettons, ainsi que nous, à votre disposition.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Milan. Une cour du palais.

Arrive PROTÉE.

PROTÉE. J'ai déjà été perfide envers Valentin ; il faut maintenant que je sois déloyal à l'égard de Thurio. Sous prétexte

d'appuyer ses prétentions, j'ai les moyens de faire l'offre de mon propre amour; mais Silvie est trop sincère, trop vraie, trop pure, pour que mes futiles présents aient le pouvoir de la séduire. Quand je proteste de mon dévouement pour elle, elle me rappelle ma trahison envers mon ami; quand je jure à sa beauté un éternel amour, elle me reproche de m'être parjuré en manquant de foi à Julie que j'aimais; en dépit de tous ses sarcasmes, dont le moindre suffirait pour étouffer tout espoir au cœur d'un amant, pareil à un épagneul, plus elle repousse mon amour, plus il grandit et rampe à ses pieds. Mais voici Thurio; il faut maintenant nous rendre sous la fenêtre de Silvie, et lui faire entendre les accords d'une sérénade.

Arrivent **THURIO** et des **Musiciens**.

THURIO. Eh bien, seigneur Protée, vous vous êtes donc faufilé ici avant nous?

PROTÉE. Oui, sans doute, mon cher Thurio. Vous savez que l'amour se faufile où on ne veut pas l'admettre.

THURIO. Fort bien; mais j'espère que vous ne faites ici la cour à personne.

PROTÉE. Si fait; sans quoi je ne serais pas ici.

THURIO. A qui donc? à Silvie?

PROTÉE. A Silvie, pour l'amour de vous.

THURIO. Je vous en remercie personnellement. Maintenant, messieurs, accordez vos instruments et mettons-nous franchement à l'œuvre.

Arrivent **JULIE** et **L'AUBERGISTE** chez qui elle est logée; Julie est vêtue en page; ils se tiennent à quelque distance.

L'AUBERGISTE. Eh bien, mon jeune ami, il me semble que vous êtes bien triste; dites-moi pourquoi, je vous prie.

JULIE. Mais c'est que je ne puis pas être gai.

L'AUBERGISTE. Venez, je vais vous égayer; je vais vous conduire dans un endroit où vous entendrez de la musique et où vous verrez celui que vous cherchez.

JULIE. L'entendrai-je parler?

L'AUBERGISTE. Oui, certes.

JULIE. Ce sera de la musique pour moi.

La musique joue.

L'AUBERGISTE. Écoutez! écoutez!

JULIE. Est-il parmi ces gens-là?

L'AUBERGISTE. Oui, mais chut! écoutons!

CHANT.

Quelle est-elle cette Silvie,
Dont chacun a l'âme ravie,
Dont tous les bergers d'alentour
Ne vous parlent qu'avec amour?
Silvie est pure, belle et sage,
Et la grâce est son doux partage.

Est-elle tendre autant que belle?
La beauté seule, à quoi sert-elle?
La tendresse est son aliment.
Pour guérir son aveuglement,
Dans ses yeux l'amour a pris gîte;
C'est là désormais qu'il habite.

Chantons donc tous, chantons Silvie!
A la beauté jeune, accomplie,
Offrons le tribut de nos fleurs!
Elle règne sur tous les cœurs;
Il n'est rien qu'elle ne surpasse,
Et devant elle tout s'efface!

L'AUBERGISTE. Eh bien, qu'avez-vous donc? Vous voilà encore plus triste qu'avant. Qu'y a-t-il? la musique vous fait mal?

JULIE. Vous vous trompez; c'est le musicien qui me fait mal.

L'AUBERGISTE. Pourquoi, jeune homme?

JULIE. C'est qu'il joue faux, mon père.

L'AUGERGISTE. Comment! est-ce que son instrument détonne?

JULIE. Non, et cependant il joue tellement faux, qu'il fait tressaillir douloureusement jusqu'aux fibres de mon cœur.

L'AUBERGISTE. Vous avez l'oreille délicate.

JULIE. Oui, je voudrais être sourd! j'ai le cœur tout contristé.

L'AUBERGISTE. Je vois que vous n'aimez pas la musique.

JULIE. Pas le moins du monde, quand il y a pareille dissonance.

L'AUBERGISTE. Écoutez, quel changement délicieux vient de se faire!

JULIE. Oui, c'est ce changement que j'abborre.

L'AUBERGISTE. Vous voudriez donc leur voir jouer toujours la même chose?

JULIE. Je voudrais qu'on jouât toujours le même jeu. Mais,

mon père, ce Protée, dont nous parlions, vient-il voir souvent cette noble dame?

L'AUBERGISTE. Lance, son domestique, m'a dit qu'il l'aimait outre mesure.

JULIE. Où est Lance?

L'AUBERGISTE. Il est allé chercher un chien que, par ordre de son maître, il doit demain offrir en présent à la dame de ses pensées.

JULIE. Chut! écartons-nous! la compagnie se sépare.

PROTÉE. Seigneur Thurio, soyez tranquille! je plaiderai si bien votre cause, que vous rendrez hommage à mon savoir-faire.

THURIO. Où nous reverrons-nous?

PROTÉE. Au puits de Saint-Grégoire.

THURIO. Adieu.

Thurio et les Musiciens sortent.

SILVIE se montre à sa fenêtre.

PROTÉE. Madame, bonsoir à votre altesse.

SILVIE. Je vous remercie de votre musique, messieurs : quel est celui qui a parlé?

PROTÉE. Un homme, madame, dont vous apprendriez bientôt à reconnaître la voix, si vous saviez tout ce qu'il y a de sincérité dans son cœur loyal.

SILVIE. Le chevalier Protée, si je ne me trompe.

PROTÉE. Le chevalier Protée, votre serviteur, noble dame.

SILVIE. Quelle est votre volonté?

PROTÉE. D'exécuter la vôtre.

SILVIE. Vous aurez ce que vous souhaitez; ma volonté est que vous retourniez sur-le-champ chez vous. Mortel astucieux, parjure, fourbe et déloyal! as-tu pu supposer que je serais assez faible, assez insensée, pour me laisser séduire par un homme dont les serments trompeurs ont abusé tant de femmes? Va-t'en, va-t'en, et demande pardon à ta fiancée. Pour moi, j'en prends à témoin la pâle reine des nuits, je suis si éloignée d'accueillir tes vœux, que ta recherche criminelle n'excite que mon mépris, et que je me reprocherai tout à l'heure le temps que j'emploie maintenant à te parler.

PROTÉE. Femme charmante, je conviens que j'ai aimé une dame; mais elle est morte.

JULIE, *à part.* Si je disais cela, je dirais un mensonge ; car assurément elle n'est pas encore en terre.

SILVIE. Elle est morte, dis-tu ? mais Valentin, ton ami, est vivant ; tu sais que je suis sa fiancée, et tu ne rougis pas de l'offenser par ta recherche importune !

PROTÉE. J'apprends aussi que Valentin est mort.

SILVIE. Eh bien, suppose également que je le suis ; car, sois-en sûr, mon amour est enseveli dans sa tombe.

PROTÉE. Femme adorée, permettez que je l'exhume.

SILVIE. Va sur la tombe de ta dame et exhume sa tendresse, ou du moins ensevelis la tienne dans son sépulcre.

JULIE, *à part.* Il n'a point entendu cela.

PROTÉE. Madame, si telle est la dureté de votre cœur, accordez du moins votre portrait à mon amour, ce portrait qui est suspendu au mur de votre chambre ; je lui parlerai, je lui offrirai mes soupirs et mes pleurs ; car, du moment où la substance de votre personne adorable est consacrée à d'autres, je ne suis plus qu'une ombre de moi-même, et c'est à votre ombre que j'offrirai ma sincère tendresse.

JULIE, *à part.* Si c'était une substance, tu la tromperais sans nul doute ; tu la réduirais à n'être plus qu'une ombre comme moi.

SILVIE. Je ne me soucie pas du tout, seigneur, d'être votre idole ; mais, faux comme vous l'êtes, il vous convient mieux qu'à personne d'adorer des ombres et d'encenser de fausses images ; envoyez donc chez moi, et je vous ferai remettre mon portrait ; sur ce, bonne nuit.

PROTÉE. Comme en ont les malheureux qui doivent être exécutés le lendemain.

Protée s'éloigne ; Silvie se retire de sa croisée.

JULIE. Mon père, voulez-vous que nous partions ?

L'AUBERGISTE. Sur ma vie, je dormais profondément.

JULIE. Dites-moi, je vous prie, où demeure ce Protée ?

L'AUBERGISTE. Parbleu ! chez moi. Il me semble qu'il est bientôt jour.

JULIE. Pas encore ; mais cette nuit est la plus longue et la plus pénible que j'aie jamais passée.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Même lieu.

Arrive ÉGLAMOUR.

ÉGLAMOUR. Voici l'heure où dona Silvie m'a prié de passer pour connaître ses intentions ; elle a besoin de moi pour quelque chose d'important. Madame, madame !

SILVIE paraît à sa croisée.

SILVIE. Qui m'appelle ?

ÉGLAMOUR. Votre serviteur et votre ami, qui vient prendre les ordres de votre altesse.

SILVIE. Sir Églamour, soyez mille fois le bienvenu.

ÉGLAMOUR. Je vous en dirai autant, madame. Conformément à vos ordres, je suis venu de bonne heure, pour savoir ce qu'il vous plaît de me commander.

SILVIE. O Églamour, vous êtes un gentilhomme (et ne croyez pas que je vous flatte, je vous jure qu'il n'en est rien), vous êtes, dis-je, un gentilhomme brave, sage, humain, accompli. Vous n'ignorez pas combien m'est cher Valentin, qu'on vient de bannir ; et vous savez que mon père voudrait m'obliger à épouser le vaniteux Thurio, que j'abhorre de toute mon âme. Vous-même vous avez aimé ; et, je vous l'ai entendu dire, le jour qui vit mourir votre fiancée et votre amour pénétra votre cœur d'une douleur si vive, que vous fîtes vœu de célibat sur sa tombe. Seigneur Églamour, je veux aller rejoindre Valentin à Mantoue, où l'on m'assure qu'il réside ; mais comme la route offre des dangers, pleine de confiance dans votre honneur et votre loyauté, je désire être accompagnée par vous. Ne m'objectez pas la colère de mon père, Églamour, mais songez à ma douleur, la douleur d'une femme ; songez que je suis justifiée à fuir de ces lieux, pour me soustraire à une union coupable, digne des malédictions du ciel et de la fortune. Je vous en supplie avec toute l'ardeur d'une âme aussi pleine de douleurs que l'Océan de sables, tenez-moi compagnie, et venez avec moi ; sinon, gardez-moi le secret, et je me hasarderai à partir seule.

ÉGLAMOUR. Madame, je plains sincèrement vos sujets d'affliction ; je sais que la vertu les approuve, et consens à vous accompagner ; insouciant de ce qui peut m'advenir, tous mes

vœux sont pour la réussite de votre projet. Quand voulez-vous partir?

SILVIE. Ce soir.

ÉGLAMOUR. Où irai-je vous prendre?

SILVIE. A la cellule du frère Patrice, à qui je désire me confesser.

ÉGLAMOUR. J'y rejoindrai sans faute votre altesse. Adieu, noble dame.

SILVIE. Adieu, obligeant Églamour.

Silvie rentre; Églamour s'éloigne.

SCÈNE IV.

Même lieu.

Arrive **LANCE**, conduisant son chien en laisse.

LANCE. Quand un domestique se conduit comme un chien avec son maître, voyez-vous, tout va mal. Un animal que j'ai élevé dès l'âge le plus tendre, que j'ai sauvé de la noyade subie par trois ou quatre de ses frères et sœurs aveugles! J'ai pris la peine de l'instruire; j'ai donné à son éducation des soins tout particuliers. Mon maître m'avait ordonné d'aller l'offrir en présent à dona Silvie; j'étais à peine entré dans la salle à manger, que mon gaillard va droit à l'office, et s'empare d'une cuisse de chapon. Oh! c'est abominable qu'un chien ne sache pas se bien conduire dans toute espèce de compagnie. Je voudrais qu'un chien prît sur lui d'être véritablement un chien, un chien en tout et pour tout. Si je n'avais pas eu l'esprit de prendre sur moi la faute qu'il avait commise, je crois, Dieu me pardonne, qu'on la lui eût fait expier par la potence; il est certain qu'il eût été puni. Vous allez en juger. Le voilà qui, sous la table du duc, s'ingère dans la compagnie de trois ou quatre chiens bien nés; il n'y était pas resté deux minutes, que l'odorat de toute la société remarqua sa présence: « A la porte le chien! dit l'un. — Quel est ce chien-là? dit un autre. — Chassez-le! dit un troisième. — Qu'on le pende! » dit le duc. Moi, dont le nez est depuis longtemps au fait, je reconnus mon Crab; en conséquence, j'allai trouver le valet du chenil: « Ami, lui dis-je, vous allez fouailler ce chien, n'est-ce pas? — Certainement, me dit-il. — Ce sera une injustice, lui dis-je; c'est moi qui ai commis la faute. » Sur ce, sans plus de cérémonie, il me mit à la porte à coups de fouet. Y a-t-il

beaucoup de maîtres qui en feraient autant pour leur domestique? Sur ma parole, il m'est arrivé d'être mis dans les ceps pour des puddings qu'il avait volés; sans quoi, on l'aurait exécuté. J'ai subi le pilori pour des oies qu'il avait tuées; sans quoi, il en eût porté la peine. Coquin, tu as maintenant oublié tout cela! Drôle, je me rappelle le tour que tu m'as joué quand j'ai pris congé de dona Silvie; ne t'avais-je pas recommandé d'avoir les yeux sur moi et de faire comme je ferais? Quand m'as-tu vu lever la jambe et salir le vertugadin d'une dame? M'as-tu jamais vu commettre pareille incongruité?

Arrivent **PROTÉE** et **JULIE** habillée en page.

PROTÉE. Tu te nommes Sébastien? tu me plais, et j'ai tout à l'heure une commission à te donner.

JULIE. Comme il vous plaira; je ferai ce que je pourrai.

PROTÉE. Je l'espère. (*A Lance.*) Te voilà donc, vaurien? Qu'es-tu devenu depuis deux jours?

LANCE. Seigneur, comme vous me l'aviez ordonné, j'ai été présenter le chien à dona Silvie.

PROTÉE. Et qu'a-t-elle dit de mon petit bijou?

LANCE. Parbleu, elle a dit que votre chien n'était qu'un vilain dogue, et qu'un présent pareil ne méritait pas de remercîments.

PROTÉE. Mais elle a accepté mon chien?

LANCE. Non, certes; et je vous le ramène.

PROTÉE. Eh quoi! c'est là le chien que tu lui as offert de ma part?

LANCE. Oui, seigneur; l'autre roquet m'a été volé sur la place du marché par les aides du bourreau; je l'ai remplacé par le mien; j'ai pensé qu'étant dix fois plus gros que le vôtre, l'importance du cadeau en serait augmentée d'autant.

PROTÉE. Va-t'en et retrouve mon chien à tout prix, ou ne reparais jamais en ma présence. Va-t'en, te dis-je; restes-tu ici pour me narguer, drôle, qui chaque jour me fais rougir?

Lance s'éloigne.

PROTÉE, *continuant.* Sébastien, je t'ai pris à mon service, en partie parce que j'ai besoin d'un jeune homme tel que toi, qui puisse exécuter mes commissions avec intelligence, car il n'y a aucun fonds à faire sur un lourdaud de son espèce, mais surtout parce que ta figure et tes manières me plaisent; je ne

sais si mes pressentiments me trompent, mais elles donnent une idée favorable de ton éducation, de ta famille et de ta probité. Sache donc que c'est pour cela que je t'ai engagé à mon service. Prends cette bague et remets-la de ma part à dona Silvie; celle de qui je la tiens m'aimait beaucoup.

JULIE. Il paraît que vous ne l'aimez plus, puisque vous vous séparez de ce gage de sa tendresse. Elle est morte, sans doute ?

PROTÉE. Non, je pense qu'elle vit encore.

JULIE. Hélas!

PROTÉE. Pourquoi cet hélas ?

JULIE. Je ne puis m'empêcher de la plaindre.

PROTÉE. Pourquoi la plains-tu?

JULIE. Parce que je crois qu'elle vous aimait autant que vous aimez votre Silvie; elle pense sans cesse à celui qui a oublié son amour; vous adorez celle qui est indifférente au vôtre. C'est pitié qu'un amour si peu partagé, et quand j'y pense, je ne puis m'empêcher de pleurer.

PROTÉE. N'importe, donne-lui cette bague et cette lettre. Tu vois d'ici sa chambre. Dis à la dame de mes pensées que je réclame son céleste portrait qu'elle m'a promis. Ton message accompli, viens me rejoindre chez moi, où tu me trouveras triste et solitaire.

Protée s'éloigne.

JULIE. Est-il beaucoup de femmes qui se chargeraient d'un semblable message? Hélas! pauvre Protée! tu as choisi un renard pour garder tes agneaux. Insensée que je suis! pourquoi le plaindrais-je, lui qui me méprise du plus profond de son cœur? Mais non, puisque je l'aime, je dois le plaindre. Je lui donnai cette bague lorsqu'il me quitta, afin qu'elle lui rappelât ma tendresse; et maintenant, je vais demander ce que je voudrais ne pas obtenir; je vais offrir ce que je voudrais qu'on refusât. J'aime mon maître d'un amour sincère et vrai; mais je ne puis le servir loyalement qu'en me trahissant moi-même. N'importe, je vais parler pour lui, mais avec froideur, car le ciel m'est témoin combien je désire le voir échouer.

Arrive SILVIE, accompagnée.

JULIE. Noble dame, salut! Veuillez, je vous prie, avoir la bonté de me faire parler à dona Silvie.

SILVIE. Si c'était moi, qu'auriez-vous à lui dire ?

JULIE. Si c'est vous, je vous supplie d'entendre le message dont on m'a chargé pour vous.

SILVIE. De la part de qui?

JULIE. De mon maître, le chevalier Protée, madame.

SILVIE. Ah! il vous envoie chercher un portrait?

JULIE. Oui, madame.

SILVIE. Ursule, va chercher mon portrait. (*On apporte le portrait.*) Allez, donnez ceci à votre maître; dites-lui de ma part qu'une certaine Julie, que sa volage pensée oublie, conviendrait à sa chambre beaucoup mieux que cette image vaine.

JULIE, *lui remettant un papier.* Madame, veuillez prendre lecture de cette lettre. Pardonnez, madame, je vous ai, par inadvertance, remis un papier pour un autre. Voici le billet destiné à votre seigneurie.

Elle lui présente un second papier.

SILVIE. Permettez, je vous prie, que je jette encore un coup d'œil là-dessus.

JULIE. Je ne le puis pas, pardonnez-moi, madame.

SILVIE, *lui remettant le premier papier.* Prenez; je ne veux pas même jeter les yeux sur ce que m'écrit votre maître. Je sais d'avance que sa lettre est farcie de protestations et pleine de nouveaux serments qu'il enfreindra aussi facilement que je déchire ce papier.

Elle déchire la lettre.

JULIE. Madame, il envoie cette bague à votre seigneurie.

SILVIE. N'a-t-il pas de honte de me l'envoyer? Je lui ai entendu dire mille fois que sa Julie la lui a donnée à son départ; quoique son doigt imposteur ait profané cette bague, le mien ne fera pas à sa Julie cette injure.

JULIE. Elle vous en remercie.

SILVIE. Que dites-vous?

JULIE. Je vous remercie, madame, des égards que vous avez pour elle; pauvre dame! mon maître l'a traitée bien injustement!

SILVIE. La connaissez-vous?

JULIE. Presque autant que moi-même. Combien de fois j'ai pleuré en songeant à ses chagrins!

SILVIE. Elle pense, sans doute, que Protée l'a délaissée.

JULIE. Je le crois, et c'est là la cause de son affliction.

SILVIE. N'est-elle pas bien belle?

JULIE. Elle a été plus belle, madame, qu'elle n'est maintenant : quand elle se croyait aimée de mon maître, elle était, à mon avis, aussi belle que vous ; mais depuis qu'elle a négligé son miroir, qu'elle a rejeté le masque qui mettait son visage à l'abri du soleil, l'air a fané les roses sur ses joues et bruni les lis de son teint, en sorte qu'elle est aujourd'hui presque aussi basanée que moi.

SILVIE. Quelle est sa taille?

JULIE. A peu près la mienne; car à la Pentecôte dernière, au milieu des jeux auxquels nous nous livrions, nos jeunes gens voulurent que je prisse un rôle de femme, et me firent mettre une robe de dona Julie; au jugement de tous, cette robe m'allait comme si elle eût été faite pour moi; je sais donc par là qu'elle est à peu près de ma taille. Ce jour-là je la fis beaucoup pleurer; car je jouais, madame, un rôle attendrissant, celui d'Ariane pleurant le parjure de Thésée et sa fuite déloyale. Je jouai ce rôle avec tant de vérité, qu'émue en voyant mes pleurs, ma pauvre maîtresse fondit en larmes; et que je meure si par la pensée je ne ressentis pas sa douleur comme elle-même.

SILVIE. Elle t'en est reconnaissante, bon jeune homme! Hélas! pauvre femme! solitaire et délaissée! Je pleure moi-même en pensant à ce que tu viens de dire. Tiens, jeune homme, voici ma bourse; je te donne ceci pour l'amour de ta charmante maîtresse, parce que tu l'aimes bien. Adieu.

Silvie s'éloigne.

JULIE. Et elle t'en remerciera, si jamais tu viens à la connaître. Dame vertueuse, douce et belle! j'espère qu'elle accueillera froidement les vœux de mon maître, puisqu'elle a tant d'égards pour l'amour de ma maîtresse. Hélas! comment est-il possible que l'amour se joue ainsi de lui-même! voici son portrait : regardons-le; il me semble qu'avec cette parure, mon visage serait aussi charmant que le sien; et pourtant, si je ne m'abuse, le peintre l'a un peu flattée. Ses cheveux sont bruns; les miens sont d'un blond parfait : si c'est uniquement à cette différence que tient l'amour de Protée, je me procurerai de faux cheveux de la même couleur. Ses yeux sont gris comme le verre, les miens également! oui, mais son front est bas, et le mien est élevé. Qu'aime-t-il donc en elle que je ne puisse lui faire aimer en moi, si l'amour n'était un dieu aveugle? Al-

lons, Julie, ombre de toi-même, emporte cette ombre, car c'est ta rivale. O portrait insensible! tu seras divinisé, baisé, aimé, adoré; et pourtant s'il y avait quelque raison dans cette idolâtrie, c'est à ma personne que s'adresseraient ces hommages. Mais je te traiterai avec égards en considération de ta maîtresse qui m'a traitée de même; n'était cela, par Jupiter, mes ongles arracheraient tes yeux inanimés, afin que mon maître cessât d'être amoureux de toi.

Elle s'éloigne.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Même ville. Une abbaye.

Entre ÉGLAMOUR.

ÉGLAMOUR. Le soleil commence à dorer l'occident; voici l'heure où Silvie doit me rejoindre à la cellule du frère Patrice. Elle viendra sans nul doute, car les amants sont exacts, et viennent plutôt avant qu'après l'heure convenue, tant leur impatience est grande.

Entre SILVIE.

ÉGLAMOUR, *continuant*. La voici. Madame, soyez la bienvenue.

SILVIE. Vous également. Dépêchons-nous, mon bon Églamour! sortons par la poterne du mur de l'abbaye; je crains d'être suivie.

ÉGLAMOUR. Ne craignez rien; la forêt est à trois lieues d'ici tout au plus; quand nous l'aurons atteinte, nous serons en sûreté.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Même ville. Un appartement dans le palais ducal.

Entrent THURIO, PROTÉE et JULIE habillée en page.

THURIO. Seigneur Protée, comment Silvie accueille-t-elle mes propositions?

PROTÉE. Seigneur, elle me semble un peu radoucie; néanmoins elle trouve à redire à votre personne.

THURIO. Est-ce qu'elle trouve que j'ai la jambe trop longue?

PROTÉE. Non, mais trop mince.

THURIO. Je porterai des bottes pour lui donner plus de rotondité.

PROTÉE. Il n'y a pas d'éperon qui puisse aiguillonner l'amour de manière à lui faire aimer ce qu'il déteste.

THURIO. Que dit-elle de ma figure?

PROTÉE. Elle dit que vous avez le teint blanc.

THURIO. Elle ment, la friponne; j'ai le teint brun.

PROTÉE. Mais les perles sont blanches; et vous connaissez le vieux proverbe : les bruns sont des perles aux yeux des jolies femmes.

JULIE, *à part.* Des perles comme toi n'attireront jamais les regards des femmes; pour moi, je fermerais les yeux pour ne pas les voir.

THURIO. Comment trouve-t-elle ma conversation?

PROTÉE. Fort insipide quand vous parlez de guerre.

THURIO. Mais charmante quand je parle de paix et d'amour.

JULIE, *à part.* Jamais plus attrayante que quand tu ne dis mot.

THURIO. Que dit-elle de ma vaillance?

PROTÉE. O seigneur! elle n'a pas, à cet égard, le moindre doute.

JULIE, *à part.* Elle n'en saurait avoir avec la connaissance qu'elle a de ta poltronnerie.

THURIO. Que dit-elle de ma naissance?

PROTÉE. Que vous avez une belle généalogie.

JULIE, *à part.* Elle commence par un galant homme et se termine par un sot.

THURIO. Fait-elle cas de mes propriétés?

PROTÉE. Oui, mais elle regrette...

THURIO. Quoi?

JULIE, *à part.* Qu'elles soient dans la possession d'un pareil âne.

PROTÉE. Qu'elles soient aliénées, (*à part*) ainsi que le propriétaire.

JULIE. Voici le duc.

Entre LE DUC.

LE DUC. Bonjour, seigneur Protée! bonjour, Thurio! qui de vous a vu aujourd'hui Églamour?

THURIO. Ce n'est pas moi.

PROTÉE. Ni moi.

LE DUC. Avez-vous vu ma fille ?

PROTÉE. Pas davantage.

LE DUC. Alors, nul doute qu'elle n'ait pris la fuite pour aller rejoindre ce misérable Valentin. Cela est certain, car le frère Laurent les a rencontrés tous deux dans la forêt, où il se promenait pour faire pénitence : quant à Églamour, il l'a parfaitement reconnu; pour Silvie, il conjecture que c'était elle; mais comme elle était masquée, il n'en est pas sûr : d'ailleurs elle se proposait d'aller se confesser ce soir à la cellule du frère Patrice, et on ne l'y a point trouvée. Ces présomptions me confirment dans l'idée qu'elle s'est enfuie. Veuillez donc ne point perdre de temps en paroles; mais montez sur-le-champ à cheval, et venez me rejoindre sur le versant de la montagne, dans la direction de Mantoue; car c'est là qu'ils se sont enfuis. Hâtez-vous, messieurs, et suivez-moi.

Il sort.

THURIO. Parbleu, voilà qui est bien sot à elle de fuir le bonheur qui la suit; je vais aller à sa recherche, plutôt pour me venger d'Églamour que par amour pour Silvie, cette tête légère.

Il sort.

PROTÉE. Et moi, j'irai plutôt par amour pour Silvie que par haine pour Églamour, le compagnon de sa fuite.

Il sort.

JULIE. Et moi, j'irai aussi, plutôt pour traverser cet amour que par haine pour Silvie, à qui l'amour à fait prendre la fuite.

Elle sort.

SCÈNE III.

Une forêt sur les frontières de Mantoue.

Arrivent SILVIE et des BRIGANDS.

PREMIER BRIGAND. Venez, venez; soyez tranquille; nous allons vous conduire à notre capitaine.

SILVIE. Bien d'autres malheurs m'ont appris à supporter celui-ci avec patience.

DEUXIÈME BRIGAND. Allons, emmène-la.

PREMIER BRIGAND. Où est le cavalier qui était avec elle?

TROISIÈME BRIGAND. Ayant le pied leste, il nous a échappé; mais Moïse et Valère sont à sa poursuite. Va conduire cette femme à l'extrémité occidentale du bois; c'est là qu'est notre capitaine : nous allons traquer celui qui s'est enfui; nos gens sont échelonnés sur toute la lisière du bois; il est impossible qu'il nous échappe.

PREMIER BRIGAND. Venez, je vais vous conduire à la caverne de notre capitaine. Ne craignez rien; il a un caractère honorable; il n'est pas homme à manquer de respect à une femme.

SILVIE. O Valentin! c'est pour toi que j'endure ceci!

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Une autre partie de la forêt.

Arrive VALENTIN.

VALENTIN. Combien l'habitude est puissante sur l'homme! Cette solitude ombreuse, ces bois infréquentés, je m'en accommode mieux que des villes populeuses et florissanttes : ici, je puis m'asseoir seul et loin de tous les regards; je puis aux chants plaintifs du rossignol unir ma voix gémissante et les accents de ma douleur. O toi qui habites dans mon cœur, ne quitte pas ta demeure si longtemps solitaire, si tu ne veux que, tombant en ruines, l'édifice ne s'écroule et ne laisse plus aucun souvenir de ce qu'il était. Ranime-moi par ta présence, ô Silvie! viens, nymphe charmante, et console ton berger désolé! — Quels cris et quel vacarme aujourd'hui dans cette forêt? voilà mes compagnons qui n'ont de loi que leur volonté; ils sont sans doute à la poursuite de quelque infortuné voyageur; malgré l'affection qu'ils me portent, j'ai beaucoup de peine à les empêcher de commettre des actes de brutalité. Qui vient de ce côté? tenons-nous à l'écart.

Il se retire à l'écart.

Arrivent PROTÉE, SILVIE et JULIE vêtue en page.

PROTÉE. Madame, quelle que soit votre indifférence pour tout ce que fait votre serviteur, je vous ai rendu ce service au péril de ma vie; je vous ai délivrée des mains de celui qui voulait faire violence à votre honneur et à votre amour. Je ne demande pour toute récompense qu'un bienveillant regard; je n'en puis demander et certes vous ne pouvez m'en accorder moins.

VALENTIN, *à part.* Comme tout ce que je vois, tout ce que j'entends ressemble à un rêve! Amour! donne-moi la patience de me contenir quelques instants.

SILVIE. Malheureuse que je suis!

PROTÉE. Vous étiez malheureuse, madame, avant que je vinsse; mais par mon arrivée je vous ai rendue heureuse.

SILVIE. Ta présence me rend la plus malheureuse des femmes.

JULIE, *à part.* Et moi aussi, quand il est près de toi.

SILVIE. Si j'avais été saisie par un lion affamé, j'eusse mieux aimé lui servir de proie que de devoir ma délivrance au fourbe Protée. Cieux! je vous en prends à témoin, autant j'aime Valentin, dont la vie m'est aussi chère que mon âme, autant, car au delà est impossible, je déteste le traître, le parjure Protée : va-t'en donc et cesse tes sollicitations.

PROTÉE. Quelle action périlleuse, dût-il y aller de ma vie, n'accomplirais-je pas pour obtenir de vous un seul regard affectueux? Ah! c'est une malédiction en amour, et maintenant je l'éprouve, lorsque aimant une femme on n'en peut être aimé.

SILVIE. Lorsque aimé d'une femme, Protée ne peut l'aimer. Rappelle-toi le cœur de Julie! Julie, ton premier amour passionné; Julie, pour laquelle naguère tu déchiras ta foi en mille serments; et voilà que pour m'aimer tous ces serments ont abouti à un parjure. Tu n'as plus ta foi maintenant, à moins que tu n'en eusses deux, ce qui est pire mille fois que de n'en point avoir; mieux vaut n'en avoir point que de l'avoir double, ce qui est une de trop, traître à ton ami!

PROTÉE. En amour, qui respecte l'amitié?

SILVIE. Tous les hommes, hormis Protée.

PROTÉE. Eh bien, puisque des paroles de douceur ne peuvent t'amener à concevoir pour moi des sentiments plus doux, je triompherai de toi en soldat, à la pointe de l'épée, et contrairement à la nature de l'amour : pour me faire aimer j'aurai recours à la force.

SILVIE. O ciel!

PROTÉE. De gré ou de force tu céderas à mes désirs.

VALENTIN. Scélérat! écarte ta main brutale, lâche et perfide ami!

PROTÉE. Valentin!

VALENTIN. Ami vulgaire, sans affection et sans foi, comme ils le sont tous, traître! tu as trompé mes espérances; il fallait

que je le visse de mes propres yeux pour le croire : je n'ose pas dire maintenant que j'aie un seul ami au monde ; tu me donnerais un démenti. A qui se fier maintenant, lorsque le cœur est trahi par la main droite ? Protée, il m'est pénible de ne pouvoir plus me fier à toi et d'être obligé, à cause de toi, de mettre une barrière entre le monde et moi. Les blessures intimes sont les plus profondes. Malédiction ! faut-il que de tous les ennemis un ami soit le pire !

PROTÉE. Ma honte et mon crime m'accablent. Pardonne-moi, Valentin ; si une douleur sincère est une expiation suffisante de ma faute, je te l'offre ici ; l'amertume de mes remords est égale à mon crime.

VALENTIN. Eh bien, tout est réparé, et je te rends ma confiance : quiconque n'est point désarmé par le repentir, n'appartient ni au ciel ni à la terre ; car la terre et le ciel pardonnent ; la pénitence apaise la colère de l'Eternel.

JULIE. Malheureuse !

Elle s'évanouit.

PROTÉE, *la recevant dans ses bras.* Qu'a donc ce jeune homme ?

VALENTIN, *s'approchant.* Eh bien, jeune homme, eh bien, qu'y a-t-il ? ouvrez les yeux ! parlez !

JULIE. Mon bon seigneur, mon maître m'avait chargé de remettre une bague à dona Silvie, et j'ai oublié de le faire.

PROTÉE. Jeune homme, où est cette bague ?

JULIE, *lui remettant une bague.* Tenez, la voici.

PROTÉE. Voyons ! mais c'est la bague que j'ai donnée à Julie.

JULIE. Oh ! je vous demande pardon, seigneur ; je me suis trompé ; voici l'anneau que vous avez envoyé à Silvie.

Elle lui présente une autre bague.

PROTÉE. D'où te vient cet anneau ? c'est celui qu'en partant j'ai donné à Julie.

JULIE. Et Julie me l'a donné, et c'est Julie elle-même qui l'a apporté ici.

PROTÉE. Comment, Julie ?

JULIE. Reconnais celle qui a reçu tous tes serments, et qui les a religieusement conservés dans son cœur ! Combien les as-tu déracinés par le parjure ? O Protée ! que ce vêtement te fasse rougir ; rougis de m'avoir forcée à revêtir un costume

immodeste, si toutefois il y a quelque chose de honteux dans un déguisement inspiré par l'amour. Aux yeux de la pudeur, il y a moins de honte dans la femme à changer de costume qu'il n'y en a dans l'homme à changer de sentiments.

PROTÉE. Qu'il n'y en a dans l'homme à changer de sentiments! Tu dis vrai. O ciel! l'homme serait parfait s'il était constant. Cette unique erreur est la source de toutes ses fautes et l'entraîne à toutes transgressions; l'inconstance renonce avant d'avoir commencé. Qu'y a-t-il dans les traits de Silvie que mes yeux constants ne puissent voir avec plus de fraîcheur encore dans Julie?

VALENTIN. Allons, allons, donnez-moi tous deux la main; que j'aie le bonheur d'effectuer cette heureuse réconciliation; ce serait dommage que deux amis comme vous restassent longtemps ennemis.

PROTÉE, *pressant Julie sur son cœur.* Le ciel m'est témoin que tous mes vœux sont comblés!

JULIE. Et les miens aussi.

Arrivent **LE DUC** et **THURIO**, accompagnés de plusieurs **BRIGANDS**.

LES BRIGANDS. Une prise! une prise! une prise!

VALENTIN. Arrêtez! c'est monseigneur le duc. Votre altesse est la bienvenue auprès d'un homme disgracié, Valentin le banni.

LE DUC. Le chevalier Valentin!

THURIO. Voilà Silvie, et Silvie m'appartient.

VALENTIN. Arrière, Thurio, ou tu es mort! tiens-toi à distance de ma colère; ne dis pas que Silvie t'appartient; si tu le répètes, Milan ne te reverra pas. La voici devant toi; ose seulement la toucher ou l'effleurer de ton souffle.

THURIO. Sire Valentin, je ne me soucie point d'elle, moi; bien fou est, à mes yeux, qui mettrait sa vie en péril pour une femme qui ne l'aime pas le moins du monde; et vous pouvez la prendre.

LE DUC. Et tu n'en es que plus lâche et plus vil de renoncer à elle aussi facilement, après tout ce que tu as fait pour l'obtenir... Par l'honneur de mes aïeux, j'applaudis, Valentin, à ta conduite pleine de cœur, et te crois digne de l'amour d'une reine. Je te le déclare donc, j'abjure ici tous les griefs du passé, j'oublie toute inimitié antérieure, et je te rappelle à ma cour. Une satisfaction est due à ton mérite sans rival; j'y souscris

moi-même, et je te dis : Seigneur Valentin, je te tiens pour gentilhomme et de bonne maison ; prends ta Silvie, car tu l'as méritée.

VALENTIN. Je remercie votre altesse ; ce don fait mon bonheur. Permettez maintenant qu'au nom de votre fille je vous demande une grâce.

LE DUC. Quelle qu'elle soit, à ta considération je l'accorde.

VALENTIN, *montrant ses compagnons.* Ces proscrits parmi lesquels j'ai vécu sont des hommes doués d'estimables qualités ; pardonnez-leur ce qu'ils ont fait ici, et qu'ils soient rappelés de leur exil ; mon digne seigneur, ils sont maintenant corrigés, civils, pleins de bons sentiments, et l'état pourra les employer utilement.

LE DUC. J'y consens, je leur pardonne ainsi qu'à toi ; dispose d'eux selon la connaissance que tu as de leur mérite respectif. Maintenant, partons ; allons terminer tous nos différends par des fêtes, des réjouissances et de splendides solennités.

VALENTIN. Tout en marchant, je prendrai la liberté d'entretenir votre altesse et je la ferai sourire. (*Montrant Julie.*) Que dites-vous de ce jeune page, monseigneur ?

LE DUC. C'est un jeune homme qui ne manque pas de grâce ; il rougit.

VALENTIN. Je vous réponds, monseigneur, qu'il a plus de grâce qu'il n'est donné à un jeune homme d'en avoir.

LE DUC. Je ne vous comprends pas.

VALENTIN. Si vous le permettez, je vous conterai tout cela chemin faisant, et vous serez émerveillé de ce qui est arrivé. — Viens, Protée ; ta seule punition sera de m'entendre raconter la découverte de tes amours : cela fait, un même jour verra mon hyménée et le tien ; nous n'aurons qu'une fête, qu'une maison, et nos deux bonheurs n'en feront qu'un.

Ils s'éloignent.

FIN DES DEUX GENTILSHOMMES DE VÉRONE.

LES JOYEUSES

COMMÈRES DE WINDSOR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

SIR JOHN FALSTAFF.
FENTON, amant d'Anna Page.
CERVEAUVIDE, juge de paix.
NIGAUDIN, cousin de Cerveauvide.
M. FORD, } habitants de Windsor.
M. PAGE, }
WILLIAM PAGE, jeune fils de M. Page.
SIR HUGUES EVANS, ministre gallois.
LE DOCTEUR CAIUS, médecin français.
L'HOTE de l'auberge de la Jarretière.
BARDOLPHE, } escrocs à la suite de Falstaff.
PISTOLET, }
NYM, }
ROBIN, page de Falstaff.
SIMPLE, laquais de Nigaudin.
BARBET, laquais du docteur Caïus.
Mme FORD.
Mme PAGE.
MISS ANNA PAGE, sa fille.
Mme VABONTRAIN, gouvernante du docteur Caïus.
DOMESTIQUES de Page, de Ford, etc.

La scène est à Windsor et dans les environs.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

A Windsor, devant la maison de M. Page.

Arrivent CERVEAUVIDE, NIGAUDIN et SIR HUGUES EVANS.

CERVEAUVIDE. Vous avez beau dire, sir Hugues, je porterai l'affaire devant la chambre étoilée[1]. Vingt sir John Falstaff ne me feront pas peur, et on ne se jouera pas impunément de Robert Cerveauvide, écuyer.

NIGAUDIN. Juge de paix dans le comté de Glocester, et *coram*[2].

CERVEAUVIDE. Oui, cousin Nigaudin; et *cus talorum*[3].

NIGAUDIN. Et *ratolorum* encore; gentilhomme né, mon-

[1] Ben Johnson prétend que la chambre étoilée avait droit de connaître des voies de fait et sévices.

[2] Pour *quorum*. On nomme ainsi en Angleterre le nombre légalement suffisant pour délibérer dans un tribunal ou un comité.

[3] *Custos rotularum.*

sieur le ministre, qui signe *armigero*, dans tous les actes, billets, mandats, quittances ou obligations quelconques.

CERVEAUVIDE. Oui-da, nous le faisons; et depuis trois cents ans nous n'avons pas cessé de le faire.

NIGAUDIN. Tous ses successeurs décédés avant lui l'ont fait, et tous ses ancêtres qui viendront après lui pourront en faire autant. Ils pourront mettre douze brochets dans leurs armes.

CERVEAUVIDE. C'est un vieux blason.

EVANS. Douze brochets vont bien dans un vieux blason.

CERVEAUVIDE. Le brochet est un poisson frais; c'est du poisson salé qu'un vieux blason.

NIGAUDIN. Puis-je prendre quartiers, cousin?

CERVEAUVIDE. Vous le pouvez, en vous mariant.

EVANS. Tant pis s'il prend quartier.

CERVEAUVIDE. Pas du tout.

EVANS. Si fait, par Notre-Dame! s'il prend un quartier de votre blason, il ne vous en restera plus que trois, dans mon humble opinion : mais laissons cela. S'il est vrai que sir John Falstaff vous ait fait une insulte, je suis homme d'église, et je m'estimerai heureux d'amener entre vous un compromis, et d'obtenir pour vous des réparations convenables.

CERVEAUVIDE. Le conseil en sera juge. Il y a eu actes de violence.

EVANS. Il ne convient pas que le conseil juge des actes de violence; de pareils actes n'attestent pas l'oubli de la crainte de Dieu; le conseil, voyez-vous, est juge des délits qui montrent l'oubli de la crainte de Dieu, et non des actes de violence : tenez-vous-le pour dit.

CERVEAUVIDE. Ah! sur ma vie, si je redevenais jeune, l'affaire se terminerait à la pointe de l'épée.

EVANS. Au lieu d'épée, il vaut mieux que ce soient des amis qui terminent la querelle. D'ailleurs, j'ai encore en tête un autre projet, qui peut-être ne laisse pas d'être raisonnable : vous connaissez miss Anna Page, fille de monsieur George Page, une jolie fleur de virginité, par ma foi!

NIGAUDIN. Miss Anna Page? qui a des cheveux bruns et une petite voix, comme toutes les femmes?

EVANS. Elle-même. Son grand-père en mourant (Dieu veuille lui accorder une heureuse résurrection!) lui a légué sept cents

livres sterling, en or et en argent, pour l'époque où elle aura atteint sa dix-septième année; or, nous ne ferions pas mal de laisser là nos altercations et nos querelles, et d'amener un mariage entre monsieur Abraham Nigaudin et miss Anna.

CERVEAUVIDE. Son grand-père, dites-vous, lui a laissé sept cents livres sterling?

EVANS. Oui, et son père lui en laissera davantage encore.

CERVEAUVIDE. Je connais la jeune personne : elle a de bonnes qualités.

EVANS. Ce sont de bonnes qualités que sept cents livres sterling et des espérances.

CERVEAUVIDE. Eh bien, voyons l'honnête monsieur Page. Falstaff est-il chez lui?

EVANS. Vous dirai-je un mensonge? Je méprise le mensonge, comme je méprise un homme faux, ou comme je méprise celui qui n'est pas sincère. Le chevalier sir John est ici; laissez-vous donc guider, je vous prie, par qui vous veut du bien. Je vais frapper à la porte et demander monsieur Page. (*Il frappe.*) Holà! Dieu bénisse ce logis!

Arrive M. PAGE.

PAGE. Qui est là?

EVANS. C'est, avec la bénédiction de Dieu, votre ami Evans, le juge de paix Cerveauvide et monsieur Nigaudin, qui peut-être vous contera une autre histoire, si les choses vont à votre goût.

PAGE. Messieurs, je suis bien aise de vous voir en bonne santé. Je vous remercie du gibier que vous m'avez envoyé, monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. Je suis charmé de vous voir, monsieur Page; mille bénédictions pour votre bon cœur! J'aurais souhaité que le gibier fût meilleur : il a été mal tué. Comment se porte l'excellente madame Page? Croyez que je vous aime toujours de tout mon cœur, là, de tout mon cœur.

PAGE. Monsieur, je vous ai bien de l'obligation.

CERVEAUVIDE. C'est moi qui suis votre obligé, monsieur, en vérité, je vous l'assure.

PAGE. Je suis charmé de vous voir, mon cher monsieur Nigaudin.

NIGAUDIN. Comment se porte votre lévrier fauve, monsieur?

J'ai entendu dire qu'il a été dépassé aux courses de Cotsale.

PAGE. La question est restée indécise, monsieur.

NIGAUDIN. Vous ne voulez pas en convenir, vous ne voulez pas en convenir.

CERVEAUVIDE. Il n'en conviendra pas ; — c'est votre faute ; c'est votre faute. C'est un chien excellent.

PAGE. Un chien détestable.

CERVEAUVIDE. Non, monsieur, c'est un bon et beau chien ; puis-je dire davantage ? Je vous répète qu'il est aussi bon que beau. Sir John Falstaff est-il ici ?

PAGE. Monsieur, il est chez moi ; et je serais charmé de vous servir de médiateur.

EVANS. C'est parler comme doit parler un chrétien.

CERVEAUVIDE. J'ai à me plaindre de lui.

PAGE. Il l'avoue en quelque sorte.

CERVEAUVIDE. Si l'offense est avouée, elle n'est pas réparée; n'est-il pas vrai, monsieur Page ? Il m'a offensé, cela est certain, c'est positif. Croyez-moi, Robert Cerveauvide se dit offensé.

PAGE. Voici venir sir John.

Arrivent SIR JOHN FALSTAFF, BARDOLPHE, NYM et PISTOLET.

FALSTAFF. Eh bien, monsieur Cerveauvide, vous voulez donc porter plainte contre moi ?

CERVEAUVIDE. Chevalier, vous avez battu mes gens, tué mes cerfs, et pénétré de force dans la loge de mon garde.

FALSTAFF. Mais non caressé sa fille.

CERVEAUVIDE. C'est bien, c'est bien ; vous répondrez de tout cela.

FALSTAFF. Je vais répondre sur-le-champ ; j'ai fait tout cela : voilà ma réponse.

CERVEAUVIDE. Le conseil en connaîtra.

FALSTAFF. Tant mieux, le conseil se moquera de vous.

EVANS. *Pauca verba*, sir John ; donnez-nous de bonnes paroles.

FALSTAFF. De bonnes paroles ? A bon chat bon rat. Nigaudin, je vous ai bosselé la tête, qu'avez-vous à dire contre moi ?

NIGAUDIN. Ma foi, monsieur, j'ai dans ma tête des motifs de plainte contre vous et contre vos escrocs Bardolphe, Nym et Pistolet ; ils m'ont entraîné à la taverne ; là, ils m'ont grisé, puis ont vidé mes poches.

BARDOLPHE. Fromage de Banbury !

NIGAUDIN. Cela ne me fait rien.

PISTOLET. Méphistophélès !

NIGAUDIN. Cela m'est égal.

NYM. Rognure, te dis-je, *pauca, pauca !* rognure ! et voilà.

NIGAUDIN. Où est Simple, mon laquais? pouvez-vous me le dire, mon cousin ?

EVANS. Silence, je vous prie ! entendons-nous. Si je ne me trompe, il y a trois arbitres dans cette affaire : à savoir, monsieur Page, c'est-à-dire monsieur Page ; et puis il y a moi, c'est-à-dire moi ; le troisième et dernier arbitre est mon hôte de la Jarretière.

PAGE. Nous pouvons, nous trois, entendre l'affaire, et tout terminer entre eux.

EVANS. Fort bien ; j'écrirai sur mon calepin un exposé de l'affaire ; ensuite nous travaillerons la cause avec toute la discrétion dont nous sommes capables.

FALSTAFF. Pistolet !

PISTOLET. Il vous écoute de toutes ses oreilles.

EVANS. Par le diable et ses cornes, quelle phrase est celle-là : *écouter de toutes ses oreilles?* Sur ma parole, c'est de l'affectation.

FALSTAFF. Pistolet, as-tu volé la bourse de monsieur Nigaudin ?

NIGAUDIN. Oui, j'en jure par ces gants, et si je mens, puissé-je ne jamais remettre les pieds dans ma grande chambre ! Il m'a volé vingt-huit pence en pièces de six pence toutes neuves, et deux shillings d'Édouard, que j'avais achetés d'Yead Miller à raison de deux shillings deux pence pièce ; j'en jure par ces gants.

FALSTAFF. Pistolet, ces faits sont-ils fondés en vérité ?

EVANS. Ils sont fondés en fourberie, puisqu'il s'agit de bourse volée.

PISTOLET. Tais-toi, étranger des montagnes. Sir John, mon maître, je demande le combat contre cette latte d'arlequin (*montrant Nigaudin*); je veux une rétractation de sa bouche, une rétractation immédiate : écume et fange, tu en as menti !

NIGAUDIN. En ce cas, j'en jure par ces gants, (*montrant Nym*) c'était donc lui ?

NYM. Prenez garde à vous, monsieur Nigaudin; ne m'échauffez pas la bile; si vous vous frottez à moi, je vous dirai : *Qui touche mouille*, et voilà.

NIGAUDIN, *montrant Bardolphe.* Par ce chapeau, il faut que ce soit ce visage rouge qui ait fait le coup; car, bien que je ne me rappelle pas ce que j'ai fait quand vous m'avez eu grisé, cependant je ne suis pas complétement un âne.

FALSTAFF, *à Bardolphe.* Que dis-tu à cela, visage écarlate?

BARDOLPHE. Pour ce qui est de moi, je dis que monsieur était tellement gris, qu'il en avait perdu les cinq essences.

EVANS. L'ignorant! il veut dire les cinq sens.

BARDOLPHE. Et ayant le cerveau pris, voyez-vous, il était, comme on dit, dans les vignes du Seigneur, et avait dépassé toutes les limites raisonnables.

NIGAUDIN. Il me semble aussi me rappeler que vous parliez latin; mais n'importe : à l'avenir, si jamais je me grise, ce sera en compagnie honnête, civile et probe, avec des gens qui ont la crainte du Seigneur, et non avec des filous ivrognes.

EVANS. Dieu me juge, voilà un sentiment vertueux!

FALSTAFF. Vous voyez, messieurs, que tous les faits sont niés; vous l'entendez?

Arrive **MISS ANNA PAGE**, apportant du vin; Mme **FORD** et Mme **PAGE** la suivent.

PAGE. Ma fille, remportez ce vin; nous boirons à la maison.

Anna Page rentre à la maison.

NIGAUDIN. O ciel! miss Anna Page!

PAGE. Comment vous portez-vous, madame Ford?

FALSTAFF. Sur ma parole, madame Ford, vous êtes la bienvenue. Avec votre permission, madame Ford...

Il l'embrasse.

PAGE. Ma femme, dites bonjour à ces messieurs. Venez, messieurs, nous avons à dîner un pâté au gibier, tout chaud; venez, j'espère que nous noyerons sous nos rasades toute hostilité.

Tous entrent chez M. Page, à l'exception de Cerveauvide, Nigaudin et Evans.

NIGAUDIN. Je donnerais quarante shillings pour avoir maintenant mon livre de chansons et sonnets.

Arrive **SIMPLE.**

NIGAUDIN, *continuant.* Eh bien, Simple, où étais-tu donc?

Il faut que je me serve moi-même, n'est-ce pas ? As-tu sur toi le *livre des énigmes!*

SIMPLE. Le *livre des énigmes!* Ne l'avez-vous pas prêté à Alice Gateaucourt, à la Toussaint dernière, quinze jours avant la Saint-Michel ?

CERVEAUVIDE. Allons, cousin, allons, nous vous attendons. Un mot, cousin ; une proposition est faite, une sorte de proposition, tirée de loin, par sir Hugues que voici ; me comprenez-vous ?

NIGAUDIN. Oui, certes, mon cousin, vous me trouverez raisonnable ; s'il en est ainsi, je ferai ce que demande la raison.

CERVEAUVIDE. Mais veuillez me comprendre.

NIGAUDIN. Je vous comprends, mon cousin.

EVANS. Écoutez-le, monsieur Nigaudin ; je vous expliquerai la chose, si vous vous en jugez capable.

NIGAUDIN. Je ferai ce que mon cousin Cerveauvide me dira de faire ; excusez-moi, s'il vous plaît ; il est juge de paix dans son comté, tout humble personnage que je suis.

EVANS. Mais ce n'est pas là la question : il s'agit de votre mariage.

CERVEAUVIDE. Oui, c'est là la question : il s'agit de vous marier avec miss Anna Page.

NIGAUDIN. Mais cela étant, je suis prêt à l'épouser, à des conditions raisonnables.

EVANS. Mais vous sentez-vous de l'affection pour elle ? sachons cela de votre bouche ou de vos lèvres — car divers philosophes estiment que les lèvres font partie de la bouche — en un mot, vous sentez-vous disposé favorablement pour cette jeune fille ?

CERVEAUVIDE. Cousin Abraham Nigaudin, pourrez-vous l'aimer ?

NIGAUDIN. Je l'espère, mon cousin ; je ferai ce qu'il convient à un homme raisonnable de faire.

EVANS. Mais par les bienheureux du paradis, dites-nous d'une manière positive si vous croyez pouvoir fixer sur elle vos affections.

CERVEAUVIDE. Répondez. L'épouseriez-vous avec une bonne dot ?

NIGAUDIN. Je ferais pour vous complaire, mon cousin, des choses plus difficiles que celles-là sous tous les rapports.

CERVEAUVIDE. Comprenez-moi donc, comprenez-moi, mon cher cousin ; ce que j'en fais n'est que pour vous agréer. Croyez-vous pouvoir aimer cette jeune personne ?

NIGAUDIN. Sur votre demande, mon cousin, je suis prêt à l'épouser ; si dans les commencements l'amour n'est pas grand, le ciel et une plus ample connaissance pourront le faire décroître quand nous serons mariés et que nous nous connaîtrons mieux l'un l'autre. J'espère que l'intimité produira entre nous une désaffection plus vive. Quoi qu'il en soit, si vous me dites : *Epousez-la*, je l'épouserai ; c'est à quoi je suis très-dissolu et très-dissolument.

EVANS. Voilà une réponse fort sage, sauf le mot dissolument au lieu de résolument ; mais son intention est bonne.

CERVEAUVIDE. Je le crois.

NIGAUDIN. S'il en est autrement, puissé-je être pendu, là !

Revient MISS ANNA PAGE.

CERVEAUVIDE. Voici venir la belle miss Anna ! Que ne puis-je rajeunir pour l'amour de vous, miss Anna !

ANNA. Le dîner est servi. Messieurs, mon père désire l'honneur de votre compagnie.

CERVEAUVIDE. Je me rends à ses ordres, miss Anna.

EVANS. Dieu soit béni ! je ne veux pas être absent au bénédicité.

Cerveauvide et sir Hugues Evans entrent chez M. Page.

ANNA. Vous plaît-il, monsieur, de venir ?

NIGAUDIN. Non vraiment, je vous remercie ; je suis fort bien.

ANNA. Le dîner vous attend, monsieur.

NIGAUDIN. Merci, je n'ai pas faim. (*A Simple.*) Va, drôle, quoique tu sois mon laquais, va servir mon cousin Cerveauvide.

Simple sort.

NIGAUDIN, *continuant.* Tout juge de paix qu'on est, on peut accepter les services du laquais de son ami ; je n'ai encore à mon service que trois hommes et un petit garçon, jusqu'à ce que ma mère soit morte. Mais qu'importe ? en attendant, je vis comme un pauvre gentilhomme.

ANNA. Je ne rentrerai point sans vous, monsieur ; personne ne s'asseoira que vous ne soyez venu.

NIGAUDIN. Je ne mangerai rien, sur ma parole ; je ne vous en remercie pas moins.

ANNA. Je vous en prie, monsieur, veuillez entrer.

NIGAUDIN. Merci, je préfère me promener ici. Je me suis meurtri le menton l'autre jour en faisant des armes avec un maître d'escrime; trois bottes pour un plat de pruneaux cuits; depuis ce temps, je ne puis supporter l'odeur d'un mets chaud. Pourquoi vos chiens aboyent-ils comme cela? Y a-t-il des ours dans la ville?

ANNA, *le regardant de la tête aux pieds.* Je pense qu'il y en a, monsieur, je l'ai entendu dire.

NIGAUDIN. J'aime beaucoup ce divertissement; ce n'est pas que je n'y trouve à redire autant qu'homme d'Angleterre. Vous avez peur, n'est-ce pas, quand vous voyez l'ours déchaîné?

ANNA. Certainement, monsieur.

NIGAUDIN. Moi, maintenant, j'y suis fait : vingt fois j'ai vu Sackerson lâché; je l'ai même pris par le bout de sa chaîne : mais je vous assure que sur son passage les femmes jetaient des cris, mais des cris! Il est vrai que les femmes ne les peuvent souffrir; ce sont de hideuses créatures.

Revient PAGE.

PAGE. Venez donc, mon cher monsieur Nigaudin; nous vous attendons.

NIGAUDIN. Je n'ai besoin de rien prendre, monsieur, je vous remercie.

PAGE. Parbleu! vos excuses sont inutiles, monsieur; venez, venez.

NIGAUDIN. Passez le premier, je vous prie.

PAGE. Voyons, monsieur, avancez.

NIGAUDIN. Miss Anna, veuillez passer la première.

ANNA. Non, monsieur, après vous.

NIGAUDIN. Je ne passerai certainement pas le premier, là; je ne vous ferai pas cette impolitesse.

ANNA. Je vous en prie, monsieur.

NIGAUDIN. Eh bien, j'aime mieux être incivil qu'importun; mais c'est manquer à ce qui vous est dû, là.

Ils entrent chez M. Page.

SCÈNE II.

Même lieu.

Arrivent SIR HUGUES EVANS et SIMPLE.

EVANS. Allez ; demandez qu'on vous indique la maison du docteur Caïus ; là demeure une certaine Vabontrain qui est sa bonne, ou sa gouvernante, ou sa cuisinière, ou sa lingère, sa blanchisseuse et sa repasseuse.

SIMPLE. Bon, monsieur.

EVANS. Voilà qui est meilleur encore ; donnez-lui cette lettre : car cette femme est très-liée avec miss Anna Page, et cette lettre a pour objet de l'engager à appuyer les prétentions de votre maître auprès de miss Anna. Partez, je vous prie : je vais finir mon dîner ; on attend encore la poire et le fromage.

Simple s'éloigne ; Evans rentre chez M. Page.

SCÈNE III.

Une chambre dans l'auberge de la Jarretière.

Arrivent FALSTAFF, L'HOTE, BARDOLPHE, NYM, PISTOLET et ROBIN.

FALSTAFF. Mon hôte de la Jarretière !

L'HÔTE. Que dit ma grosse tour ? parlez savamment et sagement.

FALSTAFF. Franchement, mon hôte, il faut que je réforme quelques-uns de mes gens.

L'HÔTE. Congédiez, mon gros Hercule ! cassez-les, morbleu ! qu'ils partent, qu'ils détalent !

FALSTAFF. Savez-vous que je dépense dix livres sterling par semaine ?

L'HÔTE. Vous êtes un empereur, un Céaar. Je prends Bardolphe à mon service ; il tirera mon vin, il mettra mes tonneaux en perce. Est-ce entendu, mon gros Hector ?

FALSTAFF. Faites, mon cher hôte.

L'HÔTE. J'ai dit. (*A Bardolphe.*) Suis-moi. Viens que je t'apprenne à faire mousser la bière et petiller le vin. Je n'ai qu'une parole, suis-moi.

L'Hôte sort.

FALSTAFF. Suis-le, Bardolphe : c'est un bon état que celui de sommelier. D'un vieux manteau on fait une jaquette

neuve, d'un laquais usé un sommelier tout frais. Pars, adieu.

BARDOLPHE. C'est un état que j'ai souvent souhaité ; je réussirai.

Bardolphe sort.

PISTOLET. Lâche coquin ! consentir à manier le fausset !

NYM. Son père était ivre quand il l'a fait : voilà qui est finement dit, j'espère. Il n'a pas l'âme héroïque, et voilà.

FALSTAFF. Je suis enchanté de m'être défait de cette boîte à l'amadou ; il volait trop ouvertement. Dans ses filouteries il ressemblait à un chanteur inhabile : il n'observait pas la mesure.

NYM. Le talent consiste à voler à la minute.

PISTOLET. Voler, fi donc ! les gens sages appellent un vol un transfert.

FALSTAFF. Je vous avouerai, mes enfants, que je suis au bout de mon rouleau.

PISTOLET. Au bout du fossé la culbute.

FALSTAFF. Il n'y a pas de remède ; il faut que je grappille, que j'aie recours aux expédients.

PISTOLET. Il faut que les petits des corbeaux aient leur pâtée.

FALSTAFF. Qui de vous connaît dans cette ville un nommé Ford ?

PISTOLET. Je connais le pèlerin ! c'est un homme riche.

FALSTAFF. Mes enfants, je vais vous confier mes projets. J'ai en ce moment...

PISTOLET. Plus de deux aunes de circonférence.

FALSTAFF. Trêve de plaisanteries, Pistolet. Il est vrai que j'ai à peu près deux aunes en rotondité ; mais il ne s'agit pas de cela maintenant. Je voulais vous dire que j'ai le projet de faire ma cour à madame Ford ; je la crois bien disposée en ma faveur : tout en découpant une volaille, elle discourt, elle lance des œillades agaçantes. Je comprends où elle veut en venir ; l'expression la moins flatteuse de toute sa conduite, traduite en bon anglais, signifie : *Je suis toute à vous, sir John Falstaff.*

PISTOLET. Il l'a soigneusement étudiée, et nous en donne en anglais une traduction libre.

NYM. Il a jeté l'ancre à une fière profondeur : ce mot-là est-il passable ?

FALSTAFF. Or, le bruit court qu'elle a la disposition com-

plète de la bourse de son mari. Elle a des légions d'anges [1] à ses ordres.

PISTOLET. Ayez aux vôtres un nombre égal de démons, et donnez-lui la chasse.

NYM. Voilà qui va bien ; c'est bon : menez-moi les anges bon train.

FALSTAFF. Je lui ai écrit une lettre que voici ; et en voilà une autre pour madame Page, qui me fait pareillement les yeux doux, et que j'ai surprise promenant sur mes dehors un judicieux regard. Les rayons de ses yeux ont doré parfois mon pied, parfois mon ventre majestueux.

PISTOLET. Alors c'est le soleil brillant sur du fumier.

NYM. Je te remercie de ce mot-là.

FALSTAFF. Elle parcourt toute ma personne avec des regards si pleins de convoitise, que l'appétit de ses yeux me brûle comme un verre ardent ! Cette lettre-ci lui est destinée : c'est elle aussi qui tient les cordons de la bourse : elle sera pour moi une Guinée véritable, une Côte-d'Or et d'Abondance. Je tirerai à vue sur l'une et sur l'autre : elles seront mes banquiers, mes Indes orientales et occidentales, et je commercerai avec toutes deux. (*A Pistolet.*) Toi, porte cette lettre à madame Page. (*A Nym.*) Et toi, porte celle-ci à madame Ford. Nous prospérerons, mes enfants, nous prospérerons.

PISTOLET. Moi, avec une épée au côté, je jouerais le rôle de Pandarus le Troyen ! Non, certes ; que Lucifer emporte le tout !

NYM. Je ne ferai point de bassesse : voilà votre lettre ; je veux garder ma réputation.

FALSTAFF, *reprenant les lettres.* Donnez, drôles ! (*A Robin.*) Toi, va porter ces lettres adroitement. Sers-moi de chaloupe, et cingle vers ces rivages d'or. (*A Pistolet et à Nym.*) Hors d'ici, vauriens ! dissolvez-vous comme de la grêle ; filez, détalez, haut le pied ; allez dans votre chenil, canaille. Falstaff apprendra à imiter son siècle, à vivre d'expédients. Coquins, laissez-moi seul avec mon page galonné.

Falstaff et Robin sortent.

PISTOLET. Que les vautours te déchirent les boyaux ! Il y a encore des dés pipés au monde pour duper riches et pauvres.

[1] Angélus, ancienne monnaie d'or, valant dix shillings ou douze francs cinquante centimes.

J'aurai encore six pence en poche, que toi tu n'auras pas un denier, vil Turc de Phrygie !

NYM. J'ai en tête des projets de vengeance.

PISTOLET. Tu veux te venger ?

NYM. Oui, par le firmament et ses étoiles !

PISTOLET. Avec le fer ou la ruse ?

NYM. Avec l'un et l'autre. Je vais révéler à Page le secret de cet amour.

PISTOLET.

Et moi, je m'en vais à l'instant
Conter à Ford le piége qu'on lui tend ;
Lui dire que Falstaff, dans son impure flamme,
Veut lui gripper son or et lui souffler sa femme.

NYM. Je ne laisserai point refroidir ma colère : j'exciterai Page à recourir au poison ; je le rendrai jaune de jalousie ; car ces changements de physionomie sont un augure redoutable ; et voilà.

PISTOLET. Tu es le Mars des mécontents : je te seconderai ; allons, marche.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Une chambre chez le docteur Caïus.

Entrent Mme VABONTRAIN, SIMPLE et BARBET.

Mme VABONTRAIN. Jean Barbet, va, je te prie, à la fenêtre, et regarde si tu vois venir mon maître, le docteur Caïus : s'il arrivait maintenant et trouvait quelqu'un à la maison, il ferait un train à faire perdre patience au bon Dieu et aux sujets du roi.

BARBET. Je vais faire le guet.

Mme VABONTRAIN. Va, et je te promets que nous aurons un posset [1] ce soir, à la dernière lueur d'un feu de houille. Un honnête garçon, plein de bonne volonté, la meilleure pâte de domestique qui se puisse voir ; point rapporteur, pas le moindre fiel ; son plus grand défaut est d'être trop adonné à la prière ; sous ce rapport il est quelquefois répréhensible : mais chacun a son défaut ; laissons cela. (*A Simple.*) Votre nom, dites-vous, est Pierre Simple ?

[1] Breuvage à l'anglaise, composé de vin, de muscade, de crème, d'œufs bien battus et de sucre ; on peut remplacer le vin par de la bière.

SIMPLE. Oui, faute d'un meilleur.

Mme VABONTRAIN. Et monsieur Nigaudin est votre maître?

SIMPLE. Comme vous dites.

Mme VABONTRAIN. Ne porte-t-il pas une grande barbe ronde comme le tranchet d'un gantier?

SIMPLE. Non, madame. Il a une petite figure de rien du tout, avec une barbe rare, de couleur jaune, comme la barbe de Caïn.

Mme VABONTRAIN. Un homme d'un caractère doux, n'est-ce pas?

SIMPLE. Oui sans doute : mais il est homme à jouer des mains autant que le plus fier; il s'est battu contre un garde-chasse.

Mme VABONTRAIN. Comment dites-vous? Oh! je dois me le rappeler! Ne porte-t-il pas comme qui dirait la tête haute? Et ne piaffe-t-il pas en marchant?

SIMPLE. En effet.

Mme VABONTRAIN. Fort bien; que Dieu n'envoie pas de plus mauvais parti à miss Anna Page! Dites à monsieur le ministre Evans que je ferai ce que je pourrai pour votre maître : Anna est une bonne fille, et je souhaite...

Rentre BARBET.

BARBET. Sauvez-vous! voilà mon maître qui vient.

Mme VABONTRAIN. Nous allons tous être dans de beaux draps! Venez vite ici, jeune homme; cachez-vous dans ce cabinet. (*Elle fait entrer Simple dans un cabinet.*) Il ne restera pas longtemps. Hé! Jean, ici, Jean; va t'informer de notre maître; il ne rentre pas, et je crains qu'il ne soit malade. (*Elle fredonne.*) Tra, la, la, la.

Entre LE DOCTEUR CAIUS.

CAIUS. Qu'est-ce que vous chantez là? Je n'aime pas ces enfantillages. Allez, je vous prie, me chercher dans le cabinet une boîte verte; entendez-vous ce que je vous dis? une boîte verte.

Mme VABONTRAIN. Je vais vous la chercher. (*A part.*) Je suis bien aise qu'il n'y ait pas été lui-même : s'il avait trouvé ce jeune homme, il serait devenu furieux.

CAIUS. Ouf! ouf! ouf! ma foi, il fait chaud. Je m'en vais à la cour pour une grande affaire.

Mme VABONTRAIN. Est-ce cela, monsieur?

CAIUS. Oui; mettez-la dans ma poche, dépêchez-vous! Où est ce drôle de Barbet?

Mme VABONTRAIN, *appelant.* Jean Barbet! Jean!

BARBET. Me voilà, monsieur.

CAIUS. Jean Barbet, ou Gilles Barbet, prends ta rapière, et suis-moi à la cour.

BARBET. Elle est là sous le vestibule.

CAIUS. Sur ma foi, je tarde trop. Que diantre allais-je oublier? Il y a dans mon cabinet des simples qu'il faut absolument que j'emporte.

Mme VABONTRAIN. Mon Dieu! il va trouver ce jeune homme! Dans quelle fureur il va se mettre!

CAIUS, *dans le cabinet.* O diable! diable! qu'est-ce qu'il y a dans mon cabinet? Un voleur, un larron! (*Faisant sortir Simple, qu'il tient par le collet.*) Barbet, ma rapière!

Mme VABONTRAIN. Mon cher maître, contenez-vous.

CAIUS. Et pourquoi me contiendrais-je?

Mme VABONTRAIN. Ce garçon est un honnête homme.

CAIUS. Que peut faire un honnête homme dans mon cabinet? Je ne comprends pas qu'un honnête homme vienne dans mon cabinet.

Mme VABONTRAIN. Je vous en conjure, ne soyez pas si flegmatique; je vais vous dire ce qu'il en est. Ce jeune homme venait me voir de la part du ministre Hugues.

SIMPLE. C'est vrai, monsieur; j'étais chargé de...

Mme VABONTRAIN, *à Simple.* De grâce! taisez-vous.

CAIUS, *à Mme Vabontrain.* Retenez votre langue. (*A Simple.*) Toi, continue.

SIMPLE. Je venais prier cette honnête dame, votre gouvernante, de vouloir bien parler à miss Anna en faveur de mon maître, qui la demande en mariage.

Mme VABONTRAIN. Voilà tout, monsieur; mais à l'avenir je ne mettrai plus ma main au feu sans nécessité.

CAIUS. Sir Hugues t'envoie, dis-tu? (*A Barbet.*) Barbet, baille-moi du papier. (*A Simple.*) Attends un instant.

Il écrit.

Mme VABONTRAIN, *bas, à Simple.* Je suis charmée de lui voir prendre la chose si tranquillement; s'il avait été en colère

tout de bon, il aurait fait un tapage! Quoi qu'il en soit, jeune homme, je ferai pour votre maître ce que je pourrai : la vérité est que le médecin français, mon maître, je puis l'appeler mon maître, voyez-vous, car je tiens sa maison ; je lave, je repasse, je brosse, je cuis, je nettoie, j'apprête le boire et le manger, je fais les lits, et tout cela moi-même...

SIMPLE. C'est bien de l'ouvrage pour une personne.

Mme VABONTRAIN. Vous croyez? Oui, certes, c'est bien de l'ouvrage; aussi je me couche tard et me lève matin. Je vous dirai donc entre nous (n'en parlez à personne) que mon maître est lui-même amoureux de miss Anna; mais, malgré cela, je connais les sentiments d'Anna : ils ne sont ni de ce côté ni de celui-là.

CAIUS. Magot de la Chine, remets cette lettre à sir Hugues; c'est un cartel, morbleu! je veux lui couper la gorge dans le parc; je veux apprendre à vivre à ce Chinois de prêtre. Tu peux partir, il ne fait pas bon ici pour toi; — morbleu! je démantibulerai sa carcasse; je ne lui laisserai pas un os à jeter à son chien.

Simple sort.

Mme VABONTRAIN. Hélas! le ministre ne parle que pour un de ses amis.

CAIUS. C'est égal; ne m'avez-vous pas dit que miss Anna serait ma femme? Morbleu! je tuerai ce prêtre imbécile; et j'ai pris pour mesurer nos épées mon hôte de la Jarretière; morbleu! je veux avoir miss Anna pour femme.

Mme VABONTRAIN. Monsieur, cette fille vous aime, et tout ira bien; il faut laisser bavarder les gens, que diantre!

CAIUS. Barbet, viens avec moi à la cour. (*A Mme Vabontrain.*) Rappelez-vous que si je n'ai pas miss Anna je vous mettrai à la porte. Marche derrière mes talons, Barbet.

Caïus et Barbet sortent.

Mme VABONTRAIN. L'imbécile! Oh! je connais les sentiments de miss Anna; nul ne les connaît mieux que moi et n'a plus d'empire sur elle, grâce à Dieu!

FENTON, *du dehors.* Holà! y a-t-il quelqu'un?

Mme VABONTRAIN, *se mettant à la fenêtre.* Qui est là? approchez-vous de la maison, je vous prie.

Entre FENTON.

FENTON. Eh bien, ma bonne madame Vabontrain, comment va?

Mme VABONTRAIN. D'autant mieux que vous avez la bonté de me le demander.

FENTON. Quelles nouvelles? Comment se porte la charmante miss Anna?

Mme VABONTRAIN. Ma foi, monsieur, elle est toujours jolie, honnête et douce; et c'est une fille qui a de l'amitié pour vous, je puis vous le dire en passant, et j'en bénis le ciel.

FENTON. Pensez-vous que je réussisse? Ne perdrai-je pas mes peines?

Mme VABONTRAIN. Ma foi, monsieur, tout dépend de celui qui est là-haut; toutefois, monsieur Fenton, je jurerais sur la Bible qu'elle vous aime. N'avez-vous pas un signe au-dessus de l'œil?

FENTON. Oui, sans doute; eh bien, après?

Mme VABONTRAIN. Oh! c'est qu'il y a toute une histoire sur ce signe-là! Allez, elle est bien enfant, ce qui ne l'empêche pas d'être la plus honnête fille qui ait jamais rompu le pain : nous en avons eu pour une heure à parler de ce signe. Je ne ris jamais d'aussi bon cœur que dans la compagnie de cette enfant-là! c'est dommage qu'elle soit trop adonnée à la mélancolie et à la rêverie; pour ce qui est de vous, allez, il suffit.

FENTON. Fort bien! je la verrai aujourd'hui. Tenez! (*lui donnant de l'argent*) voilà pour vous; que j'aie votre voix en ma faveur. Si vous la voyez avant moi, recommandez-moi à son souvenir.

Mme VABONTRAIN. Oui, certes, je n'y manquerai pas; quand nous nous reverrons, je vous reparlerai de ce signe et des autres galants.

FENTON. C'est bien. Adieu! je suis pressé.

Il sort.

Mme VABONTRAIN. Adieu! monsieur... C'est véritablement un honnête homme; mais Anna ne l'aime pas, car je connais ses sentiments mieux que personne. Sotte que je suis, qu'ai-je oublié?

Elle sort.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Devant la maison de M. Page.

Arrive Mme PAGE, tenant une lettre.

Mme PAGE. Quoi! j'aurai échappé aux billets doux au printemps de ma beauté, et j'y serai en butte maintenant! Voyons!

Elle lit.

« Ne me demandez pas pourquoi je vous aime; car, bien que » l'amour prenne quelquefois la raison pour médecin, il ne l'ad- » met pas pour conseiller. Vous n'êtes plus jeune, moi non plus; » motif de plus pour qu'il y ait sympathie entre nous; vous » aimez le bon vin, moi de même; quelle meilleure preuve de » sympathie que celle-là? Qu'il vous suffise, si toutefois l'amour » d'un soldat peut vous suffire, de savoir, madame Page, que » je vous aime. Je ne vous dirai pas d'avoir pitié de moi, l'ex- » pression ne serait pas militaire; mais je vous dirai: Aimez- » moi. *Signé*,

» Moi, votre chevalier fidèle,
» Prêt à vous prouver son amour
» A la clarté des nuits comme à celle du jour,
» Et s'il le faut à la chandelle;
» Et qui plus est, envers et contre tous,
» Tout prêt à dégaîner pour vous. »

Quel abominable Hérode que cet homme! Oh! que le monde est pervers! Un homme miné par l'âge, prêt à tomber en dissolution, s'aviser de faire le jeune galant! Qu'a-t-il donc découvert dans ma conversation, cet ivrogne flamand, qui ait pu lui donner l'audace de s'attaquer ainsi à moi? C'est à peine s'il s'est trouvé trois fois en ma compagnie! qu'aurai-je donc pu lui dire? Il me semble avoir été avec lui fort sobre de gaieté. Le ciel me pardonne! En vérité, je veux présenter un bill au parlement pour l'abolition des hommes. De quelle manière me vengerai-je de lui? car je me vengerai, aussi vrai que j'existe.

Entre Mme FORD.

Mme FORD. C'est vous, madame Page! J'allais chez vous.

Mme PAGE. Et moi chez vous. Vous avez mauvaise mine.

Mme FORD. Je ne saurais le croire. Je puis administrer la preuve du contraire.

Mme PAGE. Je vous assure que vous avez mauvaise mine, à mon avis du moins.

Mme FORD. Soit. Néanmoins je vous répète que je puis exhiber la preuve du contraire. O madame Page ! j'ai un conseil à vous demander.

Mme PAGE. De quoi s'agit-il ?

Mme FORD. Si je n'étais arrêtée pour une bagatelle, quel honneur je pourrais obtenir !

Mme PAGE. Laissez de côté la bagatelle, ma chère, et prenez l'honneur. De quoi s'agit-il ? Moquez-vous des bagatelles. De quoi est-il question ?

Mme FORD. Si je voulais seulement consentir à passer une petite éternité, je pourrais acquérir l'honneur de la chevalerie,

Mme PAGE. Que dites-vous là ? pas possible ! Sir Alice Ford ! Croyez-moi, les chevaliers seront bientôt au rabais. Je vous conseille de ne faire subir aucune altération à votre qualité.

Mme FORD. Nous perdons le temps en paroles inutiles. (*Elle lui présente une lettre ouverte.*) Lisez ceci, lisez ; vous verrez sur quoi se fondent mes prétentions à la chevalerie. Tant que je saurai distinguer un homme d'un autre, ceci me fera détester les hommes corpulents ; et cependant celui-ci ne jurait pas ; il louait la modestie des femmes ; l'inconduite trouvait en lui un censeur si rigide et si fidèle aux bienséances, que j'aurais juré que ses sentiments étaient conformes à son langage ; mais ils ne s'accordent pas plus entre eux que le centième psaume avec l'air des *Manches vertes.* Quelle tempête a fait échouer aux rives de Windsor cette baleine dont le ventre contient tant de barils d'huile ? Comment me venger de lui ? Le meilleur moyen serait, ce me semble, de le leurrer d'espérances jusqu'à ce que les coupables ardeurs de la concupiscence se soient fondues dans sa graisse. Vit-on jamais rien de pareil ?

Mme PAGE. Les deux lettres sont identiques ; il n'y a que les noms de Page et de Ford qui diffèrent ! Pour votre consolation, dans cet étrange complot contre notre honneur, voici la sœur jumelle de votre lettre : que la vôtre hérite la première ; car, je le proteste, la mienne n'héritera pas. Je suis persuadée qu'il a un millier de lettres semblables, et peut-être plus encore, avec les noms propres en blanc, et celles-ci sont de la seconde

édition. Il les imprimera sans doute; car peu lui importe qui il met sous presse, du moment où il nous y met toutes les deux. J'aimerais mieux être une géante couchée sous le Pélion. Par ma foi, je vous trouverai vingt tourterelles libertines contre un homme chaste.

Mme FORD. Les deux lettres sont tout à fait semblables; ce sont les mêmês termes, la même écriture. Pour qui nous prend-il?

Mme PAGE. Je n'en sais vraiment rien; je serais presque tentée de suspecter ma propre vertu et de me traiter moi-même comme quelqu'un que je ne connais pas; il faut assurément qu'il ait trouvé en moi quelque chose à reprendre, que j'ignore moi-même, sans quoi il ne m'aurait pas livré un si rude abordage.

Mme FORD. Abordage, dites-vous? Je vous réponds que je le tiendrai à distance de mes amures.

Mme PAGE. Et moi aussi; si jamais il vient à mon bord, je veux de ma vie ne remettre à la voile. Vengeons-nous de lui; donnons-lui un rendez-vous; faisons semblant d'accueillir ses propositions, et amorçons habilement son amour, en prolongeant l'épreuve jusqu'à ce qu'il ait mis ses chevaux en gage chez l'aubergiste de la Jarretière.

Mme FORD. Je consens à employer contre lui tous les moyens, même les moins justifiables, pourvu qu'ils ne compromettent pas notre honneur. Oh! si mon mari voyait cette lettre! ce serait pour sa jalousie un éternel aliment.

Mme FORD. Le voilà justement qui vient, ainsi que mon mari; celui-ci est aussi éloigné d'être jaloux que je le suis de lui en donner sujet, et, je l'espère, la distance est incommensurable.

Mme FORD. Sous ce rapport, vous êtes la plus heureuse de nous deux.

Mme PAGE. Allons nous concerter ensemble contre ce gras chevalier : venez par ici.

Elles se mettent à l'écart.

Arrivent FORD, PISTOLET, PAGE et NYM.

FORD. J'espère qu'il n'en est point ainsi.

PISTOLET. Dans certaines affaires l'espérance est un limier en défaut. Je vous répète que sir John en veut à votre femme.

FORD. Mais ma femme n'est plus jeune.

PISTOLET. Il courtise femmes de tous étages, riches et pau-

vres, jeunes et vieilles; tout lui est bon. Il aime votre Galimafrée. Réfléchissez-y.

FORD. Il aime ma femme!

PISTOLET. D'une ardeur démesurée, vous dis-je : prenez vos mesures, ou résignez-vous au rôle d'Actéon, avec la meute du chasseur sur vos talons. Ne vous laissez pas flétrir d'un nom odieux.

FORD. Quel nom?

PISTOLET. Des cornes, monsieur, des cornes! Adieu; prenez garde, ayez l'œil au guet, car les voleurs cheminent de nuit : prenez garde, avant que l'été vienne et que le coucou chante. Caporal Nym, partons. Monsieur Page, croyez-le; ce qu'il vous dit est la vérité.

Pistolet s'éloigne.

FORD. Je saurai me contenir. Je veux approfondir ceci.

NYM. Il vous dit vrai. (*A Page.*) Je n'aime pas le mensonge. Sir John m'a blessé dans mes sentiments; il voulait me charger de porter à votre femme sa lettre galante : mais j'ai une épée, et je préfère en appeler à elle dans mes besoins. Il aime votre femme, c'est tout ce que j'ai à vous dire. Je me nomme le caporal Nym; ce que je dis, je le soutiens; je vous dis la vérité, je m'appelle Nym, et Falstaff aime votre femme. Adieu! je suis tout d'une pièce, moi; et voilà! adieu.

Nym s'éloigne.

PAGE, *à part.* Et voilà, dit-il! le singulier personnage!

FORD, *à part.* Il faut que je trouve ce Falstaff.

PAGE, *à part.* Je n'ai vu de ma vie un drôle plus insipide et plus affecté.

FORD, *à part.* Si je trouve qu'on m'a dit vrai, nous verrons.

PAGE, *à part.* Je ne croirai jamais un pareil Chinois, dût le prêtre de la paroisse lui donner un certificat de véracité.

FORD, *à part.* C'est un garçon sensé : nous verrons.

Mme Page et Mme Ford se rapprochent.

PAGE, *à sa femme.* C'est vous, ma femme?

Mme PAGE, *à son mari.* Eh bien, mon ami! pourquoi êtes-vous triste?

FORD. Moi, triste! je ne suis pas triste. Allez, retournez à la maison.

Mme FORD. Allons, je vois que vous avez encore quelque lubie en tête. Venez-vous, madame Page?

Mme PAGE. Je suis à vous. Georges, vous viendrez dîner, n'est-ce pas? (*A Mme Ford.*) Voici une personne qui nous servira de messagère auprès de notre impudent chevalier.

Arrive Mme VABONTRAIN.

Mme FORD. Ma foi, je pensais à elle : c'est justement ce qu'il nous faut.

Mme PAGE, *à Mme Vabontrain.* Vous venez voir sans doute ma fille Anna?

Mme VABONTRAIN. Oui, madame; veuillez me dire, je vous prie, comment se porte miss Anna.

Mme PAGE. Venez la voir avec nous; nous avons quelque chose à vous dire.

Mme Page, Mme Ford et Mme Vabontrain s'éloignent.

PAGE. Eh bien, monsieur Ford?

FORD. Vous avez entendu ce que m'a dit ce drôle, n'est-ce pas?

PAGE. Oui; et vous avez entendu ce que m'a dit l'autre?

FORD. Croyez-vous qu'ils aient dit vrai?

PAGE. Non, certes : je ne crois pas le chevalier capable d'une telle audace; mais ceux qui l'accusent d'en vouloir à nos femmes ont été tous les deux renvoyés de son service, vrais vauriens, maintenant qu'ils sont sans place.

FORD. Ils étaient à son service?

PAGE. Certainement.

FORD. Je n'en suis pas plus tranquille pour cela. Sir John loge-t-il à l'auberge de la Jarretière?

PAGE. Oui. S'il avait des intentions sur ma femme, je la lâcherais volontiers contre lui, et s'il en obtenait autre chose que des rebuffades, je prendrais volontiers le tout sous ma responsabilité.

FORD. Je ne mets pas en doute la vertu de ma femme, mais je ne voudrais pas les laisser ensemble : trop de confiance peut nuire. Je ne voudrais rien prendre sous ma responsabilité; cela ne m'irait pas.

PAGE. Tenez, voilà notre hâbleur, l'hôte de la Jarretière, qui vient de ce côté : pour avoir cet air jovial, il faut qu'il ait ou du vin dans sa caboche ou de l'argent dans sa bourse. Bonjour, notre hôte.

Arrivent L'HOTE DE LA JARRETIÈRE et CERVEAUVIDE.

L'HOTE, *à Cerveauvide.* Cavalier juge, mon brave, je vous tiens pour un vrai gentilhomme.

CERVEAUVIDE. Je vous suis, mon hôte, je vous suis. — Mille bonjours, monsieur Page! voulez-vous venir avec nous, monsieur Page? Nous avons un divertissement qui nous attend.

L'HOTE, *à Cerveauvide.* Dites-lui ce que c'est, mon juge, dîtes-lui ce que c'est.

CERVEAUVIDE, *à Page.* Figurez-vous qu'il doit y avoir un duel entre sir Hugues, le ministre gallois, et Caïus, le médecin français.

FORD, *à l'Hôte.* Mon hôte de la Jarretière, j'aurais un mot à vous dire.

L'HOTE. Que me voulez-vous, mon brave?

Ford l'emmène à quelque distance.

CERVEAUVIDE, *à Page.* Voulez-vous venir voir cela avec nous? Ils ont choisi pour témoin mon hôte de la Jarretière; et il paraît qu'il leur a donné à chacun un rendez-vous différent; car, à ce qu'on m'assure, le ministre ne plaisante pas, et il y va de franc jeu. Venez, je vous conterai tout cela.

L'HOTE, *à Ford.* Vous n'avez point de démêlé judiciaire avec mon hôte le chevalier?

FORD. D'aucune sorte, je vous proteste; mais je vous donnerai un flacon d'excellent vin, si vous voulez me présenter à lui, et lui dire que je m'appelle Brook[1]. Il s'agit d'une plaisanterie.

L'HOTE. Votre main, mon brave; vous aurez vos entrées et vos sorties; êtes-vous content? et votre nom sera Brook. Partons-nous, camarades?

CERVEAUVIDE. Je suis à vous, mon hôte.

PAGE. J'ai entendu dire que ce Français manie habilement sa rapière.

CERVEAUVIDE. Bah! de mon temps j'aurais pu vous en dire davantage; aujourd'hui vous vous prévalez de vos distances, vos passes, vos estocades, et je ne sais quoi encore. C'est au cœur, monsieur Page, c'est là, c'est là qu'il faut atteindre. J'ai vu le temps où, avec ma longue épée, je vous aurais fait fuir quatre grands gaillards comme des lapins.

L'HOTE. Eh bien, mes enfants, partons-nous?

PAGE. Je vous suis: j'aime mieux les voir tempêter que se battre.

L'Hôte, Cerveauvide et Page s'éloignent.

[1] Prononcez *Brouk.*

FORD. Page est un sot qui se repose avec trop de confiance sur la fragilité de sa femme; pour moi, je ne suis pas aussi facile à rassurer. Hier ma femme se trouvait en compagnie de Falstaff chez madame Page, et j'ignore ce qui s'y est passé. Allons, il faut que je voie au fond de tout ceci : sous mon nom emprunté, je sonderai Falstaff. Si je trouve ma femme fidèle, mes peines n'auront pas été perdues; dans le cas contraire, ce sera du temps bien employé.

Il s'éloigne.

SCÈNE II.

Une chambre dans l'auberge de la Jarretière.

Entrent FALSTAFF et PISTOLET.

FALSTAFF. Je ne te prêterai pas un penny.

PISTOLET. Eh bien, le monde sera pour moi une huître, que j'ouvrirai avec la pointe de mon épée. — Je vous rembourserai sur la prochaine maraude.

FALSTAFF. Pas un penny. Je t'ai laissé jusqu'à ce jour user de la protection de mon crédit. J'ai trois fois obtenu de mes amis ta grâce et celle de Nym, ton digne acolyte; sans moi, on vous verrait aujourd'hui, comme deux babouins, faire la moue à travers la grille d'un cachot. Je suis damné en enfer pour avoir maintes fois juré aux gentilshommes mes amis que vous étiez de bons soldats et des gens de cœur; et le jour où mistriss Bridgite perdit le manche de son éventail, j'attestai sur mon honneur que vous ne l'aviez pas.

PISTOLET. N'avons-nous pas partagé? N'avez-vous pas reçu quinze pence?

FALSTAFF. Raisonne donc, drôle, raisonne. Me crois-tu homme à hasarder gratis le salut de mon âme? Une fois pour toutes, ne te pends plus après moi : je ne veux pas te servir de gibet. Va-t'en arrêter sur les grands chemins ou couper des bourses; va dans ton manoir de *Pickt-Hatch*[1]. Ah! drôle, tu refuses de porter une lettre pour moi! tu es à cheval sur ton honneur! Eh! monstre de bassesse, c'est à peine si moi, qui te parle, je puis rester dans les limites rigoureuses de mon devoir. Oui, moi-même, quelquefois, laissant de côté la crainte de Dieu, et cachant ma vertu sous mes nécessités, je suis forcé

[1] Littéralement, *couvée de filous*, terme d'argot qui désigne sans doute quelque rue mal famée de Londres.

de ruser et de recourir aux expédients; et toi, coquin, tu t'avises d'abriter sous le manteau de ton honneur, tes guenilles, tes regards de panthère, tes phrases de cabaret et tes blasphèmes effrontés! Tu refuses de porter mes lettres, toi!

PISTOLET. Je me repens! Qu'exigez-vous de plus d'un homme?

Entre ROBIN.

ROBIN. Monsieur, voici une femme qui demande à vous parler.

FALSTAFF. Qu'elle approche.

Entre Mme VABONTRAIN.

Mme VABONTRAIN. Bonjour à votre seigneurie.

FALSTAFF. Bonjour, bonne femme.

Mme VABONTRAIN. J'en demande pardon à votre seigneurie, mais ce nom ne m'est point dû.

FALSTAFF. Bonne fille, donc.

Mme VABONTRAIN. Je le suis, je vous jure, comme l'était ma mère une heure après ma naissance.

FALSTAFF. Je vous crois; que me voulez-vous?

Mme VABONTRAIN. Votre seigneurie me permettra-t-elle de lui dire deux mots?

FALSTAFF. Deux mille, bonne femme; je suis prêt à vous entendre.

Mme VABONTRAIN. Monsieur, il y a par le monde une certaine madame Ford...—si vous vouliez vous rapprocher un peu plus de ce côté — moi, je demeure chez le docteur Caïus.

FALSTAFF. Continuez : madame Ford, dites-vous...

Mme VABONTRAIN. Votre seigneurie dit vrai. — Veuillez, je vous prie, vous rapprocher un peu plus de ce côté.

FALSTAFF. Personne ne vous entend, je vous assure; il n'y a ici que mes gens.

Mme VABONTRAIN. En vérité? Dieu les bénisse et en fasse ses serviteurs.

FALSTAFF. Vous me parliez de madame Ford; qu'aviez-vous à me dire d'elle?

Mme VABONTRAIN. Ah! monsieur, c'est une bonne créature! O mon Dieu! mon Dieu! quand je pense à votre friponne de seigneurie! Le ciel lui pardonne et à vous aussi.

FALSTAFF. Vous disiez donc que madame Ford...

Mme VABONTRAIN. Au total, voici de quoi il s'agit : Vous avez fait sur elle une impression véritablement surprenante. Le plus

habile courtisan, quand la cour était à Windsor, n'eût pu la mettre dans un état aussi critique. Et pourtant il y avait des chevaliers et des lords, et des gentilshommes ayant équipage; c'était, je vous assure, une succession de carrosses, de lettres, de cadeaux, que ça n'en finissait pas : c'était plaisir que de sentir le musc qui s'exhalait de leur personne, que d'entendre le *frou frou* de leurs vêtements d'or et de soie; et puis comme leur langage était élégant! Leur conversation, tout sucre et tout miel, était ce qu'il y avait de plus beau et de meilleur, et il n'y a pas de femme dont le cœur ne se fût rendu; eh bien, je vous proteste qu'ils n'ont pas obtenu d'elle un seul coup d'œil. Moi-même, on m'a encore donné ce matin vingt angelus; mais je défie tous les angelus du monde, sauf ceux qui me sont donnés en toute honnêteté; vous pouvez m'en croire, on n'a pu obtenir d'elle de boire dans la coupe même des plus huppés; et pourtant il y avait parmi eux des comtes, voire même des pensionnaires du roi; mais tout cela, je vous le certifie, lui est indifférent.

FALSTAFF. Mais que me fait-elle dire à moi? Abrégez, je vous prie, mon Mercure femelle.

Mme VABONTRAIN. Eh bien, elle a reçu votre lettre, pour laquelle elle vous envoie mille remercîments, et elle vous fait savoir que son mari sera absent du logis de dix à onze heures.

FALSTAFF. De dix à onze?

Mme VABONTRAIN. Oui, monsieur; vous pourrez alors venir voir le portrait que vous savez, dit-elle : monsieur Ford, son mari, n'y sera pas. Hélas! la chère femme! il lui rend la vie bien malheureuse; il est extrêmement jaloux; elle mène avec lui une triste existence, la chère dame!

FALSTAFF. De dix à onze heures : bonne femme, recommandez-moi à son souvenir; je serai ponctuel.

Mme VABONTRAIN. Voilà qui est bien, monsieur; mais je suis encore chargée d'une autre commission pour votre seigneurie : madame Page vous envoie ses compliments sincères; et, permettez-moi de vous le dire, c'est une femme aussi vertueuse que civile et modeste, et qui, je vous en donne ma parole d'honneur, ne manquerait pas, pour tout au monde, à sa prière du matin et du soir : il n'y a pas à Windsor deux femmes qu'on puisse lui comparer. Elle m'a commandé de dire à votre seigneurie qu'il est rare que son mari s'absente, mais elle espère qu'il n'en sera pas toujours ainsi. Je n'ai jamais vu une femme

aussi amourachée d'un homme : il faut que vous ayez sur vous un charme, là, je vous le certifie.

FALSTAFF. Sauf l'attraction de mes avantages personnels, je vous assure que je n'ai pas d'autres charmes.

Mme VABONTRAIN. Votre seigneurie en soit bénie !

FALSTAFF. Mais dites-moi, je vous prie, madame Ford et madame Page se sont-elles fait part de l'amour qu'elles ont pour moi ?

Mme VABONTRAIN. Ce serait du beau, par exemple ! elles ne sont pas aussi mal apprises que cela, je l'espère bien ! Ce serait là un joli tour, par ma foi ! Madame Page vous prie de ne pas manquer de lui envoyer votre petit page ; son mari en est singulièrement entiché, et, à dire vrai, c'est un honnête homme que monsieur Page. Il n'est pas une femme de Windsor qui soit plus heureuse qu'elle. Elle fait et dit ce qu'il lui plaît, reçoit tout, paye tout, se couche et se lève quand elle veut, son mari ne trouve à redire à rien, et vraiment elle le mérite ; car s'il est à Windsor une excellente femme, c'est elle. Il faut lui envoyer votre page ; il n'y a pas de remède.

FALSTAFF. Je le lui enverrai.

Mme VABONTRAIN. Faites, et arrangez-vous de manière qu'il vous serve d'intermédiaire. Dans tous les cas, convenez d'un mot d'ordre, afin de vous faire connaître mutuellement vos intentions sans que le jeune homme y comprenne rien ; car il n'est pas bon d'initier les enfants à ce qui est mal ; quant aux personnes d'un âge mur, c'est différent : elles ont de la prudence, comme on dit, et connaissent le monde.

FALSTAFF. Adieu. Recommandez-moi au souvenir de toutes deux : voilà ma bourse ; je suis votre débiteur. (*A part.*) Cette nouvelle me transporte de joie.

Mme Vabontrain et Robin sortent.

PISTOLET. Cette drôlesse est une des messagères de Cupidon. Forcez de voiles, sir John, poursuivez l'ennemi, démasquez vos batteries, lâchez-moi une bordée ; et si elle n'est pas à vous, que l'Océan engloutisse le tout !

Pistolet sort.

FALSTAFF. Est-il bien vrai, mon vieux Falstaff ? Va ton chemin ; je vais tirer de ta vieille personne plus de parti que jamais. Ainsi tu attires encore les regards des femmes ? Ainsi, après tant d'argent dépensé, tu auras gagné en définitive ? Je te remercie, mon vieil individu : qu'on dise tant qu'on voudra que tu es grossièrement façonné ; pourvu que tu plaises, c'est là l'important.

Entre BARDOLPHE.

BARDOLPHE. Sir John, il y a en bas un certain Brook qui désirerait vous parler et faire votre connaissance; il envoie à votre seigneurie un flacon de vin vieux.

FALSTAFF. Brook est son nom?

BARDOLPHE. Oui, monsieur.

FALSTAFF. Fais-le monter.

Bardolphe sort.

FALSTAFF, *continuant*. Ces ruisseaux-là [1] sont les bien venus chez moi quand ils y font refluer une pareille liqueur. Ah! ah! madame Ford et madame Page, j'ai donc fait votre conquête! Allons, voilà qui va bien!

Rentre BARDOLPHE, suivi de FORD, déguisé.

FORD. Que Dieu vous garde, monsieur!

FALSTAFF. Et vous pareillement, monsieur; avez-vous quelque chose à me dire?

FORD. Je vous demande pardon de me présenter à vous avec si peu de cérémonie.

FALSTAFF. Vous êtes le bienvenu; que souhaitez-vous de moi? (*A Bardolphe.*) Bardolphe, laisse-nous.

Bardolphe sort.

FORD. Monsieur, vous voyez en moi un homme qui a dépensé beaucoup d'argent; mon nom est Brook.

FALSTAFF. Mon cher monsieur Brook, je désire faire plus amplement votre connaissance.

FORD. Je désire pareillement faire la vôtre, sir John, non pour vous être à charge, car je dois vous dire que je me crois plus en mesure que vous de jouer le rôle de prêteur; c'est ce qui m'a enhardi à me présenter à vous sans façon; car, comme l'on dit, quand l'argent précède, toutes les portes s'ouvrent.

FALSTAFF. Monsieur, l'argent est un bon soldat qui va toujours en avant.

FORD. Il est vrai : j'ai ici un sac d'argent qui m'embarrasse; si vous voulez m'aider à le porter, sir John, prenez le tout ou la moitié, vous m'aurez soulagé d'autant.

FALSTAFF. Monsieur, j'ignore en quoi je puis avoir mérité d'être votre porteur.

FORD. Si vous voulez bien m'entendre, monsieur, je vous le dirai.

[1] Falstaff joue ici sur le mot *brook*, qui en anglais signifie ruisseau.

FALSTAFF. Parlez, mon cher monsieur Brook; je serai enchanté de vous servir.

FORD. Monsieur, je serai bref. On m'a dit que vous étiez un homme éclairé, et il y a longtemps que j'entends parler de vous, quoique, malgré mon désir, je n'aie jamais trouvé l'occasion de faire votre connaissance. Dans ce que j'ai à vous révéler, je suis obligé d'exposer à vos regards mes imperfections; mais, sir John, si, tout en m'écoutant, vous avez un œil fixé sur mes faiblesses, j'espère que l'autre se reportera sur le registre des vôtres. Peut-être alors aurez-vous pour moi quelque indulgence, sachant par votre propre expérience combien on est sujet à faillir dans ces matières.

FALSTAFF. Fort bien, monsieur; continuez.

FORD. Il y a dans cette ville une dame dont le mari a nom Ford.

FALSTAFF. Fort bien.

FORD. Il y a longtemps que je l'aime, et elle m'a déjà coûté bien des soins; je me suis attaché à tous ses pas; j'ai saisi toutes les occasions de la rencontrer, ou même de la voir à la dérobée; non-seulement j'ai dépensé beaucoup en cadeaux pour elle, mais encore j'ai largement rétribué divers individus pour savoir, par leur entremise, quels présents lui agréeraient le plus. Bref, je me suis attaché à sa poursuite comme l'amour s'était attaché à la mienne, c'est-à-dire en toute occasion; mais quoi que j'aie pu mériter, soit par mes sentiments, soit par les moyens dont j'ai fait usage, ce qu'il y a de certain, c'est que je n'en ai recueilli aucun fruit, à moins que l'expérience ne soit un trésor; pour celui-là, je l'ai acheté fort cher, et il m'a valu la connaissance de cette maxime :

Devant Richesse, Amour s'enfuit;
Poursuivant qui le fuit, fuyant qui le poursuit.

FALSTAFF. Ne vous a-t-elle donné aucune espérance?

FORD. Aucune.

FALSTAFF. L'avez-vous sollicitée à cet effet?

FORD. Jamais.

FALSTAFF. De quelle nature était donc votre amour?

FORD. Pareil à une belle maison bâtie sur le terrain d'autrui; en sorte que j'ai perdu mon édifice pour m'être trompé sur l'emplacement de sa construction.

FALSTAFF. Dans quel but m'avez-vous fait cette confidence?

FORD. Quand je vous l'aurai dit, je vous aurai tout dit. Il est des gens qui prétendent que toute sévère qu'elle se montre pour moi, elle s'émancipe avec d'autres, de manière à faire suspecter sa conduite. Maintenant, sir John, voici dans quel but je viens vous voir : vous êtes un homme d'une éducation accomplie, d'une conversation admirable, très-répandu dans le monde ; votre rang est élevé, votre personne imposante ; on vous reconnaît unanimement les qualités de l'homme de guerre, de l'homme de cour, de l'homme instruit.

FALSTAFF. Monsieur.....

FORD. Cela est vrai, et vous le savez vous-même... Voilà de l'argent, dépensez-le, dépensez-le, dépensez davantage encore, dépensez tout ce que j'ai ; je ne vous demande en retour que la portion de votre temps qui vous sera nécessaire pour mettre galamment le siége devant la fidélité de madame Ford : mettez en usage tous vos moyens de galanterie, et amenez-la à se rendre à vous ; vous êtes l'homme du monde qui peut le mieux y réussir.

FALSTAFF. Conviendrait-il à la véhémence de votre affection que je subjuguasse la beauté dont vous désirez la possession ? Votre expédient me paraît tout au moins fort singulier.

FORD. Veuillez, je vous prie, me comprendre. Elle s'appuie avec tant de confiance sur l'infaillibilité de son honneur, que la folie de mon âme n'ose affronter sa présence ; elle est trop éblouissante pour qu'on puisse la regarder en face. Mais si je pouvais m'offrir à elle, ayant en main des preuves de sa fragilité, alors j'aurais des précédents et des arguments à faire valoir en faveur de mes désirs. Je la délogerais de la forteresse de sa pureté, de sa réputation, de sa fidélité conjugale, et de mille autres abris derrière lesquels elle se retranche avec trop de succès. Qu'en dites-vous, sir John ?

FALSTAFF. Monsieur Brook, je prends d'abord la liberté d'accepter votre argent ; ensuite donnez-moi votre main ; enfin, si madame Ford vous convient, je vous promets, foi de gentilhomme, que vous la posséderez.

FORD. Ah ! monsieur...

FALSTAFF. Monsieur Brook, vous la posséderez.

FORD. N'épargnez pas l'argent, sir John ; il ne vous fera pas faute.

FALSTAFF. Madame Ford non plus ne vous fera pas faute. Je vous dirai en confidence que j'ai un rendez-vous avec elle. Au

moment où vous êtes arrivé, son assistante ou son entremetteuse venait de me quitter; je dois me trouver chez elle entre dix et onze heures; car, à cette heure, son jaloux, son belître de mari sera absent. Venez me trouver ce soir; je vous dirai comment les choses se seront passées.

FORD. Que je suis heureux de vous avoir rencontré! connaissez-vous Ford, monsieur?

FALSTAFF. Lui! ce pauvre diable de cocu! je ne le connais pas. Néanmoins, c'est à tort que je l'appelle pauvre : on dit que ce jaloux Cassandre a des monceaux d'or, ce qui, à mes yeux, relève singulièrement les attraits de sa femme. Elle sera pour moi la clef du coffre-fort de ce vieux fou, et c'est tout ce que j'ambitionne.

FORD. J'aurais souhaité que son mari vous fût connu; car alors vous pourriez éviter sa rencontre.

FALSTAFF. Lui! cet automate, ce marchand de beurre salé! allons donc! il n'oserait soutenir mon regard : la vue de ma canne le ferait trembler; elle planera comme un météore sur les cornes de ce cocu. Monsieur Brook, vous me verrez écraser ce pékin de ma supériorité, et vous aurez sa femme, croyez-moi. Venez me voir de bonne heure ce soir; Ford est un sot, et j'ajouterai un nom de plus à ses titres; je veux qu'avant peu, monsieur Brook, vous le teniez pour un belître et un cocu. Venez me trouver ce soir.

Il sort.

FORD. Quel damné scélérat! quel monstre de libertinage! Je sens mon cœur prêt à se briser d'impatience. Qu'on me dise après cela que j'ai tort d'être jaloux! Ma femme s'est entendue avec lui; l'heure est fixée, le traité est conclu. Qui l'aurait pu penser? quel enfer que d'avoir une femme infidèle! Ainsi, je verrai ma couche souillée, mon coffre-fort au pillage, ma réputation attaquée, et pour comble d'injure, je m'entendrai donner les noms les plus abominables de la bouche même de celui qui m'outrage! et quels noms, bon Dieu! Celui d'*Amaimon* n'a rien qui répugne; *Lucifer* sonne bien, *Barbason* aussi; pourtant ce sont des dénominations de démons, des noms de réprouvés; mais cocu, cocu volontaire! le diable lui-même n'a pas de nom comparable à celui-là. Page est un âne, un âne sans défiance; il a foi dans sa femme, il n'est point jaloux. J'aimerais mieux confier mon beurre à un Flamand, mon fromage au ministre welche sir Hugues, ma bouteille d'eau-

de-vie à un Irlandais, ma haquenée à un filou, que de laisser ma femme à sa propre garde. Une femme complote, rumine, projette : ce qu'au fond du cœur elle croit pouvoir faire, elle n'aura pas de repos qu'elle ne l'ait fait. Je bénis le ciel de m'avoir fait jaloux. Le rendez-vous est à onze heures : je vais mettre ordre à cela, surprendre ma femme, me venger de Falstaff, et rire aux dépens de Page. Allons-y de ce pas : mieux vaut arriver trois heures trop tôt qu'une minute trop tard. Fi ! donc fi ! fi ! cocu ! cocu ! cocu !

SCÈNE III.

Le parc de Windsor.

Arrivent CAIUS et BARBET.

CAIUS. Jean Barbet !

BARBET. Monsieur ?

CAIUS. Jean, quelle heure est-il ?

BARBET. Il est passé l'heure à laquelle sir Hugues avait promis de se trouver ici.

CAIUS. Morbleu ! il a sauvé son âme en ne venant pas ; il est sans doute occupé à prier dans sa Bible. Morbleu ! Jean Barbet, s'il vient, c'est un homme mort !

BARBET. Il est prudent, monsieur ; il savait fort bien que s'il venait, vous le tueriez.

CAIUS. Morbleu ! je le tuerais de la bonne manière. Jean, prends ta rapière ; je vais te montrer comment je me propose de le tuer.

BARBET. Hélas ! monsieur, je ne sais pas faire des armes.

CAIUS. Drôle ! prends ta rapière.

BARBET. Arrêtez : voici du monde.

Arrivent L'HOTE DE LA JARRETIÈRE, CERVEAUVIDE, NIGAUDIN et PAGE.

L'HÔTE. Dieu vous garde, mon brave docteur.

CERVEAUVIDE. Dieu vous conserve, monsieur le docteur Caïus.

PAGE. Bonjour, docteur.

NIGAUDIN. Je vous souhaite le bonjour, monsieur.

CAIUS. Un, deux, trois, quatre : quel motif vous amène tous ici ?

L'HÔTE. Nous venons vous voir combattre, vous voir vous

fendre, allonger des bottes ; vous voir ici, vous voir là ; vous voir frapper d'estoc, de taille, traverser, prendre à revers. Est-il mort, mon Ethiopien ? Est-il mort, mon Gaulois ? Ah ! mon brave ! que dit mon Esculape, mon Galien, mon Cœur-de-sureau ? Ah ! est-il mort, Pain-rassis, est-il mort ?

CAIUS. Morbleu ! c'est un Chinois de prêtre, le plus lâche qu'il y ait au monde ; il n'a pas encore montré sa face.

L'HÔTE. Tu es un roi de Castille, mon brave, un Hector de Grèce, camarade.

CAIUS. Soyez témoins, je vous prie, que je l'ai attendu deux ou trois heures, et qu'il n'est pas encore venu.

CERVEAUVIDE. Il a fait sagement, docteur : il est le médecin des âmes et vous des corps. En combattant l'un contre l'autre, vous agissiez contre les intérêts de votre profession : n'est-il pas vrai, monsieur Page ?

PAGE. Monsieur Cerveauvide, tout homme de paix que vous êtes maintenant, vous étiez, dans votre temps, un fameux bretteur.

CERVEAUVIDE. Vive Dieu ! monsieur Page, quoique vieux et juge de paix, je ne puis voir une épée sans que la main me démange. Tout magistrats, docteurs et gens d'église que nous sommes, monsieur Page, il nous reste encore du levain de notre jeunesse : nos mères étaient des femmes, monsieur Page.

PAGE. C'est vrai, monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. L'expérience en fait foi, monsieur Page. — Monsieur le docteur Caïus, je viens pour vous ramener chez vous. Je suis préposé au maintien de l'ordre public ; vous vous êtes montré médecin prudent, et sir Hugues s'est montré homme d'église sage et patient : veuillez me suivre, monsieur le docteur.

L'HÔTE, *à Cerveauvide.* Pardon, mon juge. (*A Caïus.*) Un mot, l'avaleur de gens.

CAIUS. Que dites-vous ? l'avaleur ?

L'HÔTE. Je dis que vous êtes la valeur en personne.

CAIUS. Je prétends bien montrer à ce belître de prêtre que j'ai de la valeur. Morbleu ! je lui couperai les oreilles.

L'HÔTE. Prends garde qu'il ne te mette à la raison.

CAIUS. Vous dites...

L'HÔTE. Je dis qu'il faudra bien qu'il vous rende raison.

CAIUS. C'est bien comme cela que je l'entends.

L'HÔTE. Je ferai tout mon possible pour cela ; s'il refuse, qu'il aille au diable !

CAIUS. Je vous suis obligé.

L'HÔTE. Je dois vous dire encore... (*Bas, aux trois autres.*) Mais d'abord, vous, mon convive, vous, monsieur Page, ainsi que vous, cavaliéro Nigaudin, traversez la ville et rendez-vous à Frogmore.

PAGE. N'est-ce pas là qu'est sir Hugues ?

L'HÔTE. C'est là qu'il se trouve : voyez dans quelle humeur il est ; moi, je vous amènerai le docteur par un chemin de traverse : est-ce dit ?

CERVEAUVIDE. Nous y allons.

PAGE, CERVEAUVIDE *et* NIGAUDIN, *à Caïus.* Adieu ! docteur.

Tous les trois s'éloignent.

CAIUS. Morbleu ! il faut que je tue ce prêtre ; car il parle à miss Anna Page en faveur de je ne sais quel imbécile.

L'HÔTE. Qu'il meure ! mais d'abord que votre impatience rentre dans le fourreau ; jetez de l'eau froide sur votre colère, et suivez-moi à travers champs jusqu'à Frogmore ; je vous conduirai dans une ferme où miss Anna est venue assister à une fête ; là vous lui ferez votre cour. Cela vous convient-il, mon brave ?

CAIUS. Parbleu ! je vous en remercie, et je vous aime pour cela. Je vous adresserai mes malades, les comtes, les chevaliers, les lords, les gentilshommes.

L'HÔTE. En reconnaissance de quoi je vous promets de vous appuyer auprès de miss Anna. Cela vous va-t-il ?

CAIUS. Parfaitement ! c'est bien dit.

L'HÔTE. Partons donc.

CAIUS. Marche derrière mes talons, Jean Barbet.

Ils s'éloignent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

La campagne de Frogmore, aux environs de Windsor.

Arrivent SIR HUGUES EVANS et SIMPLE.

EVANS. Dites-moi, je vous prie, serviteur du bon monsieur Nigaudin, qui avez nom Simple, dans quelle direction avez-vous cherché le sieur Caïus, s'intitulant docteur en médecine?

SIMPLE. Sur la route de Londres, la route du parc, la route du vieux Windsor, partout enfin, excepté sur la route qui conduit à la ville.

EVANS. Je désire véhémentement que vous le cherchiez aussi dans cette direction-là.

SIMPLE. Je vais le faire, monsieur.

EVANS. Dieu me bénisse! dans quelle colère je suis! dans quelle agitation d'esprit je me trouve! S'il s'est joué de moi, j'en serai charmé! Quelle tristesse j'éprouve! Je lui briserai ses fioles sur sa tête de cuistre, si jamais j'en trouve l'occasion. Dieu me soit en aide!

Il chante.

Aux bords des murmurantes eaux,
Où mille oiseaux divers chantent leurs madrigaux,
Au milieu du parfum des fleurs fraîches écloses,
Nous viendrons nous asseoir dans la saison des roses.
Aux bords [1]. . . . .

Merci de mon âme! je me sens une grande propension à pleurer.

Il fredonne.

Où mille oiseaux divers chantent leurs madrigaux...
Sur les fleuves de Babylone. . . . .
Au milieu du parfum des fleurs fraîches écloses...
Aux bords. . . . .

SIMPLE. Je l'aperçois qui vient de ce côté, sir Hugues.

EVANS. Il est le bienvenu.

Aux bords des murmurantes eaux.....

Le ciel soit en aide au bon droit! Quelles armes porte-t-il?

[1] Ces vers font partie d'un charmant petit poëme que les uns attribuent à Marlowe, d'autres à Shakspeare.

SIMPLE. Il n'a point d'armes, monsieur ; je vois aussi mon maître, M. Cerveauvide, et un autre monsieur, qui viennent de Frogmore ; les voilà qui franchissent la haie et se dirigent vers vous.

EVANS. Donnez-moi ma soutane, je vous prie ; on plutôt non, gardez-la.

Arrivent **PAGE, CERVEAUVIDE** et **NIGAUDIN.**

CERVEAUVIDE. Vous voilà donc, monsieur le ministre? Bonjour, mon cher sir Hugues ; rien de plus surprenant que de voir un joueur éloigné de ses dés, et un savant de ses livres.

NIGAUDIN. Ah! charmante Anna Page!

PAGE. Dieu vous garde ! mon bon sir Hugues.

EVANS. Que la bonté de Dieu vous bénisse tous tant que vous êtes.

CERVEAUVIDE. Eh quoi ! l'épée et la parole divine ! Réunissez-vous ces deux vocations, mon cher ministre?

PAGE. Et vêtu comme un jeune homme encore, avec un pourpoint seulement et un haut-de-chausses, par cette journée brumeuse et rhumatismale.

EVANS. J'ai pour cela mes raisons et mes motifs.

PAGE. Nous sommes venus ici pour accomplir une bonne œuvre, monsieur le ministre.

EVANS. Fort bien ; quelle est-elle ?

PAGE. Il y a à deux pas d'ici un homme des plus respectables, qui, croyant avoir à se plaindre de quelqu'un, a dépouillé toute gravité et toute patience à un point inouï.

CERVEAUVIDE. Moi qui ai vécu quatre-vingts ans et plus, je n'ai jamais vu un homme de son rang, de sa gravité et de son instruction, se conduire d'une manière aussi extravagante.

EVANS. Quel est-il?

PAGE. Je pense que vous le connaissez : c'est le docteur Caïus, le célèbre médecin français.

EVANS. Colère de Dieu ! j'aurais autant aimé que vous me parlassiez d'une assiettée de bouillie.

PAGE. Pourquoi cela?

EVANS. C'est un drôle qui n'a jamais lu Hippocrate ni Galien ; en outre, c'est un cuistre, le plus lâche qui se puisse voir.

PAGE, *bas, à Cerveauvide.* Voilà, sans nul doute, l'homme qui devait se battre avec le docteur.

NIGAUDIN. O charmante Anna Page !

CERVEAUVIDE. En effet, ses armes l'indiquent : ne les laissez pas s'approcher : voici le docteur Caïus.

Arrivent L'HOTE DE LA JARRETIÈRE, CAIUS et BARBET.

PAGE. Mon cher pasteur, remettez votre épée dans le fourreau.

CERVEAUVIDE. Faites-en autant, mon cher docteur.

L'HÔTE. Désarmez-les, puis laissons-les se disputer tant qu'ils voudront ; qu'ils conservent leurs membres dans leur intégrité, et n'estropient que la langue anglaise.

CAIUS. Permettez-moi, je vous prie, de vous dire un mot : pourquoi refusez-vous de vous mesurer avec moi ?

EVANS. Veuillez avoir un peu de patience, je vous rendrai raison en temps et lieu.

CAIUS. Morbleu ! vous êtes un lâche, un sot, un magot de la Chine.

EVANS. Je vous en prie, ne prêtons pas à rire aux gens ; je désire obtenir votre amitié, et je vous ferai réparation de manière ou d'autre : je vous briserai vos fioles sur votre tête de cuistre, pour avoir manqué à votre rendez-vous.

CAIUS. Diable ! Jean Barbet, et vous, mon hôte de la Jarretière, ne l'ai-je pas attendu pour le tuer ? ne me suis-je pas trouvé au rendez-vous fixé ?

EVANS. Comme il est vrai que j'ai l'âme d'un chrétien, c'est ici le lieu qui avait été désigné ; je m'en rapporte au jugement de mon hôte de la Jarretière ?

L'HÔTE. Paix ! Gallois et Gaulois, Français et Welche, guérisseur des corps et guérisseur des âmes.

CAIUS. Parbleu ! voilà qui est excellent.

L'HÔTE. Paix ! vous dis-je : écoutez votre hôte de la Jarretière. Suis-je un politique ? suis-je un homme subtil ? suis-je un Machiavel ? consentirai-je à perdre mon docteur ? non ; il me donne des potions et des émotions. Me résoudrai-je à perdre mon pasteur, mon prêtre, mon sir Hugues ? non ; il me donne les proverbes et les non-verbes. Donnez-moi votre main, enfant de la terre ; bien ! donnez-moi la vôtre, enfant du ciel ; c'est cela ! Disciples de la science, je vous ai trompés tous deux ; je vous ai assigné des rendez-vous différents : vos cœurs sont intrépides, vos peaux sont intactes... que du vin chaud termine

la partie : allons mettre leurs épées en gage. Suis-moi, homme de paix; suivez-moi, suivez-moi tous.

CERVEAUVIDE. Il est original notre hôte. Venez, messieurs, venez.

NIGAUDIN. O charmante Anna Page!

Cerveauvide, Nigaudin, Page et l'Hôte s'éloignent.

CAIUS. Ah! vraiment, vous vous êtes moqué de nous. Ah! ah!

EVANS. Voilà qui est bien; il nous a pris tous deux pour objets de risée : soyons amis, si vous m'en croyez, et réunissons nos deux cervelles pour nous venger de ce coquin, de ce misérable, l'hôte de la Jarretière.

CAIUS. Parbleu! de tout mon cœur; il m'avait promis, en me conduisant ici, de m'y faire voir Anna Page : morbleu! il m'a trompé aussi, moi.

EVANS. Eh bien, je veux lui briser la caboche. Suivez-moi, je vous prie.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

La grande rue de Windsor.

Arrivent Mme PAGE et ROBIN.

Mme PAGE. Allons, tenez-vous à distance, petit galant; votre devoir est de suivre; mais maintenant vous prenez les devants. Qu'aimeriez-vous mieux, employer vos yeux à me servir de guides, ou les tenir fixés sur les talons de votre maître?

ROBIN. J'aimerais mieux, par ma foi, marcher devant vous en homme, que de le suivre en nain.

Mme PAGE. Oh! vous êtes un petit flatteur; je le vois, vous ferez un courtisan.

Arrive FORD.

FORD. Bonjour, madame Page; où allez-vous comme cela?

Mme PAGE. J'allais voir votre femme, monsieur; est-elle au logis?

FORD. Oui, madame, et aussi désœuvrée que possible, faute de compagnie; je pense que si vos maris venaient à mourir, vous vous marieriez l'une à l'autre.

Mme PAGE. Soyez-en sûr, nous nous marierions l'une et l'autre.

FORD, *se tournant vers Robin.* Où avez-vous fait l'emplette de ce coq de clocher?

Mme PAGE. Je ne saurais vous dire comment se nomme celui qui en a fait cadeau à mon mari. L'ami, comment s'appelle votre chevalier ?

ROBIN. Sir John Falstaff.

FORD. Sir John Falstaff!

Mme PAGE. Lui-même : je ne puis jamais retenir son nom ; il y a une si grande distance entre mon mari et lui ! Ainsi vous dites que votre femme est à la maison ?

FORD. Elle y est effectivement.

Mme PAGE. Avec votre permission, monsieur ; je suis impatiente de la voir.

Mme Page et Robin s'éloignent.

FORD. Page a-t-il encore sa cervelle ? a-t-il des yeux ? a-t-il l'usage de la pensée ? Sans doute, tout cela dort chez lui ; il n'en fait aucun usage. Parbleu ! ce petit muguet vous portera une lettre à vingt milles de distance, aussi aisément qu'un canon lancera un boulet à deux cents pas. Page sert lui-même les inclinations de sa femme ; il lui donne libre carrière, et lui fournit les moyens ; et la voilà maintenant qui se rend chez ma femme, et le page de Falstaff est avec elle ; il ne faut pas être sorcier pour deviner ce que cela veut dire : le page de Falstaff est avec elle ! Admirables complots ! les batteries sont dressées, et nos femmes révoltées se damnent de compagnie. C'est bien, je les prendrai en flagrant délit ; je torturerai ma femme, j'arracherai à l'hypocrite madame Page son voile de modestie empruntée, je signalerai Page pour un Actéon confiant et volontaire, et à ces mesures violentes tous mes voisins applaudiront. (*On entend sonner dix heures.*) L'horloge m'avertit qu'il est temps de commencer mes recherches ; elles ne seront pas infructueuses, et j'ai la certitude de trouver Falstaff ; au lieu de me railler, on m'approuvera ; car, aussi vrai que la terre est solide, Falstaff est maintenant chez moi : j'y vais.

Arrivent PAGE, CERVEAUVIDE, NIGAUDIN, L'HOTE DE LA JARRETIÈRE, SIR HUGUES EVANS, CAIUS et BARBET.

TOUS. Bonjour, monsieur Ford.

FORD. Bonne compagnie, sur ma foi. J'ai bonne chère au logis, je vous invite à venir dîner avec moi.

CERVEAUVIDE. Vous m'excuserez, monsieur Ford.

NIGAUDIN. Moi pareillement, monsieur. Nous avons promis de dîner avec miss Anna Page, et je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, lui manquer de parole.

CERVEAUVIDE. Nous sommes en pourparlers au sujet d'un mariage entre miss Anna Page et mon cousin Nigaudin, et nous devons obtenir aujourd'hui une réponse définitive.

NIGAUDIN. J'espère que j'ai votre consentement, beau-père Page?

PAGE. Vous l'avez, monsieur Nigaudin; je vous suis complétement favorable; mais (*se tournant vers Caïus*) ma femme, monsieur le docteur, est entièrement dans vos intérêts.

CAIUS. Oui, certes; et la demoiselle m'aime : ma gouvernante Vabontrain me l'assure.

L'HÔTE. Que dites-vous du jeune Fenton? Il danse, il pirouette, il a les yeux de la jeunesse, il fait des vers, a la prose fleurie, est parfumé comme les mois d'avril et de mai. Il l'emportera, il l'emportera; c'est décidé, il l'emportera.

PAGE. Ce ne sera pas avec mon consentement, je vous le promets. C'est un jeune homme qui n'a rien : il a fait partie de la société du prince extravagant[1] et de Poins. Il est trop haut placé; il en sait trop. Non, il ne nouera pas un nœud dans sa destinée avec les doigts de ma fortune : s'il prend ma fille, qu'il la prenne sans un penny; mon bien ne va qu'avec mon consentement, et mon consentement ne va pas dans cette direction-là.

FORD. Je demande instamment que quelques-uns d'entre eux viennent dîner chez moi : outre la bonne chère, je vous promets du divertissement : je vous ferai voir un monstre. Venez, docteur; vous aussi, monsieur Page, et vous, sir Hugues.

CERVEAUVIDE. Eh bien, adieu! — Nous n'en serons que plus libres pour faire notre cour chez monsieur Page.

Cerveauvide et Nigaudin s'éloignent.

CAIUS. Jean Barbet, retourne au logis; je vais bientôt te rejoindre.

Barbet s'éloigne.

L'HÔTE. Adieu, mes enfants; je vais trouver mon honnête chevalier Falstaff, et boire avec lui une bouteille de Canarie.

FORD, *à part.* Je pense que je lui ferai auparavant boire un autre bouillon. Venez-vous, messieurs?

TOUS. Allons voir le monstre!

Ils s'éloignent.

[1] Le prince de Galles, depuis Henri V.

SCÈNE III.

Une chambre dans la maison de M. Ford.

Entrent Mme FORD et Mme PAGE.

Mme FORD. Holà ! Jean ! holà ! Robert !

Mme PAGE. Dépêchez-vous ! dépêchez-vous ! Où est le grand panier au linge ?

Mme FORD. Il est prêt. (*Elle appelle.*) Holà ! Robin !

Entrent DES DOMESTIQUES portant un grand panier.

Mme PAGE. Venez par ici, venez,

Mme FORD. Posez-le là.

Mme PAGE. Donnez-vos ordres à vos gens : nous n'avons pas de temps à perdre.

Mme FORD. Comme je vous l'ai dit, vous, Jean, et vous, Robert, tenez-vous ici tout prêts dans la brasserie ; quand je vous appellerai, vous viendrez, et sans délai, sans hésiter, vous chargerez ce panier sur vos épaules : vous l'emporterez en toute hâte dans la prairie de Datchet, où l'on blanchit le linge, et vous le viderez dans le fossé bourbeux, près du bord de la Tamise.

Mme PAGE. Vous entendez ?

Mme FORD. Je leur ai déjà fait leur leçon ; je n'ai pas besoin de leur en dire davantage. (*Aux Domestiques.*) Allez, et revenez quand je vous appellerai.

Les Domestiques sortent.

Mme PAGE. Voici le petit Robin.

Entre ROBIN.

Mme FORD. Eh bien, mon petit nabot, quelles nouvelles ?

ROBIN. Madame Ford, sir John, mon maître, est à la porte de derrière, et désire votre compagnie.

Mme PAGE. Mon petit polichinelle, nous avez-vous gardé le secret ?

ROBIN, *à Mme Page.* Je vous en donne ma parole : mon maître ignore que vous êtes ici. Il m'a menacé d'une éternelle liberté si je vous parle de cette affaire : il a juré qu'il me mettrait à la porte.

Mme PAGE. Tu es un bon enfant ; ta discrétion sera pour toi un tailleur, et te vaudra un haut-de-chausses et un pourpoint neufs. Je vais me cacher.

Mme FORD. Faites. (*A Robin.*) Allez dire à votre maître que je suis seule. — Madame Page, rappelez-vous votre rôle.

Robin sort.

Mme PAGE. Je vous en réponds : si je ne le joue pas bien, sifflez-moi.

Mme Page sort.

Mme FORD. Vogue la galère! Nous allons traiter comme il faut cette masse de chair putride, cette grossière éponge humectée; nous lui apprendrons à distinguer les geais des tourterelles.

Entre FALSTAFF.

FALSTAFF.

A la fin je vous tiens, mon céleste bijou [1].

Maintenant je puis mourir, car j'ai assez vécu : j'ai atteint le terme de mon ambition. O fortuné moment!

Mme FORD. O aimable sir John Falstaff!

FALSTAFF. Madame Ford, je ne sais pas flatter; je ne sais pas babiller, madame Ford. Je vais exprimer un vœu coupable : Plût à Dieu que votre mari fût mort! je vous prendrais pour ma mylady; je suis prêt à le déclarer devant le lord le plus huppé du royaume.

Mme FORD. Moi, votre mylady, sir John! je ferais une triste mylady.

FALSTAFF. Que la cour de France m'en montre une pareille! Voilà des yeux qui rivaliseraient avec le diamant; la courbe élégante de ce front semble faite exprès pour recevoir la plus belle coiffure de Venise.

Mme FORD. Un simple mouchoir, sir John; c'est tout ce qui sied à mon front, et encore c'est tout au plus.

FALSTAFF. C'est une trahison que de parler ainsi de vous-même; vous figureriez à la cour dans la perfection; et sous un vertugadin semi-circulaire, ce pied ferme et bien posé donnerait à votre démarche un relief excellent. Je vois ce que vous seriez sans la fortune ennemie : la nature est votre amie, vous ne sauriez le cacher.

Mme FORD. Croyez-moi, je n'ai rien de tout cela.

FALSTAFF. Qu'est-ce qui m'a fait vous aimer? Cela seul doit vous convaincre qu'il y a en vous quelque chose d'extraordinaire. Tenez, voyez-vous, je n'entends rien à l'art de flatter;

[1] Ce vers est extrait du poëme d'*Astrophel et Stella*, par Sidney.

je ne puis vous dire : Vous êtes ceci, vous êtes cela, comme font ces jeunes muguets qu'on prendrait pour des femmes en costume d'hommes, et qui exhalent plus de parfums que le marché aux herbes dans la saison des simples : je ne le puis ; mais je vous aime, je n'aime que vous, et vous le méritez.

Mme FORD. Je crains que vous ne me trompiez, sir John ; vous aimez madame Page.

FALSTAFF. C'est comme si vous disiez que j'aime à me promener devant la porte de la prison pour dettes, que je déteste comme la gueule d'un four à chaux.

Mme FORD. Dieu sait comme je vous aime ; vous le saurez un jour.

FALSTAFF. Conservez-moi ces sentiments : je les mérite.

Mme FORD. C'est vrai, je dois vous le dire ; sans quoi je ne vous aimerais pas.

ROBIN, *appelant du dehors*. Madame Ford ! madame Ford ! madame Page est à la porte, agitée, toute essoufflée, les yeux hagards ; elle demande à vous parler sur-le-champ.

FALSTAFF. Elle ne me verra pas ; je vais me cacher derrière la tapisserie.

Mme FORD. Oui, de grâce : c'est une femme dont la langue est à craindre.

Falstaff se cache.

Entrent Mme PAGE et ROBIN.

Mme FORD, *poursuivant*. Eh bien ! qu'y a-t-il ? que me voulez-vous ?

Mme PAGE. O madame Ford ! qu'avez-vous fait ? vous êtes déshonorée, vous êtes perdue, perdue à jamais.

Mme FORD. Qu'y a-t-il donc, ma bonne madame Page ?

Mme PAGE. O quel malheur, madame Ford, qu'ayant un honnête homme pour mari, vous lui donniez un pareil motif de vous soupçonner !

Mme FORD. Quel motif de me soupçonner ?

Mme PAGE. Quel motif ! Honte à vous ! Combien je m'étais méprise sur votre compte !

Mme FORD. Mais encore, de quoi s'agit-il ?

Mme PAGE. Malheureuse, votre mari va venir, accompagné de tous les exempts de Windsor, afin de découvrir un galant qui, dit-il, est maintenant ici, de votre consentement, dans le

coupable dessein de mettre à profit son absence. Vous êtes perdue!

Mme FORD, *bas, à Mme Page.* Parlez plus haut. (*Elevant la voix.*) J'espère que cela n'est pas.

Mme PAGE. Priez Dieu que cela ne soit pas, et que vous n'ayez pas un homme ici caché; mais ce qu'il y a de certain, c'est que votre mari, avec tout Windsor à sa suite, vient chercher ici le galant. Je suis accourue vous le dire; si vous vous sentez irréprochable, j'en suis charmée; mais si vous avez ici un ami, pour Dieu, faites-le partir. Ne demeurez pas interdite; appelez à votre aide toutes vos facultés, défendez votre réputation, ou dites adieu pour jamais à votre bonne renommée.

Mme FORD. Que faire? J'ai ici un homme, un ami bien cher. Je redoute moins ma propre honte que le danger qu'il peut courir : je voudais, dût-il m'en coûter mille livres sterling, qu'il fût hors du logis.

Mme PAGE. Quelle honte! il ne sert de rien de dire : *je voudrais, je ne voudrais pas;* votre mari sera ici dans un instant; il vous faut trouver un moyen de faire évader votre amant; car il est impossible que vous le cachiez dans la maison. Oh! combien vous avez trompé mon attente! Justement, voici un panier! si le galant est de taille raisonnable, il pourra s'y fourrer; vous le recouvrirez de linge sale, que vous aurez l'air d'envoyer à la lessive; et comme c'est la saison du blanchissage, vos deux domestiques pourront le porter à la prairie de Datchet.

Mme FORD. Il est trop gros; il n'entrera jamais là. Mon Dieu! quel parti prendre?

Falstaff sort de derrière la tapisserie.

FALSTAFF. Voyons cela, voyons cela! Oh! j'y entrerai, j'y entrerai; suivez le conseil de votre amie; j'y entrerai.

Mme PAGE. Eh quoi! vous ici, sir John Falstaff? Est-ce là, chevalier, ce que disaient vos lettres?

FALSTAFF, *bas, à Mme Page.* Je vous aime et n'aime que vous au monde; aidez à mon évasion; je vais me fourrer là dedans... jamais je ne pourrai...

Il entre péniblement dans le panier, que les deux femmes recouvrent de linge sale.

Mme PAGE, *à Robin.* Jeune homme, aidez à couvrir votre maître; madame Ford, appelez vos gens. —Chevalier trompeur!

Mme FORD. Holà! Jean! Robert! venez. (*Robin sort, des Domestiques entrent.*) Dépêchez-vous d'emporter ce panier de linge; où est le bâton à passer dans l'anse? ne perdez pas de

temps : portez cela à la blanchisseuse dans la prairie de Datchet : dépêchez-vous.

Entrent FORD, PAGE, CAIUS et SIR HUGUES EVANS.

FORD. Avancez, je vous prie; si je soupçonne sans motif, moquez-vous de moi, et que je sois pour vous un objet de risée; je l'aurai mérité. Arrêtez : où portez-vous cela ?

LES DOMESTIQUES. A la blanchisseuse, monsieur.

Mme FORD. Que vous importe? de quoi vous mêlez-vous? Il ne vous manquerait plus que de vous occuper du blanchissage.

FORD. Du blanchissage ? Plaise à Dieu que vous puissiez vous blanchir à mes yeux ! Blanchissage ! allez, si mes soupçons se confirment, vous ne serez pas blanche ! (*Les Domestiques emportent le panier.*) Messieurs, j'ai rêvé cette nuit ; je vous conterai mon rêve. Tenez, voici mes clefs : montez dans mes appartements ; cherchez, fouillez partout ; je vous réponds que le renard sera délogé. Commençons par fermer cette issue. (*Il ferme la porte à clef.*) C'est bien ; maintenant, fouillons le terrier.

PAGE. Mon cher monsieur Ford, écoutez la raison ; c'est trop vous faire injure à vous-même.

FORD. Il est vrai, monsieur Page ; messieurs, vous allez bientôt vous divertir : suivez-moi, messieurs.

Il sort.

EVANS. Voilà une jalousie bien bizarre.

CAIUS. Morbleu ! ce n'est pas la mode en France ; nous autres Français, nous ne sommes pas jaloux.

PAGE, suivons-le, messieurs ; voyons le résultat de ses recherches.

Evans, Page et Caïus sortent.

Mme PAGE. J'espère que voilà un excellent tour.

Mme FORD. Je ne sais ce qui me plaît le plus, de la supercherie dont mon mari a été dupe, ou du tour joué à sir John.

Mme PAGE. Dans quelles transes il devait être quand votre mari a demandé ce qu'il y avait dans le panier !

Mme FORD. J'ai peur qu'il n'ait grand besoin d'une lessive ; il ne pourra donc que gagner à ce qu'on le jette dans l'eau.

Mme PAGE. Tant pis pour lui, le misérable ! je voudrais voir traiter de même tous les scélérats de sa sorte.

Mme FORD. Il faut que mon mari se soit fortement douté que Falstaff était ici ; car je n'avais jamais vu sa jalousie éclater d'une manière aussi violente.

Mme PAGE. J'imaginerai un moyen pour en faire l'épreuve, et nous jouerons de nouveaux tours à Falstaff : il n'est pas probable que sa fièvre de concupiscence cède à ce premier remède.

Mme FORD. Si nous lui députions de nouveau cette coquine de Vabontrain pour lui faire nos excuses du bain qu'il a pris, et lui donner de nouvelles espérances qui nous permettront de lui infliger un nouveau châtiment?

Mme PAGE. Bien pensé; faisons-le venir demain à huit heures pour le dédommager.

Rentrent FORD, PAGE, CAIUS et SIR HUGUES EVANS.

FORD. Je ne puis pas le trouver; il est possible que ce coquin se soit vanté de choses qui passaient son pouvoir.

Mme PAGE, *bas, à Mme Ford.* Entendez-vous ce qu'il dit?

Mme FORD. Oui, oui; chut! (*Haut, à M. Ford.*) Vous avez avec moi de jolis procédés, monsieur Ford.

FORD. Je n'en disconviens pas.

Mme FORD. Puissent vos actions valoir mieux que vos pensées!

FORD. Ainsi soit-il!

Mme PAGE. Vous vous faites beaucoup de tort, monsieur Ford.

FORD. Bien, bien! j'en porte la peine.

EVANS. Je n'ai trouvé personne dans la maison, ni dans les chambres, ni dans les coffres, ni dans les armoires, aussi vrai que j'espère le pardon au jour du jugement.

CAIUS. Morbleu! je n'ai rien trouvé non plus, pas une âme.

PAGE. Fi donc! monsieur Ford, n'avez-vous pas de honte? Quel mauvais génie, quel démon vous met en tête ces chimères? Je ne voudrais pas pour les richesses du château de Windsor avoir un pareil travers.

FORD. C'est ma faute, monsieur Page, et c'est moi qui en souffre.

EVANS. Vous souffrez les tortures d'une mauvaise conscience; vous avez une femme aussi honnête que je souhaiterais d'en trouver une sur cinq cents et sur mille.

CAIUS. Je vois, morbleu! que c'est une honnête femme.

FORD. Fort bien; je vous ai promis à dîner; venez, venez faire un tour dans le parc. Excusez-moi, je vous prie; je vous ferai connaître plus tard pourquoi j'en ai agi ainsi. Venez, ma femme; venez, madame Page; je vous en prie, pardonnez-moi; pardonnez-moi, je vous le demande en grâce.

PAGE. Allons, messieurs; mais, croyez-moi, nous le dauberons d'importance. Je vous invite à déjeuner chez moi demain matin ; après déjeuner nous irons à la chasse à l'oiseau : j'ai un faucon admirable pour le taillis. Est-ce convenu?

FORD. Tout ce qu'il vous plaira.

EVANS. S'il y en a un, je ferai le second.

CAIUS. S'il y en a un ou deux, je ferai le troisième.

EVANS, *à Ford.* A votre place que je serais honteux!

FORD. Monsieur Page, venez-vous?

EVANS, *à Caïus.* Veuillez demain ne pas oublier ce misérable, l'hôte de la Jarretière.

CAIUS. C'est juste. De tout mon cœur, morbleu!

EVANS. Un coquin qui a osé nous prendre pour but de ses plaisanteries!

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Une chambre dans la maison de M. Page.

Entrent FENTON et MISS ANNA PAGE.

FENTON. Je vois bien que je ne puis obtenir l'affection de votre père; cessez donc, chère Anna, de me renvoyer à lui.

ANNA. Hélas! que faire?

FENTON. Osez être vous-même. Il m'objecte ma naissance trop haute; il prétend que mes dépenses ont compromis ma fortune, et que je veux avec la sienne en réparer les brèches. Il élève encore d'autres obstacles, mes égarements passés, mes liaisons folles, et soutient que je n'aime en vous que vos richesses.

ANNA. Peut-être dit-il vrai.

FENTON. Non, certes, et si je mens, puisse le ciel ne point m'accorder un avenir prospère! Il est vrai, je l'avoue, que la fortune de votre père fut le premier motif qui m'engagea à vous offrir mes hommages; mais quand je vous ai connue, je vous ai trouvée d'un prix bien au-dessus des pièces d'or et d'argent; et l'unique trésor auquel maintenant j'aspire, c'est vous-même.

ANNA. Mon cher monsieur Fenton, n'en recherchez pas moins l'amitié de mon père; recherchez-la toujours; si, par les démarches les plus humbles, et en mettant à profit les moin-

dres occasions, vous ne pouvez néanmoins réussir à l'obtenir, et bien, alors... Écoutez-moi.

Ils se retirent à quelque distance et continuent à s'entretenir à voix basse.

Entrent CERVEAUVIDE, NIGAUDIN et Mme VABONTRAIN.

CERVEAUVIDE. Interrompez leur entretien, madame Vabontrain ; mon parent parlera pour son propre compte.

NIGAUDIN. Je vais décocher un ou deux traits ; ce n'est qu'un essai.

CERVEAUVIDE. Ne vous intimidez pas.

NIGAUDIN. Non, elle ne m'intimidera pas ; je ne crains pas cela, et néanmoins j'ai peur.

Mme VABONTRAIN, *s'approchant d'Anna.* Écoutez, miss Anna : monsieur Nigaudin voudrait vous dire deux mots.

ANNA. J'y vais. (*A part.*) C'est le choix de mon père. Oh ! quels défauts nombreux ne seraient effacés par un revenu de trois cents livres sterling ?

Mme VABONTRAIN. Et comment se porte monsieur Fenton ? J'aurais un mot à vous dire.

Elle le prend à part et s'entretient à voix basse.

CERVEAUVIDE. Elle vient ; allez au-devant d'elle, cousin. Jeune homme, vous aviez un père !

NIGAUDIN. J'avais un père, miss Anna !... mon oncle peut vous conter de lui d'excellents tours. Mon oncle, racontez un peu, je vous prie, à miss Anna, l'histoire des deux oies que mon père vola un jour dans un poulailler.

CERVEAUVIDE. Miss Anna, mon cousin vous aime.

NIGAUDIN. C'est vrai que je vous aime autant qu'aucune femme du comté de Glocester.

CERVEAUVIDE. Il vous fera tenir le rang d'une femme de qualité.

NIGAUDIN. Certainement, je le ferai ; et je ne crains à cet égard aucun rival riche ou pauvre, au-dessous du rang d'écuyer [1].

CERVEAUVIDE. Il apportera dans la communauté cent cinquante livres sterling.

ANNA. Mon cher monsieur Cerveauvide, laissez-le faire lui-même sa cour.

[1] Le titre d'écuyer, *squire,* se donne en Angleterre à quiconque vit de son revenu ou appartient à une profession libérale.

CERVEAUVIDE. Je vous en remercie pour lui ; c'est un encouragement dont je vous suis obligé. Cousin, elle vous appelle : je vous laisse ensemble.

ANNA. Eh bien, monsieur Nigaudin ?

NIGAUDIN. Eh bien, miss Anna ?

ANNA. Quelle est votre volonté en dernière analyse ?

NIGAUDIN. Ma volonté dernière ? Par exemple, la plaisanterie est bonne ! Grâce à Dieu, je n'ai pas encore fait mon testament ; je me porte trop bien pour cela.

ANNA. Je vous demaude ce que vous me voulez.

NIGAUDIN. Pour ce qui est de moi personnellement, je ne vous veux rien ou peu de chose ; votre père et mon oncle ont fait des propositions ; si je réussis, c'est bien ; sinon, c'est bien encore ! Ils peuvent mieux que moi vous dire où en sont les choses ; vous pouvez le demander à votre père ; le voici qui vient.

Entrent M. et Mme PAGE.

PAGE. Eh bien, monsieur Nigaudin ? Aime-le, ma fille. Que vois-je ? que fait ici monsieur Fenton ? Je trouve fort mauvais, monsieur, que vous hantiez ainsi ma maison ; je vous ai dit, monsieur, que j'ai disposé de la main de ma fille.

FENTON. Mousieur, veuillez vous calmer, je vous prie.

Mme PAGE. Veuillez, monsieur Fenton, cesser de voir ma fille.

PAGE. Elle n'est pas pour vous.

FENTON. Veuillez m'excuser.

PAGE. Non, monsieur Fenton. Venez, monsieur Cerveauvide ; venez, mon gendre Nigaudin, suivez-moi. Instruit, comme vous l'êtes, de mes intentions, vous avez tort, monsieur Fenton.

Page, Cerveauvide et Nigaudin sortent.

Mme VABONTRAIN. Parlez à madame Page.

FENTON. Ma bonne madame Page, la vertueuse affection que j'ai pour votre fille me donne la force de résister aux refus et aux dédains dont je suis l'objet. Je continuerai à arborer le pavillon de mon amour, et ne battrai point en retraite : que votre sympathie soit pour moi !

ANNA. Ma bonne mère, ne me mariez pas à l'imbécile qui vient de sortir.

Mme PAGE. Ce n'est pas mon intention ; je vous destine un meilleur époux.

Mme VABONTRAIN. C'est mon maître, le docteur français.

ANNA. J'aimerais mieux être lapidée ou enterrée vive.

Mme PAGE. Allons, ne vous affligez pas. — Mon bon monsieur Fenton, je ne veux être votre amie ni votre ennemie ; je questionnerai ma fille sur les sentiments qu'elle vous porte ; telle je la trouverai, telle je serai affectée moi-même ; jusque-là, monsieur, adieu. Il faut qu'elle rentre, sans quoi son père se fâcherait.

Mme Page et Anna entrent dans une autre pièce.

FENTON. Adieu, ma bonne madame Page ; — adieu, Anna.

Mme VABONTRAIN. Voilà pourtant mon ouvrage. Madame, lui disai-je, voulez-vous sacrifier votre fille, en la donnant à un imbécile ou à un médecin ? C'est à M. Fenton qu'il faut penser. C'est moi qui ai fait cela.

FENTON. Je vous remercie ; je vous prie de remettre ce soir cette bague à Anna ; voilà pour votre peine.

Il sort.

Mme VABONTRAIN. Que le ciel le fasse prospérer ! il a un bon cœur : une femme passerait à travers l'eau et le feu pour un cœur comme le sien. Cependant je ne serais pas fâchée de voir miss Anna échoir en partage à mon maître ou à M. Nigaudin, ou même à M. Fenton. Je ferai ce que je pourrai pour tous les trois ; car je l'ai promis et tiendrai ma parole ; mais surtout pour M. Fenton. A propos, j'ai encore à m'acquitter d'une commission, de la part de mes deux maîtresses, pour sir John Falstaff ; quelle dinde je suis de l'avoir oubliée !

Elle sort.

SCÈNE V.

Une chambre dans l'auberge de la Jarretière.

Entrent FALSTAFF et BARDOLPHE.

FALSTAFF. Bardolphe !

BARDOLPHE. Me voilà, monsieur.

FALSTAFF. Va me chercher une pinte de Madère ; mets-y une rôtie. (*Bardolphe sort.*) Suis-je venu à mon âge pour qu'on me porte dans un panier comme de la viande de rebut et qu'on me jette dans la Tamise ? Si jamais je me laisse encore jouer pareil tour, je veux que ma cervelle me soit enlevée, assaisonnée au beurre et donnée à un chien pour cadeau

de nouvel an. Les drôles m'ont jeté à la rivière avec aussi peu de remords qu'ils auraient noyé les petits d'une chienne qui en aurait mis bas une quinzaine. On doit juger par ma taille que j'ai une grande propension à enfoncer; quand l'eau eût été profonde comme l'enfer, j'aurais été au fond; je me serais noyé si la rivière n'avait été basse en cet endroit : c'est un genre de trépas que j'abhorre; car l'eau vous gonfle un homme; jugez de ce que j'aurais été en cet état, une vraie montagne-cadavre...

Rentre BARDOLPHE, apportant le vin.

BARDOLPHE. Monsieur, madame Vabontrain demande à vous parler.

FALSTAFF. Donne, que j'envoie du Madère à l'eau de la Tamise; car j'ai de la glace dans le ventre comme si j'avais avalé des boules de neige en guise de pilules pour me rafraîchir la rate. Fais-la entrer.

BARDOLPHE. Entrez, bonne dame.

Entre Mme VABONTRAIN.

Mme VABONTRAIN. Avec votre permission, vous voudrez bien m'excuser : je souhaite le bonjour à votre seigneurie.

FALSTAFF, *à Bardolphe.* Emporte-moi ces verres; prépare-moi un bol de vin chaud.

BARDOLPHE. Avec des œufs, monsieur?

FALSTAFF. Sans mélange : je ne veux point de germe de poulet dans mon breuvage. (*Bardolphe sort.*) Eh bien?

Mme VABONTRAIN. Je viens voir votre seigneurie de la part de madame Ford.

FALSTAFF. Madame Ford! j'en ai assez de votre madame Ford! elle m'a mis, ma foi, dans un joli état!

Mme VABONTRAIN. Hélas! la pauvre femme, ce n'est point sa faute; elle en a bien fait des reproches à ses gens. Ils se sont trompés de direction.

FALSTAFF. Et moi aussi, quand j'ai eu foi en la parole d'une femme imbécile.

Mme VABONTRAIN. Votre cœur saignerait de voir combien elle en est désolée. Son mari va ce matin chasser à l'oiseau; elle vous prie de revenir la voir entre huit et neuf heures : je dois sur-le-champ lui porter votre réponse : elle vous dédommagera bien, je vous le garantis.

FALSTAFF. Eh bien, j'irai la voir, dites-le-lui ; dites-lui aussi qu'elle considère que notre nature est fragile, et qu'alors elle juge de mon mérite.

Mme VABONTRAIN. Je le lui dirai.

FALSTAFF. Ne l'oubliez pas. Entre huit et neuf, n'est-ce pas ?

Mme VABONTRAIN. Huit et neuf, monsieur.

FALSTAFF. C'est bien, allez ; je n'y manquerai pas.

Mme VABONTRAIN. Que la paix soit avec vous, monsieur !

Elle sort.

FALSTAFF. Je m'étonne de ne pas voir M. Brook ; il m'a fait dire de l'attendre ici : j'aime fort son argent. Ah ! le voici.

Entre FORD.

FORD. Dieu vous garde, monsieur !

FALSTAFF. Eh bien, monsieur Brook, vous venez pour savoir ce qui s'est passé entre madame Ford et moi ?

FORD. Effectivement, sir John, c'est pour cela que je viens.

FALSTAFF. Monsieur Brook, je ne veux pas vous en imposer ; je me suis rendu chez elle à l'heure qu'elle avait fixée.

FORD. Et comment les choses se sont-elles passées ?

FALSTAFF. Assez mal, monsieur Brook.

FORD. Comment cela? Aurait-elle changé d'idées ?

FALSTAFF. Non, monsieur Brook : mais le maudit cornard, son mari, monsieur Brook, dans la fièvre permanente de jalousie qui le travaille, est survenu au beau milieu de notre entrevue, après le premier échange de baisers et de protestations, et lorsque nous terminions pour ainsi dire le prologue de notre comédie ; il est venu, suivi d'une cohue de satellites qu'avait ameutés sa sotte frénésie, faire chez lui une perquisition pour découvrir l'amant de sa femme.

FORD. Comment ! pendant que vous étiez là ?

FALSTAFF. Pendant que j'y étais.

FORD. Il vous a cherché et n'a pu vous trouver ?

FALSTAFF. Vous allez voir. Le bonheur a voulu que madame Page vînt nous prévenir de l'approche du jaloux. Grâce à un stratagème de son invention, au milieu du trouble où tout cela avait jeté madame Ford, on m'a fait évader dans le panier au linge.

FORD. Le panier au linge ?

FALSTAFF. Le panier au linge, parbleu ! c'est là qu'on m'a entassé avec force linge sale, chemises, jupons, chaussettes, bas, serviettes graisseuses ; le tout, monsieur Brook, exhalant l'odeur la plus exécrable qui ait jamais offensé l'odorat.

FORD. Et combien de temps êtes-vous resté là ?

FALSTAFF. Vous allez voir, monsieur Brook, ce que j'ai enduré pour mener cette femme à mal dans votre intérêt. A peine m'a-t-on empilé dans le panier, deux coquins de valets entrent à la voix de leur maîtresse, et reçoivent ordre de me porter, sous le nom de linge sale, à la prairie de Datchet : ils me chargent sur leurs épaules et partent ; mais ne voilà-t-il pas que sur le seuil de la porte ils rencontrent leur maître, qui leur demande par deux fois ce qu'ils portent ainsi : je tremblais dans ma peau que le jaloux cornard ne se mît à fouiller le panier ; mais le destin, ayant décrété qu'il serait cocu, ne le permit pas. Fort bien ; le voilà donc qui entre pour faire ses perquisitions, pendant que je sors en ma qualité de linge sale. Mais remarquez bien la suite, monsieur Brook ; j'ai enduré les tourments de trois morts différentes : premièrement, une intolérable frayeur d'être découvert par ce jaloux bélier ; secondement, l'inconvénient de me voir ployé comme une lame de Bilbao, la poignée allant joindre la pointe, la tête les talons ; troisièmement, le supplice de la suffocation, renfermé que j'étais, pour ainsi dire, dans un appareil de distillation, avec de sales guenilles qui fermentaient dans leur graisse. Vous figurez-vous la position d'un homme de mon acabit ? moi qui fonds à la chaleur comme une motte de beurre ; moi dont le corps est en dissolution continue, en dégel permanent ; c'est miracle que je n'aie pas étouffé. Et au beau milieu de ce bain chaud, lorsque j'étais plus d'à moitié cuit dans mon lard, comme un mets hollandais, me voir jeté dans la Tamise, et, tout fumant encore, refroidi tout à coup dans l'eau glaciale, comme un fer à cheval sortant de la forge ; figurez-vous cela, monsieur Brook.

FORD. Je suis véritablement peiné, monsieur, que vous ayez souffert tout cela pour moi. Ainsi je n'ai plus rien à espérer, et vous ne ferez plus de tentative auprès d'elle ?

FALSTAFF. Monsieur Brook, je m'exposerai à être jeté dans le cratère de l'Etna, comme je l'ai été dans la Tamise, plutôt que d'abandonner la partie. Son mari est allé ce matin chasser

à l'oiseau ; j'ai reçu d'elle une autre proposition de rendez-vous ; je suis attendu de huit à neuf heures.

FORD. Huit heures sont déjà sonnées, monsieur.

FALSTAFF. Vraiment ? il faut alors que je me prépare pour mon rendez-vous. Venez me voir à l'heure qu'il vous plaira, et je vous ferai savoir où j'en suis. Je veux, pour conclusion, que vous la possédiez : adieu. Vous la posséderez, monsieur Brook ; Ford portera des cornes de votre façon.

Il sort.

FORD. Oh ! oh ! est-ce une vision ? est-ce un rêve ? est-ce que je dors ? Éveille-toi, Ford, éveille-toi. Ford, il y a un trou dans ton meilleur pourpoint ; voilà ce que c'est que d'être marié ! voilà ce que c'est que d'avoir du linge et des paniers à lessive ! Fort bien, je ferai connaître à tout le monde ce que je suis. Je vais maintenant surprendre le scélérat ; il est chez moi ; il ne saurait échapper ; il ne peut se cacher dans une bourse de deux liards ni dans une poivrière ; mais, de peur que le diable qui le guide ne lui vienne en aide, je fouillerai jusqu'aux recoins les plus inabordables. Bien que je ne puisse éviter d'être ce que je suis, néanmoins cette certitude ne refroidira pas mon zèle ; si j'ai des cornes à rendre un homme furieux, je justifierai le proverbe : je serai furieux comme une bête à cornes.

Il sort.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Le devant de la maison de M. Page, dans la grande rue de Windsor.

Arrivent Mme PAGE, Mme VABONTRAIN et le petit WILLIAM PAGE.

Mme PAGE. Pensez-vous qu'il soit déjà chez monsieur Ford ?

Mme VABONTRAIN. Il y est sans doute maintenant, ou ne tardera pas à y être ; mais vous ne sauriez vous figurer dans quelle colère l'a mis son bain dans la Tamise. Madame Ford vous prie de vous rendre immédiatement chez elle.

Mme PAGE. Je vais y aller tout à l'heure ; mais il faut d'abord que je conduise mon enfant à l'école. Voilà justement son maître qui vient. Il paraît que c'est aujourd'hui congé.

Arrive SIR HUGUES EVANS.

Mme PAGE, *continuant.* Eh bien, sir Hugues, est-ce qu'il n'y a pas de classe aujourd'hui ?

EVANS. Non, madame ; monsieur Nigaudin a donné aux enfants la permission de jouer.

Mme VABONTRAIN. Dieu le bénisse de son bon cœur !

Mme PAGE. Sir Hugues, mon mari prétend que mon fils ne fait aucun progrès dans ses études ; adressez-lui, je vous prie, quelques questions sur son rudiment latin.

EVANS. Approchez, William : levez la tête, venez.

Mme PAGE. Allons, mon garçon, lève la tête ; réponds à ton maître : n'aie pas peur.

EVANS. William, combien y a-t-il de nombres dans les noms ?

WILLIAM. Il y en a deux.

Mme VABONTRAIN. Je croyais qu'il y en avait un troisième, le non pair.

EVANS, *à Mme Vabontrain.* Cessez votre babil. (*A William.*) Que veut dire *beau* au féminin pluriel accusatif ?

WILLIAM. Pulchras[1].

Mme VABONTRAIN. Po*u*le gr*asse !* Il y a de plus belles choses dans le monde que des poules grasses.

EVANS, *à Mme Vabontrain.* Vous êtes une femme bien simple ! Taisez-vous, je vous prie. (*A William.*) Qu'est-ce que *lapis*, William ?

WILLIAM. Une pierre.

EVANS. Et qu'est-ce qu'*une pierre,* William ?

WILLIAM. C'est un caillou.

EVANS. Non, c'est *lapis.* Rappelez-vous cela, je vous prie.

WILLIAM. *Lapis.*

EVANS. C'est bien, William. D'où proviennent les articles, William ?

WILLIAM. Ils sont empruntés au pronom, et se déclinent ainsi : singulier, nominatif, *hic*, *hæc*, *hoc.*

EVANS. Nominatif, *hic*, *hæc*, *hoc.* Remarquez bien cela ; génitif *hujus.* Dites-moi l'accusatif.

[1] Dans la prononciation anglaise du latin, l'*u* a le son d'*ou*.

WILLIAM. Accusatif *hinc*[1].

EVANS. Rappelez-vous bien, mon enfant : *hinc*, *hanc*, *hoc*.

Mme VABONTRAIN. Hi ! han ! C'est donc la langue des ânes, que votre latin ?

EVANS, *à Mme Vabontrain.* Femme ! laissez là vos bavardages. (*A William.*) William, quel est le vocatif ?

WILLIAM. *O!* vocatif, *ô !*

EVANS. Vous oubliez, William. Vocatif *caret.*

Mme VABONTRAIN. Carotte ! c'est un fort bon légume.

EVANS. Femme, silence !

Mme PAGE, *à Mme Vabontrain.* Taisez-vous !

EVANS. Quel est le cas du génitif pluriel, William ?

WILLIAM. Le cas du génitif pluriel ?

EVANS. Oui.

WILLIAM. Le génitif se décline : *horum*, *harum*, *horum.*

Mme VABONTRAIN. Quoi ! voilà le cas de Jenny ? Jenny est encline au rhum ? Je ne savais pas cela. C'est bien vilain de sa part ; mais il ne faudrait pas le dire. Fi donc !

EVANS, Femme, n'avez-vous pas de honte ?

Mme VABONTRAIN. Vous lui apprenez là de belles choses, par ma foi ! *Poules grasses ! hi ! han ! Jenny est encline au rhum.* Fi ! c'est honteux !

EVANS. Êtes-vous lunatique ? n'avez-vous aucune intelligence des cas, des nombres et des genres ? Vous êtes la chrétienne la plus sotte que j'aie vue de ma vie.

Mme VABONTRAIN. Je vous en prie, retenez votre langue.

EVANS. Maintenant, William, récitez-moi quelques déclinaisons de vos pronoms.

WILLIAM. *Qui*, *quæ*, *quid.*

EVANS. C'est *ki*, *kæ*, *kod ;* si vous oubliez votre *kod* (code), vous méritez le fouet. Maintenant, mon garçon, vous pouvez allez jouer.

Mme PAGE. Il est plus savant que je ne croyais.

EVANS. Il a une excellente mémoire. Adieu ! madame Page.

Mme PAGE. Adieu ! mon bon sir Hugues. (*Sir Hugues s'é-*

[1] La diphthongue nasale *in* se prononce en anglais *inne.*

loigne.) William, rentrez à la maison. (*William rentre. A Mme Vabontrain.*) Venez, nous sommes en retard.

Elles s'éloignent.

SCÈNE II.

Une chambre dans la maison de M. Ford.

Entrent FALSTAFF et Mme FORD.

FALSTAFF. Madame Ford, votre douleur m'a fait oublier mes souffrances. Je vois que vous êtes sincère dans votre affection, et vous serez complétement payée de retour; je ne veux pas me borner au simple office de l'amour; je vous le promets avec tous ses accompagnements, toutes ses dépendances, et toutes ses cérémonies. Mais êtes-vous bien sûre que votre mari ne viendra pas nous troubler?

Mme FORD. Il est à la chasse, aimable sir John.

Mme PAGE, *d'une pièce voisine.* Holà! voisine Ford, holà!

Mme FORD. Passez dans la pièce à côté, sir John.

Falstaff sort.

Entre Mme PAGE.

Mme PAGE. Bonjour, ma chère amie; qui avez-vous au logis?

Mme FORD. Il n'y a que moi et mes gens.

Mme PAGE. Vous en êtes bien sûre?

Mme FORD. Oui, certes.

Mme PAGE. En vérité, ma chère, je suis charmée que vous n'ayez personne ici.

Mme FORD. Pourquoi?

Mme PAGE. Parce que monsieur Ford est retombé dans ses vieilles lunes. Il est là-bas avec mon mari à tempêter, à se déchaîner contre toute la race des gens mariés; à maudire toutes les filles d'Ève, de quelque complexion qu'elles soient; il se frappe du poing le front en s'écriant: *Percez, cornes! percez!* Je n'ai jamais vu de démence qui ne fût un prodige de douceur, de civilité et de patience, en comparaison de celle dont il est maintenant possédé. Je suis bien aise que le chevalier ne soit pas ici.

Mme FORD. Est-ce qu'il parle de lui?

Mme PAGE. Uniquement de lui. Il jure que lors de sa dernière perquisition sir John s'est évadé dans un panier; il affirme à mon mari qu'il est ici en ce moment même. Il lui a

fait quitter la chasse, ainsi qu'au reste de la société, et il les amène tous avec lui pour faire une nouvelle expérience qui confirme ses soupçons ; mais heureusement le chevalier n'est pas ici, et il reconnaîtra lui-même sa folie.

Mme FORD. Madame Page, à quelle distance est-il de la maison ?

Mme PAGE. Tout près, au bout de la rue ; il va arriver dans l'instant.

Mme FORD. Je suis perdue ! le chevalier est ici.

Mme PAGE. En ce cas, vous êtes déshonorée, et il est un homme mort. En vérité, je ne vous conçois pas. Faites-le partir, faites-le partir : mieux vaut du scandale qu'un meurtre.

Mme FORD. Par où sortira-t-il ? Comment le faire évader ? Le mettrons-nous de nouveau dans le panier ?

Rentre **FALSTAFF.**

FALSTAFF. Je ne veux plus du panier. Ne puis-je sortir avant qu'il arrive ?

Mme PAGE. Hélas ! trois de ses frères gardent la porte, le pistolet au poing, et empêchent que personne ne sorte ; sans cela, vous pourriez vous enfuir avant son arrivée.

FALSTAFF. Que faire ? Je vais grimper dans la cheminée.

Mme PAGE. C'est toujours là qu'ils ont coutume de décharger leurs fusils de chasse. Cachez-vous dans la gueule du four.

FALSTAFF. Où est-il ?

Mme FORD. Il vous y découvrirait, sur ma vie. La maison n'a pas d'armoires, de coffres, de boîtes, de malles, de puits, de caveaux, dont il n'ait la note par écrit pour en faire la revue dans l'occasion ; il n'y a pas moyen de vous cacher ici.

FALSTAFF. Eh bien, je vais sortir.

Mme PAGE. Si vous sortez tel que vous êtes, c'est fait de vous, à moins que vous ne preniez un déguisement.

Mme FORD. Comment le déguiserons-nous ?

Mme PAGE. Hélas ! je n'en sais rien. Il n'y a pas de robe assez ample pour lui ; sans quoi nous lui mettrions un chapeau, un voile, un fichu, et il pourrait s'échapper sous ce costume.

FALSTAFF. Mes bonnes amies, trouvez quelque moyen : tout, tout, plutôt que de permettre qu'il arrive un malheur !

Mme FORD. Attendez. La tante de ma chambrière, la grosse

femme de Brentford, a laissé une robe dans la chambre en haut.

Mme PAGE. Cela fera justement l'affaire ; elle est de sa taille ; nous y joindrons le voile et le chapeau de feutre de la vieille. Montez là-haut, sir John.

Mme FORD. Allez, mon cher sir John ; madame Page et moi, nous vous chercherons quelque coiffure.

Mme PAGE. Dépêchez-vous ; nous allons monter vous habiller. En attendant, mettez toujours la robe.

Falstaff sort.

Mme FORD. Je souhaite que mon mari le rencontre dans ce costume : il ne peut souffrir la vieille de Brentford ; il jure qu'elle est sorcière, lui a interdit la maison, et l'a menacée de la battre si elle y mettait les pieds.

Mme PAGE. Que le ciel le conduise sous le bâton de votre mari, et qu'ensuite le diable conduise le bâton !

Mme FORD. Mais est-il vrai que mon mari vienne ?

Mme PAGE. Oui, sérieusement. Il parle même de l'aventure du panier. J'ignore comment il l'a sue.

Mme FORD. Nous en ferons l'épreuve : je ferai de nouveau emporter le panier par mes gens, de manière à ce qu'il le rencontre sur le seuil de la porte, comme la dernière fois.

Mme PAGE. Mais songez qu'il va être ici dans un instant : allons revêtir Falstaff du costume de la sorcière de Brentford.

Mme FORD. Je vais donner à mes gens mes instructions au sujet du panier. Montez ; je vous apporterai du linge à l'instant.

Elle sort.

Mme PAGE. Point de quartier à cet infâme drôle ! nous ne saurions lui infliger un châtiment trop rude.

Nous prouverons, dans cette affaire,
Qu'on peut être, au même moment,
Et vertueuse épouse et joyeuse commère,
Que l'on peut rire innocemment,
Et se divertir sans mal faire.
Le vieux proverbe n'a pas tort :
Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

Elle sort.

Rentre Mme FORD avec DEUX DOMESTIQUES.

Mme FORD. Chargez ce panier sur vos épaules ; votre maître va revenir ; s'il vous ordonne de le déposer à terre, vous obéirez. Vite, dépêchez-vous.

PREMIER DOMESTIQUE. Viens, aide-moi à le soulever.

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Pourvu que le chevalier ne soit plus dedans.

PREMIER DOMESTIQUE. J'espère que non ; j'aimerais autant porter une masse de plomb de sa grosseur.

Entrent FORD, PAGE, CERVEAUVIDE, CAIUS et SIR HUGUES EVANS.

FORD. Oui, mais si la chose se trouve vraie, monsieur Page, aurez-vous le moyen de m'ôter le ridicule que vous m'aurez donné ? Coquin, mets ce panier à terre. Qu'on appelle ma femme. Jeune galant, sortez de ce panier ! O couple scélérat ! voilà, j'espère, un complot, une ligue, une cabale, une conspiration dirigée contre moi : maintenant le diable va être démasqué. Eh bien, ma femme, viendrez-vous ? Venez voir l'honnête linge que vous envoyez au blanchissage.

PAGE. Voilà qui passe toutes les bornes ; monsieur Ford, il faudra vous placer en chartre privée ; il faudra vous mettre la camisole de force.

EVANS. C'est de la démence ! c'est une véritable hydrophobie !

CERVEAUVIDE. Véritablement, monsieur Ford, cela n'est pas bien.

Entre Mme FORD.

FORD, *à Cerveauvide.* C'est aussi ce que je dis, monsieur. (*A Mme Ford.*) Approchez, madame Ford ; madame Ford, l'honnête femme, l'épouse modeste, la créature vertueuse qui a pour mari un jaloux imbécile ! Je soupçonne sans motif, madame Ford, n'est-ce pas ?

Mme FORD. Le ciel m'est témoin que vous êtes injustes, si vous m'accusez de manquer à mes devoirs.

FORD. Bien répondu, front d'airain ; nous verrons si vous soutiendrez ce ton-là. (*Regardant le panier.*) Sortez, drôle !

Il enlève l'une après l'autre les hardes qui remplissent le panier.

PAGE. C'est véritablement trop fort.

Mme FORD. N'avez-vous pas honte ? Laissez là ce linge.

FORD. Je vais bientôt vous confondre.

EVANS. Cela n'est pas raisonnable de fouiller ainsi le linge de votre femme. Allons, laissez cela.

FORD. Qu'on vide le panier, vous dis-je.

Mme FORD. Mais, mon ami, en vérité...

FORD. Monsieur Page, comme il est vrai que je suis un homme, hier, il s'en est évadé un de ma maison dans ce panier : pourquoi n'y serait-il pas encore ? J'ai la certitude qu'il est chez moi : je suis bien renseigné ; ma jalousie est raisonnable : qu'on m'enlève tout ce linge.

Mme FORD. Si vous trouvez là un homme, tuez-le comme une puce, j'y consens.

PAGE, *quand le panier est vidé.* Pas plus d'homme que sur la main.

CERVEAUVIDE. Par ma fidélité ! cela n'est pas bien, monsieur Ford ; vous vous faites tort.

EVANS. Monsieur Ford, il vous faut recourir à la prière, et ne pas vous abandonner aux chimères de votre cœur : c'est de la jalousie.

FORD. Allons, celui que je cherche n'est pas là !

PAGE. Ni là ni ailleurs, si ce n'est dans votre imagination.

FORD. Aidez-moi, pour cette fois encore, à fouiller partout dans la maison : si je ne trouve pas ce que je cherche, ne me faites pas de grâce ; que je sois à jamais pour vous un objet de risée ; qu'on dise à l'avenir : « Jaloux comme Ford, qui cherchait l'amant de sa femme dans une coquille de noix. » Veuillez, une dernière fois, me contenter ; une dernière fois, venez chercher avec moi.

Mme FORD, *appelant.* Holà ! madame Page ! descendez avec la vieille ; mon mari va monter dans la chambre.

FORD. La vieille ! quelle vieille ?

Mme FORD. Mais la vieille de Brentford, la tante de ma chambrière.

FORD. Une sorcière ! une coquine ! une vieille et perverse coquine ! Elle vous apporte un message, n'est-ce pas ? Imbéciles maris que nous sommes, nous ignorons ce que couvre le prétexte de dire la bonne aventure. Elle fait usage de charmes, de sorcelleries, de chiffres et d'autres impostures du même calibre, qui passent notre portée, et auxquelles nous ne connaissons rien. Descends, sorcière ; descends, vieille mégère ; descends, te dis-je !

Mme FORD. Mon bon ami, de grâce, arrêtez ! Messieurs, empêchez qu'il maltraite cette pauvre vieille !

Entre FALSTAFF, habillé en femme, conduit par Mme PAGE.

Mme PAGE. Venez, mère Prat, venez ; donnez-moi la main.

FORD, *frappant Falstaff.* Viens que je te caresse. Hors de chez moi, sorcière, vieille guenille, vieux bagage, serpent, carogne ! qu'on détale ! Va faire ailleurs tes conjurations ! va dire la bonne aventure !

Falstaff se sauve.

Mme PAGE. N'êtes vous pas honteux ? Vous avez tué, je pense, la pauvre femme.

Mme FORD. Cela finira par là. Voilà vraiment qui vous fait honneur.

FORD. Qu'on la pende, cette sorcière !

EVANS. Je ne suis pas éloigné de la croire sorcière : je n'aime pas qu'une femme ait une longue barbe ; or, j'ai aperçu une longue barbe sous le voile de cette vieille.

FORD. Voulez-vous me suivre, messieurs ? Suivez-moi, je vous prie ; voyons quel sera le résultat de ma jalousie. Si je vous ai mis sur une fausse piste, ne m'en croyez jamais à l'avenir.

PAGE. Cédons quelques moments encore à son caprice : venez, messieurs.

Page, Ford, Cerveauvide et Evans sortent.

Mme PAGE. Il l'a, ma foi, battu d'une manière pitoyable.

Mme FORD. Non, par la sainte messe ! il l'a, au contraire, impitoyablement battu.

Mme PAGE. Je ferai bénir le bâton, et le suspendrai au-dessus de l'autel ; il a rempli un office méritoire.

Mme FORD. Qu'en pensez-vous ? les bienséances du sexe nous permettent-elles, en conscience, de pousser plus loin contre lui notre vengeance ?

Mme PAGE. L'esprit de concupiscence doit être maintenant éteint en lui ; à moins qu'il ne soit dévolu au diable en toute propriété, je le crois pour jamais guéri de l'envie de tenter notre vertu.

Mme FORD. Dirons-nous à nos maris les tours que nous lui avons joués ?

Mme PAGE. Sans nul doute, quand ce ne serait que pour délivrer le vôtre des lubies qui assiégent son cerveau. S'ils décident dans leur sagesse que le fragile et gras chevalier mérite encore une leçon, nous nous chargerons de la lui infliger.

Mme FORD. Je suis sûre qu'ils voudront rendre sa honte publique, et je crois effectivement que si on n'en venait là, il n'y aurait pas de raison pour que la plaisanterie eût un terme.

Mme PAGE. Venez, mettons-nous à l'œuvre; frappons le fer pendant qu'il est chaud.

Elles sortent.

SCÈNE III.

Une chambre dans l'auberge de la Jarretière.

Entrent L'HOTE et BARDOLPHE.

BARDOLPHE. Monsieur, les Allemands vous demandent trois chevaux de selle; le duc en personne doit arriver demain à la cour, et ils veulent aller à sa rencontre.

L'HOTE. Qu'est-ce qu'un duc qui voyage dans un pareil incognito? Je n'en entends point parler à la cour. Faites-moi voir ces messieurs; ils parlent anglais?

BARDOLPHE. Oui, monsieur, je vais vous les envoyer.

L'HOTE. Ils auront mes chevaux, mais je les leur ferai payer, je les salerai d'importance; ma maison a été à leur disposition pendant toute une semaine; j'ai pour eux renvoyé mes autres chalands; ils payeront, je les salerai. Venez.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Entre PAGE, FORD, Mme PAGE, Mme FORD et SIR HUGUES EVANS.

EVANS. C'est une des meilleures inventions de femme que j'aie jamais vues.

PAGE. Et il vous a envoyé ces deux lettres en même temps?

Mme PAGE. A un quart d'heure de distance.

FORD, *à sa femme.* Pardonnez-moi, ma chère; faites désormais ce qu'il vous plaira; je suspecterai plutôt le soleil de froideur, que vous d'infidélité; j'étais un hérétique; mais maintenant j'ai en votre vertu une foi inébranlable.

PAGE. C'est bien, c'est bien, en voilà assez; ne soyez pas extrême dans votre soumission comme vous l'avez été dans l'offense. Mais poursuivons notre complot: que, pour nous amuser aux dépens de ce vieux drôle, nos femmes lui assignent un nouveau rendez-vous, afin que nous puissions le prendre sur le fait, et rendre sa honte publique.

FORD. Il n'y a pas de meilleur moyen que celui qu'elles ont proposé.

PAGE. Quoi! de lui faire dire de venir les trouver dans le parc à minuit!... Allons donc, il ne viendra jamais.

EVANS. Vous dites qu'on lui a déjà fait prendre un bain dans la rivière, qu'on l'a vigoureusement étrillé sous un costume de vieille femme ; ses terreurs, je pense, l'empêcheront de venir, et sa chair a été assez punie pour qu'il n'ait plus de désirs.

PAGE. Je le pense aussi.

Mme FORD. Avisez à la manière dont vous le traiterez quand il sera venu ; nous deux, nous aviserons au moyen de le faire venir.

Mme PAGE. Une vieille tradition raconte que Herne le chasseur, autrefois l'un des gardes de la forêt de Windsor, revient pendant l'hiver, à l'heure de minuit ; le front surmonté de grandes cornes de cerf, il se promène autour d'un chêne ; sa présence, dit-on, flétrit les arbres, jette un charme sur les troupeaux, transforme en sang le lait des vaches ; il secoue une chaîne avec un bruit terrible. Vous devez avoir entendu parler de ce fantôme, et vous savez que les vieillards superstitieux ont recueilli et nous ont transmis comme vraie cette histoire de Herne le chasseur.

PAGE. A telles enseignes qu'il y a encore beaucoup de gens qui ne s'aventureraient point la nuit à passer dans le voisinage de ce chêne de Herne. Mais où voulez-vous en venir ?

Mme FORD. Le voici : nous donnerons rendez-vous auprès de ce chêne à Falstaff, qui viendra nous y joindre sous le déguisement de Herne le chasseur, la tête surmontée de grandes cornes.

PAGE. Soit ; admettons qu'il y vienne en ce singulier équipage : quand vous l'aurez amené là, qu'en ferez-vous ? quel est votre plan ?

Mme PAGE. Nous y avons songé, et voici ce que nous ferons : nous habillerons en lutins et en fées ma fille Anna, mon fils William, et trois ou quatre autres enfants de leur âge ; nous leur donnerons un costume vert et blanc ; ils auront sur la tête des bougies allumées, et des crécelles à la main ; ils se tiendront cachés dans quelque fossé. Lorsque Falstaff, madame Page et moi nous serons réunis, ils s'élanceront tout à coup de leur retraite, en entonnant des chants discordants ; à leur vue, nous feindrons l'étonnement et prendrons la fuite. Tous les lutins alors formeront un cercle autour de l'impur chevalier, et lui feront subir mille tortures diverses, lui demandant pourquoi, à cette heure consacrée à leurs magiques ébats, il ose troubler leurs mystères de sa profane présence.

Mme FORD. Jusqu'à ce qu'il avoue la vérité, il faudra que nos prétendus génies le pincent à la ronde, et approchent de sa peau la flamme de leurs bougies.

Mme PAGE. La vérité une fois confessée, nous nous présenterons tous, dépouillerons le fantôme de sa coiffure cornue, et le ramènerons à Windsor en le bernant d'importance.

FORD. Si l'on veut que les enfants remplissent convenablement leurs rôles, il faudra les y exercer avec soin.

EVANS. C'est moi qui m'en charge ; je remplirai aussi un rôle dans la pièce, afin d'avoir le plaisir de roussir avec ma bougie la peau du chevalier.

FORD. Voilà qui sera excellent. Je cours acheter des masques.

Mme PAGE. Ma fille Anna, magnifiquement vêtue de blanc, sera la reine des génies.

PAGE. Je vais acheter la soie nécessaire. (*A part.*) Ce sera dans ce moment même que Nigaudin enlèvera ma fille, pour aller l'épouser à Eton. (*Haut, à Mme Page.*) Envoyez sur-le-champ avertir Falstaff.

FORD. Moi, j'irai de nouveau le trouver sous le nom de Brook, il me confiera son dessein ; j'ai la certitude qu'il ira au rendez-vous.

Mme PAGE. Soyez tranquille à cet égard ; allez nous chercher de quoi procéder à la toilette de nos génies.

EVANS. Mettons-nous sur-le-champ à l'œuvre. Voilà une partie charmante, et une ruse bien innocente.

Page, Ford et Evans sortent.

Mme PAGE. Madame Ford, envoyez sur-le-champ un messager à sir John, et sachez dans quelle disposition d'esprit il se trouve.

Mme Ford sort.

Mme PAGE, *continuant.* Moi, je vais voir le docteur ; c'est le mari que j'ai choisi pour Anna, et nul autre que lui n'aura sa main. Ce Nigaudin, quoiqu'il soit riche en terres, est un idiot, et c'est lui que mon mari préfère. Le docteur a de la fortune, et des amis puissants en cour ; lui seul aura ma fille, quand vingt mille autres partis meilleurs se présenteraient.

Elle sort.

SCÈNE V.

Une cour dans l'auberge de la Jarretière.

Entrent L'HOTE et SIMPLE.

L'HÔTE. Que me veux-tu, lourdaud? que me demandes-tu, cuir épais? Parle, articule, explique-toi vite; alerte, promptement, dépêche!

SIMPLE. Monsieur, je viens pour parler à sir John Falstaff de la part de mon maître.

L'HÔTE, *montrant une fenêtre.* Voilà sa chambre, sa maison, son château, son lit à demeure et son lit à roulettes; on voit sur le mur l'histoire de l'Enfant prodigue, fraîchement peinte. Frappe et appelle, il te répondra comme un anthropophage; frappe donc.

SIMPLE. Une vieille femme, une grosse femme est entrée dans sa chambre; je prendrai la liberté d'attendre qu'elle soit descendue, c'est à elle que j'ai à parler.

L'HÔTE. Une grosse femme, dis-tu? Le chevalier pourrait être volé, je vais l'avertir. Holà! mon gros chevalier, mon gros sir John! répondez-moi de toute la force de vos poumons militaires: êtes-vous là? c'est votre hôte, le bon vivant, qui vous appelle.

FALSTAFF, *mettant la tête à la fenêtre.* Est-ce vous, mon hôte?

L'HÔTE. Il y a ici un tartare de Bohême, qui attend que votre grosse femme descende: qu'elle descende, mon gros, qu'elle descende; mes chambres sont honnêtes! fi donc, des privautés! fi donc!

Entre FALSTAFF.

FALSTAFF. Mon hôte, il y avait effectivement avec moi tout à l'heure une vieille et grosse femme, mais elle est partie.

SIMPLE. Monsieur, n'était-ce pas la devineresse de Brentford?

FALSTAFF. C'était elle, coquille de moule; que lui veux-tu?

SIMPLE. Mon maître, monsieur, mon maître Nigaudin, l'ayant vue passer dans la rue, m'a envoyé afin de savoir d'elle si un certain Nym, qui lui a volé une chaîne, a ou non cette chaîne en sa possession.

FALSTAFF. J'en ai parlé à la vieille.

SIMPLE. Et que dit-elle, monsieur?

FALSTAFF. Elle dit que l'homme qui a privé monsieur Nigaudin de sa chaîne, est celui-là même qui la lui a volée.

SIMPLE. Je suis fâché de n'avoir pu parler à la vieille elle-même ; j'aurais d'autres choses encore à lui dire de la part de mon maître.

FALSTAFF. Quelles sont-elles, voyons ?

L'HÔTE. Allons, dépêche !

SIMPLE. Je ne puis vous les dire, monsieur.

FALSTAFF. Dis-les, ou tu meurs.

SIMPLE. Monsieur, il ne s'agissait que de miss Anna Page ; mon maître voulait savoir s'il aurait le bonheur de l'épouser ou non.

FALSTAFF. Oui, il aura ce bonheur.

SIMPLE. Lequel ?

FALSTAFF. De l'épouser ou non ; va, c'est la vieille qui me l'a dit.

SIMPLE. Puis-je prendre la liberté de rapporter votre réponse à mon maître ?

FALSTAFF. Oui, gribouille, tu peux la prendre, cette liberté-là.

SIMPLE. Je remercie votre seigneurie ; je vais réjouir mon maître en lui portant ces bonnes nouvelles.

Simple sort.

L'HÔTE. Vous êtes expert, vous êtes expert, sir John. Est-il effectivement venu chez vous une devineresse ?

FALSTAFF. Il est très-vrai, mon hôte ; la personne que j'ai vue m'en a plus montré que je n'en avais appris dans tout le cours de ma vie. Il y a même plus, je n'ai rien payé pour mon instruction ; c'est moi qui ai été payé.

Entre BARDOLPHE.

BARDOLPHE. Escroquerie, mon hôte ! pure escroquerie !

L'HÔTE. Où sont mes chevaux ? tu m'en rendras bon compte, valet.

BARDOLPHE. Ils se sont sauvés avec les escrocs ; j'étais en croupe derrière l'un d'eux ; à peine étions-nous sortis d'Eton qu'on me fait tomber de cheval dans un bourbier, et aussitôt les voilà qui piquent des deux et qui fuient à toute bride comme trois démons d'Allemagne, trois docteurs Faustus.

L'HÔTE. Ils sont allés au-devant du duc, maraud ; ne dis pas qu'ils se sont enfuis ; les Allemands sont d'honnêtes gens.

Entre SIR HUGUES EVANS.

EVANS. Où est notre hôte?

L'HÔTE. Qu'y a-t-il, monsieur?

EVANS. Prenez garde aux gens que vous hébergez : un de nos amis, qui arrive de la ville, me dit qu'il y a trois escrocs allemands qui ont fait main basse sur les chevaux et l'argent de tous les aubergistes de Reading, de Maidenhead et de Colebrook. Je vous avertis, dans votre intérêt, de prendre vos précautions : vous êtes un homme avisé, riche de saillies et de plaisanteries ; il ne convient pas que vous soyez volé. Adieu!

Il sort.

Entre CAIUS.

CAIUS. Où est mon hôte de la Jarretière?

L'HÔTE. Il est ici, mon cher docteur, dans la perplexité et dans un dilemme embarrassant.

CAIUS. Je ne sais pas ce que vous voulez dire ; mais on m'assure que vous faites de grands préparatifs pour recevoir un duc d'Allemagne; à la cour on n'attend l'arrivée d'aucun duc ; je vous le dis dans votre intérêt. Adieu.

Il sort.

L'HÔTE. Malheur! perdition! va-t'en, maraud. Chevalier, à mon aide, je suis ruiné! Scélérat! malheur! perdition! je suis ruiné!

L'Hôte et Bardolphe sortent.

FALSTAFF. Je voudrais que tout le monde fût dupé, car moi j'ai été dupé et battu par-dessus le marché. Si jamais la cour apprenait comment j'ai été transformé et comment ma transformation a été saucée et étrillée, on me ferait suer jusqu'à la dernière goutte de ma graisse pour en huiler les bottes des pêcheurs; les courtisans me sangleraient de leurs sarcasmes jusqu'à ce que je fusse mortifié comme une poire tapée. Je n'ai jamais prospéré depuis le jour où j'ai, pour la première fois, triché aux cartes. Ma foi, si j'avais l'haleine assez longue pour dire mes prières, je me repentirais.

Entre Mme VABONTRAIN.

FALSTAFF, *continuant.* Eh bien! de quelle part venez-vous?

Mme VABONTRAIN. De la part des deux dames.

FALSTAFF. Que le diable emporte l'une et sa femme l'autre; de cette manière toutes deux seront pourvues. J'ai plus souffert à cause d'elles, plus souffert que ne saurait en supporter la misérable et fragile organisation de l'homme.

Mme VABONTRAIN. Et croyez-vous qu'elles n'ont rien souffert? elles ont pâti, je vous assure, surtout madame Ford; la chère âme a été battue au point qu'elle est toute couverte de marques bleues et noires, si bien que sur tout son corps vous ne trouveriez pas une place blanche.

FALSTAFF. Que me parlez-vous de bleu et de noir? j'ai été bâtonné de telle sorte que ma peau offre toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; bien plus, j'ai failli être appréhendé au corps pour la sorcière de Brentfort; si, grâce à mon admirable dextérité d'esprit, je n'avais parfaitement contrefait l'action d'une vieille femme, le coquin de constable m'aurait mis aux ceps comme sorcière.

Mme VABONTRAIN. Monsieur, permettez-moi de vous parler dans votre chambre, je vous apprendrai ce qui se mitonne, et, sur ma parole, vous en serez content. Voici une lettre qui vous dira quelque chose. Ces chers enfants, que de peines pour les mettre en présence! il faut assurément que l'un de vous ne serve pas bien le ciel, puisque vous éprouvez tant de traverses.

FALSTAFF. Venez dans ma chambre.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

Une chambre dans l'auberge de la Jarretière.

Entrent FENTON et L'HOTE.

L'HÔTE. Ne me parlez point, monsieur Fenton: j'ai du chagrin, je ne tiens plus à rien.

FENTON. Écoutez-moi cependant; aidez-moi dans mon projet; je vous promets, foi de gentilhomme, de vous donner cent livres sterling en or, en sus de ce que vous avez perdu.

L'HÔTE. Je vous écoute, monsieur Fenton; je vous garderai le secret.

FENTON. J'ai eu plusieurs fois occasion de vous parler de mon amour pour la belle miss Anna Page; son affection répond à la mienne, autant du moins que le lui permet sa soumission filiale. Je viens de recevoir d'elle une lettre dont le contenu vous émerveillerait; l'esprit y est tellement entremêlé à ce qui me concerne, que je ne puis montrer l'un sans l'autre. Il y est question d'une grande scène où Falstaff doit jouer un rôle important: la chose est décrite ici tout au long. (*Montrant la lettre.*) Ecoutez-moi donc. Cette nuit, entre minuit et une heure, au pied du chêne de Herne, ma charmante Anna doit

représenter la reine des génies. Voici dans quel but : sous ce déguisement, pendant que les autres acteurs de cette comédie seront occupés à jouer leur rôle, son père lui a commandé de s'esquiver avec Nigaudin et de se rendre avec lui à Eton, où on doit les marier : elle y a consenti. De son côté sa mère, fortement opposée à cette union, et voulant absolument pour gendre le docteur Caïus, est convenue avec lui qu'au beau milieu de la pièce il enlèvera sa fille et la conduira au presbytère, où un prêtre les attend pour les unir; Anna, feignant d'entrer dans ce complot de sa mère, a pareillement donné sa promesse au docteur. Maintenant voilà la position des choses : son père a décidé qu'elle serait vêtue de blanc; c'est sous ce costume que Nigaudin devra la reconnaître, la prendre par la main et l'emmener; d'autre part, pour mieux la désigner au docteur, car tout le monde sera masqué, sa mère veut qu'elle soit habillée de vert, vêtue d'une robe flottante et les cheveux entremêlés de rubans voltigeant çà et là; quand le docteur croira le moment favorable, il est convenu qu'il lui pincera la main ; à ce signal, la jeune fille a consenti à partir avec lui.

L'HÔTE. Qui se propose-t-elle de tromper? son père ou sa mère?

FENTON. L'un et l'autre, mon cher, pour partir avec moi. Il ne reste maintenant qu'une chose à faire, c'est que vous alliez engager le vicaire à m'attrendre à l'église entre minuit et une heure, afin de nous unir en légitime mariage.

L'HÔTE. Allez, suivez votre projet ; je vais trouver le vicaire; amenez la jeune fille, le prêtre ne vous manquera pas.

FENTON. Je vous en serai à jamais reconnaissant : en outre, je vais, dès à présent, vous donner un à-compte.

Ils sortent.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

Une chambre dans l'auberge de la Jarretière.

Entrent FALSTAFF et Mme VABONTRAIN.

FALSTAFF. C'est assez bavarder ; allez, je m'y rendrai ; c'est la troisième fois : j'ai confiance aux nombres impairs. Allez,

vous dis-je ; on dit qu'il y a une puissance magique dans les nombres impairs, soit pour la naissance, soit pour la fortune ou pour la mort. Adieu.

Mme VABONTRAIN. Je vous procurerai une chaîne, et je ferai mon possible pour vous avoir une paire de cornes.

FALSTAFF. Partez, vous dis-je, le temps s'écoule ; allez, relevez la tête et marchez à petits pas.

Mme Vabontrain sort.

Entre FORD.

FALSTAFF, *continuant*. Comment vous portez-vous, monsieur Brook? Monsieur Brook, l'affaire se terminera cette nuit ou jamais. Trouvez-vous à minuit dans le parc, auprès du chêne de Herne, et vous verrez des merveilles.

FORD. N'avez-vous pas été la voir hier, monsieur, comme vous en étiez convenu?

FALSTAFF. Monsieur Brook, je suis allé chez elle en pauvre vieillard et tel que vous me voyez; mais j'en suis sorti en vieille femme. Son coquin de mari a bien la jalousie la plus enragée, monsieur Brook, qui ait jamais possédé un homme. Je vous dirai tout : il m'a battu comme plâtre sous ma forme de femme ; car sous ma forme d'homme, monsieur Brook, je ne craindrais pas un Goliath, quand je n'aurais pour arme que la navette d'un tisserand ; je sais trop que la vie n'est qu'une navette. Je suis pressé, venez avec moi, monsieur Brook ; je vous conterai tout chemin faisant. Depuis l'époque où je plumais des oies vivantes, faisais l'école buissonnière et jouais à la toupie, je n'avais pas connu jusqu'aujourd'hui ce que c'est que d'être battu. Suivez-moi ; je vous apprendrai d'étranges choses de ce coquin de Ford : cette nuit me vengera de lui, et je vous livrerai sa femme. Suivez-moi ; de singulières choses se préparent, monsieur Brook ; suivez-moi.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Le parc de Windsor.

Arrivent PAGE, CERVEAUVIDE et NIGAUDIN.

PAGE. Venez, venez ; nous nous tiendrons cachés dans les fossés du château jusqu'à ce que nous apercevions les flambeaux de nos lutins. Mon gendre Nigaudin, n'oubliez pas ma fille.

NIGAUDIN. Non, certes ; je lui ai parlé, et nous sommes con-

venus d'un mot d'ordre pour nous reconnaître mutuellement. Je devrai m'approcher de la personne vêtue de blanc, je lui crierai *Mum*, elle répondra *Budjet*. C'est par ce moyen que nous nous reconnaîtrons.

CERVEAUVIDE. C'est fort bien ; mais qu'avez-vous besoin de votre *Mum* et de votre *Budjet?* la robe blanche vous la fera suffisamment reconnaître. Dix heures sont sonnées.

PAGE. La nuit est sombre, elle fera ressortir admirablement l'illumination et la féerie. Que le ciel protége notre divertissement ! Personne ici ne songe à mal, si ce n'est le diable, et nous le reconnaîtrons à ses cornes. Suivez-moi.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

La grande rue de Windsor.

Arrivent Mme PAGE, Mme FORD et le docteur CAIUS.

Mme PAGE. Docteur, ma fille est en vert ; quand il en sera temps, prenez-la par la main, emmenez-la au presbytère, et finissez-en promptement. Allez dans le parc avant nous ; il faut que, nous deux, nous restions ensemble.

CAIUS. Je sais ce que j'ai à faire ; adieu !

Mme PAGE. Adieu, docteur.

Caïus s'éloigne.

Mme PAGE, *continuant*. Le tour joué à Falstaff ne causera pas plus de joie à mon mari, qu'il n'éprouvera de colère en apprenant le mariage du docteur et de ma fille ; mais n'importe ; mieux vaut essuyer un peu de mauvaise humeur que de se préparer de longues peines.

Mme FORD. Où est donc Anna avec sa troupe de génies ? où est le diable welche sir Hugues ?

Mme PAGE. Ils sont cachés dans un fossé à deux pas du chêne de Herne, avec des lanternes sourdes ; au moment où Falstaff nous aura rejointes, ils se lèveront tout à coup, et la nuit s'éclairera de l'éclat de leurs flambeaux.

Mme FORD. Ils ne pourront manquer de lui causer une grande surprise.

Mme PAGE. S'il n'est pas surpris, du moins il sera berné ; s'il est surpris, il sera berné davantage encore.

Mme FORD. Nous allons le trahir de la belle manière.

Mme PAGE. Il n'y a pas trahison à faire justice de ces impudiques et de leur luxure.

Mme FORD. L'heure approche : au chêne! au chêne!

Elles s'éloignent.

SCÈNE IV.

Le parc de Windsor.

Arrive SIR HUGUES EVANS, accompagné d'une troupe de lutins et de fées.

EVANS. Trottez, trottez, lutins et fées; venez, et rappelez-vous votre rôle. De la hardiesse, je vous prie; suivez-moi dans le fossé : quand je vous donnerai le signal, faites comme je vous l'ai prescrit. Venez! venez! trottez! trottez!

Ils s'éloignent.

SCÈNE V.

Une autre partie du parc.

Arrive FALSTAFF, déguisé, portant sur la tête des cornes de daim.

FALSTAFF. La cloche de Windsor a sonné minuit; le moment approche; que maintenant les dieux des chauds désirs me soient en aide. Souviens-toi, Jupiter, que pour ton Europe tu devins taureau; l'Amour te donna des cornes! le puissant Amour, qui parfois fait d'une bête un homme, et parfois aussi d'un homme fait une bête. Jupiter, tu te transformas également en cygne pour l'amour de Léda. O Amour tout-puissant! combien il s'en est peu fallu que le dieu ne devînt oison! O Jupiter! après avoir, métamorphosé en bête, commis un premier péché, un péché bestial, tu en commis un second sous la forme d'une volaille! Songes-y, Jupiter, ce fut là un péché énorme. Quand les dieux ont les reins chauds, que sera-ce donc de nous, pauvres humains? Pour moi, je suis un cerf de Windsor, et le plus gras, je pense, de la forêt. Accorde-moi un temps frais pour la saison du rut, ô Jupiter! sinon, qui pourrait me blâmer si je dépense en amour l'excès de mon embonpoint?

Arrivent Mme FORD et Mme PAGE.

Mme FORD. Sir John? Etes-vous là, mon chéri, mon cerf?

FALSTAFF. Est-ce vous, ma biche, ma mignonne? Maintenant qu'il pleuve des patates; qu'il tonne sur l'air des *Manches vertes;* qu'il grêle des prunes confites et des meringues; vienne une tempête de tentation, voilà où je m'abrite.

Il l'embrasse.

Mme FORD. Madame Page est venue avec moi, mon doux ami.

FALSTAFF. Partagez-moi comme un daim envoyé en cadeau à un juge. Que chacune de vous prenne une hanche; je garde mes flancs pour moi, mes épaules pour le garde de ce bois, et je lègue mes cornes à vos maris. N'ai-je pas l'air d'un enfant de la forêt? Est-ce que je ne parle pas comme Herne le chasseur? Maintenant, par exemple, Cupidon est un enfant qui a de la conscience; il fait restitution. Foi de loyal fantôme, vous êtes les bienvenues!

On entend du bruit.

Mme PAGE. Hélas! quel est ce bruit?

Mme FORD. Le ciel nous pardonne nos péchés!

FALSTAFF. Qu'est-ce que cela peut être?

Mme FORD. Fuyons!

Mme PAGE. Fuyons!

Elles s'enfuient.

FALSTAFF. Il faut que le diable ne veuille pas que je sois damné, de peur que l'huile qui est en moi ne mette le feu à l'enfer, sans quoi il ne me susciterait pas tant d'obstacles.

Arrivent SIR HUGUES EVANS, deguisé en satyre; Mme VABONTRAIN et PISTOLET, également déguisés; puis ANNA PAGE, en costume de reine des fées, suivie de son frère et d'une troupe de jeunes garçons et de jeunes filles, vêtus en génies et en fées, et portant sur la tête des bougies allumées.

Mme VABONTRAIN.

Farfadets blancs ou noirs, gris ou verts; vous, lutins,
Qui, sitôt que la nuit commence,
A vos joyeux ébats vous livrez en silence,
Du destin immuable héritiers orphelins,
Paraissez! Que chacun à son poste s'élance.
Hogoblin, parlez-leur.

PISTOLET.

Silence, esprits de l'air.
Partez, Grillon; et prompts comme l'éclair,
Allez gravir les cheminées.
S'il en est de mal ramonées,
Ou si vous trouvez dans Windsor
Quelque foyer qui fume encor,
Pincez-moi dans son lit la fille négligente;
Punissez-moi cette indigne servante;
Car notre reine a toujours détesté
Les oisifs et l'oisiveté.

FALSTAFF. Ce sont des lutins et des fées. Quiconque leur

parle meurt à l'instant! Fermons les yeux et couchons-nous à plat ventre; nul homme ne doit voir leurs œuvres.

Il se couche la face contre terre.

EVANS.

Pède, où donc êtes-vous? Commencez votre ronde.
Si vous trouvez de par le monde
Fille au cœur chaste, au front vermeil,
Ayant dit trois fois sa prière,
Avant de clore sa paupière,
Donnez-lui jusqu'à son réveil
De l'enfant non sevré le paisible sommeil.
Par des tableaux riants caressez sa pensée,
Et qu'en des rêves doux son âme soit bercée.
Mais, pour celle qui dort de tout son appétit,
Sans avoir prié Dieu d'un cœur humble et contrit,
Qu'on lui pince les bras, les jambes, les épaules.

Mme VABONTRAIN.

Allons, dépêchez-vous; farfadets, à vos rôles:
Fouillez le château de Windsor;
Lutins, jetez un heureux sort
Sur chaque chambre consacrée,
Afin d'en assurer l'éternelle durée.
Frottez de doux parfums les meubles précieux;
Saluez de nos rois le blason glorieux,
Et faites resplendir les nobles armoiries.
Accourez, sylphes des prairies,
Et de la Jarretière imitez en dansant
Le cercle magique et puissant.
Que cette mystique ceinture
Rivalise des champs l'éclatante verdure.
N'oubliez pas d'écrire en signes radieux,
Le *Honni soit qui mal y pense,*
Cette devise de vaillance
Et de nos rois et de nos preux.
Que, pour la composer, la feuille verdoyante
S'unisse à la fleur éclatante.
Notre idiome à nous s'écrit avec des fleurs;
Appelez le secours de leurs vives couleurs,
Et de Flore avec art effeuillant la couronne,
Dans votre œuvre imitez ce cercle éblouissant
Où scintille la perle, où le saphir rayonne,
Qui ceint du chevalier le genou fléchissant.
Allez, et cependant, avant qu'une heure sonne,
Rappelez-vous qu'il faut danser en chœur
Autour du chêne du Chasseur.

EVANS.

Donnez-vous tous la main, rangez-vous en silence,
Et venez bondir en cadence.

Portez des vers luisants en guise de flambeau ;
Mais arrêtez ! je vois un enfant de la terre.

FALSTAFF. Que le ciel me protége contre ce démon gallois ; il serait homme à me prendre pour un morceau de fromage !

PISTOLET, *à Falstaff.*

Tu fus maudit, vil vermisseau,
Dans les entrailles de ta mère !

Mme VABONTRAIN.

A l'épreuve du feu, vite, mettons sa peau.
S'il est chaste de corps et d'âme,
De lui s'écartera la flamme,
Sain et sauf il échappera,
Et nullement ne souffrira ;
Mais si de la douleur il éprouve l'atteinte,
S'il exhale une seule plainte,
C'est un cœur gangrené que rien ne guérira

PISTOLET.

Essayons.

EVANS.

Essayons si ce bois brûlera.

Ils approchent de lui leurs flambeaux.

FALSTAFF. Oh ! oh ! oh !

Mme VABONTRAIN.

Corrompu, corrompu, gangrené de luxure !
A l'œuvre, lutins, commençons ;
Que ce pécheur soit mis à la torture ;
Autour de lui dansons, dansons,
Et pinçons-le tous en mesure.

EVANS. C'est juste ; il est en effet plein de vices et d'iniquités.

Il chante.

Honte aux coupables plaisirs !
Honte à la luxure infâme !
La luxure est une flamme
Qu'allument d'impurs désirs ;
Flamme fatale et sanglante,
Que la pensée alimente.
Pincez, brûlez le mécréant !
Retournez-le sur son séant,
Farfadets, sylphes et génies :
Tourmentez-le jusqu'au moment
Où lune, étoiles et bougies
S'éteindront sous le firmament.

Pendant qu'il chante, les lutins et les fées pincent Falstaff en cadence ; le docteur Caïus vient d'un côté, et enlève une fée habillée de vert ; Nigaudin arrive du côté opposé, et enlève une fée vêtue de blanc ; puis arrive Fenton, qui enlève Anna Page. On entend dans le lointain un bruit de chasse ; les génies et les fées se sauvent ; Falstaff arrache ses cornes et se lève.

Arrivent PAGE, FORD, Mme PAGE, Mme FORD.

PAGE. Non, non, ne fuyez pas; cette fois-ci, nous vous y prenons. Vous fallait-il donc absolument le rôle d'Herne le chasseur?

Mme PAGE. Laissez-le, je vous prie; ne poussons pas la comédie plus plus loin. Eh bien! sir John, comment trouvez-vous les commères de Windsor? (*Montrant à son mari les cornes de Falstaff.*) Voyez-vous cet objet, mon mari? Ne trouvez-vous pas que cet ornement sied mieux dans la forêt qu'à la ville?

FORD. Eh bien! sir John, qui est cocu maintenant? Monsieur Brook, Falstaff est un sot et un cocu; voilà ses cornes, monsieur Brook; de ce qui appartenait à Ford, il n'a eu que son panier à lessive, son bâton, et vingt livres sterling qu'il faudra rembourser à monsieur Brook; ses chevaux sont saisis pour nantissement, monsieur Brook.

Mme FORD. Sir John, nous n'avons pas eu du bonheur: nous n'avons jamais pu obtenir un rendez-vous paisible. Je ne veux pas de vous pour mon amoureux; mais je vous considérerai toujours comme mon cerf.

FALSTAFF. Je commence à m'apercevoir qu'on m'a traité comme un véritable âne.

FORD. Et comme un bœuf aussi. (*Montrant les cornes.*) En voici la preuve.

FALSTAFF. Et ce ne sont pas des lutins et des fées que je vois? J'ai eu deux ou trois fois un soupçon que ce n'en était pas; mais ma conscience coupable, le saisissement de toutes mes facultés, m'avaient fait une illusion grossière, de manière à me faire croire, sans rime ni raison, que c'étaient là des êtres surnaturels. Voyez comme l'intelligence peut être dupe quand elle s'occupe à mal faire!

EVANS. Sir John Falstaff, servez Dieu, renoncez à vos désirs charnels, et les lutins cesseront de vous tourmenter.

FORD. Bien dit, lutin Hugues.

EVANS, *à Ford.* Et vous, renoncez de votre côté à votre jalousie, je vous en conjure.

FORD. Je ne me défierai désormais de ma femme que lorsque vous serez à même de lui faire votre cour en anglais de bon aloi.

FALSTAFF. Ai-je donc laissé ma cervelle se dessécher au soleil, qu'il ne m'en reste plus assez pour me garantir d'un piége

aussi grossier? Quoi! un bouquin gallois m'a pris pour dupe! je me suis laissé coiffer d'un bonnet de fou de drap welche! Il ne me reste plus qu'à m'étrangler avec un morceau de fromage mou.

EVANS. On ne doit pas donner du fromage au beurre, et votre ventre est de beurre.

FALSTAFF. Fromage et beurre! Ai-je donc vécu jusqu'à ce jour pour me voir le jouet d'un cuistre qui met la langue anglaise en friture? C'en est assez pour dégoûter à tout jamais, en Angleterre, de la paillardise et de l'inconduite.

Mme PAGE. Lors même que nous aurions mis la vertu à la porte de nos cœurs par les deux épaules, et nous serions damnées sans scrupule, croyez-vous donc, sir John, que le diable lui-même aurait pu nous amouracher de vous?

FORD. Le beau ragoût, vraiment! une balle de laine!

Mme PAGE. Un homme poussif.

PAGE. Vieux, glacé, flétri, et d'un ventre intolérable.

FORD. Et qui a une langue de Satan.

PAGE. Pauvre comme Job.

FORD. Et aussi méchant que sa femme.

EVANS. Et adonné aux fornications, aux tavernes, au vice, aux liqueurs fortes, à l'hydromel; toujours buvant, jurant, insolent et tapageur.

FALSTAFF. Fort bien, je suis livré à vos sarcasmes; vous avez barres sur moi; je suis démoralisé; je ne suis pas même en état de répondre à ce welche imbécile: l'ignorance elle-même a beau jeu contre moi; faites de moi ce qu'il vous plaira.

FORD. Mon bel ami, nous allons vous conduire à Windsor, à un certain monsieur Brook à qui vous avez escroqué de l'argent, et dont vous deviez être l'entremetteur: parmi toutes vos tribulations, la plus cruelle sera d'avoir à rembourser cette somme.

Mme FORD. Non, mon ami; que cela serve à le dédommager un peu de ce qu'il a souffert: laissez-lui cet argent, et nous serons tous amis.

FORD. Soit; voilà ma main: tout est pardonné.

PAGE. Rappelez votre gaieté, chevalier. Je vous régalerai ce soir d'un posset; je vous engagerai alors à rire de ma femme,

qui rit de vous : vous lui direz que M. Nigaudin a épousé ma fille.

Mme PAGE, *à part*. Il est des gens qui en doutent. S'il est vrai qu'Anna Page soit ma fille, il l'est aussi qu'elle est maintenant la femme du docteur Caïus.

Arrive NIGAUDIN.

NIGAUDIN. Oh! oh! oh! beau-père Page.

PAGE. Eh bien! mon gendre? qu'y a-t-il? avez-vous terminé?

NIGAUDIN. Terminé? Je veux être pendu, là, si le plus habile du comté de Glocester y reconnaîtrait rien.

PAGE. Expliquez-vous, mon gendre.

NIGAUDIN. Quand je suis arrivé à Eton pour épouser miss Anna, je n'ai plus trouvé, au lieu d'elle, qu'un grand lourdaud de garçon : si nous n'avions pas été dans l'église, je l'aurais battu ou il m'aurait battu. Je veux ne plus jamais bouger de la place si je ne croyais pas que c'était miss Anna : et pas du tout, c'est tout bonnement un postillon.

PAGE. Il faut alors que vous ayez pris l'un pour l'autre.

NIGAUDIN. Vous n'avez pas besoin de me le dire. Il le faut bien puisque j'ai pris un garçon pour une fille : si on m'avait marié avec lui, quoiqu'il fût habillé en femme, je n'en aurais pas voulu.

PAGE. Tout cela est le fait de votre sottise. Ne vous avais-je pas dit que vous reconnaîtriez ma fille à son vêtement?

NIGAUDIN. Je me suis adressé à celle qui était en blanc; je lui ai crié *mum*, elle m'a répondu *budget*, comme Anna et moi nous en étions convenus; et pourtant ce n'était pas Anna, mais un postillon.

EVANS. Jésus! monsieur Nigaudin, êtes-vous aveugle, que vous épousez un garçon?

PAGE. Oh! je suis cruellement contrarié : que faire?

Mme PAGE. Mon bon George, ne vous fâchez pas; je connaissais votre projet; j'ai fait habiller ma fille en vert; elle est maintenant avec le docteur au presbytère, où on les marie.

Arrive CAIUS.

CAIUS. Où est madame Page? Morbleu! je suis dupé : j'ai épousé un garçon, un paysan; ce n'est pas Anna, morbleu! on m'a trompé.

Mme PAGE. Quoi! n'avez-vous pas emmené la personne qui était vêtue de vert?

CAIUS. Oui, morbleu! et c'est un garçon : par la sang-bleu, je vais soulever tout Windsor.

Caïus sort.

FORD. Voilà qui est étrange : quel est donc celui qui a pris la vraie Anna?

PAGE. J'ai un certain pressentiment : voici monsieur Fenton.

Arrivent FENTON et ANNA PAGE.

PAGE, *continuant.* Eh bien, monsieur Fenton?

FENTON. Pardon, mon père! ma mère, pardon!

PAGE. Eh bien, mademoiselle, pourquoi n'êtes-vous pas partie avec monsieur Nigaudin?

Mme PAGE. Pourquoi n'avez-vous pas suivi le docteur Caiüs, mademoiselle?

FENTON. Vous la rendez toute interdite. Apprenez ce qui s'est passé. Vous vouliez tous deux la marier d'une manière déplorable, sans consulter ses affections. La vérité est qu'elle et moi, engagés depuis longtemps l'un à l'autre, nous sommes maintenant unis par un lien indissoluble. C'est une sainte faute qu'elle a commise; son innocent stratagème ne saurait être traité de fraude, de désobéissance ou de manque de respect, puisque par là elle évite de longs jours de malédiction, coupable résultat d'uu mariage forcé.

FORD. Pourquoi rester ainsi stupéfaite? Il n'y a pas de remède : en amour, c'est le ciel qui règle la destinée; l'argent achète les terres; c'est le sort qui dispose des femmes.

FALSTAFF. Je suis charmé de voir que, bien que tous vos coups fussent dirigés contre moi, quelques-uns de vos traits ont porté à faux.

PAGE. Eh bien! quel remède? Fenton, que le ciel vous donne bonheur et joie! Il faut se résigner à ce qu'on ne peut éviter.

FALSTAFF. Quand les chiens sont lâchés la nuit, la chasse est donnée à toutes les espèces de gibier.

EVANS. Je danserai et mangerai du plum-pouding à vos noces.

Mme PAGE. Allons, il est inutile de réfléchir davantage. Monsieur Fenton, le ciel vous accorde de longs jours de bonheur!

(*A son mari.*) Mon ami, retournons tous au logis, et allons autour d'un bon feu terminer ce divertissement ; sir John sera des nôtres.

FORD. Soit. Sir John, vous aurez tenu parole à monsieur Brook, car il passera cette nuit avec madame Ford.

Ils s'éloignent.

FIN DES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR.

LA DOUZIÈME NUIT,

OU

CE QUE VOUS VOUDREZ,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

ORSINO, duc d'Illyrie.
SÉBASTIEN, jeune gentilhomme, frère de Viola.
ANTONIO, capitaine de navire, ami de Sébastien.
UN CAPITAINE DE NAVIRE, ami de Viola.
VALENTIN, CURIO, gentilshommes de la suite du Duc.
SIR TOBIE BELCH, oncle d'Olivia.
SIR ANDRÉ ROUGEFACE.
MALVOLIO, intendant d'Olivia.
FABIEN, domestique d'Olivia.
UN BOUFFON, au service d'Olivia.
OLIVIA, riche comtesse aimée du Duc.
VIOLA, sœur de Sébastien, amoureuse du Duc.
MARIE, suivante d'Olivia.
UN PRÊTRE.
SEIGNEURS.
MATELOTS, EXEMPTS, MUSICIENS, DOMESTIQUES.

La scène est dans une ville d'Illyrie et sur la côte voisine.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Un appartement dans le palais ducal.

Entrent LE DUC, CURIO, PLUSIEURS SEIGNEURS.
Des musiciens exécutent un morceau d'harmonie.

LE DUC. Si la musique est l'aliment de l'amour, poursuivez, donnez-m'en jusqu'à l'excès, afin que le désir rassasié s'affaiblisse et meure. Répétez-moi ce passage, j'en aime la mourante harmonie : elle a résonné à mon oreille comme la tiède haleine du zéphyr, qui passant sur un parterre de violettes, leur apporte autant de parfums qu'elle leur en dérobe. En voilà assez : pas davantage ; ces sons ne sont plus aussi doux que tout à l'heure. O génie de l'amour ! que tu es impressionnable et mobile ! Bien qu'immense comme la mer, ta capacité absorbe tout ; rien n'y entre, quelle que soit sa valeur, qui ne perde à l'instant tout son prix, tant la fantaisie est fertile en créations, tant est grande sa mobilité !

CURIO. Vous plairait-il, seigneur, de venir chasser?

LE DUC. A quoi, Curio?

CURIO. Au cerf.

LE DUC. Oh! c'est une noble chasse que celle où maintenant je figure. La première fois que mes yeux virent Olivia, il me sembla que l'air était épuré par sa présence; à l'instant je fus transformé en cerf altéré, et depuis lors mes désirs, limiers funestes et cruels, ne cessent de me poursuivre. —Eh bien, qu'elles nouvelles m'apportez-vous?

Entre VALENTIN.

VALENTIN. Excusez-moi, seigneur, je n'ai pu être admis en sa présence; mais voici la réponse que sa suivante m'a transmise: Sept années s'écouleront avant qu'elle ne laisse voir son visage à découvert; pareille à une religieuse cloîtrée, elle ne sortira que voilée, et chaque jour elle veut arroser sa chambre de larmes amères; le tout par affection pour un frère qu'elle a perdu, affection qu'elle veut conserver vivante et durable dans sa mémoire désolée.

LE DUC. Oh! celle qui a un cœur d'une si délicate nature, celle qui paye à un frère un tel tribut de tendresse, combien elle aimera quand le trait doré de l'amour aura immolé toutes les autres affections qui vivent en elle! quand ses adorables perfections, ses sens, sa tête, son cœur, ces trônes souverains, seront occupés par un roi unique! Allons respirer les doux parfums des fleurs; c'est sous les berceaux de feuillage que l'amour se plaît à rêver.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Le rivage de la mer.

Arrivent VIOLA, UN CAPITAINE DE NAVIRE, PLUSIEURS MATELOTS.

VIOLA. Amis, quel est ce pays?

LE CAPITAINE. C'est l'Illyrie, madame.

VIOLA. Et qu'ai-je à faire en Illyrie? Mon frère est dans l'Elysée. Qui sait pourtant? peut-être n'est-il pas mort! matelots, qu'en pensez-vous?

LE CAPITAINE. C'est par hasard que vous avez été sauvée vous-même.

VIOLA. O mon pauvre frère! — qui sait s'il n'en a pas été de même de lui?

LE CAPITAINE. Vous avez raison, madame; et si l'espoir dans la fortune peut vous consoler, je puis vous assurer qu'après que notre vaisseau se fut entr'ouvert, au moment où nous vous avons recueillie dans notre chaloupe avec le petit nombre de ceux qui ont été sauvés avec nous, j'ai vu votre frère, plein de prévoyance dans le péril, puisant des ressources dans son courage et dans l'espérance, s'attacher à un grand mât qui surnageait sur les ondes; là, aussi longtemps que mes yeux ont pu l'apercevoir, je l'ai vu, comme Arion sur le dos d'un dauphin, flotter au gré des vagues.

VIOLA. Pour m'avoir dit cela, prenez cet or; ma propre délivrance me fait espérer, et vos paroles m'y autorisent, qu'il a eu le même bonheur que moi. Connaissez-vous ce pays?

LE CAPITAINE. Beaucoup, madame, car le lieu où je suis né et où j'ai été élevé n'est pas à trois heures de marche de l'endroit où nous sommes.

VIOLA. Qui gouverne ici?

LE CAPITAINE. Un noble duc, aussi noble de cœur que de nom.

VIOLA. Quel est son nom?

LE CAPITAINE. Orsino.

VIOLA. Orsino! Je l'ai entendu nommer par mon frère : il était alors garçon.

LE CAPITAINE. Il l'est encore, ou du moins il n'y a pas longtemps qu'il l'était : car il y a un mois à peine que j'ai fait voile de ce pays-ci; et le bruit courait alors (vous savez que les actions des grands sont le sujet de la conversation des petits), le bruit courait qu'il recherchait l'amour de la belle Olivia.

VIOLA. Qui est-elle?

LE CAPITAINE. Une demoiselle vertueuse, fille d'un comte mort il y a à peu près un an, en la laissant sous la protection de son frère, qui bientôt après mourut également : occupée à pleurer ce frère chéri, elle a, dit-on, abjuré la société et la vue des hommes.

VIOLA. Oh! si je pouvais entrer au service de cette dame avec la certitude de rester inconnue jusqu'au moment où j'aurais eu le temps de mûrir mes desseins!

LE CAPITAINE. Cela serait difficile à obtenir, car elle ne veut écouter aucune proposition, pas même celles du duc.

VIOLA. Capitaine, vous avez la physionomie d'un honnête homme; et bien qu'il arrive quelquefois que les plus beaux dehors recouvrent un cœur corrompu, je crois néanmoins que votre âme répond à votre extérieur. Veuillez, et je vous récompenserai généreusement, veuillez cacher qui je suis, et m'aider à prendre le déguisement qui pourra le mieux servir mes projets. Je veux entrer au service de ce duc. Vous me présenterez à lui en qualité d'eunuque; vous n'aurez qu'à vous louer de votre démarche, car je sais chanter, et j'ai en musique des talents qui lui rendront mon service agréable. Pour ce qui doit suivre, le temps en décidera; tout ce que je vous demande, c'est de seconder mon projet par votre silence.

LE CAPITAINE. Soyez son eunuque, et je serai votre muet; le jour où ma langue babillera, que mes yeux cessent de voir!

VIOLA. Je vous remercie; conduisez-moi.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Une chambre dans la maison d'Olivia.

Entrent SIR TOBIE BELCH et MARIE.

SIR TOBIE. Que diable a donc ma nièce de s'affecter ainsi de la mort de son frère? Indubitablement le chagrin est l'ennemi de la vie.

MARIE. En vérité, sir Tobie, il faut que vous veniez le soir de meilleure heure; votre nièce, ma maîtresse, ne voit pas vos heures indues sans beaucoup de répugnance.

SIR TOBIE. Il vaut mieux qu'elle en éprouve que d'en inspirer.

MARIE. Fort bien; mais il faut vous tenir dans les modestes limites des convenances.

SIR TOBIE. Me tenir! ma tenue est fort bonne. Ces habits sont assez bons pour boire, et ces bottes aussi; sinon qu'elles se pendent, morbleu! à leurs propres courroies.

MARIE. Ces excès de boisson vous perdront! Hier encore j'entendais madame en parler, ainsi que de l'imbécile chevalier que vous avez amené ici un soir pour lui faire la cour.

SIR TOBIE. Qui? sir André Rougeface?

MARIE. Lui-même.

SIR TOBIE. C'est un des hommes les plus importants qu'il y ait en Illyrie.

MARIE. Qu'est-ce que cela fait ?

SIR TOBIE. Mais il a trois mille ducats de revenu.

MARIE. Oui, mais il n'en a que pour une année avec tous ses ducats : c'est un vrai fou, un prodigue.

SIR TOBIE. Fi donc ! comment pouvez-vous dire cela ? Il joue de la viole de Gamboy, il parle trois ou quatre langues, mot pour mot, sans livres, et possède tous les dons de la nature.

MARIE. C'est vrai, au naturel ; outre qu'il est un sot, il est grand tapageur ; et si sa qualité de lâche ne calmait sa fougue de querelleur, les gens sensés sont d'avis qu'il ne tarderait pas à joindre à tous ces dons celui d'un cercueil.

SIR TOBIE. Par cette main, ce sont des canailles et des détracteurs ceux qui parlent ainsi de lui ! Qui sont-ils ?

MARIE. Ceux qui ajoutent qu'il s'enivre tous les soirs dans votre compagnie.

SIR TOBIE. En buvant à la santé de ma nièce : je veux boire à sa santé tant qu'il y aura un passage dans mon gosier et du vin en Illyrie : il est un lâche et un chapon celui qui ne veut pas boire à la santé de ma nièce jusqu'à ce que la cervelle lui tourne comme un sabot de paroisse [1]. Allons, fille, *castillano vulgo ;* car voici venir sir André Rougeface.

Entre SIR ANDRÉ ROUGEFACE.

SIR ANDRÉ. Sir Tobie Belch ! comment va, sir Tobie Belch ?

SIR TOBIE. Mon cher sir André !

SIR ANDRÉ. Dieu vous garde, la belle enfant !

MARIE. Je vous salue, monsieur.

SIR TOBIE. Accoste, sir André, accoste.

SIR ANDRÉ. Qu'est-ce ?

SIR TOBIE. La femme de chambre de ma nièce.

SIR ANDRÉ. Mademoiselle Accoste, je désire faire avec vous plus ample connaissance.

MARIE. Mon nom est Marie, monsieur.

SIR ANDRÉ. Aimable Marie Accoste !

SIR TOBIE. Vous vous méprenez, chevalier ; je vous dis de l'accoster, c'est-à-dire de lui faire face, de l aborder, de lui faire la cour, de l'attaquer.

[1] Il y avait dans chaque village un sabot colossal qui servait de récréation et d'exercice aux paysans pendant les gelées, alors que les travaux des champs étaient forcément interrompus.

SIR ANDRÉ. En vérité, je ne voudrais pas l'entreprendre ainsi en compagnie. Est-ce là le sens du mot accoste?

MARIE. Adieu, messieurs.

SIR TOBIE. Si vous la laissez ainsi partir, sir André, puissiez-vous ne plus tirer l'épée de votre vie!

SIR ANDRÉ. Si vous nous quittez ainsi, mademoiselle, je veux ne plus tirer l'épée de ma vie. Ma belle demoiselle, croyez-vous donc avoir des sots sous la main?

MARIE. Je ne vous ai pas sous la main, monsieur.

SIR ANDRÉ. Parbleu, qu'à cela ne tienne; voilà ma main.

MARIE. Monsieur, la pensée est libre; veuillez, je vous prie, mettre votre main dans la barrette au beurre, et humectez-la.

SIR ANDRÉ. Pourquoi, mon cher cœur? quelle est votre métaphore?

MARIE. C'est qu'elle est sèche, monsieur.

SIR ANDRÉ. Parbleu, je le crois bien; je ne suis pas assez âne pour ne pas savoir tenir mes mains sèches. Mais quelle est votre plaisanterie?

MARIE. Une plaisanterie sèche, monsieur.

SIR ANDRÉ. En avez-vous beaucoup comme cela?

MARIE. Oui, monsieur, j'en tiens au bout de mes doigts; maintenant que j'ai lâché votre main, je n'en ai plus.

Marie sort.

SIR TOBIE. Mon cher chevalier, vous avez besoin d'une rasade de canarie; je ne vous ai jamais vu mettre aussi bas.

SIR ANDRÉ. Jamais de ma vie, je crois; à moins que vous ne m'ayez vu mis bas par le canarie: il me semble qu'il y a des moments où je n'ai pas plus d'esprit qu'un chrétien, ou qu'un homme ordinaire; mais je suis grand mangeur de bœuf, et je crois que cela nuit à mon esprit.

SIR TOBIE. Indubitablement.

SIR ANDRÉ. Si je le croyais, je renoncerais au bœuf. Demain je monte à cheval et je retourne chez moi, sir Tobie.

SIR TOBIE. *For what*, mon cher chevalier?

SIR ANDRÉ. Que signifie *for what?* Cela veut-il dire, partez ou restez? Je regrette de ne pas avoir consacré à l'étude des langues le temps que j'ai donné à l'escrime, à la danse et aux combats d'ours: oh! que n'ai-je suivi la carrière des beaux arts!

SIR TOBIE. Vous auriez maintenant une magnifique chevelure.

SIR ANDRÉ. Comment donc? Est-ce que cela aurait profité à mes cheveux?

SIR TOBIE. Sans nul doute; car vous voyez qu'ils ne frisent pas naturellement.

SIR ANDRÉ. Mais ils me vont bien, n'est-ce pas?

SIR TOBIE. Supérieurement; ils pendent comme du chanvre à une quenouille : un beau jour une ménagère vous prendra entre ses jambes pour filer votre chevelure.

SIR ANDRÉ. Sérieusement je retourne chez moi demain, sir Tobie : votre nièce ne veut voir personne, ou si elle consent à voir quelqu'un, il y a quatre à parier contre un que ce ne sera pas moi. Le duc lui-même, qui habite près d'ici, lui fait sa cour.

SIR TOBIE. Elle ne veut pas de son altesse; elle ne prendra jamais un époux qui soit au-dessus d'elle par la fortune, l'âge ou l'esprit : je lui en ai entendu faire le serment, et vous pouvez m'en croire.

SIR ANDRÉ. Je resterai encore un mois. Je suis un singulier personnage : il m'arrive quelquefois d'aimer à la fureur les mascarades et les bals.

SIR TOBIE. Excellez-vous dans ces bagatelles, chevalier?

SIR ANDRÉ. Sous ce rapport, je ne crains en Illyrie aucun de mes égaux; et pourtant je ne veux pas me comparer à un vieillard.

SIR TOBIE. Que savez-vous faire, en fait de danse, chevalier?

SIR ANDRÉ. Je découpe à merveille un entrechat.

SIR TOBIE. Moi, je découpe fort bien une entre-côte [1].

SIR ANDRÉ. Pour faire le saut en arrière, je ne crains personne en Illyrie.

SIR TOBIE. Pourquoi ces perfections restent-elles cachées? pourquoi étendez-vous un rideau devant elles? Craignez-vous

[1] Nous avons l'habitude de rendre les jeux de mots par des équivalents; en anglais, le mot *caper* signifie tout à la fois *entrechat* et *câpre*. *Je découpe à merveille un câpre,* c'est-à-dire *un entrechat,* dit sir André; *je découpe fort bien le mouton,* répond sir Tobie. Un gigot de mouton bouilli se mange à la sauce aux câpres. En matière de calembour, la traduction littérale serait insipide.

12.

pour elles la poussière qui recouvre le portrait de *Marie coupe-bourse* [1] ? Vous devriez aller à l'église dans une contredanse, et revenir dans un rigodon ! A votre place, ma marche habituelle serait un chassez-croisez, et je n'éternuerais que dans un pas de cinq. Qu'est-ce à dire ? Vivons-nous dans un monde où il faille mettre les talents sous le boisseau ? A voir l'excellente constitution de votre jambe, je parierais qu'elle a été formée sous l'étoile d'un menuet.

SIR ANDRÉ. Elle est vigoureuse et a fort bon air sous un bas couleur de flamme. Nous occuperons-nous de bals ?

SIR TOBIE. De quel autre objet nous occuperions-nous ? Ne sommes-nous pas nés sous le signe du Taureau ?

SIR ANDRÉ. Le Taureau ? c'est la constellation qui influe sur les flancs et le cœur ?

SIR TOBIE. Non ; mais sur les jambes et les cuisses ; que je vous voie faire un entrechat. Ah ! ah ! plus haut ! ah ! ah ! à merveille !

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Une chambre dans le palais ducal.

Entrent **VALENTIN** et **VIOLA**, habillée en page, sous le nom de **CÉSARIO**.

VALENTIN. Si le duc vous continue la même bienveillance, Césario, votre avancement est certain : il ne vous connaît que depuis trois jours, et déjà vous n'êtes plus un étranger pour lui.

VIOLA. Vous craignez l'inconstance de son humeur, ou ma négligence, puisque vous mettez en question la continuation de ses bontés : est-il variable dans ses affections ?

VALENTIN. Non ! croyez-moi.

Entrent **LE DUC**, **CURIO**, et diverses personnes de la suite du Duc.

VIOLA, *à Valentin.* Je vous remercie. Voici le duc.

LE DUC. Qui de vous a vu Césario ?

VIOLA. Le voici, seigneur ; il est à vos ordres.

LE DUC, *aux personnes de sa suite.* Écartez-vous un moment. (*A Viola.*) Césario, je t'ai tout confié ; j'ai ouvert à tes yeux le livre de mes pensées les plus secrètes : bon jeune homme, va la trouver ; ne te rebute pas de ses refus ; reste à sa porte,

[1] Célèbre courtisane de bas étage.

et dis à ses gens que tes jambes y prendront racine jusqu'à ce que tu aies obtenu audience.

VIOLA. Mais, mon noble seigneur, s'il est vrai, comme on le dit, qu'elle soit plongée dans une si profonde douleur, elle ne voudra jamais me recevoir.

LE DUC. Lève la voix, et franchis toutes les limites de la civilité plutôt que de revenir éconduit.

VIOLA. En supposant, seigneur, que je sois admis à lui parler, que lui dirai-je?

LE DUC. Oh! alors, déroule à ses regards toute l'ardeur de mon amour; fais naître son étonnement en lui parlant de ma tendresse: la peinture de mes tourments siéera bien dans ta bouche; elle prêtera une oreille plus bienveillante à ta jeunesse qu'à un messager d'un aspect plus grave.

VIOLA. Je n'en crois rien, monseigneur.

LE DUC. Crois-le, cher enfant. Car ceux-là calomnieraient ton âge fortuné qui diraient que tu es homme: les lèvres de Diane ne sont pas plus fraîches et plus vermeilles que les tiennes; tu as la voix argentine et vibrante de la jeune vierge, et je ne sais quoi de féminin est répandu sur toute ta personne. Je sais que ton étoile te prédestine à cette affaire. (*Aux personnes de sa suite.*) Que quatre ou cinq d'entre vous l'accompagnent; tous si vous voulez; car je ne suis jamais mieux que quand je suis seul. (*A Viola.*) Réussis dans ce message, et tu vivras aussi indépendant que ton maître; tu partageras sa fortune.

VIOLA. Je ferai de mon mieux pour vous concilier la dame de vos pensées. (*A part.*) Entreprise hérissée d'obstacles! malgré le rôle que je joue, je voudrais être sa femme à lui.

Ils sortent.

SCÈNE V.

Une chambre dans la maison d'Olivia.

Entrent MARIE et LE BOUFFON.

MARIE. Ah ça! dis-moi où tu as été, sinon je n'ouvrirai pas les lèvres de la largeur d'un crin pour t'excuser auprès de ma maîtresse; tu seras pendu pour t'être absenté.

LE BOUFFON. Eh bien! qu'on me pende. Quand on est bien pendu dans ce monde on ne craint aucune cocarde.

MARIE. Prouve cela.

LE BOUFFON. On n'a plus personne à redouter.

MARIE. Voilà une réponse laconique. Je puis te dire d'où vient cette expression : *ne craindre aucune cocarde.*

LE BOUFFON. D'où vient-elle, ma bonne Marie ?

MARIE. C'est une expression de guerre : tu peux hardiment le dire dans tes pasquinades.

LE BOUFFON. Que Dieu donne la sagesse à ceux qui l'ont, et que ceux qui sont fous usent de leurs talents !

MARIE. Tu n'en seras pas moins pendu pour ton absence prolongée ; ou tu seras mis à la porte ; et pour toi cela n'équivaut-il pas à être pendu ?

LE BOUFFON. Une bonne pendaison empêche un mauvais mariage ; et quant à être mis à la porte, l'été y pourvoira.

MARIE. Tu es donc bien résolu ?

LE BOUFFON. En aucune manière ; seulement, je suis décidé sur deux points.

MARIE. En sorte que si l'une des agrafes manque, l'autre tiendra ; ou si toutes deux manquent à la fois, tes chausses tomberont sur tes talons.

LE BOUFFON. Pas mal, sur ma foi, pas mal ; allez votre chemin : quand sir Tobie cessera de boire, vous serez la plus spirituelle fille d'Ève qu'il y ait en Illyrie.

MARIE. Chut, faquin ; en voilà assez sur ce chapitre ; ma maîtresse vient, je te conseille de faire prudemment tes excuses.

Elle sort.

Entrent OLIVIA et MALVOLIO.

LE BOUFFON. Esprit, si c'est ton bon plaisir, mets-moi en veine de bouffonnerie : les gens d'esprit qui croient te posséder ne sont souvent que des imbéciles ; moi qui sais fort bien que tu me manques, il est possible que je passe pour un homme sensé ; car que dit Quinapalus ? mieux vaut un fou spirituel qu'un sot homme d'esprit... Dieu vous garde, madame !

OLIVIA. Emmenez-moi cette folle créature.

LE BOUFFON. N'entendez-vous pas, drôles ? emmenez madame.

OLIVIA. Va-t'en ; tu es un bien maigre bouffon ; je ne veux plus de toi ; en outre tu deviens malhonnête.

LE BOUFFON. Ce sont deux défauts, madame, qu'une bonne

nourriture et de bons conseils corrigeront; car nourrissez bien le bouffon, et il ne sera plus maigre; dites à l'homme malhonnête de se corriger; s'il se corrige il n'est plus malhonnête; s'il ne se corrige pas, que le ravaudeur le raccommode : ce qui est corrigé n'est, par le fait, que rapiécé; la vertu qui transgresse est rapiécée de vice; le vice qui se réforme est rapiécé de vertu; si ce syllogisme bien simple peut me servir, tant mieux; dans le cas contraire, quel remède? Comme il n'y a de véritable cocuage que le malheur, de même la beauté n'est qu'une fleur.... Madame vous a commandé d'emmener cette folle créature; je vous le répète donc, emmenez madame.

OLIVIA. C'est toi que je leur ai ordonné de faire sortir.

LE BOUFFON. Erreur au suprême degré!... Madame, *cucullus non facit monachum*, ce qui revient à dire que je n'ai pas le cerveau fêlé. Madame, permettez-moi de vous prouver que vous êtes folle.

OLIVIA. Pourrais-tu le prouver?

LE BOUFFON. Fort habilement, mon aimable dona.

OLIVIA. Voyons tes preuves...

LE BOUFFON. Madame, il faut que je vous catéchise; ma bonne petite souris de vertu, répondez-moi.

OLIVIA. Eh bien! en l'absence d'autre futilité, je te permets de prouver ton dire.

LE BOUFFON. Ma chère dame, pourquoi êtes-vous affligée?

OLIVIA. Cher bouffon, à cause de la mort de mon frère.

LE BOUFFON. Je pense que son âme est en enfer, madame.

OLIVIA. Je sais que son âme est au ciel, bouffon.

LE BOUFFON. Madame, vous êtes bien folle de vous affliger de ce que l'âme de votre frère est au ciel. Emmenez cette folle, messieurs.

OLIVIA. Que pensez-vous de ce bouffon, Malvolio? Ne fait-il pas des progrès?

MALVOLIO. Oui, madame; et il ne cessera d'en faire jusqu'à ce qu'il soit secoué par le râle de la mort; la débilité de l'âge, qui altère la raison du sage, ne fait qu'ajouter au mérite du bouffon.

LE BOUFFON. Dieu vous envoie, monsieur, une prompte débilité pour perfectionner votre folie! Sire Tobie jure que je

ne suis point un renard ; mais il ne parierait pas deux pence que vous n'êtes pas un sot.

OLIVIA. Que dites-vous à cela, Malvolio ?

MALVOLIO. Je m'étonne que madame se plaise à entendre un aussi insipide coquin ; je lui ai vu l'autre jour river son clou par un bouffon vulgaire qui n'a pas plus de cervelle qu'un caillou. Regardez-le maintenant ; il est déjà tout interloqué : si vous ne riez avec lui, et ne vous offrez de vous-même à ses épigrammes, sa bouche est bâillonnée. D'honneur ! que je considère les gens sensés qui font cas de ces sortes de fous, comme ne valant guère mieux que la marotte des bouffons qu'ils applaudissent !

OLIVIA. Oh ! vous avez la maladie de l'amour-propre, Malvolio, et tout semble fade à votre palais malade. Quand on a le cœur franc, généreux, sans reproche, on prend pour des boulettes de sarbacane ce que vous prenez pour des boulets de canon ; il n'y a rien de blessant dans les railleries d'un bouffon avoué, et rien de railleur dans les censures d'un homme sage et discret.

LE BOUFFON. Que Mercure vous confère le don de mentir pour avoir si bien parlé des fous !

Rentre MARIE.

MARIE. Madame, il y a à la porte extérieure un jeune homme comme il faut qui désirerait vous parler.

OLIVIA. De la part du duc Orsino, sans doute ?

MARIE. Je l'ignore, madame. C'est un beau jeune homme, fort bien accompagné.

OLIVIA. Quel est celui de mes gens qui cause là-bas avec lui ?

MARIE. Sir Tobie, madame, votre parent.

OLIVIA, *à Marie.* Qu'on l'écarte, je vous prie ; tous ses discours sont d'un insensé : honte sur lui ! (*Marie sort.*) Allez, Malvolio ; si c'est un message du duc, je suis malade, ou je ne suis pas chez moi ; dites tout ce que vous voudrez pour m'en débarrasser. (*Malvolio sort.*) Tu vois, mon fou, que tes bouffonneries commencent à vieillir et qu'elles déplaisent aux gens.

LE BOUFFON. Madame, vous avez parlé pour nous comme si vous aviez un fou pour fils aîné ! Que Jupiter lui bourre le crâne de cervelle, car voici venir un de vos parents qui ne l'a pas très-bien garni.

Entre SIR TOBIE BELCH.

OLIVIA. Sur mon honneur, il est à moitié ivre... Qui est-ce qui vient d'arriver, mon oncle?

SIR TOBIE. Un monsieur.

OLIVIA. Un monsieur? quel monsieur?

SIR TOBIE. Mais un monsieur donc... La peste soit de ces harengs marinés! (*Se tournant vers le Bouffon.*) Eh bien, sot?

LE BOUFFON. Mon bon sir Tobie...

OLIVIA. Mon oncle, comment vous êtes-vous mis de si bonne heure dans cette léthargie?

SIR TOBIE. Cette liturgie! que m'importe à moi la liturgie? Je vous dis qu'il y a un individu à la porte.

OLIVIA. Quel est-il?

SIR TOBIE. Qu'il soit le diable s'il veut, je ne m'en soucie guère, je vous en donne ma parole; oui, cela m'est égal.

Il sort.

OLIVIA. A quoi ressemble un ivrogne, bouffon?

LE BOUFFON. A un noyé, à un bouffon, à un fou; une rasade de trop en fait un bouffon, une seconde le rend fou, une troisième le noie.

OLIVIA. Va chercher le coroner [1], et qu'il vienne verbaliser sur mon oncle; il est au troisième degré de l'ivresse; il est noyé; aie l'œil sur lui.

LE BOUFFON. Il n'est encore que fou, madade: le bouffon aura soin du fou.

Le Bouffon sort.

Rentre MALVOLIO.

MALVOLIO. Madame, ce jeune homme veut absolument vous parler. Je lui ai dit que vous étiez malade; il m'a répondu qu'il le savait, et que c'est pour cela même qu'il désire vous entretenir. Je lui ai dit que vous dormiez; il a prétendu encore que je ne lui apprenais rien de nouveau, et il n'en demande qu'avec plus d'instances à vous parler. Que dois-je lui dire, madame? Il est à l'épreuve de tous les refus.

OLIVIA. Dites-lui qu'il ne me parlera pas.

MALVOLIO. Je le lui ai dit; il répond qu'il restera à votre porte comme le poteau d'un shériff [2], et qu'il ne bougera non

[1] Officier public chargé de constater les morts violentes ou accidentelles.

[2] La demeure du shériff était désignée par un poteau sur lequel on affichait les actes publics et légaux.

plus que le support d'un banc d'œuvre jusqu'à ce qu'il vous ait parlé.

OLIVIA. Quelle espèce d'homme est-ce ?

MALVOLIO. Mais de l'espèce homme.

OLIVIA. Quelles sont ses manières ?

MALVOLIO. Pas des meilleures ; il prétend vous parler, que vous le vouliez ou non.

OLIVIA. Comment est sa personne ? quel est son âge ?

MALVOLIO. Il est trop jeune pour un homme, pas assez pour un adolescent ; il est comme le pois dont l'enveloppe est encore tendre, ou comme le fruit qui commence à se colorer ; il est arrivé à cet âge de la vie qui sépare l'enfance de la virilité. Il a fort bonne mine, et parle avec beaucoup de pétulance ; on dirait qu'il lui reste encore du lait de sa mère.

OLIVIA. Faites-le venir ; appelez ma femme de chambre.

MALVOLIO, *appelant.* Mademoiselle, madame vous appelle.

Rentre MARIE.

OLIVIA. Donne-moi mon voile, abaisse-le sur mon visage. Nous allons recevoir une nouvelle ambassade d'Orsino.

Entre VIOLA.

VIOLA. Laquelle est l'honorable maîtresse du logis ?

OLIVIA. Parlez-moi, je répondrai pour elle. Que voulez-vous ?

VIOLA. Beauté radieuse, exquise, incomparable, veuillez me dire, je vous prie, si vous êtes la dame de la maison, car je ne l'ai jamais vue. Je ne voudrais placer ma harangue qu'à bon escient ; car, outre qu'elle est admirablement bien tournée, je l'ai apprise par cœur avec le plus grand soin. Aimables beautés, ne me faites point essuyer de dédains ; la plus légère marque de défaveur me serait extrêmement pénible.

OLIVIA. De quelle part venez-vous, monsieur ?

VIOLA. Je ne suis guère en état de dire autre chose que ce que j'ai étudié, et cette question s'écarte de mon rôle. Bonne et aimable dame, dites-moi positivement si vous êtes la maîtresse du logis, afin que je puisse commencer ma harangue.

OLIVIA. Êtes-vous comédien ?

VIOLA. Non, je vous assure ; et néanmoins je vous jure par

les griffes mêmes de la méchanceté, que je ne suis pas ce que je représente. Êtes-vous la dame de la maison ?

OLIVIA. Si je n'usurpe point un titre immérité, je la suis.

VIOLA. Si vous l'êtes, vous usurpez très-certainement ; car ce qui est à vous pour en faire don n'est pas à vous pour le garder. Mais ceci s'écarte de l'objet de ma mission : je vais entamer ma harangue à votre louange ; puis je vous ferai connaître le fond de mon message.

OLIVIA. Dites-moi tout de suite ce qu'il a d'important, je vous dispense de l'éloge.

VIOLA. Hélas ! j'avais pris tant de peines à l'étudier, et il est si poétique !

OLIVIA. Il n'en est que plus faux ; gardez-le, je vous prie ; on m'a dit que vous faisiez tapage à ma porte, et si je vous ai reçu, c'est plutôt par curiosité que pour vous entendre. Si vous êtes dans votre bon sens, retirez-vous ; si vous n'êtes pas dépourvu de raison, soyez bref ; je ne suis pas d'humeur aujourd'hui à échanger avec vous des propos oiseux.

MARIE. Voulez-vous mettre à la voile, monsieur ? voici votre chemin.

VIOLA. Non, cher mousse, je flotterai quelque temps encore dans ces eaux. (*A Olivia.*) Calmez un peu votre géant, belle dame.

OLIVIA. Qu'avez-vous à me dire ?

VIOLA. Je suis chargé d'un message.

OLIVIA. Ce doit être quelque message bien terrible, si j'en juge par ce redoutable préambule. Parlez.

VIOLA. Nulle autre que vous ne doit m'entendre ; ce n'est ni d'une déclaration de guerre, ni de l'imposition d'un tribut qu'il s'agit ; mes paroles sont aussi pacifiques qu'importantes.

OLIVIA. Pourtant vous avez débuté avec un peu de rudesse. Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ?

VIOLA. La rudesse que j'ai montrée était dans mon rôle. Ce que je suis et ce que je veux sont des secrets aussi intimes que l'amour d'une vierge. C'est chose sacrée pour votre oreille, profane pour toute autre.

OLIVIA, *à Marie.* Laisse-nous seuls ; je veux entendre cette chose sacrée. (*Marie sort.*) Voyons, monsieur, quel est votre texte ?

VIOLA. Charmante dame, —

OLIVIA. Doctrine consolante et qui fournit ample matière. Où est votre texte?

VIOLA. Dans le cœur d'Orsino.

OLIVIA. Dans son cœur? dans quel chapitre de son cœur?

VIOLA. Pour répondre méthodiquement, je vous dirai que c'est dans le premier chapitre de son âme.

OLIVIA. Oh! je l'ai déjà lu; c'est pure hérésie. Est-ce tout ce que vous avez à me dire?

VIOLA. Madame, permettez que je voie votre visage.

OLIVIA. Votre maître vous a-t-il chargé de quelque message pour ma figure? vous sortez maintenant de votre texte; toutefois je veux bien écarter le rideau; et vous montrer le tableau. Venez, monsieur, voilà le portrait de ce que je fus; n'est-il pas bien fait?

Elle écarte son voile.

VIOLA. Admirablement bien fait, si tout cela est l'œuvre de Dieu.

OLIVIA. Il est en bon état, à l'épreuve du vent et de la pluie.

VIOLA. C'est l'incarnat de la beauté, habilement nuancé de lis et de roses par la main délicate de la nature elle-même. Madame, vous êtes la femme la plus cruelle qui respire, si vous emportez au tombeau tous ces charmes sans en laisser au monde une copie.

OLIVIA. O monsieur! je n'aurai pas le cœur si dur; je prétends bien laisser plus d'une copie de ma beauté : j'en ferai faire l'inventaire détaillé, qui sera consigné dans mon testament : par exemple, *item* deux lèvres passables; *item* deux yeux gris avec leurs paupières; *item* une gorge, un menton, et cætera. Vous a-t-on envoyé pour me louer?

VIOLA. Je vois ce que vous êtes : vous avez un excès de fierté; mais, fussiez-vous le diable, vous n'en êtes pas moins belle. Mon seigneur et maître vous aime; oh! un amour tel que le sien doit obtenir sa récompense, n'eussiez-vous point d'égale en beauté.

OLIVIA. Comment m'aime-t-il?

VIOLA. Avec adoration, avec des flots de larmes, avec des gémissements d'amour pareils à la foudre qui gronde, avec des soupirs de feu.

OLIVIA. Votre maître connaît mes intentions; je ne puis l'aimer; toutefois je le suppose vertueux, je le sais noble, opulent; d'une jeunesse pure et sans tache, bien famé, libéral, instruit, vaillant, bien fait et gracieux de sa personne; cependant je ne puis l'aimer; il y a longtemps qu'il aurait dû se le tenir pour dit.

VIOLA. Si je vous aimais comme mon maître vous aime, si je souffrais ce qu'il souffre, et menais comme lui une vie qui n'est qu'une longue mort, je ne trouverais point de sens à vos refus et ne les comprendrais pas.

OLIVIA. Eh bien, que feriez-vous?

VIOLA. Je me bâtirais à votre porte une cabane de saule, et mes cris redemanderaient mon âme retenue prisonnière dans votre demeure; je composerais les chants fidèles d'un amour dédaigné, et les chanterais tout haut dans l'ombre de la nuit; ma voix ferait répéter votre nom à l'écho des collines, et l'air frappé de mes accents redirait au loin : Olivia! Oh! vous n'auriez point de repos entre les deux éléments, l'air et la terre, que vous n'eussiez eu pitié de moi.

OLIVIA. Vous pourriez beaucoup. Quelle est votre naissance?

VIOLA. Supérieure à ma fortune, qui néanmoins est suffisante : je suis gentilhomme.

OLIVIA. Retournez vers votre maître; je ne puis l'aimer; il est inutile qu'il envoie de nouveau, à moins que vous ne reveniez pour me dire comment il aura pris ma réponse. Adieu; je vous remercie de vos peines : dépensez cela à mon intention.

Elle lui offre une bourse.

VIOLA. Je ne suis point un messager à gages, madame; gardez votre bourse; c'est mon maître et non moi que vous devez récompenser. Puisse l'amour donner un cœur de rocher à celui que vous aimerez; et puisse votre tendresse, comme celle de mon maître, n'être payée que par le mépris! Adieu, beauté cruelle.

Viola sort.

OLIVIA. *Quelle est votre naissance? — Supérieure à ma fortune, qui néanmoins est suffisante; je suis gentilhomme.* Va, je te crois; ton langage, tes traits, ta personne, tes actes et ta fierté annoncent ton blason. — Pas si vite : — doucement! doucement! à moins que le maître et le serviteur n'échangent leurs conditions. — Eh! quoi donc? se peut-il que la contagion se gagne si vite? Il me semble que les perfections

de ce jeune homme, par je ne sais quelle attraction invisible et subtile, se sont furtivement glissées dans mes yeux prévenus. Eh bien, soit. — Hola ! Malvolio !

Rentre MALVOLIO.

MALVOLIO. Qu'ordonnez-vous, madame ?

OLIVIA. Courez après ce petit mutin de messager, l'envoyé du duc : il m'a laissé cette bague malgré moi ; dites-lui que je n'en veux pas. Recommandez-lui de ne pas flatter son maître d'inutiles espérances ; je ne saurais être à lui. Si ce jeune homme veut repasser demain, je lui expliquerai mes raisons. Dépêchez-vous, Malvolio.

MALVOLIO. J'y cours, madame.

Il sort.

OLIVIA. Je ne sais pas ce que je fais, et je crains bien que mes yeux n'aient fait illusion à mon jugement. Destin, montre ta puissance. Nous ne disposons pas de nous-mêmes ; ce qui est décrété doit être ; eh bien, que cela soit.

Elle sort.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Le rivage de la mer.

Arrivent ANTONIO et SÉBASTIEN.

ANTONIO. Et vous voulez partir ? et vous ne voulez pas que je vous accompagne ?

SÉBASTIEN. Non, je vous en conjure : mon étoile luit sur moi d'une clarté sinistre ; la maligne influence de ma destinée pourrait se communiquer à la vôtre ; je vous supplie donc de me quitter, et de me laisser porter seul mes malheurs : ce serait mal reconnaître votre amitié que de vous en faire partager le fardeau.

ANTONIO. Veuillez au moins me dire où vous allez.

SÉBASTIEN. Non, certes ; le but de mon voyage n'est déterminé que par le caprice. Cependant je remarque en vous une réserve pleine de délicatesse, qui répugne à me faire dire ce que je veux tenir secret ; c'est pour moi une raison de plus

pour me découvrir à vous. Sachez donc, Antonio, que mon nom n'est pas Rodrigue, mais Sébastien. Mon père était ce Sébastien de Messine dont sans nul doute vous avez entendu parler : il laissa après lui deux enfants, moi et une sœur, tous deux nés à la même heure ; et plût au ciel que notre mort eût été simultanée comme notre naissance ! mais vous en avez ordonné autrement, car une heure avant que votre humanité m'arrachât aux vagues de la mer, ma sœur avait péri au milieu des flots !

ANTONIO. O jour funeste !

SÉBASTIEN. Bien qu'on prétendît qu'elle me ressemblait beaucoup, néanmoins elle était réputée belle ; il ne m'apartient pas de décider à cet égard ; mais ce que je puis affirmer hardiment, c'est que l'envie elle-même eût rendu hommage à la beauté de son âme : hélas ! elle est noyée au sein des flots amers, et moi, sous un torrent d'amères larmes vous me voyez noyer son souvenir.

ANTONIO. Excusez, seigneur, la chétive hospitalité que je vous ai offerte.

SÉBASTIEN. Pardonnez-moi, cher Antonio, l'embarras que je vous ai causé.

ANTONIO. Si vous ne voulez payer mon amitié d'un mortel déplaisir, permettez que je vous accompagne et vous serve.

SÉBASTIEN. Si vous ne voulez défaire ce que vous avez fait, et donner la mort à celui que vous avez sauvé, n'exigez pas cela de moi. Recevez mes adieux : je porte un cœur facile à s'attendrir, et la sensibilité maternelle est encore tellement empreinte dans ma nature, que pour peu que vous insistiez, mes larmes vont me trahir. Je vais à la cour du comte Orsino : adieu.

Il s'éloigne.

ANTONIO. Que la faveur de tous les dieux t'accompagne ! J'ai de nombreux ennemis à la cour d'Orsino, sans quoi je ne tarderais pas à t'y rejoindre. Mais arrive ce qui voudra, mon attachement pour toi est si vif, que les dangers me sembleront un jeu, et je veux y aller.

Il s'éloigne.

SCÈNE II.

Une rue.

Arrive VIOLA, puis MALVOLIO.

MALVOLIO. N'étiez-vous pas tout à l'heure avec la comtesse Olivia ?

VIOLA. Je sors d'auprès d'elle, monsieur, et en marchant d'un assez bon pas, je n'ai eu que le temps de venir jusqu'ici.

MALVOLIO. Elle vous renvoie cette bague, monsieur ; vous auriez pu m'épargner la commission et reprendre vous-même cet anneau. Elle désire que vous donniez à votre maître l'assurance formelle qu'elle ne veut pas de lui ; elle espère en outre que vous ne vous permettrez plus de revenir la voir dans les intérêts du comte, à moins que ce ne soit pour lui rapporter la manière dont il aura pris ce refus. Sur ce, reprenez cette bague.

VIOLA. Elle l'a acceptée de ma main ; je n'en veux point.

MALVOLIO. Allons, vous la lui avez méchamment jetée, et sa volonté est que vous la repreniez : si elle vaut la peine qu'on se baisse pour la ramasser, la voilà par terre devant vous, (*il jette la bague aux pieds de Viola*) sinon qu'elle appartienne à qui la trouvera.

Il s'éloigne.

VIOLA. Je ne lui ai point laissé de bague : quelle est l'intention de cette dame ? mon extérieur l'aurait-il charmé ? La destinée veuille qu'il n'en soit rien ! Elle m'a beaucoup regardée, à tel point que ses yeux semblaient avoir enchaîné sa langue ; car en me parlant elle était préoccupée, et ses discours étaient sans suite. Elle m'aime, je n'en saurais douter ; ce message incivil est une ruse de sa passion pour m'inviter à la revoir. Elle ne veut point de la bague de mon maître !... mais il ne lui en a point envoyé. Je suis l'homme qu'elle convoite ; s'il en est ainsi (et je n'en saurais douter), pauvre femme, mieux vaudrait pour toi être éprise d'un rêve. Tout déguisement est coupable ; c'est une arme donnée à l'ennemi du genre humain. Le cœur d'une femme est une cire molle ; combien il est facile aux hommes trompeurs d'y graver leur empreinte ! Hélas ! la faute en est non à nous, mais à notre faiblesse, car telles la nature nous a faites, telles nous sommes. Comment tout ceci s'arrangera-t-il ? mon maître l'aime passionnément ; moi, pauvre fille déguisée, je suis amoureuse de lui ; et elle, dans sa méprise, paraît s'être amourachée de

moi. Que résultera-t-il de tout cela ? Comme homme, je dois renoncer à obtenir l'amour de mon maître; comme femme, quels soupirs inutiles, quelles douleurs sans fruit je prépare à l'infortunée Olivia ! O temps! c'est à toi et non à moi à débrouiller tout cela; c'est un nœud trop compliqué pour que je le dénoue.

Elle s'éloigne.

SCÈNE III.

Un chambre dans la maison d'Olivia.

Entrent SIR TOBIE BELCH et SIR ANDRÉ ROUGEFACE.

SIR TOBIE. Approchez, sir André; ne pas être couché à minuit passé, c'est être levé de bonne heure; et vous connaissez le vieil adage : *Diluculo surgere...*

SIR ANDRÉ. Non, ma foi, je ne le connais pas; je sais seulement que se coucher tard, c'est se coucher tard.

SIR TOBIE. Fausse conclusion, que je déteste comme un verre vide : être debout après minuit, et alors se coucher, c'est être matinal; d'où je conclus que se coucher après minuit, c'est se coucher de bonne heure. Notre existence ne se compose-t-elle pas des quatre éléments ?

SIR ANDRÉ. On le dit; mais je crois plutôt qu'elle se compose de manger et de boire.

SIR TOBIE. Vous êtes un savant; mangeons donc et buvons, morbleu. Marie, une bouteille de vin !

Entre LE BOUFFON.

SIR ANDRÉ. Parbleu, voici le fou qui vient.

LE BOUFFON. Comment va, mes enfants ? avez-vous jamais vu un trio comme nous ?

SIR TOBIE. Nigaud, sois le bienvenu; voyons, chante-nous un air.

SIR ANDRÉ. Ce fou, sur ma parole, a une excellente voix ; je donnerais quarante shillings pour avoir une jambe et une voix comme lui. Hier soir tu étais en veine de bouffonneries gracieuses, quand tu nous as parlé de Pigrogromitus, des Vapiens passant la ligne équinoxiale ; c'était vraiment délicieux. Je t'ai envoyé six pence pour ta particulière; les as-tu reçus?

LE BOUFFON. J'ai mis en poche votre cadeau, car Malvolio a le nez fin : ma belle a la main blanche, et la maison du geôlier n'est pas un cabaret.

SIR ANDRÉ. Excellent! Ma foi, tout considéré, voilà des bouffonneries comme je les aime ; à présent, une chanson.

SIR TOBIE. Avance ; voilà six pence pour toi : chante-nous quelque chose.

SIR ANDRÉ. Tiens, voilà encore six pence de moi : quand un chevalier donne...

LE BOUFFON. Voulez-vous une chanson d'amour, ou une chanson morale?

SIR TOBIE. Une chanson d'amour, une chanson d'amour.

SIR ANDRÉ. Oui, oui, je me soucie peu de la morale.

LE BOUFFON *chante.*

Où fuyez-vous, ô ma belle maîtresse?
Prêtez l'oreille à votre amant
Qui va vous dire un air charmant;
Arrêtez un peu; qui vous presse?
Ces oiseaux voyageurs, qu'on nomme les amours,
Au logis reviennent toujours.

SIR ANDRÉ. C'est parfait, en vérité.

SIR TOBIE. Bien, bien!

LE BOUFFON *chante.*

L'amour n'a qu'un bien court destin,
Il n'est rien tel que la gaîté présente;
L'avenir est trop incertain;
Pour qui diffère, point de récolte abondante.
Baisez-moi donc, ô mon amour!
Vos vingt ans ont si bonne grâce!
Jeunesse ne dure qu'un jour,
Et c'est une étoffe qui passe.

SIR ANDRÉ. Une voix mellifluente, foi de loyal chevalier!

SIR TOBIE. Une voix contagieuse!

SIR ANDRÉ. Contagieuse et douce tout à la fois, sur ma parole.

SIR TOBIE. C'est une contagion pleine de douceur. Voyons, êtes-vous d'avis de boire jusqu'à ce que le firmament tourne? ou bien éveillerons-nous la chouette par un trio capable de transporter au troisième ciel l'âme d'un tisserand? Cela vous va-t-il?

SIR ANDRÉ. Oui, certes, et de grand cœur : je suis un habile chien pour attraper un air.

LE BOUFFON. Par Notre-Dame, je vous crois; il y a des chiens qui attrapent supérieurement.

SIR ANDRÉ. Sans nul doute; chantons l'air : *Tais-toi, coquin, tais-toi.*

LE BOUFFON. *Tais-toi, coquin?* Chevalier, il faut vous résigner à vous entendre appeler coquin.

SIR ANDRÉ. Ce ne sera pas la première fois. Allons, fou, chante. L'air commence ainsi : *Tais-toi...*

LE BOUFFON. Je ne commencerai jamais si je me tais.

SIR ANDRÉ. En voilà une bonne, ma foi ; voyons, commence.

Ils chantent.

Entre MARIE.

MARIE. Quel sabbat nous faites-vous là? Si ma maîtresse n'a pas appelé son intendant Malvolio, et ne lui a pas ordonné de vous mettre à la porte, je veux n'être crue de ma vie.

SIR TOBIE. Ma nièce ne sait ce qu'elle dit; nous sommes des politiques, nous autres ; Malvolio est un cuistre ; et nous, nous sommes trois joyeux compères. Ma nièce et moi, ne sommes-nous pas consanguins? ne suis-je pas son sang? Fi donc! fi!

Il chante.

A Babylone naguère,
Un homme vivait, dit-on...

LE BOUFFON. Sur ma vie, le chevalier est d'admirable humeur.

SIR ANDRÉ. Il s'en tire assez bien quand il est en veine; moi de même. Il s'en acquitte de meilleure grâce, et moi avec plus de naturel.

SIR TOBIE *chante.*

Le douzième jour de décembre...

MARIE. Pour l'amour de Dieu, taisez-vous!

Entre MALVOLIO.

MALVOLIO. Messieurs, êtes-vous fous? ou qu'êtes-vous donc? Etes-vous dépourvus de bon sens, de savoir-vivre et de politesse, au point de faire un vacarme de chaudronniers à cette heure de la nuit? Prenez-vous la maison de madame pour un cabaret, que vous venez ici miauler vos airs de tailleur sans pitié ni remords? ne gardez-vous aucune mesure? n'avez-vous aucun respect des lieux, des personnes et de l'heure?

SIR TOBIE. Monsieur, nous avons gardé la mesure dans nos trios. Allez vous faire pendre.

MALVOLIO. Sir Tobie, je dois vous parler sans détour. Madame m'a ordonné de vous dire que, bien qu'elle vous reçoive

comme son parent, elle n'a rien de commun avec vos désordres. Si vous pouvez établir une ligne de séparation entre vous et vos déportements, vous serez le bienvenu à la maison ; dans le cas contraire, s'il vous plaisait de prendre congé d'elle, elle vous ferait ses adieux avec grand plaisir.

SIR TOBIE *chante.*

Il faut partir; ma maîtresse l'ordonne.

MARIE. Sir Tobie, de grâce...

LE BOUFFON *chante.*

Voyez ses yeux mourants ; sa vigueur l'abandonne.

MALVOLIO. Est-il possible ?

SIR TOBIE *chante.*

Je ne mourrai jamais, jamais, en vérité.

LE BOUFFON *chante.*

Tu mens, imposteur effronté.

MALVOLIO. Je suis très-disposé à le croire.

SIR TOBIE *chante.*

Lui dirai-je de déguerpir ?

LE BOUFFON *chante.*

Où le sot veut-il en venir ?

SIR TOBIE *chante.*

Lui dirai-je : Partez, beau sire ?

LE BOUFFON *chante.*

Nenni, nenni, nenni, beau sire;
Tu n'oserais pas le lui dire.

SIR TOBIE. Nous ne gardons aucune mesure ? Tu mens, drôle ! Es-tu autre chose qu'un intendant? Crois-tu, parce que tu es vertueux, qu'il n'y aura plus ni ale ni galettes ?

LE BOUFFON. Oui, par sainte Anne ; et le gingembre aussi nous brûlera la bouche.

SIR TOBIE, *au Bouffon.* Tu as raison. (*A Malvolio.*) Va, maraud, va faire reluire ta chaîne avec de la mie de pain. (*A Marie.*) Apportez-nous du vin, Marie.

MALVOLIO. Mademoiselle Marie, si vous préférez les bonnes grâces de madame à son mécontentement, vous ne prêterez pas les mains à cette conduite incivile; elle en sera informée, je vous le jure.

Il sort.

MARIE. Va secouer tes oreilles.

SIR ANDRÉ. Il y a une chose qui serait une aussi bonne œuvre que de boire quand on a faim, ce serait de le provoquer en

duel, puis de lui faire manquer de parole et de le mystifier.

SIR TOBIE. Faites cela, chevalier; je vous rédigerai un cartel, ou bien je lui transmettrai verbalement l'expression de votre indignation.

MARIE. Mon cher sir Tobie, patientez encore cette nuit; depuis l'entrevue du jeune page du comte avec ma maîtresse, elle est fort troublée. Quant à monsieur Malvolio, abandonnez-le-moi : si je ne lui inflige pas la mystification la plus complète, si je ne le livre pas à votre risée, croyez que je n'ai pas assez d'intelligence pour me tenir droite dans mon lit; laissez-moi faire.

SIR TOBIE. Instruis-nous, instruis-nous; mets-nous au fait du personnage.

MARIE. Sachez donc que ce Malvolio est une espèce de puritain.

SIR ANDRÉ. Oh! si je le pensais, je le battrais comme un chien.

SIR TOBIE. Quoi! parce qu'il est puritain? Mon cher chevalier, quelle est pour cela votre exquise raison?

SIR ANDRÉ. Je n'ai pas d'exquise raison pour cela, mais j'ai de fort bonnes raisons.

MARIE. C'est un vrai puritain, vous dis-je, et tout ce qu'il y a de plus ennuyeux au monde; un sot plein d'affectation, qui sait par cœur les affaires d'état sans les avoir jamais étudiées, et nous débite sa science comme un faucheur abat du foin; un butor tout bouffi de vanité, et tellement entiché de ses perfections, qu'il croit fermement qu'une femme ne peut le regarder sans être amoureuse de lui; c'est sur cette dernière manie que je fonde la notable vengeance que je lui prépare.

SIR TOBIE. Que ferez-vous?

MARIE. Je jetterai sur son chemin de mystérieuses épîtres d'amour, dans lesquelles il sera fait allusion à la couleur de sa barbe, à la forme de sa jambe, à sa tournure, à sa démarche, à l'expression de ses yeux, à son front, à son teint, en sorte qu'il ne puisse manquer de s'y reconnaître! mon écriture ressemble beaucoup à celle de votre nièce, ma maîtresse; et dans une lettre dont on aurait oublié le sujet, il serait difficile de les distinguer.

SIR TOBIE. Excellent! je flaire un complot.

SIR ANDRÉ. J'ai aussi bon nez que vous.

SIR TOBIE. Il croira, par le contenu des lettres que vous laisserez tomber sur son passage, qu'elles sont de ma nièce, et qu'elle est amoureuse de lui.

MARIE. Mon projet est effectivement un cheval de cette couleur-là.

SIR ANDRÉ. Et votre cheval fera de lui un âne.

MARIE. Sans aucun doute.

SIR ANDRÉ. Oh! ce sera admirable !

MARIE. Ce sera un plaisir de roi, je vous assure ; je suis certaine que ma médecine fera effet sur lui. Je vous mettrai tous deux de planton, et le fou fera le troisième, près de l'endroit où la lettre en question s'offrira à ses regards ; vous serez témoins de la manière dont il l'interprétera. Pour ce soir, allez au lit et préparez-vous au résultat de demain. Adieu.

Elle sort.

SIR TOBIE. Bonne nuit, Penthésilée.

SIR ANDRÉ. Sur ma parole, c'est une maîtresse fille.

SIR TOBIE. C'est une levrette de bonne race et qui m'adore. Qu'en dites-vous ?

SIR ANDRÉ. Il fut un temps aussi où on m'adorait.

SIR TOBIE. Allons nous mettre au lit, chevalier. Il vous faudra encore envoyer querir de l'argent.

SIR ANDRÉ. Si je n'obtiens pas votre nièce, je suis joliment enfoncé.

SIR TOBIE. Envoyez chercher de l'argent, chevalier; si, en fin de compte, vous ne l'obtenez pas, dites que je suis un âne.

SIR ANDRÉ. Je vous promets que je n'y manquerai pas; prenez-le comme il vous plaira.

SIR TOBIE. Allons, venez, nous prendrons du vin chaud ; il est maintenant trop tard pour se coucher. Venez, chevalier, venez.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Un appartement dans le palais ducal.

Entrent LE DUC, VIOLA, CURIO et autres.

LE DUC. Qu'on nous donne de la musique. — Bonjour, mes amis. — Mon cher Césario, redis-moi ce morceau de chant, cette vieille et antique ballade que j'ai entendue hier soir ; il me semble qu'elle soulageait ma passion plus que les airs légers et les paroles banales de notre époque futile et frivole : allons, un couplet seulement.

CURIO. Je demande pardon à votre seigneurie, mais celui qui l'a chantée n'est pas ici en ce moment.

LE DUC. Qui était-ce donc ?

CURIO. Feste le bouffon, seigneur; un fou qu'affectionnait beaucoup le père de la comtesse Olivia : il doit être quelque part dans le palais.

LE DUC. Allez le chercher, et qu'on joue l'air en attendant.

Curio sort. La musique se fait entendre.

LE DUC, *continuant*. Approche', mon enfant; si jamais il t'arrive d'aimer, dans tes douces angoisses souviens-toi de moi ; car tel je suis, tels sont tous les amants véritables, changeants et mobiles dans toute chose, hormis dans la constante image de l'objet aimé. Comment trouves-tu cet air ?

VIOLA. Il fait résonner l'écho du cœur, ce trône de l'amour.

LE DUC. Tu en parles en maître : je parie que, malgré ta jeunesse, tes yeux se sont déjà fixés sur les traits d'une femme que tu aimes; n'est-il pas vrai, mon enfant?

VIOLA. Un peu, avec la permission de votre altesse.

LE DUC. Quelle espèce de femme est-ce?

VIOLA. Elle vous ressemble.

LE DUC. En ce cas, elle n'est pas digne de toi. Quel est son âge?

VIOLA. A peu près le vôtre, monseigneur.

LE DUC. Par le ciel, elle est trop âgée; que la femme choisisse un homme plus âgé qu'elle, elle n'en sera que plus assortie à son époux, et conservera plus longtemps sa place dans son cœur; car, mon enfant, nous avons beau nous vanter, nos affections sont plus changeantes que celles des femmes : elles sont plus fragiles, plus capricieuses, plus vacillantes; elles s'usent et s'éteignent plus tôt.

VIOLA. Je le crois, seigneur.

LE DUC. Que ta fiancée soit donc plus jeune que toi, si tu veux que ton affection soit durable; car les femmes sont comme les roses; leur beauté n'est pas plus tôt épanouie qu'elle se fane et meurt.

VIOLA. Il est vrai. Pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi? leur sort est de se flétrir au moment où elles atteignent la perfection.

Rentre CURIO, accompagné du BOUFFON.

LE DUC. Ami, chante-nous la ballade que nous avons enten-

due hier soir; écoute-la, Césario, elle est antique et simple; les vieilles femmes la chantent en filant ou tricotant au soleil, et les jeunes filles en faisant aller la navette. Elle est naïve et vraie; elle respire l'innocence de l'amour et la simplicité des premiers âges.

LE BOUFFON. Êtes-vous prêt, seigneur?

LE DUC. Oui, chante, je te prie.

LE BOUFFON *chante.*

O trépas! viens fermer mes yeux!
Couchez dans le cyprès [1] ma dépouille mortelle.
Mon âme, envolez-vous aux cieux!
J'expire sous les coups d'une beauté cruelle.
Oh! préparez mon blanc linceul!
Que l'if funèbre le décore.
Mon trépas, nul ne le déplore;
Pas une fleur sur mon cercueil!
Nul ami ne suivra mon deuil.
Que je sois inhumé sans gloire
Dans quelque vallon écarté,
Où nul amant ne soit tenté
D'offrir des pleurs à ma mémoire.

LE DUC. Tiens, voilà pour ta peine.

LE BOUFFON. Il n'y a point de peine; c'est un plaisir pour moi que de chanter.

LE DUC. En ce cas, c'est ton plaisir que je paye.

LE BOUFFON. Vous dites vrai, seigneur; tôt ou tard il faut payer le plaisir.

LE DUC. Tu peux maintenant nous quitter.

LE BOUFFON. Que le dieu de la mélancolie vous protége, et que votre tailleur vous fasse un manteau de taffetas moiré, car votre âme est une véritable opale! Je voudrais voir les hommes d'une étoffe aussi constante, embarqués sur l'océan, sans but arrêté, sans destination fixe, s'occupant de toute chose et tournant leur voile à tout vent; car c'est là le moyen de faire de rien un voyage profitable. Adieu.

Le Bouffon sort.

LE DUC. Que tout le monde se retire!

Tous sortent, à l'exception de Viola.

LE DUC, *continuant.* Césario, va trouver de nouveau ma cruelle souveraine; dis-lui que mon amour, plus noble que l'univers entier, dédaigne des terres méprisables; dis-lui que

[1] Les cercueils étaient habituellement faits en bois de cyprès.

ces biens que lui a départis la fortune, j'en fais aussi peu de cas que de la fortune elle-même ; mais que ce qui attire mon âme, c'est ce miracle de perfection, ce joyau inestimable dont la nature l'a parée.

VIOLA. Mais s'il lui est impossible de vous aimer, seigneur !

LE DUC. Je ne saurais accepter une pareille réponse.

VIOLA. Il le faut pourtant, seigneur. Supposons qu'une dame (et peut-être cette dame existe) éprouve pour vous des angoisses de cœur aussi grandes que celles que vous endurez pour Olivia : vous ne pouvez l'aimer, vous le lui dites ; ne faut-il pas qu'elle se contente de cette réponse ?

LE DUC. Une poitrine de femme ne saurait supporter les battements d'une passion aussi forte que celle que l'amour m'a mise au cœur ; nul cœur de femme n'est assez vaste pour en contenir autant ; le leur ne sait rien retenir. Hélas ! leur amour n'est qu'une sorte d'appétit ; le sentiment n'y est pour rien ; le palais seul est affecté chez elles, et bientôt la satiété le rebute et le révolte ; mon cœur, au contraire, est insatiable comme la mer, et capable de digérer autant qu'elle. Ne compare point l'amour qu'une femme peut éprouver pour moi avec celui que je ressens pour Olivia.

VIOLA. Oui, mais je sais...

LE DUC. Que sais-tu ?

VIOLA. Je sais trop jusques où peut aller l'amour de la femme ; assurément elles ont le cœur aussi sincère que nous. Mon père avait une fille qui aimait un homme, comme moi, par exemple, si j'étais femme, je pourrais aimer votre seigneurie.

LE DUC. Et quelle est son histoire ?

VIOLA. Un mystère, seigneur. Elle ne révéla jamais son amour ; mais une douleur cachée, comme le ver recélé dans le calice de la fleur, flétrit les roses de ses joues ; elle souffrait en silence, et sa pâle mélancolie, comme la résignation penchée sur une tombe, souriait à la douleur ; n'était-ce pas là de l'amour ? Nous autres hommes, nous sommes plus prodigues de paroles et de serments ; mais il y a en nous plus de manifestations que de sentiment vrai, car nous donnons en définitive beaucoup de protestations et peu d'amour.

LE DUC. Ta sœur, mon enfant, est-elle morte de son amour ?

VIOLA. Vous voyez en moi toutes les filles de la maison de mon père, aussi bien que tous ses fils. Et pourtant je ne sais... Seigneur, irai-je trouver cette dame?

LE DUC. Oui, c'est de cela qu'il s'agit. Va la trouver sur-le-champ; donne-lui ce joyau : dis-lui que mon amour ne peut reculer devant aucun obstacle ni supporter aucun refus.

Ils sortent.

SCÈNE V.

Le jardin d'Olivia.

Entrent SIR TOBIE BELCH, SIR ANDRÉ ROUGEFACE et FABIEN.

SIR TOBIE. Arrive, arrive, seigneur Fabien!

FABIEN. Oui, certes, si je perds un atome de ce divertissement, je veux être desséché par la mélancolie jusqu'à ce que mort s'ensuive.

SIR TOBIE. Ne serais-tu pas bien aise de voir berner d'importance ce grigou, ce gredin, ce chien de berger?

FABIEN. J'en serais ravi; vous savez qu'il m'a fait tomber dans la disgrâce de ma maîtresse, à l'occasion d'un combat d'ours.

SIR TOBIE. Pour le faire enrager, nous amènerons ici l'ours de nouveau, et nous lui en ferons voir de toutes les couleurs; n'est-ce pas, sir André?

SIR ANDRÉ. Sur ma vie, nous le ferons.

Entre MARIE.

SIR TOBIE. Voici la petite friponne! Eh bien, comment vous va, mon ortie des Indes?

MARIE. Cachez-vous tous dans le bosquet de buis; Malvolio vient de ce côté-ci; voilà une demi-heure qu'il est là-bas au soleil, occupé à donner des leçons de maintien à son ombre : observez-le, si vous aimez à rire; car j'ai la certitude que cette lettre va faire de lui un idiot en extase. Pour Dieu, cachez-vous; (*ils se cachent*) restez là blottis, (*elle laisse tomber une lettre*) car voici venir le goujon que nous allons prendre à l'hameçon de l'amour-propre.

Marie sort.

Entre MALVOLIO.

MALVOLIO. Il ne faut pour cela que du bonheur; c'est le bonheur qui fait tout. Elle a du penchant pour moi, si j'en

crois ce que Marie me disait un jour; et il lui est arrivé en ma présence de donner à entendre que si elle aimait, ce serait un homme à peu près comme moi; d'ailleurs elle me traite avec plus de distinction qu'aucun autre de ses gens. Cela n'est-il pas fait pour me donner à penser?

SIR TOBIE. Voilà un présomptueux coquin!

FABIEN. Chut! la contemplation fait de lui un fier dindon; comme il se pavane et fait la roue!

SIR ANDRÉ. Je me sens une terrible envie de le battre.

FABIEN. Paix, vous dis-je!

MALVOLIO. Devenir comte Malvolio!

SIR TOBIE. Ah! coquin!

SIR ANDRÉ. Tirez-lui un coup de pistolet.

FABIEN. Paix! paix!

MALVOLIO. Il y en a eu des exemples; on a vu de grandes dames épouser leur valet de chambre.

SIR ANDRÉ. Fi du malotru, par Jézabel!

FABIEN. Oh! paix! le voilà maintenant enfoncé dans ses visions; voyez comme l'imagination le gonfle.

MALVOLIO. Après trois mois de mariage, je me vois d'ici nonchalamment assis dans ma grandeur...

SIR TOBIE. Oh! si j'avais une arbalète pour lui viser dans l'œil!

MALVOLIO. Dans ma robe de velours à ramages, appelant mes gens autour de moi, après avoir quitté le lit de repos où j'ai laissé Olivia endormie.

SIR TOBIE. Flamme et salpêtre!

FABIEN. Paix donc! paix donc!

MALVOLIO. Alors je prends un air de dignité, et promenant sur mes gens un regard dédaigneux qui semble leur dire que je connais ma position, et que j'entends qu'ils connaissent la leur, j'ordonne qu'on fasse venir mon parent Tobie.

SIR TOBIE. Chaînes et menottes!

FABIEN. Chut! chut! voyez, voyez!

MALVOLIO. Aussitôt sept de mes gens, avec une promptitude obéissante, sortent pour aller le chercher; pendant ce temps, je fronce le sourcil, je remonte le ressort de ma montre, ou froisse entre mes doigts quelque bijou précieux; Tobie s'approche, me fait un humble salut...

SIR TOBIE. Laisserai-je vivre ce drôle ?

FABIEN. Quand on attellerait des chevaux pour nous arracher notre silence, pour Dieu, taisons-nous.

MALVOLIO. Je lui tends la main avec un sourire de familiarité que tempère un regard impérieux et scrutateur.

SIR TOBIE. Et Tobie ne t'assène pas alors un coup de poing sur la mâchoire ?

MALVOLIO. *Cousin Tobie,* lui dis-je, *ma bonne fortune m'ayant donné votre nièce pour femme, je me crois autorisé à vous parler avec franchise.*

SIR TOBIE. Eh bien, de quoi s'agit-il ?

MALVOLIO. *Il faut vous corriger de votre ivrognerie.*

SIR TOBIE. Le cuistre !

FABIEN. Patience, ou nous rompons les fils de notre complot.

MALVOLIO. *D'ailleurs vous gaspillez le trésor de votre temps avec un chevalier imbécile.*

SIR ANDRÉ. C'est de moi qu'il s'agit.

MALVOLIO. *Un certain sir André.*

SIR ANDRÉ. Je savais bien que c'était moi, car beaucoup de gens me traitent d'imbécile.

MALVOLIO. Qu'est-ce que je vois là ?

Il ramasse la lettre.

FABIEN. Voilà notre bécasse tout près du trébuchet.

SIR TOBIE. Silence ! puisse le génie de la mystification lui inspirer l'idée de lire tout haut !

MALVOLIO. Sur ma vie, c'est l'écriture de madame ; je reconnais ses *d*, ses *l*, ses *o* ; voilà comment elle fait ses grands *P*.

SIR ANDRÉ. Ses dés, ses ailes, ses os : que veut-il dire ?

MALVOLIO, *lisant. A l'inconnu bien aimé, cette lettre et mes vœux.* C'est tout à fait son style ; décachetons ; — doucement : — je reconnais son cachet, une Lucrèce ! c'est madame, sans nul doute. A qui ce billet est-il adressé ?

FABIEN. Le voilà complètement pris.

MALVOLIO *lisant.*

Le ciel sait combien
En secret j'adore,
Qui ? chacun l'ignore ;
Et je n'en dis rien.

Chacun l'ignore, et je n'en dis rien. Voyons la suite ; le

rhythme est irrégulier! *Qui! chacun l'ignore.* Si c'était toi, Malvolio?

SIR TOBIE. Va te pendre, butor.

MALVOLIO.

A celui que j'aime
Je puis commander;
Mais il faut garder
Silence suprême.
Ce silence plein de rigueur
Est une lame vengeresse
Qui me perce le cœur,
Comme une autre Lucrèce.
M. O. A. I. règne sur moi,
Et je suis soumis à sa loi.

FABIEN. Voilà, j'espère, une énigme bien conditionnée.

SIR TOBIE. Je vous dis que c'est un trésor que cette fille.

MALVOLIO. *M. O. A. I. règne sur moi.* Voyons, examinons.

FABIEN. Quel plat de poisson elle lui a servi là!

SIR TOBIE. Et comme le vautour s'y précipite à tire d'aile!

MALVOLIO. *A celui que j'aime je puis commander.* Elle peut me commander à moi; je suis à son service, elle est ma maîtresse; cela est clair pour l'intelligence la plus commune; il n'y a là aucune obscurité; voyons la fin; que signifie cette combinaison alphabétique?... si je pouvais y trouver quelque chose qui se rapportât à moi... un moment!... M. O. A. I.

SIR TOBIE. Oui, déchiffre-moi cela. Le voilà maintenant sur une fausse piste.

FABIEN. Cela ne l'empêchera pas d'aboyer et de la suivre, quand elle sentirait le rance comme un renard.

MALVOLIO. M, — Malvolio; — comment donc! mais c'est la première lettre de mon nom.

FABIEN. Ne vous ai-je pas dit qu'il se tirerait de là? C'est un excellent limier pour manquer la piste.

MALVOLIO. M. — Malheureusement la suite ne se rapporte pas, et je suis tout à fait dérouté; après l'M devrait venir un A, et c'est un O qui arrive.

FABIEN. Espérons que le tout sera terminé par un O.

SIR TOBIE. Oui, certes, sinon je lui donnerai du bâton et le ferai crier oh!

MALVOLIO. Derrière le tout arrive un I.

FABIEN. Si tu avais des yeux [1] par derrière, tu verrais plus de mauvaise renommée à tes talons que de bonnes fortunes devant toi.

MALVOLIO. M. O. A. I. — Cela n'est pas aussi clair que ce qui précède; et néanmoins, en forçant un peu, cela se rapporte à moi; car chacune de ces lettres est dans mon nom. Doucement! voici maintenant de la prose. — « Si cette lettre tombe » entre tes mains, songes-y mûrement. Ma destinée est supé» rieure à la tienne; mais que les grandeurs ne t'effrayent pas: » il en est qui naissent grands, d'autres qui le deviennent pour » prix de leurs efforts. Il en est d'autres que les grandeurs vont » chercher. La fortune te tend la main, saisis-la avec courage; » et pour te façonner d'avance à ce que tu dois être un jour, » dépouille ton humble peau, et sois un nouvel homme. Sois » hostile avec un parent, acerbe avec les domestiques; que ta » bouche débite des maximes d'état; donne-toi un relief de » singularité, c'est le conseil que te donne celle qui soupire » pour toi. Rappelle-toi qui a admiré tes bas jaunes, et qui a » désiré te voir porter des jarretières en croix; rappelle-toi, te » dis-je. Va, ta fortune est faite si tu le veux; sinon, reste ce » que tu es, un simple intendant, l'égal des autres domesti» ques, indigne de toucher la main de la fortune. Adieu.

» Celle qui voudrait te servir au lieu d'être servie par toi.

» *L'heureuse infortunée.* »

Cela est aussi clair que le jour, cela est palpable! Je serai fier, je lirai les auteurs politiques, j'aurai le verbe haut avec sir Tobie, je romprai avec toutes mes connaissances pour ne plus m'encanailler désormais; je serai l'homme sans vices, l'homme parfait. Je ne m'abuse pas, je ne suis pas la dupe de mon imagination; tout me dit que ma maîtresse est amoureuse de moi. Dernièrement encore, elle admirait mes bas jaunes, elle me faisait compliment de mes jarretières en croix; or, dans cette lettre, elle se manifeste à mon amour, et m'enjoint en quelque sorte de me mettre conformément à son goût. Je suis heureux, et j'en rends grâce à mon étoile; oui, je veux désormais être bizarre, fier, porter des bas jaunes et des jarretières en croix; et tout cela en un clin d'œil. Le ciel et mon étoile soient bénis. — Voici encore un post-scriptum. « Il est impossible que tu ne devines pas qui je suis; si tu ré-

[1] Jeu de mots sur la lettre I, qui se prononce en anglais comme *eye*, œil.

» ponds à mon amour, fais-le paraître dans ton sourire ; le sou-
» rire te sied merveilleusement : souris donc en ma présence,
» mon doux ami, je t'en conjure. » Ciel, je te rends grâce.....
je sourirai, je ferai tout ce que tu voudras.

Il sort.

FABIEN. Je ne donnerais pas ma part de cette comédie pour une pension de mille livres sterling, payable sur le trésor du grand Sophi.

SIR TOBIE. Moi, j'épouserais la friponne, pour l'excellence du tour.

SIR ANDRÉ. J'en ferais autant.

SIR TOBIE. Et je ne lui demanderais d'autre dot qu'une seconde plaisanterie comme celle-là.

Entre MARIE.

SIR ANDRÉ. Moi, de même.

FABIEN. Voici venir notre admirable faiseuse de dupes.

SIR TOBIE, *à Marie.* Veux-tu mettre ton pied sur ma tête ?

SIR ANDRÉ. Ou sur la mienne ?

SIR TOBIE. Faut-il jouer ma liberté à pile ou face, et devenir ton esclave soumis ?

SIR ANDRÉ. Je t'en dis tout autant.

SIR TOBIE. Sur ma vie, tu l'as plongé dans une telle illusion, que lorsqu'elle sera dissipée il en deviendra fou.

MARIE. Dites-moi la vérité ; comment le charme opère-t-il sur lui ?

SIR TOBIE. Comme de l'eau-de-vie sur une sage-femme.

MARIE. Si vous voulez voir la plaisanterie porter ses fruits, il faut l'examiner au moment où il paraîtra devant madame ; il se présentera en bas jaunes, couleur qu'elle abhorre ; avec des jarretières en croix, mode qu'elle déteste ; il prodiguera ses soupirs, ce qui, dans la disposition d'esprit où elle se trouve, lui sera si insupportable, qu'elle lui fera un détestable accueil : si vous voulez en être témoins, suivez-moi.

SIR TOBIE. Je te suivrais au fond de la Tartarie, admirable démon de malice.

SIR ANDRÉ. Je suis des vôtres.

Ils sortent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Le jardin d'Olivia.

Entrent **VIOLA** et **LE BOUFFON**, qui tient à la main un tambourin.

VIOLA. Dieu te garde, l'ami, ainsi que ta musique; joues-tu du tambourin pour vivre, et quelle est ta position ?

LE BOUFFON. Ma position est élevée, car je commande l'église.

VIOLA. Tu es donc ecclésiastique ?

LE BOUFFON. Nullement ; la maison que j'habite est sur une hauteur, de laquelle on découvre l'église; vous voyez que par ma position je commande l'église.

VIOLA. Par la même raison, le mendiant dont la cabane dominerait le palais pourrait dire qu'il commande le palais ? De cette manière-là, ton tambourin lui-même pourrait commander une armée ?

LE BOUFFON. Vous l'avez dit... Ce que c'est que le siècle ! Pour un homme d'esprit une phrase est un gant de chevreuil ; avec quelle facilité on la retourne de l'endroit à l'envers !

VIOLA. C'est vrai, quand on joue avec les mots, on doit s'attendre à les voir s'émanciper.

LE BOUFFON. En ce cas, je souhaiterais que ma sœur n'eût pas de nom.

VIOLA. Pourquoi cela ?

LE BOUFFON. Parce que ce nom est un mot, et si l'on joue avec ce mot, il est à craindre que ma sœur ne s'émancipe ; mais par le fait, les mots sont des coquins, depuis que les promesses les ont déshonorés.

VIOLA. Tes raisons ?

LE BOUFFON. Je ne puis en donner sans le secours des mots, et les mots sont devenus tellement imposteurs, que je répugne à m'en servir pour prouver que j'ai raison.

VIOLA. Tu m'as l'air d'un joyeux compère qui n'a souci de rien.

LE BOUFFON. Vous vous trompez ; il est des choses dont j'ai souci ; il est vrai que je ne me soucie pas de vous ; si c'est là ce que vous appelez ne se soucier de rien, je souhaite que cela puisse vous rendre invisible.

VIOLA. N'es-tu pas le fou de la comtesse Olivia ?

LE BOUFFON. Non, monsieur ; la comtesse Olivia n'a point de folies; elle n'entretiendra un fou chez elle que lorsqu'elle sera mariée; or, les fous sont aux maris ce que les sardines sont aux harengs; les plus gros ce sont les maris ; en fait, je ne suis pas son fou, mais son falsificateur de mots.

VIOLA. Je t'ai vu dernièrement chez le comte Orsino.

LE BOUFFON. La folie est comme le soleil ; elle fait le tour du globe, et luit sur tout le monde. A Dieu ne plaise, monsieur, que le fou soit aussi souvent auprès de votre maître qu'auprès de ma maîtresse; il me semble y avoir vu votre sagesse.

VIOLA. Si tu commences à m'entreprendre, je quitte la partie. Tiens, voilà six pence pour toi.

LE BOUFFON. Que Jupiter, dans sa prochaine distribution de poils, vous envoie une barbe.

VIOLA. Je te dirai entre nous que je soupire pour une barbe, et néanmoins je ne voudrais pas la voir croître sur mon menton. Ta maîtresse est-elle chez elle?

LE BOUFFON, *regardant l'argent.* Une couple de ces pièces ne pourrait-elle pas multiplier, monsieur ?

VIOLA. Oui, si on les laisse ensemble et qu'on les fasse fructifier.

LE BOUFFON. Je serais homme à jouer le rôle de Pandarus le Troyen, pour procurer à ce Troïle une Cressida.

VIOLA. Je te comprends, l'ami; c'est mendier fort adroitement.

LE BOUFFON. Ce n'est pas une si grande affaire après tout que de mendier un mendiant; Cressida n'était qu'une mendiante. Ma maîtresse est chez elle, monsieur ; je vais vous dire d'où vous venez; quant à ce que vous êtes, et ce que vous voulez, cela est en dehors de mon firmament; j'aurais pu dire de mon élément, mais c'est un mot suranné.

Il sort.

VIOLA. Ce drôle est assez sage pour faire le fou, et pour bien jouer ce rôle il faut une sorte d'esprit : il faut qu'il ob-

serve l'humeur et la qualité des personnes aux dépens desquelles il plaisante, et qu'il prenne bien son temps. Il ne faut pas que, comme le faucon hagard, il se jette sur le premier plumage venu. C'est un métier aussi difficile que le métier de sage ; car la folie dont il fait montre est de saison ; mais la folie des sages vicie complétement leur intelligence.

Entrent SIR TOBIE BELCH et SIR ANDRÉ ROUGEFACE.

SIR TOBIE. Je vous souhaite le bonjour, monsieur.

VIOLA. Je vous en souhaite autant, monsieur.

SIR ANDRÉ. Dieu vous garde, monsieur.

VIOLA. Et vous aussi ; votre serviteur.

SIR ANDRÉ. Je m'en flatte, monsieur ; je suis pareillement le vôtre.

SIR TOBIE. Voulez-vous entrer ? ma nièce est prête à vous recevoir, si c'est à elle que vous avez affaire.

VIOLA. C'est à votre nièce qu'est ma destination, monsieur : je veux dire que c'est elle qui est le but de mon voyage.

SIR TOBIE. Éprouvez vos jambes, monsieur ; mettez-les en mouvement.

VIOLA. Mes jambes me comprennent mieux que je ne vous comprends quand vous me dites d'éprouver mes jambes.

SIR TOBIE. Je veux vous dire par là de marcher et d'entrer.

VIOLA. Je vous répondrai en marchant et en sautant ; mais on nous prévient.

Entrent OLIVIA et MARIE.

VIOLA. Beauté admirable et accomplie, que le ciel fasse pleuvoir sur vous ses parfums !

SIR ANDRÉ, *à part.* C'est un habile courtisan que ce jeune homme ; *pleuvoir des parfums !* fort bien.

VIOLA. Mon message n'a de voix, madame, que pour votre oreille bienveillante et propice.

SIR ANDRÉ, *à part.* *Parfums, bienveillante, propice :* je noterai ces trois mot-là.

OLIVIA. Qu'on ferme la porte du jardin et qu'on nous laisse tous deux.

Sir Tobie, sir André et Marie sortent.

OLIVIA, *continuant.* Donnez-moi votre main, monsieur.

VIOLA. Acceptez mes respects, madame, et mon humble dévouement.

OLIVIA. Quel est votre nom?

VIOLA. Césario est le nom de votre serviteur, belle princesse.

OLIVIA. Mon serviteur, monsieur? il n'y a plus eu de joie sincère dans le monde du jour où le vil mensonge s'est appelé compliment. Vous êtes le serviteur du comte Orsino, jeune homme.

VIOLA. Et lui, il est le vôtre, et les siens doivent être les vôtres. Le serviteur de votre serviteur est votre serviteur, madame.

OLIVIA. Pour ce qui est du comte, je ne pense point à lui; et plût à Dieu qu'il ne pensât jamais à moi!

VIOLA. Madame, je viens pour disposer vos pensées en sa faveur.

OLIVIA. N'en faites rien, je vous prie; je vous avais recommandé de ne plus me parler de lui; mais si vous vouliez plaider une autre cause, je vous entendrais avec bonheur, et votre voix serait pour moi plus douce que la céleste harmonie des sphères.

VIOLA. Madame...

OLIVIA. Permettez, je vous prie : après votre dernière visite enchanteresse, je vous ai fait remettre une bague; j'ai ainsi abusé mon domestique, moi-même, et vous aussi, peut-être; je me suis exposée à vous voir interpréter défavorablement ma conduite, en vous forçant, par une supercherie honteuse, de recevoir ce que vous saviez ne pas vous appartenir : qu'avez-vous pensé de moi? N'est-il pas vrai que vous avez attaché mon honneur au poteau de l'infamie, et déchaîné contre lui tout ce que le cœur humain peut concevoir de pensées malveillantes? J'en ai dit assez pour un esprit de votre portée; ce n'est pas une poitrine de chair, mais une gaze transparente qui recouvre mon pauvre cœur : maintenant j'attends votre réponse.

VIOLA. J'ai pitié de vous.

OLIVIA. C'est déjà un pas vers l'amour.

VIOLA. Pas le moins du monde; qui ne sait que souvent nous avons pitié de nos ennemis?

OLIVIA. Alors il est temps de rappeler le sourire sur mes lèvres. Dieu! comme la pauvreté est sujette à se gonfler d'orgueil! S'il faut servir de proie, mieux vaut tomber sous la

griffe du lion que sous la dent du loup! (*L'heure sonne.*) L'heure me rappelle que je perds ici mon temps. Bon jeune homme, rassurez-vous, je ne prétends rien sur votre cœur ; et néanmoins, quand sera mûre votre moisson d'esprit et de jeunesse, celle que vous épouserez récoltera en vous un mari fort sortable : voilà votre chemin.

VIOLA. Je vous quitte, madame ; que la grâce du ciel et le contentement vous accompagnent! N'ayez-vous rien à faire dire à mon maître, madame?

OLIVIA. Restez. Dites-moi, je vous prie, ce que vous pensez de moi.

VIOLA. Que vous pensez ne pas être ce que vous êtes.

OLIVIA. Si je pense cela, je le pense aussi de vous.

VIOLA. Eh bien, vous pensez juste ; je ne suis pas ce que je suis.

OLIVIA. Plût à Dieu que vous fussiez ce que je voudrais vous voir!

VIOLA. Si je dois gagner au change, je ne demande pas mieux, car maintenant je suis votre jouet.

OLIVIA. Oh! qu'il y a de beauté dans le mépris de sa lèvre dédaigneuse et irritée! le crime du meurtrier ne se manifeste pas plus promptement que l'amour qui veut se cacher : au sein de sa nuit il fait grand jour. Césario, je le jure par les roses du printemps, par les prémices de l'innocence, par l'honneur, par la foi, par tout ce qu'il y a dans le monde, je t'aime à tel point, qu'en dépit de ton orgueil, l'esprit et la raison sont impuissants pour cacher ma passion. Ne va pas conclure de ce que je suis la première à te déclarer ma tendresse, que ton cœur ne doit pas y répondre : dis-toi plutôt que si l'amour qu'on a sollicité est doux, celui qui s'offre de lui-même est plus doux encore.

VIOLA. J'en jure par mon innocence et ma jeunesse, nulle femme ne possède mon cœur et ma foi, et nulle femme ne les possédera jamais. Adieu, madame; il ne m'arrivera plus de me rendre auprès de vous l'interprète des larmes de mon maître.

OLIVIA. N'importe, reviens me voir ; qui sait si tu ne parviendras pas à émouvoir pour lui mon cœur, et à me faire aimer son amour, que maintenant j'abhorre?

Elles sortent.

SCÈNE II.

Un appartement dans la maison d'Olivia.

Entrent SIR TOBIE BELCH, SIR ANDRÉ ROUGEFACE et FABIEN.

SIR ANDRÉ. Non, sur ma vie, je ne resterai pas ici une minute de plus.

SIR TOBIE. Vos raisons, mon cher? quelles sont vos raisons ?

FABIEN. Il faut nous dire vos raisons, sir André.

SIR ANDRÉ. Comment, morbleu ! j'ai vu votre nièce prodiguer au page du comte plus de faveurs qu'elle ne m'en a jamais accordé à moi ; je l'ai vu dans le jardin.

SIR TOBIE. Et pendant ce temps-là vous voyait-elle, mon vieux camarade ? dites-nous cela.

SIR ANDRÉ. Aussi distinctement que je vous vois maintenant.

FABIEN. C'est une grande preuve d'amour qu'elle vous a donnée là.

SIR ANDRÉ. Peste ! me prenez-vous pour un âne?

FABIEN. Chevalier, je m'engage à vous prouver mon dire sur l'autorité du jugement et de la raison.

SIR TOBIE. Et ces deux personnages-là siégeaient déjà comme grands jurés[1] avant que Noé se fît marin.

FABIEN. Elle s'est montrée prodigue de faveurs envers ce jeune homme uniquement pour vous exaspérer, pour éveiller votre valeur endormie, pour vous mettre du feu au cœur et du salpêtre dans le sang ; vous auriez dû alors l'accoster, et à l'aide de quelques railleries neuves et frappées au bon coin, réduire le jeune homme au silence ; c'est ce qu'elle attendait de vous, et vous avez trompé son attente : vous avez laissé effacer au temps la double dorure de cette occasion, et maintenant votre navire fait route au nord de son estime ; vous y resterez suspendu comme un glaçon à la barbe d'un Hollandais, à moins que vous ne rachetiez votre faute par quelque louable effort de valeur ou de politique.

SIR ANDRÉ. Ce ne peut être que par un acte de valeur, car

[1] Il y a dans la loi anglaise le grand et le petit jury, le jury d'accusation et le jury de jugement.

je hais la politique. J'aimerais autant être browniste[1] que politique.

SIR TOBIE. Eh bien donc, bâtissez votre fortune sur la base de la valeur ; appelez-moi en duel le page du comte ; blessez-le en onze endroits; ma nièce en tiendra note, et soyez sûr que le meilleur titre de recommandation auprès des femmes, c'est la réputation de courage.

FABIEN. Il n'y a que ce moyen, sir André.

SIR ANDRÉ. L'un de vous deux veut-il lui porter mon cartel ?

SIR TOBIE. Allez, rédigez-le en style belliqueux; soyez acerbe et bref; peu importe l'esprit, pourvu qu'il y ait de l'éloquence et de l'imagination; prodiquez l'insulte avec toute la licence de la plume; si vous le tutoyez deux ou trois fois, cela ne gâtera rien ; surtout donnez-lui autant de démentis que peut en contenir une feuille de papier, eût-elle une lieue de longueur. Mettez force fiel dans votre encre; quand vous écririez avec une plume d'oie, peu importe; vite, à la besogne.

SIR ANDRÉ. Où vous retrouverai-je?

SIR TOBIE. Nous irons vous revoir au *Cubiculo :* allez.

Sir André sort.

FABIEN. Voilà un mannequin qui vous est cher, sir Tobie.

SIR TOBIE. Je lui ai été passablement cher; je lui coûte deux mille livres sterling, ou peu s'en faut.

FABIEN. Nous aurons de lui une étonnante épître : j'espère que vous ne la remettrez pas à son adresse?

SIR TOBIE. Si fait, de par Dieu; et je n'épargnerai rien pour exciter ce jeune homme à y répondre. Je crois que tous les chevaux de trait et tous les câbles du monde ne pourraient réussir à les joindre. Pour ce qui est d'André, on peut faire l'ouverture de son corps; si l'on trouve dans son cœur autant de sang qu'il en faut pour empêtrer la patte d'une puce, je m'engage à manger le reste du cadavre.

FABIEN. Son jeune antagoniste ne porte pas non plus sur sa figure le cachet d'une cruauté bien grande.

Entre MARIE.

SIR TOBIE. Voilà le plus jeune oiseau de la couvée qui arrive.

[1] Partisan de Brown, célèbre sectaire de cette époque.

MARIE. Si vous aimez la joie, si vous voulez rire à gagner des points de côté, suivez-moi. Ce butor de Malvolio est devenu un vrai païen, un véritable renégat; car il n'est pas de chrétien voulant assurer son salut par une croyance orthodoxe, qui puisse jamais ajouter foi à des extravagances aussi grossières. Il est en bas jaunes.

SIR TOBIE. Et porte des jarretières en croix?

MARIE. Le plus hideusement du monde, comme un pédant qui tient école dans l'église. Je l'ai suivi à la piste comme un meurtrier sa victime : il obéit de point en point à la lettre que j'ai jetée sur son passage pour le faire tomber dans le panneau; il sourit, il décompose ses traits en un plus grand nombre de lignes qu'il n'y en a dans la nouvelle mappemonde avec l'addition des Indes : vous n'avez rien vu de pareil; j'ai peine à m'empêcher de lui jeter à la tête les premiers objets venus. Madame le battra, j'en suis sûre; si elle le fait, il va se mettre à sourire, et le prendra pour une faveur insigne.

SIR TOBIE. Allons, mène-nous, mène-nous où il est.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Une rue.

Arrivent ANTONIO et SÉBASTIEN.

SÉBASTIEN. Je n'aurais pas voulu, si cela eût dépendu de moi, vous causer le moindre embarras; mais puisque vous vous faites de vos peines un plaisir, je ne vous gronderai plus.

ANTONIO. Il m'a été impossible de rester après votre départ, tant mon désir, plus aiguisé que l'acier effilé, m'aiguillonnait vivement; ce n'était pas seulement le besoin de vous voir (bien que ce motif seul eût suffi pour me faire entreprendre un plus long voyage), c'était surtout l'inquiétude de ce qui pouvait vous arriver dans un pays qui vous est inconnu, et où l'étranger, sans guide et sans protecteur, ne rencontre que trop souvent un accueil rude et inhospitalier : ce sont ces motifs de crainte qui ont poussé mon affection à suivre vos traces.

SÉBASTIEN. Mon cher Antonio, je ne puis vous répondre qu'en vous remerciant et vous remerciant encore; c'est là trop souvent la monnaie de mauvais aloi dont on paye les plus importants services; mais si mes moyens égalaient ma volonté,

vous seriez mieux récompensé. Que ferons-nous? Irons-nous voir les antiquités de cette ville?

ANTONIO. Demain, seigneur; il vaudrait mieux commencer par nous occuper de notre logement.

SÉBASTIEN. Je ne suis pas fatigué, et il y a loin encore d'ici à la nuit; je vous en prie, satisfaisons notre curiosité par la vue des monuments et des objets remarquables qui donnent du renom à cette ville.

ANTONIO. Vous m'excuserez; mais je ne puis sans danger parcourir ces rues : j'ai autrefois rendu quelques services dans un combat naval livré contre les galères du comte; de tels services, en effet, que si j'étais pris ici, j'aurais peine à me tirer d'affaire.

SÉBASTIEN. Vous avez peut-être tué un grand nombre de ses sujets?

ANTONIO. L'offense n'est pas d'une portée aussi grave : bien que les circonstances et la querelle fussent de nature à amener l'effusion du sang. Depuis cette époque, tout aurait pu être réparé en rendant ce que nous avions pris; c'est ce qu'ont fait, dans l'intérêt de leur commerce, la plupart des citoyens de notre ville : moi seul, je me suis refusé à toute transaction; et il est probable que si on mettait ici la main sur moi, on me le ferait payer cher.

SÉBASTIEN. Ne vous montrez pas trop en public.

ANTONIO. Cela ne serait pas prudent. Tenez, seigneur, voici ma bourse; nous logerons, si vous voulez, à l'auberge de *l'Éléphant*, dans le faubourg du midi : je commanderai notre dîner pendant que vous tuerez le temps et que vous satisferez votre curiosité en visitant la ville.

SÉBASTIEN. Pourquoi me donner votre bourse?

ANTONIO. Vos yeux tomberont peut-être sur quelque bagatelle qu'il vous prendra envie d'acheter; et vous avez besoin de vos fonds pour des objets plus importants.

SÉBASTIEN. Je serai votre porte-bourse, et je vous quitte pour une heure.

ANTONIO. A *l'Eléphant*.

SÉBASTIEN. Je me le rappelle.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Le jardin d'Olivia.

Arrivent OLIVIA et MARIE.

OLIVIA, *à part.* Je l'ai envoyé chercher; il a promis de venir. Comment le fêterai-je? que lui donnerai-je? car la jeunesse est chose qu'il faut acheter, plutôt qu'elle ne se donne ou se prête. Je parle trop haut. (*A Marie.*) Où est Malvolio? (*A part.*) Il est grave et civil, c'est un serviteur qui convient à ma position. (*A Marie.*) Où est Malvolio?

MARIE. Il va venir, madame, mais dans un état étrange : il est sûrement timbré.

OLIVIA. Qu'a-t-il donc? sa folie est-elle dangereuse?

MARIE. Non, madame; il ne fait que sourire. Je vous conseille d'avoir quelqu'un près de vous s'il paraît en votre présence; car, sans nul doute, il a le cerveau fêlé.

OLIVIA. Fais-le venir. (*A part.*) Je suis aussi insensée que lui; ma folie est triste, la sienne est gaie : voilà toute la différence.

Entre MALVOLIO.

OIVIA, *continuant.* Eh bien! Malvolio?

MALVOLIO, *souriant d'une manière fantastique et bizarre.* Hé! hé! madame! hé! hé!

OLIVIA. Vous souriez? Je vous ai envoyé chercher dans une triste occurrence.

MALVOLIO. Triste, madame? J'aurais sujet d'être triste : ces jarretières croisées ne laissent pas que de causer quelque obstruction dans le sang; mais qu'importe, si elles plaisent aux yeux d'une personne dont je puis dire, avec la chanson :

Pour moi c'est assez de lui plaire;
Quant au reste du monde, il ne m'importe guère.

OLIVIA. Comment vous trouvez-vous? Qu'avez-vous donc?

MALVOLIO. Je n'ai pas de noir dans l'âme, quoique j'aie du jaune à mes jambes : la lettre m'est parvenue, et ses commandements seront exécutés. Nous avons reconnu sa main charmante et sa jolie bâtarde.

OLIVIA. Voulez-vous vous mettre au lit, Malvolio?

MALVOLIO. Au lit? oui, cher amour; je viens à toi!

OLIVIA. Que Dieu vous soit en aide ! Pourquoi souriez-vous ainsi ? pourquoi baisez-vous votre main si souvent ?

MARIE. Comment vous trouvez-vous, Malvolio ?

MALVOLIO, *d'un air dédaigneux*. Moi, vous répondre ! oui, comme les rossignols répondent aux corneilles.

MARIE. Pourquoi paraissez-vous devant madame avec cette ridicule effronterie ?

MALVOLIO. « Que les grandeurs ne t'effrayent pas. » Cela y était écrit.

OLIVIA. Que voulez-vous dire par là, Malvolio ?

MALVOLIO. « Il en est qui naissent grands. »

OLIVIA. Quoi ?

MALVOLIO. « D'autres qui le deviennent pour prix de leurs » efforts. »

OLIVIA. Que dites-vous ?

MALVOLIO. « Il en est d'autres que les grandeurs vont cher- » cher. »

OLIVIA. Le ciel vous rende la raison !

MALVOLIO. « Rappelle-toi qui admirait tes bas jaunes. »

OLIVIA. Des bas jaunes ?

MALVOLIO. « Et qui désirait te voir porter des jarretières en » croix. »

OLIVIA. Des jarretières en croix ?

MALVOLIO. « Va, ta fortune est faite, si tu le veux. »

OLIVIA. Que veut-il dire ?

MALVOLIO. « Sinon, reste ce que tu es, un simple inten- » dant. »

OLIVIA. Mais c'est véritablement de la démence.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Madame, le jeune page du comte Orsino est revenu ; j'ai eu beaucoup de peine à l'y décider : il attend les ordres de madame.

OLIVIA. Je vais me rendre auprès de lui.

Le Domestique sort.

OLIVIA. Ma bonne Marie, qu'on ait les yeux sur ce compère-là. Où est mon cousin Tobie ? Que quelques-uns de mes gens en prennent un soin spécial ; je ne voudrais pas, pour la moitié de ma dot, qu'il lui arrivât malheur.

Olivia et Marie sortent.

MALVOLIO. Ah ! ah ! comme elle se rapproche de moi maintenant ! pas moins que son cousin Tobie pour me donner des soins ! Cela concorde complétement avec la lettre : elle me l'envoie exprès pour que je me montre hautain à son égard ; car dans cette lettre elle m'y exhorte : « Dépouille ton humble peau, » dit-elle ; sois hostile avec un parent, acerbe avec les domes- » tiques ; que ta bouche débite des maximes d'état ; donne-toi » un relief de singularité. » — Et en conséquence, elle m'indique la manière dont je dois m'y prendre : le visage grave, le maintien imposant, la parole lente, comme un personnage d'importance, et le reste à l'avenant. Elle est prise dans mes filets ; mais c'est l'ouvrage du ciel, et le ciel en soit loué ! et puis, tout à l'heure, en s'en allant : « Qu'on ait les » yeux sur ce compère-là, » a-t-elle dit. Elle m'a appelé compère ; non Malvolio, non en me désignant par le titre des fonctions que je remplis, mais compère ! Ma foi, tout s'accorde merveilleusement ; pas un atome, pas l'ombre d'un obstacle, pas la moindre circonstance douteuse ou défavorable. — Enfin, quoi ? rien de ce qui est dans le domaine du possible ne saurait désormais s'interposer entre moi et l'avenir qui se déroule en plein à mes regards. Allons, c'est le ciel qui a fait cela, et non moi, et c'est lui qu'il faut en remercier.

Rentre **MARIE**, accompagnée de **SIR TOBIE BELCH** et de **FABIEN**.

SIR TOBIE. Où est-il, au nom de tous les saints du paradis ? Quand tous les diables d'enfer se seraient incarnés en lui, quand Légion [1] lui-même aurait pris possession de lui, il faut que je lui parle.

FABIEN. Le voici. (*A Malvolio.*) Comment vous trouvez-vous, mon cher ? comment vous va, l'ami ?

MALVOLIO. Allez-vous-en, je vous méprise ; ne troublez pas ma solitude.

MARIE. Comme le démon parle en lui d'une voix sépulcrale ! Ne vous l'avais-je pas dit ? Sir Tobie, madame vous prie de vouloir bien veiller sur lui.

MALVOLIO. Ah ! ah ! vraiment ?

SIR TOBIE. Allons, allons, paix, paix ; il faut le traiter avec douceur ; laissez-moi seul avec lui. Comment vous trouvez-vous, Malvolio ? comment vous va ? Allons donc, l'ami, faites la nique au diable : songez qu'il est l'ennemi du genre humain.

[1] Dans l'Évangile, le démon chassé de l'esprit du possédé est appelé Légion.

MALVOLIO. Savez-vous ce que vous dites ?

MARIE. Quand on parle mal du diable, voyez-vous comme il le prend à cœur ? Dieu veuille qu'il ne soit pas ensorcelé !

FABIEN. Il faut porter de son urine à la sage-femme.

MARIE. Demain matin, je n'y manquerai pas. Madame ne voudrait pas le perdre pour plus que je ne saurais dire.

MALVOLIO. Eh bien, mademoiselle ?

MARIE. Seigneur Dieu !

SIR TOBIE. Je t'en prie, tais-toi : ce n'est pas comme cela qu'il faut s'y prendre. Ne vois-tu pas que tu l'exaspères ? Qu'on me laisse seul avec lui.

FABIEN. Il n'y a pas d'autre voie que la douceur ; doucement, doucement : le diable s'effarouche aisément, et ne veut pas être traité avec rudesse.

SIR TOBIE. Eh bien, comment va maintenant, mon mignon ? comment te trouves-tu, mon poulet ?

MALVOLIO. Monsieur ?

SIR TOBIE. Allons, l'ami, viens avec moi. Il ne convient pas à un homme de ta gravité de jouer aux noyaux de cerise avec Satan : envoie-le pendre, le maraud.

MARIE. Faites-le prier ; mon bon sir Tobie, faites en sorte qu'il dise ses prières.

MALVOLIO. Mes prières, petite mijaurée ?

MARIE. Non, je vous proteste, il ne veut pas entendre parler des choses célestes.

MALVOLIO. Allez tous vous faire pendre ! vous êtes des gens de rien : je ne suis pas de la même étoffe que vous ; plus tard vous en saurez davantage.

Il sort.

SIR TOBIE. Est-il possible ?

FABIEN. Si on jouait cela sur un théâtre, on le condamnerait comme une fiction invraisemblable.

SIR TOBIE. Le poison préparé par nous s'est inoculé à tout son être.

MARIE. Suivez-le maintenant à la piste, de peur que notre stratagème ne s'évapore au grand air.

FABIEN. Mais nous le rendrons fou tout de bon.

MARIE. La maison n'en sera que plus tranquille.

SIR TOBIE. Venez, nous l'attacherons et l'enfermerons dans

une chambre noire. Ma nièce est déjà convaincue qu'il est fou ; nous continuerons la plaisanterie, pour notre amusement et sa punition, jusqu'à ce que, las de ce jeu, nous jugions convenable d'avoir pitié de lui : alors nous dévoilerons toute l'affaire, et te proclamerons le modèle des docteurs en matière d'aliénation mentale. Mais voyez, voyez.

Entre SIR ANDRÉ ROUGEFACE.

FABIEN. Surcroît d'amusements pour une matinée de mai.

SIR ANDRÉ. Voici le cartel; lisez-le; je vous certifie que j'y ai mis du vinaigre et du poivre.

FABIEN. Vous l'avez donc fait bien acerbe?

SIR ANDRÉ. Je vous en réponds. Lisez seulement.

SIR TOBIE. Donnez. (*Il lit.*) Jeune homme, qui que tu sois, » tu n'es qu'un fat et un drôle. »

FABIEN. Voilà qui est bon et vaillant.

SIR TOBIE, *continuant de lire.* « Ne sois ni étonné ni sur- » pris que je te qualifie ainsi, car je ne t'en donnerai aucun » motif. »

FABIEN. Bonne précaution, qui vous met à l'abri des atteintes de la loi.

SIR TOBIE. « Tu viens chez la comtesse Olivia, et elle te » traite devant moi avec bienveillance; mais tu en as menti » par la gorge, ce n'est pas pour cela que je te provoque. »

FABIEN. Voilà qui est bref et excellemment absurde.

SIR TOBIE. « Je me trouverai sur ton passage à ton retour; » là, s'il t'arrive de me tuer... »

FABIEN. Bon.

SIR TOBIE. « Tu me tueras comme un gueux et un scélé- » rat. »

FABIEN. Vous continuez à vous tenir hors de la portée de la loi : bon.

SIR TOBIE. « Adieu; et que le ciel fasse merci à l'une de nos » deux âmes! Il est possible que ce soit à la mienne; mais j'ai » meilleur espoir : ainsi gare à toi! Ton ami, selon que tu en » useras avec lui, et ton ennemi juré,

» ANDRÉ ROUGEFACE. »

SIR TOBIE. Si cette lettre ne le met pas en mouvement, ses jambes ne le sauraient faire : je la lui remettrai.

MARIE. Vous avez pour cela une excellente occasion ; il est maintenant en conférence avec madame, et ne tardera pas à partir.

SIR TOBIE. Allez, sir André ; allez vous mettre en embuscade au bout du jardin, comme un vrai happe-chair : aussitôt que vous l'apercevrez, mettez flamberge au vent, avec d'horribles jurements ; car il arrive maintes fois qu'un jurement bien effroyable, articulé avec force et d'une voix de rodomont, donne de la vaillance d'un homme une idée plus imposante que ne le feraient toutes les preuves du monde. Partez.

SIR ANDRÉ. En fait de jurements, je ne le cède à personne.

Il sort.

SIR TOBIE. Tout considéré, je ne remettrai pas cette lettre ; car les manières de ce jeune homme annoncent en lui de la capacité et de l'éducation ; d'ailleurs la négociation dont il est chargé entre son maître et ma nièce semble l'indiquer ; assurément cette lettre, où respire d'un bout à l'autre une aussi impayable ignorance, ne lui causerait pas la moindre terreur : il verrait sur-le-champ qu'elle vient d'un butor fieffé. Je ferai mieux, Fabien, je transmettrai le cartel verbalement ; je ferai à Rougeface une haute réputation de vaillance, et profitant de l'extrême jeunesse de son adversaire, je lui donnerai une épouvantable idée de sa rage, de son adresse, de sa fureur, de son impétuosité. Je veux leur faire peur l'un de l'autre, à tel point que, pareils à des aspics, ils se tueront mutuellement du regard.

Entrent OLIVIA et VIOLA.

FABIEN. Le voilà qui vient avec votre nièce : laissez-les ensemble, et attendez qu'il prenne congé d'elle ; c'est alors que vous le rejoindrez.

SIR TOBIE. Pendant ce temps, je vais méditer un cartel conçu en termes terribles.

Sir Tobie, Fabien et Marie sortent.

OLIVIA. J'en ai trop dit à un cœur de marbre, et j'ai trop imprudemment mis mon honneur en oubli : il y a en moi quelque chose qui me reproche ma faute ; mais une faute si opiniâtre et si puissante, qu'elle brave le reproche.

VIOLA. Les tourments de mon maître ont le même caractère que votre passion.

OLIVIA. Portez ce joyau en souvenir de moi ; c'est mon portrait ; ne le refusez pas ; il n'a pas de voix pour vous importuner : je vous en conjure, revenez demain ; demandez-moi ce

que vous voudrez, je ne vous refuserai rien de ce que l'honneur permet d'accorder.

VIOLA. Je ne vous demande qu'une chose, c'est d'aimer sincèrement mon maître.

OLIVIA. Comment, en conformité avec l'honneur, lui donner ce que je vous ai déjà donné à vous-même?

VIOLA. Je vous absoudrai!

OLIVIA. Eh bien, reviens demain : adieu; un démon tel que toi emporterait mon âme aux enfers.

Elle sort.

Rentrent SIR TOBIE BELCH et FABIEN.

SIR TOBIE. Monsieur, Dieu vous garde!

VIOLA. Et vous aussi, monsieur.

SIR TOBIE. Préparez-vous à vous défendre; j'ignore de quelle nature sont les torts que vous avez eus à son égard; mais votre ennemi, plein de ressentiment, acharné comme le chasseur, vous attend au bout du jardin : dégaînez donc votre lame, faites promptement vos préparatifs; car votre assaillant est alerte, adroit et redoutable.

VIOLA. Vous vous méprenez, monsieur: nul au monde, j'en suis sûr, n'a de querelle à vider avec moi; je ne me souviens pas d'avoir commis envers qui que ce soit l'ombre d'une offense.

SIR TOBIE. Vous vous convaincrez qu'il en est autrement, je vous le certifie. Si donc vous faites cas de votre vie, mettez-vous sur la défensive; car votre adversaire a pour lui tout ce que la jeunesse, la force, l'adresse et la colère peuvent fournir de ressources à un homme.

VIOLA. Dites-moi, je vous prie, qui il est.

SIR TOBIE. C'est un chevalier, une épée vierge, un guerrier de canapé; mais dans une querelle privée, c'est un diable; il a déjà séparé trois âmes de leurs corps; et sa furie en ce moment est si implacable, qu'il n'y a de satisfaction possible que par la mort et le sépulcre : arrive que pourra est sa devise; il faut que l'un des deux y passe.

VIOLA. Je vais rentrer dans la maison, et prier la comtesse de me faire accompagner. Je ne sais pas me battre. J'ai entendu dire qu'il y a des gens qui cherchent querelle aux autres uniquement pour tâter leur courage : c'est probablement un homme de cette espèce.

SIR TOBIE. Non, monsieur; son indignation se fonde sur une injure très-positive; allez donc le trouver, et donnez-lui satisfaction. Quant à retourner au logis, n'y songez pas, à moins que vous ne vous décidiez à tenter contre moi une épreuve que vous pouvez avec tout autant de sécurité tenter contre lui : marchez donc, ou mettez l'épée à la main; car je vous déclare que, de manière ou d'autre, vous vous battrez, ou vous renoncerez pour la vie à porter une lame au côté.

VIOLA. Voilà qui est aussi incivil qu'étrange. Rendez-moi, je vous prie, le service de vous informer auprès du chevalier en quoi je puis l'avoir offensé; ce ne peut être de ma part qu'une inattention indépendante de ma volonté.

SIR TOBIE. J'y consens. Seigneur Fabien, restez avec monsieur jusqu'à mon retour.

Sir Tobie sort.

VIOLA. Dites-moi, monsieur, êtes-vous instruit de cette affaire?

FABIEN. Je sais que le chevalier est furieux contre vous, et veut avoir avec vous un combat à mort; mais je n'en sais pas davantage.

VIOLA. Dites-moi, je vous prie, quelle espèce d'homme est-ce?

FABIEN. Son extérieur n'annonce pas l'homme redoutable que vous trouverez en lui quand vous mettrez sa valeur à l'épreuve. C'est l'adversaire le plus habile, le plus sanguinaire et le plus terrible que vous puissiez rencontrer dans toute l'Illyrie : voulez-vous venir au-devant de lui? Je ferai votre paix, si je puis.

VIOLA. Je vous serai fort obligé, monsieur; je suis de ceux qui feraient face à un prêtre plus volontiers qu'à un guerrier; je ne tiens pas du tout à donner une haute opinion de mon courage.

Rentre SIR TOBIE suivi de SIR ANDRÉ.

SIR TOBIE. C'est un vrai démon, vous dis-je; je n'ai de ma vie vu son pareil. J'ai fait une passe avec lui, la lame dans le fourreau; il m'a porté une botte d'une force telle qu'il n'y a pas moyen de l'éviter; et à la riposte, il vous touchera aussi infailliblement que vos pieds touchent le terrain sur lequel ils marchent : on assure qu'il a été maître d'armes du grand Sophi.

SIR ANDRÉ. Peste! je ne veux pas avoir affaire à lui.

SIR TOBIE. Oui; mais il ne veut rien entendre, et c'est à grand' peine si Fabien peut le retenir là-bas.

SIR ANDRÉ. Diantre! si je l'avais su si vaillant et si bonne lame, au diable si je l'aurais provoqué. Que les choses en restent là, et je lui donnerai mon cheval, le gris Capulet.

SIR TOBIE. Je vais lui en faire la proposition. Restez ici, faites bonne contenance; tout cela se terminera sans qu'il en coûte la vie à personne. (*A part.*) Je gouvernerai ton cheval comme je te gouverne.

Rentrent FABIEN et VIOLA.

SIR TOBIE, *continuant, bas, à Fabien.* J'ai son cheval pour arranger l'affaire; je lui ai fait accroire que le jeune homme est un diable.

FABIEN, *bas, à sir Tobie.* Celui-ci a de lui une idée tout aussi effroyable; il est haletant et pâle comme s'il avait un ours à ses talons.

SIR TOBIE, *à Viola.* Il n'y a point de remède, monsieur; il veut absolument se battre avec vous pour l'acquit de sa conscience : néanmoins il a réfléchi plus mûrement au sujet de la querelle, et maintenant il trouve que cela ne vaut pas la peine d'en parler : dégaînez donc, uniquement pour dégager sa parole; il proteste qu'il ne vous fera pas de mal.

VIOLA. Que Dieu me vienne en aide! (*A part.*) Il ne s'en faut de rien que je leur dise combien peu je suis homme.

FABIEN, *à Viola.* Reculez, si vous le voyez furieux.

SIR TOBIE, *à sir André.* Venez, sir André; la chose est sans remède : ce monsieur veut, pour l'acquit de sa conscience, tirer une botte avec vous. En vertu des lois du duel, il ne peut s'en dispenser; mais il m'a promis, foi de galant homme et de soldat, de ne pas vous faire de mal. Allons, en garde!

SIR ANDRÉ. Dieu veuille qu'il tienne sa promesse!

Il met l'épée à la main.

Entre ANTONIO.

VIOLA. Je vous assure que c'est bien malgré moi.

Elle met l'épée à la main.

ANTONIO, *à sir André.* Remettez votre épée dans le fourreau; si ce jeune homme vous a offensé, je prends la faute sur moi; si vous lui faites le moindre mal, c'est à moi que vous aurez affaire.

Il met l'épée à la main.

SIR TOBIE. Vous, monsieur? et qui êtes-vous?

ANTONIO. Un homme à qui son affection pour lui (*montrant Viola*) fera faire plus encore qu'il ne vient d'en dire.

SIR TOBIE. Puisque vous prenez en main les querelles des autres, je suis votre homme.

Il tire son épée.

Entrent DEUX EXEMPTS.

FABIEN. Mon cher sir Tobie, arrêtez; voici les exempts.

SIR TOBIE, *à Antonio.* Dans un moment je serai à vous.

VIOLA, *à sir André.* Veuillez, je vous prie, monsieur, remettre votre épée dans le fourreau.

SIR ANDRÉ. Très-volontiers, monsieur; et quant à ce que je vous ai promis, je tiendrai ma parole : la bête a l'allure douce et la bouche excellente.

PREMIER EXEMPT. C'est lui-même; faites votre devoir.

DEUXIÈME EXEMPT. Antonio, je vous arrête à la requête du comte Orsino.

ANTONIO. Monsieur, vous me prenez pour un autre.

PREMIER EXEMPT. Nullement, monsieur : je connais parfaitement votre personne, quoique vous n'ayez pas votre coiffure de marin. (*Aux Exempts.*) Emmenez-le, il sait que je le connais.

ANTONIO. Il me faut obéir... (*A Viola.*) C'est en vous cherchant que ce malheur m'advient; mais il n'y a pas de remède, je payerai cher mon imprudence. Qu'allez-vous devenir? Maintenant la nécessité m'ablige à vous redemander ma bourse : mon malheur m'afflige moins que l'impossibilité où je suis désormais de vous être utile : vous restez interdit, mais consolez-vous.

DEUXIÈME EXEMPT. Venez, monsieur, partons.

ANTONIO. Veuillez me remettre une partie de cet argent.

VIOLA. Quel argent, monsieur? En considération de l'intérêt que vous venez de me montrer, et de la triste situation dans laquelle je vous vois, je veux bien vous prêter quelque chose prélevé sur mes faibles ressources; ma bourse n'est pas bien garnie; néanmoins je partagerai avec vous : tenez, voici la moitié de mon avoir.

ANTONIO. Quoi donc! vous me reniez maintenant? Se peut-il que mes bons offices aient produit si peu d'impression sur vous? Ne tentez pas ma misère, de peur que je ne sois assez

insensé pour vous reprocher les services que je vous ai rendus.

VIOLA. Je ne sais de quels services vous voulez parler; je ne connais même ni votre voix ni vos traits; j'abhorre plus l'ingratitude dans un homme, que le mensonge, la présomption, la vantardise, l'ivrognerie, ou que tout autre vice dont la corruption violente s'infiltre dans le sang de notre fragile nature.

ANTONIO. Juste ciel!

DEUXIÈME EXEMPT. Venez, monsieur; partons, je vous prie.

ANTONIO. Laissez-moi dire encore un mot. Ce jeune homme que vous voyez, je l'ai arraché à une mort certaine; je l'ai secouru, Dieu sait avec quel dévouement; car, trompé par son extérieur, j'avais foi en son mérite.

PREMIER EXEMPT. Qu'est-ce que cela nous fait? le temps s'écoule.

ANTONIO. Oh! en quelle idole vile s'est transformé ce dieu!... Sébastien, tu as cruellement démenti ta physionomie. Il n'y a dans la nature de laideur que celle de l'âme; il n'y a de difformes que les méchants : la vertu seule est belle; la beauté immorale est un tronc stérile, que le démon revêt d'un factice feuillage.

PREMIER EXEMPT. Cet homme perd la raison; qu'on l'emmène. Venez, venez, monsieur.

ANTONIO. Je vous suis.

Les Exempts sortent avec Antonio.

VIOLA, *à part.* Il me semble que cet homme est de bonne foi, tant ses paroles ont un accent de vérité. Je n'en puis dire autant de moi-même. Fasse le ciel que mes pressentiments se vérifient, et qu'il m'ait prise pour toi, ô mon frère bien aimé!

SIR TOBIE. Venez, chevalier, et toi aussi, Fabien : que notre sagesse confère une ou deux minutes.

VIOLA, *à part.* Il a nommé Sébastien : ne sais-je pas que mon frère vit encore dans mon miroir? Il me ressemble trait pour trait; ses vêtements étaient pareils à ceux que je porte : même forme, même couleur, mêmes ornements; car je l'imite en tous points. Oh! si j'ai deviné vrai, les tempêtes sont miséricordieuses; l'onde amère est affectueuse et douce.

Elle sort.

SIR TOBIE. Voilà un garçon bien malhonnête et bien vil, et plus poltron qu'un lièvre. Sa malhonnêteté se manifeste en

abandonnant son ami dans le malheur, et en le reniant; quant à sa poltronnerie, demandez à Fabien.

FABIEN. C'est un poltron fieffé, dévotement et religieusement poltron.

SIR ANDRÉ. Parbleu, je vais courir après lui, et le battre.

SIR TOBIE. Faites, étrillez-le d'importance; mais ne degaînez pas.

SIR ANDRÉ. Si je ne dégaîne pas, je veux bien que...

Il sort.

FABIEN. Allons voir ce qu'il en adviendra.

SIR TOBIE. Je gage ce qu'on voudra qu'il n'en résultera rien encore.

Ils sortent.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

La rue, devant la maison d'Olivia.

Arrivent SÉBASTIEN et LE BOUFFON.

LE BOUFFON. Voulez-vous me faire accroire que ce n'est pas vers vous qu'on m'a envoyé?

SÉBASTIEN. Va-t'en, va-t'en; tu es un imbécile; délivre-moi de ta présence.

LE BOUFFON. Voilà, parbleu, qui est excellent! Non, je ne vous connais pas, je n'ai pas été député vers vous par ma maîtresse pour vous dire de venir lui parler. Vous ne vous appelez pas Césario, et ce nez-là n'est pas à moi non plus, sans doute. Rien de ce qui est n'est en effet.

SÉBASTIEN. Va, je te prie, exhaler ailleurs ta folie; tu ne me connais pas.

LE BOUFFON. Exhaler ma folie! il a entendu ce mot dans la bouche de quelque personnage important, et maintenant il l'applique à un fou! Exhaler ma folie! j'ai bien peur que le monde, ce gros imbécile, ne soit à la fin qu'une buse. Veuillez, je vous prie dépouiller enfin votre étrangeté, et me dire ce que je dois exhaler à ma maîtresse: lui exhalerai-je que vous allez venir?

SÉBASTIEN. De grâce, laisse-moi, Grec stupide; voilà de l'argent pour toi; si tu restes plus longtemps, je te payerai en monnaie moins agréable.

LE BOUFFON. Sur ma parole, vous avez la main libérale; ces sages qui donnent de l'argent aux fous, finissent par se faire une bonne renommée après un bail de quatorze ans.

Arrivent SIR ANDRÉ, SIR TOBIE et FABIEN.

SIR ANDRÉ. Ah! ah! l'ami, je vous retrouve donc! voilà pour vous.

Il frappe Sébastien.

SÉBASTIEN, *le frappant à son tour.* Et voilà pour toi! prends encore cela, et cela aussi! Tout le monde ici est-il en démence?

SIR TOBIE. Arrêtez, monsieur, ou je jette votre dague par-dessus la maison.

LE BOUFFON, *à part.* Je vais aller rapporter cela tout de suite à ma maîtresse; je ne voudrais pas pour deux pence être dans l'une de vos peaux.

Le Bouffon s'éloigne.

SIR TOBIE, *retenant Sébastien.* Allons, monsieur, arrêtez!

SIR ANDRÉ. Laissez, je m'y prendrai d'une autre manière avec lui : je lui intenterai un procès pour sévices et voies de fait, et nous verrons s'il y a des lois en Illyrie. Quoique j'aie frappé le premier, cela ne fait rien.

SÉBASTIEN, *à sir Tobie.* Otez votre main.

SIR TOBIE. Non, monsieur, je ne vous lâcherai pas. Allons, mon jeune soldat, dégaînez votre lame; vous avez du sang dans les veines; allons.

SÉBASTIEN. Laissez-moi, vous dis-je. Que me voulez-vous? si vous osez me provoquer encore, mettez l'épée à la main.

Il tire son épée.

SIR TOBIE. Comment? comment? allons, il faut que j'aie une once ou deux de ton sang, mal-appris.

Il met l'épée à la main.

Arrive OLIVIA.

OLIVIA. Arrêtez, Tobie! sur votre vie, je vous l'ordonne; arrêtez!

SIR TOBIE. Madame!

OLIVIA. Serez-vous donc toujours le même grossier personnage fait pour habiter les montagnes et les cavernes sauvages

où le savoir-vivre n'a jamais été enseigné? sortez de ma présence! — Cher Césario, ne soyez point offensé. — Partez, impudent!

Sir Tobie, sir André et Fabien s'éloignent.

OLIVIA, *continuant.* Je vous en conjure, mon doux ami, que la raison et non la passion vous gouverne dans cette incivile et injuste attaque dirigée contre votre tranquillité. Venez chez moi; je vous conterai les innombrables esclandres inutilement soulevées par ce coquin, et vous sourirez de cette dernière équipée. Il faut absolument me suivre, ne me refusez pas. Qu'il soit maudit cet infâme; en menaçant vos jours, c'est à mon pauvre cœur qu'il s'est attaqué.

SÉBASTIEN. Que signifie tout ceci? de quel côté va le courant? ou je suis fou ou ceci est un rêve. N'importe, que l'imagination continue à plonger mes sens dans le fleuve d'oubli! si je rêve en ce moment, oh! puissé-je dormir toujours!

OLIVIA. Venez, je vous prie; oh! si vous vouliez vous laisser diriger par moi!

SÉBASTIEN. Je le veux bien, madame.

OLIVIA. Oh! dites-le, et que cela soit!

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Une chambre dans la maison d'Olivia.

Entrent MARIE et LE BOUFFON.

MARIE. Mets, je te prie, cette soutane et cette barbe; fais-lui accroire que tu es messire Topase, le curé; dépêche-toi, pendant que je vais appeler sir Tobie.

Marie sort.

LE BOUFFON, *endossant la soutane et attachant la barbe à son menton.* Bien; je vais revêtir cet accoutrement et me déguiser; plût à Dieu que je fusse le premier qui en ait imposé sous cette soutane! je ne suis ni assez gras pour jouer convenablement ce rôle, ni assez maigre pour être réputé savant; mais quand on est honnête homme et bon père de famille, cela vaut bien la réputation d'homme avisé et de grand clerc. Voici nos confédérés qui viennent.

Entrent SIR TOBIE BELCH et MARIE.

SIR TOBIE. Dieu vous bénisse, monsieur le curé!

LE BOUFFON. *Bonos dies*, sir Tobie! car, comme le disait très-spirituellement à une nièce du roi Gorboduc le vieil ermite

de Prague, qui n'avait jamais vu plume ni encre, *ce qui est, est.* De même, moi, étant monsieur le curé, je suis monsieur le curé; car qu'est-ce que cela, sinon cela? qu'est-ce que être, sinon être?

SIR TOBIE, *lui montrant la pièce où est enfermé Malvolio.* Allez à lui, messire Topase.

LE BOUFFON. Holà, hé! Paix dans cette prison!

SIR TOBIE. Le maraud joue la comédie à merveille : c'est un habile drôle.

MALVOLIO, *de l'intérieur de sa prison.* Qui m'appelle?

LE BOUFFON. Messire Topase le curé, qui vient visiter Malvolio le lunatique.

MALVOLIO. Messire Topase, messire Topase, mon bon messire Topase, allez trouver madame.

LE BOUFFON. Hors d'ici, hyberbolique démon! peux-tu bien tourmenter ainsi cet homme? ne saurais-tu parler d'autres choses que de dames?

SIR TOBIE. Bien dit, monsieur le curé!

MALVOLIO. Messire Topase, jamais homme ne fut plus indignement traité que moi; mon bon messire Topase, ne croyez pas que je sois fou; ils m'ont renfermé ici dans d'effroyables ténèbres.

LE BOUFFON. Fi! déloyal Satan! je te qualifie dans les termes les plus modérés, car je suis l'une de ces bonnes âmes qui traitent poliment le diable lui-même. Tu dis que ta prison est ténébreuse?

MALVOLIO. Comme l'enfer, messire Topase.

LE BOUFFON. Comment donc? mais elle a des fenêtres cintrées aussi transparentes que des barricades, et les croisées du sud-nord sont brillantes comme l'ivoire; et cependant tu te plains de n'y point voir.

MALVOLIO. Je ne suis pas fou, messire Topase; je vous dis que cette prison est obscure.

LE BOUFFON. Insensé, tu es dans l'erreur; je dis qu'il n'y a ici d'autres ténèbres que ton ignorance, dans laquelle tu es plus enfoncé que les Egyptiens dans leurs brouillards.

MALVOLIO. Je vous dis que cette chambre est aussi obscure que l'ignorance, dût l'ignorance être aussi obscure que l'enfer! je vous dis que jamais homme ne fut plus indignement traité: je ne suis pas plus fou que vous ne l'êtes; mettez-moi à l'épreuve par quelque question sensée.

LE BOUFFON. Quelle est l'opinion de Pythagore concernant les oies sauvages ?

MALVOLIO. Qu'il est très-possible que l'âme de notre grand'-mère soit logée dans le corps d'un oiseau.

LE BOUFFON. Et que penses-tu de cette opinion-là ?

MALVOLIO. J'ai de l'âme une plus noble idée, et je n'approuve aucunement cette opinion.

LE BOUFFON. Adieu ; continue à rester dans les ténèbres ; je reconnaîtrai que tu es dans ton bon sens quand tu professeras l'opinion de Pythagore, et que tu t'abstiendras de tuer un coq de bruyère dans la crainte d'exproprier l'âme de ta grand'mère. Adieu !

MALVOLIO. Messire Topase ! messire Topase !

SIR TOBIE. Délicieux messire Topase !

LE BOUFFON. Vous voyez que je nage dans toutes les eaux.

MARIE. Tu aurais pu jouer ton rôle sans barbe ni soutane ; il ne te voit pas.

SIR TOBIE. Va lui parler maintenant de ta voix naturelle, et tu viendras me rendre compte de l'état dans lequel tu l'auras trouvé. Je voudrais que nous fussions, une fois pour toutes, débarrassés de cette plaisanterie : il faudra lui rendre la liberté, si on peut le faire sans inconvénient : car je suis maintenant tellement brouillé avec ma nièce qu'il y aurait imprudence de ma part à pousser ce divertissement à ses dernières limites. Viens tout à l'heure me trouver dans ma chambre.

Sir Tobie et Marie sortent.

LE BOUFFON *chante, tout en se dépouillant de sa soutane et de sa barbe.*

Dis-moi, Robin, Robin, dis-moi
Comment se porte la maîtresse.

MALVOLIO. Fou !

LE BOUFFON.

La friponne est une traîtresse.

MALVOLIO. Fou !

LE BOUFFON.

Dis-moi pourquoi, dis-moi pourquoi ?

MALVOLIO. Fou, m'entends-tu ?

LE BOUFFON.

Elle en aime un autre que moi.

Holà ! qui m'appelle ?

MALVOLIO. Mon bon fou, si tu veux m'obliger, donne-moi

une lumière, une plume, de l'encre et du papier; foi d'honnête homme, je t'en serai reconnaissant toute ma vie.

LE BOUFFON. Est-ce vous, monsieur Malvolio?

MALVOLIO. Oui, mon cher fou.

LE BOUFFON. Hélas! monsieur, comment se fait-il que vous ayez perdu votre bon sens?

MALVOLIO. Fou, jamais homme ne fut aussi notoirement victimé; fou, je jouis de tout mon bon sens, aussi bien que toi.

LE BOUFFON. Aussi bien que moi seulement? Vous êtes aliéné, sans nul doute, puisque vous n'avez pas plus de sens qu'un fou.

MALVOLIO. Ils se sont emparés de moi, me retiennent enfermé dans les ténèbres, m'envoient des curés, de vrais ânes, et font tout ce qu'ils peuvent pour me faire perdre l'esprit.

LE BOUFFON. Faites attention à ce que vous dites; le curé est ici. (*Changeant de voix et contrefaisant le curé.*) Malvolio, Malvolio, que le ciel te rende la raison! tâche de dormir, et cesse ton vain babil.

MALVOLIO. Messire Topase...

LE BOUFFON, *changeant alternativement de voix.* Mon ami, ne causez plus avec lui. — Moi, monsieur, je ne lui dis rien. Dieu soit avec vous, messire Topase! — Ainsi soit-il. — Je ferai ce que vous dites, monsieur.

MALVOLIO. Fou, fou, fou, m'entends-tu?

LE BOUFFON, *reprenant sa voix naturelle.* Hélas! monsieur, tâchez de vous calmer. Que dites-vous, monsieur? On vient de me réprimander pour vous avoir parlé.

MALVOLIO. Mon cher fou, donne-moi de la lumière et du papier; je te dis que je suis aussi sain d'esprit que qui que ce soit en Illyrie.

LE BOUFFON. Plût à Dieu, monsieur, que cela fût!

MALVOLIO. Cela est, je te l'affirme; mon cher fou, donne-moi de l'encre, du papier, de la lumière, et porte à madame ce que j'aurai écrit; le port d'aucune lettre ne t'aura été plus avantageux que celui-là.

LE BOUFFON. Je vais vous chercher ce qu'il vous faut; mais dites-le-moi franchement, est-il vrai que vous n'êtes pas fou, ou est-ce une ruse de votre part?

MALVOLIO. Crois-moi, je ne le suis pas, je te dis la vérité.

LE BOUFFON. En ce cas, je n'ajouterai jamais foi à un aliéné que je n'aie vu son cerveau. Je vais vous chercher de la lumière, du papier et de l'encre.

MALVOLIO. Fou, je t'en récompenserai avec usure; je t'en prie, va.

LE BOUFFON *chante.*

Je pars, l'ami, je vole,
Et je reviens plus prompt que la parole,
Comme le fou d'autrefois,
Avec son poignard de bois,
Qui dans sa fureur comique,
Va faire au diable la nique.
Adieu, pauvre lunatique,
Ronge tes ongles, morbleu;
Au revoir, mon cher, adieu.

Il sort.

SCÈNE III.

Le jardin d'Olivia.

Entre SÉBASTIEN.

SÉBASTIEN. C'est bien l'air que je respire; voilà bien le soleil radieux; cette perle qu'elle m'a donnée, je la sens, je la vois, et bien que l'étonnement me tienne en extase, ce que j'éprouve n'est pas le résultat de la folie. Où est donc Antonio? je n'ai pu le trouver à l'auberge de l'Eléphant; néanmoins on l'y a vu, et l'on pensait qu'il était allé parcourir la ville pour me chercher; ses conseils maintenant me seraient d'une utilité d'or; car ma raison a beau récuser le témoignage de mes sens, et conclure que tout ceci est le résultat de quelque méprise, et non de la folie; néanmoins ce singulier hasard et ce flot soudain de la fortune surpassent toute réalité et toute croyance; je ne puis en croire mes yeux, et j'ai peine à me rendre au témoignage de mon intelligence, qui ne veut pas admettre que cette dame ou moi nous ayons perdu la raison; car s'il en était ainsi, elle ne pourrait diriger sa maison, commander à ses gens, donner et recevoir, et expédier ses affaires avec l'aisance, l'intelligence et l'aplomb que je lui vois; il y a là-dedans quelque chose qui tient du prodige. Mais voici cette dame qui vient.

Entrent OLIVIA et UN PRÊTRE.

OLIVIA. Ne blâmez point en moi cette précipitation; si vos intentions sont honorables, venez maintenant avec moi et ce saint homme à la chapelle voisine; là, en sa présence, et sous

ces voûtes sacrées, donnez-moi l'assurance inviolable de votre foi, afin de rendre le calme à mon âme inquiète et jalouse; il gardera le secret de notre union jusqu'à ce que vous jugiez convenable de la rendre publique, jusqu'au jour qui verra célébrer notre hymen avec la solennité qui convient à ma naissance. Que répondez-vous?

SÉBASTIEN. Je suis prêt à suivre ce saint homme et à vous accompagner; je vous engagerai ma foi, et tiendrai mon serment.

OLIVIA. Conduisez-nous donc, mon père, et que le ciel, témoin de l'acte que je vais accomplir, brille pour l'éclairer de toute sa lumière.

Ils sortent.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

La rue, devant la maison d'Olivia.

Arrivent LE BOUFFON et FABIEN.

FABIEN. Faites-moi l'amitié de me laisser voir sa lettre.

LE BOUFFON. Permettez-moi, monsieur Fabien, de vous demander aussi une chose.

FABIEN. Tout ce que tu voudras.

LE BOUFFON. C'est de ne pas désirer voir cette lettre.

FABIEN. C'est comme si après m'avoir donné un chien, en retour tu me redemandais ton chien.

Arrivent LE DUC, VIOLA, et des personnes de la suite du Duc.

LE DUC. Appartenez-vous à la comtesse Olivia, mes amis?

LE BOUFFON. Oui, seigneur, nous figurons parmi ses objets de luxe.

LE DUC. Je te reconnais à merveille; comment te portes-tu, mon garçon?

LE BOUFFON. En vérité, seigneur, je suis aussi bien que je puis être, grâce à mes ennemis, et aussi mal que cela est possible à mes amis.

LE DUC. C'est tout le contraire que tu veux dire ; aussi bien que cela est possible à tes amis.

LE BOUFFON. Non, seigneur, aussi mal.

LE DUC. Comment l'entends-tu ?

LE BOUFFON. Seigneur, mes amis me flattent, et font de moi un imbécile ; mes ennemis, au contraire, me disent franchement que je suis un imbécile ; il en résulte que, grâce à mes ennemis, je profite de la connaissance de moi-même, et que je suis induit en erreur par mes amis. Si donc il en est de la logique comme des baisers, si quatre négations équivalent à deux affirmations [1], j'ai raison de dire que je suis aussi bien que je puis être, grâce à mes ennemis, et aussi mal que cèla est possible à mes amis.

LE DUC. Voilà, ma foi, qui est excellent.

LE BOUFFON. Non, assurément, seigneur, bien que vous ayez la bonté d'être un de mes amis.

LE DUC. Tu ne t'en trouveras pas plus mal : prends cet or.

LE BOUFFON. Si je ne craignais pour vous le reproche de *duplicité*, je vous prierais de *redoubler*, seigneur.

LE DUC. Oh ! tu me donnes là un mauvais conseil.

LE BOUFFON. Mettez un moment votre vertu dans votre poche, et laissez parler la chair et le sang.

LE DUC. Allons, je consens à me rendre coupable de duplicité ; voilà une autre pièce d'or.

LE BOUFFON. *Primo*, *secundo*, *tertio*, voilà qui sonne bien en comptant. Un vieux proverbe dit que c'est le troisième qui paye pour tous ; vous savez que le *triplex* est la mesure par excellence ; les cloches de Saint-Benoît vous le rappelleraient au besoin, seigneur ; une, deux, trois.

Il imite le carillon d'une cloche.

LE DUC. Pour cette fois, tu ne m'escamoteras plus d'argent ; si tu veux faire savoir à ta maîtresse que je l'attends pour lui parler, et me l'amener ici, peut-être éveillerai-je encore ma générosité.

LE BOUFFON. Parbleu, seigneur, laissez dormir votre générosité jusqu'à mon retour ; je pars, seigneur ; toutefois n'allez

[1] . . . . Un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris
Qui mollement résiste, et par un doux caprice,
Quelquefois le refuse afin qu'on le ravisse.

BOILEAU, *Art poétique.*

pas confondre mon désir de posséder avec le péché de convoitise; mais comme vous dites, seigneur, que votre générosité fasse un petit somme, je la réveillerai tout à l'heure.

Le Bouffon s'éloigne.

Arrivent ANTONIO et DES EXEMPTS.

VIOLA. Voilà l'homme qui est venu à mon secours.

LE DUC. Je me rappelle fort bien sa figure; néanmoins, la dernière fois que je la vis, la fumée de la guerre l'avait noircie comme celle de Vulcain; il commandait un méchant navire dont le tonnage et le tirant d'eau faisaient pitié, et pourtant il donna au plus gros vaisseau de notre flotte un si terrible abordage, que l'envie elle-même et la voix des vaincus rendirent hommage à sa gloire... De quoi s'agit-il?

PREMIER EXEMPT. Orsino, vous voyez devant vous cet Antonio, qui captura *le Phœnix* et sa cargaison à son retour de Candie; qui prit *le Tigre* à l'abordage, dans le combat où votre jeune neveu Titus perdit une jambe. C'est dans les rues de cette ville, où il avait l'impudence de se montrer, et au milieu d'une querelle particulière, que nous l'avons arrêté.

VIOLA. Seigneur, il m'a rendu service; il a tiré l'épée pour me défendre; mais il a fini par me tenir un étrange langage, auquel je n'ai rien compris, et qui m'a semblé l'effet de la folie.

LE DUC. Insigne pirate! brigand des mers! quelle imprudente audace t'a livré au pouvoir de ceux qui ont acheté à des conditions si sanglantes et si chères le droit d'être tes ennemis?

ANTONIO. Orsino, noble duc, permettez que je n'accepte pas les noms que vous me donnez; Antonio ne fut jamais ni un brigand ni un pirate; mais par des motifs légitimes, je suis, je l'avoue, l'ennemi d'Orsino. Je ne sais quel magique pouvoir m'a attiré ici; ce jeune homme, ce modèle des ingrats, qui est à côté de vous, fut arraché par moi à la fureur des vagues écumantes. Il était perdu sans ressources, je lui donnai la vie, et j'y ajoutai mon amitié entière et sans restriction ni réserve; c'est uniquement par affection pour lui que je me suis exposé aux dangers de cette ville ennemie; le voyant attaqué, j'ai mis l'épée à la main pour le défendre; en ce moment on m'a arrêté : c'est alors que pour se dispenser de partager mes périls, il a eu recours à la ruse; il a déclaré ne me point connaître, et en un clin d'œil il m'est devenu aussi étranger que s'il ne m'avait pas vu depuis vingt ans; il a refusé de me rendre ma

bourse, que je lui avais prêtée une demi-heure à peine auparavant.

VIOLA. Cela est-il probable ?

LE DUC. Quand est-il arrivé dans cette ville ?

ANTONIO. Aujourd'hui, seigneur, et depuis trois mois consécutifs, nous ne nous sommes quittés ni de nuit ni de jour.

Arrive OLIVIA, avec sa suite.

LE DUC. Voici la comtesse ; maintenant le ciel marche sur la terre. — Quant à toi, tes paroles sont d'un insensé ; voilà trois mois que ce jeune homme est à mon service ; mais nous reparlerons de cela plus tard : — qu'on l'éloigne.

OLIVIA, *au Duc.* Que veut de moi monseigneur ? en quoi Olivia peut-elle lui être agréable ? (*A Viola.*) Césario, vous ne tenez pas votre promesse.

VIOLA. Madame...

LE DUC. Gracieuse Olivia...

OLIVIA, *à Viola.* Que dites-vous, Césario ? (*Au Duc.*) Monseigneur...

VIOLA. Monseigneur veut parler, mon devoir m'ordonne de me taire.

OLIVIA. Si c'est encore le même refrain, monseigneur, il est aussi déplaisant à mon oreille que des cris discordants après une musique délicieuse.

LE DUC. Toujours inflexible !

OLIVIA. Toujours constante, monseigneur.

LE DUC. Dans quoi ? dans la perversité ? Femme cruelle, qui avez vu mon âme apporter à vos autels ingrats et impitoyables le tribut le plus sincère qu'ait jamais offert la dévotion, que faut-il que je fasse ?

OLIVIA. Ce que votre dignité vous prescrira, seigneur.

LE DUC. Si j'en avais le courage, pourquoi, comme le brigand d'Égypte [1] au moment de mourir, n'immolerais-je pas ce que j'aime ? Jalousie sauvage, mais qui n'est pas sans grandeur ! Mais entendez-moi ; puisque vous dédaignez ma foi, et je sais en partie à qui je dois d'être privé de la place qui m'était due dans votre affection, continuez à rester ce que vous êtes, tyran au cœur de marbre ; mais ce mignon que vous ai-

[1] Il est ici question de l'Égyptien Thyamis, dont parle Hérodote.

mez, je le sais, et que je chéris également, j'en prends le ciel à témoin, je le déroberai à vos yeux cruels, où il règne en vainqueur et insulte à son maître. Enfant, suis-moi, des pensées de colère m'animent; je sacrifierai l'agneau qui m'est cher pour me venger de cette colombe au cœur de vautour.

Il fait quelques pas pour s'éloigner.

VIOLA, *le suivant.* Et moi, pour rendre le repos à votre âme, je subirai avec joie mille morts.

OLIVIA. Où va Césario?

VIOLA. Avec celui que j'aime plus que mes yeux, plus que ma vie, plus mille fois que je n'aimerai jamais une épouse; si je mens, puissances du ciel qui m'écoutez, faites-moi payer de ma vie la moindre altération à mon amour.

OLIVIA. Malheureuse! je suis trahie!

VIOLA. Par qui êtes-vous trahie? de quoi avez-vous à vous plaindre?

OLIVIA. As-tu donc perdu le souvenir de toi-même? y a-t-il donc si longtemps? (*A une personne de sa suite.*) Faites venir le saint prêtre.

Un serviteur s'éloigne.

LE DUC, *à Viola.* Viens.

OLIVIA. Où voulez-vous l'emmener, seigneur? Césario, mon époux, arrête!

LE DUC. Son époux!

OLIVIA. Oui, mon époux; ose-t-il le nier?

LE DUC, *à Viola.* Toi, son époux, malheureux?

VIOLA. Non, seigneur, il n'en est rien.

OLIVIA. Hélas! c'est ta crainte pusillanime qui te fait abdiquer ton caractère; ne crains rien, Césario; sois à la hauteur de ta fortune; ose être ce que tu sais que tu es, et alors tu seras l'égal de celui que tu redoutes.—Oh! soyez le bienvenu, mon père!

Revient LE SERVITEUR, accompagné d'UN PRÊTRE.

OLIVIA, *contiuant.* Mon père, les circonstances nous forcent maintenant à une révélation anticipée de ce que nous voulions tenir secret; en conséquence, je vous demande, au nom de votre caractère sacré, de dire ce qui s'est passé, à votre connaissance, entre ce jeune homme et moi.

LE PRÊTRE. Un contrat d'éternel amour, confirmé par l'union mutuelle de vos mains, attesté par le saint contact des lè-

vres, fortifié par l'échange de vos anneaux [1]; toutes les cérémonies de cet engagement ont été scellées par mon ministère, et attestées par moi; et ma montre me dit que depuis ce moment je n'ai fait vers ma tombe que deux heures de chemin.

LE DUC, *à Viola.* O jeune imposteur ! que seras-tu donc quand le temps aura blanchi tes cheveux? Ou plutôt grandiras-tu en hypocrisie au point de tomber prématurément dans tes propres piéges? Adieu; tu peux la prendre; mais dirige tes pas là où toi et moi nous ne puissions plus désormais nous rencontrer.

VIOLA. Monseigneur, je vous proteste...

OLIVIA. Oh! ne jure pas; conserve un peu de bonne foi, malgré la crainte qui te domine.

Arrive SIR ANDRÉ ROUGEFACE, la tête en sang.

SIR ANDRÉ. Pour l'amour de Dieu, un chirurgien ; qu'on en envoie un sur-le-champ à sir Tobie.

OLIVIA. Qu'y a-t-il donc?

SIR ANDRÉ. Il m'a fracassé la tête, et a pareillement porté un coup à sir Tobie; pour l'amour de Dieu, secourez-moi, je voudrais pour quarante livres sterling être chez moi.

OLIVIA. Qui a fait cela, sir André?

SIR ANDRÉ. Le page du duc, un certain Césario; nous le prenions pour un poltron; mais c'est le diable incarné !

LE DUC. Mon page Césario?

SIR ANDRÉ. Parbleu, le voilà! Nous m'avez brisé la tête sans motif; ce que j'ai fait, j'ai été excité à le faire par sir Tobie.

VIOLA. Pourquoi vous adressez-vous à moi? je ne vous ai jamais fait de mal; vous avec tiré l'épée contre moi sans raison, mais je vous ai adressé des paroles de paix, et ne vous ai pas fait le moindre mal.

SIR ANDRÉ. Si un vigoureux coup de poing à la tête ne fait pas de bien, vous m'avez fait mal; il paraît qu'à vos yeux un coup de poing à la tête n'est rien.

Arrive SIR TOBIE, ivre, conduit par LE BOUFFON.

SIR ANDRÉ, *continuant.* Voilà sir Tobie qui vient en trébuchant; vous allez en entendre d'autres; mais s'il n'avait pas

[1] Dans les anciens rites de la cérémonie du mariage, l'époux recevait un anneau en même temps qu'il en donnait un.

bu un coup de trop, il vous aurait chatouillé autrement qu'il n'a fait.

LE DUC, *à sir Tobie.* Eh bien, chevalier, comment vous trouvez-vous?

SIR TOBIE. Cela m'est égal, il m'a blessé, et tout est dit. (*Au Bouffon.*) Sot, as-tu vu le chirurgien Richard, dis-moi, sot?

LE BOUFFON. Oh! il est ivre mort depuis une heure; ce matin à huit heures il était déjà en train.

SIR TOBIE. En ce cas, c'est un bélître; après un menuet et une entorse, ce que je hais le plus, c'est un ivrogne.

LE DUC. Qu'on l'emmène. Qui les a mis en ce pitoyable état?

SIR ANDRÉ. Je vais vous soutenir, sir Tobie, car nous serons pansés ensemble.

SIR TOBIE. Me soutenir, tête d'âne, faquin, maraud! me soutenir, tête de papier mâché, oison!

OLIVIA. Qu'on le mette au lit, et qu'on panse sa blessure.

Le Bouffon, sir Tobie et sir André s'éloignent.

Arrive SÉBASTIEN.

SÉBASTIEN. Je suis fâché, madame, d'avoir blessé votre parent; mais il eût été mon propre frère, que la raison et le soin de ma défense m'en auraient fait faire autant. Vous jetez sur moi un étrange regard, et par là je vois que je vous ai offensé. Pardonnez-moi, femme charmante; ne fût-ce qu'en considération des vœux que nous avons échangés il y a si peu de temps.

LE DUC. Même figure, même voix, même vêtement, et deux personnes; étrange illusion d'optique, où les objets tout à la fois sont et ne sont pas!

SÉBASTIEN. O mon cher Antonio! comme les heures ont été pour moi un supplice depuis que je vous ai perdu!

ANTONIO. Êtes-vous Sébastien?

SÉBASTIEN. En seriez-vous donc fâché, Antonio?

ANTONIO. Comment avez-vous fait pour vous partager? Les moitiés d'une pomme coupée en deux ne sont pas plus jumelles que ces deux créatures. Lequel des deux est Sébastien?

OLIVIA. Cela tient du prodige!

SÉBASTIEN, *apercevant Viola.* Où suis-je? je n'ai jamais eu de frère, et je n'ai pas le don d'ubiquité. J'avais une sœur que l'aveugle fureur des flots a dévorée. (*A Viola.*) De grâce,

quel lien de parenté vous unit à moi ? quel est votre pays, votre nom, votre famille ?

VIOLA. Je suis de Messine ; Sébastien était mon père, un Sébastien aussi était mon frère ; il vous ressemblait, et c'est ainsi qu'il était vêtu lorsqu'il est descendu dans sa tombe liquide. S'il est donné aux esprits de revêtir tout à la fois les formes et les costumes, vous êtes une apparition venue pour nous effrayer.

SÉBASTIEN. Je suis une apparition, en effet ; mais j'ai revêtu les formes grossières que ma mère me donna en naissant. Tout le reste correspond si bien, que, si vous étiez femme, mes larmes mouilleraient votre joue, et je m'écrierais : Sois trois fois la bienvenue, Viola, que j'ai crue noyée !

VIOLA. Mon père avait un signe sur le front.

SÉBASTIEN. Et le mien également.

VIOLA. Et il mourut le jour même où Viola venait d'atteindre sa treizième année.

SÉBASTIEN. Oh ! ce souvenir est vivant dans mon âme ! Il termina en effet sa carrière mortelle le jour où ma sœur eut treize ans.

VIOLA. Si le seul obstacle qui s'oppose à notre bonheur mutuel consiste dans ce costume d'homme, dans ce vêtement usurpé, n'embrasse ta sœur que lorsque toutes les circonstances de lieu, de temps, de fortune, se réuniront pour prouver que je suis Viola : à l'appui de ce que j'affirme, je te conduirai dans cette ville auprès d'un capitaine de navire chez qui sont déposés mes vêtements de femme ; sauvée par sa généreuse assistance, je suis entrée au service de ce noble duc, et depuis cette époque, tout mon temps a été employé à servir d'intermédiaire entre cette dame et lui.

SÉBASTIEN, *à Olivia.* Ainsi donc, madame, vous avez été induite en erreur : mais dans cette erreur même la nature a suivi son instinct. Vous vouliez épouser une jeune vierge ; vous n'aurez point été trompée dans votre attente, car l'homme que vous avez pris pour époux vous apporte un cœur vierge.

LE DUC. Ne restez point interdite ; un sang noble coule dans ses veines. S'il en est ainsi, comme tout semble l'annoncer, je veux aussi avoir ma part de ce fortuné naufrage. (*A Viola.*) Enfant, tu m'as dit mille fois que jamais tu n'aimerais une femme à l'égal de moi.

VIOLA. Je l'ai dit et je le jure encore, et mon âme gardera ce serment aussi fidèlement que ce globe de flamme conserve le feu qui sépare le jour de la nuit.

LE DUC. Donne-moi ta main, et que je te voie sans tarder dans tes vêtements de femme.

VIOLA. Le capitaine qui m'a conduite sur ce rivage les a chez lui : il est maintenant en prison pour je ne sais quelle poursuite judiciaire, intentée à la requête d'un certain Malvolio, attaché au service de madame.

OLIVIA. Je le ferai mettre en liberté. Qu'on aille chercher Malvolio. — Mais je me rappelle maintenant qu'on dit que le pauvre homme a perdu la raison.

LE BOUFFON revient, tenant une lettre à la main.

OLIVIA, *continuant.* La démence qui m'absorbait moi-même exclusivement m'avait fait oublier la sienne. (*Au Bouffon.*) L'ami, comment va-t-il ?

LE BOUFFON. En vérité, madame, il tient Béelzébub à distance, aussi bien que peut le faire un homme dans sa situation : voici une lettre qu'il a écrite pour vous et que je vous aurais remise ce matin ; mais on sait que les épîtres des fous ne sont point paroles d'Évangile, et peu importe en quel temps on les remette à leur adresse.

OLIVIA. Ouvre-la et donne-nous-en lecture.

LE BOUFFON. Attendez-vous donc à être parfaitement édifiée; car c'est le fou qui va servir d'interprète au lunatique. (*Il lit d'un ton de voix affecté.*) « Pour Dieu, madame... »

OLIVIA. Qu'as-tu donc ? est-ce que tu es fou ?

LE BOUFFON. Non, madame ; mais je lis la lettre d'un fou ; si vous voulez que je la lise comme elle doit être lue, il faut me laisser prendre le ton nécessaire.

OLIVIA. Voyons, lis-la convenablement.

LE BOUFFON. C'est ce que je fais, madame ; pour la lire convenablement, il faut la lire comme je fais. Attention donc, ma princesse, et prêtez l'oreille.

OLIVIA, *à Fabien.* Lis-la, toi.

FABIEN, *lisant.* « Pour Dieu, madame, vous me faites in-
» jure, et le monde le saura : quoique vous m'ayez enfermé
» dans les ténèbres, et que vous ayez donné à votre ivrogne
» d'oncle tout pouvoir sur moi, je n'en jouis pas moins de

» toute la plénitude de ma raison, tout aussi bien que vous, » madame. Je suis porteur de votre lettre, dans laquelle vous » me prescrivez la conduite que j'ai tenue; j'en ferai usage » pour me justifier et vous confondre. Ayez de moi l'opinion » qu'il vous plaira. Je mets un instant de côté le respect que » m'impose ma position à votre égard, et ne prends conseil » que de mon injure. La victime du traitement le plus in- » digne, MALVOLIO. »

OLIVIA. A-t-il écrit cette lettre?

LE BOUFFON. Oui, madame.

LE DUC. Voilà qui ne sent pas trop la folie.

OLIVIA. Allez le mettre en liberté, Fabien, et l'amenez ici.

Fabien sort.

OLIVIA, *continuant.* Seigneur, en attendant que toutes ces choses soient réglées, veuillez voir en moi une sœur, comme autrefois une épouse. Le même jour, si vous le permettez, couronnera ces deux unions ici chez moi, et à mes frais.

LE DUC. Madame, je suis on ne peut plus disposé à accepter vos offres. (*A Viola.*) Toi, ton maître te donne congé; pour te récompenser des services que tu m'as rendus, services si opposés au caractère de ton sexe, et si incompatibles avec la délicatesse de tes sentiments, puisque tu m'as si longtemps appelé ton maître, voilà ma main, sois désormais la maîtresse de ton maître.

OLIVIA, *à Viola.* Et soyez ma sœur.

FABIEN revient avec MALVOLIO.

LE DUC. Est-ce là le fou en question?

OLIVIA. Oui, seigneur, c'est lui-même. Eh bien, Malvolio?

MALVOLIO. Madame, vous m'avez outragé, cruellement outragé!

OLIVIA. Moi, Malvolio? Cela n'est pas.

MALVOLIO. Cela est, madame. (*Lui présentant une lettre.*) Lisez, je vous prie, cette lettre : vous ne pouvez pas nier que ce ne soit votre écriture et votre style; d'ailleurs, voilà votre cachet; vous ne pouvez vous refuser à reconnaître tout cela. Expliquez-moi maintenant, au nom de l'honneur, pourquoi vous m'avez donné d'aussi évidents témoignages de faveur; pourquoi vous m'avez ordonné de me présenter à vous le sourire sur la bouche, de porter des jarretières en croix et des

bas jaunes, et de prendre un ton de fierté avec sir Tobie et avec vos gens. Lorsque mu par un sentiment d'espoir et d'humble obéissance, j'ai exécuté vos ordres, expliquez-moi pourquoi vous avez souffert qu'on m'emprisonnât, qu'on me retînt dans les ténèbres d'un cachot, qu'on envoyât un prêtre me visiter, et qu'on me rendît l'objet de la mystification la plus complète dont jamais nigaud ait été victime; dites-moi pourquoi.

OLIVIA. Hélas! Malvolio, ce n'est pas là mon écriture, bien que, je l'avoue, celle-ci y ressemble beaucoup : c'est sans nul doute l'ouvrage de Marie. Et je me rappelle maintenant que c'est elle qui m'a annoncé la première votre folie; c'est alors que vous vous êtes présenté à moi en souriant, et dans tout l'attirail que la lettre vous prescrivait. Apaisez-vous, je vous prie; vous avez été dupe d'une mystification habile; mais quand nous en connaîtrons les motifs et les auteurs, je vous constituerai plaignant et juge dans votre propre cause.

FABIEN. Madame, daignez m'écouter; et qu'aucune mésintelligence, aucun fâcheux désaccord, ne vienne troubler la joie de cette heure fortunée qui a excité mon admiration et ma surprise. Dans cet espoir, je vous avouerai franchement que c'est moi et sir Tobie qui avons organisé ce complot contre Malvolio, pour le punir de quelques procédés incivils que nous avions à lui reprocher; Marie n'a consenti à écrire la lettre que sur les instances réitérées de sir Tobie, qui, pour la récompenser, l'a épousée. Je pense qu'en pesant impartialement les torts réciproques, on trouvera qu'en définitive les résultats de cette plaisanterie sont plus propres à provoquer le rire que la vengeance.

OLIVIA, *à Malvolio.* Pauvre homme! comme ils vous ont mystifié!

LE BOUFFON. Voyez-vous : « Il en est qui naissent grands, » d'autres qui le deviennent pour prix de leurs efforts. Il en » est d'autres que les grandeurs vont chercher. » J'ai joué aussi mon rôle dans la pièce, celui d'un certain messire Topase; mais n'importe : « Au nom du ciel, fou, je ne suis pas » fou. » Ah! vraiment! mais vous rappelez-vous ces paroles : « Je m'étonne que madame se plaise à entendre un aussi in» sipide coquin. Si vous ne riez avec lui, et ne vous offrez de » vous-même à ses épigrammes, sa bouche est bâillonnée : » et

c'est ainsi qu'en tournant, la roue du temps amène la vengeance.

MALVOLIO. Je me vengerai de toute votre clique.

Il s'éloigne.

OLIVIA. Il a été mystifié indignement!

LE DUC. Courez après lui, et qu'on tâche de l'apaiser! Il ne nous a encore rien dit du capitaine; quand ce point aura été éclairci, en temps convenable nous nous unirons par un lien solennel. — D'ici là, chère sœur, nous resterons ici. — Viens, Césario, car ce sera ton nom tant que tu resteras homme; mais dès que tu auras revêtu un autre costume, tu seras la souveraine d'Orsino et la reine de ses pensées.

Tous s'éloignent, à l'exception du Bouffon.

LE BOUFFON *chante.*

Quand j'étais encore en jaquette,
Pluie et vent, lon lan derira,
Moi, tout me servait d'amusette;
Tout le long du jour il pleuvra.

Quand je fus de taille plus forte,
Pluie et vent, lon lan derira,
Aux fripons on ferme sa porte;
Tout le long du jour il pleuvra.

Quand je pris femme, pauvre sire,
Pluie et vent, lon lan derira,
Tout s'en alla de mal en pire;
Tout le long du jour il pleuvra.

Quand je regagnais ma couchette,
Pluie et vent, lon lan derira,
J'étais bien souvent en goguette;
Tout le long du jour il pleuvra.

Depuis longtemps la terre est née,
Pluie et vent, lon lan derira,
Mais notre pièce est terminée;
Espérons qu'elle vous plaira.

FIN DE LA DOUZIÈME NUIT.

MESURE POUR MESURE,

DRAME EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

VINCENTIO, duc de Vienne.
ANGÉLO, gouverneur de Vienne en l'absence du Duc.
ESCALUS, vieux seigneur, collègue d'Angélo dans le gouvernement.
CLAUDIO, jeune gentilhomme, frère d'Isabelle.
LUCIO, jeune libertin.
DEUX BOURGEOIS.
VARRIUS, gentilhomme de la suite du Duc.
LE PRÉVÔT ou CONCIERGE de la prison.
THOMAS, } moines.
PIERRE, }
UN JUGE.
LECOUDE, constable niais.
CRÈME-FOUETTÉE, jeune fou.
LE BOUFFON, au service de Mme Laruine.
ABHORSON, exécuteur des hautes-œuvres.
BERNARDIN, prisonnier abruti.
ISABELLE, sœur de Claudio.
MARIANNE, fiancée à Angélo.
JULIETTE, amante de Claudio.
FRANCISCA, religieuse.
Mme LARUINE, entremetteuse.
SEIGNEURS, BOURGEOIS, GARDES, EXEMPTS, DOMESTIQUES.

La scène est à Vienne.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Un appartement dans le palais ducal.

Entrent LE DUC, ESCALUS, plusieurs Seigneurs et quelques Domestiques de la suite du Duc.

LE DUC. Escalus !

ESCALUS. Seigneur.

LE DUC. Il y aurait de ma part affectation verbeuse à vouloir expliquer les principes du gouvernement à un homme dont je sais que la science en cette matière est supérieure à tous les conseils que je pourrais lui donner : il ne me reste donc qu'à me reposer sur votre capacité et votre mérite, et à les laisser agir. La nature de nos peuples, les institutions de notre cité, et l'administration de la justice, ce sont là des choses dont nul ne posséda jamais mieux que vous la pratique et la théorie : voilà votre commission, à laquelle vous voudrez bien

vous conformer ponctuellement. (*Aux personnes de sa suite.*) Qu'on aille chercher Angélo.

Un Domestique sort.

LE DUC, *continuant.* Comment croyez-vous qu'il occupera notre place ? car vous savez que nous l'avons choisi avec une sollicitude toute particulière, pour nous remplacer dans notre absence ; que nous l'avons investi des terreurs du pouvoir, revêtu de notre amour, et conféré à sa lieutenance tous les attributs de notre autorité : qu'en pensez-vous ?

ESCALUS. Si quelqu'un à Vienne méritait un témoignage aussi ample de confiance et d'estime, c'était le seigneur Angélo.

Entre ANGÉLO.

LE DUC. Le voilà qui vient.

ANGÉLO. Toujours obéissant à la volonté de votre altesse, je viens savoir quel est votre bon plaisir.

LE DUC. Votre conduite a un caractère qui permet à l'observateur d'y lire toute l'histoire de votre vie ; vous et vos qualités, vous ne vous appartenez pas tellement en propre que vous ayez le droit de vous concentrer dans vos vertus, et vos vertus en vous. Le ciel fait de nous ce que nous faisons des flambeaux, que nous n'allumons pas pour eux-mêmes : car si nos vertus ne se répandaient pas hors de nous, ce serait comme si nous ne les avions pas : les grands génies ont été créés pour accomplir de grandes choses. La nature est une divinité économe : quand elle prête une parcelle quelconque de ses attributs, outre les remercîments de son débiteur, elle veut obtenir des profits. Mais je parle à un homme qui sait tout cela aussi bien que moi : écoutez-moi donc, Angélo ; en notre absence, soyez en tout comme nous-même. Je délègue à vos lèvres le droit de prononcer des sentences de mort, et à votre cœur celui de pardonner. Le vieil Escalus, quoique nommé le premier, vous sera subordonné. Prenez votre commission.

ANGÉLO. Permettez, seigneur, qu'il ait été fait de mon métal une plus longue expérience, avant qu'on y frappe une si noble et si glorieuse empreinte.

LE DUC. Plus d'excuses ; dans le choix que nous faisons de vous, nous avons procédé avec maturité et réflexion ; acceptez donc les honneurs qui vous sont délégués. Mon départ est tellement pressé que je m'abstiens de traiter plusieurs ques-

tions d'une haute importance. Nous vous écrirons de nos nouvelles, selon le besoin des circonstances, et nous comptons que vous nous tiendrez au courant de ce qui pourra vous arriver ici. Sur ce, portez-vous bien ; je vous laisse tous deux à l'heureux accomplissement des devoirs de votre charge.

ANGÉLO. Permettez-nous, seigneur, de vous accompagner jusqu'à une certaine distance.

LE DUC. Le temps qui me presse ne le permet pas ; vous pouvez, en vérité, vous dispenser, à cet égard, de tout scrupule ; vous êtes les dépositaires de toute ma puissance ; vous déciderez selon les lumières de votre conscience de l'exécution et de l'interprétation des lois. Donnez-moi tous deux la main ; je partirai incognito : j'aime le peuple ; mais je n'aime pas à me donner en spectacle à ses yeux ; tout en les approuvant fort, je ne goûte que médiocrement le bruit de ses applaudissements et la véhémence de ses *vivats*, et je ne crois pas qu'aucun homme sensé doive s'y plaire. Encore une fois, adieu.

ANGÉLO. Que le ciel fasse prospérer vos desseins !

ESCALUS. Qu'il vous conduise et vous ramène heureux !

LE DUC. Je vous remercie : adieu.

Il sort.

ESCALUS. Veuillez, je vous prie, me permettre de conférer librement avec vous ; il me tarde de connaître à fond les devoirs de ma charge : un pouvoir m'est confié, mais j'en ignore l'étendue et la nature.

ANGÉLO. Il en est de même de moi... Retirons-nous ensemble, et nous aurons bientôt éclairci ce point.

ESCALUS. Je suis aux ordres de votre excellence.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une rue.

Arrivent LUCIO et DEUX BOURGEOIS.

LUCIO. Si le duc et les autres ducs n'entrent pas en composition avec le roi de Hongrie, voyez-vous, tous les ducs tomberont sur le roi.

PRRMIER BOURGEOIS. Le ciel veuille nous accorder la paix, mais non celle du roi de Hongrie !

DRUXIÈME BOURGEOIS. Ainsi soit-il !

LUCIO. Vous concluez comme ce pieux pirate qui avait à

son bord les dix commandements ; seulement il en avait effacé un.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Tu ne déroberas pas?

LUCIO. C'est précisément celui-là qu'il avait éliminé.

PREMIER BOURGEOIS. Ce commandement-là prohibait les fonctions du capitaine et de tout son équipage ; c'était pour dérober qu'ils mettaient en mer : quel est parmi nous le soldat qui, dans le *benedicite*, trouve de son goût le passage où l'on prie pour la paix ?

DEUXIÈME BOURGEOIS. Je n'ai jamais vu aucun soldat à qui ce passage ait déplu.

LUCIO. Je vous crois, car vous ne vous êtes jamais trouvé là où l'on disait le *benedicite*.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Non? une douzaine de fois au moins.

PREMIER BOURGEOIS. Sur quelle gamme ?

LUCIO. N'importe dans quel rhythme et dans quelle langue.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Et dans quelle religion, sans doute ?

LUCIO. Et pourquoi pas ? le *benedicite* est le *benedicite*, les grâces sont les grâces, en dépit de toutes les controverses. Par exemple, vous, il n'y a pas de grâce au monde qui empêche que vous soyez un franc vaurien.

PREMIER BOURGEOIS. Fort bien ; vous et moi, nous sommes de la même étoffe.

LUCIO. D'accord ; comme la lisière et le velours ; vous êtes la lisière…

PREMIER BOURGEOIS. Et vous êtes le velours, cela va sans dire.

LUCIO. Parbleu, voilà madame Laruine.

Entre Mme LARUINE.

PREMIER BOURGEOIS. Eh bien, comment va? quelle est celle de vos hanches qui a la sciatique la plus aiguë?

Mme LARUINE. Allons, allons ; on vient d'arrêter là-bas et l'on conduit en prison un homme qui en valait cinq mille comme vous.

PREMIER BOURGEOIS. Qui est-ce, je vous prie ?

Mme LARUINE. C'est Claudio, le seigneur Claudio.

PREMIER BOURGEOIS. Claudio en prison ? cela n'est pas.

Mme LARUINE. Et moi, je sais que cela est : je l'ai vu arrê-

ter, je l'ai vu emmener ; il y a plus, c'est que dans trois jours sa tête doit sauter.

LUCIO. Trève de plaisanteries ; êtes-vous bien sûre de ce que vous dites ?

Mme LARUINE. Je n'en suis que trop sûre ; c'est pour avoir fait un enfant à mademoiselle Juliette.

LUCIO. Je commence à le croire ; il devait venir me trouver il y a deux heures, et il était toujours exact à tenir sa promesse.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Du reste, cela s'accorde assez avec ce que nous disions tantôt.

PREMIER BOURGEOIS. Cela s'accorde surtout avec la proclamation.

LUCIO. Partons ; allons savoir ce qui en est.

Lucio et les deux Bourgeois s'éloignent.

Mme LARUINE. Ainsi, la guerre, la fièvre, la potence, la misère, m'enlèvent successivement tous mes chalands... Eh bien, quelles nouvelles?

Entre LE BOUFFON.

LE BOUFFON. Il y a là-bas un homme qu'on mène en prison.

Mme LARUINE. Bien ; qu'a-t-il fait ?

LE BOUFFON. Du tort à une femme.

Mme LARUINE. Mais quel est son délit ?

LE BOUFFON. D'avoir pêché dans certaine rivière.

Mme LA RUINE. A-t-il fait un enfant à quelque jeune fille ?

LE BOUFFON. Non, mais il a transformé une fille en femme. Avez-vous entendu parler de la proclamation ?

Mme LARUINE. De quelle proclamation ?

LE BOUFFON. Dans les faubourgs de Vienne toutes les maisons d'une certaine espèce vont être abattues.

Mme LARUINE. Et que deviendront celles de la ville ?

LE BOUFFON. On les laissera debout, pour en conserver la graine ; elles auraient été pareillement abattues, sans un sage bourgeois qui a parlé en leur faveur.

Mme LARUINE. Quoi ! toutes nos maisons dans les faubourgs vont être rasées ?

LE BOUFFON. Jusqu'aux fondements, ma chère.

Mme LARUINE. Voilà, j'espère, un changement dans la chose publique ! Que vais-je devenir ?

LE BOUFFON. Allons, ne craignez rien ; les bons avocats ne manquent jamais de clientèle ; en changeant de domicile vous n'avez pas besoin de changer d'état ; je continuerai à être votre sommelier. Courage : on aura pitié de vous ; vous qui avez blanchi au service, on aura pour vous des considérations.

Mme LARUINE. Qu'avons-nous à faire ici, Thomas ? éloignons-nous.

LE BOUFFON. Voici venir le seigneur Claudio, que le prévôt conduit en prison ; mademoiselle Juliette l'accompagne.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Une rue.

Arrivent, d'un côté, LE PRÉVOT, CLAUDIO, JULIETTE et des Exempts; de l'autre, LUCIO et deux Bourgeois.

CLAUDIO. L'ami, pourquoi me donnez-vous ainsi en spectacle au public ? Conduisez-moi en prison, ainsi que le mandat l'ordonne.

LE PRÉVÔT. C'est sans mauvaise intention que j'en agis ainsi, mais par l'ordre formel d'Angélo.

CLAUDIO. Ainsi l'Autorité, ce demi-dieu de la terre, nous fait payer arbitrairement la peine de notre délit. Le ciel le veut ainsi ; elle frappe ou épargne à son gré ; en fin de compte, elle est toujours juste.

LUCIO. Eh bien, Claudio, d'où vient cette contrainte exercée contre vous ?

CLAUDIO. De trop de liberté, mon cher Lucio, de trop de liberté. L'excès amène le jeûne, et toute liberté dont on abuse aboutit à la servitude. Semblables aux rats, qui dévorent avidement l'arsenic, il est dans notre nature de poursuivre un bien fatal dont nous avons soif, et après avoir bu, nous mourons.

LUCIO. Si je savais parler aussi sensément entre les mains de la justice, j'enverrais querir certains de mes créanciers ; et pourtant, à dire vrai, j'aime autant déraisonner libre que moraliser en prison. Quel est votre délit, Claudio ?

CLAUDIO. Ce serait en commettre un que de le nommer.

LUCIO. Quoi donc ? Est-ce l'homicide ?

CLAUDIO. Non.

LUCIO. La paillardise ?

CLAUDIO. Vous pouvez lui donner ce nom.

LE PRÉVÔT. Marchons, jeune homme, marchons.

CLAUDIO, *au prévôt.* Ami, encore un instant. (*A Lucio.*) Lucio, j'ai un mot à vous dire.

Il le prend à part.

LUCIO. Cent, s'il peut en résulter quelque bien pour vous. Est-il vrai qu'on poursuive avec tant de rigueur la paillardise?

CLAUDIO. Voici ma position. En vertu d'une convention réciproque et loyale, j'ai obtenu possession du lit de Juliette; vous connaissez cette dame: elle est complétement ma femme; il ne manque à notre union que la publicité et l'accomplissement des cérémonies extérieures: nous nous en sommes abstenus en considération d'une dot, retenue encore dans les coffres de ses parents, auxquels nous avons cru devoir cacher notre amour jusqu'à ce que le temps nous les ait conciliés. Mais il arrive que la personne de Juliette porte le témoignage trop irrécusable de notre mutuelle ardeur.

LUCIO. Elle est enceinte, peut-être?

CLAUDIO. Oui; malheureusement. Le gouverneur qui a remplacé le duc, soit que la nouveauté de ses fonctions ait égaré son jugement; soit que l'état soit pour lui un cheval auquel, à peine assis en selle, il fait sentir l'éperon afinde lui faire savoir qu'il peut commander; soit que la tyrannie soit inhérente à cette haute place, ou à celui qui l'occupe; toujours est-il que le nouveau gouverneur a fait revivre toutes ces vieilles lois pénales, qui étaient restées appendues à la muraille, comme des armures rouillées, si bien que dix-neuf soleils avaient passé sur elles sans qu'on en fît usage; le voilà qui, pour faire parler de lui, ressuscite pour moi et m'applique ces lois assoupies et tombées en désuétude. Assurément, ce ne peut être que pour faire parler de lui.

LUCIO. Je n'en doute pas; et votre tête tient si peu sur vos épaules, qu'il suffirait pour la faire tomber du soupir d'une jeune fille amoureuse. Envoyez quelqu'un auprès du duc, et appelez-en à lui.

CLAUDIO. C'est ce que j'ai fait; mais on ne peut le trouver. Je vous en prie, Lucio, rendez-moi un service. Aujourd'hui ma sœur doit entrer au couvent et y commencer son noviciat: faites-lui connaître le danger de ma position; priez-la, de ma part, de se concilier les amis du rigide ministre; qu'elle-même fasse des démarches auprès de lui: je fonde là-

dessus un grand espoir; car il y a dans la jeunesse un touchant et muet langage, auquel les hommes se laissent émouvoir; en outre, ma sœur ne manque pas d'habileté quand elle veut employer le raisonnement et la parole, et elle possède l'art de persuader.

LUCIO. Puisse-t-elle y réussir, autant pour l'encouragement de nos pareils, qui sans cela seraient victimes d'une énorme injustice, que dans l'intérêt de votre vie, que je serais fâché de vous voir perdre sottement pour une bagatelle! Je vais la trouver.

CLAUDIO. Je vous remercie, mon cher Lucio.

LUCIO. Dans deux heures, —

CLAUDIO. Allons, exempts, marchons.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

L'intérieur d'un monastère.

Entrent LE DUC et LE MOINE THOMAS.

LE DUC. Non, mon père; écartez cette pensée; ne croyez pas que les traits débiles de l'amour puissent percer un cœur fort: si je vous demande un asile secret, c'est par des motifs d'une nature plus sérieuse et plus grave que les vaines préoccupations de la bouillante jeunesse.

LE MOINE. Votre altesse peut-elle les dire?

LE DUC. Mon père, nul mieux que vous ne sait combien j'ai toujours aimé la retraite, et combien j'attache peu de prix à fréquenter ces sociétés brillantes, rendez-vous de la jeunesse, de l'opulence et d'un luxe insensé. J'ai remis entre les mains d'Angélo, homme rigide et d'une inflexible austérité, mon pouvoir absolu et mon autorité dans Vienne; il me suppose parti pour la Pologne; car c'est le bruit que j'ai fait courir, et le public le croit. Maintenant, mon père, vous me demanderez pourquoi j'en agis ainsi?

LE MOINE. Je l'apprendrais avec plaisir, seigneur.

LE DUC. Nous avons des pénalités sévères et des lois acerbes, freins indispensables pour dompter de rétifs coursiers; depuis quatorze ans ces lois sommeillent, semblables au lion devenu vieux qui reste dans sa caverne et ne va plus chercher sa proie. Vous avez vu de ces pères indulgents qui suspendent à la muraille les redoutables brins de bouleau, comme une menace tou-

jours présente aux yeux de leurs enfants; c'est un épouvantail dont on ne fait point usage, et qui finit par devenir un objet de moquerie plutôt que de crainte. Il en est de même de nos lois : n'étant pas appliquées, elles sont mortes par le fait; la licence donne des chiquenaudes à la justice, l'enfant bat sa nourrice, et c'en est fait de l'ordre et de la décence.

LE MOINE. Il dépendait de votre altesse de délier les mains à la justice quand vous l'estimiez convenable ; et elle eût paru plus redoutable dans vous que dans le seigneur Angélo.

LE DUC. Trop redoutable peut-être. C'est ma faute si le peuple s'est donné carrière, et il y aurait tyrannie à moi de le frapper et de le punir pour des transgressions que j'ai autorisées ; car nous autorisons le mal quand nous le tolérons au lieu de le punir. J'ai donc, mon père, délégué cette tâche à Angélo. A l'abri de mon nom, il pourra frapper le mal dans sa racine, sans que mon caractère, qui ne sera point en vue, soit en butte à la censure. Pour voir de mes propres yeux son administration, je veux, revêtu de l'habit de votre ordre, visiter à la fois le prince et les sujets : veuillez donc me fournir le costume nécessaire, et m'enseigner ce que je dois faire, afin de passer pour un véritable moine. Plus tard je vous expliquerai à loisir les autres motifs qui me font agir. Qu'il vous suffise maintenant de savoir que le seigneur Angélo est austère ; qu'il est en garde contre l'envie ; c'est à peine s'il convient que son sang coule, et que le pain est plus de son goût que la pierre : s'il est vrai que le pouvoir change l'homme, nous verrons sans voile nos hypocrites.

(Ils sortent.

SCÈNE V.

L'intérieur d'un couvent.

Entrent ISABELLE et FRANCISCA.

ISABELLE. Sont-ce là tous vos priviléges, à vous autres religieuses ?

FRANCISCA. Ne sont-ils pas assez grands ?

ISABELLE. Oui, certes ; je n'en désire pas davantage ; si je regrette quelque chose, c'est qu'une règle plus sévère ne soit pas imposée à la communauté des sœurs de Sainte-Claire.

LUCIO, *appelant du dehors*. Holà ! paix en ce lieu !

ISABELLE. Qui appelle ?

FRANCISCA. C'est une voix d'homme : ma chère Isabelle,

ouvrez-lui et sachez ce qu'il veut ; cela vous est permis ; à moi, non ; vous n'avez point encore prononcé vos vœux : lorsque vous l'aurez fait, vous ne pourrez converser avec des hommes qu'en présence de la supérieure ; alors, si vous leur parlez, il vous faudra cacher votre visage, ou si vous le leur montrez, vous ne pourrez leur parler. Il appelle de nouveau ; répondez-lui, je vous prie.

ISABELLE. Paix et félicité ! Qui appelle ?

Entre LUCIO.

LUCIO. Salut, vierge, si vous l'êtes, comme vos joues roses le proclament ! Pourriez-vous me conduire en présence d'Isabelle, une des novices de ce couvent, et la sœur de l'infortuné Claudio ?

ISABELLE. L'infortuné Claudio ! Pourquoi infortuné ? Je vous le demande avec d'autant plus de raison que je suis Isabelle, sa sœur.

LUCIO. Fille douce et charmante, votre frère vous salue ; pour ne pas vous faire languir, je vous dirai qu'il est en prison.

ISABELLE. Malheureuse que je suis !... Pourquoi ?

LUCIO. Pour un délit pour lequel, si j'étais son juge, je ne le punirais que par des remercîments : il a fait un enfant à sa maîtresse.

ISABELLE. Quel conte me faites-vous là ?

LUCIO. Ce que je vous dis est vrai : bien que ce soit mon péché familier que de papillonner autour des belles et de leur conter fleurette, sans penser un mot de ce que je leur dis, je ne voudrais pas en agir ainsi avec toutes les jeunes filles indistinctement : je vous considère comme une créature céleste et sacrée, comme un esprit immortel par votre renoncement au monde, et je me crois obligé de vous parler avec sincérité comme à une sainte.

ISABELLE. Vous blasphémez les justes en vous moquant de moi.

LUCIO. Ne le croyez pas ; voici les faits en deux mots : votre frère et son amante se sont unis par un embrassement ; de même qu'en mangeant l'estomac se remplit, de même qu'à l'époque de la floraison la terre ensemencée porte une abondante récolte ; c'est ainsi que fécondée par lui, l'aspect de sa personne atteste le travail d'une heureuse culture.

ISABELLE. Une femme est enceinte de lui... ma cousine Juliette ?

LUCIO. Est-elle votre cousine ?

ISABELLE. Ma cousine d'adoption, selon l'usage des jeunes écolières, qui se donnent entre elles de petits noms d'amitié.

LUCIO. C'est elle-même,

ISABELLE. Oh ! qu'il l'épouse !

LUCIO. Voilà la difficulté. Le duc, on ne sait pourquoi, est parti d'ici ; j'étais du nombre de ceux que ses promesses tenaient dans l'expectative ; mais nous savons par ceux qui sont dans le secret des affaires, que les bruits qu'il laissait s'accréditer étaient à une distance infinie de ses vrais desseins. A sa place, et investi de toute son autorité, gouverne le seigneur Angélo ; le sang de cet homme n'est que de l'eau de neige ; il n'a jamais ressenti l'aiguillon et l'impulsion des sens. Il réprime les penchants de la chair au profit de l'esprit par l'étude et le jeûne. Afin d'effrayer l'abus et la licence qui depuis longtemps ont circulé en présence de l'inexorable loi, comme des souris entre les pattes du lion, il a exhumé un édit rigoureux. Selon ses dispositions pénales, votre frère a encouru la peine capitale ; Angélo l'a fait arrêter ; il prétend lui appliquer la loi dans toute sa rigueur, et faire de lui un exemple. Tout espoir est perdu, à moins que vous n'ayez le talent de fléchir Angélo par votre touchante intercession ; et c'est pour ce motif que votre malheureux frère m'envoie auprès de vous.

ISABELLE. En veut-il donc à sa vie?

LUCIO. Il l'a déjà condamné, et l'on m'a assuré que déjà le prévôt a reçu les ordres nécessaires pour son exécution.

ISABELLE. Hélas ! moi, faible fille, que puis-je faire pour lui ?

LUCIO. Faites l'essai du pouvoir que vous possédez.

ISABELLE. Mon pouvoir !... hélas ! je doute. .

LUCIO. Nos doutes sont des traîtres, et nous font perdre le bien que nous pourrions obtenir, en nous ôtant le courage de le tenter. Allez trouver le seigneur Angélo ; qu'il apprenne par vous que les hommes accordent tout à la beauté qui implore ; et que lorsqu'elle s'agenouille et pleure, ses demandes deviennent les leurs, comme si elles leur étaient personnelles.

ISABELLE. Je verrai ce que je puis faire.

LUCIO. Mais hâtez-vous.

ISABELLE. Je vais sur-le-champ m'en occuper ; je ne prendrai que le temps d'aller donner connaissance de cette affaire

à la supérieure. Je vous rends d'humbles actions de grâce ; recommandez-moi à mon frère ; dès ce soir, je lui ferai savoir le résultat de ma démarche.

LUCIO. Je prends congé de vous.

ISABELLE. Recevez mes adieux.

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une salle dans la maison d'Angélo.

Entrent **ANGÉLO, ESCALUS, UN JUGE, LE PRÉVOT,** des Officiers de justice, et diverses personnes de la suite d'Angélo.

ANGÉLO. Nous ne devons pas faire de la loi un vain épouvantail, mis là pour effrayer les oiseaux de proie, qui, lui voyant toujours la même forme, s'y accoutument si bien, qu'au lieu d'en avoir peur ils viennent s'y percher.

ESCALUS. Sans doute; mais nous pouvons être rigoureux, et néanmoins nous borner à pratiquer une légère incision, au lieu d'assommer et de frapper à mort. Hélas! ce jeune homme, que je voudrais sauver, avait un noble père; j'en fais juge votre excellence. Je sais que vous êtes d'une vertu rigide ; toutefois, si dans le cours de vos propres affections, vous aviez eu le temps et le lieu d'accord avec vos désirs, ou si l'action de votre sang avait atteint le degré d'énergie nécessaire à l'accomplissement de votre projet, ne vous serait-il pas, une fois au moins dans votre vie, arrivé de faillir comme celui que vous condamnez aujourd'hui, et d'encourir les rigueurs de la loi ?

ANGÉLO. C'est une chose que d'être tenté, Escalus, et une autre que de succomber. Je ne nie pas que dans le jury qui prononce sur la vie d'un prisonnier, il ne puisse se trouver sur les douze un ou deux voleurs plus coupables que celui qu'ils sont appelés à juger : la justice saisit le crime là où elle le découvre; que des voleurs jugent d'autres voleurs, c'est ce que la justice doit ignorer. Il est clair que trouvant un joyau, nous nous baissons et le ramassons, parce que nous le voyons;

mais ce que nous ne voyons pas, nous le foulons aux pieds et n'y pensons même pas. Ne cherchez point à atténuer son délit, en me disant que j'aurais pu en commettre de semblables ; ah ! plutôt, moi qui le condamne, si jamais je me rends coupable comme lui, que ma mort soit prononcée à mon propre tribunal, et que rien de partial n'intervienne. Seigneur, il faut qu'il meure.

ESCALUS. Qu'il en soit comme votre sagesse l'aura décidé.

ANGÉLO. Où est le prévôt ?

LE PRÉVÔT. Me voici, aux ordres de votre excellence.

ANGÉLO. Veillez à ce que Claudio soit exécuté demain matin à neuf heures. Qu'on lui donne un confesseur, et qu'il se prépare ; car il touche au terme de son pèlerinage.

Le Prévôt sort.

ESCALUS. Allons, que le ciel lui pardonne, et nous pardonne à tous tant que nous sommes ! Les uns s'élèvent par le péché, d'autres tombent par la vertu : il en est qui traversent sains et saufs la forêt des vices sans porter la peine d'aucun ; il en est d'autres qui sont condamnés pour une faute unique.

Entrent LECOUDE, CRÈME-FOUETTÉE, LE BOUFFON, des Exempts, etc.

LECOUDE. Allons, amenez-les ; si ce sont d'honnêtes gens dans la société que ceux qui usent de toutes sortes d'abus, dans les maisons publiques, je ne connais plus de lois. Amenez-les.

ANGÉLO. Eh bien ! l'ami, quel est votre nom, et de quoi s'agit-il ?

LECOUDE. Avec la permission de votre excellence, je suis l'humble constable du duc, et je me nomme Lecoude ; je m'appuie sur la justice, seigneur, et j'amène ici devant votre excellence deux notables bienfaiteurs.

ANGÉLO. Des bienfaiteurs, bon ! Quelle sorte de bienfaiteurs sont-ils ? Ne seraient-ce pas des malfaiteurs ?

LECOUDE. Avec la permission de votre excellence, je ne sais pas trop ce qu'ils sont ; mais ce dont je suis sûr, c'est que ce sont des scélérats, dénués de toutes les profanations que les bons chrétiens doivent avoir.

ESCALUS. Voilà un exposé des plus clairs, et un constable bien sensé.

ANGÉLO. Allons, quelles sont leurs professions et qualités ? Lecoude est votre nom ? Pourquoi ne parlez-vous pas, Lecoude ?

LE BOUFFON. Cela ne lui est pas possible, seigneur; la manche de son esprit est percée au coude.

ANGÉLO. Qui êtes-vous?

LECOUDE. Lui, seigneur? c'est un garçon sommelier, un souteneur de mauvais lieu, au service d'une de ces femmes de mauvaise vie, dont les maisons, à ce qu'on dit, ont été démolies dans les faubourgs; maintenant elle se donne pour tenir une maison de bains, ce qui, je pense, est un fort mauvais lieu encore.

ESCALUS. Comment le savez-vous?

LECOUDE. Seigneur, ma femme, que je déteste[1], à la face du ciel et de votre excellence...

ESCALUS. Qui, votre femme?

LECOUDE. Oui, seigneur, ma femme, qui, grâce à Dieu, est une honnête femme.

ESCALUS. Et c'est pour cela que vous la détestez?

LECOUDE. Oui, seigneur, je déteste et ma femme et moi-même, que la maison en question, si ce n'est pas un mauvais lieu, tant pis pour celle qui la tient, car c'est une maison fort sale.

ESCALUS. Comment savez-vous cela, constable?

LECOUDE. Parbleu, je le sais par ma femme, qui, si elle eût été une femme adonnée à la chair, aurait peut-être été accusée de fornication, d'adultère, et de toutes espèces d'impuretés.

ESCALUS. Par le fait de cette femme?

LECOUDE. Oui, par le fait de madame Laruine; mais elle a craché au visage de l'homme, et lui a tenu tête.

LE BOUFFON. Seigneur, avec la permission de votre excellence, cela n'est pas.

LECOUDE. Prouve-le devant ces mécréants, prouve-le, homme honorable.

ESCALUS, *à Angélo*. Entendez-vous comme il transpose les mots?

LE BOUFFON. Seigneur, sa femme était enceinte lorsqu'elle est entrée chez nous; il lui prit une envie, sauf le respect de votre excellence, de manger des pruneaux cuits. Or, seigneur, nous n'en avions que deux qui alors, et il y a longtemps de cela, étaient placés comme qui dirait dans un plat à dessert, un

[1] Il veut dire que *j'atteste*.

plat pouvant valoir trois pence ; vos excellences ont vu sans doute de ces sortes de plats; ils ne sont pas en porcelaine, mais ce sont néanmoins de fort bons plats.

ESCALUS. Allez toujours, peu importe le plat.

LE BOUFFON. Effectivement, seigneur, cela n'importe pas le moins du monde, vous avez parfaitement raison ; mais venons au fait. Comme je disais donc, madame Lecoude étant enceinte, fort avancée dans sa grossesse, avait envie de manger des pruneaux ; et, comme je le disais, il n'y en avait que deux dans le plat; monsieur Crême-Fouettée ici présent, en propre original, ayant, comme je l'ai dit, mangé le reste, pour lesquels, comme je l'ai dit, il avait payé un prix fort honnête; car, comme vous le savez, monsieur Crême-Fouettée, je n'ai pas pu vous rendre trois pence.

CRÊME-FOUETTÉE. C'est vrai.

LE BOUFFON. Fort bien! vous étiez alors, si vous vous le rappelez, occupé à casser les noyaux des pruneaux susdits.

CRÊME-FOUETTÉE. Effectivement.

LE BOUFFON. Fort bien! je vous disais, si vous vous le rappelez, qu'un tel et un tel ne guériraient jamais de la maladie que vous savez, à moins de s'imposer un régime sévère, comme je vous disais.

CRÊME-FOUETTÉE. Tout cela est vrai.

LE BOUFFON. Fort bien, donc!

ESCALUS. Allons, vous êtes un sot ennuyeux ; arrivez au fait. Qu'a-t-on fait à la femme de Lecoude dont il ait sujet de se plaindre? Venez à ce qu'on lui a fait.

LE BOUFFON. Seigneur, votre excellence ne peut encore en venir là.

ESCALUS. Ce n'est pas non plus mon intention.

LE BOUFFON. Mais, seigneur, vous y viendrez, avec la permission de votre excellence : et, je vous en supplie, seigneur, regardez monsieur Crême-Fouettée, c'est un homme de quatre-vingts livres sterling de revenu, dont le père est mort à la Toussaint; n'est-ce pas, à la Toussaint, monsieur Crême-Fouettée?

CRÊME-FOUETTÉE. La veille de la Toussaint.

LE BOUFFON. Fort bien! en voilà, j'espère, des vérités! Il était donc, comme je disais, seigneur, assis sur une chaise basse; c'était dans la chambre dite *de la grappe de raisins*, que vous préférez à toute autre, n'est-il pas vrai?

CRÊME-FOUETTÉE. Je la préfère, parce que c'est une chambre bien aérée et bonne pour l'hiver.

LE BOUFFON. Fort bien donc ! en voilà, j'espère, des vérités !

ANGÉLO. Cela va durer autant qu'une nuit de Russie, à l'époque de l'année où les nuits y sont les plus longues. Je vais me retirer et vous laisser entendre la cause, espérant que vous y trouverez cause suffisante pour les fustiger tous.

ESCALUS. Je le crois. Salut à votre excellence.

Angélo sort.

ESCALUS, *continuant*. Allons, poursuivez ; qu'a-t-on fait à la femme de Lecoude, encore une fois ?

LE BOUFFON. Une fois, seigneur ? on ne lui a rien fait une fois.

LECOUDE. Je vous en conjure, seigneur, demandez-lui ce que cet homme a fait à ma femme.

LE BOUFFON. Je supplie votre excellence de me le demander.

ESCALUS. Eh bien, qu'est-ce que cet homme lui a fait ?

LE BOUFFON. Je vous en prie, seigneur, regardez le visage de cet homme.—Mon cher monsieur Crême-Fouettée, veuillez regarder son excellence ; c'est dans un but utile. — Votre excellence a-t-elle examiné attentivement son visage ?

ESCALUS. Oui.

LE BOUFFON. Je vous en prie, considérez-le bien.

ESCALUS. C'est bien.

LE BOUFFON. Votre excellence voit-elle dans son visage quelque chose de coupable ?

ESCALUS. Non, certes !

LE BOUFFON. Je suis prêt à jurer sur la Bible que ce qu'il y a de pire en lui, c'est sa figure ; fort bien donc ! si sa figure est ce qu'il y a de pire en lui, comment aurait-il pu faire le moindre tort à la femme du constable ? je le demande à votre excellence.

ESCALUS. Il a raison ; constable ; que dites-vous à cela ?

LECOUDE. D'abord, permettez-moi de vous dire que cette maison est une maison suspecte, ensuite que ce drôle est un drôle suspect, enfin que sa maîtresse est une femme suspecte.

LE BOUFFON. Sur ma parole, seigneur, sa femme est une personne plus suspecte qu'aucun de nous.

LECOUDE. Valet, tu mens; tu mens, valet maudit : le temps est encore à venir où elle ait jamais été suspectée avec homme, femme ou enfant quelconque.

LE BOUFFON. Seigneur, elle a été suspectée avec lui avant qu'il l'épousât.

ESCALUS. Qui dit vrai ici, du constable ou du vaurien?

LECOUDE. O mécréant! ô valet! ô cannibale pervers! Moi, suspecté avec elle avant de l'épouser! Si jamais j'ai été suspecté avec elle ou elle avec moi, je veux ne plus être aux yeux de votre excellence l'humble constable du duc. Prouve ton dire, cannibale pervers, ou je t'intente une action en voies de fait.

ESCALUS. S'il vous donnait un coup de poing, vous pourriez aussi lui intenter une action en calomnie.

LECOUDE. Parbleu, je remercie votre excellence de cet avis. Que votre excellence veut-elle que je fasse de ce mécréant?

ESCALUS. A vrai dire, constable, comme il y a en lui des méfaits que vous ne seriez pas fâché de découvrir si vous le pouviez, qu'il continue à vivre ainsi que par le passé, jusqu'à ce que vous ayez constaté en quoi ces méfaits consistent.

LECOUDE. Parbleu, je remercie votre excellence. — Tu vois maintenant, coquin, ce que tu t'es attiré; tu es condamné à continuer, valet, à continuer.

ESCALUS, *à Crême-Fouettée*. Où êtes-vous né, l'ami?

CRÊME-FOUETTÉE. Ici, à Vienne, seigneur.

ESCALUS. Jouissez-vous d'un revenu de quatre-vingts livres sterling?

CRÊME-FOUETTÉE. Oui, seigneur, avec la permission de votre excellence.

ESCALUS. C'est bien! (*Au Bouffon.*) Vous, quel est votre état?

LE BOUFFON. Je suis garcon sommelier, le garçon sommelier d'une pauvre veuve.

ESCALUS. Le nom de votre maîtresse?

LE BOUFFON. Madame Laruine.

ESCALUS. A-t-elle eu plus d'un mari?

LE BOUFFON. Neuf, seigneur; Lâruine a été le dernier.

ESCALUS. Neuf!... Approchez, monsieur Crême-Fouettée; monsieur Crême-Fouettée, je ne vous conseille pas d'avoir des

liaisons avec des garçons sommeliers : ils vous soutireront, monsieur Crême-Fouettée, et vous les ferez pendre : partez, et que je n'entende plus parler de vous.

CRÊME-FOUETTÉE. Je remercie votre excellence ; pour ma part, je ne suis jamais entré dans une taverne sans qu'on m'y ait soutiré.

ESCALUS. C'est bien ; en voilà assez, monsieur Crême-Fouettée ; adieu.

Crême-Fouettée sort.

ESCALUS, *continuant*. Approchez, monsieur le sommelier ; comment vous nommez-vous, monsieur le sommelier ?

LE BOUFFON. Pompée.

ESCALUS. Quel autre nom avez-vous encore ?

LE BOUFFON. L'Echine.

ESCALUS. Vous en avez une des plus vastes, de sorte que, dans le sens le plus bestial, vous êtes Pompée le Grand. Pompée, mon ami, vous n'êtes guère qu'un entremetteur, quelque couleur que vous donniez à la chose, en vous faisant passer pour sommelier. N'est-il pas vrai ? allons, dites la vérité ; vous ne vous en trouverez pas plus mal.

LE BOUFFON. A vrai dire, seigneur, je suis un pauvre diable qui fait ce qu'il peut pour vivre.

ESCALUS. Et vous prétendez vivre d'un pareil métier, Pompée ? qu'en pensez-vous, Pompée ? Est-ce un métier légal ?

LE BOUFFON. Oui, seigneur, si la loi voulait le permettre.

ESCALUS. Mais la loi ne le permet pas, Pompée, et il ne sera pas permis à Vienne.

LE BOUFFON. Est-ce que votre excellence prétend châtrer et chaponner toute la jeunesse de la ville ?

ESCALUS. Non, Pompée.

LE BOUFFON. En ce cas, seigneur, dans mon humble opinion, elle continuera à pécher par là : si votre excellence veut prendre des mesures contre les prostituées et les débauchés, elle n'aura rien à craindre des entremetteurs.

ESCALUS. De jolies mesures sont déjà en vigueur, je puis vous l'assurer : il ne s'agit de rien moins que de décapitation et de pendaison.

LE BOUFFON. Si vous décapitez et pendez pendant dix ans seulement ceux qui pêchent dans ce sens-là, il y aura disette de têtes, et vous serez obligé d'y pourvoir. Que cette loi reste

en vigueur dans Vienne pendant dix ans, et je veux prendre à bail la plus belle maison de la ville, à raison de trois pence par travée : si vous vivez assez pour être témoin de ces choses-là, dites que Pompée vous les a prédites.

ESCALUS. Je vous remercie, mon brave Pompée ; et pour reconnaître votre prophétie, écoutez ce que j'ai à vous dire. Gardez-vous de reparaître devant moi pour un motif de plainte quelconque ; tâchez aussi d'élire un autre domicile que celui que vous avez maintenant ; autrement, Pompée, je vous poursuivrai jusque sous vos tentes, et me montrerai à votre égard un César redoutable ; pour parler sans métaphore, Pompée, je vous ferai fustiger ; pour cette fois, Pompée, portez-vous bien.

LE BOUFFON. Je remercie votre excellence de son bon conseil ; quant à savoir si je le suivrai, la chair et la fortune en décideront.

Me fustiger? non, non ; un stupide manant
Peut fustiger sa haridelle ;
Jamais semblable bagatelle
N'éloigna de sa voie un cœur ferme et vaillant.

Il sort.

ESCALUS. Approchez, monsieur Lecoude ; venez ici, monsieur le constable : combien y a-t-il de temps que vous occupez cet emploi ?

LECOUDE. Sept ans et demi, seigneur.

ESCALUS. A voir l'aplomb que vous mettez dans l'exercice de vos fonctions, j'avais deviné que vous n'y étiez pas novice : vous dites sept ans entiers ?

LECOUDE. Et demi, seigneur.

ESCALUS. Hélas ! il a dû vous en coûter bien des fatigues et des peines ! on a tort de vous imposer si longtemps ce service ; votre quartier ne contient-il pas un nombre suffisant d'hommes aptes à remplir ces fonctions ?

LECOUDE. A vrai dire, seigneur, il en est peu qui aient ce genre de talent : ceux qu'on a choisis pour cela s'empressent de me choisir à leur tour pour les remplacer ; cela me vaut quelque argent, et je fais le service de tout le monde.

ESCALUS. Écoutez ; apportez-moi les noms de six ou sept des plus capables de votre paroisse.

LECOUDE. Chez votre excellence, seigneur ?

ESCALUS. Chez moi : adieu.

Lecoude sort.

ESCALUS, *au Juge*. Quelle heure pensez-vous qu'il soit?

LE JUGE. Onze heures, seigneur.

ESCALUS. Je vous invite à venir dîner chez moi.

LE JUGE. Je vous remercie humblement.

ESCALUS. La mort de Claudio m'afflige; mais la chose est sans remède.

LE JUGE. Le seigneur Angélo est sévère.

ESCALUS. C'est une sévérité nécessaire : la clémence trop fréquente n'est plus clémence ; le pardon d'une première faute en enfante une seconde : et pourtant, — pauvre Claudio! — il n'y a pas de remède. Venez, monsieur.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une autre pièce dans la maison d'Angélo.

Entrent LE PRÉVOT et UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Il est occupé à entendre une cause; il ne tardera pas à venir; je vais vous annoncer.

LE PRÉVÔT. Faites, je vous prie.

Le Domestique sort.

LE PRÉVÔT, *continuant*. Je saurai quelle est sa volonté définitive; peut-être se laissera-t-il fléchir : hélas! le crime de ce malheureux est, pour ainsi dire, un crime en songe! C'est un vice plus ou moins inhérent à toutes les conditions, à tous les âges ; faut-il, lui, qu'il meure pour cela?

Entre ANGÉLO.

ANGÉLO. Eh bien, prévôt, que me voulez-vous?

LE PRÉVÔT. Votre volonté est-elle que Claudio meure demain?

ANGÉLO. Ne vous ai-je pas dit que oui? N'en avez-vous pas reçu l'ordre? pourquoi le demander de nouveau?

LE PRÉVÔT. Dans la crainte qu'il ne fût trop précipité. Avec votre permission, j'ai vu souvent, après l'exécution, la justice se repentir de son arrêt.

ANGÉLO. Allez, cela me regarde : faites votre devoir, ou donnez votre démission ; on se passera de vous.

LE PRÉVÔT. Je demande pardon à votre excellence. — Que faut-il faire, seigneur, de la gémissante Juliette? Elle est bien près de son terme.

ANGÉLO. Qu'on la conduise dans quelque lieu plus convenable ; et cela promptement.

Rentre LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. La sœur du condamné demande à vous parler.

ANGÉLO. Il a donc une sœur ?

LE PRÉVÔT. Oui seigneur ; c'est une jeune fille vertueuse, sur le point de se faire religieuse, si elle ne l'est déjà.

ANGÉLO. Fort bien ; qu'elle entre.

Le Domestique sort.

ANGÉLO, *continuant.* Vous, veillez à ce que la pécheresse soit transférée ailleurs ; qu'elle ait le nécessaire, sans prodigalité : des ordres seront donnés à cet effet.

Entrent LUCIO et ISABELLE.

LE PRÉVÔT, *faisant quelques pas pour se retirer.* Je prends congé de votre excellence.

ANGÉLO. Restez encore un moment. (*A Isabelle.*) Vous êtes la bienvenue : quel motif vous amène ?

ISABELLE. J'ai une grâce à implorer de votre excellence, si elle veut bien avoir la bonté de m'entendre.

ANGÉLO. Voyons ; quelle est votre requête ?

ISABELLE. Il est un vice que sur tous autres j'abhorre, et souhaite voir tomber sous le coup de la justice, un vice en faveur duquel je ne plaiderais pas si je n'y étais obligée, dont je ne prendrais pas la défense si je n'étais partagée entre deux impulsions contraires.

ANGÉLO. Eh bien, venons au fait.

ISABELLE. J'ai un frère qui est condamné à mort. Je vous en conjure, que ce soit sa faute que l'on condamne, et non mon frère.

LE PRÉVÔT, *à part.* Que le ciel t'accorde le don de l'émouvoir !

ANGÉLO. Condamner la faute, et non le coupable ! Mais tous les crimes sont condamnés avant leur accomplissement : de quoi serviraient mes fonctions, si elles consistaient à signaler les fautes que punit la loi, en laissant impunis leurs auteurs ?

ISABELLE. O loi juste, mais sévère ! je n'ai donc plus de frère ! Le ciel conserve votre excellence !

Elle fait quelques pas pour se retirer.

LUCIO, *s'approchant d'elle.* N'abandonnez pas ainsi la partie ; suppliez-le de nouveau ; agenouillez-vous devant lui ; suspendez-vous à sa toge ; vous êtes trop froide : si vous aviez envie d'une épingle, vous ne la demanderiez pas avec plus de froideur : parlez-lui encore, vous dis-je.

ISABELLE. Faut-il donc qu'il meure ?

ANGÉLO. Jeune fille, il n'y a pas de remède.

ISABELLE. Il y en a ; je crois que vous pouvez lui pardonner sans que votre merci afflige ni le ciel ni les hommes.

ANGÉLO. Je ne le veux pas.

ISABELLE. Mais le pourriez-vous, si vous le vouliez ?

ANGÉLO. Écoutez ; ce que je ne veux pas, je ne le puis pas.

ISABELLE. Mais le pourriez-vous sans nuire à qui que ce fût au monde, si votre cœur était touché de la même pitié que le mien ressent pour lui ?

ANGÉLO. Son arrêt est prononcé ; il est trop tard !

LUCIO, *bas, à Isabelle.* Vous êtes trop froide.

ISABELLE. Trop tard ? non sans doute ; moi, quand j'ai prononcé une parole, je puis revenir sur ce que j'ai dit. Croyez-moi, la splendeur qui entoure les grands, la couronne du monarque, le glaive de la justice, le bâton du maréchal, la toge du magistrat, rien de tout cela ne leur sied aussi bien que la clémence. Si mon frère eût été à votre place et vous à la sienne, vous eussiez failli comme lui ; mais il n'eût pas été aussi inflexible que vous.

ANGÉLO. Retirez-vous, je vous prie.

ISABELLE. Plût au ciel que j'eusse votre pouvoir et que vous fussiez Isabelle ! les choses se passeraient-elles ainsi ? non, je comprendrais ce que c'est que d'être juge, et ce que c'est que d'être prisonnier.

LUCIO, *bas, à Isabelle.* Oui, attaquez sa sensibilité ; c'est la bonne veine.

ANGÉLO. Votre frère est condamné sans retour par la loi, et vous perdez vos paroles.

ISABELLE. Hélas ! hélas ! il fut un temps où tout le genre humain était aussi condamné, et celui qui aurait pu justement se prévaloir de cette condamnation y trouva un remède. Que deviendriez-vous, si lui, qui est le juge suprême, vous jugeait selon vos mérites ? Oh ! pensez à cela, et vous vous sentirez un homme nouveau, et la miséricorde parlera par votre bouche.

ANGÉLO. Résignez-vous, jeune fille ; ce n'est pas moi, mais la loi, qui condamne votre frère ; fût-il mon parent, mon frère ou mon fils, il en serait de même à son égard. — Il faut qu'il meure demain.

ISABELLE. Demain ? oh ! cela est bien subit ! épargnez-le ; il n'est pas préparé à mourir ! Les volatiles même destinées à nos tables, nous les tuons dans leur saison ; aurons-nous pour le ciel moins d'attention que pour nous-mêmes et nos grossiers besoins ? Mon clément seigneur, réfléchissez-y. Qui, jusqu'à ce jour, a-t-on mis à mort pour ce crime ? Et pourtant il est grand le nombre de ceux qui l'ont commis !

LUCIO, *bas, à Isabelle.* Bon ; bien parlé.

ANGÉLO. Bien qu'elle ait sommeillé, la loi n'était pas morte : tant de coupables n'auraient pas osé commettre ce crime, si le premier qui enfreignit la loi en avait porté la peine. Maintenant la loi est éveillée ; elle connaît des délits qui se commettent ; son prophétique regard voit comme dans un magique cristal [1] les crimes à venir, tant ceux qui existent déjà que ceux que la tolérance a nouvellement engendrés, et qui, couvés maintenant, doivent naître plus tard ; elle a résolu que ces crimes n'en procréeraient point d'autres, mais finiraient avec leurs auteurs.

ISABELLE. Toutefois montrez quelque pitié.

ANGÉLO. J'en montre surtout en faisant justice, car alors j'ai pitié d'hommes que je ne connais pas, et qu'un crime pardonné rendrait plus tard coupables ; et je rends service à celui qui, expiant par sa mort son action criminelle, ne vivra pas pour en commettre une autre. Résignez-vous ; votre frère mourra demain ; il le faut.

ISABELLE. Ainsi vous êtes le premier qui appliquiez la loi, et lui le premier qu'elle frappe. Oh ! il est beau d'avoir la force d'un géant, mais c'est tyrannie que d'en user comme un géant.

LUCIO, *bas, à Isabelle.* Voilà qui est bien dit.

ISABELLE. Si les hommes en place pouvaient tonner comme Jupiter lui-même, Jupiter n'aurait point de repos, car il n'est pas de fonctionnaire subalterne qui ne voulût dans son ciel

[1] Parmi les nombreux moyens de découvrir l'avenir mis en usage par les sorciers du moyen âge, il y en avait un qui consistait à regarder dans un cristal ou verre de couleur.

faire usage de la foudre; ce serait un tonnerre perpétuel. Ciel miséricordieux! tes carreaux redoutables frappent le chêne noueux et altier plus souvent que l'humble myrte; mais l'homme, oh! l'homme orgueilleux, investi d'une autorité d'un jour, lui qui n'ignore rien tant que ce dont il est le plus assuré, sa fragile existence, l'homme, ce nain grotesque et colère, fait à la face du ciel des actes d'une absurde folie, qui font pleurer les anges, et dont, s'ils avaient notre malignité perverse, ils riraient jusqu'à en oublier leur immortalité.

LUCIO, *bas, à Isabelle.* Continuez, continuez; il va se laisser fléchir; je le vois déjà venir.

LE PRÉVÔT, *à part.* Fasse le ciel qu'elle le persuade!

ISABELLE. Nous ne pouvons peser notre frère dans la même balance que nous : il est permis aux grands de se moquer des saints : ce qui est en eux une marque d'esprit est dans le vulgaire une abominable profanation!

LUCIO, *bas, à Isabelle.* Vous avez raison; appuyez encore sur cette corde-là.

ISABELLE. Ce qui n'est dans le capitaine qu'une parole de colère est un blasphème dans le soldat.

LUCIO, *bas, à Isabelle.* Où avez-vous appris tout cela? Parlez encore dans ce sens.

ANGÉLO. Pourquoi me dites-vous ces choses?

ISABELLE. Parce que l'autorité, bien qu'elle puisse errer comme tout le monde, a néanmoins en elle un remède qui cicatrise les plaies du vice. Descendez en vous-même; frappez votre poitrine, interrogez votre cœur, demandez-lui s'il ne connaît rien dans lui qui ressemble à la faute de mon frère; s'il confesse une culpabilité naturelle du même genre, dès lors qu'il ne place pas sur vos lèvres une seule parole hostile à la vie de mon frère.

ANGÉLO, *à part.* Il y a dans ses paroles une logique qui émeut ma raison. (*A Isabelle.*) Adieu.

Il fait quelques pas pour s'éloigner.

ISABELLE. Clément seigneur, veuillez vous retourner.

ANGÉLO. Je réfléchirai; revenez demain.

ISABELLE. Écoutez de quel prix je veux vous payer.

ANGÉLO. Comment, me payer?

ISABELLE. Oui, par des dons que le ciel partagera avec vous.

LUCIO, *bas, à Isabelle.* A la bonne heure ; autrement vous auriez tout gâté.

ISABELLE. Ce que je vous promets, ce ne sont pas des sacs d'or de bon aloi, des pierreries plus ou moins précieuses, selon la valeur que le caprice leur donne ; mais des prières ferventes qui s'élèveront vers le ciel et y pénétreront avant le lever de l'aurore ; des prières exhalées par des âmes sauvées des contagions du monde, par des vierges consacrées au jeûne, et qui ont dit adieu aux choses de la terre.

ANGÉLO. Eh bien , revenez me voir demain.

LUCIO, *bas, à Isabelle.* Allons, vous vous en êtes bien acquittée ; partons.

ISABELLE. Que le ciel veille sur votre excellence !

ANGÉLO, *à part.* Ainsi soit-il ! car déjà la tentation me fait entrer dans une voie opposée à celle de la prière.

ISABELLE. A quelle heure demain viendrai-je retrouver votre excellence ?

ANGÉLO. A l'heure qu'il vous plaira avant midi.

ISABELLE. Dieu vous garde, seigneur.

Lucio, Isabelle et le Prévôt sortent.

ANGÉLO, *seul.* Dieu me garde de toi et même de ta vertu ! Que veut dire ceci ? que veut dire ceci ? est-ce sa faute ou la mienne ? qui est le plus coupable de la tentatrice ou de celui qui est tenté ? Ah ! ce n'est pas elle ; et puis elle ne cherche pas à me tenter ; c'est moi qui, exposé au soleil à côté de la violette, exhale, non les parfums de la fleur, mais l'infection du cadavre, et chez qui une bienfaisante chaleur n'enfante que la corruption. Se peut-il que la modestie dans la femme séduise plus nos sens que ne le ferait sa légèreté ? Quand nous avons tant de terrain en friche, irons-nous raser ce sanctuaire pour y planter nos vices? O honte ! ô ignominie ! que fais-tu ? et qui es-tu , Angélo? La convoiterais-tu criminellement pour ces qualités mêmes qui la rendent vertueuse ? Oh ! que son frère vive ! les voleurs ont le droit d'exercer leurs brigandages, quand les juges eux-mêmes volent dans l'ombre. Quoi donc ! l'aimerais-je déjà, que je désire l'entendre de nouveau et me repaître de ses regards ? Est-ce un rêve ? O tentateur ! ennemi rusé, qui, pour faire tomber un saint dans tes piéges, te sers d'une sainte comme d'appât ! La plus dangereuse des tentations est celle qui nous entraîne au péché par l'attrait de la vertu ; jamais la courtisane, armée de sa double puissance, l'art et la

nature, n'a pu une seule fois émouvoir mes sens; mais cette fille vertueuse m'a complétement subjugué. Jusque aujourd'hui l'amour, dans les hommes, n'avait excité que mon sourire et mon étonnement.

Il sort.

SCÈNE III.

Une salle dans une prison.

Entrent LE DUC, en costume de moine, et LE PRÉVOT.

LE DUC. Salut, prévôt; car c'est votre titre, je crois?

LE PRÉVÔT. Je suis le prévôt; que désirez-vous, bon père?

LE DUC. Mu par la charité et la sainte vocation de mon ordre, je viens visiter les affligés de cette prison; permettez que je les voie, comme l'usage m'y autorise, et veuillez me faire connaître la nature de leurs crimes, afin de me guider dans l'exercice de mon ministère.

LE PRÉVÔT. J'en ferais volontiers davantage, s'il en était besoin.

Entre JULIETTE.

LE PRÉVÔT, *continuant.* Tenez, voici une de mes prisonnières, une jeune fille qui, tombant dans les flammes de sa jeunesse, y a brûlé sa réputation; elle est enceinte, et son complice est condamné, jeune homme plus apte à commettre un second délit du même genre qu'à mourir pour celui-ci.

LE DUC. Quand doit-il mourir?

LE PRÉVÔT. Demain, je pense. (*A Juliette.*) Je me suis occupé de vous; attendez un peu, et l'on vous conduira à votre nouvelle demeure.

LE DUC. Vous repentez-vous, jeune fille, du péché que vous portez?

JULIETTE. Je m'en repens, et j'en supporte la honte avec résignation.

LE DUC. Je vais vous apprendre le moyen d'interroger votre conscience, et de connaître si votre repentir est solide ou sans consistance.

JULIETTE. Je l'apprendrai volontiers.

LE DUC. Aimez-vous l'homme qui a causé votre malheur?

JULIETTE. Oui, comme j'aime la femme qui a causé le sien.

LE DUC. Ainsi donc entre vous le crime a été mutuel?

JULIETTE. Mutuel.

LE DUC. Cela étant, vous avez péché plus gravement que lui.

JULIETTE. Je le confesse, et je me repens, mon père.

LE DUC. Vous avez raison, ma fille; mais craignez de ne vous repentir que d'une chose, c'est que le péché vous ait conduite à cette ignominie; or, c'est là une douleur qui a pour objet nous-mêmes, et non le ciel, et qui montre que nous ménageons le ciel, non parce que nous l'aimons, mais parce que nous le craignons.

JULIETTE. Je me repens de ma faute parce que c'est un péché, et j'en porte la honte avec joie.

LE DUC. Restez dans ces sentiments. On me dit que votre complice doit mourir demain : je vais lui offrir mes secours spirituels. Que la grâce soit avec vous. *Benedicite.*

Il sort.

JULIETTE. Il doit mourir demain! O fatale clémence qui me laisse la vie, dont le bienfait n'est qu'une longue agonie!

LE PRÉVÔT. Je le plains.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Un appartement dans la maison d'Angélo.

Entre ANGÉLO.

ANGÉLO. Quand je veux penser et prier, mes pensées et mes prières s'égarent d'objet en objet; le ciel n'obtient de moi que des paroles vides, pendant que mon imagination, inattentive aux mots que prononce ma bouche, s'occupe exclusivement d'Isabelle; le ciel est sur mes lèvres, qui articulent machinalement son nom; mais dans mon cœur règne et grandit ma passion coupable; les affaires publiques, autrefois l'objet de ma sollicitude, sont pour moi comme un livre excellent, qui à force d'être relu devient fastidieux et insupportable; la gravité qui faisait mon orgueil, — que nul témoin ne m'entende, — je l'échangerais avec bénéfice contre la plume légère, vain jouet du caprice de l'air. O dignité! ô pompe extérieure! votre enveloppe commande le respect des sots, et enchaîne les sages à votre faux semblant; mais la chair est toujours la chair, et nous avons beau écrire le mot sur les cornes de Lucifer, il n'en a pas pour cela plus de droits à ce titre.

Entre UN DOMESTIQUE.

ANGÉLO. Eh bien, qui est là?

LE DOMESTIQUE. Une religieuse nommée Isabelle demande à vous parler.

ANGÉLO. Faites-la entrer.

Le Domestique sort.

ANGÉLO. O ciel! pourquoi tout mon sang se retire-t-il vers mon cœur, en sorte que, rendu lui-même impuissant, il prive toutes mes autres facultés de l'aptitude nécessaire ? Ainsi fait la foule stupide à l'égard d'un homme évanoui; ils viennent tous à son aide, et interceptent l'air qui le rappellerait à la vie : ainsi la multitude, quittant ses occupations, se rue en la présence d'un monarque chéri, et son obséquieuse tendresse l'accable sans discernement de manifestations importunes.

Entre ISABELLE.

ANGÉLO. Eh bien, jeune fille?

ISABELLE. Je viens savoir vos intentions.

ANGÉLO. J'aimerais mieux que vous les connussiez, que de vous voir me les demander : votre frère ne peut vivre.

ISABELLE. En est-il ainsi ? — Que le ciel garde votre excellence.

Elle va pour sortir.

ANGÉLO. Et néanmoins il pourrait vivre quelque temps encore, et même aussi longtemps que vous ou moi; et pourtant il faut qu'il meure.

ISABELLE. Par vôtre arrêt?

ANGÉLO. Oui.

ISABELLE. Dites-moi quand, afin que durant l'intervalle, quel qu'il soit, qu'il lui reste à vivre, il puisse se préparer à mourir avec courage.

ANGÉLO. Ah! anathème à ces vices obscènes !... Autant vaudrait pardonner à celui qui a privé la société d'un homme déjà formé, qu'épargner ces voluptueux insolents, qui frappent l'image du Créateur en types prohibés. Le crime n'est pas plus grand de détruire une vie légitimement créée, que de créer par des voies défendues une vie illégitime.

ISABELLE. Cela est écrit dans le ciel, mais non sur la terre.

ANGÉLO. Croyez-vous? En ce cas, je vais sur-le-champ vous poser une question : Que préféreriez-vous, de voir mourir votre

frère en exécution de la plus juste des lois, ou, pour le racheter, d'abandonner votre personne à d'impudiques voluptés, comme celle que votre frère a déshonorée ?

ISABELLE. Croyez-moi, seigneur, je sacrifierais plus volontiers mon corps que mon âme.

ANGÉLO. Il n'est pas question de votre âme ; nos péchés involontaires servent plutôt à faire nombre, qu'ils ne sont mis à notre charge.

ISABELLE. Comment dites-vous ?

ANGÉLO. Je ne l'affirmerais pas, car je pourrais réfuter ce que je dis ; répondez à ceci : moi, aujourd'hui l'organe de la loi, j'ai prononcé contre votre frère une sentence de mort ; n'y aurait-il pas charité à pécher pour sauver la vie de ce frère ?

ISABELLE. Veuillez commettre ce péché, et j'en prends les risques sur mon âme ; ce ne sera pas un péché, mais un acte de charité.

ANGÉLO. Si vous le commettiez aux risques de votre âme, ce péché serait balancé par la charité.

ISABELLE. S'il y a péché de ma part à demander sa vie, ô ciel ! que j'en porte la peine ! s'il y a péché de votre part à m'accorder ma demande, chaque jour, dans ma prière du matin, je l'ajouterai à mes autres fautes, afin d'en décharger votre conscience.

ANGÉLO. Écoutez-moi : votre pensée ne suit pas la mienne ; ou c'est ignorance de votre part, ou cette ignorance est affectée, ce qui ne serait pas bien.

ISABELLE. Je suis ignorante, sans doute, et il n'y a en moi aucun bien ; je reconnais humblement mon insuffisance.

ANGÉLO. La sagesse n'apparaît jamais avec plus d'éclat que lorsqu'elle-même s'accuse : sous un masque noir l'œil devine une beauté dix fois plus ravissante que le plus beau visage contemplé sans voile. — Mais suivez-moi bien : pour me faire comprendre, je vais parler plus clairement : Votre frère doit mourir.

ISABELLE. Oui.

ANGÉLO. Et son crime devant la loi est passible de cette peine.

ISABELLE. Il est vrai.

ANGÉLO. Supposez que vous n'ayez d'autre moyen de sauver sa vie que celui-ci, — non que j'approuve ce moyen ou tout autre, je ne parle que par supposition ; — supposez que vous, sa

sœur, voyant votre possession désirée par un homme qui par son crédit auprès du juge, ou par sa place éminente, pourrait arracher votre frère à l'étreinte toute-puissante de la loi ; supposez, dis-je, qu'il ne vous reste aucun moyen terrestre de le sauver, et que vous soyez dans l'alternative ou de prostituer les trésors de votre personne à l'individu en question, ou de voir périr votre frère, — que feriez-vous?

ISABELLE. Je ferais pour mon frère ce que je ferais pour moi-même : or, moi, si j'étais condamnée à subir la peine capitale, je porterais l'impression des coups de fouet comme des rubis au doigt, et dépouillant mes vêtements, je me préparerais à reposer dans la mort comme dans un lit après lequel j'aurais long-temps soupiré, avant de livrer ma personne au déshonneur.

ANGÉLO. Votre frère mourra donc ?

ISABELLE. Et ce sera le meilleur parti. Mieux vaut que le frère subisse une mort passagère que si la sœur, pour le racheter, mourait éternellement.

ANGÉLO. Ne seriez-vous pas alors aussi cruelle que l'arrêt que vous attaquiez tout à l'heure?

ISABELLE. Une rançon ignominieuse et un pardon gratuit sont choses bien différentes ; une légitime merci n'a rien de commun avec une honteuse rédemption.

ANGÉLO. Vous paraissiez tout à l'heure faire de la loi un tyran, et regarder la faute de votre frère plutôt comme une bagatelle que comme un vice.

ISABELLE. Oh ! pardonnez-moi, seigneur ; il arrive souvent que pour obtenir ce que nous désirons, nous disons ce que nous ne pensons pas ; j'ai semblé excuser ce que je hais, dans l'intérêt de ce que j'aime.

ANGÉLO. Nous sommes tous fragiles.

ISABELLE. Oui ; et mon frère n'aurait mérité la mort qu'autant qu'il serait le seul entre tous qui eût payé tribut à cette commune faiblesse.

ANGÉLO. Et les femmes aussi sont fragiles.

ISABELLE. Oui, comme les glaces où elles se mirent, et qui se brisent aussi facilement qu'elles reproduisent notre image. Les femmes, — le ciel leur soit en aide ! — les hommes corrompent leur nature en abusant de leur faiblesse. Ah ! appelez-nous dix fois fragiles, car nous sommes frêles comme notre constitution et crédules aux impressions fausses.

ANGÉLO. Je le crois sans peine, et je suppose que nous autres hommes nous ne sommes pas tellement forts que nous ne puissions être ébranlés par les passions. Le témoignage que vous venez de rendre à votre sexe me donne plus de hardiesse. Je vous prends par vos propres paroles : soyez ce que vous êtes, soyez femme ; si vous êtes plus, vous n'êtes pas femme ; si vous l'êtes, comme l'indique tout votre extérieur, prouvez-le maintenant en revêtant la livrée de votre sexe.

ISABELLE. Je n'ai qu'un seul langage ; mon clément seigneur, veuillez, je vous en conjure, me parler comme vous faisiez d'abord.

ANGÉLO. Je vous le dis sans détour, je vous aime.

ISABELLE. Mon frère a aimé Juliette, et vous me dites que pour ce fait il mourra.

ANGÉLO. Il ne mourra pas, Isabelle, si vous consentez à m'aimer.

ISABELLE. Je sais que pour nous sonder, votre vertu se donne des airs de vices qu'elle n'a pas.

ANGÉLO. Sur mon honneur, croyez-moi, mes paroles expriment ma pensée.

ISABELLE. Oh ! il y a peu d'honneur pour vous a être cru sur parole. O pernicieux dessein ! hypocrisie ! hypocrisie ! Je te démasquerai, Angélo, sois-en sûr ; signe-moi sur-le-champ la grâce de mon frère, ou je vais à haute voix faire connaître à tous quel homme tu es.

ANGÉLO. Et qui te croira, Isabelle ? mon nom sans tache, l'austérité de ma vie, mon témoignage opposé au tien, et le rang que j'occupe dans l'état, prévaudront à un tel point sur ton accusation, que ta voix sera étouffée et qu'on te taxera de calomnie. Le premier pas est fait, et maintenant je lâche les rênes à mes appétits sensuels. Résous-toi à satisfaire mes désirs violents ; mets de côté tout scrupule, toute cette fausse pudeur qui répudie ce qu'elle convoite ; rachète ton frère en me livrant ta personne : autrement, non-seulement il subira la mort, mais ta résistance ajoutera à son supplice les tortures d'une longue agonie. Réponds-moi demain, ou, j'en jure par l'affection qui domine en moi toutes les autres, il trouvera en moi un tyran : quant à toi, dis ce que tu voudras, mes mensonges prévaudront sur tes vérités.

Il sort.

ISABELLE. A qui porter plainte ? si je racontais cela,

qui me croirait? O mortels redoutables, que ceux dont la bouche a le double privilége de condamner ou d'absoudre! Soumettant la loi à leur caprice, faisant servir indifféremment, et selon l'occurrence, le bien et le mal à la satisfaction de leurs appétits! J'irai trouver mon frère; quoiqu'il ait failli par l'instigation des sens, toutefois il y a en lui un tel fonds d'honneur, qu'eût-il vingt têtes à sacrifier sur vingt billots sanglants, il les donnerait toutes plutôt que de souffrir que sa sœur prostituât sa personne à une si abominable souillure. Isabelle, vis chaste, et que ton frère meure: la chasteté doit nous être plus chère qu'un frère. Je lui ferai connaître la proposition d'Angélo, et le préparerai à la mort, pour assurer le repos de son âme.

Elle sort.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

L'intérieur d'une prison.

Entrent LE DUC, CLAUDIO et LE PRÉVOT.

LE DUC. Ainsi vous espérez obtenir votre pardon du seigneur Angélo?

CLAUDIO. L'espérance est le seul soulagement des malheureux: j'ai l'espoir de vivre, et suis préparé à mourir.

LE DUC. Attendez-vous avec certitude à mourir; la vie ou la mort vous en paraîtront plus douces. Raisonnez ainsi avec la vie: « si je te perds, je perds une chose dont il n'y a que les insensés qui fassent cas: tu es un souffle soumis à toutes les influences de l'atmosphère, et qu'affecte à chaque instant la demeure que tu habites; tu es le jouet insensé de la mort: car tu cherches à l'éviter par la fuite, et néanmoins tu ne cesses de courir au-devant d'elle; tu n'as rien de noble: car toutes les jouissances que tu donnes proviennent des sources les plus impures; tu es loin d'être vaillante, car tu redoutes le faible dard du plus chétif reptile; ton repos le plus doux est le sommeil, et tu le provoques fréquemment; et cependant tu es assez stupide pour craindre la mort, qui n'est qu'un sommeil.

Tu n'es pas toi-même : car ta substance se compose de milliers d'éléments issus de la poussière ; tu n'es pas heureuse : car ce que tu n'as pas, tu t'efforces de l'avoir, et ce que tu as, tu l'oublies ; tu n'as rien de fixe : car, pareil à la lune, tu changes sans cesse ; si tu es riche, tu n'en es pas moins pauvre ; car, pareil au mulet courbé sous le poids des lingots, tu portes le fardeau de tes richesses pendant une journée de marche, et la mort te décharge ; tu n'as point d'amis : car les fils de tes entrailles, qui t'appellent père, et que tes reins ont engendrés, maudissent la goutte, la fièvre et le catarrhe, de ne pas t'enlever plus tôt ; tu n'as ni jeunesse ni vieillesse, mais je ne sais quoi qui tient de l'une et de l'autre, sorte de sommeil d'après dîner : car tout le temps de ton heureuse jeunesse est une vieillesse anticipée, et se passe à mendier l'or du vieillard cacochyme ; et quand tu es vieil et riche, tu n'as plus ni chaleur, ni affection, ni vigueur, ni beauté, pour rendre ta richesse agréable. » Qu'y a-t-il donc dans ce qu'on appelle la vie ? et encore dans cette vie sont recelées des milliers de morts : et pourtant nous craignons la mort, qui passe son niveau sur toutes ces inconséquences.

CLAUDIO. Je vous remercie humblement. Je vois qu'en demandant à vivre, je demande à mourir, et qu'en cherchant la mort, je trouverai la vie : qu'elle vienne.

Entre ISABELLE.

ISABELLE. Holà ! paix ici, grâce et vertueuse compagnie !

LE PRÉVÔT. Qui est là ? Entrez : votre souhait mérite qu'on vous accueille.

LE DUC, *à Claudio.* Jeune homme, je reviendrai bientôt vous voir.

CLAUDIO. Mon vénérable père, je vous rends grâces.

ISABELLE. J'ai deux mots à dire à Claudio.

LE PRÉVÔT. Soyez la bienvenue. Claudio, voici votre sœur.

LE DUC. Prévôt, un mot, je vous prie.

LE PRÉVÔT. Cent, si vous voulez.

LE DUC, *le prenant à part.* Veuillez me mettre à même de les entendre sans être vu.

Le Duc et le Prévôt sortent.

CLAUDIO. Eh bien, ma sœur, quelle consolation m'apportes-tu ?

ISABELLE. Une consolation comme elles le sont toutes, fort

bonne, en vérité. Le seigneur Angélo ayant certaines affaires à traiter au ciel, a fait choix de toi pour son ambassadeur et son résident perpétuel. Dépêche-toi donc de faire tes préparatifs : tu pars demain [1].

CLAUDIO. N'y a-t-il aucun remède ?

ISABELLE. Aucun, si ce n'est un remède semblable à celui qui consisterait à sauver la tête en coupant le cœur en deux.

CLAUDIO. Mais y en a-t-il un quelconque ?

ISABELLE. Oui, mon frère ; tu peux vivre : il y a dans ton juge une infernale merci qui, si tu l'implores, te laissera la vie, mais en t'enchaînant jusqu'à la mort.

CLAUDIO. Une détention perpétuelle ?

ISABELLE. Oui, une détention perpétuelle, une chaîne que, eusses-tu le monde entier pour te mouvoir, tu traîneras partout après toi.

CLAUDIO. Mais de quelle nature est ce remède ?

ISABELLE. D'une nature telle, que, si tu l'acceptes, il te dépouille entièrement de ton honneur, et te laisse à nu.

CLAUDIO. Fais-moi connaître de quoi il est question.

ISABELLE. Oh ! je te crains, Claudio ; et je tremble que tu ne préfères une vie fébrile, et six ou sept hivers, à un honneur éternel. As-tu peur de mourir ? Il y a plus d'appréhension que de réalité dans ce sentiment de la mort, et le chétif insecte que nous écrasons sous nos pieds éprouve une souffrance corporelle aussi grande que lorsqu'un géant meurt.

CLAUDIO. Tu me fais rougir de me parler ainsi. Crois-tu donc que ma résolution ait besoin pour se soutenir des arguments de ta tendresse ? Si je dois mourir, vienne la mort ! je la recevrai comme une fiancée et l'étreindrai dans mes bras.

ISABELLE. J'ai reconnu mon frère à ce noble langage ; l'ombre de mon père a parlé par ta voix ! Oui, tu dois mourir : tu es de trop noble essence pour vouloir conserver ta vie au prix d'une bassesse. Ce ministre couvert d'un masque de sainteté, cet homme dont le visage austère et la parole glaciale traitent sans pitié la jeunesse, et mettent les fols désirs en fuite, eh bien, c'est un démon ; si l'on vidait cette âme de toutes ses impuretés, on y trouverait un abîme aussi profond que l'enfer !

CLAUDIO. L'imposant Angélo ?

[1] Ce n'est pas le sarcasme de la frivolité ; c'est l'ironie amère d'une âme indignée. Le lecteur intelligent ne s'y méprendra pas.

ISABELLE. Oh ! c'est l'hypocrite livrée de l'enfer qui revêt de l'extérieur le plus imposant le mortel le plus pervers ! Croiras-tu bien, Claudio, que si je voulais lui donner ma virginité tu pourrais être sauvé ?

CLAUDIO. O ciel ! cela n'est pas possible.

ISABELLE. Oui, au prix de ce crime détestable, il te permettrait de l'offenser encore : cette nuit même, il faut que je fasse ce que je ne puis nommer sans horreur, sinon tu meurs demain.

CLAUDIO. Tu n'en feras rien.

ISABELLE. Oh ! s'il ne fallait que ma vie pour te sauver, je la donnerais aussi volontiers qu'une épingle.

CLAUDIO. Merci, ma chère Isabelle.

ISABELLE. Claudio, prépare-toi à mourir demain.

CLAUDIO. Oui. — Il a donc en lui des passions qui l'obligent à donner ainsi un démenti à la loi au moment même où il a la volonté de l'appliquer ? Sans doute ce n'est pas un péché, ou des sept péchés mortels celui-là est le moindre.

ISABELLE. Quel est le moindre ?

CLAUDIO. Si c'était une offense damnable, lui qui est si sage, voudrait-il, pour le plaisir d'un moment, encourir un supplice éternel ? — O Isabelle !

ISABELLE. Que dit mon frère ?

CLAUDIO. C'est une effroyable chose que la mort !

ISABELLE. Et c'est une abominable chose qu'une vie déshonorée !

CLAUDIO. Oui ; mais mourir, et aller on ne sait où ! être gisant dans une froide tombe et y pourrir ! le corps perdant sa chaleur vitale pour n'être plus qu'une argile inanimée ; l'âme, autrefois heureuse et libre, condamnée à nager dans des ondes brûlantes, ou à résider dans des régions de glaces éternelles ; être emprisonné dans les vents invisibles et emporté avec une irrésistible violence autour de notre globle suspendu dans le vide ; ou subir une condition pire que celle de ces damnés qu'une idée étrange et vague nous peint hurlant de douleur ! Oh ! c'est trop horrible ! L'existence terrestre la plus pénible et la plus affreuse que la vieillesse, la maladie, la pauvreté et la prison puissent infliger à la nature humaine, est un paradis comparé à ce que nous appréhendons de la mort.

ISABELLE. Hélas ! hélas !

CLAUDIO. Ma bonne sœur, permets que je vive : le crime que tu commettras pour sauver la vie d'un frère est absous par la nature, et devient une vertu.

ISABELLE. O bête brute ! ô misérable créature lâche et vile ! veux-tu donc vivre de ma honte ? N'est-ce pas une sorte d'inceste que de devoir la vie au déshonneur de ta propre sœur ? Que dois-je penser ? Tu m'obligerais presque à croire que ma mère a manqué à ses devoirs envers mon père ! Car il est impossible que tant d'abjection et de folie soit issu de son sang. Reçois mon refus ! Meurs ! péris ! il ne faudrait que me baisser pour t'arracher à ton sort, que je le laisserais s'accomplir : j'adresserai au ciel mille prières pour ta mort, pas un mot pour te sauver.

CLAUDIO. Ah ! écoute-moi, Isabelle !

ISABELLE. Oh ! honte ! honte ! honte à toi ! ton crime n'est pas accidentel ; c'est un péché d'habitude. Ce serait prostituer la clémence que de te l'appliquer. Il vaut mieux que tu meures promptement.

Elle va pour s'éloigner.

CLAUDIO. Oh ! entends-moi, Isabelle !

Rentre LE DUC.

LE DUC. Permettez-moi de vous dire un mot, jeune sœur.

ISABELLE. Que me voulez-vous ?

LE DUC. Si vous pouvez disposer de quelques moments, je désirerais avoir avec vous un entretien : ce que j'ai à vous demander est dans votre intérêt.

ISABELLE. Je n'ai pas de loisir superflu ; le temps que je passe ici est pris sur d'autres occupations ; néanmoins je puis vous entendre un moment.

LE DUC, *à part, à Claudio.* Mon fils, j'ai entendu ce qui s'est passé entre vous et votre sœur. Angélo n'a jamais eu l'intention de la corrompre ; il a voulu seulement mettre sa vertu à l'épreuve pour ajouter à son expérience du cœur humain. Ayant en elle les vrais principes de l'honneur, elle lui a fait un vertueux refus qu'il a été charmé de recevoir : je sais cela parce que je suis le confesseur d'Angélo ; préparez-vous donc à la mort ; ne vous bercez pas d'espérances illusoires. Il vous faut mourir demain ; agenouillez-vous, et tenez-vous prêt.

CLAUDIO. Que ma sœur me pardonne ! La vie m'est tellement à charge, que je prierai le ciel d'en être bientôt débarrassé.

LE DUC. Persistez dans ces sentiments.

Claudio sort.

Rentre LE PRÉVOT.

LE DUC, *continuant.* Prévôt, un mot.

LE PRÉVÔT. Que me voulez-vous, mon père ?

LE DUC. Veuillez vous en aller : laissez-moi un moment avec cette jeune fille; mon caractère et l'habit que je porte vous sont un sûr garant qu'il n'y a aucun danger pour elle dans ma compagnie.

LE PRÉVÔT. A la bonne heure.

Le Prévôt sort.

LE DUC. La main qui vous fit belle vous fit vertueuse : la beauté sans la vertu n'est pas durable; mais la pudeur étant l'âme de votre nature, la conservera toujours belle. La tentative qu'Angélo a faite auprès de vous, le ciel a voulu que j'en fusse instruit; et si la fragilité humaine n'en offrait pas des exemples, je m'étonnerais de la conduite d'Angélo. Quel parti prendrez-vous pour satisfaire cet homme et sauver les jours de votre frère ?

ISABELLE. Je vais à l'instant même lui porter ma réponse. J'aime mieux voir mourir mon frère sous le glaive de la loi que de donner le jour à un fils illégitime. Mais, ô combien notre excellent duc est abusé sur le compte d'Angélo! Si jamais il revient et que je puisse lui parler, je parlerai en vain, ou je démasquerai l'administration de ce fourbe.

LE DUC. Vous ferez bien; néanmoins, dans l'état actuel des choses, il éludera votre accusation ; il n'a encore fait que vous sonder. — Ecoutez donc attentivement le conseil que je vais vous donner; l'envie que j'ai de faire le bien me fait trouver un remède. Je crois que vous pouvez, en toute honnêteté, rendre à une femme malheureuse et outragée un signalé service, arracher votre frère aux vengeances de la loi sans qu'il en résulte la moindre souillure pour votre vertueuse personne, et en faisant une chose agréable au duc absent, si jamais il revient et que la connaissance de cette affaire arrive jusqu'à lui.

ISABELLE. Continuez, je vous prie; je me sens le courage de faire tout ce qui ne répugnera pas à ma conscience.

LE DUC. La vertu est courageuse, et le juste ne connaît pas la crainte. N'avez-vous pas entendu parler de Marianne,

la sœur de Frédéric, ce guerrier renommé, mort dans un naufrage?

ISABELLE. J'ai entendu parler de cette dame dans les termes les plus favorables.

LE DUC. Angélo devait l'épouser; il lui avait été fiancé sous la foi du serment, et le jour de la cérémonie nuptiale avait été fixé. Dans l'intervalle du contrat à la célébration du mariage, son frère Frédéric fit naufrage, et avec le vaisseau qui le portait périt la dot de sa sœur. Remarquez bien toute l'étendue de son malheur. Le même événement qui lui ravit un frère illustre et brave, qui avait toujours eu pour elle une affection sincère, lui enleva aussi sa dot, le nerf de sa fortune, et lui fit perdre en même temps cet hypocrite d'Angélo.

ISABELLE. Est-il possible? Angélo l'abandonna donc en cet état?

LE DUC. Il l'abandonna à ses larmes, sans en sécher une seule par ses consolations, rétracta toutes ses promesses, sous prétexte qu'il avait fait des découvertes préjudiciables à son honneur, et, de marbre à ses pleurs, il en est inondé sans en être amolli.

ISABELLE. Qu'elle serait bienfaisante la mort qui enlèverait du monde cette infortunée! Quelle corruption dans la société, qu'elle laisse vivre un pareil homme! — Mais quel remède peut-il y avoir à ses maux?

LE DUC. C'est une blessure que vous pouvez aisément cicatriser, et cette cure sauvera les jours de votre frère sans qu'il en coûte rien à votre honneur.

ISABELLE. Apprenez-moi par quels moyens, mon père.

LE DUC. Marianne a conservé dans le cœur sa première affection; ce procédé injuste et cruel qui, selon toute apparence, devait éteindre son amour, n'a fait que lui donner plus d'énergie et de violence, comme ces torrents auxquels ont veut opposer des barrières. Allez trouver Angélo; répondez à ses propositions par une soumission apparente; convenez de lui accorder ce qu'il demande; mettez-y seulement ces conditions, que votre entrevue avec lui sera courte, qu'elle sera protégée par l'ombre et le silence, et que le lieu sera convenablement choisi: cela vous étant accordé, voici ce qui aura lieu. Nous conseillerons à cette fille outragée de se substituer à vous et de se rendre au lieu désigné; si le secret de cette entrevue est divulgué plus tard, cela obligera Angélo à réparer son injus-

tice : de cette manière nous sauvons votre frère, nous laissons votre honneur intact, nous rendons service à la pauvre Marianne, et nous prenons au piége ce ministre corrompu. Je me charge de parler à Marianne et de la préparer à cette entreprise. Si vous croyez pouvoir la conduire à bonne fin, et vous le pouvez, le double bienfait qui en naîtra absout votre stratagème. Qu'en pensez-vous?

ISABELLE. Cette idée me sourit d'avance, et je ne doute pas du succès.

LE DUC. Cela dépend beaucoup de l'assurance que vous y mettrez : allez sur-le-champ trouver Angélo ; s'il vous demande de venir, cette nuit, partager sa couche, promettez-le-lui. Je vais à l'instant même à Saint-Luc ; c'est là que, dans une retraite solitaire, demeure l'affligée Marianne : venez m'y rejoindre, et pour que ce soit promptement, finissez-en vite avec Angélo.

ISABELLE. Je vous rends grâce de cette consolation. Adieu, mon père.

Ils sortent chacun d'un côté différent.

SCÈNE II.

La rue, devant la prison.

D'un côté, arrive **LE DUC**, toujours en costume de moine; de l'autre, **LECOUDE, LE BOUFFON** et des Exempts.

LECOUDE. Morbleu ! si on n'y met ordre, si on vous laisse acheter et vendre hommes et femmes comme des animaux, nous devons nous attendre à voir tout le monde s'abreuver de bâtard [1] rouge et blanc.

LE DUC, *à part.* O ciel ! quel épouvantable baragouin !

LE BOUFFON. Tout a été de mal en pire dans ce monde, depuis que sur deux usuriers, le plus honnête a été ruiné, et que la loi a accordé au plus fripon une robe fourrée pour le tenir chaud ; et fourrée de peau de renard et d'agneau encore, afin qu'il fût démontré à tout un chacun que la fraude, lorsqu'elle est plus riche que la probité, peut marcher tête levée.

LECOUDE. Marchez, camarade. (*Apercevant le Duc.*) Dieu vous bénisse, mon père.

LE DUC. Et vous pareillement, mon frère : quel délit a commis cet homme?

[1] C'est ainsi qu'on nommait un vin doux d'Italie, réservé pour les tables les plus riches.

LECOUDE. Parbleu, il a enfreint la loi, et je le soupçonne aussi d'être un filou, car nous avons trouvé sur lui un rossignol que nous avons envoyé au gouverneur.

LE DUC, *au Bouffon*. Fi! misérable! infâme corrupteur! tu vis du mal que tu fais faire : songes-tu bien à ce que c'est que de devoir ta nourriture et ton vêtement à un vice aussi bas? Dis-toi intérieurement : Du produit de leur abominable et bestial contact, je mange, je bois, je m'habille, je vis. Crois-tu donc que ce soit vivre que de puiser ses moyens d'existence à une source aussi impure? Va, corrige-toi, corrige-toi.

LE BOUFFON. Je ne nierai pas que, sous un certain rapport, il n'y ait là quelque chose d'impur ; toutefois, mon père, je me fais fort de prouver —

LE DUC. Si le diable te fournit des preuves à l'appui de tes vices, tu es à lui sans retour. Constable, conduisez-le en prison. La correction et l'instruction doivent être mises en œuvre pour réformer cette brutale créature.

LECOUDE. Il faut qu'il comparaisse devant le gouverneur ; il lui a déjà donné un avertissement : le gouverneur ne saurait tolérer un suppôt de mauvais lieux. Si c'est là le métier qu'il fait, et qu'il comparaisse devant le gouverneur, mieux vaudrait pour lui être à un mille de son excellence.

LE DUC. Plût à Dieu que nous fussions tous ce que quelques-uns veulent paraître, aussi exempts de vices que les vices de cet homme le sont d'hypocrisie!

Arrive LUCIO.

LECOUDE, *au Duc*. Mon père, une corde comme celle qui vous sert de ceinture lui servira bientôt de cravate.

LE BOUFFON. On vient à mon aide. Je demande à fournir caution : voilà un honnête homme qui est de mes amis.

LUCIO. Qu'y a-t-il, noble Pompée? Eh quoi! es-tu traîné captif à la suite de César? es-tu conduit en triomphe? N'y a-t-il plus moyen, en mettant la main à la poche et en la retirant crochue et pleine, de se procurer une statue de Pygmalion, une femme fraîchement créée? Que réponds-tu? Ah! que dis-tu de cette chanson-là? As-tu perdu la parole? a-t-elle été noyée dans la dernière pluie? Ah! que dis-tu, pauvre hère? Le monde est-il comme il était? Quel est le genre à la mode? Est-ce d'être taciturne et bref? Voyons, dis-moi ce qu'il en est.

LE DUC, *à part.* De pire en pire!

LUCIO. Comment va, mon cher bijou, ta maîtresse? S'entremet-elle encore? Ah!

LE BOUFFON. A dire vrai, monsieur, elle a mangé tout son bœuf; et maintenant elle est elle-même dans le baquet.

LUCIO. Fort bien, c'est juste, cela doit être ainsi: courtisane fraîche et vieille entremetteuse, c'est dans l'ordre. Vas-tu en prison, Pompée?

LE BOUFFON. Hélas! oui, monsieur.

LUCIO. Il n'y a pas de mal à cela, Pompée. Adieu; va, dis que c'est moi qui t'ai envoyé là. Est-ce pour dettes, Pompée? ou pourquoi?

LECOUDE. C'est comme suppôt de mauvais lieux.

LUCIO. Oh! en ce cas, emprisonnez-le. Si la prison est infligée aux gens de ce métier-là, celui-ci ne l'a pas volée; car il exerce la profession de toute antiquité; il y est né. Adieu, mon pauvre Pompée: présente mes civilités à la prison, Pompée; tu vas devenir un mari rangé maintenant, Pompée; tu resteras au logis.

LE BOUFFON. J'espère, monsieur, que vous aurez la bonté de me servir de caution.

LUCIO. Non, certainement, Pompée, ce n'est pas mon usage. Je prierai, Pompée, qu'on prolonge ta détention: si tu ne prends pas la chose en patience, tu as bien de la susceptibilité. Adieu, mon digne Pompée! (*Au Duc.*) Dieu vous bénisse, mon père!

LE DUC. Et vous pareillement.

LUCIO, *au Bouffon.* Brigitte se met-elle toujours du fard, Pompée? Ah!

LECOUDE, *au Bouffon.* Allons, venez, marchons.

LE BOUFFON, *à Lucio.* Alors, monsieur, vous ne voulez pas être ma caution?

LUCIO. Ni alors ni maintenant, Pompée. (*Au Duc.*) Mon père, qu'y a-t-il de nouveau dans le monde?

LECOUDE, *au Bouffon.* Allons, allons, venez.

LUCIO. Va au chenil, Pompée, va.

Lecoude, le Bouffon et les Exempts sortent.

LUCIO, *continuant.* Quelles nouvelles du duc, mon père?

LE DUC. Je n'en sais point; pouvez-vous m'en donner?

LUCIO. Les uns disent qu'il est à la cour de l'empereur de

Russie; d'autres, qu'il est à Rome; mais où croyez-vous qu'il est?

LE DUC. Je l'ignore; mais en quelque lieu qu'il soit, je fais des vœux pour lui.

LUCIO. C'est une folie bien bizarre à lui de s'évader ainsi de ses états et d'usurper la profession de vagabond, pour laquelle il n'est pas né. Pendant son absence, Angélo mène joliment le gouvernement ducal; il passe un peu les bornes.

LE DUC. Il s'en acquitte bien.

LUCIO. Un peu plus d'indulgence pour la paillardise ne lui messiérait pas; sur cet article, mon père, il est un peu trop acerbe.

LE DUC. C'est un vice trop général, auquel la sévérité seule peut porter remède.

LUCIO. Il est vrai que c'est un vice qui a une parenté nombreuse, il est fort bien allié; mais, mon père, il est impossible qu'on l'extirpe entièrement, à moins de supprimer le manger et le boire. On dit que cet Angélo n'est pas le produit de l'homme et de la femme, et n'a pas été créé par les voies ordinaires. Croyez-vous que ce soit vrai?

LE DUC. Comment donc aurait-il été créé?

LUCIO. Les uns disent qu'il a été couvé par une sirène; d'autres, qu'il doit le jour à l'accouplement de deux stockfiches; mais il est un fait certain, c'est que son urine est de la glace; cela je le sais : d'ailleurs il est impuissant, il n'y a pas à en douter.

LE DUC. Vous aimez à plaisanter, monsieur, et vous vous donnez carrière.

LUCIO. Mais aussi avouez qu'il y a bien de l'inhumanité de sa part à faire mourir un homme pour un instant de paillardise. Croyez-vous que le duc absent en eût agi ainsi? plutôt que de pendre un homme pour avoir fait une centaine d'enfants, il eût volontiers payé les mois de nourrice de mille : il avait le sentiment de la chose, il connaissait le service, et c'est ce qui lui donnait de l'indulgence.

LE DUC. Je n'ai jamais entendu dire que le duc absent fût fortement adonné aux femmes; ce n'est pas là que le portaient ses goûts.

LUCIO. O mon père! vous êtes dans l'erreur.

LE DUC. Ce n'est pas possible.

LUCIO. Qui, le duc? Plus d'une mendiante de cinquante ans vous en dirait des nouvelles; son habitude était de leur mettre un ducat dans leur écuelle[1]. Le duc faisait ses tours en tapinois, il se grisait aussi; c'est moi qui vous le dis.

LE DUC. Vous lui faites injure, certainement.

LUCIO. Mon père, j'étais son intime : oh! c'était un sournois que le duc; je crois même savoir le motif de son départ mystérieux.

LE DUC. Et quel peut-il être, je vous prie?

LUCIO. Non; — pardon, c'est un secret sur lequel il faut tenir bouche close : mais il est une chose que je puis vous dire : — aux yeux du grand nombre, le duc passait pour sage.

LE DUC. Pour sage? sans nul doute il l'était.

LUCIO. Pas du tout; c'était un homme des plus superficiels, ignorant, incapable.

LE DUC. Il doit y avoir de votre part envie, sottise ou erreur; l'histoire de sa vie, les affaires qu'il a dirigées, pourraient, s'il en était besoin, rendre de lui un meilleur témoignage. Qu'on le juge seulement sur ses actes, et l'envie elle-même reconnaîtra en lui l'homme instruit, l'homme d'état et le guerrier; ainsi vous parlez sans savoir, ou si vous savez, la méchanceté vous aveugle.

LUCIO. Mon père, je le connais, et, qui plus est, je l'aime.

LE DUC. Si vous l'aimez, parlez-en avec plus de discernement, et si vous le connaissez, avec plus d'affection.

LUCIO. Allons, allons, je sais ce que je sais.

LE DUC. J'ai peine à le croire, puisque vous ne savez pas ce que vous dites. Mais si jamais le duc est de retour (comme nous le demandons au ciel dans nos prières), c'est devant lui que vous répondrez de ce que vous m'avez dit sur son compte; si c'est la vérité qui a parlé par votre bouche, vous aurez sans doute le courage de la soutenir; attendez-vous donc à être cité devant lui; veuillez, je vous prie, me dire votre nom.

LUCIO. Mon père, mon nom est Lucio; je suis bien connu du duc.

LE DUC. Monsieur, il vous connaîtra mieux encore si le ciel m'accorde de vivre assez pour vous signaler à lui.

[1] Les mendiants de cette époque portaient à la main une sorte d'écuelle en bois dont ils faisaient résonner le couvercle pour montrer que l'écuelle était vide.

LUCIO. Je ne vous crains pas.

LE DUC. Oh ! vous espérez que le duc ne reviendra plus, ou vous me jugez un adversaire trop peu redoutable ; et en effet je ne pourrai vous faire grand mal : vous nierez avoir tenu ces propos.

LUCIO. Que je sois pendu si je le nie : vous me jugez mal, mon père. Mais parlons d'autre chose : pourriez-vous me dire si Claudio meurt demain, oui ou non ?

LE DUC. Pourquoi mourrait-il, monsieur ?

LUCIO. Pourquoi ? pour avoir fait un enfant. Je voudrais que le duc dont nous parlons fût de retour. Ce ministre impuissant dépeuplera la province à force de continence : défense aux moineaux de bâtir leurs nids sous les toits de sa maison, car c'est une race libertine. Le duc punissait secrètement les faits cachés dans l'ombre du mystère, il ne les dévoilait pas au grand jour : plût à Dieu qu'il fût de retour ! Ainsi voilà Claudio condamné pour crime de galanterie. Adieu, mon père ; priez pour moi, je vous en conjure. Le duc, je vous le répète, mangeait du mouton le vendredi ; maintenant il a fait son temps, et néanmoins il est homme encore à se mettre bouche à bouche avec une pauvresse, dût-elle sentir l'ail et le pain bis. Dites que j'ai dit cela. Adieu.

Il s'éloigne.

LE DUC. Il n'est pas de puissance ni de grandeur ici-bas qui puisse échapper à la censure ; la calomnie qui blesse par derrière s'attaque à la vertu la plus pure. Quel monarque est assez fort pour enchaîner le venin d'une langue médisante ? Mais qui vient ici ?

Arrivent ESCALUS, LE PRÉVOT, Mme LARUINE et des Exempts.

ESCALUS. Allez, emmenez-la en prison.

Mme LARUINE. Mon bon seigneur, soyez indulgent pour moi ; votre excellence passe pour un homme miséricordieux, mon bon seigneur !

ESCALUS. Un double et un triple avertissement, et toujours coupable du même délit ! C'en serait assez pour faire jurer la clémence, et la transformer en tyrannie.

LE PRÉVÔT. Voilà onze ans qu'elle fait son infâme métier ; je puis le certifier à votre excellence.

Mme LARUINE. Seigneur, j'ai été dénoncée par un certain Lucio. Du temps de notre duc, il a fait un enfant à mademoi-

selle Catherine Lebas, à qui il avait promis le mariage : son enfant aura quinze mois, vienne la saint Philippe; c'est moi-même qui en ai pris soin; et pour ma peine, il ne cesse de dire du mal de moi.

ESCALUS. C'est un drôle plein de licence : qu'on le fasse comparaître devant nous; qu'on la conduise en prison : allez; trêve de paroles.

Les Exempts emmènent Mme Laruine.

ESCALUS, *continuant.* Prévôt, la résolution de mon collègue Angélo est immuable; il faut que Claudio soit exécuté demain : qu'on lui procure un prêtre, et que tous les secours de la religion lui soient donnés; il n'en serait point ainsi si mon collègue partageait la pitié qui m'émeut en faveur de ce jeune homme.

LE PRÉVÔT. Je prendrai la liberté de dire à votre excellence que ce bon religieux que voici l'a déjà visité, et s'est entretenu avec lui pour le préparer à la mort!

ESCALUS. Bonjour, mon père!

LE DUC. Que la vertu et la bénédiction du ciel vous accompagnent!

ESCALUS. D'où êtes-vous?

LE DUC. Je ne suis pas de ce pays, quoique j'y réside temporairement; j'appartiens à un ordre révéré; et je suis récemment arrivé du saint-siége, chargé par sa sainteté d'une mission spéciale.

ESCALUS. Qu'y a-t-il de nouveau dans le monde?

LE DUC. Rien, sinon que la vertu est tellement malade, qu'elle ne s'en relèvera pas : on ne cherche que la nouveauté, et il y a autant de danger à vieillir dans le même mode d'existence, qu'il y a de mérite à être constant dans une entreprise; c'est à peine s'il y a dans le monde assez de bonne foi pour rendre la société sûre; mais les sûretés[1] sont encore assez fréquentes pour rendre l'amitié fort onéreuse : c'est sur cette énigme que roule en grande partie la sagesse du monde. C'est là une nouvelle passablement vieille, et pourtant c'est la nou-

[1] *Sûreté* est ici synonyme de *caution.* La loi anglaise admet à donner caution dans presque tous les cas, sauf en matière de crime; et même, dans ce dernier cas, lorsque les présomptions ne sont pas d'une nature grave, on peut obtenir sa liberté provisoire en fournissant deux *sûretés* de cinquante ou cent livres sterling chacune; c'est-à-dire que deux amis de l'accusé s'engagent, sous peine de payer cette somme, à le représenter aux prochaines assises.

velle de tous les jours. Pourriez-vous me dire, seigneur, quel était le caractère du duc?

ESCALUS. C'était un homme qui, avant tout, s'appliquait à se connaître lui-même.

LE DUC. A quels plaisirs était-il adonné?

ESCALUS. Le spectacle de la joie d'autrui lui donnait plus de plaisir que tous les moyens mis en usage pour lui en procurer; il était d'une tempérance extrême. Mais laissons le duc à sa destinée, en priant le ciel qu'elle soit heureuse : je désire savoir en quelles dispositions vous avez trouvé Claudio : on me dit que vous lui avez fait une visite.

LE DUC. Il ne se plaint pas de l'arrêt qui le condamne, et se soumet sans murmure aux décisions de la justice; toutefois, conformément à sa nature fragile, il s'était tracé dans la vie une route d'illusions décevantes, dont je l'ai peu à peu désabusé, et maintenant il est résigné à mourir.

ESCALUS. Vous vous êtes acquitté envers le ciel et envers le monde des devoirs de votre état : j'ai fait en faveur de cet infortuné tout ce que j'ai pu, dans les limites de la discrétion; mais j'ai trouvé dans mon collègue tant de sévérité, qu'il m'a forcé à lui dire qu'il était la justice incarnée[1].

LE DUC. Si sa vie répond à la rigueur de ses actes, cette rigueur lui siéra bien; mais s'il vient à faillir, il s'est d'avance condamné lui-même.

ESCALUS. Je vais visiter le prisonnier; adieu.

LE DUC. La paix soit avec vous!

Escalus et le Prévôt s'éloignent.

LE DUC, *seul, continuant.* Quiconque veut manier le glaive du ciel doit être aussi saint que sévère, et servir lui-même d'exemple. Il doit sentir en lui résider la grâce et agir la vertu, pesant dans la même balance les fautes des autres et les siennes; honte à celui dont la rigueur cruelle tue pour des fautes auxquelles il est lui-même enclin! Triple honte à Angélo, qui, tout en déracinant mes vices, laisse croître les siens! Oh! quelle corruption l'homme peut cacher sous les dehors d'un ange! comme l'hypocrisie toute saturée de crimes peut, en faisant illusion aux hommes, attirer à elle, avec ses fils de toile d'araignée, les avantages les plus imposants et les plus solides! Il faut que j'oppose la ruse à la ruse : cette nuit, Angélo rece-

[1] *Summum jus, summa injuria.*

vra dans ses bras son ancienne fiancée, qu'avaient repoussée ses mépris; ainsi la fraude payera la fraude en monnaie mensongère, et accomplira un engagement antérieur.

Il s'éloigne.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Une chambre dans la maison de Marianne.

MARIANNE est assise; **UN JEUNE PAGE** chante devant elle.

LE PAGE.

Éloigne-les, ces lèvres que j'adore,
Ces deux charmants félons d'amour;
Détourne-les, ces beaux yeux que l'aurore
Prendrait pour les regards du jour.
Mais ces vains gages de ma foi,
De ma foi,
Tous mes baisers, oh! rends-les-moi,
Rends-les-moi.

MARIANNE. Interromps tes chants, et hâte-toi de te retirer; voici venir un homme dont les conseils ont souvent calmé la violence de mes chagrins.

Le Page sort.

Entre **LE DUC**.

MARIANNE, *continuant*. Je vous demande pardon, mon père; j'aurais souhaité que vous m'eussiez trouvée un peu moins musicale; veuillez m'excuser, et croire que si ma douleur est gaie, en revanche, ma gaieté est chagrine.

LE DUC. Il n'y a pas de mal à cela, quoique la musique ait souvent le pouvoir de transformer le mal en bien, et de faire du bien une excitation au mal. Dites-moi, je vous prie, si quelqu'un aujourd'hui est venu me demander : voici à peu près l'heure où j'ai promis de me trouver ici.

MARIANNE. Personne n'est venu vous demander; je suis restée ici tout le jour.

Entre **ISABELLE**.

LE DUC. Je vous crois certainement. Voici justement l'heure. (*Apercevant Isabelle.*) Je vous demanderai de vouloir bien

nous laisser seuls un moment; peut-être vous rappellerai-je bientôt pour quelque chose qui est dans votre intérêt.

MARIANNE. Je vous en suis reconnaissante.

Elle sort.

LE DUC. Vous arrivez à propos; soyez la bienvenue..... Eh bien, quelles nouvelles de notre vertueux ministre?

ISABELLE. Il a un jardin entouré d'un mur de brique, dont le côté occidental donne sur un vignoble; on entre dans ce vignoble par une porte de bois qu'ouvre cette clef; cette autre ouvre une porte plus petite, qui communique du vignoble au jardin; c'est là que j'ai promis d'aller le voir au milieu de la nuit.

LE DUC. Mais êtes-vous sûre de reconnaître l'endroit?

ISABELLE. J'en ai fait une reconnaissance complète et détaillée; lui-même, avec un mystérieux et coupable empressement, et suppléant aux paroles par des actes, m'en a montré par deux fois le chemin.

LE DUC. N'êtes-vous convenus entre vous d'aucune autre particularité dont la connaissance soit nécessaire à Marianne?

ISABELLE. D'aucune, sinon que notre rendez-vous doit avoir lieu dans les ténèbres, et que je l'ai prévenu que notre entrevue devra être fort courte; car je lui ai annoncé que je me ferais accompagner d'une domestique qui m'attendrait, persuadée que ma visite avait mon frère pour objet.

LE DUC. Tout est fort bien combiné; je n'ai pas encore dit un mot de tout cela à Marianne. (*Il appelle.*) Holà! veuillez venir, je vous prie.

Rentre MARIANNE.

LE DUC, *continuant, à Marianne.* Veuillez faire connaissance avec cette jeune fille; elle vient pour vous être utile.

ISABELLE. C'est une connaissance que je ferai avec plaisir.

LE DUC, *à Marianne.* Êtes-vous persuadée que j'ai votre intérêt à cœur?

MARIANNE. Mon père, je le sais, et je l'ai éprouvé.

LE DUC. Prenez donc par la main cette jeune compagne qui a quelque chose d'intéressant à vous dire : je vous attendrai; mais ne perdez pas de temps; les vapeurs de la nuit approchent.

MARIANNE, *à Isabelle.* Voulez-vous que nous fassions un tour de promenade?

Marianne et Isabelle sortent.

LE DUC. O puissants! ô grands de la terre! des millions d'yeux prévenus se portent sur vous! vos actes sont commentés par des volumes de rapports mensongers et contradictoires! des millions d'esprits faux mettent sur votre compte leurs sottes rêveries, et vous défigurent au gré de leurs caprices! (*Apercevant Marianne et Isabelle.*) Soyez les bienvenues. Eh bien, êtes-vous d'accord?

Rentrent MARIANNE et ISABELLE.

ISABELLE. Elle se chargera de l'entreprise, mon père, si vous le lui conseillez.

LE DUC. Non-seulement je le lui conseille, mais je l'en prie.

ISABELLE. Vous n'avez presque rien à dire : seulement, lorsque vous le quitterez, dites-lui à voix basse : *Souvenez-vous maintenant de mon frère.*

MARIANNE. Reposez-vous sur moi.

LE DUC, *à Marianne.* Ne craignez rien, ma fille; il est votre époux en vertu d'un contrat préexistant; ce n'est point pécher que de vous réunir ainsi; car ce stratagème est justifié par la validité des droits que vous avez sur lui : allons, partons; notre moisson est encore à venir, car elle est encore à semer.

Ils sortent.

SCÈNE II.

L'intérieur de la prison.

Entrent LE PRÉVOT et LE BOUFFON.

LE PRÉVÔT. Viens ici, maraud : peux-tu couper le chef d'un homme?

LE BOUFFON. Oui, monsieur, s'il est garçon; mais s'il est marié, il est le chef de sa femme, et je ne consentirai jamais à couper le chef d'une femme.

LE PRÉVÔT. Allons, laisse là tes lazzis, et donne-moi une réponse directe. Demain matin doivent être exécutés Claudio et Bernardin; nous avons dans cette prison un bourreau qui a besoin d'un aide; si tu veux lui en servir, cela pourra mettre fin à ton emprisonnement; sinon, tu subiras ta peine en entier, et tu ne sortiras d'ici qu'après avoir été impitoyablement fustigé; car tu as été un notoire suppôt de mauvais lieu.

LE BOUFFON. Monsieur, j'ai été de tout temps un entremetteur illégal; mais aujourd'hui, je ne demande pas mieux que

d'être un bourreau légal. Je serai bien aise de recevoir quelques instructions de mon collègue.

LE PRÉVÔT, *appelant.* Holà! Abhorson! Où est Abhorson?

Entre ABHORSON.

ABHORSON. M'appelez-vous, monsieur?

LE PRÉVÔT. Voici un homme qui sera votre aide dans votre exécution de demain : s'il vous convient, faites avec lui un arrangement à l'année, et il sera logé ici avec vous; sinon, servez-vous de lui pour cette fois, puis congédiez-le : il ne saurait alléguer avec vous le sacrifice de sa considération personnelle; ce n'est qu'un entremetteur.

ABHORSON. Un entremetteur, monsieur? Fi donc! il va déshonorer notre art.

LE PRÉVÔT. Allons, allons, l'un vaut l'autre; il suffirait d'une plume pour faire pencher la balance.

Il sort.

LE BOUFFON. Monsieur, je vous le demande sur la foi de votre bonne mine, car, sans nul doute, vous avez fort bonne mine, quoique vous ayez un air de pendaison, appelez-vous donc votre emploi un art?

ABHORSON. Oui, certes, un art.

LE BOUFFON. J'ai entendu dire, monsieur, que la peinture est un art; or, les filles de joie, qui sont une partie intégrante de mon état, étant dans l'habitude de peindre leur visage, j'en conclus que mon métier est un art : mais quant à l'art qu'il peut y avoir à pendre, je veux être pendu si je le comprends.

ABHORSON. Je te dis que c'est un art.

LE BOUFFON. La preuve.

ABHORSON. Les habits de tout honnête homme vont à la taille d'un voleur. Si le voleur les trouve mesquins, l'honnête homme les juge bien assez bons pour lui; s'ils sont trop bons pour un voleur, le voleur les juge tout au plus assez beaux; donc les habits de tout honnête homme vont à la taille d'un voleur.

Rentre LE PRÉVOT.

LE PRÉVÔT. Eh bien, vous êtes-vous arrangés?

LE BOUFFON. Monsieur, je consens à entrer à son service; car je vois que le bourreau fait un métier plus pénitent que l'entremetteur; il demande plus souvent pardon [1].

[1] Avant de mettre à mort le condamné, le bourreau lui demandait pardon.

LE PRÉVÔT. Ayez soin que le billot et la hache soient prêts demain à quatre heures.

ABHORSON, *au Bouffon.* Viens, je vais t'enseigner mon état; suis-moi.

LE BOUFFON. Monsieur, j'ai le désir d'apprendre; et si jamais vous avez occasion de m'employer pour vous-même, j'espère bien m'en acquitter habilement; c'est véritablement un service que je vous dois en retour de vos bontés.

LE PRÉVÔT. Envoyez-moi Claudio et Bernardin.

Le Bouffon et Abhorson sortent.

LE PRÉVÔT, *seul, continuant.* L'un a toute ma sympathie; l'autre, fût-il mon frère, je ne le plaindrais pas; c'est un meurtrier!

Entre CLAUDIO.

LE PRÉVÔT, *continuant.* Tenez, Claudio, voici l'ordre pour votre exécution : il est maintenant minuit; demain à huit heures on vous fera immortel. Où est Bernardin?

CLAUDIO. Il dort aussi profondément que le voyageur fatigué dont la conscience est pure et dont le sommeil a engourdi les sens. Il ne veut pas se réveiller.

LE PRÉVÔT. De qui a-t-il quelque bien à attendre? Allez vous préparer! Mais quel est ce bruit? (*On entend frapper à la porte.*) Que le ciel vous donne ses consolations!

Claudio sort.

LE PRÉVÔT, *continuant.* On y va! J'espère que c'est la grâce de l'intéressant Claudio, ou tout au moins un sursis. — Soyez le bienvenu, mon père.

Entre LE DUC.

LE DUC. Que les génies bienfaisants de la nuit vous environnent, bon prévôt! Qui est venu ici depuis quelques heures?

LE PRÉVÔT. Personne, depuis l'heure du couvre-feu.

LE DUC. Isabelle n'est pas venue?

LE PRÉVÔT. Non.

LE DUC. En ce cas, on ne tardera pas à venir.

LE PRÉVÔT. Quelles consolations pour Claudio?

LE DUC. Il y a encore pour lui quelque espérance.

LE PRÉVÔT. Le gouverneur est bien rigoureux.

LE DUC. En aucune façon; sa conduite marche de niveau avec sa justice; s'armant d'une sainte abstinence, il dompte

en lui les vices que son pouvoir cherche à réprimer dans autrui; s'il n'était pas innocent lui-même des fautes qu'il punit, ce serait de la tyrannie; mais les choses étant comme elles sont, il n'est que juste. Maintenant on vient.

On entend frapper. Le Prévôt sort.

LE DUC, *continuant.* Voilà un prévôt humain : il est rare que le dur geôlier soit l'ami de l'homme. Eh bien, quel est ce bruit? Ce doit être quelqu'un de bien pressé que celui qui frappe ainsi à coups redoublés.

LE PRÉVOT rentre.

LE PRÉVÔT, *parlant à quelqu'un à la porte.* Il faut qu'il attende que l'officier se lève pour le faire entrer : on va l'appeler.

LE DUC. Claudio devra-t-il être exécuté demain? N'avez-vous reçu à son sujet aucun contre-ordre?

LE PRÉVÔT. Aucun, mon père, aucun.

LE DUC. Quoique l'aube soit près de paraître, je vous déclare, prévôt, qu'avant le lever du jour, vous aurez des nouvelles.

LE PRÉVÔT. Peut-être en savez-vous plus que moi à cet égard; je ne pense pas cependant qu'il vienne de contre-ordre; nous n'en avons jamais eu d'exemple : d'ailleurs, sur le siége même de la justice, le seigneur Angélo a publiquement déclaré le contraire.

Entre UN MESSAGER.

LE DUC. Voilà un envoyé de son excellence.

LE PRÉVÔT. Il apporte la grâce de Claudio.

LE MESSAGER, *remettant un papier au Prévôt.* Monseigneur vous envoie cette dépêche; il me charge en outre de vous enjoindre de vous conformer de point en point à cet ordre, en ce qui concerne l'heure, l'objet et les autres particularités. Adieu : car, à ce que je présume, il est presque jour.

LE PRÉVÔT. Je lui obéirai.

Le Messager sort.

LE DUC, *à part.* C'est la grâce de Claudio achetée par un crime, dont celui qui pardonne est lui-même complice : le crime va vite en besogne chez un homme puissant : quand le vice fait grâce, sa clémence s'étend si loin, qu'en faveur du délit le délinquant est traité en ami. Eh bien! prévôt, quelles nouvelles?

LE PRÉVÔT. Je vous l'avais bien dit ; le seigneur Angélo, me soupçonnant sans doute de tiédeur dans l'accomplissement de mes devoirs, ranime mon zèle par cette recommandation pressante et inaccoutumée ; je m'en étonne, car cela ne lui était jamais arrivé.

LE DUC. Veuillez lire, je vous prie.

LE PRÉVÔT *lit.* « Nonobstant tous ordres contraires, que » Claudio soit exécuté à quatre heures du matin, et Bernardin » dans l'après-midi : pour ma plus grande satisfaction, en- » voyez-moi à cinq heures la tête de Claudio. Que ceci soit » ponctuellement exécuté ; il y va d'un intérêt plus grand que » je ne puis encore le dire. Ainsi ne manquez pas à votre de- » voir ; vous en répondrez sur votre tête. » Que dites-vous à cela, mon père ?

LE DUC. Quel est ce Bernardin qui doit être exécuté dans l'après-midi ?

LE PRÉVÔT. Un Bohémien de naissance, élevé dans ce pays, et qui habite cette prison depuis neuf ans.

LE DUC. Comment se fait-il que le duc absent ne lui ait pas rendu la liberté ou ne l'ait pas fait exécuter ? On m'a dit que c'était toujours ainsi qu'il en agissait.

LE PRÉVÔT. Ses amis ont obtenu pour lui des sursis successifs ; par le fait, ce n'est que tout récemment, sous l'administration du seigneur Angélo, qu'on a obtenu des preuves certaines de son crime.

LE DUC. Est-il maintenant prouvé ?

LE PRÉVÔT. D'une manière indubitable, et lui-même ne le nie pas.

LE DUC. A-t-il dans sa prison témoigné du repentir ? Dans quelles dispositions est-il maintenant ?

LE PRÉVÔT. Il ne craint pas la mort, qui n'est à ses yeux que le sommeil d'un homme ivre ; indolent, indifférent à toutes choses, sans crainte du passé, du présent ou de l'avenir, sans nul souci de sa condition mortelle, et violemment attaché à la matière.

LE DUC. Il a besoin de conseils.

LE PRÉVÔT. Il n'en veut écouter aucun : il a toujours librement circulé dans la prison ; on lui permettrait d'en sortir, qu'il ne le voudrait pas ; il est ivre plusieurs fois par jour, et souvent même pendant plusieurs jours de suite. Il nous est

souvent arrivé de l'éveiller, sous prétexte de le conduire au supplice, et en lui montrant un ordre simulé pour son exécution ; cela ne l'a pas tiré de son apathie.

LE DUC. Nous en reparlerons tout à l'heure. Sur votre front, prévôt, je lis écrit : Loyauté et fidélité : si je me trompe, c'est que ma vieille expérience me fait défaut ; mais, confiant dans ma perspicacité, je crois pouvoir donner quelque chose au hasard. Claudio, que vous avez ordre d'exécuter, n'a pas plus mérité les rigueurs de la loi qu'Angélo qui a prononcé sa condamnation ; pour vous en convaincre d'une manière manifeste, je ne demande qu'un délai de quatre jours, et pour cela il faut que vous m'accordiez une faveur immédiate et d'une nature délicate et périlleuse.

LE PRÉVÔT. En quoi, je vous prie, mon père?...

LE DUC. En différant l'exécution de Claudio.

LE PRÉVÔT. Hélas! comment le puis-je, puisque l'heure est positivement fixée, et que j'ai l'ordre exprès d'envoyer sa tête à Angélo? Si je m'écarte le moins du monde de cet ordre, je m'expose au sort de Claudio.

LE DUC. Par le vœu sacré de mon ordre, vous ne courez aucun risque en vous laissant diriger par moi. Que Bernardin soit exécuté ce matin, et qu'on envoie sa tête à Angélo!

LE PRÉVÔT. Angélo les a vus tous deux, et il reconnaîtra les traits.

LE DUC. Oh! la mort est un grand transformateur, et vous pouvez y ajouter encore. Rasez les cheveux et nouez la barbe, et dites que c'est sur la demande du patient que vous l'avez ainsi arrangé avant sa mort; vous savez que cela se fait fréquemment; s'il en résulte pour vous autre chose que des remercîments et des faveurs, je jure par mon saint patron de vous protéger au péril de ma vie.

LE PRÉVÔT. Vous m'excuserez, mon père; mais cela est contraire à mes serments.

LE DUC. Avez-vous juré fidélité au duc ou à son ministre?

LE PRÉVÔT. A lui et à ses délégués.

LE DUC. Ainsi votre conscience sera tranquille si le duc sanctionne la justice de votre conduite.

LE PRÉVÔT. Cela est-il probable?

LE DUC. Il y a non-seulement probabilité, mais certitude. Cependant, puisque vous êtes retenu par la crainte, puisque

ni mon habit, ni mon intégrité, ni mes exhortations, ne peuvent vous ébranler, j'irai plus loin que je ne le voulais, afin de vous rassurer complétement. Regardez; voilà l'écriture et le sceau du duc. Je ne doute pas que l'un et l'autre ne vous soient connus.

Il lui remet un papier.

LE PRÉVÔT. Je les reconnais tous deux.

LE DUC. Cet écrit annonce le retour du duc; vous le lirez à loisir, vous y verrez que dans deux jours il sera ici. C'est une nouvelle qu'Angélo ignore; car aujourd'hui même il reçoit des lettres d'une étrange teneur; il y est question peut-être de la mort du duc, ou peut-être de son entrée dans un monastère; et peut-être aussi rien de tout cela n'est-il vrai. Voyez, l'étoile du berger commence à paraître. Ne vous demandez pas avec étonnement comment ces choses se feront; les difficultés ne sont plus rien quand on les connaît. Appelez l'exécuteur, et qu'il fasse sauter la tête de Bernardin; je vais à l'instant même le confesser et le préparer pour un séjour meilleur. Vous ne revenez pas de votre surprise; mais à la lecture de cet écrit, tous vos doutes disparaîtront. Venez; il est presque jour.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Une autre partie de la prison.

Entre LE BOUFFON.

LE BOUFFON. Je suis ici en pays de connaissance, comme si j'étais dans la maison où j'exerce mon emploi. On pourrait se croire céans chez madame Laruine, tant on y retrouve de ses anciens chalands. Il y a d'abord M. *l'Eventé*, qui est ici pour une fourniture de papier gris et de vieux gingembre, montant à la somme de cent quatre-vingt-dix-sept livres sterling, sur laquelle il a payé cinq marcs, argent comptant. Notez que le gingembre ne s'est guère vendu, car toutes les vieilles femmes étaient mortes. Il y a encore ici un certain M. *Capre*, à la requête de M. *Trois-Poils*, marchand de soieries, pour quatre babillements de satin de couleur pêche, pour lesquels il est maintenant singulièrement empêché. Nous avons encore le jeune *Duvertige*, le jeune *Lapromesse*, ainsi que M. *Delépe-ron*, et M. *Lafamine*, si fort sur la râpière et la dague, et le jeune *Lhéritier*, qui a tué en duel le gros *Pouding;* et M. *Fendart*, le ferrailleur, et le brave M. *Lasemelle*, le célè-

bre voyageur, et le féroce *Canette*, qui a poignardé *Lelitre;* je pourrais en citer encore une quarantaine, tous grands faiseurs dans notre métier, et qui n'ont plus maintenant ni sou ni maille.

Entre ABHORSON.

ABHORSON. Camarade, amène ici Bernardin.

LE BOUFFON, *appelant.* Monsieur Bernardin! levez-vous, et venez, qu'on vous décapite, monsieur Bernardin.

ABHORSON. Hola! Bernardin!

BERNARDIN, *de l'intérieur.* La peste vous étrangle!... Qui fait tout ce vacarme? Qui êtes-vous?

LE BOUFFON. C'est votre ami, le bourreau; il faut que vous ayez la bonté de vous lever et de vous laisser mettre à mort.

BERNARDIN, *de l'intérieur.* Au diable, bélître, au diable! Je dors.

ABHORSON. Dites-lui de se réveiller, et promptement.

LE BOUFFON. Monsieur Bernardin, éveillez-vous, je vous prie; venez vous faire exécuter, vous dormirez après.

ABHORSON. Va le trouver et amène-le.

LE BOUFFON. Il vient, monsieur, il vient; j'entends le bruissement de sa paille.

Entre BERNARDIN.

ABHORSON. La hache est-elle sur le billot, camarade?

LE BOUFFON. Elle est prête, monsieur.

BERNARDIN. Eh bien, Abhorson, qu'y a-t-il de nouveau?

ABHORSON. Franchement je vous conseille de vous mettre sur-le-champ en prière; car, voyez-vous, l'ordre de votre exécution est venu.

BERNARDIN. Bélître! j'ai bu toute la nuit, je ne suis pas préparé.

LE BOUFFON. Au contraire, vous l'êtes on ne peut mieux; quand on a bu toute la nuit et qu'on est décapité le matin de bonne heure, on n'en dort que mieux tout le long du jour.

Entre LE DUC.

ABHORSON, *à Bernardin.* Tenez, voici le confesseur qui vient; croyez-vous encore que nous plaisantons?

LE DUC. Mon frère, j'ai appris que vous alliez bientôt quitter ce monde; mu par ma charité, je viens vous offrir des conseils et des consolations et prier avec vous.

BERNARDIN. Moi, mon père ? j'ai passé toute la nuit à boire, et je veux qu'on me laisse quelque temps encore pour me préparer, sinon on m'assommera plutôt. Je ne veux pas mourir aujourd'hui, cela est certain.

LE DUC. O mon frère ! il le faut ; veuillez donc songer, je vous en conjure, au voyage que vous allez faire.

BERNARDIN. Je jure que rien au monde ne me fera consentir à mourir aujourd'hui.

LE DUC. Mais écoutez-moi.

BERNARDIN. Pas un mot : si vous avez quelque chose à me dire, venez dans mon cachot, car je n'en sortirai pas de la journée.

Il sort.

Entre LE PRÉVOT.

LE DUC. Également incapable de vivre ou de mourir ! ô cœur endurci ! suivez-le, vous autres, et conduisez-le au billot.

Abhorson et le Bouffon sortent.

LE PRÉVÔT. Eh bien, mon père, en quelles dispositions trouvez-vous le prisonnier ?

LE DUC. Il n'est aucunement préparé ; il est inapte à mourir ; et ce serait un acte damnable que de l'exécuter dans son état actuel.

LE PRÉVÔT. Mon père, ici, dans la prison, est mort, ce matin, d'une maladie violente, un certain Ragozin, un notoire pirate ; il est de l'âge de Claudio, il a les cheveux et la barbe de la même couleur : ne pourrions-nous pas ajourner ce réprouvé jusqu'à ce qu'il fût convenablement préparé, et envoyer au gouverneur la tête de Ragozin, plus semblable à celle de Claudio ?

LE DUC. Oh ! c'est une ressource providentielle ! Dépêchez-vous ; l'heure fixée par Angélo approche ; veillez à ce que cela soit fait et à ce que la tête lui soit envoyée, ainsi qu'il en a donné l'ordre, pendant que moi, je vais disposer ce malheureux stupide à mourir de bonne volonté.

LE PRÉVÔT. Mon père, cela va être fait sur-le-champ ; mais Bernardin devra être exécuté cet après-midi. Que ferons-nous de Claudio, de manière à me mettre à l'abri des dangers qui résulteraient pour moi si l'on venait à découvrir qu'il est vivant ?

LE DUC. Voilà ce qu'il faut faire : mettez Bernardin et

Claudio dans des cellules secrètes : avant que le soleil ait accompli deux fois sa visite quotidienne aux habitants de l'autre hémisphère, vous verrez votre sûreté efficacement garantie.

LE PRÉVÔT. Je suis entièrement à vos ordres.

LE DUC. Vite, dépêchez, et envoyez la tête à Angélo.

Le Prévôt sort.

LE DUC, *continuant.* Maintenant je vais écrire à Angélo; le prévôt lui remettra ma lettre. Je lui manderai que je suis sur le point d'arriver, et que, cédant à la demande pressante qui m'en a été faite, je suis obligé de faire mon entrée publique dans Vienne. Je l'inviterai à venir à ma rencontre à la fontaine consacrée, à une lieue de la ville; de là nous continuerons notre route, Angélo, mon cortége et moi, par une marche lente et avec tout le cérémonial accoutumé.

Rentre LE PRÉVOT.

LE PRÉVÔT. Voici la tête! je vais la porter moi-même.

LE DUC. Cela est à propos; revenez promptement, car j'ai à vous entretenir de choses que je ne veux confier qu'à vous.

LE PRÉVÔT. Je vais faire toute diligence.

ISABELLE, *appelant de l'intérieur.* Que la paix soit en ces lieux! Holà! quelqu'un!

LE DUC. C'est la voix d'Isabelle. — Elle vient pour savoir si la grâce de son frère est arrivée; mais je veux lui laisser ignorer son bonheur, afin qu'au moment où elle s'y attendra le moins, son désespoir se change en un céleste ravissement.

Entre ISABELLE.

ISABELLE. Je vous demande pardon.

LE DUC. Fille charmante et vertueuse, acceptez mon salut.

ISABELLE. J'accepte avec plaisir le salut d'un homme aussi saint. Le gouverneur a-t-il envoyé la grâce de mon frère?

LE DUC. Il l'a délivré, Isabelle, des entraves de ce monde; sa tête a été coupée et envoyée à Angélo.

ISABELLE. Non, cela n'est pas.

LE DUC. Cela est effectivement. Ma fille, montrez votre raison dans votre résignation.

ISABELLE. Oh! je vais aller le trouver et lui arracher les yeux.

LE DUC. Vous ne serez point admise en sa présence.

ISABELLE. Infortuné Claudio ! malheureuse Isabelle ! monde pervers ! exécrable Angélo !

LE DUC. Tout cela ne saurait l'atteindre et ne vous profite en rien ; abstenez-vous-en donc ; remettez au ciel le soin de votre cause. Ecoutez ce que je vais vous dire, et vous reconnaîtrez bientôt la vérité de chacune de mes paroles. Le duc revient demain dans ses états ; — veuillez sécher vos larmes ; — j'en suis informé par un père de notre couvent qui est son confesseur ; déjà il a fait prévenir de son arrivée Escalus et Angélo, qui se préparent à le recevoir aux portes de la ville et à remettre leurs pouvoirs entre ses mains. Si vous le pouvez, laissez-moi guider votre raison par mes conseils ; en retour, je vous promets, dans le châtiment de ce misérable, la vengeance que votre cœur désire, outre la faveur du duc et l'estime générale.

ISABELLE. Je me laisse diriger par vous.

LE DUC. Allez donc porter cette lettre au frère Pierre ; c'est celle dans laquelle il m'apprend le retour du duc. En lui remettant ce gage, dites-lui que je l'attends ce soir chez Marianne. Je le mettrai au fait de ce qui vous concerne l'une et l'autre. Il vous conduira devant le duc et accusera Angélo en face. Quant à moi, pauvre religieux, je suis lié par un vœu sacré, et je serai absent. Allez avec cette lettre ; contenez ces larmes qui brillent dans vos yeux, et que votre cœur s'apaise ; ne vous fiez plus jamais à mon saint caractère, si la voie que je vous fais prendre n'est pas la bonne. — Qui est là ?

Entre LUCIO.

LUCIO. Bonjour, mon père ! où est le prévôt ?

LE DUC. Il est sorti, monsieur.

LUCIO. O charmante Isabelle ! j'ai la douleur dans l'âme de voir vos yeux rougis par les pleurs : il faut vous résigner. Je me vois forcé de dîner et de souper avec du pain et de l'eau ; dans l'intérêt de ma tête, je n'ose pas remplir mon ventre : il suffirait d'un bon repas pour me donner des velléités. Mais on dit que le duc sera ici demain ; sur ma parole, Isabelle, j'aimais votre frère : si cet original, ce vieux sournois de duc, avait été ici, Claudio vivrait encore.

Isabelle sort.

LE DUC. Monsieur, le duc n'a pas beaucoup à se féliciter de votre témoignage ; heureusement que sa réputation n'en dépend pas.

LUCIO. Mon père, vous ne connaissez pas le duc aussi bien que moi ; c'est un tout autre luron que vous ne le croyez.

LE DUC. Bien ; un jour viendra que vous répondrez de ces propos. Adieu !

LUCIO. Attendez, je vais vous accompagner ; je puis vous conter de jolies histoires du duc.

LE DUC. Vous m'en avez déjà trop dit si elles sont vraies ; si, au contraire, elles sont fausses, mieux valait vous taire.

LUCIO. J'ai été un jour traduit devant lui pour avoir fait un enfant à une fille.

LE DUC. Avez-vous fait pareille chose?

LUCIO. Oui, parbleu ! je l'ai fait ; mais j'ai été obligé de le nier ; sans quoi, on m'aurait fait épouser cette guenon.

LE DUC. Monsieur, votre compagnie est plus agréable qu'honnête. Portez-vous bien.

LUCIO. Ma foi, je vous accompagnerai jusqu'au bout de la rue. Si la liberté de mes propos vous offense, je vous les épargnerai ; je suis comme la teigne ; on ne me détache pas facilement.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Une salle dans la maison d'Angélo.

Entrent ANGÉLO et ESCALUS.

ESCALUS. Toutes les lettres qu'il a écrites se démentent l'une l'autre.

ANGÉLO. De la manière la plus bizarre et la plus contradictoire. Il y a dans ses actes quelque chose qui tient de la folie. Fasse le ciel que sa raison ne soit point altérée ! Pourquoi devons-nous aller à sa rencontre aux portes de la ville, et là remettre nos pouvoirs entre ses mains ?

ESCALUS. Je ne saurais en deviner le motif.

ANGÉLO. Et pourquoi avons-nous l'ordre de faire annoncer publiquement, une heure avant son entrée, que tous ceux qui ont à se plaindre de quelque injustice devront présenter leurs griefs dans la rue ?

ESCALUS. A cela il y a un motif; cela a pour but d'en finir une fois pour toutes avec les plaintes de ce genre, et de nous affranchir d'une foule de réclamations qui, passé ce jour, seront sans force contre nous.

ANGÉLO. Fort bien ! Veillez, je vous prie, à ce que cette

annonce soit publiée. Demain matin, de bonne heure, j'irai vous voir chez vous; faites avertir les personnes notables et les dignitaires qui doivent aller à la rencontre du duc.

ESCALUS. Je vais le faire, seigneur. Adieu.

Il sort.

ANGÉLO. Bonsoir.—Cette action m'a tout à fait changé; elle obscurcit mon entendement, et me rend inapte à tout. Une vierge déflorée! et par un homme éminent, par celui-là même qui déployait contre ce crime les rigueurs de la loi! Si la honte ne l'empêchait de proclamer publiquement la perte de son honneur, comme elle pourrait m'accuser! La raison ne l'y engage-t-elle pas? Non; car mon autorité a un tel poids et un tel crédit que nul scandale privé ne saurait l'atteindre, et que l'accusatrice serait confondue. J'aurais laissé vivre son frère, si je n'avais eu à craindre qu'un jour ce jeune audacieux, écoutant la voix de son ressentiment, ne cherchât à tirer vengeance de la honteuse rançon d'une vie déshonorée. Et néanmoins, plût à Dieu qu'il vécût encore! Hélas! lorsqu'une fois nous avons mis la vertu en oubli, rien ne va comme il devrait; nous voulons et ne voulons pas.

Il sort.

SCÈNE V.

La campagne aux environs de Vienne.

Arrivent LE DUC, dans le costume de sa dignité, et le MOINE PIERRE.

LE DUC. Remettez-moi ces lettres en temps opportun. (*Il lui donne des lettres.*) Le prévôt connaît mes vues et mon projet. L'affaire une fois entamée, conformez-vous à vos instructions, et ne perdez point de vue notre objet spécial, tout en quittant parfois un moyen pour un autre, selon que la nécessité l'exigera. Allez chez Flavius, et dites-lui où je suis; informez-en aussi Valentinus, Rolland et Crassus, et dites-leur d'expédier des trompettes à la porte de la ville; mais commencez par m'envoyer Flavius.

PIERRE. Je vais promptement exécuter vos ordres.

Le Moine s'éloigne.

Arrive VARRIUS.

LE DUC. Recevez mes remercîments, Varrius; vous n'avez point perdu de temps; venez, nous marcherons ensemble. D'autres de nos amis ne tarderont pas à nous rejoindre, mon cher Varrius!

Ils s'éloignent.

SCÈNE VI.

Une rue près de la porte de la ville.

Arrivent ISABELLE et MARIANNE.

ISABELLE. J'éprouve de la répugnance à parler avec tous ces détours; j'aurais préféré dire la vérité tout entière; ce serait à vous à l'accuser ainsi. Mais il me conseille de suivre cette marche pour mieux, dit-il, cacher notre plan.

MARIANNE. Suivez ses conseils.

ISABELLE. Il m'a dit, en outre, de ne pas m'étonner s'il lui arrive de prendre le parti d'Angélo et de parler contre moi : c'est une médecine dont l'amertume doit être salutaire.

MARIANNE. Je voudrais que le frère Pierre...

ISABELLE. Chut ! le voici qui vient.

Arrive LE MOINE PIERRE.

PIERRE. Venez ; je vous ai trouvé une place favorable, où vous serez sur le passage du duc. Le son des trompettes a retenti deux fois ; déjà les citoyens les plus importants et les plus notables ont pris place aux portes de la ville, et le duc ne tardera pas à arriver. Suivez-moi donc.

Ils s'éloignent.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Une place publique près de l'une des portes de la ville.

MARIANNE, voilée ; ISABELLE et le MOINE PIERRE sont à quelque distance; arrivent d'un côté LE DUC, VARRIUS et une suite de Seigneurs ; de l'autre, ANGÉLO, ESCALUS, LUCIO, LE PRÉVOT, des Gardes et la foule des Citoyens.

LE DUC, *à Angélo.* Mon digne cousin, soyez le bienvenu. (*A Escalus.*) Mon vieil et fidèle ami, nous vous revoyons avec joie.

ANGÉLO *et* ESCALUS. Un heureux retour à votre altesse !

LE DUC. Nous vous remercions cordialement. Nous avons pris des informations à votre égard, et nous avons entendu

faire de votre justice un tel éloge, que nous ne pouvons que vous signaler à la reconnaissance publique, en attendant les récompenses qui vous sont dues.

ANGÉLO. Vous resserrez encore mes obligations envers votre altesse.

LE DUC. Oh! votre mérite parle haut! Il y aurait injustice à nous de l'enfermer dans les secrets retranchements de notre cœur, au lieu de l'installer, comme il en a droit, dans des remparts de bronze, à l'abri des outrages du temps et des ravages de l'oubli. Donnez-moi votre main, et que mes sujets le voient, afin que ces signes extérieurs de courtoisie leur révèlent mes sentiments intérieurs. — Venez, Escalus; placez-vous à ma gauche. J'ai en vous deux excellents soutiens!

Pierre et Isabelle s'avancent.

PIERRE. Voici le moment; élevez la voix, et tombez à genoux devant lui.

ISABELLE. Justice, ô royal duc! abaissez vos regards sur une pauvre fille, je n'ose dire sur une vierge outragée! O digne prince! ne déshonorez pas vos yeux en les détournant sur d'autres objets jusqu'à ce que vous ayez entendu ma juste plainte et que vous m'ayez rendu justice. Justice, justice, justice!

LE DUC. Dites-moi vos griefs : outragée en quoi? par qui? Voici le seigneur Angélo qui vous rendra justice; expliquez-vous à lui.

ISABELLE. O digne duc! vous m'ordonnez de demander mon salut au démon; entendez-moi vous-même; car ce que j'ai à vous dire doit ou attirer sur moi des châtiments, si je ne suis pas crue, ou m'obtenir de vous une réparation : écoutez-moi, oh! écoutez-moi ici.

ANGÉLO. Seigneur, sa raison, je le crains, n'est pas très-solide : elle m'a sollicité en faveur de son frère, que la justice a frappé dans son cours.

ISABELLE. La justice!

ANGÉLO. Et son langage sera sans doute étrange et plein d'amertume.

ISABELLE. Oui, certes, il sera étrange, et néanmoins strictement vrai. Qu'Angélo soit un imposteur, cela n'est-il pas étrange? Qu'Angélo soit un meurtrier, cela n'est-il pas étrange? Qu'Angélo soit un perfide adultère, un hypocrite, un lâche ravisseur, cela n'est-il pas étrange et des plus étranges?

LE DUC. Dix fois étrange en effet.

ISABELLE. Il n'est pas plus certain qu'il est Angélo, qu'il ne l'est que tout cela est aussi vrai qu'étrange : que dis-je? cela est dix fois vrai; car, après tout, la vérité est la vérité.

LE DUC. Qu'on l'emmène! Pauvre créature, l'infirmité de sa raison se trahit par ses paroles.

ISABELLE. O prince! je vous en conjure par vos espérances dans un monde meilleur, ne dédaignez pas ma plainte, dans l'opinion que ma raison est altérée; ne croyez pas impossible ce qui est improbable; il n'est pas impossible que le plus pervers et le plus vil des hommes paraisse aussi réservé, aussi grave, aussi scrupuleux, aussi parfait qu'Angélo; de même Angélo, avec tous ses dehors hypocrites, ses titres, ses formes imposantes, peut n'être qu'un monstre de scélératesse; il l'est, croyez-moi, royal prince; s'il est moins que cela, il n'est rien; mais il est pire encore, et je manque d'expressions pour qualifier sa scélératesse.

LE DUC. Sur mon honneur, si elle est folle, comme je le crois, sa folie ressemble singulièrement au bon sens; je n'ai jamais vu tant de liaisons dans les idées d'une tête aliénée.

ISABELLE. O gracieux duc! éloignez cette idée. Ne confondez point l'émotion qui me trouble avec l'absence de la raison; mais que votre sagesse vous serve à dégager la vérité des ténèbres, et le mensonge des apparences de la vérité.

LE DUC. Certes, bien des gens sains d'esprit ont une raison moins lucide. Qu'avez-vous à me dire?

ISABELLE. Je suis la sœur d'un homme nommé Claudio, condamné pour fornication à perdre la tête, condamné par Angélo : sur le point de commencer mon noviciat dans une maison religieuse, j'ai été mandée par mon frère; son message m'a été transmis par un nommé Lucio.

LUCIO. C'est moi, avec la permission de votre excellence; je suis venu la voir de la part de Claudio, et la prier de faire des démarches auprès d'Angélo, dans le but d'obtenir la grâce de son frère.

ISABELLE. Effectivement, c'est lui.

LE DUC, *à Lucio.* On ne vous a pas dit de parler.

LUCIO. Ni de me taire, monseigneur.

LE DUC. Eh bien, je vous le dis maintenant; souvenez-vous-en, je vous prie : et quand vous aurez à parler pour vo-

tre propre compte, priez Dieu de n'avoir rien à vous reprocher.

LUCIO. J'en donne la certitude à votre altesse.

LE DUC. Gardez-la pour vous ; prenez-y garde.

ISABELLE. Ce qu'il vient de dire est vrai.

LUCIO. Fort bien.

LE DUC. Cela peut être ; mais vous avez tort de parler avant votre tour. (*A Isabelle.*) Continuez.

ISABELLE. J'allai trouver ce gouverneur infâme.

LE DUC. Voilà un langage qui tient un peu de la démence.

ISABELLE. Pardonnez-le-moi ; le langage est approprié au sujet.

LE DUC. C'est bon, poursuivez.

ISABELLE. J'abrége; il est inutile que je vous raconte comment j'intercédai auprès de lui ; les supplications que je lui adressai à genoux ; les objections qu'il me fit, les réponses que je leur opposai (car tout cela fut long) ; je passe ces détails, et j'arrive avec un sentiment de douleur et de honte à l'infâme conclusion de tout ceci. Il mit à la grâce de mon frère la condition que je livrerais ma chasteté et ma personne à la discrétion de ses impudiques désirs ; après avoir longtemps combattu, mon honneur finit par céder à ma pitié pour mon frère, et je me soumis à ce qu'on exigeait de moi ; mais le lendemain matin, sa brutale passion une fois satisfaite, il donne l'ordre qu'on exécute mon malheureux frère.

LE DUC. Comme cela est vraisemblable !

ISABELLE. Plût à Dieu que cela, au lieu d'être vrai, ne fût que vraisemblable !

LE DUC. Par le ciel, pauvre insensée, vous ne savez pas ce que vous dites; ou bien un odieux complot vous a subornée contre son honneur : d'abord son intégrité est sans tache ; ensuite il n'est pas croyable qu'il ait poursuivi avec tant de rigueur dans autrui des fautes que lui-même partageait : s'il avait commis un crime de cette nature, il aurait pesé votre frère dans la même balance que lui, et ne l'aurait pas fait mourir. Quelqu'un vous fait agir ; avouez la vérité, et dites-nous qui sont ceux dont les conseils vous ont poussée à venir ici articuler ces plaintes.

ISABELLE. Est-ce là tout ? En ce cas, anges du ciel, esprits bienheureux, donnez-moi la résignation ; — un jour viendra où sera démasqué le crime aujourd'hui caché sous le voile de

l'hypocrisie ! Que le ciel préserve votre altesse de tout mal, comme il est vrai que, victime outragée, je m'éloigne sans avoir pu obtenir créance pour mes paroles.

LE DUC. Je crois qu'en effet vous ne demanderiez pas mieux que de vous éloigner. — Un exempt ! Qu'on la mène en prison ! Souffrirons-nous que le souffle flétrissant de la calomnie s'attaque à un homme qui nous est attaché de si près ? Ce doit être le résultat de quelque intrigue. Qui a eu connaissance de vos intentions et de votre démarche ?

ISABELLE. Un homme dont je regrette l'absence, le moine Ludovic.

LE DUC. Un saint personnage, sans doute. Qui connaît ce Ludovic ?

LUCIO. Monseigneur, je le connais ; c'est un moine intrigant ; je n'aime pas cet homme-là ; si c'eût été un laïque, je l'aurais étrillé d'importance pour certains propos qu'il a tenus contre votre altesse, à l'occasion de son départ.

LE DUC. Des propos contre moi ? Voilà vraiment un digne religieux ? pousser cette malheureuse à venir accuser ici notre délégué ! Qu'on me trouve ce moine.

LUCIO. Pas plus tard qu'hier soir, monseigneur, je les ai vus tous deux dans la prison ; c'est un moine impudent, un mauvais drôle s'il en fut jamais.

PIERRE. Que bénie soit votre royale altesse ! j'étais là présent, et j'ai entendu les mensonges qu'on vous a débités : d'abord c'est injustement que cette femme accuse votre délégué, qui est aussi pur de tout contact coupable avec elle que l'homme qui n'a pas encore vu le jour.

LE DUC. C'est aussi ce que nous pensions. Connaissez-vous ce moine Ludovic dont elle parle ?

PIERRE. Je le connais pour un religieux plein de science et de piété, non pour un drôle et un intrigant mondain, comme cet homme le représente. Je puis certifier qu'il est incapable d'avoir, comme on l'en accuse, mal parlé de votre altesse.

LUCIO. Il en a parlé d'une manière infâme, croyez-moi.

PIERRE. Fort bien ; il pourra peut-être un jour se justifier lui-même ; mais pour le moment, seigneur, il est dangereusement malade. Ayant appris qu'on se proposait d'élever des plaintes contre le seigneur Angélo, il m'a expressément envoyé ici pour dire en son nom ce qu'il sait être vrai et faux,

et dont il administrera la preuve sous la foi du serment, quand il en sera requis. Et d'abord, pour justifier ce digne seigneur, si bassement et si directement accusé, vous allez entendre cette femme démentie en face et confondue de son propre aveu.

LE DUC. Voyons cela, mon père.

Des Gardes emmènent Isabelle, et Marianne s'avance.

LE DUC, *continuant.* Tout cela ne vous fait-il pas sourire de pitié, seigneur Angélo? — J'admire jusqu'où va l'audace insensée de pareils misérables! Donnez-nous des siéges. — Venez, cousin Angélo ; je serai neutre ; soyez juge dans votre propre cause. — Est-ce là le témoin, mon père? qu'elle commence par montrer son visage ; elle parlera ensuite.

MARIANNE. Pardonnez-moi, monseigneur ; je ne montrerai pas mon visage que mon époux ne me l'ordonne.

LE DUC. Quoi donc? êtes-vous mariée ?

MARIANNE. Non, monseigneur.

LE DUC. Êtes-vous fille ?

MARIANNE. Non, monseigneur.

LE DUC. Vous êtes donc veuve?

MARIANNE. Pas davantage, monseigneur.

LE DUC. Qu'êtes-vous donc, si vous n'êtes ni femme, ni fille, ni veuve?

LUCIO. Monseigneur, c'est peut-être une courtisane : beaucoup de ces créatures-là ne sont ni femmes, ni filles, ni veuves.

LE DUC. Qu'on impose silence à ce drôle! Je voudrais qu'il se trouvât dans le cas de parler pour lui-même.

LUCIO. C'est bien, monseigneur.

MARIANNE. J'avoue, monseigneur, que je n'ai jamais été mariée, et j'avoue, en outre, que je ne suis pas fille ; j'ai connu mon mari, et néanmoins mon mari ne sait pas qu'il m'a connue.

LUCIO. C'est qu'alors il était ivre, monseigneur ; cela ne saurait être autrement.

LE DUC. Il serait à souhaiter que vous le fussiez vous-même dans l'intérêt du silence.

LUCIO. C'est bien, monseigneur.

LE DUC. Ce n'est point là un témoin en faveur du seigneur Angélo.

MARIANNE. Laissez-moi poursuivre, seigneur : celle qui ac-

cuse Angélo de fornication, accuse mon époux ; le moment où elle prétend qu'il s'est rendu coupable est celui-là même où je le tenais dans mes bras, avec tous les transports de l'amour.

ANGÉLO. En accuse-t-elle encore d'autres que moi ?

MARIANNE. Non pas que je sache.

LE DUC. Non ? vous venez de dire qu'elle accusait votre mari.

MARIANNE. Il est vrai, monseigneur ; et ce mari est Angélo, qui croit être certain de ne m'avoir jamais connue, et pense avoir connu Isabelle.

ANGÉLO. Voilà une étrange imposture : voyons votre visage.

MARIANNE. Mon époux me l'ordonne ; je vais me montrer ; (*Elle soulève son voile.*) Cruel Angélo, voilà le visage que tu croyais naguère mériter l'honneur de tes regards ; voilà la main qui dans un solennel engagement fut pressée dans la tienne ; voilà la personne qui est venue au rendez-vous donné à Isabelle, et qui l'a remplacée auprès de toi, dans le pavillon de ton jardin.

LE DUC, *à Angélo.* Connaissez-vous cette femme ?

LUCIO. Charnellement, comme elle le dit.

LE DUC. Tais-toi, drôle.

LUCIO. Je me tais, monseigneur.

ANGÉLO. Je l'avoue, seigneur, je connais cette femme ; il y a cinq ans, il était question d'un mariage entre elle et moi ; ce mariage fut rompu en partie parce que la dot était inférieure à ce qui avait été promis ; mais surtout parce que des reproches de légèreté avaient attaqué sa réputation. Je jure sur mon honneur que je ne lui ai point parlé, ne l'ai point vue, et n'ai point entendu parler d'elle pendant ces cinq années.

MARIANNE. Noble prince, comme il est vrai que la lumière vient du ciel, que c'est le souffle qui sert à former les paroles, qu'il y a de la raison dans la vérité et de la vérité dans la vertu, je suis fiancée à cet homme aussi étroitement que peuvent engager des paroles. Je répète, monseigneur, que mardi dernier, dans le pavillon de son jardin, il m'a connue comme sa femme : si ce que je dis est vrai, puissé-je me relever saine et sauve de ce sol sur lequel je suis agenouillée ; dans le cas contraire, puissé-je y rester fixée pour toujours comme une statue de marbre !

ANGÉLO. Jusque-là je n'avais fait que sourire ; maintenant,

seigneur, veuillez m'accorder tous les pouvoirs de la justice; ma patience est à bout : je vois que ces pauvres et ignorantes créatures ne sont que les instruments de quelque personnage plus puissant qui les fait agir. Laissez-moi, seigneur, démêler cette intrigue.

LE DUC. De tout mon cœur; punissez-les aussi rigoureusement qu'il vous plaira. — Moine stupide, et toi, femme perverse, liguée avec celle qui était ici tout à l'heure, pensez-vous donc que vos serments, quand vous y feriez entrer les noms de tous les saints, seraient des témoignages suffisants contre un homme d'un mérite et d'une vertu aussi éprouvés? — Escalus, siégez avec mon cousin; prêtez-lui votre aide obligeante pour remonter à la source de cette diffamation. Elles ont été instiguées par un autre moine encore; qu'on l'envoie chercher.

PIERRE. Je regrette qu'il ne soit pas ici, monseigneur; car c'est effectivement lui qui a poussé ces femmes à soulever cette accusation. Notre prévôt sait où il réside, et il pourrait vous l'amener.

LE DUC, *au Prévôt.* Allez-y sur-le-champ.

Le Prévôt s'éloigne.

LE DUC, *continuant.* Et vous, mon digne cousin, qui avez fait vos preuves, c'est à vous qu'il importe d'éclaircir cette affaire; punissez l'injure dirigée contre vous par tel châtiment qu'il vous plaira d'infliger. Je vais vous quitter un instant; mais ne bougez pas d'ici que vous n'ayez formellement fixé votre opinion à l'égard de ces calomniateurs.

ESCALUS. Seigneur, nous examinerons l'affaire à fond.

Le Duc s'éloigne.

ESCALUS, *continuant.* Seigneur Lucio, ne disiez-vous pas que vous connaissiez le moine Ludovic pour un malhonnête homme?

LUCIO. *Cucullus non facit monachum*[1] : il n'a d'honnête que son habit; il a tenu sur le duc les propos les plus infâmes.

ESCALUS. Nous vous prions de vouloir bien rester ici jusqu'à ce qu'il vienne, afin de déposer à ce sujet en sa présence. Nous allons trouver dans ce moine un insigne drôle.

LUCIO. Il n'a pas son pareil dans Vienne, sur ma parole.

ESCALUS, *à un Garde.* Qu'on fasse revenir Isabelle; je dé-

[1] Le capuchon ne fait pas le moine.

sirerais lui parler. (*A Angélo.*) Permettez, seigneur, que je l'interroge; vous allez voir comme je vais la mener bon train.

LUCIO. Pas mieux que lui, de son propre aveu à elle.

ESCALUS. Que dites-vous?

LUCIO. Je pense, seigneur, que si vous la preniez à part, elle avouerait plutôt; peut-être en public la honte l'empêchera-t-elle de parler.

Reviennent **ISABELLE**, ramenée par les Gardes, **LE DUC**, en costume de moine, et **LE PRÉVOT.**

ESCALUS. Je veux avec elle porter mes coups dans l'ombre.

LUCIO. C'est le bon moyen, car à minuit les femmes sont fragiles.

ESCALUS, *à Isabelle.* Approchez, mademoiselle; voilà une femme qui donne un démenti à tout ce que vous avez dit.

LUCIO. Seigneur, voilà le coquin dont j'ai parlé; il vient avec le prévôt.

ESCALUS. Il arrive très à propos; ne lui parlez que lorsqu'on vous appellera.

LUCIO. *Motus.*

ESCALUS, *au prétendu moine.* Avancez, monsieur. Est-ce par vos conseils que ces femmes ont calomnié Angélo? elles en ont fait l'aveu.

LE DUC. C'est faux!

ESCALUS. Comment! savez-vous où vous êtes?

LE DUC. Respect à votre poste éminent! et que Satan soit parfois honoré, en considération de son trône brûlant. — Où est le duc? c'est lui qui doit m'entendre.

ESCALUS. Le duc est en nous, et nous allons vous entendre; songez à parler avec sincérité.

LE DUC. Avec hardiesse du moins; mais, ô pauvres créatures! c'est au loup que vous venez redemander l'agneau; adieu à tout espoir de réparation. Le duc est-il parti? en ce cas, votre cause est perdue. Le duc est injuste de repousser l'appel que vous lui faites publiquement, et de remettre le soin de vous juger au scélérat que vous venez accuser.

LUCIO. Voilà le coquin! c'est de lui que j'ai parlé.

ESCALUS. Eh quoi! moine irrévérend et profane, n'est-ce donc point assez que tu aies poussé ces malheureuses à accuser cet homme de bien? oses-tu encore, de ta bouche impure, et

en sa présence même, le qualifier de scélérat; puis, t'attaquant au duc lui-même, le taxer d'injustice? Qu'on l'emmène, qu'on lui donne la torture; — nous te briserons en détail, jusqu'à ce que nous ayons éclairci ce complot.... Quoi! le duc injuste!

LE DUC. Calmez cet emportement! le duc n'oserait pas plus torturer mon petit doigt que le sien; je ne suis pas son sujet, et ce pays n'est pas le mien : les affaires qui m'appelaient dans cet état m'ont permis de parcourir Vienne en observateur; j'y ai vu les vices en ébullition au point de déborder la cuve; j'y ai vu des lois pour tous les délits; mais les délits tellement favorisés que les pénalités les plus fortes, pareilles aux règlements de la boutique d'un barbier, sont moins un objet d'attention que de risée.

ESCALUS. Il ose calomnier le gouvernement! qu'on le mène en prison.

ANGÉLO. Qu'avez-vous à déposer contre lui, seigneur Lucio? Est-ce là l'homme dont vous nous avez parlé?

LUCIO. C'est lui-même, seigneur... Venez ici, tête chauve; me connaissez-vous?

LE DUC. Oui, monsieur, je vous reconnais au son de votre voix; je vous ai rencontré dans la prison pendant l'absence du duc.

LUCIO. En vérité! et vous rappelez-vous ce que vous avez dit sur le compte du duc?

LE DUC. Parfaitement, monsieur.

LUCIO. En vérité! et est-il vrai que le duc soit un paillard, un sot et un lâche, comme vous l'avez dit alors?

LE DUC. Avant de m'attribuer ces propos, il faut que vous changiez de rôle avec moi; c'est vous qui lui avez donné ces qualifications-là, et bien d'autres encore, et de pires.

LUCIO. O damnable coquin! ne t'ai-je pas tiré par le nez pour ces propos-là?

LE DUC. Je proteste que j'aime le duc comme moi-même.

ANGÉLO. Voyez-vous comme le scélérat change de ton, après ses diffamations criminelles?

ESCALUS. Il est inutile de parler plus longtemps à un pareil drôle. — Qu'on le mène en prison! — Où est le prévôt? Qu'on le mène en prison, qu'on l'enferme à triples verroux; qu'il n'ouvre plus la bouche. — Qu'on emmène aussi ces péronnelles, ainsi que leur autre complice.

Le Prévôt met la main sur le Duc.

LE DUC. Un moment, monsieur, un moment.

ANGÉLO. Eh quoi ! il résiste ! Prêtez main forte, Lucio.

LUCIO. Venez, monsieur, venez, monsieur; venez, venez... Ah ! ah ! tête chauve, drôle; imposteur! nous allons te décapuchonner ; montre ton museau, pendard, fais-nous voir ta face de loup ; et ensuite va passer une heure à la potence. Tu ne veux pas?

Il lui arrache son capuchon, et on reconnaît le Duc.

LE DUC. Tu es le premier coquin qui ait jamais fait un duc. — Permettez d'abord, prévôt, que je cautionne ces trois personnes innocentes. (*A Lucio.*) Ne cherchez pas à vous évader, monsieur; le moine aura tout à l'heure un mot à vous dire.... Qu'on l'arrête!

LUCIO, *à part.* Cela pourrait bien aboutir à quelque chose de pire que la potence.

LE DUC, *à Escalus.* Je vous pardonne ce que vous avez dit, asseyez-vous ; (*montrant Angélo*) je vais prendre sa place. (*A Angélo.*) Seigneur, avec votre permission. (*Il s'assied à la place d'Angélo.*) Te reste-t-il encore des paroles, des expédients, ou de l'impudence, pour te venir en aide? S'il t'en reste encore, hâte-toi d'en faire usage, avant que j'aie achevé ce que j'ai à dire ; car alors, tout cela te sera inutile.

ANGÉLO. O mon redouté seigneur ! j'ajouterais encore à l'énormité de mon crime, si j'espérais pouvoir rester impénétrable, alors que je vois que mes actes ont été présents aux regards de votre altesse comme à ceux de la divinité : cessez donc, ô excellent prince ! de traduire ma honte à votre tribunal, mais que je sois jugé sur mon propre aveu ; dès lors je ne demande d'autre faveur qu'une sentence immédiate, et ensuite la mort.

LE DUC. Approchez, Marianne. (*A Angélo.*) As-tu été fiancé à cette femme ?

ANGÉLO. Oui, seigneur.

LE DUC. Va avec elle, et épouse-la sur-le-champ. (*Au moine Pierre.*) Mon père, prêtez-leur votre ministère; cela fait, ramenez-le ici. Accompagnez-le, prévôt.

Angélo, Marianne, le moine Pierre et le Prévôt s'éloignent.

ESCALUS. Seigneur, je suis plus surpris de son déshonneur que de ce qu'il y a d'étrange dans tout ceci.

LE DUC. Approchez, Isabelle; votre religieux est mainte-

nant votre prince : vous m'avez vu attentif et fidèle à vos intérêts ; je n'ai point changé de sentiments en changeant de costume, et je suis toujours prêt à vous rendre service.

ISABELLE. Pardonnez-moi, seigneur, si moi, votre sujette, j'ai, sans le savoir, employé et importuné mon souverain.

LE DUC. Vous êtes pardonnée, Isabelle ; et maintenant, chère fille, montrez à mon égard la même générosité ; je sais que la mort de votre frère pèse douloureusement sur votre cœur, et vous vous étonnez sans doute que, cherchant à lui sauver la vie, je sois resté dans mon incognito ; vous vous demandez pourquoi, au lieu de le laisser périr, je n'ai pas fait une brusque manifestation de mon pouvoir caché. O fille affectueuse et tendre ! c'est la soudaineté de sa mort, à laquelle je ne m'attendais pas, qui a renversé mes projets ; mais qu'il repose en paix ! la vie que la mort ne saurait atteindre est bien préférable à celle qui est sans cesse placée sous sa menace : consolez-vous à l'idée que votre frère est heureux.

ISABELLE. C'est ce que je fais, seigneur.

Reviennent **ANGÉLO, MARIANNE, LE MOINE PIERRE** et **LE PRÉVOT.**

LE DUC. Quant à ce nouveau marié qui s'approche, et dont l'impudique audace s'est attaquée à votre honneur si bien défendu, vous devez lui pardonner en faveur de Marianne : mais il a condamné votre frère ; il s'est rendu doublement criminel en violant les saintes lois de la chasteté, et en manquant à la promesse qu'il vous avait faite d'épargner Claudio. Jusque dans sa clémence, et par la bouche même du coupable, la loi crie : *Angélo pour Claudio, mort pour mort.* Oui, célérité pour célérité, lenteur pour lenteur ; à chacun son dû, et *mesure pour mesure.* Ainsi, Angélo, ton crime est manifeste ; il ne te servirait de rien de le nier : nous te condamnons à perdre la tête sur le même billot où Claudio a déposé la sienne ; et sans plus de délai, qu'on l'emmène.

MARIANNE. O mon gracieux seigneur ! j'espère que votre altesse n'a pas voulu se jouer de moi en me donnant un époux.

LE DUC. C'est votre époux lui-même qui s'est joué de vous. Dans l'intérêt de votre honneur, j'ai cru votre mariage nécessaire ; comme il vous avait connue, je n'ai pas voulu que cette circonstance pût faire tache à votre réputation et nuisît à votre avenir : car, bien qu'en vertu du droit de confiscation tous ses biens nous soient dévolus, nous voulons qu'ils vous appartien-

nent, et forment le douaire qui doit vous procurer un meilleur époux.

MARIANNE. O mon clément seigneur ! je n'en veux ni un autre ni un meilleur que lui.

LE DUC. N'insistez point ; ma résolution est immuable.

MARIANNE, *se prosternant*. Mon doux seigneur !

LE DUC. Vous perdez vos peines : qu'on le conduise à la mort. (*A Lucio.*) A vous maintenant, monsieur.

MARIANNE. O mon clément seigneur ! — Chère Isabelle, secondez-moi ; agenouillez-vous pour moi, et ma vie entière sera consacrée à votre service.

DE DUC. Tout s'oppose à ce qu'elle vous prête son aide ; si elle se prosternait pour implorer ma clémence, l'ombre de son frère briserait la pierre de son sépulcre, et viendrait l'enlever à nos regards saisis d'horreur.

MARIANNE. Isabelle, ma chère Isabelle, mettez-vous seulement à genoux auprès de moi ; élevez vos mains sans rien dire : je parlerai seule. On dit que les hommes les meilleurs sont pétris de défauts, et que pour avoir failli, souvent ils n'en valent que mieux : peut-être en sera-t-il ainsi de mon époux. O Isabelle ! ne voulez-vous pas intercéder pour moi ?

LE DUC. Il meurt pour expier la mort de Claudio.

ISABELLE, *se prosternant*. Mon bienveillant seigneur, daignez voir ce condamné du même œil que si mon frère vivait : je suis disposée à croire qu'il était sincère dans ses actes jusqu'au moment où je parus à ses yeux. S'il en est ainsi, n'ordonnez pas sa mort : la condamnation de mon frère a été juste en ce sens qu'il avait commis le délit pour lequel il est mort. Pour Angélo, l'action n'a pas marché de pair avec la pensée coupable ; elle doit être oubliée comme une intention restée sans effet : les pensées ne sont pas des choses ; les intentions ne sont que des pensées.

MARIANNE. Que des pensées, monseigneur.

LE DUC. Votre intercession est inutile ; relevez-vous. Mais il est encore un délit que j'oubliais ; prévôt, comment se fait-il que Claudio ait été décapité à une heure aussi indue ?

LE PRÉVÔT. L'ordre a été donné ainsi.

LE DUC. Avez-vous reçu à cet égard un mandat spécial ?

LE PRÉVÔT. Non, monseigneur ; j'ai obéi à un message particulier.

LE DUC. Pour ce fait, je vous destitue de votre charge : donnez-moi vos clefs.

LE PRÉVÔT. Pardonnez-moi, mon noble seigneur. Je soupçonnais vaguement que j'avais tort, mais je n'en étais pas certain ; après y avoir réfléchi plus mûrement, je m'en suis repenti : ce qui le prouve, c'est qu'il y a dans la prison un homme qui, en vertu d'un ordre secret, devait être exécuté, et que j'ai laissé vivre encore.

LE DUC. Quel est-il ?

LE PRÉVÔT. Son nom est Bernardin.

LE DUC. Il est fâcheux que vous n'en ayez pas fait autant pour Claudio. Allez me chercher cet homme ; je veux le voir.

Le Prévôt s'éloigne.

ESCALUS. Je suis affligé, seigneur Angélo, qu'un homme aussi éclairé et aussi sensé que vous vous êtes montré jusqu'à ce jour, ait si grossièrement failli d'abord par l'entraînement des sens, puis par une telle absence de raison et de jugement.

ANGÉLO. Je suis affligé de faire naître une telle affliction : et une douleur si vive pénètre mon cœur repentant, que j'appelle la mort plutôt que le pardon ; je l'ai méritée, et je l'implore.

Revient LE PRÉVOT, avec BERNARDIN, CLAUDIO, masqué, et JULIETTE.

LE DUC. Lequel est Bernardin ?

LE PRÉVÔT. Celui-ci, monseigneur.

LE DUC. Un religieux m'a parlé de cet homme. Bernardin, tu es, dit-on, une âme endurcie qui ne voit rien au delà de ce monde, et qui a arrangé sa vie en conséquence. Tu es condamné ; mais quant à tes fautes terrestres, je te les remets toutes ; profite de cette clémence pour te préparer un meilleur avenir. (*Au moine Pierre.*) Mon père, aidez-le de vos conseils ; je vous le confie. Quel est ce personnage masqué ?

LE PRÉVÔT. C'est un autre prisonnier que j'ai sauvé, et qui devait être décapité en même temps que Claudio ; il lui ressemble tellement qu'on le prendrait pour Claudio lui-même.

Il démasque Claudio.

LE DUC, *à Isabelle.* S'il ressemble à votre frère, je lui pardonne en sa considération ; pour vous, fille charmante, donnez-moi votre main ; dites que vous consentez à être à moi, et il sera mon frère aussi ; mais nous reparlerons de cela en temps plus opportun. En ce moment le seigneur Angélo devine qu'il n'a plus rien à craindre ; il me semble le lire dans son regard qui se ranime : allons, Angélo, votre faute n'a pas mal tourné

pour vous : songez à aimer votre femme ; son mérite égale le vôtre. Je me sens porté à l'indulgence ; et néanmoins, il y a ici quelqu'un à qui je ne puis pardonner. (*A Lucio.*) Toi, drôle, qui m'as connu pour un sot, un lâche, un paillard, un âne, un fou ; en quoi ai-je pu mériter de ta part un tel panégyrique ?

LUCIO. Ma foi, monseigneur, j'ai dit cela pour plaisanter : s'il vous plaît de me faire pendre pour ces propos, vous le pouvez ; mais si cela était égal à votre altesse, je préférerais être fustigé.

LE DUC. Fustigé d'abord, et pendu ensuite. Prévôt, faites annoncer publiquement dans toute la ville, que si quelque femme a été lésée dans son honneur par cet impudique drôle (car il m'a juré à moi-même qu'il y en a une à laquelle il a fait un enfant), elle n'a qu'à se présenter, et il l'épousera ; les noces finies, qu'il soit fustigé et pendu.

LUCIO. Je supplie votre altesse de ne pas me marier à une fille de joie ! Votre altesse disait tout à l'heure que je l'ai fait duc ; mon clément seigneur, ne m'en récompensez pas en faisant de moi un cocu.

LE DUC. Sur mon honneur ! tu l'épouseras. A ce prix je te pardonne tes calomnies, et je te fais grâce du reste de ta peine : — conduisez-le en prison, et veillez à ce que nos ordres soient exécutés.

LUCIO. Me marier à une fille de joie, seigneur, c'est m'infliger un châtiment qui égale presque la mort, le fouet et la potence.

LE DUC. C'est ce que mérite le diffamateur d'un prince. — Claudio, songez à faire réparation à celle que vous avez déshonorée. — Marianne, soyez heureuse ! — Aimez-la, Angélo ; je l'ai confessée, et je connais sa vertu. — Mon excellent ami Escalus, je vous rends grâces de votre humanité ; je vous réserve une plus solide récompense. — Prévôt, je vous remercie de vos soins et de votre discrétion ; nous vous emploierons dans un poste plus relevé. — Pardonnez-lui, Angélo, de vous avoir apporté la tête de Ragozin au lieu de celle de Claudio ; c'est une faute qui se justifie elle-même. — Chère Isabelle, j'ai à vous faire une demande qui est d'une grande importance pour votre bonheur : si vous y donnez votre assentiment, ce qui est à moi est à vous, et ce qui est à vous est à moi. — Maintenant, qu'on nous conduise à notre palais ; nous y révélerons ce qui est encore caché, et ce qu'il importe que vous sachiez tous !

Ils s'éloignent.

FIN DE MESURE POUR MESURE.

OTHELLO,

OU

LE MAURE DE VENISE,

DRAME EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

LE DOGE DE VENISE.
BRABANTIO, sénateur.
DEUX AUTRES SÉNATEURS.
GRATIANO, frère de Brabantio.
LODOVICO, parent de Brabantio.
OTHELLO, le Maure.
CASSIO, son lieutenant.
IAGO, son enseigne.
MONTANO, prédécesseur d'Othello dans le gouvernement de l'île de Chypre.
RODRIGUE, jeune Vénitien.
UN BOUFFON.
UN DOMESTIQUE d'Othello.
UN HÉRAUT D'ARMES.
DESDÉMONA, fille de Brabantio et femme d'Othello.
ÉMILIE, femme d'Iago.
BIANCA, courtisane, maîtresse de Cassio.
SÉNATEURS, OFFICIERS, MESSAGERS, MUSICIENS, MATELOTS, SUITE, etc.

Au premier acte, la scène est à Venise; et pendant le reste de la pièce, dans un port de l'île de Chypre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Venise. — Une rue.

Arrivent RODRIGUE et IAGO.

RODRIGUE. Allons, vous avez beau dire, je trouve très-mal que vous, Iago, — qui avez puisé dans ma bourse comme si vous en teniez les cordons, — vous ayez eu connaissance de cette affaire.

IAGO. Mais que diable, vous ne voulez pas m'entendre; si jamais j'ai eu la moindre idée de la chose, abhorrez-moi.

RODRIGUE. Vous m'avez dit que vous le détestiez.

IAGO. Méprisez-moi s'il n'en est pas ainsi. Trois personnages importants de Venise ont fait auprès de lui des démarches personnelles réitérées, et l'ont humblement sollicité pour obtenir qu'il me nommât son lieutenant; et, foi d'honnête homme, je sais ce que je vaux, cette place n'est pas au-dessus de mon mérite; mais lui qui se complaît dans son orgueil, et n'en veut faire qu'à sa tête, il les paye de réponses évasives, de phrases

pompeuses, assaisonnées de termes de guerre bien ronflants, et finit par éconduire mes médiateurs en leur disant : *Je vous assure que j'ai déjà choisi mon officier*. Et quel est-il? un grand mathématicien, par ma foi, un Michel Cassio, un Florentin, un sot sur le point de commencer son purgatoire en épousant une belle femme; n'ayant jamais conduit un escadron sur le terrain, ne connaissant pas plus qu'une jeune fille les divisions d'un corps de bataille; du reste, grand théoricien, dont toute la science est puisée dans les livres, si bien que nos consuls en toge en sauraient autant que lui; enfin n'ayant pour tout mérite guerrier que du jargon sans pratique. Néanmoins, c'est sur lui que le choix du Maure s'est porté : et moi, —qui ai fait mes preuves sous ses yeux, à Rhodes, en Chypre, et sur d'autres terres encore, tant païennes que chrétiennes, —il faut que je passe sous le vent de ce teneur de livres, de ce faiseur d'additions : le moment venu, c'est de lui qu'il fait son lieutenant, et moi, (que Dieu me pardonne!) je suis l'enseigne de sa mauresque seigneurie.

RODRIGUE. Par le ciel, j'aurais mieux aimé être son bourreau.

IAGO. Mais il n'y a pas de remède, ce sont là les douleurs du service; ce n'est pas le rang d'ancienneté en vertu duquel le second succède au premier, c'est la recommandation et la faveur qui font aujourd'hui l'avancement. Maintenant, seigneur, jugez vous-même si je suis payé pour aimer le Maure.

RODRIGUE. Cela étant, à votre place, je ne resterais pas à son service.

IAGO. Oh! seigneur, soyez tranquille; je ne suis à son service que pour trouver l'occasion de lui jouer un tour : nous ne pouvons pas être tous maîtres, et tous les maîtres ne peuvent pas être fidèlement servis. Vous voyez plus d'un valet soumis et rampant qui, amoureux de son obséquieux esclavage, consacre tout son temps à son maître en véritable bête de somme, sans lui demander autre chose que sa pitance; lorsqu'il est vieux, on le congédie : fouettez-moi ces honnêtes imbéciles. Il en est d'autres qui, sous les formes et le masque du dévouement, ne perdent pas un instant de vue leur intérêt; tout en donnant à leur maître des témoignages extérieurs d'attachement, ils font auprès d'eux d'excellentes affaires, et lorsqu'ils ont mis du foin dans leurs bottes, ils n'adressent plus leurs hommages qu'à eux-mêmes. Il y a de l'âme dans ces gens-là, et c'est parmi eux que je me range; car, seigneur, aussi vrai que vous êtes Rodrigue, si j'étais le Maure, je ne voudrais pas être Iago; en

le servant, c'est moi-même que je sers : le ciel m'est témoin que ce n'est point l'affection et le devoir qui me guident; ces sentiments chez moi ne sont qu'affectés, et je n'obéis qu'à mes propres intérêts. Si jamais vous voyez dans mes actes extérieurs et mes démonstrations apparentes l'expression de mes sentiments intimes, dites que le jour n'est pas loin où je porterai mon cœur sur ma manche, pour que les corneilles viennent le becqueter; je ne suis pas ce que je suis.

RODRIGUE. Il faut que ce drôle aux lèvres épaisses ait bien du bonheur, pour réussir comme il l'a fait.

IAGO. Appelez le père de la jeune fille; réveillez-le en sursaut; mettez-vous à la poursuite du ravisseur; empoisonnez sa joie; dénoncez-le publiquement; soulevez la colère des parents; bien que nous vivions sous un climat doux et tempéré, lâchez contre lui un essaim de mousquites; si vous ne pouvez empêcher que son bonheur ne soit du bonheur, néanmoins, mêlez-y tant de tribulations diverses que la saveur en soit quelque peu altérée.

RODRIGUE. Voici la maison du père de sa belle; je vais l'appeler à haute voix.

IAGO. Faites entendre des cris de terreur et d'alarme, comme lorsqu'au sein des cités populeuses on découvre un incendie, ouvrage de la nuit et de la négligence.

RODRIGUE, *élevant la voix.* Holà, Brabantio! seigneur Brabantio!

IAGO. Réveillez-vous, Brabantio! Au voleur! au voleur! ayez l'œil sur votre maison, votre fille et vos écus! au voleur! au voleur!

BRABANTIO, *mettant la tête à la fenêtre.* Quel est le motif de cette terrible alarme? qu'y a-t-il?

RODRIGUE. Seigneur, toute votre famille est-elle chez vous?

IAGO. Vos portes sont-elles fermées?

BRABANTIO. Pourquoi ces questions?

IAGO. Morbleu, seigneur, vous êtes volé; quelle honte! habillez-vous; votre cœur est brisé; vous avez perdu la moitié de votre âme; au moment où je vous parle, un vieux et noir bélier est accouplé avec votre blanche brebis. Levez-vous, levez-vous; éveillez à son de cloche les citoyens endormis, si vous ne voulez que le diable fasse de vous un grand-père : levez-vous, vous dis-je!

BRABANTIO. Eh quoi ! avez-vous perdu l'esprit?

RODRIGUE. Très-vénéré seigneur, reconnaissez-vous ma voix?

BRABANTIO. Non ; qui êtes-vous?

RODRIGUE. Mon nom est — Rodrigue.

BRABANTIO. Vous n'en êtes que plus mal venu : je vous ai expressément ordonné de ne plus rôder autour de ma demeure; vous m'avez entendu vous dire en termes positifs que ma fille n'est point pour vous; et maintenant, dans un accès d'extravagance, au sortir de table, égaré par les fumées du vin, non moins que par la malveillance, vous venez troubler mon repos.

RODRIGUE. Mais, seigneur, seigneur, —

BRABANTIO. Vous pouvez être certain que je trouverai dans ma colère et dans ma place les moyens de vous faire payer cher votre audace.

RODRIGUE. Veuillez m'écouter, seigneur, —

BRABANTIO. Que me parlez-vous de voleurs? nous sommes ici à Venise ; ma maison n'est point une ferme solitaire.

RODRIGUE. Grave Branbantio, c'est dans une bonne intention que je viens vous trouver.

IAGO. Morbleu, seigneur, vous êtes de ces gens qui refuseraient de servir Dieu si le diable le leur ordonnait. Parce que nous venons pour vous rendre service, vous nous prenez pour des bandits; votre fille va s'accoupler, vous dis-je, avec un cheval barbe ; vous entendrez hennir vos petits-fils ; vous aurez des chevaux de course pour alliés, et des andalous pour cousins germains.

BRABANTIO. Quel profane drôle êtes-vous?

IAGO. Je suis, seigneur, celui qui vient vous dire qu'en ce moment le Maure et votre fille sont dans les bras l'un de l'autre [1].

BRABANTIO. Vous êtes un misérable.

IAGO. Et vous, — un sénateur.

BRABANTIO. Vous me payerez cela; je vous reconnais, Rodrigue.

RODRIGUE. Seigneur, je répondrai de tout; mais je vous demanderai si c'est conformément à votre volonté et de votre consentement (jusqu'à un certain point on pourrait le croire) qu'à cette heure indue et sombre de la nuit, votre fille, sous

[1] Malgré notre fidélité scrupuleuse, nous nous sommes fait un devoir de ne point reproduire les expressions obscènes qui très-probablement ne doivent pas être mises sur le compte de Shakspeare.

la garde seulement d'un vil mercenaire, d'un gondolier, — va chercher les grossiers embrassements d'un Maure impudique. —Si cela est connu de vous et si vous l'avez permis, alors nous sommes coupables envers vous d'un insolent outrage; mais si vous l'ignorez, mon bon sens me dit que c'est à tort que vous nous réprimandez. Ne croyez pas que, mettant en oubli toutes les bienséances, je sois homme à vous manquer de respect et à me jouer de vous : je vous répète que votre fille, — si c'est sans votre consentement qu'elle agit, — a commis un acte d'insubordination flagrante, enchaînant ses affections, sa beauté, son esprit et sa fortune, à la destinée d'un étranger, d'un insensé qui n'a ni feu ni lieu. Assurez-vous-en par vous-même : si elle est dans sa chambre ou dans votre maison, livrez-moi à toute la rigueur des lois pour vous avoir ainsi abusé.

BRABANTIO. Frappez la pierre du briquet! holà! donnez-moi un flambeau! — Qu'on réveille tous mes gens! — Cet accident semble réaliser mon rêve; l'idée seule d'un pareil malheur est un poids qui m'oppresse. — Des lumières, dis-je, des lumières!

Il se retire de la fenêtre.

IAGO, *à Rodrigue.* Adieu, il faut que je vous quitte; il n'est ni convenable ni dans mon intérêt, vu le poste que j'occupe, que mon témoignage soit produit contre le Maure; or c'est ce qui arrivera si je reste : cela pourra bien lui occasionner quelques tracas; mais je sais parfaitement que l'état ne peut sans péril renoncer à ses services; en ce moment même, des raisons impérieuses le désignent pour commander dans la guerre de Chypre, et il est impossible qu'on trouve un autre homme de sa taille pour diriger les opérations. C'est pourquoi, bien que je le haïsse à l'égal des peines de l'enfer, néanmoins mes nécessités présentes m'obligent d'arborer un semblant d'affection; car ce n'est véritablement qu'un semblant. Dirigez les perquisitions vers l'hôtel du *Sagittaire;* c'est là que vous êtes sûr de le rencontrer; c'est là que vous me trouverez avec lui. Sur ce, adieu!

Il sort.

Arrive BRABANTIO, accompagné de Domestiques qui portent des torches.

BRABANTIO. Mon malheur n'est que trop réel; elle est partie, et maintenant ma vieillesse sans but n'a plus en perspective que des jours d'amertume. — Dites-moi, Rodrigue, où l'avez-vous vue? — O malheureuse fille! — Avec le Maure,

dites-vous ? — Qui voudrait être père à ce prix?... — Comment avez-vous su que c'était elle? — Oh! tu m'as trompé au delà de toute expression ! — Que vous ont-ils dit ? — Apportez encore des flambeaux ; faites lever toute ma famille ! — Croyez-vous qu'ils soient mariés ?

RODRIGUE. En vérité, je le crois.

BRABANTIO. O ciel ! — Comment est-elle sortie ? — Mon propre sang m'a trahi ! — Pères, désormais ne jugez plus vos filles d'après ceux de leurs actes qui se passent sous vos yeux ! — N'existe-t-il pas des sortiléges au moyen desquels on peut abuser la jeunesse et l'innocence? Rodrigue, n'en avez-vous pas rencontré des exemples dans vos lectures ?

RODRIGUE. Certainement, seigneur.

BRABANTIO. Qu'on réveille mon frère ! — Oh ! combien je regrette de ne vous l'avoir pas donnée ! — Que les recherches se fassent dans des directions différentes ! — Pouvez-vous nous indiquer où nous pourrons la surprendre avec le Maure ?

RODRIGUE. J'espère pouvoir les découvrir, si vous voulez nous procurer une bonne escorte et venir avec moi.

BRABANTIO. Montrez-nous le chemin ; à chaque maison je demanderai du renfort ; dans la plupart je puis donner des ordres. Holà ! qu'on se procure des armes et qu'on rassemble un détachement de gardes de nuit. — Marchons, mon cher Rodigue. — Je saurai reconnaître les peines que vous prenez pour moi.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Même ville. Une autre rue.

Arrivent OTHELLO, IAGO, et plusieurs Domestiques.

IAGO. Bien que dans le métier de la guerre j'aie tué des hommes, néanmoins je ne saurais commettre un meurtre de propos délibéré ; c'est pour moi une affaire de conscience ; l'iniquité qui pourrait me servir, quelquefois me fait faute. Dix fois la tentation m'est venue de lui donner de ma dague sous les côtes.

OTHELLO. Il vaut mieux que les choses se soient passées comme cela.

IAGO. C'est que, voyez-vous, sa langue se donnait carrière, et il apostrophait votre seigneurie en termes si odieux et si

provoquants, qu'avec le peu de vertu que j'ai en partage, c'est tout ce que j'ai pu faire que de l'épargner. Mais, seigneur, êtes-vous bien et dûment mariés? car, n'en doutez pas, — le *Magnifico*[1] est très-aimé, et son influence est deux fois plus puissante que celle du doge. Il vous fera divorcer, ou du moins il emploiera son pouvoir à vous susciter tous les obstacles et toutes les molestations que permettra la loi dans son application la plus rigoureuse.

OTHELLO. Qu'il donne à sa colère un libre cours; les services que j'ai rendus à la Seigneurie[2] parleront plus haut que ses plaintes. On ne sait pas encore, et je le ferai connaître quand je saurai qu'il y a de l'honneur à se vanter, que je dois le jour à des parents de royale origine; et mes humbles mérites peuvent sans rougir marcher de pair avec la haute fortune à laquelle je suis parvenu; car, sache-le bien, Iago, sans l'amour qui me lie à l'aimable Desdémona, je ne voudrais pas, pour tous les trésors de l'Océan, mettre des entraves à mon existence et enchaîner ma liberté. Mais vois, quelles sont ces lumières qui s'approchent?

Arrivent CASSIO et des Officiers qui portent des torches. Ils s'arrêtent à une certaine distance.

IAGO. C'est le père irrité, suivi de ses amis. Vous feriez bien de rentrer.

OTHELLO. Moi? non. Il faut que l'on me trouve; fort de mon caractère, de mon titre et de ma conscience sans reproches, je puis me montrer tel que je suis. Crois-tu que ce soient eux?

IAGO. Par Janus, je ne le pense pas.

OTHELLO. Ce sont les officiers du duc et mon lieutenant. — Que la nuit vous soit propice, mes amis! Quelles nouvelles?

CASSIO. Général, le doge vous salue, et réclame votre présence immédiate.

OTHELLO. De quoi croyez-vous qu'il s'agisse?

CASSIO. De quelque nouvelle de Chypre, autant que je puis le deviner; il faut qu'il y ait quelque chose d'important: cette nuit même les galères ont expédié successivement une douzaine de messagers: déjà plusieurs des consuls se sont levés et sont en ce moment rassemblés chez le doge. On vous a mandé

[1] C'est le titre qu'on donnait aux sénateurs de Venise.

[2] Au gouvernement de Venise.

de la manière la plus pressante; voyant qu'on ne vous trouvait pas à votre logis, le sénat a envoyé du monde dans trois directions différentes pour vous chercher.

OTHELLO. Je suis bien aise que vous m'ayez trouvé. Je vais entrer ici pour dire un mot; puis, je suis à vous.

Il entre dans une maison.

CASSIO. Enseigne, que fait-il ici?

IAGO. Il a cette nuit jeté le grapin sur une jolie frégate; si elle est de bonne prise, sa fortune est faite.

CASSIO. Je ne comprends pas.

IAGO. Il est marié.

CASSIO. A qui?

IAGO. Parbleu, à..... Eh bien! général, venez-vous?

OTHELLO. Allons!

CASSIO. Voici une autre troupe qui vient pour vous chercher.

Arrivent **BRABANTIO, RODRIGUE,** et des Gardes de nuit, avec des flambeaux et des armes.

IAGO. C'est Brabantio! — Général, soyez prudent: il vient avec de mauvaises intentions.

OTHELLO. Holà! arrêtez!

RODRIGUE. Seigneur, c'est le Maure.

BRABANTIO. Tombons sur ce brigand!

IAGO. C'est vous, Rodrigue! venez, je suis votre homme.

OTHELLO. Remettez dans le fourreau vos épées brillantes; la rosée pourrait les rouiller. — Noble seigneur, votre âge commandera ici le respect beaucoup mieux que vos armes.

BRABANTIO. Voleur infâme! où as-tu caché ma fille? Ame damnée, tu as usé avec elle de sortiléges; car, j'en fais juge tout homme de sens, si elle n'était point liée par les chaînes de la magie, comment une fille si délicate, si belle et si heureuse, si opposée au mariage qu'elle rejetait les vœux des jeunes hommes les plus opulents et les plus aimables de notre nation, comment, dis-je, aurait-elle pu, au risque d'exciter la risée universelle, s'enfuir de la maison paternelle dans les bras d'un être à face d'ébène, objet d'effroi bien plutôt que d'amour? J'en prends le monde à témoin, n'est-il pas évident que tu as employé avec elle des charmes impies, et abusé sa tendre jeunesse à l'aide de drogues et de substances minérales qui

éveillent les désirs? — C'est une question que je veux qu'on discute; la chose est probable; elle est manifeste à la pensée. Je t'appréhende donc, et t'arrête comme un ensorceleur, un fauteur de pratiques coupables et défendues — Saisissez-vous de lui; s'il résiste, employez la force à ses risques et périls.

OTHELLO. Retenez vos mains, tous tant que vous êtes, que vous soyez pour ou contre moi; si mon intention était de combattre, je n'aurais pas besoin qu'on me soufflât mon rôle. — (*A Brabantio.*) Où voulez-vous que j'aille pour répondre à votre accusation?

BRABANTIO. En prison, jusqu'à ce que la justice ayant suivi son cours, et les formalités légales dûment accomplies, tu sois mis en jugement.

OTHELLO. Comment vous obéir et obtempérer en même temps aux volontés du doge, dont les messagers ici présents viennent de m'apporter l'ordre de me rendre auprès de lui pour une affaire d'état pressante?

L'UN DES OFFICIERS. C'est vrai, digne seigneur; le doge est au conseil, et je ne doute pas que vous-même on ne vous ait envoyé chercher.

BRABANTIO. Allons donc! le doge au conseil! à cette heure de la nuit! — (*Montrant Othello.*) Emmenez-le; ce n'est point une cause futile que la mienne. Il est impossible que le doge lui-même et les sénateurs, mes collègues, ne ressentent pas mon injure comme si elle leur était personnelle; car si de tels actes restaient impunis, autant vaudrait nous laisser gouverner par des païens et des esclaves.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

La salle du conseil.

LE DOGE ET LES SÉNATEURS sont assis autour d'une table; des Officiers se tiennent debout à quelque distance.

LE DOGE. Ces nouvelles son trop contradictoires pour qu'on puisse y ajouter foi.

PREMIER SÉNATEUR. En effet, elles ne concordent pas entre elles; mes lettres parlent de cent sept galères.

LE DOGE. Et les miennes disent cent quarante.

DEUXIÈME SÉNATEUR. Et les miennes deux cents. Mais des rapports fondés sur de simples conjectures doivent nécessaire-

ment différer ; quoique nos lettres varient sur le chiffre, néanmoins toutes confirment l'apparition d'une flotte turque faisant voile pour Chypre.

LE DOGE. La chose est assez vraisemblable ; l'incertitude sur le nombre des vaisseaux ne me rassure pas du tout ; j'admets le fonds de la nouvelle, et j'y trouve un juste sujet d'alarmes.

UN MATELOT, *de l'intérieur.* Holà ! holà ! holà !

Entre **UN OFFICIER**, suivi d'**UN MATELOT.**

L'OFFICIER. Un exprès de la flotte !

LE DOGE. Voyons ! qu'y a-t-il ?

LE MATELOT. Les armements des Turcs sont dirigés contre Rhodes : c'est ce que je suis chargé d'annoncer au gouvernement de la part du seigneur Angélo.

LE DOGE. Que dites-vous de ce changement ?

PREMIER SÉNATEUR. C'est impossible, le bon sens s'y oppose ; c'est une ruse de guerre pour nous donner le change. Si nous considérons que la possession de Chypre est beaucoup plus importante pour les Turcs que celle de Rhodes ; si nous songeons à la facilité que leur présente sa conquête, vu qu'elle est loin d'être fortifiée comme Rhodes, et d'offrir à l'ennemi les mêmes obstacles, nous ne devons pas supposer les Turcs assez maladroits pour laisser de côté celle des deux places qu'il leur importe le plus de conquérir, renonçant à une entreprise facile et avantageuse pour affronter des périls sans profit.

LE DOGE. Sans nul doute, ce n'est pas Rhodes qu'ils menacent.

UN OFFICIER. Voici d'autres nouvelles.

Entre **UN MESSAGER.**

LE MESSAGER. Vénérables et gracieux seigneurs, les Ottomans, gouvernant sur l'île de Rhodes, y ont effectué leur jonction avec une nouvelle flotte.

PREMIER SÉNATEUR. C'est ce que j'avais prévu. — De quelle force, suivant votre estime ?

LE MESSAGER. De trente voiles. Alors, revenant sur leurs pas, ils ont, à n'en point douter, porté le cap sur Chypre. — Le seigneur Montano, votre fidèle et vaillant serviteur, vous envoie, avec l'assurance de sa foi, cet avis important, et vous prie d'y ajouter créance.

LE DOGE. Il est donc certain que c'est pour Chypre ! — Marcus Lucchesi n'est-il pas en ville ?

PREMIER SÉNATEUR. Il est maintenant à Florence.

LE DOGE. Qu'on lui écrive de notre part qu'il se rende ici sur-le-champ ; dépêchez.

PREMIER SÉNATEUR. Voici venir Brabantio et le vaillant Maure !

Entrent BRABANTIO, OTHELLO, IAGO, RODRIGUE, et des Officiers.

LE DOGE. Vaillant Othello, nous sommes obligés de réclamer immédiatement vos services contre l'ennemi commun, les Ottomans. (*A Brabantio.*) Je ne vous voyais pas ; soyez le bienvenu, noble seigneur. Nous avons besoin cette nuit de vos conseils et de votre aide.

BRABANTIO. Et moi j'ai besoin des vôtres. Que votre altesse me pardonne ; ce ne sont ni les devoirs de ma place ni les affaires de l'état qui m'ont arraché de mon lit ; ce n'est pas l'intérêt public qui m'anime en ce moment ; car ma douleur particulière est d'une nature si pressante et si intime, qu'elle étouffe et absorbe tous les autres chagrins, sans rien perdre de son énergie.

LE DOGE. De quoi s'agit-il ?

BRABANTIO. O ma fille ! ma fille !

UN SÉNATEUR. Morte ?

BRABANTIO. Oui, pour moi : on a abusé d'elle, on me l'a ravie, on l'a corrompue à l'aide de sortiléges et de philtres achetés à des empiriques ; car d'aussi étranges égarements dans une nature saine, intelligente et douée d'un sens droit, ne peuvent avoir lieu sans magie.

LE DOGE. Quel que soit celui qui par des moyens criminels vous a ravi votre fille et égaré sa raison, vous lirez vous-même le livre sanglant de la loi dans son texte le plus rigoureux, et vous l'interpréterez à votre volonté ; oui, le coupable fût-il notre propre fils.

BRABANTIO. Je rends d'humbles actions de grâces à votre altesse. Vous voyez devant vous le coupable, ce Maure, que sans doute les affaires de l'état et votre ordre spécial amènent devant vous.

LE DOGE *et* LES SÉNATEURS. C'est véritablement fâcheux.

LE DOGE, *à Othello.* Qu'avez-vous à répondre pour vous justifier ?

BRABANTIO. Rien, sinon que cela est.

OTHELLO. Très-puissants, très-graves, et vénérés seigneurs,

vous, mes nobles et excellents maîtres. — Il est très-vrai que j'ai enlevé la fille de ce vieillard ; il est vrai encore que je l'ai épousée ; mais c'est là que se borne mon offense. J'ai la parole rude, et ne sais point parler le langage fleuri de la paix ; car depuis l'âge de sept ans jusqu'à ce jour, si j'en excepte les neuf derniers mois d'oisiveté, c'est au milieu des camps que ces bras ont accompli leurs actes les plus importants ; et parmi les choses de ce vaste univers, je ne puis parler que de guerre et de batailles ; j'embellirai donc bien peu ma cause en la plaidant moi-même. Néanmoins, avec votre gracieuse permission, je vais vous raconter avec franchise et sincérité toute l'histoire de mon amour ; je vous dirai par quels philtres, par quels charmes, par quelles conjurations, par quelle magie puissante (car c'est le crime dont on m'accuse), j'ai séduit la fille de cet homme.

BRABANTIO. Une jeune fille modeste, d'un caractère si timide et si réservé qu'au moindre mouvement elle rougissait d'elle-même, comment supposer qu'au mépris de la nature, de son âge, de son pays, de sa réputation, de tout enfin, elle ait pu devenir amoureuse de ce qu'elle craignait de regarder ? Un jugement faux et absurde pourra seul croire la perfection capable de faillir ainsi à l'encontre de toutes les lois de la nature ; et ce phénomène ne saurait s'expliquer que par les pratiques d'un art infernal. J'affirme donc de nouveau qu'il a agi sur ma fille au moyen de philtres qui exercent sur les sens une influence irrésistible, ou à l'aide de breuvages préparés dans ce but.

LE DOGE. Affirmer cela, ce n'est pas le prouver ; fondez votre accusation sur quelque chose de plus positif que ces conjectures vagues et ces soupçons dénués de vraisemblance.

PREMIER SÉNATEUR. Mais vous, Othello, parlez : — Avez-vous, par des moyens indirects et forcés, subjugué et perverti les affections de cette jeune fille ? ou n'avez-vous eu recours qu'à la persuasion et aux légitimes épanchements de l'âme ?

OTHELLO. Veuillez, je vous prie, envoyer chercher la dame à l'hôtel du Sagittaire, et laissez-la parler de moi devant son père : si dans ce qu'elle dira vous me trouvez coupable, non-seulement retirez-moi votre confiance et les fonctions dont vous m'avez investi, mais que votre sentence prenne encore ma vie.

LE DOGE. Qu'on aille chercher Desdémona.

OTHELLO, *à Iago*. Enseigne, conduisez-les; vous connaissez le lieu.

Yago et quelques Officiers sortent.

OTHELLO, *continuant*. En attendant sa venue, permettez qu'avec la sincérité que je mettrais à confesser au ciel les erreurs de mes sens, je raconte à cette grave assemblée comment j'ai obtenu l'amour de cette jeune beauté et comment elle a conquis le mien.

LE DOGE. Parlez, Othello.

OTHELLO. Son père m'aimait, il m'invitait souvent; il me demandait l'histoire de ma vie, année par année, les batailles, les siéges, les événements divers où j'avais figuré. Je lui racontai ma vie entière depuis les jours de mon enfance jusqu'au moment de mon récit. Là, j'eus occasion de parler de grands désastres, de malheurs attendrissants, tant sur mer que sur terre, de la mort imminente affrontée sur la brêche; je dis comment j'avais été fait prisonnier par l'ennemi insolent, et vendu comme esclave; comment je fus racheté et ce qui m'advint pendant mes voyages; j'eus à parler fréquemment de vastes cavernes, de déserts sauvages, d'âpres souterrains, de rocs escarpés, de montagnes dont la tête touche aux cieux, de cannibales qui se mangent les uns les autres, d'anthropophages et d'hommes qui ont la tête sous les épaules [1]. Desdémona prêtait une oreille attentive à ces récits : de temps à autre, néanmoins, les affaires de la maison l'obligeaient à s'éloigner ; après les avoir expédiées à la hâte, elle revenait aussitôt prêter une oreille avide à mes discours. Je m'en aperçus, et profitant d'une occasion propice, je trouvai moyen de l'amener à me prier instamment de vouloir bien recommencer toute l'histoire de mes aventures, dont elle n'avait entendu que des fragments sans suite. J'y consentis et fis plus d'une fois couler ses larmes au récit de quelque événement douloureux qu'avait enduré ma jeunesse. Ma narration terminée, elle me donna pour ma peine force soupirs, elle jura qu'en vérité cela était étrange, plus qu'étrange; que c'était attendrissant, singulièrement attendrissant : elle souhaita de n'avoir point entendu mon récit, et toutefois elle eût désiré que le ciel eût fait d'elle un pareil

[1] Ces contes absurdes se trouvent dans les voyages de Maudeville, publiés à cette époque : dans sa *Description de la Guinée*, publiée en 1596, Raleigh parle aussi d'hommes qui ont la tête sous les épaules; Shakspeare avait sans doute connaissance de ce livre.

homme! elle me remercia, ajoutant que si je connaissais quelqu'un qui fût amoureux d'elle, je n'avais qu'à lui apprendre à conter mon histoire, que cela suffirait pour obtenir son cœur. Là-dessus, je parlai : elle m'a aimé pour les périls que j'ai traversés; je l'ai aimée pour la sympathie qu'elle accordait à mes malheurs. Ce sont là les seuls sortiléges que j'aie employés; mais voici la personne elle-même; entendez son témoignage.

Entrent DESDÉMONA, IAGO et plusieurs Officiers.

LE DOGE. Il me semble qu'une pareille histoire subjuguerait pareillement le cœur de ma fille. — Cher Brabantio, prenez le mieux possible cette malencontreuse affaire; les hommes font usage de leurs outils ébréchés, plutôt que de leurs seules mains.

BRABANTIO. Entendez-la elle-même, je vous prie; si elle confesse qu'elle a fait la moitié des avances, tombe sur moi la destruction, avant que mon injuste blâme s'adresse à l'homme! — Approchez, gentille dame; distinguez-vous dans cette auguste assemblée celui auquel vous devez le plus d'obéissance?

DESDÉMONA. Mon noble père, un double devoir partage ici mon cœur; à vous je suis redevable de la vie et de l'éducation; mon éducation et ma vie m'enseignent l'une et l'autre à vous respecter; vous êtes le seigneur du devoir, et je suis votre fille; mais voici mon époux, et le dévouement que ma mère vous a montré, vous préférant à son père, je demande qu'il me soit permis de le témoigner au Maure, mon époux.

BRABANTIO. Dieu soit avec vous! — j'ai fini! — (*Au Doge.*) S'il plaît à votre altesse, passons aux affaires de l'état. Désormais, au lieu de donner la vie à un enfant, je préférerais en adopter un. — (*A Othello.*) Maure, approche : je te donne ici de grand cœur ce que de grand cœur je te refuserais si tu ne l'avais déjà. (*A Desdémona.*) Quant à vous, mignonne, je suis fort aise de n'avoir pas d'autres enfants; car votre évasion m'apprendrait à les tyranniser et à les charger de chaînes. — (*Au Doge.*) J'ai fini, seigneur.

LE DOGE. Permettez-moi à mon tour de parler comme vous parleriez vous-même, et de placer une phrase ou deux qui servent de marchepied à ces amants pour se rapprocher de votre faveur. Quand il n'y a plus de remède, qu'on voit le mal dans toute son étendue, et que tout espoir a cessé, les chagrins ont un terme; déplorer un malheur passé, c'est le

moyen d'en créer de nouveaux dans l'avenir. Quand on ne peut conserver ce que la fortune enlève, il faut prendre son dommage en patience, et en rire. Le volé qui sourit dérobe quelque chose au voleur; celui-là se vole lui-même qui s'abandonne à un désespoir inutile.

BRABANTIO. Ainsi, que le Turc nous enlève Chypre, nous ne l'aurons pas perdu, aussi longtemps que nous pourrons sourire. Les maximes vont bien à celui qui n'a d'autre peine que de les écouter et d'en faire librement son profit : mais il doit subir à la fois et les maximes et la douleur, celui qui pour payer le chagrin est obligé d'emprunter à la résignation. Ces aphorismes, tout sucre ou tout fiel, également concluants dans l'un et l'autre sens, sont équivoques; mais, après tout, les paroles ne sont que des paroles, et je n'ai jamais ouï dire que la guérison d'un cœur blessé lui arrivât par l'oreille. Je vous en supplie humblement, passons aux affaires de l'état.

LE DOGE. Le Turc, avec des forces redoutables, a fait voile pour Chypre. — Othello, vous connaissez mieux que personne l'état de défense de la place ; et bien que nous ayons sur ce point un fonctionnaire d'une capacité reconnue, néanmoins, l'opinion, cet arbitre souverain des choses d'ici-bas, place en vous une confiance plus ferme: il faut donc vous résigner à rembrunir l'éclat de votre nouvelle fortune par les soucis de cette périlleuse et rude expédition.

OTHELLO. Graves sénateurs, l'habitude, ce tyran de l'homme, a transformé pour moi en lit de plume la couche de la guerre, cette couche de caillou et d'acier. J'avoue que les fatigues ont naturellement pour moi des charmes, et que je les subis avec joie; je suis donc prêt à entreprendre cette guerre contre les Ottomans. En conséquence, plein d'une respectueuse déférence pour vos seigneuries, je demande qu'il soit pris à l'égard de ma femme des dispositions convenables, qu'il lui soit assigné un rang et un revenu, un état et un personnel conformes à sa naissance.

LE DOGE. Si cela vous convient, elle habitera chez son père.

BRABANTIO. Je ne l'entends pas ainsi.

OTHELLO. Ni moi.

DESDÉMONA. Ni moi; je ne voudrais pas habiter chez mon père; je craindrais que ma vue n'éveillât en lui des pensées d'impatience. Très-gracieux doge, veuillez prêter à ma voix

une oreille propice ; que votre faveur me soit une protection, et vienne en aide à mon inexpérience.

LE DOGE. Que voulez-vous, Desdémona?

DESDÉMONA. Que j'aie aimé le Maure, afin de passer mes jours avec lui, c'est ce que peuvent attester au monde la violence de ma démarche et l'orageuse fortune que j'ai embrassée ; j'aime dans mon époux jusqu'à sa profession ; c'est dans l'âme d'Othello que j'ai vu son visage ; à sa gloire et à sa vaillance j'ai enchaîné mon cœur et ma destinée. Si donc, seigneur, il part sans moi ; si je reste au sein de la paix tandis qu'il va chercher les périls de la guerre, on me prive des droits qui me le font aimer, et il me faudra loin de lui gémir de son absence. Qu'on me laisse partir avec lui.

OTHELLO. Vos voix, sénateurs : — veuillez lui accorder ce qu'elle demande. Le ciel m'est témoin que si je me joins à elle en ce moment, ce n'est point pour obéir à l'aiguillon de mes désirs, ni pour ma satisfaction propre et particulière, mais uniquement pour ne lui rien refuser. Et ne craignez pas, sénateurs, que sa présence auprès de moi me fasse négliger les affaires importantes et sérieuses. Si jamais il arrive que les folâtres jeux de Cupidon, ce dieu ailé, paralysent l'énergie de ma pensée ou de mes actes, altèrent ma conduite, et entravent mes travaux, que les ménagères fassent un poêlon de mon casque, et que ma gloire soit en butte aux affronts les plus indignes et les plus avilissants.

LE DOGE. Décidez entre vous si elle doit rester ou vous suivre : le temps presse ; la célérité est nécessaire, il vous faut partir cette nuit.

DESDÉMONA. Cette nuit, seigneur ?

LE DOGE. Cette nuit.

OTHELLO. De tout mon cœur.

LE DOGE. A neuf heures du matin nous devons nous réunir de nouveau. Othello, laissez ici un de vos officiers ; il vous portera nos ordres, et prendra toutes les dispositions nécessaires au maintien de votre dignité.

OTHELLO. S'il plaît à votre seigneurie, ce sera mon enseigne ; c'est un homme probe et loyal ; je le charge d'accompagner ma femme, et de m'apporter tout ce que votre altesse jugera convenable de m'envoyer.

LE DOGE. C'est entendu. — Bonsoir à tout le monde. —

(*A Brabantio.*) Et vous, noble seigneur, si la beauté est l'apanage de la vertu, vous avez un gendre beaucoup plus beau qu'il n'est noir.

PREMIER SÉNATEUR. Adieu, brave Maure ; soyez heureux avec Desdémona.

BRABANTIO. Maure, aie l'œil sur elle, ne la perds pas de vue ; elle a trompé son père, elle pourra te tromper à ton tour.

Le Doge, les Sénateurs et les Officiers sortent.

OTHELLO. Je réponds sur ma vie de sa fidélité. Honnête Iago, je confie à tes soins ma Desdémona ; je t'en prie, que ta femme l'accompagne, et profite pour les amener de l'occasion la plus favorable. — Venez, Desdémona ; je n'ai qu'une heure à vous consacrer, une heure à donner à l'amour et à nos affaires privées ; il nous faut obéir au temps.

Othello et Desdémona sortent.

RODRIGUE. Iago.

IAGO. Que dites-vous, noble cœur ?

RODRIGUE. Que croyez-vous que je vais faire ?

IAGO. Vous coucher et dormir.

RODRIGUE. Je vais à l'instant même me noyer.

IAGO. Si vous le faites, c'est fini, je ne vous aimerai plus de ma vie, fou que vous êtes.

RODRIGUE. C'est sottise que de vivre quand la vie est un tourment ; et nous avons une ordonnance toute prête pour mourir quand la mort est notre médecin.

IAGO. Fi donc ! voilà quatre fois sept ans que je promène mes yeux sur le monde, et depuis que je sais distinguer un bienfait d'une injure, je n'ai pas encore vu un homme qui sût véritablement s'aimer lui-même. Si jamais il m'arrive de dire que je vais me noyer pour une péronnelle, je consens à échanger ma condition d'homme contre celle de singe.

RODRIGUE. Que faire ? je suis honteux, je l'avoue, d'avoir le cœur pris à ce point ; mais toute la vertu du monde n'y peut rien.

IAGO. La vertu ! pure niaiserie ; c'est en nous-mêmes que nous sommes tels ou tels. Notre corps est notre jardin, notre volonté en est le jardinier : si donc il nous convient d'y planter des orties ou d'y semer des laitues, d'y cultiver l'hysope ou le thym, de le garnir d'une multitude de plantes, ou de nous borner à une seule, de le stériliser par l'oisiveté, ou

de le fertiliser par le travail, cette puissance, cette autorité modifiable réside dans notre volonté. Si dans la balance de notre vie, le plateau de la raison ne s'équilibrait pas avec celui de la sensualité, nos sens et la bassesse de notre nature nous conduiraient aux plus absurdes résultats : mais nous avons la raison pour tempérer nos mouvements désordonnés, nos désirs charnels, nos appétits coupables ; donc ce que vous nommez amour n'est qu'une bouture et un rejeton.

RODRIGUE. C'est impossible.

IAGO. Ce n'est autre chose qu'un appétit des sens, qu'une émanation de la volonté ; allons, soyez homme... Vous noyer ! noyez-moi les chats et leurs petits aveugles. J'ai fait profession d'être votre ami, et je me déclare lié à vos mérites par des câbles indissolubles. Le moment est venu pour moi de vous être utile : mettez de l'argent dans votre bourse, accompagnez l'expédition, dissimulez vos traits sous une barbe postiche ; mettez, vous dis-je, de l'argent dans votre bourse. Il est impossible que l'amour de Desdémona pour le Maure soit de longue durée, — mettez de l'argent dans votre bourse ; — non plus que le sien pour elle ; le début en a été violent, il en sera de même de leur séparation ; — mettez de l'argent dans votre bourse. — Ces Maures sont changeants de leur nature ; — garnissez votre bourse : — le mets qui flatte aujourd'hui son palais, à l'égal du fruit le plus délicieux, lui sera bientôt aussi amer que la coloquinte. Il faut qu'elle change, car elle est jeune : quand elle sera rassasiée de lui, elle reconnaîtra l'erreur de son choix. — Il faut qu'elle change, il le faut ; mettez donc de l'argent dans votre bourse. — Si vous voulez absolument vous damner, faites-le d'une manière plus délicate qu'en vous noyant. Réunissez le plus d'argent possible ; si la sainteté du sacrement et de fragiles serments échangés entre un barbare vagabond et une rusée Vénitienne ne sont pas un obstacle trop grand pour mon génie, secondé de toute la tribu de l'enfer, je vous la livrerai : ayez donc de l'argent. Vous noyer ! non, de par tous les diables ; cela n'a pas le sens commun ; faites-vous pendre, s'il le faut, après avoir joui d'elle, plutôt que de vous noyer sans l'avoir possédée.

RODRIGUE. Puis-je compter sur vous pour la réalisation de mes espérances, si je cours les risques de cette entreprise ?

IAGO. Vous êtes sûr de moi : — allez vous procurer de l'argent. — Je vous ai dit souvent, et je vous répète que je dé-

teste le Maure ; ma haine est fondée sur les motifs les plus puissants, la vôtre n'est pas moins légitime ; faisons cause commune pour nous venger de lui : si vous lui faites porter des cornes, ce sera pour vous un plaisir, et pour moi un sujet de joie. Le temps est gros d'événements qui sont près d'éclore : en avant donc, procurez-vous de l'argent ; nous reparlerons de cela demain. Adieu.

RODRIGUE. Où nous retrouverons-nous dans la matinée ?

IAGO. A mon logement.

RODRIGUE. J'irai vous y voir de bonne heure.

IAGO. Bon ! adieu. Vous m'entendez bien, Rodrigue ?

RODRIGUE. Que dites-vous ?

IAGO. Plus de noyade, entendez-vous ?

RODRIGUE. Je suis changé ; je vais vendre toutes mes terres.

IAGO. Allez ; adieu ; garnissez bien votre bourse.

Rodrigue sort.

IAGO, *seul, continuant.* C'est ainsi que j'ai toujours su faire mon banquier de ma dupe ; car ce serait profaner mon expérience que de donner mon temps à un pareil Gille sans en retirer plaisir et profit. Je déteste le Maure, et on croit dans le monde qu'il m'a remplacé dans mes fonctions maritales ; j'ignore si cela est vrai ; mais, sur un simple soupçon de cette nature, j'agirai comme s'il y avait certitude. Il a bonne opinion de moi, je n'en agirai que plus infailliblement sur lui. Cassio est l'homme qu'il me faut : — voyons un peu : — occuper sa place et satisfaire ma vengeance, double bénéfice ! — Comment y arriver ? — voyons : — Au bout de quelque temps, faire croire à Othello que Cassio prend des libertés avec sa femme ; — c'est un bel homme qui a des manières aimables ; on peut le soupçonner à bon droit ; il est taillé pour la séduction. Le Maure est d'une nature franche et ouverte ; il prend pour un honnête homme quiconque en a l'apparence ; il se laissera conduire par le nez en vrai âne. — Je tiens l'idée ; — elle est engendrée ; — c'est maintenant à l'enfer et à la nuit à faire éclore ce fruit monstrueux.

Il sort.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Un port de mer dans l'île de Chypre. — Une plate-forme.

Arrivent MONTANO et DEUX OFFICIERS.

MONTANO. De la pointe du cap, que découvrez-vous en mer?

PREMIER OFFICIER. Rien du tout ; la mer est houleuse ; entre le ciel et les flots je ne puis distinguer une seule voile.

MONTANO. Il m'a semblé qu'à terre le vent était d'une violence extrême ; jamais ouragan plus impétueux n'ébranla nos remparts : s'il a ainsi déployé sa fureur sur la mer, quels flancs de chêne assez robustes pour soutenir le choc de montages liquides ? qu'en sera-t-il résulté ?

DEUXIÈME OFFICIER. La dispersion de la flotte turque ; car, lorsqu'on est sur la rive écumeuse, les lames irritées semblent frapper les nues ; les vagues chassées par les vents, soulevant leurs masses énormes, semblent décharger leurs eaux sur l'ourse lumineuse, et vouloir noyer les satellites de l'étoile polaire : je n'ai jamais vu la mer aussi courroucée.

MONTANO. Si la flotte turque n'est pas abritée dans quelque rade, ce sont des gens noyés ; il est impossible qu'ils aient résisté à ce gros temps.

Arrive UN TROISIÈME OFFICIER.

TROISIÈME OFFICIER. Des nouvelles, seigneurs ! nos guerres sont terminées ; la tempête furieuse a tellement maltraité les Turcs, que leurs projets sont anéantis : un noble vaisseau de Venise a vu la détresse et le naufrage de la plus grande partie de leur flotte.

MONTANO. Est-il bien vrai?

TROISIÈME OFFICIER. Ce vaisseau est entré au port ; c'est un bâtiment de Vérone. Michel Cassio, lieutenant du belliqueux Maure Othello, vient de débarquer : le Maure lui-même est en mer ; investi des pouvoirs les plus étendus, il est en route pour Chypre.

MONTANO. J'en suis charmé ; c'est un digne gouverneur.

TROISIÈME OFFICIER. Mais ce même Cassio, — bien qu'il apporte de bonnes nouvelles relativement à la flotte turque, — a la tristesse peinte sur le visage, et fait des vœux pour que le Maure arrive sain et sauf; car leurs deux navires ont été séparés par la violence de la tempête.

MONTANO. Fasse le ciel qu'il soit sauvé ! car j'ai servi sous lui, et il commande en vrai soldat. Rendons-nous sur le rivage, aussi bien pour voir le vaisseau qui vient d'arriver que pour chercher à l'horizon celui qui porte le brave Othello : fatiguons nos yeux à le découvrir, jusqu'à ce qu'ils ne distinguent plus entre l'azur du ciel et celui de l'Océan.

TROISIÈME OFFICIER. Allons-y de ce pas, car chaque instant peut amener de nouveaux arrivages.

Arrive CASSIO.

CASSIO. Salut et remercîments aux braves de cette île belliqueuse qui rendent ainsi justice au Maure : oh ! puisse le ciel le protéger contre les éléments ! car je l'ai perdu de vue dans une mer périlleuse.

MONTANO. Son vaisseau est-il bon ?

CASSIO. Il est solidement construit, et le pilote est d'une grande habileté ; aussi l'espoir n'est pas mort dans mon cœur ; il est, au contraire, en pleine voie de rétablissement.

DES VOIX, *à quelque distance.* Une voile ! une voile ! une voile !

Arrive UN AUTRE OFFICIER.

CASSIO. Pourquoi ce bruit?

QUATRIÈME OFFICIER. La ville est déserte ; la population est rassemblée sur les rochers du rivage, et crie : — Une voile !

CASSIO. L'espérance me dit que c'est le gouverneur !

On entend le canon.

DEUXIÈME OFFICIER. Les canons du vaisseau saluent le fort ; ce ne peut être qu'un navire ami.

CASSIO. Allez, je vous prie, savoir qui arrive, et revenez nous le dire.

DEUXIÈME OFFICIER. J'y vais.

Il s'éloigne.

MONTANO. Dites-moi, lieutenant, est-il vrai que le général soit marié ?

CASSIO. De la manière la plus heureuse : il a fait la conquête d'une jeune beauté dont les récits de la renommée ne sauraient donner qu'une idée imparfaite ; elle surpasse les créations de la plume la plus éloquente ; et pour les qualités réelles elle n'a point d'égale dans la nature. — Eh bien ! qui est arrivé ?

Revient LE DEUXIÈME OFFICIER.

DEUXIÈME OFFICIER. Un certain Iago, l'enseigne du général.

CASSIO. Il a eu la traversée la plus heureuse et la plus rapide. Ainsi les tempêtes elles-mêmes, les mers irritées, les vents mugissants, les écueils et les rescifs, — ces traîtres cachés sous les eaux pour arrêter la quille du navire inoffensif, — comme s'ils avaient le sentiment de la beauté, ont oublié leur nature malfaisante, et laissé aborder saine et sauve la divine Desdémona.

MONTANO. Qui est-elle ?

CASSIO. Celle dont je parlais, le général de notre grand général, laissée par lui sous la conduite de l'intrépide Iago, qui, dépassant de beaucoup nos prévisions, arrive après une traversée de sept jours seulement. Grand Dieu, protége Othello ! enfle sa voile de ton souffle puissant ; fais que bientôt son majestueux navire embellisse cette rade de sa présence ; qu'il palpite d'amour dans les bras de Desdémona, enflamme d'une nouvelle ardeur nos cœurs découragés, et rende à cette île la confiance et la joie ! — Voyez, voyez !

Arrivent DESDÉMONA, ÉMILIE, IAGO, RODRIGUE, et plusieurs Serviteurs.

CASSIO, *continuant*. Le trésor que portait le navire est descendu sur le rivage. A genoux, Chypriotes ! — Salut à vous, noble dame ! et que la grâce du ciel vous précède, vous suive et vous environne !

DESDÉMONA. Je vous remercie, vaillant Cassio. Quelles nouvelles pouvez-vous me donner de mon seigneur ?

CASSIO. Il n'est pas encore arrivé ; mais autant que je puis le savoir, il est sain et sauf, et sera bientôt ici.

DESDÉMONA. Cependant, je crains. — Comment votre navire a-t-il quitté le sien ?

CASSIO. La lutte violente des flots contre les cieux nous a séparés : mais écoutez ! une voile !

On entend crier dans le lointain : *Une voile ! une voile !* Le canon tire.

DEUXIÈME OFFICIER. Ils saluent la citadelle ; ce doivent être encore de nos amis.

CASSIO. Allez voir ce qu'il en est. (*L'Officier sort.*) — (*A Iago.*) Mon cher enseigne, soyez le bienvenu ! — (*A Emilie.*) Soyez la bienvenue, madame ! (*A Iago.*) Ne vous fâchez pas, mon cher Iago, si je prends quelques libertés ; je dois à mon éducation cette manière peu cérémonieuse de faire acte de courtoisie.

Il embrasse Émilie.

IAGO. Si elle était pour vous aussi prodigue de ses lèvres qu'elle l'est pour moi de sa langue, vous en auriez bientôt assez.

DESDÉMONA. Hélas ! elle parle à peine.

IAGO. Beaucoup trop, sur ma foi ; c'est ce que j'éprouve quand j'ai envie de dormir. J'avoue qu'en votre présence, madame, elle retient sa langue, et se borne à me quereller mentalement.

ÉMILIE. Je ne crois pas avoir donné sujet à ce reproche.

IAGO. Allez ! allez ! vous autres femmes, vous êtes des tableaux muets hors de chez vous, des cloches dans vos parloirs, des panthères dans vos cuisines, des saintes papelardes quand il s'agit de nuire au prochain, des diablesses quand on vous offense; et vous rattrapez au lit le temps que vous perdez dans vos ménages.

DESDÉMONA. Fi ! le médisant !

IAGO. Tout cela est vrai, je vous jure, sinon je suis un Turc. Vous vous levez pour ne rien faire, et vous vous couchez pour vous mettre à l'œuvre.

ÉMILIE. Je ne vous chargerai pas d'écrire mon panégyrique.

IAGO. Vous ferez bien.

DESDÉMONA. Que diriez-vous de moi, si vous aviez à me louer ?

IAGO. Veuillez, madame, ne pas me mettre à cette épreuve ; hors de la satire, je ne suis plus bon à rien.

DESDÉMONA. N'importe ! essayez. — (*A une personne de sa suite.*) Quelqu'un s'est rendu au port ?

IAGO. Oui, madame.

DESDÉMONA. Je suis loin d'être gaie; je cherche à tromper ma tristesse en affectant la gaieté.— Voyons ! comment vous y prendriez-vous pour me louer ?

IAGO. J'y songe : mais, en vérité, mes idées tiennent à mon

cerveau comme de la glu sur du drap ; je ne puis les en arracher sans emporter la pièce. Cependant ma muse enfante, et voici ce qu'elle met au jour : Femme à la fois belle et spirituelle, met sa beauté au service de son esprit.

DESDÉMONA. Fort bien loué ! Et si elle est laide et spirituelle ?

IAGO. Si elle est laide et qu'elle ait de l'esprit, elle accouplera sa laideur à la beauté d'un joli garçon.

DESDÉMONA. De pire en pire !

ÉMILIE. Et si elle est belle et sotte ?

IAGO. Femme belle n'est jamais sotte ; elle aura toujours l'esprit de faire un héritier.

DESDÉMONA. Ce sont là de vieux et ridicules paradoxes destinés à faire rire les sots dans un cabaret. Quel pitoyable panégyrique ferez-vous donc de celle qui est tout à la fois laide et sotte ?

IAGO. Il n'est pas de femme, si laide et si sotte qu'elle soit, qui, en fait de malins tours, n'en fasse tout autant que les beautés spirituelles.

DESDÉMONA. O quelle ignorance fieffée ! — La pire est celle que vous louez le plus ! Mais quelles louanges décerneriez-vous à la femme véritablement digne d'éloges ? à celle qui, forte de son mérite, commande l'approbation même de la méchanceté ?

IAGO. Celle qui, quoique belle, n'en est pas plus fière ; qui, sachant manier la parole, sait néanmoins se taire ; qui, ne manquant jamais d'or, n'aime point le faste ; qui, après avoir dit : *Maintenant, je le pourrais*, réprime son désir ; qui, étant irritée et pouvant se venger, oublie son injure et fait taire son ressentiment ; celle dont la sagesse ne fut jamais assez fragile pour échanger la tête d'une merluche contre la queue d'un saumon ; celle qui sait penser et garder le secret de sa pensée ; qui, se voyant suivie par des adorateurs, ne tourne pas la tête ; cette femme-là, — si elle exista jamais, — est faite pour...

DESDÉMONA. Pour quoi ?

IAGO. Pour donner à téter à des crétins et siroter de la petite bière.

DESDÉMONA. O conclusion absurde et saugrenue ! — Ne prends pas des leçons de lui, Émilie, bien qu'il soit ton mari. — Qu'en dites-vous, Cassio ? ne le trouvez-vous pas un censeur profane et licencieux ?

CASSIO. Il parle avec une brusque franchise, madame; le métier de soldat lui va mieux que celui de pédagogue.

Desdémona fait quelques pas pour s'éloigner; Cassio s'avance pour l'accompagner et lui prend respectueusement la main : une sorte de combat de civilité s'engage entre eux; Iago les observe avec une joie sardonique.

IAGO, *à part.* Il lui prend la main : — oui, voilà qui est bien dit! souris-lui maintenant... Ce fil de toile d'araignée me suffira, Cassio, pour attraper une mouche de ta taille... Oui, souris encore; bon! poursuis : ta galanterie sera le piége où je te prendrai. Tu dis vrai; c'est bien cela : si ces simagrées-là doivent te dépouiller de ta lieutenance, mieux eût valu pour toi baiser moins souvent tes trois doigts, comme tu fais maintenant avec tant de courtoisie. (*Cassio baise à plusieurs reprises sa main en s'inclinant devant Desdémona, qui lui fait une révérence.*) Ce baiser-là est fort galant! — Voilà une révérence des mieux faites, en vérité! — Bien! porte de nouveau tes doigts à tes lèvres. Que ne sont-ils barbouillés de coloquinte! (*On entend le son de la trompette.*) Voici le Maure, je reconnais sa fanfare.

DESDÉMONA. Allons au-devant de lui; allons le recevoir.

CASSIO. Le voici qui savance.

Arrive OTHELLO, avec sa suite.

OTHELLO. O ma belle guerrière!...

DESDÉMONA. Mon cher Othello!...

OTHELLO. Ma surprise est égale à mon ravissement de vous trouver arrivée ici avant moi. O joie de mon âme! si toujours après la tempête doivent venir de pareils calmes, que les vents mugissent jusqu'à réveiller la mort dans son ténébreux empire; que mon vaisseau soit soulevé par des montagnes liquides aussi hautes que l'Olympe, et retombe dans de profonds abîmes de toute la distance qui sépare le ciel de l'enfer! Mourir maintenant serait le comble de la félicité; car mon bonheur est si intense, que je crains de ne plus retrouver, dans le cours inconnu de ma destinée, un moment pareil à celui-ci.

DESDÉMONA. A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi! que plutôt notre amour et notre félicité s'accroissent avec le nombre de nos jours!

OTHELLO. Exaucez-la, puissances célestes! — Je ne saurais assez parler du bonheur que je ressens; il m'enchaîne en ce

lieu; c'est trop de félicité! Que nos deux cœurs n'aient jamais de plus graves motifs de mésintelligence que ce baiser, — et cet autre encore!

Il l'embrasse.

IAGO, *à part.* Vos cœurs sont à l'unisson maintenant; mais je trouverai le moyen de déranger cet accord.

OTHELLO. Venez; allons à la citadelle. — Amis, il y a de bonnes nouvelles : nos guerres sont finies; les Turcs sont noyés. — Comment se portent nos vieilles connaissances de cette île? — (*A Desdémona.*) Mon amour, vous serez bien accueillie en Chypre. J'ai trouvé beaucoup d'affection dans ce pays-ci. O ma charmante! je parle sans savoir ce que je dis : l'excès du bonheur me fait déraisonner. — Mon bon Iago, va au port, je te prie, et fait débarquer mes malles; tu amèneras à la citadelle le patron du navire. C'est un bon marin, et son mérite a droit à notre estime. — Venez, Desdémona; Chypre va saluer votre bienvenue.

Othello et Desdémona s'éloignent avec leur suite.

IAGO. Vous me rejoindrez au port. Approchez : si vous avez du cœur (car on prétend que les hommes médiocres, dès qu'ils sont amoureux, se sentent tout à coup animés d'une dose de vigueur qui leur était inconnue), — écoutez-moi : le lieutenant est de garde cette nuit; — mais auparavant il est une chose que je dois vous dire. — Desdémona est décidément éprise de lui.

RODRIGUE. De lui! bah! ce n'est pas possible.

IAGO. Chut! bouche close! et laissez-vous instruire. Remarquez avec quelle violence elle s'est d'abord amourachée du Maure, pour les fanfaronnades et les mensonges absurdes qu'il lui débitait : croyez-vous qu'elle continuera longtemps à l'aimer pour son babil? que votre cœur sensé se garde de le croire. Il faut à ses yeux une pâture; et quel charme voulez-vous qu'elle trouve à contempler le diable? Quand l'appétit des sens est rassasié, pour le ranimer et donner à la satiété de nouveaux désirs, il faut la beauté des formes, la sympathie fondée sur l'accord des âges, des manières et des dehors physiques, tous avantages dont le Maure est privé. Or, en l'absence de ces con-conditions nécessaires, la délicate tendresse de Desdémona reconnaîtra qu'elle s'est trompée; et de sa répugnance pour le Maure elle passera bientôt au dégoût et à la haine; la nature elle-même l'y engagera, et l'obligera à faire un second choix.

Or, ceci accordé (et c'est un raisonnement qui me semble inattaquable), qui est plus en position que Cassio de recueillir cette bonne fortune? Le drôle manie fort bien la parole : il a tout juste le talent qu'il faut pour dissimuler, sous le voile de la courtoisie et du bon ton, ses hypocrites et impudiques intentions. C'est véritablement l'homme qu'il faut : un fourbe libertin, habile à saisir les occasions, dont les yeux savent mentir et afficher des succès sans réalité : ajoutez que ce diable d'homme a pour lui la beauté, la jeunesse, et réunit dans sa personne tous les avantages que recherchent les âmes jeunes et folles ; enfin c'est un coquin dangereux et accompli ; et déjà l'épouse du Maure a jeté sur lui son dévolu.

RODRIGUE. Je ne saurais le croire ; elle est d'une vertu irréprochable.

IAGO. Sa vertu ! laissez-moi donc ! Le vin qu'elle boit est fait avec le jus de la grappe : si elle avait été aussi vertueuse que vous le dites, elle n'aurait jamais aimé le Maure. Sa vertu ! ne l'avez-vous pas vue badiner avec la main de Cassio ? n'avez-vous pas remarquez cela ?

RODRIGUE. Oui, sans doute; mais c'était simple politesse.

IAGO. C'était paillardise toute pure, croyez-moi; un prologue, une introduction à l'histoire du libertinage et des lubriques pensées. Leurs lèvres étaient si rapprochées, que leurs haleines se baisaient pour ainsi dire. Tout cela, Rodrigue, engendre du vilain ! Quand ces sortes de libertés ont préparé les voies, la conclusion suit de près, et l'union charnelle ne se fait pas attendre. — Mais laissez-moi vous diriger ; je vous ai amené de Venise. Montez la garde cette nuit ; je vous déléguerai le commandement du poste. Cassio ne vous connaît pas ; — je ne serai pas loin de vous : trouvez quelque occasion d'irriter Cassio, soit en parlant trop haut, soit en ridiculisant ses ordres, soit par tout autre moyen que l'occasion vous suggérera.

RODRIGUE. Fort bien.

IAGO. Cassio est prompt et emporté ; il est probable qu'il vous frappera de son épée : provoquez-le dans ce but ; car je trouverai dans cet incident l'occasion de faire éclater parmi les Chypriotes un soulèvement qui ne s'apaisera que par le remplacement de Cassio. Vous aurez ainsi aplani la voie pour arriver au but de vos désirs, à l'aide des moyens que je mettrai alors en usage, et vous aurez écarté l'obstacle dont la présence ne vous laisse aucun espoir de réussite.

RODRIGUE. Je ferai ce que vous me conseillez, pour peu que j'en trouve l'occasion.

IAGO. Je vous garantis le succès. Tout considéré, venez tout à l'heure me rejoindre à la citadelle; moi, je vais au port chercher les effets du Maure; adieu.

RODRIGUE. Adieu.

Il s'éloigne.

IAGO. Que Cassio l'aime, je le crois; qu'elle l'aime, c'est possible et très-probable : le Maure, — je dois le reconnaître malgré la haine que je lui porte, — est d'une nature constante, aimante et noble; et je ne doute pas qu'il ne soit pour Desdémona le plus tendre des époux. Et moi aussi j'aime Desdémona; non pas précisément par convoitise de la chair (quoique, sous ce rapport, j'aie peut-être tout autant de comptes à rendre qu'un autre), mais j'ai à me venger du Maure, que je soupçonne de s'être glissé dans ma couche : cette pensée, comme un poison minéral, me ronge intérieurement; et je ne serai content que lorsque nous serons quittes, femme pour femme. Si je ne puis y réussir, je veux, du moins, inspirer au Maure une jalousie si violente, que la raison soit impuissante à la guérir. Pour l'exécution de ce dessein, si ce stupide Vénitien, que je mène en laisse pour comprimer son ardeur, soutient convenablement son rôle, je vous traiterai mon Michel Cassio de main de maître, et le draperai de la belle manière dans l'esprit du Maure; — car ce Cassio me fait également ombrage; il est homme à s'affubler de mon bonnet de nuit. Partant, je veux que le Maure me remercie, m'aime et me récompense, pour avoir fait de lui ma dupe, avoir troublé sa tranquillité et l'avoir rendu jaloux jusqu'à la frénésie. Tout mon plan est là (*il se frappe le front*), mais confus encore, et embrouillé; les moyens que l'habileté met en œuvre ne se manifestent pleinement qu'au moment où elle en fait usage.

Il s'éloigne.

SCÈNE II.

Une rue.

UN HÉRAUT D'ARMES, tenant en main une proclamation, suivi d'une foule de peuple.

LE HÉRAUT D'ARMES. C'est le bon plaisir d'Othello, notre noble et vaillant général, qu'à l'occasion de la nouvelle qu'on vient de recevoir de l'entière destruction de la flotte turque, cet heureux événement soit célébré par des réjouissances pu-

bliques, telles que danse, feux de joie et autres divertissements, chacun choisissant de préférence celui qui est le plus conforme à ses goûts. Car, outre ces heureuses nouvelles, on célèbre aujourd'hui les noces du général, et il a voulu que cela fût publiquement annoncé. Il sera distribué des rafraîchissements à la citadelle, et il est accordé à tout le monde liberté entière de se réjouir depuis le moment actuel, cinq heures du soir, jusqu'à ce que la cloche ait sonné onze heures. Dieu bénisse l'île de Chypre et notre noble général Othello!

Il s'éloigne.

SCÈNE III.

Une salle du château.

Entrent **OTHELLO, DESDÉMONA, CASSIO,** avec leur suite.

OTHELLO. Mon cher Cassio, veillez à la garde cette nuit; sachons être maîtres de nous pour ne point dépasser dans nos plaisirs les limites de la prudence.

CASSIO. J'ai donné à Iago les ordres nécessaires; néanmoins, j'irai tout inspecter de mes propres yeux.

OTHELLO. Iago est un honnête homme. Adieu, Cassio; demain, de bonne heure, j'aurai à vous parler. —(*A Desdémona.*) Venez, mon amour; l'acquisition faite, il faut entrer en jouissance; entre vous et moi, ce point-là est encore à régler.

Othello et Desdémona sortent avec leur suite.

Entre **IAGO.**

CASSIO. Bonjour, Iago; il faut nous rendre à notre poste.

IAGO. Il n'est pas temps encore, lieutenant; dix heures n'ont pas sonné; notre général s'est débarrassé de nous de bonne heure par affection pour sa Desdémona; ne le blâmons pas; il n'a point encore passé avec elle une nuit d'amour, et c'est un régal digne de Jupiter.

CASSIO. C'est une femme ravissante.

IAGO. Je vous la donne pour une bonne commère.

CASSIO. Il serait difficile de trouver une beauté plus fraîche et plus délicate.

IAGO. Quels yeux elle a! ses regards provoquent les désirs!

CASSIO. Ses regards sont séduisants et néanmoins pleins de modestie.

IAGO. Et lorsqu'elle parle, n'est-ce pas un véritable tocsin d'amour que sa voix?

CASSIO. Elle est assurément la perfection en personne.

IAGO. Allons! que le bonheur plane sur leur couche nuptiale! Venez, lieutenant; j'ai du vin qui nous attend, et il y a là dehors quelques Chypriotes qui seraient charmés de boire une coupe à la santé du noir Othello.

CASSIO. Pas ce soir, mon cher Yago; j'ai un cerveau qui porte fort mal le vin. Je souhaiterais que la courtoisie voulût bien faire choix de quelque autre mode de convivialité.

IAGO. Oh! ce sont des amis; une coupe seulement; je boirai pour vous.

CASSIO. Je n'en ai bu qu'une ce soir, et encore prudemment mélangée d'eau, et voyez le changement qui s'est opéré en moi; c'est une infirmité malheureuse que j'ai là, et je n'ose me hasarder à prendre une seconde dose. C'en serait trop pour ma faiblesse.

IAGO. Comment donc? mais c'est une nuit de gala; nos amis le désirent.

CASSIO. Où sont-ils donc?

IAGO. Ici, à la porte. Veuillez, je vous prie, les inviter à entrer.

CASSIO. Je le veux bien, mais c'est malgré moi.

Il sort.

IAGO. Si je puis seulement lui faire ajouter une coupe à celle qu'il a déjà prise, il va devenir aussi querelleur et aussi hargneux que le chien de ma jeune maîtresse. Cependant mon imbécile de Rodrigue, que l'amour a tout bouleversé, a fait ce soir d'amples libations en l'honneur de Desdémona. Il est de garde, ainsi que trois Chypriotes, nobles et fiers courages, très-chatouilleux sur le point d'honneur, la fleur de cette île belliqueuse, et à qui j'ai fait avaler force rasades. Au milieu de cette troupe d'ivrognes, il faut que je fasse commettre à Cassio quelque action qui mécontente les habitants de cette île. — Mais les voici qui viennent; si les résultats répondent à mes prévisions, ma barque va voguer sans obstacle avec vent et marée.

Rentre CASSIO, avec MONTANO et plusieurs Chypriotes.

CASSIO. Par le ciel! ils m'ont déjà fait boire.

MONTANO. Peu de chose, une bouteille tout au plus, foi de soldat!

IAGO. Holà! qu'on apporte du vin!

Il chante.

Versez, camarades, versez;
Nous n'en boirons jamais assez.

Un soldat est comme un autre homme;
Sa vie est si près du trépas!
Eh! morbleu! pourquoi donc, en somme,
Un soldat ne boirait-il pas?

Versez, camarades, versez;
Nous n'en boirons jamais assez.

Du vin, enfants!

On apporte du vin.

CASSIO. Par le ciel, voilà une chanson excellente!

IAGO. Je l'ai apprise en Angleterre, où l'on excelle à boire. Vos Danois, vos Allemands et vos Hollandais au gros ventre... — allons, buvez! — ne sont rien auprès des Anglais.

CASSIO. L'Anglais est-il donc un buveur si expert?

IAGO. Comment! il est homme à rester tranquillement maître du champ de bataille en laissant le Danois ivre-mort; il ne lui faut pas grand effort pour faire rouler l'Allemand sous la table, et il vous fera vomir le Hollandais avant la seconde rasade.

CASSIO. A la santé de notre général!

MONTANO. Je me joins à vous, lieutenant, et vais vous faire raison.

IAGO. O divine Angleterre!

Il chante.

Étienne, à ce que dit l'histoire,
Fut un roi comme il en est peu;
Ses culottes, l'on peut m'en croire,
Lui coûtaient un écu, morbleu!

On dit qu'il en voulait rabattre
Plus de douze deniers encor,
Et qu'il faisait le diable à quatre,
Traitant son tailleur de butor.

Étienne était un très-grand sire;
Et toi tu n'es qu'un hobereau.
C'est l'orgueil qui perd un empire;
Prends donc, l'ami, ton vieux manteau.

Holà! du vin!

CASSIO. Comment! cette chanson-ci est meilleure encore que la première.

IAGO. Voulez-vous l'entendre de nouveau?

CASSIO. Non, car je tiens pour indigne de son poste quiconque agit ainsi. — Fort bien!—Le ciel est au-dessus de tout ; il y a des âmes qui seront sauvées, et d'autres qui ne le seront pas.

IAGO. C'est vrai, lieutenant.

CASSIO. Pour ce qui est de moi, sans vouloir offenser le général ni aucun homme de qualité, j'espère être sauvé.

IAGO. Et moi aussi, lieutenant.

CASSIO. Oui, mais, avec votre permission, vous ne le serez qu'après moi : il est dans l'ordre que le lieutenant soit sauvé avant l'enseigne. Mais laissons cela, faisons notre service. — Que Dieu nous pardonne nos péchés! — Messieurs, occupons-nous du service. —N'allez pas croire, messieurs, que je sois ivre : voici mon enseigne. —Ceci est ma main droite et ceci ma main gauche. —Je ne suis pas ivre en ce moment; je puis me tenir sur mes jambes, et je parle sensément.

TOUS. On ne peut plus sensément.

CASSIO. Voilà qui est bien; ne croyez donc pas que je sois ivre.

Il sort.

MONTANO. A l'esplanade, messieurs; allons poser les sentinelles.

IAGO. Vous voyez bien ce gaillard qui vient de sortir; c'est un soldat digne de prendre place à côté de César, et qui sait commander; et cependant vous voyez son vice ; il fait un équilibre exact à sa vertu ; l'un égale l'autre : c'est vraiment dommage. Je crains bien qu'un beau jour, dans un accès de son infirmité, la confiance que place en lui Othello n'expose cette île à des dangers.

MONTANO. Lui arrive-t-il souvent de se mettre en cet état?

IAGO. C'est pour lui l'ordinaire prélude au repos de la nuit; il fera sans dormir deux fois le tour du cadran, si l'ivresse ne berce son sommeil.

MONTANO. Il serait bon d'en avertir le général; peut-être ne s'en aperçoit-il pas; ou peut-être que son naturel indulgent prise dans Cassio les qualités qui le frappent, et ferment les yeux sur ses défauts; n'est-il pas vrai?

Entre RODRIGUE.

IAGO, *bas, à Rodrigue.* Vous voilà, Rodrigue? courez, je vous prie, sur les pas du lieutenant; allez.

Rodrigue sort.

MONTANO. C'est grand dommage que le noble Maure confie un poste aussi important que celui de son lieutenant à un homme atteint d'une infirmité aussi invétérée; ce serait l'action d'un honnête homme que d'en avertir le Maure.

IAGO. Je m'en garderais bien, dût-on me donner cette île; j'aime Cassio, et ferai tout au monde pour le guérir de ce défaut.—Mais écoutez! quel est ce bruit?

On entend crier : *Au secours! au secours!*

Rentre CASSIO, poursuivant RODRIGUE.

CASSIO. Bélître! scélérat!

MONTANO. Qu'y a-t-il, lieutenant?

CASSIO. Un drôle qui prétend m'enseigner mon devoir! Je veux le mettre en capilotade, le battre comme plâtre.

RODRIGUE. Me battre!

CASSIO. Tu raisonnes, maraud?

Il frappe Rodrigue.

MONTANO, *s'interposant entre eux.* Eh quoi! lieutenant, retenez votre main, je vous prie.

CASSIO. Laissez-moi ou je vous assomme.

MONTANO. Allez allez, vous êtes ivre.

CASSIO. Ivre!

Ils mettent l'épée à la main et se battent.

IAGO, *bas, à Rodrigue.* Courez vite dehors, et criez à la garde.

Rodrigue sort.

IAGO, *continuant.* Eh! mon cher lieutenant! — Eh! messieurs! — Au secours! — Lieutenant. — Seigneur Montano, — seigneur, — au secours, messieurs! — Voilà une belle garde, en vérité!

On entend sonner la cloche du beffroi.

IAGO, *continuant.* Qui est-ce qui sonne le beffroi?—Diable, la ville entière va être sur pied. Au nom du ciel, arrêtez, lieutenant; vous allez vous déshonorer à tout jamais.

Entre OTHELLO, avec sa suite.

OTHELLO. Qu'y a-t-il ici?

MONTANO. Mon sang coule; je suis blessé à mort; — il faut que je le tue.

OTHELLO. Sur votre vie, arrêtez!

IAGO. Arrêtez, arrêtez, lieutenant! — Seigneur Montano, — messieurs, — avez-vous donc perdu toute idée de vos devoirs,

et du poste que vous occupez ? Arrêtez, arrêtez ; le général vous parle ; arrêtez, au nom de l'honneur !

OTHELLO. Eh quoi donc ! d'où provient tout ceci ? Sommes-nous devenus Turcs, ou faisons-nous contre nous-mêmes ce que le ciel n'a pas permis aux Ottomans ? Pour l'honneur du nom chrétien, que cette barbare querelle cesse à l'instant même : quiconque fait un mouvement pour assouvir sa rage, m'en répondra sur sa vie ; le premier qui bouge est mort. — Faites taire ce beffroi, qui jette dans l'île l'alarme et l'épouvante. — Qu'y a-t-il, messieurs ? — Honnête Iago, qui sembles mort de douleur, parle, quel est l'agresseur ? Au nom de ton affection pour moi, je te somme de parler.

IAGO. Je ne sais rien ; — il n'y a qu'un moment nous étions tous amis, ici, dans cette salle, tous en bonne intelligence, comme l'époux et la fiancée qui se déshabillent pour se mettre au lit ; et voilà que tout à coup, comme si quelque astre ennemi avait bouleversé leur raison, les épées sont tirées, les fers se croisent et dirigent contre les poitrines leurs pointes meurtrières. Je ne saurais dire quelle a été l'origine de cette malheureuse querelle ; et plût au ciel que j'eusse perdu dans quelque combat glorieux ces jambes qui m'ont conduit ici pour être témoin d'une partie de ce qui s'y est passé.

OTHELLO. Comment se fait-il, Cassio, que vous vous soyez oublié à ce point ?

CASSIO. Veuillez m'excuser ; je ne puis parler.

OTHELLO. Digne Montano, vous avez toujours été doux et civil ; le monde a remarqué la gravité et la modération de votre jeunesse ; et la plus sévère sagesse ne prononce votre nom qu'avec éloge ; que s'est-il donc passé pour que vous compromettiez ainsi votre réputation, au point d'échanger votre bonne renommée contre le nom de tapageur nocturne ? Repondez-moi.

MONTANO. Noble Othello, je suis blessé dangereusement. Iago, votre officier, peut vous instruire de tout ce qui est à ma connaissance ; pour moi, permettez que je ménage mes paroles, chacune d'elles augmente mes souffrances. Je ne sache pas que j'aie ce soir rien dit ni rien fait de répréhensible, à moins que le sentiment de notre propre conservation ne soit coupable, et que ce ne soit un crime de nous défendre quand la violence nous attaque.

OTHELLO. Par le ciel ! mon sang commence à s'échauffer et à prendre le dessus, et je sens que ma colère est prête à dominer

ma raison ; si je fais un pas, si je lève seulement ce bras, le plus fier d'entre vous sentira le poids de mon indignation. Dis-moi, Iago, comment cette abominable esclandre a commencé, et quel en est l'auteur. Quel que soit le coupable, fût-il mon frère jumeau, je briserai avec lui sans retour. — Quoi ! dans une ville de guerre, au milieu d'une population encore émue et inquiète, engager ainsi une querelle domestique et privée, et lorsqu'on est de garde encore, au milieu d'un service d'ordre et de sûreté, c'est une chose monstreuse ! — Iago, qui a commencé ?

MONTANO, *à Iago.* Si vos relations d'amitié ou de service vous rendent partial, et que vous disiez plus ou moins que la vérité, vous n'êtes point un soldat.

IAGO. Ne touchez pas une corde aussi sensible ; j'aimerais mieux qu'on me coupât la langue que de nuire le moins du monde à Michel Cassio ; mais j'ai la certitude qu'en disant la vérité je ne le léserai en rien. — Voici les faits, général. Au moment où nous causions, Montano et moi, nous voyons accourir un homme criant au secours, et Cassio le poursuivant l'épée à la main pour le frapper : Montano s'est interposé entre eux, suppliant Cassio de s'arrêter, tandis que moi je courais sur les pas du fuyard, craignant, comme cela est effectivement arrivé, que par ses clameurs il ne jetât l'alarme dans la ville ; mais il courait plus vite que moi, et je n'ai pu l'atteindre : je suis donc revenu sur mes pas, avec d'autant plus de raison que j'entendais le cliquetis des épées et la voix de Cassio, qui jurait, ce que je ne lui avais jamais vu faire jusqu'à ce jour. Quand je suis arrivé (car tout cela s'est passé en un clin d'œil), je les ai trouvés aux prises, en l'état où vous les avez vus vous-même quand vous les avez séparés ; voilà tout ce que je puis dire de cette affaire. Mais les hommes sont des hommes ; les meilleurs peuvent s'oublier : — bien que Cassio ait quelque peu maltraité Montano, — on sait qu'un homme en fureur frappe ses meilleurs amis, — je crois fermement que Cassio avait reçu du fuyard quelque insulte grave que sa patience n'a pu endurer.

OTHELLO. Je vois, Iago, que ton âme honnête et ton amitié pour Cassio voudraient atténuer sa faute et pallier ses torts. — Cassio, je vous aime ; mais, à dater de ce moment, vous cessez d'être mon lieutenant. —

Entrent **DESDÉMONA** et sa suite.

OTHELLO, *continuant.* Voyez, vous avez fait lever ma bienaimée ; je ferai de vous un exemple.

DESDÉMONA. Qu'y a-t-il donc, mon ami ?

OTHELLO. Tout est rentré dans l'ordre, mon amour; retournons au logis. (*A Montano.*) Quant à vos blessures, seigneur, je vous servirai moi-même de chirurgien. — Qu'on l'emmène.

On emmène Montano.

OTHELLO, *continuant.* Iago, veille d'un œil vigilant sur la ville, et apaise ceux que ce tumulte aurait pu émouvoir. — Venez, Desdémona: c'est le lot du soldat de voir le doux repos de ses nuits troublé par le tumulte et les querelles.

Tous sortent, à l'exception d'Iago et de Cassio.

IAGO. Quoi! êtes-vous blessé, lieutenant?

CASSIO. Oui, et sans espoir de guérison.

IAGO. A Dieu ne plaise !

CASSIO. Ma réputation, ma réputation, ma réputation ! oh ! j'ai perdu ma réputation ! j'ai perdu, Iago, la portion immortelle de mon être ; il ne me reste plus que la portion bestiale. — Ma réputation, Iago, ma réputation !

IAGO. Foi d'honnête homme, je croyais que vous aviez reçu quelque blessure corporelle ; celle-là eût été plus grave qu'une blessure faite à votre réputation. La réputation n'est qu'une imposture et un mensonge ; souvent on l'obtient sans l'avoir méritée, et on la perd sans cause légitime ; vous n'avez rien perdu de votre réputation ; cette perte n'existe que dans votre imagination. Croyez-moi, il y a pour vous des moyens de rentrer dans les bonnes grâces du général : il vous a cassé dans un moment de mauvaise humeur ; et ce châtiment est moins l'œuvre de sa volonté que d'une politique prudente, de même qu'on frappe un chien inoffensif pour en imposer à un lion redoutable ; implorez-le, et vous le verrez revenir à vous.

CASSIO. J'appellerais plutôt sur ma tête le mépris, que je ne consentirais à tromper la bonne foi d'un chef aussi excellent, en attachant à son service un officier imprudent, ivrogne, insensé, tel que moi. Eh quoi ! m'enivrer ! parler comme un perroquet ! me conduire en fanfaron, en tapageur, jurer, m'emporter contre mon ombre ! O esprit invisible du vin ! si tu n'as point de nom sur la terre, reçois de nous celui de démon.

IAGO. Qui était celui que vous poursuiviez l'épée à la main ? que vous avait-il fait?

CASSIO. Je n'en sais rien.

IAGO. Est-il possible ?

CASSIO. Je me rappelle confusément une foule de choses, mais rien de bien distinct. Je sais qu'il y a eu querelle, mais j'ignore à quelle occasion. — Oh! pourquoi faut-il que les hommes introduisent dans leur bouche un ennemi qui les dépouille de leur raison ? Pourquoi faut-il qu'au sein de la joie, des festins, des plaisirs et des applaudissements, nous nous métamorphosions en brutes ?

IAGO. Mais vous êtes en assez bon état maintenant : comment vous êtes-vous rétabli à ce point ?

CASSIO. Il a plu au démon de l'ivresse de faire place au démon de la colère : une imperfection m'en montre une autre, et me force à me mépriser cordialement moi-même.

IAGO. Allons, vous êtes un moraliste trop sévère ; vu l'époque, le lieu et l'état du pays où nous nous trouvons, j'aurais de grand cœur désiré que cela ne fût pas arrivé ; mais les choses étant ce qu'elles sont, il faut tâcher de réparer le mal qui en est résulté pour vous.

CASSIO. Si je lui redemande ma place, il me dira que je suis un ivrogne ! quand j'aurais autant de bouches que l'hydre de Lerne, cette réponse me les fermerait toutes. Dire qu'un homme est maintenant raisonnable, l'instant d'après un imbécile, et finalement une bête brute ! chose étrange ! — Toute coupe superflue est maudite, et ce qu'elle contient est le produit de l'enfer.

IAGO. Laissez donc ! le bon vin est une bonne et inoffensive créature pour qui sait en user : n'en dites donc pas de mal. Ecoutez-moi, lieutenant, vous avez, je pense, la conviction que je vous aime.

CASSIO. J'en ai fait l'expérience, Iago. — Moi ivre !

IAGO. Cela peut arriver à tout le monde. Je vais vous dire ce qu'il faut faire. La femme de notre général est aujourd'hui le général ; — je puis le dire en ce sens qu'il s'est dévoué et consacré à la contemplation, à l'examen, à l'inspection de ses beautés et de ses grâces. — Confiez-vous donc à elle sans réserve ; elle vous aidera à rentrer dans votre poste. Elle a un caractère si plein de franchise, de bienveillance ; elle est si serviable, si bonne, qu'elle se reprocherait comme une dureté de ne pas faire plus qu'on ne lui demande : suppliez-la de réparer cette rupture survenue entre vous et son mari, et je parie tout mon avenir contre tel objet qui vaudra la peine

d'être nommé, que ce chaînon rompu dans la chaîne de votre affection, ne la rendra que plus solide.

CASSIO. Vous me conseillez sagement.

IAGO. Croyez que mon langage est dicté par un zèle louable et une amitié sincère.

CASSIO. Je le crois sans peine. Dès demain matin, j'irai prier la vertueuse Desdémona d'intercéder en ma faveur; c'en est fait de mon avenir, si ce revers en arrête le cours.

IAGO. Vous avez raison. Bonne nuit, lieutenant; mon service m'appelle.

CASSIO. Bonne nuit, honnête Iago.

Il sort.

IAGO, *seul*. Et quel est celui qui dira maintenant que j'agis en fourbe? Quoi de plus franc, de plus loyal que l'avis que je lui donne? quoi de plus conséquent, de plus propre à reconquérir la faveur du Maure? Car rien de plus facile que d'obtenir la vertueuse intervention de l'obligeante Desdémona, elle qui est bienfaisante comme la nature elle-même! De son côté, elle est sûre de tout obtenir du Maure, — lui demandât-elle d'abjurer son baptême, de renier les titres et les symboles de notre rédemption; — elle tient son âme tellement enchaînée dans les liens de l'amour, qu'elle peut faire et défaire à son gré, sans autre règle que son caprice, ce dieu qui règne sur la faible volonté du Maure. En quoi donc suis-je un fourbe de conseiller à Cassio cette marche rationnelle, directement conforme à son intérêt? Divinité d'enfer! Quand les démons suggèrent aux hommes leurs œuvres les plus criminelles, ils commencent par les revêtir des formes les plus célestes, comme je fais maintenant : car pendant que cet honnête imbécile pressera Desdémona de venir en aide à son infortune, pendant qu'elle intercédera avec force pour lui auprès du Maure, — je verserai dans l'oreille de ce dernier le poison de mes paroles, — je lui ferai entendre qu'elle ne demande le rappel de Cassio que dans l'intérêt d'un impudique amour; et plus elle fera d'efforts pour obliger Cassio, plus je la desservirai dans l'esprit du Maure. Ainsi sa vertu même sera la glu, et sa bonté le filet où je les prendrai tous. — Eh bien! qu'y a-t-il, Rodrigue?

Entre RODRIGUE.

RODRIGUE. Je suis engagé dans une partie de chasse, non comme un limier qui poursuit le gibier, mais comme le chien

qui n'est là que pour aboyer. J'ai dépensé presque tout mon argent ; j'ai été cette nuit supérieurement étrillé ; et tout annonce que je ne retirerai de tout ceci d'autre fruit qu'une certaine dose d'expérience ; si bien qu'avec mon argent de moins, et un peu d'esprit de plus, je retourne à Venise.

IAGO. Qu'ils sont à plaindre ceux qui n'ont pas de patience ! — Quelles blessures se sont jamais guéries autrement que par degrés ? L'homme, vous le savez, opère à l'aide de l'intelligence, et non avec le secours de la magie ; or, l'intelligence est soumise à la loi du temps et à sa marche dilatoire. Tout ne va-t-il pas à merveille ? Cassio vous a battu, et vous, pour prix de ce léger mal, vous avez fait perdre à Cassio son poste : il est des productions qui croissent et fleurissent sans le secours du soleil ; toutefois les fruits qui fleurissent les premiers sont aussi les premiers à mûrir : patientez donc encore. — Par la sainte messe, voici le jour ; le plaisir et l'action abrégent la durée des heures. — Retirez-vous ; retournez à votre logement : partez, vous dis-je ; sous peu vous en saurez davantage. Pour le moment, partez.

Rodrigue sort.

IAGO, *seul*, *continuant*. J'ai deux choses à faire : — Il faut que ma femme agisse auprès de sa maîtresse en faveur de Cassio ; je vais l'y engager. Pendant ce temps, je tire le Maure à l'écart ; puis je l'amène tout à coup pour être témoin des sollicitations de Cassio auprès de sa femme. — Oui, c'est là le plan qu'il faut suivre ; n'en affaiblissons pas l'efficacité par l'indolence et les retards.

Il sort.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Devant le château.

Arrivent CASSIO et des MUSICIENS.

CASSIO. Messieurs, jouez ici ; vous serez payés de vos peines, donnez-nous quelque chose de court, et criez en partant : *Salut à notre général*[1] *!*

La musique joue.

[1] Dans plusieurs comtés du nord de l'Angleterre, lorsqu'on donne une aubade,

Arrive LE BOUFFON.

LE BOUFFON. Dites donc, messieurs, est-ce que vos instruments ont été à Naples, qu'ils parlent ainsi du nez ?

PREMIER MUSICIEN. Comment cela, monsieur ?

LE BOUFFON. Sont-ce là, je vous prie, ce qu'on appelle des instruments à vent?

PREMIER MUSICIEN. Oui, monsieur.

LE BOUFFON. Alors se sont des instruments *avantagés* [1].

PREMIER MUSICIEN. En quoi ?

LE BOUFFON. En ce qu'ils sont vieux, et jouent faux. Mais, messieurs, voici de l'argent pour vous ; le général est tellement charmé de votre musique, qu'il vous demande en grâce d'en faire cesser le bruit.

PREMIER MUSICIEN. Fort bien, monsieur ; nous nous tairons.

LE BOUFFON. Si vous avez de la musique qu'on ne puisse pas entendre, donnez-nous de celle-là : mais, je vous le répète, le général ne se soucie guère d'entendre de la musique.

PREMIER MUSICIEN. Nous n'en avons point de l'espèce dont vous parlez.

LE BOUFFON. En ce cas, mettez vos hautbois dans leurs étuis ; car je vais me retirer ; partez, évanouissez-vous.

Les Musiciens s'en vont.

CASSIO. Écoute, mon honnête ami.

LE BOUFFON. Non, je n'écouterai pas votre honnête ami ; mais je vous écoute.

CASSIO. Garde, je te prie, tes turlupinades. Prends cette pièce d'or ; si la dame d'honneur de la femme du général est levée, dis-lui qu'un certain Cassio réclame la faveur d'un moment d'entretien : veux-tu me rendre ce service ?

après avoir joué un air ou deux, les musiciens sont dans l'usage de crier : *Salut à monsieur un tel ! Salut à madame une telle !* à quoi ils ajoutent la désignation de l'heure et du temps qu'il fait. Il paraît que cet usage était établi à Stratford-sur-Avon. On se servait de hautbois ; ce sont les instruments à vent dont il est ici question.

[1] Le bouffon joue sur le mot avantagé (*à vent âgé*). Nous avons cru devoir substituer ce calembour à celui du texte, par deux raisons ; d'abord parce qu'un calembour traduit dans une autre langue n'est plus un calembour, puisque les mots qui le constituaient disparaissent pour faire place à d'autres ; ensuite parce que le calembour du texte était ordurier. On remarquera, du reste, que c'est ainsi que nous en avons fréquemment usé.

LE BOUFFON. Elle est levée, monsieur. Je vais lui demander si elle veut venir.

Il s'éloigne.

Arrive IAGO.

CASSIO. Va, mon ami. — Iago, vous venez fort à propos.

IAGO. Vous ne vous êtes donc pas couché?

CASSIO. Ma foi, non ; il était jour quand nous nous sommes quittés. J'ai pris la liberté, Iago, d'envoyer chercher votre femme ; je veux lui demander de vouloir bien me donner accès auprès de la vertueuse Desdémona.

IAGO. Je vais vous l'envoyer sur-le-champ ; et je ferai en sorte de tenir le Maure éloigné, afin que votre entretien soit plus libre.

Il s'éloigne.

CASSIO. Je vous rends d'humbles actions de grâce. Je n'ai jamais connu de Florentin plus obligeant et plus honnête.

Arrive ÉMILIE.

ÉMILIE. Bonjour, lieutenant ; je suis affligée du malheur qui vous est arrivé ; mais tout sera bientôt réparé : en ce moment même le général et sa femme s'entretiennent de cette affaire, et elle plaide votre cause avec chaleur : le Maure lui répond que l'homme que vous avez blessé jouit d'une haute réputation dans Chypre, et y est puissamment allié ; qu'en conséquence la prudence l'oblige à ne point vous accorder votre demande : mais il proteste de son affection pour vous, et déclare que pour saisir la première occasion favorable de vous réintégrer dans votre emploi, il n'a pas besoin qu'on le solicite ; il lui suffira d'obéir à son propre penchant.

CASSIO. Néanmoins, si vous le jugez convenable, et que la chose soit possible, veuillez, je vous prie, me procurer un court entretien avec Desdémona seule.

ÉMILIE. Venez donc avec moi ; je vais vous mettre à même de lui ouvrir librement votre cœur.

CASSIO. Je vous serai on ne peut plus obligé.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Une salle du château.

Entrent OTHELLO, IAGO et plusieurs OFFICIERS.

OTHELLO. Iago, remets ces lettres au pilote ; tu le chargeras de présenter mes devoirs au sénat : cela fait, viens me rejoindre aux fortifications, que je vais visiter.

IAGO. Fort bien, seigneur ; vos ordres seront exécutés.

OTHELLO. Eh bien, messieurs, allons-nous voir les travaux en question ?

UN OFFICIER. Nous sommes à vos ordres, général.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Devant le château.

Arrivent DESDÉMONA, CASSIO et ÉMILIE.

DESDÉMONA. Soyez persuadé, digne Cassio, que je ferai pour vous tout ce qu'il me sera possible de faire.

ÉMILIE. Faites, madame. Je sais que mon mari prend à cette affaire le même intérêt que si elle lui était personnelle.

DESDÉMONA. Oh ! c'est un honnête homme. — N'en doutez point, Cassio, je vous remettrai avec mon mari sur un pied aussi amical qu'auparavant.

CASSIO. Je rends grâce à vos bontés, madame ; quoi qu'il advienne de Michel Cassio, il ne cessera jamais d'être votre fidèle serviteur.

DESDÉMONA. Oh ! seigneur, je vous remercie : vous aimez mon mari ; vous le connaissez depuis longtemps ; je vous donne l'assurance que votre éloignement de sa personne ne durera qu'autant qu'une politique prudente le rendra nécessaire.

CASSIO. Oui, madame ; mais cette politique peut durer si longtemps, se nourrir de motifs si spécieux, s'appuyer du concours de tant de circonstances, que, moi absent, et ma place occupée par un autre, mon général oubliera mon dévouement et mes services.

DESDÉMONA. N'en croyez rien ; je vous donne ma parole, en présence d'Émilie, que votre emploi vous sera rendu ; soyez certain que lorsque j'ai voué de l'affection à quelqu'un, j'en remplis scrupuleusement tous les devoirs : je ne laisserai pas

un instant de repos à mon mari; il ne dormira pas qu'il ne m'ait exaucée; ma voix l'importunera jusqu'à lui faire perdre patience: je transformerai son lit en école et sa table en confessionnal; je mêlerai la demande de Cassio à tous ses actes: ouvrez donc votre cœur à la joie, Cassio, car votre avocat mourra plutôt que d'abandonner votre cause.

OTHELLO et IAGO se montrent à quelque distance.

ÉMILIE. Madame, voici mon seigneur.

CASSIO. Madame, permettez que je prenne congé de vous.

DESDÉMONA. Non, restez; entendez-moi parler.

CASSIO. Pas en ce moment, madame; je suis mal à mon aise et incapable de quoi que ce soit.

DESDÉMONA. Bien, bien; comme il vous plaira.

Cassio s'éloigne.

IAGO. Ah! je n'aime pas cela.

OTELLO. Que dis-tu?

IAGO. Rien, seigneur: ou si, — je ne sais.

OTHELLO. N'est-ce pas Cassio qui vient de prendre congé de ma femme?

IAGO. Cassio, seigneur? Assurément je ne puis croire qu'il soit homme à s'éloigner ainsi comme un coupable à votre approche.

OTHELLO. Je crois que c'était lui.

DESDÉMONA. Vous voilà, mon seigneur? J'étais ici à causer avec un solliciteur, un homme qui se consume de tristesse sous le poids de votre déplaisir.

OTHELLO. De qui voulez-vous parler?

DESDÉMONA. Eh! de votre lieutenant Cassio. Mon seigneur, si j'ai quelque influence, quelque pouvoir sur vous, réconciliez-vous avec lui; car, à moins que je ne sois complétement inhabile à reconnaître la physionomie d'un honnête homme, Cassio a pour vous une affection sincère; s'il a péché, ce n'est point par intention, mais par ignorance. Je vous en prie, rendez-lui son emploi.

OTHELLO. Est-ce lui qui vient de vous quitter à l'instant?

DESDÉMONA. Lui-même, mais si humilié, si abattu, qu'il m'a laissé une partie de sa douleur; je souffre avec lui. Mon ami, rappelez-le auprès de vous.

OTHELLO. Pas maintenant, ma chère Desdémona; plus tard.

DESDÉMONA. Mais sera-ce bientôt?

OTHELLO. Le plus tôt possible, en votre considération.

DESDÉMONA. Ce sera ce soir à souper?

OTHELLO. Non, pas ce soir.

DESDÉMONA. Ce sera donc demain à dîner?

OTHELLO. Je ne dînerai pas au logis; je dois me réunir aux officiers de la citadelle.

DESDÉMONA. Eh bien, demain soir, ou mardi matin, ou bien dans l'après-midi, ou dans la soirée du mardi, ou mercredi matin. — Je vous en conjure, nommez l'époque, mais que le terme ne dépasse pas trois jours; en vérité, il est plein de repentir; et n'était qu'à la guerre, dit-on, il est parfois nécessaire de faire des exemples sur les meilleurs sujets, sa faute, jugée au tribunal de la raison commune, méritait à peine une réprimande privée. Quand reviendra-t-il? dites-le moi, Othello. Que pourriez-vous me demander (je le cherche vainement) que je ne vous accordasse à l'instant et sans hésiter comme vous faites maintenant? Eh quoi! Michel Cassio, qui vous accompagnait dans vos visites, quand vous recherchiez ma main; qui maintes fois, lorsque mes paroles ne vous étaient pas favorables, a pris avec chaleur votre défense; faut-il que j'aie tant de peine à obtenir sa réintégration? Croyez-moi, je vous accorderais...

OTHELLO. Assez, je vous prie; qu'il revienne quand il voudra, je n'ai rien à vous refuser.

DESDÉMONA. C'est que, voyez-vous, ce n'est pas une faveur que j'implore de vous; c'est comme si je vous demandais de mettre vos gants, de manger d'un mets nourrissant, ou de vous tenir chaudement, ou toute autre chose dans votre intérêt personnel. Quand j'aurai une faveur véritable à obtenir de vous, et que je voudrai mettre sérieusement votre amour à l'épreuve, je promets que la chose sera grave, épineuse et difficile à accorder.

OTHELLO. Je ne veux rien vous refuser. Maintenant, je vous demande en grâce de me laisser un instant à moi-même.

DESDÉMONA. Vous refuserai-je cela? non. Adieu, mon seigneur.

OTHELLO. Adieu, ma Desdémona; je ne tarderai pas à vous rejoindre.

DESDÉMONA. Viens Émilie. — (*A Othello.*) Que votre volonté soit faite. Quelle qu'elle soit, j'obéirai.

Elle s'éloigne avec Émilie.

OTHELLO. Adorable créature ! Damnation sur mon âme s'il n'est pas vrai que je t'aime ! Quand je cesserai de t'aimer, le chaos recommencera pour moi.

IAGO. Seigneur...

OTHELLO. Que dis-tu, Iago ?

IAGO. Quand vous recherchiez la main de madame, Michel Cassio avait-il connaissance de votre amour ?

OTHELLO. Oui, certes, depuis le commencement jusqu'à la fin. Pourquoi cette demande ?

IAGO. Pour la solution d'un doute que j'avais.

OTHELLO. De quel doute, Iago ?

IAGO. J'ignorais qu'il la connût.

OTHELLO. Oh ! oui, et il nous a fréquemment servi d'intermédiaire.

IAGO. En vérité ?

OTHELLO. En vérité ? oui, en vérité. — Vois-tu quelque chose dans cette circonstance ? n'est-il pas honnête homme ?

IAGO. Honnête homme, seigneur ?

OTHELLO. Oui, honnête homme ?

IAGO. Du moins autant que je sache.

OTHELLO. A quoi penses-tu ?

IAGO. A quoi je pense, seigneur ?

OTHELLO. A quoi je pense, seigneur ! Par le ciel ! il se fait l'écho de mes paroles, comme si sa pensée recélait quelque monstre trop hideux pour être produit au grand jour. — Tu as quelque chose dans la pensée : tout à l'heure, quand Cassio a pris congé de ma femme, je t'ai entendu dire que tu n'aimais pas cela. Qu'est-ce donc que tu n'aimais pas ? Et quand je t'ai dit que pendant tout le temps qu'a duré ma cour auprès de Desdémona, il avait été notre confident, tu t'es écrié : *En vérité !* et tu as froncé le sourcil comme si tu avais voulu refouler dans ton cerveau quelque idée horrible. Si tu m'aimes, dis-moi ta pensée.

IAGO. Seigneur, vous savez que je vous aime.

OTHELLO. Je le crois ; et c'est parce que je crois que tu m'aimes, que tu es honnête homme et que tu pèses tes paroles avant de les prononcer, que je me suis alarmé de tes

réticences; car ces signes-là sont des ruses d'habitude dans un homme déloyal; mais dans un homme consciencieux, ce sont de fidèles indices des mouvements du cœur que la passion ne peut comprimer.

IAGO. Quant à Michel Cassio, je jurerais qu'il est honnête homme.

OTHELLO. Je le crois aussi.

IAGO. Les hommes devraient être ce qu'ils paraissent, ou du moins ne pas paraître ce qu'ils ne sont pas.

OTHELLO. Sans doute, les hommes devraient être ce qu'ils paraissent.

IAGO. En conséquence, je crois que Cassio est un honnête homme.

OTHELLO. Non, tu ne me dis pas tout; découvre-moi ta pensée toute entière, et que ta parole reproduise fidèlement ce qu'elle peut avoir de sinistre.

IAGO. Pardonnez-moi, seigneur; bien que je sois tenu de faire tout ce que le devoir me prescrit, vous ne sauriez exiger de moi ce qui n'est pas même obligatoire pour les esclaves. Vous découvrir mes pensées! Et qui sait si elles ne sont pas injurieuses et fausses? Quel est le palais brillant où ne pénètrent parfois des objets impurs? Quelle est l'âme vertueuse où d'obscènes pensées ne viennent installer leurs assises et prendre place au milieu des méditations les plus sages?

OTHELLO. Tu conspires contre ton ami, Iago, si, le croyant lésé, tu laisses son oreille étrangère à tes pensées.

IAGO. Je vous conjure, — car je puis me tromper dans mes conjectures; j'ai le malheureux défaut, je l'avoue, de me livrer à la recherche des torts, et souvent ma jalousie crée des délits imaginaires: — je vous supplie donc de ne pas faire attention à ce que peut vous dire un homme si déplorablement organisé, et de ne pas permettre que des observations vagues et sans suite troublent votre tranquillité. — L'intérêt de votre repos, celui de votre bonheur, non moins que ma loyauté, ma probité et ma prudence, me défendent de vous faire connaître mes pensées.

OTHELLO. Que veux-tu dire?

IAGO. Pour l'homme comme pour la femme, seigneur, il n'est pas de joyau plus précieux qu'une bonne renommée. Celui qui me prend ma bourse me prend une misère; c'est

quelque chose, ce n'est rien ; elle était à moi, elle est à lui ; mille autres l'ont possédée avant nous. Mais celui qui me vole ma réputation, me dérobe ce qui ne saurait l'enrichir, et moi, m'appauvrit réellement.

OTHELLO. Par le ciel, je veux connaître ta pensée.

IAGO. Vous ne pourriez la connaître, lors même que vous tiendriez mon cœur dans votre main ; vous ne la connaîtrez pas tant qu'il sera sous ma garde.

OTHELLO. Ah !

IAGO. Oh ! gardez-vous, seigneur, de la jalousie, ce monstre aux yeux livides, qui crée lui-même l'aliment dont il se repaît. Il vit heureux l'époux qui, certain de son sort, n'aime point la femme qui le trahit; mais par quelles tortures doit passer celui qui adore et doute, qui soupçonne et idolâtre !

OTHELLO. O supplice !

IAGO. Être pauvre et content, c'est être suffisamment riche ; mais il est aussi indigent que l'hiver, l'homme opulent qui craint de devenir pauvre. — Dieu garde de la jalousie moi et les miens !

OTHELLO. Pourquoi me dis-tu cela ? me crois-tu homme à mener une vie jalouse, changeant de soupçon à chaque lune nouvelle ? Non ; le jour où je douterai, ce jour-là ma résolution sera prise. Regarde-moi comme un insensé quand tu me verras ouvrir mon âme crédule aux chimères dont tu viens de parler. On n'excitera pas ma jalousie en me disant que ma femme est belle, qu'elle a bon appétit, aime la société, la conversation, le chant, la danse et le plaisir ; car dans une personne vertueuse tout cela est vertueux. Mon peu de mérite ne m'inspire pas la moindre crainte ni le plus léger doute sur sa conduite ; car elle avait des yeux, et elle m'a choisi. Non, Iago ; avant de douter, je veux voir; le doute venu, il me faudra des preuves ; quand je les aurai obtenues, mon parti sera bientôt pris : alors adieu tout à la fois à l'amour et à la jalousie.

IAGO. J'en suis bien aise ; car maintenant je pourrai vous témoigner avec plus de franchise l'affection et le dévouement que je vous ai voués. Recevez donc l'avis qu'il est de mon devoir de vous donner ; — je ne parle point encore de preuves. Ayez les yeux sur votre femme ; observez-la quand elle est avec Cassio ; soyez attentif sans être ni jaloux ni trop confiant ; il me répugnerait de voir votre franche et noble nature victime de sa générosité même ; veillez avec soin. Je

connais le caractère de nos Vénitiennes ; elles laissent voir au ciel les méfaits qu'elles cachent à leurs époux ; la gouverne de leur conscience n'est pas de s'abstenir du péché, mais de le tenir secret.

OTHELLO. Serait-il vrai ?

IAGO. Elle a trompé son père en vous épousant ; et quand elle semblait s'effrayer et redouter vos regards, c'est alors qu'elle les aimait le plus.

OTHELLO. C'est vrai.

IAGO. Croyez-moi, la femme qui, si jeune encore, a pu fermer les yeux de son père au point de lui faire croire qu'il y avait là de la magie... — mais j'ai le plus grand tort ; je vous supplie humblement de vouloir bien me pardonner mon excès d'attention pour vous.

OTHELLO. Je t'en serai éternellement reconnaissant.

IAGO. Je vois que ceci a quelque peu attristé vos esprits.

OTHELLO. Pas le moins du monde.

IAGO. J'en ai peur. J'espère que vous voudrez bien considérer ce que je vous ai dit comme provenant de mon zèle pour vous ; — mais je vois que vous êtes ému. — Je vous conjure de ne pas donner à mes paroles une portée qu'elles n'ont pas, et de vous arrêter au simple soupçon.

OTHELLO. Oh ! certainement.

IAGO. Dans le cas contraire, seigneur, mon langage obtiendrait d'odieux résultats qui n'ont jamais été dans ma pensée : Cassio est mon digne ami. — Seigneur, je vois que vous êtes ému.

OTHELLO. Non, très-peu. Je crois Desdémona vertueuse.

IAGO. Puisse-t-elle l'être longtemps, et vous longtemps la croire telle !

OTHELLO. Et pourtant combien la nature est sujette à s'égarer !

IAGO. Oui, c'est justement cela. — Ainsi, — excusez la hardiesse de mon langage, — lorsqu'on l'a vue rejeter tous les partis qui lui étaient proposés, qui pourtant se recommandaient à elle par toutes les affinités de patrie, de couleur et de naissance, affinités que la nature recherche en toutes choses, cela n'indiquait-il pas en elle je ne sais quoi de corrompu dans la volonté, de désordonné dans les goûts, de dénaturé dans les sentiments ? — Mais, pardonnez-moi ; dans les suppositions que je fais, ce n'est pas positivement d'elle que je veux par-

ler : seulement il est à craindre que son cœur, rappelant à lui sa raison, ne vous compare aux hommes de son pays, et ne se repente de son choix.

OTHELLO. Adieu, adieu. Si tu découvres encore quelque chose, fais-le-moi savoir ; charge ta femme d'observer : laisse-moi, Iago.

IAGO, *s'éloignant.* Seigneur, je me retire.

OTHELLO. Pourquoi me suis-je marié ? — Cet honnête homme, sans doute, en voit et en sait plus, beaucoup plus qu'il n'en dit.

IAGO, *revenant sur ses pas.* Seigneur, je vous en conjure, veuillez ne plus songer à tout cela. Laissez au temps à éclaircir la chose : et bien qu'il soit juste que Cassio rentre dans son emploi (car il l'occupe sans nul doute avec beaucoup de capacité), veuillez cependant différer son rappel quelque temps encore ; ce sera pour vous un moyen de découvrir l'homme et ses manœuvres : remarquez si votre femme sollicite sa réintégration par des instances vives et pressantes ; ce sera déjà un indice grave ; en attendant, croyez que je suis trop ombrageux, comme j'ai de fortes raisons de le craindre moi-même, et laissez à votre femme toute sa liberté, je vous en supplie.

OTHELLO. Je serai maître de moi.

IAGO. Je prends de nouveau congé de vous.

Il s'éloigne.

OTHELLO. Cet homme est d'une loyauté rare ; il a une grande connaissance des hommes et du cœur humain. Si je la trouve coupable, je romprai les liens qui m'attachent à elle, quand ces liens seraient les fibres de mon cœur, et je lui dirai : « Prends ton vol, emportée au souffle des vents et à la merci du sort. » C'est peut-être parce que je suis noir, et n'ai point la conversation séduisante des hommes efféminés ; ou parce que je commence à descendre la vallée des ans ; mais c'est peu de chose. Elle est perdue pour moi ; — je suis trahi, et il ne me reste d'autre consolation que de la mépriser. O malédiction du mariage ! faut-il que nous nous disions les maîtres de ces délicieuses créatures, et que néanmoins leurs passions échappent à notre pouvoir ! J'aimerais mieux être reptile immonde et vivre des vapeurs d'un donjon que de conserver dans le cœur de ce que j'aime une place pour l'usage d'autrui. Et voilà le supplice des grands cœurs ; ils sont plus mal partagés que les âmes vulgaires ; c'est leur destinée ; elle est inévitable comme la mort ; nous l'apportons en naissant. Desdémona vient.

Arrivent DESDÉMONA et ÉMILIE.

OTHELLO, *continuant.* Si elle est perfide, oh! le ciel se ment à lui-même; je ne saurais le croire.

DESDÉMONA. Vous voilà, mon cher Othello! votre dîner et les nobles insulaires que vous avez invités attendent votre présence.

OTHELLO. Je suis dans mon tort.

DESDÉMONA. Pourquoi votre voix est-elle si faible? Êtes-vous indisposé?

OTHELLO. J'ai une douleur là, au front.

DESDÉMONA. C'est le résultat de vos veilles; cette douleur sera passagère. Laissez-moi vous bander le front avec ce mouchoir; avant une heure vous serez rétabli.

Elle lui ceint le front d'un mouchoir.

OTHELLO. Votre mouchoir est trop petit. (*Il arrache le mouchoir de sa tête et le laisse tomber à terre.*) Cela passera de soi-même. Venez; je rentrerai avec vous.

DESDÉMONA. Je suis affligée de vous voir indisposé.

Othello et Desdémona s'éloignent.

ÉMILIE, *ramassant le mouchoir.* Je suis bien aise d'avoir trouvé ce mouchoir. C'est le premier souvenir qu'elle ait reçu du Maure. Mon fantasque mari m'a cent fois priée de le dérober; mais elle est attachée à ce gage; car Othello l'a conjurée de le garder toujours; si bien qu'elle le porte sans cesse sur elle, le couvre de baisers, ou lui adresse la parole. Il faut que j'en fasse copier le dessin pour Iago. Ce qu'il veut en faire, Dieu le sait; moi, je l'ignore: je n'ai d'autre but que de complaire à son caprice.

Arrive IAGO.

IAGO. Eh bien! que faites-vous seule ici?

ÉMILIE. Ne me grondez pas; j'ai quelque chose pour vous.

IAGO. Quelque chose pour moi? — C'est quelque chose fort ordinaire, —

ÉMILIE. Ah!

IAGO. Que d'avoir une sotte femme.

ÉMILIE. Ah! Est-ce là tout? Que me donnerez-vous pour ce mouchoir?

IAGO. Quel mouchoir?

ÉMILIE. Quel mouchoir? mais celui que le Maure a donné à

Desdémona; celui que vous m'avez demandé tant de fois de dérober.

IAGO. Vous le lui avez dérobé?

ÉMILIE. Non, certes; elle l'a laissé tomber par mégarde; et moi, me trouvant là au moment, je l'ai ramassé. Tenez, le voici.

IAGO. Vous êtes une bonne fille! Donnez-le-moi.

ÉMILIE. Qu'en voulez-vous faire, que vous avez tellement insisté pour l'avoir?

IAGO. Qu'est-ce que cela vous fait?

Il le lui arrache.

ÉMILIE. Si ce n'est pas dans quelque but important, rendez-le-moi. Pauvre Desdémona! elle va être au désespoir quand elle s'apercevra qu'elle l'a perdu.

IAGO. Ayez l'air de ne pas savoir ce qu'il est devenu; je le destine à quelque usage. Allez! laissez-moi.

Émilie s'éloigne.

IAGO, *continuant*. Je laisserai ce mouchoir dans le logement de Cassio, et ferai en sorte qu'il le trouve. Des bagatelles aussi légères que l'air sont pour les esprits jaloux des preuves aussi dignes de foi que les paroles de l'Evangile. Cela pourra produire quelque effet. Déjà le Maure change à vue d'œil sous l'influence de mes poisons. — Les idées funestes sont de la nature de ces poisons dont au premier abord on sent à peine le goût, mais qui peu à peu agissent sur le sang, et finissent par brûler comme des mines de soufre. — Je disais donc —

Arrive OTHELLO.

IAGO, *continuant*. Le voici qui vient! — Ni les pavots, ni la mandragore, ni tous les sirops soporifiques du monde, ne te rendront le doux sommeil que tu avais hier.

OTHELLO. Ah! ah! perfide envers moi! envers moi!

IAGO. Qu'avez-vous, général? Ne pensez plus à cela.

OTHELLO. Arrière! éloigne-toi! tu m'as mis à la torture. — Je le jure, il vaut mieux être complétement abusé que de ne connaître son malheur qu'à demi.

IAGO. Que dites-vous, seigneur?

OTHELLO. Est-ce que j'avais conscience de ses débordements cachés? Je ne les voyais pas, ne les soupçonnais pas; ils ne m'affectaient en rien. Je n'en dormais pas moins bien la nuit suivante; je n'en étais pas moins gai et content. Je ne retrou-

vais pas sur ses lèvres les baisers de Cassio. Celui à qui on vole un objet dont il n'a pas besoin, tant qu'il l'ignore, n'a effectivement rien perdu.

IAGO. Je suis peiné de vous entendre parler ainsi.

OTHELLO. Quand même le camp tout entier, jusqu'au dernier soldat, aurait été reçu dans ses bras charmants, n'en sachant rien, j'aurais pu être heureux encore. Mais maintenant, adieu! adieu pour toujours le repos de l'âme! adieu le contentement! adieu les escadrons au flottant panache! adieu la guerre, qui fait de l'ambition une vertu! adieu, adieu les hennissements du coursier, les éclatantes fanfares, les belliqueux roulements du tambour, les sons perçants du fifre, la royale bannière, et toutes les pompes de la guerre qui servent à parer la gloire! Et vous, instruments de la mort, dont les bouches tonnantes imitent la voix redoutable de l'immortel Jupiter, adieu! la mission d'Othello est finie!

IAGO. Est-il possible? — Seigneur, —

OTHELLO, *le prenant à la gorge*. Scélérat! prouve-moi avec certitude que ma bien-aimée est une prostituée; prouve-le-moi; donne-m'en la preuve oculaire; sinon, j'en jure par le salut de mon âme immortelle, mieux vaudrait pour toi être né chien immonde que d'avoir à subir les coups de ma colère.

IAGO. En êtes-vous donc venu à ce point?

OTHELLO. Fais-le-moi voir, ou du moins prouve-le-moi d'une manière si évidente qu'un doute ne soit plus possible, sinon, c'est fait de ta vie!

IAGO. Mon noble seigneur —

OTHELLO. Si tu la calomnies et me tortures, renonce pour jamais à prier; dis adieu à tout remords; accumule forfaits sur forfaits; commets des actes qui fassent pleurer le ciel et consternent la terre; car tu ne peux, pour ajouter à la condamnation, rien faire de plus effroyable que cela.

IAGO. O miséricorde divine! ô ciel! défendez-moi! Êtes-vous homme? avez-vous une âme, ou le moindre sentiment de raison? — Dieu soit avec vous! Retirez-moi mon emploi. — Insensé que je suis! ma probité m'est imputée à crime! — O société monstrueuse! hommes, soyez témoins que la franchise et la droiture sont périlleuses! — Je vous remercie de cette leçon; désormais je n'aurai plus d'amis, puisque l'amitié est un crime si grand.

OTHELLO. Non, demeure. — Tu dois être honnête.

IAGO. Je dois être circonspect; car l'honnêteté est une sottise, et elle travaille en pure perte.

OTHELLO. Par le ciel! je crois que ma femme est vertueuse, et je crois qu'elle ne l'est pas; je crois que tu es honnête homme, et je crois que tu ne l'es pas. Son nom, qui était aussi pur que les traits de Diane, est maintenant souillé et noir comme mon propre visage. — S'il est encore au monde des lacets, des poignards, du poison, du feu, des flots qui engloutissent, je ne le souffrirai pas. — Que ne puis-je obtenir une certitude!

IAGO. Je vois, seigneur, que la passion vous dévore; je me repens de vous avoir mis dans cette voie. Vous voudriez obtenir une certitude?

OTHELLO. Je le voudrais! non, je le veux.

IAGO. Et vous le pouvez: mais comment? quelle sorte de certitude demandez-vous, seigneur? voudriez-vous être vous-même témoin de votre déshonneur, les prendre sur le fait?

OTHELLO. Mort et damnation! oh!

IAGO. Ce serait chose difficile, je pense, que de les surprendre ainsi; qu'ils soient damnés, si d'autres yeux que les leurs les voient sur la couche qui les reçoit. Quoi donc? que demandez-vous? que vous dirai-je? quelle est la conviction qu'il vous faut? Il est impossible que vous l'obteniez par le témoignage de vos yeux, à moins que les coupables ne fussent aussi ardents que des chèvres, aussi lascifs que des singes, aussi forcenés que des loups en rut, aussi insensés que l'ignorance ivre. Toutefois, si des présomptions, — appuyées de circonstances probantes,—qui conduisent directement à la vérité,— peuvent vous convaincre, je puis vous donner cette satisfaction.

OTHELLO. Donne-moi une preuve vivante de sa déloyauté.

IAGO. C'est un rôle auquel je répugne; mais puisque, — poussé par ma sotte droiture et mon affection pour vous, —je me suis avancé si loin dans cette affaire, — je poursuivrai. Il y a quelque temps, j'étais couché avec Cassio; tourmenté d'un effroyable mal de dents, je ne pouvais dormir. Il est des hommes dont l'âme est si indiscrète, qu'ils parlent de leurs affaires pendant leur sommeil; Cassio est un de ces hommes; je l'entendis qui disait en dormant: — *Chère Desdémona, soyons prudents; cachons avec soin nos amours!* en même temps, seigneur, il saisissait ma main, et la serrait avec force, en s'écriant: — *O créature charmante!* puis il m'embrassait avec ardeur, comme s'il eût voulu cueillir une

moisson de baisers croissant sur mes lèvres; puis, étendant sa jambe sur la mienne, il exhalait et soupirs et baisers; puis il s'écriait : *Maudite destinée qui t'a donnée au Maure !*

OTHELLO. Oh ! monstrueux ! monstrueux !

IAGO. Songez que ce n'était qu'un rêve.

OTHELLO. Oui, mais il indiquait des faits préexistants; c'est un indice accablant, bien que ce ne soit qu'un rêve.

IAGO. Et cet indice peut corroborer d'autres preuves moins concluantes.

OTHELLO. Je veux la mettre en pièces.

IAGO. Non ; soyez prudent ; nous ne voyons encore apparaître aucun acte ; il est possible encore qu'elle soit vertueuse. Dites-moi, n'avez-vous pas vu quelquefois dans les mains de votre femme un mouchoir où sont brodées des fraises ?

OTHELLO. Je lui en ai donné un pareil ; ce fut mon premier don.

IAGO. C'est ce que j'ignore : mais aujourd'hui même j'ai vu un mouchoir semblable (et je suis sûr que c'est celui de votre femme), je l'ai vu, dis-je, entre les mains de Cassio, qui s'en servait pour essuyer sa barbe.

OTHELLO. Si c'est celui-là, —

IAGO. Si c'est celui-là, ou tout autre qui lui appartienne, c'est une preuve à ajouter à celles qui déposent déjà contre elle.

OTHELLO. Oh ! que la misérable n'a-t-elle quarante mille vies ! une seule est trop peu pour ma vengeance ! Je vois maintenant la vérité toute entière ! — Regarde, Cassio ; je souffle sur mon amour ; que la brise l'emporte ; il est parti. — Lève-toi maintenant, noire vengeance, et sors de tes abîmes ! Amour, abdique ta couronne dans mon cœur, et cède ton trône à la haine implacable ! ô mon sein ! gonfle-toi ; car tu es plein du poison des vipères.

IAGO. Calmez-vous, je vous prie.

OTHELLO. Oh ! du sang ! Iago, du sang !

IAGO. Calmez-vous, vous dis-je ; vos idées peut-être changeront-elles.

OTHELLO. Jamais, Iago. Semblable au Pont-Euxin, dont le glacial et impétueux courant ne connaît pas de reflux, mais poursuit sa route sans s'arrêter jusqu'à la Propontide et à l'Hellespont ; ainsi mes pensées de sang, dans leur cours violent, ne regarderont pas en arrière ; jamais elles ne reflueront vers

l'humble amour, jusqu'à ce qu'elles soient absorbées dans l'océan d'une profonde et vaste vengeance. — (*Il s'agenouille.*) En présence de ce ciel inflexible, j'en fais le solennel et inviolable serment!

IAGO. Ne vous relevez pas encore. — (*Il s'agenouille.*) Je vous prends à témoins, éternels flambeaux qui brillez sur nos têtes, éléments qui pesez sur nous de toutes parts! soyez témoins qu'Iago voue son intelligence, son bras et son cœur au service d'Othello outragé! qu'il ordonne! et me demandât-il du sang, n'importe lequel, je lui témoignerai mon affection par mon obéissance.

OTHELLO. J'accueille ton amitié, non par de vains remercîments, mais en acceptant tes offres; je vais sur-le-champ la mettre à l'épreuve: d'ici à trois jours, que je t'entende dire que Cassio a cessé de vivre.

IAGO. Mon ami est mort; vous avez porté son arrêt; mais elle, qu'elle vive.

OTHELLO. Qu'elle soit damnée, l'infâme! qu'elle soit damnée! Viens, suis-moi: il faut que je concerte les moyens d'infliger une mort prompte à cette infernale beauté. Maintenant, tu es mon lieutenant.

IAGO. Je suis à vous pour toujours.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Même lieu.

Arrivent DESDÉMONA, ÉMILIE, et le BOUFFON.

DESDÉMONA. Ami, savez-vous où réside le lieutenant Cassio?

LE BOUFFON. Je ne prendrais pas sur moi de dire qu'il réside quelque part.

DESDÉMONA. Pourquoi cela?

LE BOUFFON. Il est militaire, et les militaires n'ont point de résidence fixe.

DESDÉMONA. Où loge-t-il?

LE BOUFFON. Vous dire où il loge, ce serait mentir.

DESDÉMONA. M'expliquerez-vous cette énigme?

LE BOUFFON. Je ne sais pas où il loge; or, si je lui assigne une résidence, et que je dise: il demeure ici, ou là, je mentirai effrontément.

DESDÉMONA. Voulez-vous vous en informer, et venir me l'apprendre?

LE BOUFFON. Je vais à son sujet catéchiser le monde ; c'est-à-dire poser des questions, à l'aide desquelles je formulerai ma réponse.

DESDÉMONA. Allez le chercher ; dites-lui de venir : faites-lui savoir que j'ai fléchi mon mari en sa faveur, et que j'espère que tout ira bien.

LE BOUFFON. Ce que vous me demandez ne dépasse point les limites de l'intelligence d'un homme ; je vais, en conséquence, essayer de le faire.

Il s'éloigne.

DESDÉMONA. Où puis-je avoir perdu ce mouchoir, Émilie ?

ÉMILIE. Je n'en sais rien, madame.

DESDÉMONA. Crois-moi, je préférerais avoir perdu ma bourse pleine de cruzades[1] : si je ne savais que mon noble Maure a l'esprit droit, et n'est point de la méprisable étoffe dont sont faits les jaloux, c'en serait assez pour lui donner des idées mauvaises.

ÉMILIE. Il n'est donc pas jaloux ?

DESDÉMONA. Lui ! le soleil sous lequel il est né a purgé son sang de ces humeurs-là.

ÉMILIE. Le voici qui s'avance.

DESDÉMONA. Maintenant, je ne le quitterai pas que Cassio n'ait obtenu son rappel.

Arrive OTHELLO.

DESDÉMONA, *continuant.* Comment vous trouvez-vous, mon seigneur ?

OTHELLO. Bien, madame. — (*A part.*) Avec quel front elle dissimule ! — Comment vous portez-vous, Desdémona ?

DESDÉMONA. Bien, mon seigneur.

OTHELLO. Donnez-moi votre main ; cette main est moite, madame.

DESDÉMONA. Elle n'a encore ni éprouvé les atteintes de l'âge ni connu le chagrin.

OTHELLO. Voilà qui annonce une nature féconde et un cœur libéral ; — chaude et moite : cette main indique pour vous la nécessité de la retraite, du jeûne, de la prière, de la mortification, des exercices de dévotion ; car il y a là un démon jeune et haletant, fort sujet à révolte ; c'est une bonne main, une main franche.

[1] Monnaie portugaise, valant trois francs soixante centimes.

DESDÉMONA. Vous avez bien raison de le dire ; car c'est cette main qui a donné mon cœur.

OTHELLO. Une main libérale : jadis, c'était le cœur qui donnait la main ; aujourd'hui, nous avons pour devise, — la main, non le cœur.

DESDÉMONA. Je n'entends rien à cela. Revenons à votre promesse.

OTHELLO. Quelle promesse, ma chère ?

DESDÉMONA. J'ai envoyé dire à Cassio de venir vous parler.

OTHELLO, *tousse*. Un rhume subit et opiniâtre vient de me saisir ; prêtez-moi votre mouchoir.

DESDÉMONA. Le voici, mon seigneur.

OTHELLO. Celui que je vous ai donné.

DESDÉMONA. Je ne l'ai pas sur moi.

OTHELLO. Vous ne l'avez pas ?

DESDÉMONA. Non, en vérité, mon seigneur.

OTHELLO. C'est un tort : ce mouchoir, une bohémienne le donna jadis à ma mère : elle était sorcière, et pouvait presque lire dans la pensée des gens ; elle dit à ma mère que tant qu'elle conserverait ce mouchoir elle garderait le don de plaire, et tiendrait mon père complétement sous le joug de son amour ; mais que si jamais elle le perdait ou en faisait cadeau, les yeux de mon père la prendraient en aversion, et son cœur se mettrait en quête de nouvelles amours. En mourant, elle me le donna, et me recommanda, quand ma destinée me ferait prendre une épouse, de le lui donner. Je l'ai fait : ayez-en donc un soin tout particulier ; qu'il vous soit aussi cher que la prunelle de vos yeux ; le perdre ou le donner serait un crime qu'aucun autre ne saurait égaler.

DESDÉMONA. Est-il possible ?

OTHELLO. Rien n'est plus vrai. Le tissu en est magique : une sibylle qui avait vu le soleil accomplir deux cents fois son cours en broda le dessin dans sa prophétique fureur ; les vers qui ont fourni la soie étaient bénits ; et on en teignit l'étoffe dans la liqueur émanée d'une momie de cœurs de vierges précieusement conservée.

DESDÉMONA. Est-il bien vrai ?

OTHELLO. Très-vrai ; songez donc à le conserver précieusement.

DESDÉMONA. Alors, plût au ciel que je ne l'eusse vu de ma vie !

OTHELLO. Ah ! pourquoi ?

DESDÉMONA. Pourquoi cette voix brusque et irritée ?

OTHELLO. Est-il perdu ? ne l'avez-vous plus ? parlez ; l'avez-vous égaré ?

DESDÉMONA. Protégez-nous, mon Dieu !

OTHELLO. Que dites-vous ?

DESDÉMONA. Il n'est pas perdu ; mais en supposant qu'il le fût ?

OTHELLO. Ah !

DESDÉMONA. Je vous dis qu'il n'est pas perdu.

OTHELLO. Allez le chercher ; je veux le voir.

DESDÉMONA. Rien n'est plus facile, mon seigneur ; mais je ne veux pas y aller maintenant ; tout cela est une ruse pour éluder ma demande ; je vous en prie, rendez à Cassio son emploi.

OTHELLO. Allez me chercher ce mouchoir ; — ma tête s'égare.

DESDÉMONA. Allons, allons ; vous ne trouverez jamais un homme plus capable.

OTHELLO. Le mouchoir ! —

DESDÉMONA. Je vous en prie, parlez-moi de Cassio.

OTHELLO. Le mouchoir ! —

DESDÉMONA. Un homme qui, en tout temps, attacha son bonheur à votre affection, qui partagea vos dangers ; —

OTHELLO. Le mouchoir !

DESDÉMONA. En vérité, vous avez tort.

OTHELLO. Arrière !

Il s'éloigne.

ÉMILIE. Cet homme n'est-il pas jaloux ?

DESDÉMONA. Je ne l'ai jamais vu en cet état : il faut qu'il y ait quelque chose de surnaturel dans ce mouchoir. Que je suis malheureuse de l'avoir perdu !

ÉMILIE. Ce n'est pas en une année ou deux qu'on peut connaître un homme. Ce sont tous des estomacs, et nous sommes leurs aliments ; ils nous mangent avidement ; et quand ils sont rassasiés, ils nous repoussent avec dégoût. Tenez, voilà Cassio et mon mari.

Arrivent IAGO et CASSIO.

IAGO. Il n'y a pas d'autre moyen ; il faut qu'elle parle pour

vous! Justement, la voici elle-même! Allez, et renouvelez-lui vos instances.

DESDÉMONA. Qu'y a-t-il, Cassio? quel sujet vous amène?

CASSIO. Celui qui m'a déjà conduit devant vous, madame. Je vous en supplie, que par votre généreuse intervention je puisse vivre encore, et rentrer dans les bonnes grâces d'un homme que j'honore, et auquel je suis complétement dévoué : qu'on m'épargne de pénibles délais. Si mon offense est tellement grave que ni mes services passés, ni ma douleur présente, ni ma conduite à venir, ne peuvent l'expier ni me rendre son affection, ce sera m'obliger que de me faire connaître mon sort; je me soumettrai alors à la nécessité, et chercherai fortune dans une autre carrière.

DESDÉMONA. Hélas! digne Cassio, votre avocat n'est pas en faveur maintenant; mon seigneur n'est plus mon seigneur, et je ne le reconnaîtrais plus si son visage était aussi changé que son caractère. Tous les esprits bienheureux me sont témoins que j'ai parlé pour vous de mon mieux, et que la franchise de ma parole m'a même fait encourir son déplaisir. Patientez quelque temps encore; je ferai ce que je pourrai; je ferai plus pour vous que je n'oserais faire pour moi-même. Que cette assurance vous suffise.

IAGO. Le général est-il irrité?

ÉMILIE. Il vient de nous quitter à l'instant dans une agitation étrange.

IAGO. Se peut-il qu'il soit irrité? Je l'ai vu lorsque le canon faisait voler en l'air les rangs de ses guerriers, et venait comme un démon immoler son frère jusque dans ses bras. — Il est irrité, dites-vous? Il faut qu'il soit survenu quelque chose d'important. Je vais aller le rejoindre; s'il est en colère, il faut que la chose soit grave.

DESDÉMONA. Allez le voir, je vous prie.

Iago s'éloigne.

DESDÉMONA, *continuant*. Peut-être a-t-il reçu des nouvelles de Venise, ou peut-être a-t-on découvert en Chypre quelque conspiration avortée. C'est cela qui aura troublé le cours limpide de ses esprits. Dans ces moments-là les hommes s'en prennent aux êtres les plus insignifiants, bien que de grands objets les préoccupent. C'est évident. Que l'un de nos doigts nous fasse mal, il communique à d'autres parties du corps pleines de santé le sentiment de la douleur. Nous ne devons pas croire

que les hommes soient des dieux, ni nous attendre à les voir toujours aussi attentifs et prévenants que le jour des noces. — Gronde-moi, Émilie. Injuste que j'étais, j'accusais son manque d'égards ! mais je reconnais maintenant que j'avais suborné les témoins, et que c'est à tort que je le mettais en cause.

ÉMILIE. Fasse le ciel que ce soient, comme vous le croyez, les affaires publiques qui l'aigrissent, et non quelque lubie, quelque pensée jalouse !

DESDÉMONA. Hélas ! jamais je ne lui en donnai sujet.

ÉMILIE. Cette réponse ne saurait satisfaire les esprits jaloux ; ils ne sont pas jaloux parce qu'ils en ont sujet, mais jaloux parce qu'ils sont jaloux. La jalousie est un monstre qui s'engendre lui-même et naît de ses propres entrailles.

DESDÉMONA. Dieu éloigne ce monstre de l'esprit d'Othello !

ÉMILIE. Ainsi soit-il, madame !

DESDÉMONA. Je vais l'aller chercher. — Cassio, promenez-vous ici. Si je le trouve, je lui rappellerai votre demande, et ferai mon possible pour la lui faire accueillir.

Desdémona et Émilie s'éloignent.

Arrive BIANCA.

BIANCA. Dieu vous garde, ami Cassio !

CASSIO. Quel motif vous amène ici ? Comment vous portez-vous, ma belle Bianca ? Sur ma parole, chère amour, j'allais chez vous.

BIANCA. Et moi, j'allais à votre logement, Cassio. Eh quoi ! absent une semaine entière ! sept jours et sept nuits ! cent soixante-huit heures d'absence ; et les heures d'absence des amants sont cent soixante fois plus lentes que les heures du cadran ! Oh ! que d'ennui à les compter !

CASSIO. Pardonnez-moi, Bianca ; depuis quelque temps des pensées de plomb ont pesé sur moi ; mais en temps plus opportun je réglerai avec vous le compte de cette absence. (*Lui donnant le mouchoir de Desdémona.*) Chère Bianca, veuillez me copier ce dessin.

BIANCA. O Cassio ! d'où cela vient-il ? C'est un souvenir de quelque nouvelle amie. Je vois maintenant le motif de votre absence. Bien, bien, Cassio !

CASSIO. Bianca, envoyez au diable de qui vous les tenez, vos injurieux soupçons. Votre jalousie craint que ce mouchoir

ne soit un souvenir de quelque maîtresse. Il n'en est rien, Bianca, je vous l'assure.

BIANCA. A qui donc appartient-il?

CASSIO. Je n'en sais rien, ma chère; je l'ai trouvé dans ma chambre. J'en aime le dessin; avant qu'on me le redemande, comme cela est probable, je désire le faire copier. Prenez-le donc et le copiez. Maintenant, veuillez me quitter.

BIANCA. Vous quitter, et pourquoi?

CASSIO. J'attends ici le général; il n'est pas nécessaire et je ne désire pas du tout qu'il me voie en société d'une femme.

BIANCA. Pourquoi, je vous prie?

CASSIO. Ce n'est pas que je ne vous aime.

BIANCA. Mais c'est que vous ne m'aimez pas. Veuillez, je vous prie, me reconduire quelques pas, et dites-moi si je vous verrai de bonne heure ce soir.

CASSIO. Je ne puis pas vous accompagner bien loin, car mon devoir me retient ici; mais je vous verrai bientôt.

BIANCA. Fort bien! je dois me conformer aux circonstances.

Ils s'éloignent.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu.

Arrivent OTHELLO et IAGO.

IAGO. Croyez-vous?

OTHELLO. Si je le crois, Iago?

IAGO. Quoi! un baiser donné en secret!

OTHELLO. Un baiser que rien n'autorise.

IAGO. Ou bien une heure ou deux passées au lit avec son amant, sans mauvaise intention?

OTHELLO. Au lit avec son amant, sans mauvaise intention, Iago? c'est de l'hypocrisie envers le diable. Celles qui, avec des intentions pures, font pareille chose, le diable tente leur vertu, et elles tentent le ciel.

IAGO. Pourvu qu'elles ne fassent point de mal, ce n'est

qu'une faute vénielle; mais si je donne à ma femme un mouchoir, —

OTHELLO. Eh bien?

IAGO. Eh bien, il est à elle, seigneur, et puisqu'il lui appartient, elle peut, je pense, le donner à tel homme qu'il lui plaît.

OTHELLO. Elle est aussi chargée du dépôt de son honneur; peut-elle le donner?

IAGO. L'honneur est une essence invisible; il est le partage de beaucoup de femmes qui ne l'ont pas; mais quant au mouchoir,—

OTHELLO. Par le ciel! je voudrais pour beaucoup l'avoir oublié! — Tu m'as dit, — Oh! ce souvenir revient planer sur ma mémoire, comme sur une maison en proie à la contagion plane le corbeau de sinistre augure, — tu m'as dit lui avoir vu mon mouchoir.

IAGO. Oui, et qu'en voulez-vous conclure?

OTHELLO. Cela me paraît grave maintenant.

IAGO. Et que serait-ce donc, si je vous disais que je l'ai vu consommer votre déshonneur; ou que je l'ai entendu dire,— car il y a de par le monde des drôles qui, aussitôt que, par leurs importunités, ou grâce à la faiblesse volontaire de leurs maîtresses, ils sont parvenus à les convaincre et à les apprivoiser, ils n'ont rien de plus pressé que d'aller conter à tout venant leur bonne fortune,—

OTHELLO. Se serait-il vanté de quelque chose?

IAGO. Oui, certes, seigneur; mais il n'a rien dit, soyez-en sûr, qu'il ne soit prêt à nier sous la foi du serment.

OTHELLO. Qu'a-t-il dit?

IAGO. Qu'il avait partagé.... Je ne sais comment vous dire la chose.

OTHELLO. Partagé quoi?

IAGO. Son lit.

OTHELLO. Le lit de ma femme?

IAGO. Le lit de votre femme.

OTHELLO. Il a été reçu dans son lit! il y a pris place avec elle! auprès d'elle! abomination! — Le mouchoir! — Il avoue. — Le mouchoir! — Qu'il avoue tout, et qu'il meure! — Non, qu'il meure d'abord. — Je frissonne. La nature ne ressentirait

pas ces émotions terribles, sans quelque pressentiment fondé. Ce ne sont point des paroles qui me bouleversent ainsi ! — Ah ! — Est-il possible ? — Il avoue. — Le mouchoir ! — O démon !

Il tombe sans connaissance.

IAGO. Opère, ma dose de poison, opère ! Voilà comme on prend au piége les hommes crédules, et comme mainte dame vertueuse et chaste est exposée aux reproches, malgré son innocence. — Holà ! seigneur !

Arrive CASSIO.

IAGO, *continuant.* Seigneur, seigneur Othello ! — Vous voilà, Cassio ?

CASSIO. Qu'est-il donc arrivé ?

IAGO. Le général vient de tomber dans une attaque d'épilepsie ; c'est sa seconde ; il en a éprouvé une hier.

CASSIO. Frottez-lui les tempes.

IAGO. Non, laissez. Il faut que sa léthargie suive paisiblement son cours ; sinon sa bouche écume, et il reste en proie à un violent accès de frénésie. Regardez, le voilà qui bouge ; éloignez-vous pour quelques instants ; il ne tardera pas à reprendre l'usage de ses sens : quand il sera parti, j'ai à vous entretenir de quelque chose d'important.

Cassio s'éloigne.

IAGO, *continuant.* Comment vous trouvez-vous, général ? Ne vous êtes-vous point blessé à la tête ?

OTHELLO. Te moques-tu de moi ?

IAGO. Me moquer de vous ! Non, de par le ciel ! je souhaiterais vous voir supporter votre malheur comme il convient à un homme.

OTHELLO. Un mari trompé est un monstre de sottise et un animal ridicule.

IAGO. Il y a beaucoup de ces animaux-là dans les cités populeuses, et plus d'un monstre civilisé.

OTHELLO. A-t-il avoué ?

IAGO. Soyez homme, seigneur. Songez que tous vos frères barbus attelés au joug du mariage subissent la même destinée que vous. Il y a, au moment où nous parlons, des millions de maris qui couchent dans des lits qu'ils croient à eux seuls, et où d'autres néanmoins sont admis ; votre lot à vous est préférable. Oh ! c'est un infernal supplice, un jeu de la cruauté de

Satan, que de presser dans ses bras sur un lit adultère une beauté que l'on croit chaste ! Non ; que je connaisse mon sort; et sachant ce que je suis, je saurai comment agir avec elle.

OTHELLO. Oh ! tu es sage, cela est certain.

IAGO. Retirez-vous un instant à l'écart, et maintenez-vous dans les bornes de la patience. Pendant que vous étiez ici, anéanti sous le poids de votre douleur (faiblesse tout à fait indigne d'un homme comme vous), Cassio est arrivé : je me suis hâté de le congédier, en lui donnant de votre évanouissement une explication satisfaisante; mais je l'ai prié de revenir bientôt pour s'entretenir avec moi, ce qu'il m'a promis. Cachez-vous, et observez attentivement l'air moqueur et goguenard qui se peindra sur son visage; car je veux lui faire conter de nouveau toute l'histoire de ses amours; où, comment, combien de fois, depuis quand il a vu votre femme en particulier, et quand il compte la voir encore; ayez soin, vous dis-je, d'observer ses gestes. Mais surtout modérez-vous; sans quoi je croirai que la passion est votre essence, et que vous ne savez pas être homme.

OTHELLO. Maintenant, Iago, je serai patient jusqu'à l'excès; mais aussi, entends-tu, je serai terrible dans ma vengeance.

IAGO. Vous n'aurez pas tort; mais que chaque chose vienne en son temps. Tenez-vous à l'écart.

Othello se retire à quelque distance.

IAGO, *continuant.* Maintenant je vais parler à Cassio de Bianca, une commère qui, par la vente de ses faveurs, se procure la nourriture et le vêtement; c'est une créature qui raffole de Cassio, — car c'est la destinée de la courtisane d'en séduire cent pour être séduite à son tour par un seul. — Quand il entendra parler d'elle, il ne pourra s'empêcher d'éclater de rire. —Le voici qui vient.

Revient CASSIO.

IAGO, *continuant.* Sa gaieté va rendre furieux Othello, dont la sotte jalousie va interpréter à contre-sens les sourires, les gestes et les airs libres de Cassio. — Comment vous va, lieutenant?

CASSIO. Moins bien que je ne voudrais, d'autant plus que vous me donnez là un titre dont la privation me tue.

IAGO, *haut.* Travaillez-moi comme il faut Desdémona, et je vous réponds du résultat. (*Bas.*) Si ce succès dépendait de

Bianca, (*haut*) si la chose était en son pouvoir, comme vous auriez bientôt obtenu l'objet de vos désirs!

CASSIO. La pauvre diablesse!

OTHELLO, *à part.* Voyez comme il rit déjà!

IAGO. Je n'ai jamais vu une femme s'amouracher d'un homme à ce point.

CASSIO. Pauvre créature! je crois effectivemunt qu'elle m'aime.

OTHELLO, *à part.* A présent, il nie faiblement la chose; il en rit.

IAGO. Savez-vous bien une chose, Cassio?

OTHELLO, *à part.* Maintenant il le presse de lui conter toute l'histoire.—Va, poursuis; bien dit, bien dit.

IAGO. Elle dit à qui veut l'entendre que vous l'épouserez.

CASSIO, *riant aux éclats.* Ha! ha! ha!

OTHELLO, *à part.* Tu triomphes, Romain! tu triomphes!

CASSIO. Moi l'épouser! — Elle! une fille de joie! Jugez un peu plus charitablement de mon bon sens; ne me croyez pas le cerveau fêlé à un tel point. Ha! ha! ha!

OTHELLO, *à part.* Bien, bien, bien; aux gagnants il est permis de rire.

IAGO. Le bruit court, je vous assure, que vous devez l'épouser.

CASSIO. Parlez sérieusement, je vous prie.

IAGO. Je veux n'être qu'un scélérat, si je vous en impose.

OTHELLO, *à part.* As-tu donc arrêté déjà le terme de mes jours? Va, poursuis.

CASSIO. C'est un propos qu'elle-même fait courir. Dans l'affection qu'elle me porte, elle se flatte que je l'épouserai; mais je ne lui ai rien promis.

OTHELLO, *à part.* Iago me fait signe; maintenant il va commencer son histoire.

CASSIO. Elle était ici il n'y a qu'un moment; elle me poursuit en tout lieu. L'autre jour, je causais sur le port avec quelques Vénitiens; soudain la voilà qui arrive, et qui me saute au cou.

OTHELLO, *à part.* En s'écriant sans doute : « O mon cher Cassio! » c'est du moins ce que son geste semble dire.

CASSIO. Elle se pend après moi, me presse, m'inonde de pleurs, me tire, me secoue d'une force, ha! ha! ha!

OTHELLO, *à part.* A présent, il lui conte comment elle l'a entraîné dans ma chambre à coucher. Oh! je lis tes forfaits sur ton visage; mais le châtiment ne se fera pas attendre.

CASSIO. Ma foi, il faut que je renonce à sa société.

IAGO. Vive Dieu! la voici qui vient.

Arrive BIANCA.

CASSIO. C'est une biche en rut, mais une biche parfumée. — (*A Bianca.*) Que prétendez-vous en me relançant de la sorte?

BIANCA. Que le diable et sa femme vous relancent! Quelle a été votre intention en me donnant tout à l'heure ce mouchoir? Sotte que j'étais de le prendre! Ah! vous voulez que j'en copie le dessin! — Comme cela est probable que vous l'ayez trouvé dans votre chambre, et que vous ne sachiez pas qui l'y a laissé! c'est un souvenir de quelque grisette, et j'en copierais le dessin, moi? Tenez, donnez-le à votre péronnelle: de quelque main que vous le teniez, je ne m'en charge pas.

Elle lui rend le mouchoir.

CASSIO. Qu'y a-t-il, ma chère Bianca, qu'y a-t-il?

OTHELLO, *à part.* Par le ciel, ce doit être mon mouchoir.

BIANCA. Si vous voulez venir souper avec moi, ce soir, libre à vous: sinon, venez quand cela vous conviendra.

Elle s'éloigne.

IAGO. Suivez-la, suivez-la.

CASSIO. Il le faut bien, sans quoi elle va jaser en public.

IAGO. Souperez-vous chez elle?

CASSIO. J'en ai l'intention.

IAGO. Fort bien; il est possible que j'aille vous y rejoindre; car j'ai à vous parler.

CASSIO. Venez, je vous prie; vous viendrez n'est-ce pas?

IAGO. Partez; n'en dites pas davantage.

Cassio s'éloigne.

OTHELLO, *s'approchant d'Iago.* Comment le tuerai-je, Iago?

IAGO. Avez-vous vu comme il riait de son forfait?

OTHELLO. O Iago!

IAGO. Et avez-vous aperçu le mouchoir?

OTHELLO. Était-ce le mien?

IAGO. Le vôtre, pardieu. Voyez un peu le cas qu'il fait de cette créature insensée, votre femme ! Elle lui donne ce mouchoir, et il le donne à sa prostituée.

OTHELLO. Je voudrais être neuf ans à le tuer ! — Une adorable femme, ma foi ! une femme charmante ! accomplie !

IAGO. Allons, il vous faut oublier tout cela.

OTHELLO. Oui, que ce soir même elle soit la proie des vers ! qu'elle périsse et soit damnée; non, elle ne vivra pas. Mon cœur est changé en granit ; il blesse la main qui le touche. — Oh ! le monde n'a pas de plus adorable créature ; elle est digne de prendre place à côté d'un empereur et de lui donner des lois.

IAGO. Non ; ce n'est point là votre état habituel.

OTHELLO. La misérable ! je me borne à dire ce qu'elle est. — Elle manie si délicatement l'aiguille ! — Elle est si admirable musicienne ! Oh ! ses accents mélodieux désarmeraient la férocité de l'ours ! — Et d'une imagination si vaste et si féconde !

IAGO. Elle n'en est que plus perverse.

OTHELLO. Oh ! mille fois, mille fois. — Et puis un caractère si doux !

IAGO. Oui, trop doux.

OTHELLO. C'est vrai : et cependant, quelle pitié, Iago ! — O Iago, quelle pitié !

IAGO. Si vous l'idolâtrez tellement, malgré son crime, donnez-lui pleine licence de pécher ; car du moment où cela ne vous fait rien, cela ne fait de mal à personne.

OTHELLO. Je veux la couper en morceaux. — Me trahir !

IAGO. Cela est bien coupable à elle.

OTHELLO. Avec mon officier !

IAGO. Cela est plus coupable encore.

OTHELLO. Procure-moi du poison, Iago ; cette nuit, — Je ne veux point entrer en explications avec elle, de peur que sa beauté et ses charmes ne me fassent changer de résolution ; — Cette nuit, Iago.

IAGO. N'ayez pas recours au poison ; étranglez-la dans son lit, dans ce même lit qu'elle a souillé.

OTHELLO. Bien, bien ; j'aime cette justice rétributive ; très-bien.

IAGO. Et pour ce qui est de Cassio, je m'en charge : à minuit, vous en saurez davantage.

On entend les sons de la trompette.

OTHELLO. Admirable ! — Quelle est cette fanfare?

IAGO. C'est quelque envoyé de Venise, sans doute. Ah ! c'est Lodovico, député par le doge ; et voyez, votre femme l'accompagne.

Arrivent LODOVICO, DESDÉMONA et leur suite.

LODOVICO. Dieu vous garde, digne général.

OTHELLO. Et vous pareillement, seigneur.

LODOVICO. Le doge et le sénat de Venise vous saluent.

Il lui remet une dépêche.

OTHELLO. Je baise l'instrument de leur bon plaisir.

Il ouvre la dépêche et la lit.

DESDÉMONA. Et qu'y a-t-il de nouveau, cher cousin Lodovico?

IAGO. Je suis charmé de vous voir, seigneur ; soyez le bienvenu en Chypre.

LODOVICO. Je vous remercie. Comment se porte le lieutenant Cassio?

IAGO. Il vit, seigneur.

DESDÉMONA. Cousin, il s'est élevé entre lui et mon mari une mésintelligence fâcheuse ; mais vous arrangerez cela.

OTHELLO, *interrompant sa lecture.* En êtes-vous bien sûre?

Il se remet à lire.

DESDÉMONA. Mon seigneur...

OTHELLO, *lisant.* « Ne manquez pas de vous conformer à cet » ordre, attendu que...

LODOVICO. Il ne s'adressait à personne ; sa lecture l'absorbe. Est-ce qu'il a éclaté entre le général et Cassio quelque mésintelligence?

DESDÉMONA. Une des plus malheureuses ; je voudrais pour beaucoup les réconcilier, par l'affection que je porte à Cassio.

OTHELLO. Flamme et salpêtre !

DESDÉMONA. Mon seigneur !

OTHELLO. Avez-vous votre bon sens?

DESDÉMONA. Eh quoi ! serait-il irrité?

LODOVICO. Il est possible que cette dépêche lui ait donné de l'humeur ; car je crois qu'on le rappelle à Venise, et que Cassio est nommé pour le remplacer dans son gouvernement.

DESDÉMONA. Ma foi, j'en suis enchantée.

OTHELLO. Vraiment !

DESDÉMONA. Mon seigneur...

OTHELLO. Je suis enchanté de vous voir folle.

DESDÉMONA. Que voulez-vous dire, mon cher Othello?

OTHELLO. Démon!

Il la frappe.

DESDÉMONA. Je n'ai pas mérité cela.

LODOVICO. Seigneur, on ne le croirait jamais à Venise, dussé-je jurer que je l'ai vu... Voilà qui est grave; faites-lui vos excuses; elle pleure.

OTHELLO. O démon! démon! si la terre était inondée des larmes de la femme, chaque goutte tombée de ses yeux produirait un crocodile [1].

DESDÉMONA. Je vais m'éloigner, puisque je vous offense.

Elle fait quelques pas pour s'en aller.

LODOVICO. C'est véritablement une épouse soumise. Rappelez-la.

OTHELLO. Madame!

DESDÉMONA. Mon seigneur?

OTHELLO, *à Lodovico.* Que lui voulez-vous, seigneur?

LODOVICO. Moi, seigneur?

OTHELLO. Oui; vous m'aviez dit de la faire revenir. Seigneur, elle reviendra et reviendra encore, puis elle s'en ira pour revenir de nouveau; si vous voulez, seigneur, elle pleurera, oui, elle pleurera; comme vous dites, elle est soumise,— oh! fort soumise.—(*A Desdémona.*) Continuez à pleurer...— —(*A Lodovico.*) Pour ce qui est de cette dépêche, seigneur... —(*A Desdémona.*) O passion bien jouée! —(*A Lodovico.*) Je suis rappelé à Venise. —(*A Desdémona.*) Allez-vous-en; je vous enverrai chercher dans quelques instants. —(*A Lodovico.*) Seigneur j'obéirai aux ordres du sénat et retournerai à Venise. —(*A Desdémona.*) Partez. éloignez-vous. (*Desdémona s'éloigne.*) Cassio occupera ma place, et... — Seigneur, ce soir, je vous invite à souper. Vous êtes le bien venu en Chypre, seigneur. — Malédiction!

Il s'éloigne.

LODOVICO. Est-ce là le noble Maure dont le sénat tout entier exalte la capacité supérieure? — Est-ce là le grand caractère qu'aucune passion ne saurait ébranler, dont ni les coups de la fortune, ni les traits du sort, ne sauraient ni entamer ni percer la solide vertu?

[1] Allusion au caractère fabuleux que les anciens attribuaient au crocodile, dont les larmes, disait-on, étaient fallacieuses, et contenaient un piége.

IAGO. Il est bien changé.

LODOVICO. Sa raison est-elle saine? son cerveau n'est-il point malade?

IAGO. Il est ce qu'il est; je ne puis me permettre d'étendre sur lui ma censure. Plût à Dieu qu'il fût ce qu'il devrait être, — s'il est vrai qu'il ne le soit pas. —

LODOVICO. Eh quoi! frapper sa femme!

IAGO. Évidemment, cela n'est pas bien; et cependant veuille le ciel qu'il ne se porte pas contre elle à des excès plus grands!

LODOVICO. Est-ce son habitude, ou seulement le résultat de l'irritation produite en lui par la lecture des dépêches?

IAGO. Hélas! hélas! le devoir me défend de dire ce que j'ai vu et appris. Observez-le, et sans que j'aie besoin de rien dire, ses actes vous le feront suffisamment connaître. Ayez seulement l'œil sur lui, et remarquez sa conduite ultérieure.

LODOVICO. Je me suis bien trompé sur son compte; j'en suis fâché.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Un appartement dans le château.

Entrent OTHELLO et ÉMILIE.

OTHELLO. Ainsi vous n'avez rien vu?

ÉMILIE. Ni rien entendu, ni même rien soupçonné.

OTHELLO. Oui, vous les avez vus, elle et Cassio, ensemble.

ÉMILIE. Mais je n'ai rien remarqué de suspect, et pourtant ils n'ont point échangé une syllabe que je ne l'aie entendue.

OTHELLO. Quoi! il ne leur est jamais arrivé de parler tout bas?

ÉMILIE. Jamais, seigneur.

OTHELLO. De se débarrasser de votre présence?

ÉMILIE. Jamais.

OTHELLO. Sous prétexte de lui aller chercher son éventail, ses gants, son masque, ou tout autre objet?

ÉMILIE. Jamais, seigneur.

OTHELLO. C'est singulier.

ÉMILIE. Je vous jure, seigneur, qu'elle est fidèle. J'en réponds sur le salut de mon âme; si vous pensez autrement, écartez une pareille idée, elle abuse votre cœur. Si quelque

misérable vous a mis cela en tête, que la malédiction prononcée contre le serpent soit sa récompense! car si celle-là n'est pas vertueuse, chaste et fidèle, il n'y a point de mari heureux ici-bas; la plus pure des épouses est aussi impure que la calomnie.

OTHELLO. Dites-lui de venir ici : — Allez. —

Émilie sort.

OTHELLO, *continuant.* Si j'en crois ce qu'elle dit, — mais quelle est l'entremetteuse assez simple pour n'en pas dire autant? C'est une fine mouche, la confidente discrète des plus honteux secrets. Et pourtant, cela s'agenouille et prie; je l'ai vue moi-même.

Rentre ÉMILIE avec DESDÉMONA.

DESDÉMONA. Mon seigneur, que me voulez-vous?

OTHELLO. Approchez, je vous prie, mon amour.

DESDÉMONA. Quel est votre bon plaisir?

OTHELLO. Laissez-moi voir vos yeux: regardez-moi fixement.

DESDÉMONA. Quelle horrible fantaisie vous prend?

OTHELLO, *à Emilie.* A vos fonctions, madame : laissez seuls ceux qui veulent procréer, et fermez la porte; vous tousserez et crierez *hum*, si quelqu'un vient : faites votre état; — dépêchez-vous.

Émilie sort.

DESDÉMONA, *se jetant aux genoux d'Othello.* Je vous demande à genoux ce que signifie ce langage. Je comprends la fureur qui est dans vos paroles; mais vos paroles elles-mêmes je ne les comprends pas.

OTHELLO. Dites-moi, qu'êtes-vous?

DESDÉMONA. Votre femme, mon seigneur, votre loyale et fidèle femme.

OTHELLO. Allons, jure-le et damne-toi; car, croyant voir en toi un habitant des cieux, les démons eux-mêmes n'oseraient te saisir : damne-toi donc doublement; jure que tu m'es fidèle.

DESDÉMONA. Le ciel m'en est témoin.

OTHELLO. Le ciel est témoin que tu es perfide comme l'enfer.

DESDÉMONA. Envers qui, mon seigneur? avec qui? en quoi suis-je perfide?

OTHELLO. O Desdémona! — arrière! arrière! arrière!

DESDÉMONA. Hélas! jour de douleur! pourquoi pleurez-vous? Est-ce moi qui suis la cause de ces larmes, mon seigneur? Si vous soupçonnez mon père d'avoir été l'instrument de votre rappel, n'en rejetez pas sur moi le blâme! si vous l'avez perdu, hélas! Et moi aussi je l'ai perdu.

OTHELLO. S'il avait plu au ciel de m'éprouver par le malheur; s'il avait fait pleuvoir sur ma tête nue toutes les souffrances, toutes les humiliations; s'il m'avait plongé dans la pauvreté jusqu'aux lèvres; s'il avait livré aux fers de la captivité moi et mes plus chères espérances, j'aurais pu trouver dans quelque repli de mon âme une goutte de résignation; mais, hélas! faire de moi un éternel objet de risée, montré au doigt du mépris! — Oh! oh! — Et cependant, je l'aurais supporté; oui, je l'aurais supporté. Mais le trésor où mon cœur avait rassemblé toutes ses affections, l'asile où je dois vivre, sous peine de ne vivre plus; la source où s'alimente le cours de mon être, et sans laquelle il se tarit, m'en voir dépossédé, ou ne pouvoir la garder que comme une citerne où d'impurs reptiles s'accouplent et multiplient! Pâlis à cette idée, ô résignation, céleste enfant aux lèvres roses, et que ton visage devienne hideux comme l'enfer.

DESDÉMONA. J'espère que mon noble seigneur m'estime pure.

OTHELLO. Oh! oui, comme ces mouches qu'engendre la corruption. O fleur charmante qui exhales un parfum si doux; toi qu'on ne peut approcher sans que le cœur éprouve un sentiment de volupté si vif qu'il va jusqu'à la douleur, — plût à Dieu que tu ne fusses jamais née!

DESDÉMONA. Hélas! quel crime ai-je commis sans le savoir?

OTHELLO. Ce papier d'éblouissante blancheur, ce livre saint, ont-ils été faits pour qu'on écrivît dessus *prostituée!* Ce que tu as commis? commis! — O femme perdue! je ferais de mes joues des forges qui brûleraient la modestie au point de n'en laisser que des cendres, si je disais tes actes. — Ce que tu as commis! le ciel s'en indigne; la lune s'en voile la face; le vent lui-même, dont l'haleine libertine caresse tout ce qu'elle rencontre, rentre épouvanté dans les entrailles de la terre, pour n'en point entendre le récit: — Ce que tu as commis? femme impudique!

DESDÉMONA. Au nom du ciel, vous me faites injure.

OTHELLO. N'es-tu pas une impudique?

DESDÉMONA. Non, aussi vrai que je suis chrétienne. Si conserver ce vase pour mon seigneur, pur de tout contact illégitime, — c'est n'être pas impudique, je ne le suis pas.

OTHELLO. Quoi! tu n'es pas une prostituée?

DESDÉMONA. Non, sur le salut de mon âme.

OTHELLO. Est-il possible?

DESDÉMONA. O ciel! ayez pitié de nous!

OTHELLO. En ce cas, je vous demande pardon; je vous prenais pour cette rusée courtisane de Venise qui a épousé Othello. —

Rentre ÉMILIE.

OTHELLO, *continuant, à Émilie.* Vous, madame, qui remplissez des fonctions opposées à celles de saint Pierre, et qui gardez la porte de l'enfer, c'est à vous que je parle, à vous-même, à vous! nous avons terminé; voilà de l'argent pour vos peines; tournez la clef, je vous prie, et gardez-nous le secret.

Il sort.

ÉMILIE. Hélas! quelles idées s'est-il donc mises en tête? — (*A Desdémona.*) Comment vous trouvez-vous, madame? comment vous trouvez-vous, ma chère maîtresse?

DESDÉMONA. En vérité, à moitié assoupie.

ÉMILIE. Madame, qu'a donc mon seigneur?

DESDÉMONA. Qui est ton seigneur?

ÉMILIE. Celui qui est le vôtre, madame.

DESDÉMONA. Je n'en ai point : ne me parle pas, Émilie; je ne puis pas pleurer, et pourtant je ne saurais répondre que par des larmes. Ecoute; ce soir, tu mettras à mon lit le drap nuptial, — ne l'oublie pas; — va chercher ton mari.

ÉMILIE. Voilà bien du changement, j'espère.

Elle sort.

DESDÉMONA. J'ai mérité qu'il me traitât ainsi; oui, je l'ai mérité. Qu'ai-je donc fait, et que peut-il reprendre dans toute ma conduite?

Rentre ÉMILIE avec IAGO.

IAGO. Quelles sont vos volontés, madame? qu'avez-vous?

DESDÉMONA. Je ne le saurais dire; ceux qui instruisent les enfants s'y prennent avec douceur, et ne leur imposent que des tâches légères. Il aurait pu en user de même avec moi en

me grondant ; car, en vérité, je suis un enfant quand on me gronde.

IAGO. Qu'y a-t-il donc, madame ?

ÉMILIE. Hélas ! Iago, le général l'a traitée d'une manière si infâme, lui a prodigué des épithètes si cruelles et si dures, qu'une âme honnête ne le saurait supporter.

DESDÉMONA. Ai-je mérité ce nom, Iago ?

IAGO. Quel nom, madame ?

DESDÉMONA. Celui qu'elle disait que mon seigneur m'a donné ?

ÉMILIE. Il l'a appelée prostituée ; un mendiant ivre n'en aurait pas dit autant à sa ribaude.

IAGO. Pourquoi en a-t-il agi ainsi ?

DESDÉMONA. Je l'ignore ; ce dont je suis certaine, c'est que je ne suis pas ce qu'il dit.

IAGO. Ne pleurez pas, ne pleurez pas. O funeste jour !

ÉMILIE. N'a-t-elle donc refusé tant de partis brillants ; n'a-t-elle donc tout quitté, père, patrie, amis, que pour se voir traitée de prostituée ? Cela n'est-il pas bien fait pour arracher des larmes ?

DESDÉMONA. Tel est mon malheureux sort.

IAGO. Que le ciel l'en punisse ! d'où lui vient cette soudaine frénésie ?

DESDÉMONA. Hélas ! Dieu le sait.

ÉMILIE. Que je sois pendue, si quelque fourbe consommé, quelque intrigant et mielleux scélérat, quelque misérable chien couchant, dans l'espoir d'obtenir quelque emploi, n'a pas ourdi cette calomnie ; je veux être pendue si cela n'est pas.

IAGO. Allons donc, il n'existe point d'homme pareil ; c'est impossible.

DESDÉMONA. S'il en est un, que Dieu lui pardonne.

ÉMILIE. Qu'une potence lui pardonne, et que l'enfer ronge ses os ! Pourquoi l'appelle-t-il prostituée ? qui a eu des rapports avec elle ? en quel lieu ? dans quel moment ? quelles apparences ? quelles probabilités ? Le Maure est abusé par quelque exécrable coquin, quelque vaurien fieffé, quelque misérable ! — O ciel ! que ne démasques-tu de tels êtres ! que ne mets-tu un fouet dans toute main honnête, pour flageller à

nu le scélérat, d'un bout du monde à l'autre, d'Orient en Occident!

IAGO. Parlez plus bas.

ÉMILIE. Honte sur lui! c'était un fourbe de la même trempe qui vous avait mis l'esprit à l'envers, et vous avait fait soupçonner quelque intrigue entre le Maure et moi.

IAGO. Allez, vous êtes folle.

DESDÉMONA. O honnête Iago, que dois-je faire pour reconquérir l'affection de mon seigneur? Ami, allez le trouver. Par la lumière du ciel, j'ignore en quoi j'ai pu lui déplaire. Je le déclare ici à genoux; — si jamais j'ai volontairement offensé sa tendresse, par pensée, par parole ou par action; si jamais un autre objet que lui a charmé mes yeux, mes oreilles, ou tout autre de mes sens; s'il n'est pas vrai que je l'aime encore, que je l'ai toujours aimé, que je l'aimerai toujours tendrement, dût-il par un divorce me repousser loin de lui, et me laisser dans l'indigence, que tout espoir de bonheur me soit à jamais refusé! La dureté peut beaucoup, et la sienne peut m'arracher la vie, mais ne saurait jamais altérer mon amour. J'abhorre ce nom de prostituée; le mot seul me fait mal à prononcer; quant à mériter ce titre par ma conduite, les trésors du monde entier ne m'y feraient pas consentir.

IAGO. Calmez-vous, je vous en conjure; ce n'est qu'un moment d'humeur; les affaires de l'état l'aigrissent, et c'est à vous qu'il s'en prend.

DESDÉMONA. Si c'était là la véritable cause! —

IAGO. Il n'y en a pas d'autre, croyez-moi.

On entend le bruit de la trompette.

IAGO, *continuant.* Écoutez! c'est le signal du souper: les nobles envoyés de Venise vous attendent; allez-y et ne pleurez pas; tout ira bien.

Desdémona et Émilie sortent.

Entre RODRIGUE.

IAGO, *continuant.* Eh bien, Rodrigue?

RODRIGUE. Je ne trouve pas que vous en agissiez loyalement avec moi.

IAGO. Quelle preuve avez-vous du contraire?

RODRIGUE. Chaque jour, Iago, vous m'amusez par quelque nouveau prétexte, et je crois m'apercevoir que loin de me fournir la moindre occasion d'espoir, vous éloignez de moi

tous les moyens de succès. Je ne prétends pas l'endurer plus longtemps, et je ne sais même pas si je dois digérer en silence ce que j'ai déjà eu la sottise de souffrir.

IAGO. Voulez-vous m'écouter, Rodrigue?

RODRIGUE. Je ne vous ai déjà que trop écouté; car vos paroles et vos actes diffèrent essentiellement.

IAGO. Vous m'accusez injustement.

RODRIGUE. Je ne dis rien que de vrai; j'ai épuisé toutes mes ressources. Les bijoux que vous avez reçus de moi pour les offrir à Desdémona auraient suffi pour séduire une religieuse; vous m'avez dit qu'elle les avait acceptés, et vous m'avez fait espérer en retour un favorable accueil; mais je ne vois pas que cela se réalise.

IAGO. Fort bien, allez, allez, fort bien!

RODRIGUE. *Fort bien! allez!* Je ne puis plus aller, et ce n'est pas fort bien; je trouve votre conduite fort laide, et je commence à croire que vous m'avez pris pour votre dupe.

IAGO. Fort bien.

RODRIGUE. Je vous dis que ce n'est pas fort bien; je veux me faire connaître à Desdémona; si elle me rend mes bijoux, j'abandonne la partie, et me repens de mes tentatives coupables; sinon, soyez certain que je vous demanderai satisfaction.

IAGO. Avez-vous fini de dire?

RODRIGUE. Oui, je n'ai rien dit que je n'aie l'intention formelle d'exécuter.

IAGO. A la bonne heure; je vois maintenant que vous avez du cœur: à dater de ce moment, j'ai de vous meilleure opinion que jamais. Donnez-moi votre main, Rodrigue; vous avez eu raison de vous fâcher contre moi; toutefois je vous assure que j'ai agi on ne peut plus loyalement dans cette affaire.

RODRIGUE. Il n'y a guère paru.

IAGO. Je conviens qu'il n'y a guère paru, et vos soupçons ne sont dénués ni de raison ni de jugement. Mais, Rodrigue, si vous avez effectivement ce que je suis plus que jamais disposé à voir en vous, — je veux dire de la résolution, du courage et de la valeur, — donnez-en la preuve cette nuit: si la nuit prochaine vous n'obtenez pas les faveurs de Desdémona, ôtez-moi la vie en traître, et faites-moi souffrir mille tortures.

RODRIGUE. Voyons, de quoi s'agit-il? la chose est-elle dans les limites de la raison et du possible?

IAGO. Sachez qu'il est arrivé de Venise des ordres exprès, et que Cassio prend la place d'Othello.

RODRIGUE. Est-il vrai? En ce cas, Othello et Desdémona retournent à Venise?

IAGO. Oh non! il se retire en Mauritanie, et emmène avec lui la belle Desdémona, à moins que son séjour ici ne soit prolongé par des motifs dont le plus déterminant serait l'éloignement de Cassio.

RODRIGUE. Qu'entendez-vous par son éloignement?

IAGO. Par exemple, si on le mettait, en lui cassant la tête, dans l'impossibilité d'occuper la place d'Othello.

RODRIGUE. Et c'est là ce que vous voulez que je fasse?

IAGO. Oui, sans doute, si vous osez vous rendre service et justice tout ensemble. Il soupe ce soir avec une courtisane, et je dois aller le rejoindre. — Il ignore encore sa brillante promotion. Si vous voulez vous mettre en embuscade lorsqu'il sortira (je ferai en sorte que ce soit entre minuit et une heure), vous prendrez le moment favorable pour l'attaquer; je serai là tout près pour vous soutenir, et nous l'expédierons à nous deux. Allons, ne restez pas là tout ébahi, mais venez avec moi; je vous prouverai clairement la nécessité de sa mort, et vous reconnaîtrez vous-même que c'est pour vous un devoir de lui ôter la vie. L'heure du souper se passe, la nuit s'écoule : à l'œuvre!

RODRIGUE. J'aurais encore besoin de quelques éclaircissements à cet égard.

IAGO. Je vous les donnerai.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Un autre appartement dans le château.

Entrent OTHELLO, LODOVICO, DESDÉMONA, ÉMILIE, et leur suite.

LODOVICO. Je vous en conjure, seigneur, n'allez pas plus loin.

OTHELLO. Pardonnez-moi, la marche me fera du bien.

LODOVICO. Bonne nuit, madame; je vous présente mes humbles remercîments.

DESDÉMONA. Vous êtes le bienvenu, seigneur.

OTHELLO. Venez-vous, seigneur? — O Desdémona! —

DESDÉMONA. Seigneur ?

OTHELLO. Allez à l'instant vous mettre au lit, je reviens tout à l'heure : congédiez votre suivante ; n'y manquez pas.

DESDÉMONA. Je le ferai, seigneur.

Othello, Lodovico et leur suite sortent.

ÉMILIE. Où en êtes-vous ensemble ? je lui trouve un air plus bienveillant.

DESDÉMONA. Il m'a dit qu'il allait revenir sur-le-champ et m'a ordonné de me mettre au lit. Il m'a dit de te congédier.

ÉMILIE. Me congédier !

DESDÉMONA. C'est son ordre : ainsi, ma bonne Émilie, donne-moi mes vêtements de nuit, et adieu : n'allons pas maintenant nous exposer à lui déplaire.

ÉMILIE. Je souhaiterais que vous ne l'eussiez jamais vu.

DESDÉMONA. Je pense différemment ; je l'aime à tel point qu'il n'est pas jusqu'à sa rudesse, ses brusqueries et sa mauvaise humeur, — dégrafe-moi, je te prie, — qui n'aient le don de me plaire.

ÉMILIE. J'ai mis à votre lit les draps dont vous m'avez parlé.

DESDÉMONA. N'importe. — Mon bon père ! que nos cœurs sont aveugles et faibles ! Si je meurs avant toi, je te recommande de me donner l'un de ces draps pour linceul.

ÉMILIE. Allons, allons, laissez là ce babil.

DESDÉMONA. Ma mère avait à son service une femme nommée Barbara ; elle était éprise d'amour ; celui qu'elle aimait devint inconstant et l'abandonna : elle avait coutume de chanter la chanson du saule ; c'était une ballade bien vieille, mais qui exprimait bien sa situation, et elle mourut en la chantant : ce soir, cette chanson me revient continuellement à la pensée, et il me prend malgré moi envie de pencher ma tête de côté, comme la pauvre Barbara, et de chanter sa chanson comme elle la chantait elle-même. Dépêche-toi, je te prie.

ÉMILIE. Voulez-vous que j'aille chercher votre robe de nuit ?

DESDÉMONA. Non ; dégrafe-moi ici. — Ce Lodovico est un homme agréable.

ÉMILIE. Un très-bel homme.

DESDÉMONA. Et il s'énonce bien.

ÉMILIE. Je connais à Venise une dame qui aurait fait pieds

nus le pèlerinage de la Palestine pour un seul contact de sa lèvre inférieure.

DESDÉMONA, *chante.*

I.

Au pied d'un saule assise, en sa douleur,
Elle pleurait sa faute et son injure,
Tête penchée, une main sur son cœur.
Chantez le saule et sa douce verdure.

II.

A ses soupirs mêlant son bruit si doux,
L'humble ruisseau tempérait son murmure;
Ses pleurs amers arrosaient les cailloux.

Va serrer tout cela.

Chantez le saule et sa douce verdure.

Va-t'en, je t'en prie ; il va rentrer à l'instant.

Mon cœur approuve et chérit ses rigueurs; —

Non, ce n'est pas ce couplet-là qui suit.

III.

Fais comme moi, m'a-t-il dit sans détour,
Quand ma tendresse accusait son parjure.
J'aime à changer ; sois volage à ton tour.
Chantez le saule et sa douce verdure.

A présent, retire-toi; bonne nuit. Les yeux me démangent; cela n'annonce-t-il pas des larmes?

ÉMILIE. Ni larmes ni autre chose.

DESDÉMONA. Je l'ai entendu dire. — Oh! ces hommes, ces hommes! — Dis-moi, Émilie; crois-tu, en conscience, qu'il y ait des femmes qui trompent leur mari d'une manière aussi scandaleuse?

ÉMILIE. Il y en a, sans nul doute.

DESDÉMONA. Voudrais-tu pour l'univers entier commettre un tel forfait?

ÉMILIE. Et vous, ne le commettriez-vous pas?

DESDÉMONA. Non, par la lumière du ciel!

ÉMILIE. Ni moi non plus, par la lumière du ciel; je préférerais le commettre dans l'ombre.

DESDÉMONA. Tu le commettrais donc au prix de l'univers entier?

ÉMILIE. C'est bien vaste, l'univers; c'est un bien grand prix pour une si petite faute.

DESDÉMONA. En vérité, je pense que tu n'en ferais rien.

ÉMILIE. En vérité, je pense que je le ferais, pour le défaire après l'avoir fait. Certes, je ne ferais point pareille chose pour une bague, ni pour des boisseaux de dentelles, ni pour des robes, des jupes, des bonnets, ni pour quelque parure que ce soit; mais pour l'univers entier! je n'hésiterais pas. — Et qui ne consentirait à tromper son mari pour faire de lui un monarque? A ce prix, je braverais le purgatoire.

DESDÉMONA. Pour moi, au prix du monde entier, je n'y consentirais pas.

ÉMILIE. Après tout, ce n'est qu'une faute renfermée dans les limites du monde; or, le monde vous appartenant en retour, c'est un délit commis dans vos propres domaines, et qu'il vous est facile de réparer.

DESDÉMONA. Je ne puis croire qu'il existe de telles femmes.

ÉMILIE. Il en existe une douzaine, et plus encore, et autant qu'en pourrait contenir l'univers qui servirait d'enjeu; mais, j'en ai la conviction, si les femmes succombent, c'est la faute des maris; s'il leur arrive, par exemple, de manquer à leurs devoirs, et de porter dans les bras d'une étrangère le tribut qu'ils nous doivent; ou de donner carrière à leur jalousie, en nous imposant des entraves; ou de nous frapper, ou de réduire par dépit nos dépenses personnelles; eh bien! croit-on que nous soyons sans fiel? Si nous avons des attraits, il y a aussi dans nos cœurs place pour la vengeance. Que les maris sachent bien que les femmes ont comme eux le sentiment des injures: elles voient et sentent, et leur palais, tout comme celui de leur mari, sait distinguer ce qui est doux de ce qui est aigre. Que font-ils quand ils nous changent pour d'autres? Ont-ils en vue le plaisir? je le pense. Est-ce la passion qui les guide? je le crois. Est-ce la fragilité qui les égare? sans nul doute. Et nous, n'avons-nous pas des affections, l'amour du plaisir? Ne sommes-nous pas fragiles comme eux? Qu'ils en agissent donc bien avec nous: sinon, qu'ils sachent qu'en péchant c'est sur eux que nous prenons exemple.

DESDÉMONA. Bonsoir, bonsoir; le ciel m'envoie cette affliction, non pour faire sortir le mal du mal, mais pour me servir d'épreuve et d'instruction.

Elles sortent.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Une rue.

Arrivent IAGO et RODRIGUE.

IAGO. Cachez-vous derrière l'angle de ce mur ; il ne tardera pas à venir. Tenez votre bonne rapière nue, et plongez-la-lui dans le sein ; soyez alerte ; ne craignez rien ; je serai là pour vous soutenir. Nous jouons le tout pour le tout ; songez-y, et affermissez-vous dans votre résolution.

RODRIGUE. Ne vous éloignez pas trop ; je puis manquer mon coup.

IAGO. Je serai là, tout près de vous ; du courage, et tirez votre épée.

Il s'éloigne à quelque distance.

RODRIGUE. Je ne me sens que médiocrement porté à cette action ; et toutefois il m'a donné des raisons concluantes. — Après tout, ce n'est qu'un homme de moins. — Allons, dégaînons ; il est mort !

Il va prendre son poste.

IAGO. J'ai stimulé ce jeune écervelé jusqu'au vif, et voilà sa colère montée. Que ce soit lui qui tue Cassio, ou Cassio qui le tue, ou qu'ils se tuent mutuellement, je trouverai mon profit dans toutes les hypothèses. Si Rodrigue survit, il m'oblige à lui restituer tout l'or et tous les bijoux que je lui ai soutirés sous prétexte d'en faire cadeau à Desdémona : cela ne doit pas être. Si Cassio en réchappe, il y a dans sa vie de chaque jour une beauté qui me rend singulièrement laid : d'ailleurs le Maure peut nous mettre en présence. C'est là qu'est pour moi le vrai péril ! Non, il faut qu'il meure. — Mais chut ! je l'entends venir !

Arrive CASSIO.

RODRIGUE. Je reconnais son pas ; c'est lui. — Scélérat, meurs !

Il s'élance de son poste, et porte un coup d'épée à Cassio.

CASSIO. Ce coup eût pu m'être fatal, si ma cotte de mailles

n'avait été meilleure que tu ne pensais : je vais éprouver la tienne.

Il met l'épée à la main et blesse Rodrigue.

RODRIGUE. Oh ! je suis mort !

Il tombe. Iago s'élance de sa cachette, frappe Cassio par derrière, le blesse à la jambe et s'enfuit.

CASSIO. Je suis estropié pour la vie. — Au secours ! à l'assassin !

Il tombe.

Arrive OTHELLO, qui s'arrête à quelque distance.

OTHELLO. La voix de Cassio ! — Iago m'a tenu parole.

RODRIGUE. O scélérat que je suis !

OTHELLO. Oui, c'est vrai.

CASSIO. Au secours ! de la lumière ! un chirurgien !

OTHELLO. C'est bien lui ! — O brave Iago ! cœur honnête et loyal ! Comme tu ressens noblement les injures de ton ami ! Tu m'apprends mon devoir. — Mignonne, ton bien-aimé est étendu sans vie, et toi, ton heure approche. — Prostituée, j'arrive : tes charmes, tes yeux sont effacés de mon cœur ; ton lit, que le crime a souillé, sera taché du sang de la criminelle.

Othello s'éloigne.

Arrivent LODOVICO et GRATIANO, qui s'arrêtent à quelque distance.

CASSIO. Eh quoi ! point de garde ! Personne ne passe ! à l'assassin ! à l'assassin !

GRATIANO. Il est arrivé quelque malheur ; ces cris ont un caractère bien sinistre.

CASSIO. Au secours !

LODOVICO. Écoutons !

RODRIGUE. Misérable coquin !

LODOVICO. Deux ou trois voix qui gémissent ! — La nuit est obscure ; c'est peut-être un piége ; il serait imprudent de nous avancer seuls vers ces cris. Attendons du renfort.

RODRIGUE. Personne ne vient ? Je vais donc saigner jusqu'à ce que mort s'ensuive ?

Arrive IAGO, tenant à la main un flambeau.

LODOVICO. Écoutons !

GRATIANO. Voici quelqu'un qui vient à demi vêtu, avec un flambeau et des armes.

IAGO. Qui est là? quel est celui qui crie à l'assassin?

LODOVICO. Nous l'ignorons.

IAGO. N'avez-vous pas entendu crier?

CASSIO. Ici, ici! Au nom du ciel, secourez-moi!

IAGO. Qu'est-il arrivé?

GRATIANO, *à Lodovico.* C'est l'enseigne d'Othello, si je ne me trompe.

LODOVICO. C'est lui, en effet; un bien brave soldat!

IAGO. Qui êtes-vous, vous autres, qui jetez ces cris déchirants?

CASSIO. Iago! je suis perdu, assassiné par des scélérats; secourez-moi.

IAGO. Quoi! c'est vous, lieutenant? Quels sont les misérables qui ont fait ce coup?

CASSIO. A quelques pas, je pense, vous en trouverez un qui est hors d'état de s'enfuir.

IAGO. O perfides scélérats! où êtes-vous? — (*A Lodovico et Gratiano.*) Approchez et prêtez-moi main-forte.

RODRIGUE. Oh! secourez-moi!

CASSIO. Celui-là en était.

IAGO. O misérable assassin! ô scélérat!

Iago poignarde Rodrigue.

RODRIGUE. O infernal Iago! ô monstre inhumain! — Oh! oh! oh!

IAGO. Assassiner les gens dans les ténèbres! — Où sont-ils, ces brigands sanguinaires? — Quel silence dans cette ville! — Au meurtre! au meurtre! — Qui êtes-vous, vous autres? amis ou ennemis?

LODOVICO. Selon la manière dont vous nous verrez agir, jugez-nous.

IAGO. Le seigneur Lodovico!

LODOVICO. Lui-même.

IAGO. Je vous demande pardon: Cassio est ici gisant, blessé par des bandits.

GRATIANO. Cassio?

IAGO. Comment vous trouvez-vous, camarade?

CASSIO. Ma jambe est coupée en deux.

IAGO. Dieu veuille qu'il n'en soit rien! — Éclairez-moi, messieurs; je vais bander la plaie avec ma chemise.

Arrive BIANCA.

BIANCA. Qu'y a-t-il? hélas! d'où provenaient ces cris?

IAGO. D'où provenaient ces cris?

BIANCA. O mon cher Cassio! mon bien-aimé Cassio! O Cassio! Cassio! Cassio!

IAGO. O insigne prostituée! — Cassio, soupçonnez-vous qui peuvent être ceux qui vous ont ainsi mutilé?

CASSIO. Non.

GRATIANO, *à Cassio.* Je suis désolé de vous voir en cet état. J'ai été vous chercher à votre logement.

IAGO. Prêtez-moi une jarretière; bien! comme cela. — Oh! si nous avions un brancard pour le transporter doucement!

BIANCA. Hélas! il perd connaissance! — O Cassio! Cassio! Cassio!

IAGO. Messieurs, je soupçonne cette malheureuse de ne pas être étrangère à cet attentat. — Un peu de patience, mon cher Cassio. — Venez, venez; éclairez-moi. — (*S'approchant de Rodrigue.*) Voyons si cette figure nous est connue. Eh quoi! mon ami? mon cher compatriote Rodrigue? — Non! Oui! il n'est que trop vrai. O ciel! Rodrigue!

GRATIANO. Qui? Rodrigue de Venise?

IAGO. Lui-même, seigneur; le connaissiez-vous?

GRATIANO. Si je le connaissais! certainement.

IAGO. Le seigneur Gratiano? Je vous demande mille pardons. Si je n'ai point fait attention à vous, ces scènes sanglantes doivent me servir d'excuse.

GRATIANO. Je suis charmé de vous voir.

IAGO. Comment vous trouvez-vous, Cassio? — Holà! un brancard! un brancard!

GRATIANO. Rodrigue!

IAGO. Lui, lui; c'est lui! — (*On apporte un brancard.*) Oh! voilà qui est bien; voici le brancard. (*Aux porteurs.*) Que quelques-uns de vous, mes braves, le transportent avec précaution; moi, je vais chercher le chirurgien du général. — (*A Bianca.*) Quant à vous, ma belle, on n'a pas besoin de vous. — Celui qui est là gisant, Cassio, était mon ami intime. (*A Cassio.*) Quel sujet de mésintelligence y avait-il donc entre vous?

CASSIO. Aucun; je ne le connaissais même pas.

IAGO, *à Bianca.* Eh quoi! vous pâlissez? — (*Aux porteurs.*) Oh! emportez-le; le grand air lui ferait mal.

On emporte Cassio et Rodrigue.

IAGO, *à Lodovico et Gratiano.* Restez, seigneurs. (*A Bianca.*) Vous pâlissez, ma belle! — Remarquez-vous l'égarement de ses yeux? — Vous avez beau ouvrir de grands yeux, nous en saurons bientôt davantage. — Regardez-la bien, je vous en prie, regardez-la; voyez-vous, seigneurs? La conscience coupable parlera toujours, quand même le genre humain aurait perdu l'usage de la parole.

Arrive ÉMILIE.

ÉMILIE. Qu'y a-t-il donc, Iago? qu'y a-t-il?

IAGO. Cassio vient d'être attaqué ici, dans les ténèbres, par Rodrigue et des bandits qui se sont enfuis; il est presque sans vie, et Rodrigue est mort.

ÉMILIE. Hélas! ce bon Cassio, un si excellent homme!

IAGO. Voilà les fruits de la paillardise. — Émilie, allez, je vous prie, savoir de Cassio où il a soupé ce soir. — (*A Bianca.*) Ah! est-ce que cela vous fait frissonner?

BIANCA. Il a soupé chez moi; mais je ne frissonne pas pour cela.

IAGO. Ah! il a soupé chez vous! Je vous ordonne de me suivre.

ÉMILIE. Honte sur toi, prostituée!

BIANCA. Je ne suis point une prostituée, mais une femme tout aussi honnête que vous qui m'injuriez.

ÉMILIE. Que moi? va-t'en; honte sur toi!

IAGO. Seigneurs, allons voir panser le pauvre Cassio. — Venez, ma belle; nous vous ferons défiler un autre chapelet. — Émilie, courez à la citadelle, et dites au général et à sa femme ce qui est arrivé. — Allez toujours, seigneurs, je vous suis. — (*A part.*) Cette nuit couronne tous mes vœux ou consomme ma ruine.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Une chambre à coucher. Desdémona est au lit et dort. Une lampe est allumée.

Entre OTHELLO.

OTHELLO. Voilà la cause, voilà la cause, ô mon âme! — Je ne la nommerai pas devant vous, chastes étoiles! — voilà la

cause. — Toutefois je ne veux pas verser son sang, ni déchirer cette peau plus blanche que la neige, lisse comme l'albâtre des tombeaux. (*Il dépose son épée.*) Néanmoins il faut qu'elle meure; sans quoi, elle en trahirait d'autres. (*Montrant la lampe.*) Éteignons d'abord cette lumière; (*montrant Desdémona*) j'éteindrai ensuite celle-ci. Si je t'éteins, ministre de flamme, et qu'après je me repente, je puis te rendre ta clarté première : — mais la tienne une fois éteinte, ô exquis chef-d'œuvre de la nature! où est le Prométhée dont le feu céleste pourra la rallumer? Rose, quand je t'aurai cueillie, je ne pourrai te rendre ta sève vitale, et tu devras te flétrir. — Que je respire une fois encore ton parfum sur ta tige. — (*Il lui donne un baiser.*) O haleine embaumée, qui persuaderait presque à la justice de briser son glaive! — Encore un baiser; encore celui-ci. — Sois ainsi quand tu seras morte, et je te tuerai, et après cela je t'aimerai : — encore un, et que ce soit le dernier : jamais objet si doux ne fut aussi fatal. Force m'est de pleurer; mais ce sont des pleurs cruels. C'est une douleur céleste que la mienne; elle frappe ce qu'elle aime. — Elle s'éveille. —

DESDÉMONA. Qui est là? est-ce vous, Othello?

OTHELLO. Oui, Desdémona.

DESDÉMONA. Voulez-vous vous mettre au lit, mon seigneur?

OTHELLO. Avez-vous prié ce soir, Desdémona?

DESDÉMONA. Oui, mon seigneur.

OTHELLO. Si vous vous rappelez quelque faute dont le ciel ne vous ait point encore accordé le pardon, hâtez-vous de le lui demander.

DESDÉMONA. Hélas! mon seigneur, que voulez-vous dire par là?

OTHELLO. Faites, et dépêchez-vous; je me promènerai en attendant : je ne veux pas vous tuer avant que vous soyez préparée; non, — m'en préserve le ciel! — je ne veux pas tuer votre âme.

DESDÉMONA. Vous parlez de tuer?

OTHELLO. Oui, j'en parle.

DESDÉMONA. Alors, que le ciel ait pitié de moi!

OTHELLO. Je réponds *amen*, de tout mon cœur!

DESDÉMONA. S'il en est ainsi, j'espère que vous ne me tuerez pas.

OTHELLO. Hum!

DESDÉMONA. Et pourtant je vous redoute ; car vous êtes fatal quand vos yeux roulent ainsi dans leur orbite : je ne sais pas pourquoi j'ai peur, puisque je ne me connais pas de crime ; et pourtant je sens que je crains.

OTHELLO. Pense à tes péchés.

DESDÉMONA. Ils consistent dans l'amour que j'ai pour vous.

OTHELLO. Et c'est pour cela que tu vas mourir.

DESDÉMONA. C'est une mort contre nature que celle qui tue pour avoir aimé. Hélas ! pourquoi mordez-vous ainsi votre lèvre inférieure ? quelque passion sanguinaire agite tout votre être : ce sont de sinistres présages ; et cependant j'espère, oh ! j'espère que ce n'est pas moi qu'ils menacent.

OTHELLO. Silence, et ne fais pas de bruit.

DESDÉMONA. J'obéis ; que me reprochez-vous ?

OTHELLO. Ce mouchoir auquel j'attachais tant de prix, et que je t'avais donné, tu l'as donné à Cassio.

DESDÉMONA. Non, sur ma vie et sur mon âme ; faites venir cet homme et interrogez-le.

OTHELLO. Chère âme, prends-y garde ; ne va pas te parjurer ; tu es sur ton lit de mort.

DESDÉMONA. Oui ; mais je ne dois pas mourir encore.

OTHELLO. Tout à l'heure ; confesse donc franchement ton crime ; car c'est en vain que tu voudrais nier chaque fait avec serment ; tu ne détruirais pas l'énergique conviction qui m'oppresse. Il faut mourir.

DESDÉMONA. Alors, que le Seigneur ait pitié de moi !

OTHELLO. Je dis *amen*.

DESDÉMONA. Et vous aussi, ayez pitié de moi ! — Je ne vous ai jamais offensé de ma vie ; je n'ai jamais eu pour Cassio d'autres sentiments que ceux que le devoir permet et que le ciel autorise ! je ne lui ai jamais donné aucun gage.

OTHELLO. Par le ciel, j'ai vu le mouchoir dans sa main. O femme parjure ! tu rends mon cœur de marbre, et tu m'obliges à voir un meurtre dans ce qui, à mes yeux, était un sacrifice : j'ai vu le mouchoir.

DESDÉMONA. Il l'aura donc trouvé ; je ne le lui ai pas donné. — Envoyez-le chercher, et qu'il avoue la vérité.

OTHELLO. Il a avoué.

DESDÉMONA. Quoi, mon seigneur ?

OTHELLO. Qu'il t'a — possédée.

DESDÉMONA. Que j'ai été coupable ?

OTHELLO. Oui.

DESDÉMONA. Il ne le dira pas.

OTHELLO. Non, l'honnête Iago y a mis bon ordre ; sa bouche est close.

DESDÉMONA. Mes craintes me révèlent, — Quoi ! il est mort ?

OTHELLO. Quand il aurait eu autant de vies que de cheveux sur la tête, ce n'eût pas été trop pour mon immense vengeance.

DESDÉMONA. Hélas ! on l'a sacrifié, et je suis perdue.

OTHELLO. Comment, prostituée, tu le pleures à ma face ?

DESDÉMONA. Oh ! bannissez-moi loin de vous, mon seigneur, mais ne me tuez pas.

OTHELLO. A bas, prostituée !

DESDÉMONA. Tuez-moi demain ; laissez-moi vivre cette nuit.

OTHELLO. Non ; si tu bouges, —

DESDÉMONA. Seulement une demi-heure.

OTHELLO. Mon parti est pris ; point de délais.

DESDÉMONA. Seulement le temps de dire une prière.

OTHELLO. Il est trop tard.

Il l'étouffe en lui jetant sur le visage un oreiller qu'il presse avec une fureur convulsive.

ÉMILIE, *du dehors.* Mon seigneur, mon seigneur ! Holà ! mon seigneur, mon seigneur !

OTHELLO. Quel est ce bruit ? — Elle n'est pas morte ! pas tout à fait morte encore ? Soyons miséricordieux dans notre cruauté ; je ne veux pas laisser prolonger tes souffrances. — Tiens, tiens !

Il presse de nouveau l'oreiller sur le visage de Desdémona.

ÉMILIE, *du dehors.* Holà ! mon seigneur ! mon seigneur !

OTHELLO. Qui est là ?

ÉMILIE, *du dehors.* O mon bon seigneur, je voudrais vous dire un mot.

OTHELLO. Oui. — C'est Émilie ; — tout à l'heure. — Elle est morte. — Il est probable qu'elle vient annoncer la mort de Cassio ; le bruit a été grand. — Ah ! sans mouvement, immobile comme la tombe ! — Lui ouvrirai-je ? ferai-je bien ? — Il

me semble qu'elle remue encore. — Non. — Quel parti prendre? Si elle vient, elle voudra sûrement parler à ma femme. — Ma femme! ma femme! quelle femme? — Je n'ai point de femme : ô pensée insupportable! torture accablante! Il me semble qu'il devrait y avoir maintenant une vaste éclipse du soleil et de la lune, et que la terre devrait s'entr'ouvrir épouvantée de ce spectacle étrange.

ÉMILIE, *du dehors.* Je vous en supplie, mon bon seigneur, permettez que je vous parle.

OTHELLO. Oh! je t'avais oubliée : oh! entre, Émilie; — doucement; — tout à l'heure; — tirons ce rideau. — Où es-tu? Que me veux-tu maintenant?

Il ouvre la porte.

Entre ÉMILIE.

ÉMILIE. Oh! mon seigneur, un meurtre affreux vient d'être commis.

OTHELLO. Quoi! maintenant?

ÉMILIE. A l'instant même, seigneur.

OTHELLO. C'est l'influence de la lune; elle s'est rapprochée de la terre plus que de coutume et trouble la raison des hommes.

ÉMILIE. Mon seigneur, Cassio a tué un jeune Vénitien, nommé — Rodrigue.

OTHELLO. Rodrigue tué! et Cassio aussi?

ÉMILIE. Non, Cassio n'est pas tué.

OTHELLO. Cassio n'est pas tué? En ce cas, le meurtre est trompé dans son attente, et la douce vengeance devient amère.

DESDÉMONA. Oh! injustement, injustement assassinée!

ÉMILIE. Qu'entends-je? Quel est ce gémissement?

OTHELLO. Ce gémissement?

ÉMILIE. O mon Dieu! c'est la voix de ma maîtresse! — Au secours! au secours! au secours! — O madame! parlez encore! chère Desdémona! chère maîtresse, parlez!

DESDÉMONA. Je meurs innocente.

ÉMILIE. Oh! qui a commis ce forfait?

DESDÉMONA. Personne; moi-même; adieu : recommande-moi à mon seigneur bien-aimé; oh! adieu.

Elle meurt.

OTHELLO. Comment aurait-elle été assassinée?

ÉMILIE. Hélas! qui peut le savoir?

OTHELLO. Tu l'as entendue dire que ce n'était pas moi.

ÉMILIE. Elle l'a dit, et je dois croire qu'elle a dit vrai.

OTHELLO. Elle est allée brûler en enfer, la menteuse qu'elle est; c'est moi qui l'ai tuée.

ÉMILIE. Elle n'en est que plus angélique et vous que plus abominable.

OTHELLO. Elle était entrée dans la voie du vice; c'était une prostituée.

ÉMILIE. Vous la calomniez, démon que vous êtes.

OTHELLO. Elle était perfide comme l'onde.

ÉMILIE. Il faut que vous soyez aveugle et violent comme le feu pour oser dire qu'elle était perfide. Oh! elle était d'une vertu céleste.

OTHELLO. Cassio l'a possédée; demande plutôt à ton mari. Oh! je mériterais d'être plongé dans les plus profonds abîmes de l'enfer si je m'étais porté sans de justes motifs à cette extrémité : ton mari a tout vu.

ÉMILIE. Mon mari?

OTHELLO. Ton mari.

ÉMILIE. Il a su qu'elle était infidèle à ses devoirs d'épouse?

OTHELLO. Oui, avec Cassio. Ah! si elle m'avait été fidèle, quand le ciel aurait créé pour moi un second univers formé d'un seul et pur diamant, je ne l'aurais point échangée contre un pareil don.

ÉMILIE. Mon mari?

OTHELLO. Oui, c'est lui qui m'en a parlé le premier; il est honnête homme, lui, et il abhorre l'infamie qui s'attache aux actions coupables.

ÉMILIE. Mon mari?

OTHELLO. Jusques à quand, femme, faudra-t-il te le répéter? Je dis ton mari.

ÉMILIE. O ma maîtresse! la scélératesse a cruellement abusé l'aveugle faiblesse de l'amour! — Mon mari vous a dit qu'elle était infidèle?

OTHELLO. Oui, femme, ton mari; me comprends-tu? Mon ami, ton mari, l'honnête, l'honnête Iago.

ÉMILIE. S'il l'a dit, puisse son âme perverse pourrir à raison d'un atome par jour! Il en a menti par la gorge; elle n'était que trop éprise de son indigne choix.

OTHELLO. Ah!

ÉMILIE. Fais ce qu'il te plaira ; ton acte n'est pas plus digne de l'approbation du ciel que tu n'étais digne d'elle.

OTHELLO. Tu ferais mieux de te taire.

ÉMILIE. J'ai la force de souffrir deux fois plus de mal que tu ne saurais m'en infliger. O dupe ! ô insensé ! plus stupide que la fange ! Tu as commis un acte, — je me moque de ton épée ; je te ferai connaître, dussé-je perdre vingt vies ! — Au secours ! au secours ! au secours ! Le Maure a tué ma maîtresse ; au meurtre ! au meurtre !

Entrent MONTANO, GRATIANO et IAGO.

MONTANO. Qu'est-il donc arrivé ? — Qu'y a-t-il, général ?

ÉMILIE. Oh ! vous voilà, Iago ? Qu'avez-vous donc fait, pour que les meurtriers rejettent sur vous leurs crimes ?

GRATIANO. De quoi s'agit-il ?

ÉMILIE, *à Iago*. Démens ce scélérat, si tu es homme : il prétend que tu lui as dit que sa femme était infidèle ; je sais que cela n'est pas ; tu n'as pu te rendre coupable d'une pareille scélératesse : parle, car mon cœur est plein.

IAGO. Je lui ai dit ce que je pensais, et je ne lui ai rien dit dont il n'ait reconnu lui-même l'exactitude et la vérité.

ÉMILIE. Mais lui as-tu dit qu'elle était infidèle ?

IAGO. Je le lui ai dit.

ÉMILIE. Tu lui as dit un mensonge, un odieux, un infernal mensonge ; sur mon âme, un mensonge, un abominable mensonge. — Elle, coupable avec Cassio ? — As-tu dit avec Cassio ?

IAGO. Avec Cassio, ma femme ; allez, retenez votre langue.

ÉMILIE. Je ne veux pas retenir ma langue ; mon devoir est de parler ; ma maîtresse est ici gisante, assassinée dans son lit.

TOUS, *avec un mouvement d'horreur*. Oh ! le ciel nous en préserve !

ÉMILIE. Et ce sont tes rapports qui ont poussé le meurtrier à commettre son crime.

OTHELLO. Ne tressaillez pas ainsi d'étonnement, seigneurs ; ce qu'elle dit est vrai.

GRATIANO. C'est une étrange vérité.

MONTANO. O action monstrueuse !

ÉMILIE. Scélératesse ! scélératesse ! scélératesse ! — J'y songe, — j'y songe, — j'en ai eu alors un soupçon vague ; — je me tuerai de douleur. — O scélératesse, scélératesse !

IAGO. Eh quoi ! êtes-vous folle? Retournez à la maison ; je vous l'ordonne.

ÉMILIE. Seigneurs, donnez-moi la liberté de parler ; je lui dois obéissance, mais non en ce moment ; — Peut-être, Iago, ne retournerai-je plus à la maison.

OTHELLO, *se penchant avec des sanglots sur le corps de Desdémona.* Oh ! oh ! oh !

ÉMILIE. Va, renverse-toi sur ce lit, et rugis de désespoir; car tu as immolé la plus charmante, la plus innocente créature qui ait jamais levé les yeux vers le ciel.

OTHELLO. Oh ! elle était coupable ! (*Se relevant.*) Oncle, je ne vous avais pas aperçu ; votre nièce est ici gisante : oui, ces mains, en effet, ont arrêté le souffle de sa vie ; c'est, je le sais, une action hideuse et qui fait horreur.

GRATIANO. Pauvre Desdémona, je suis aise que ton père soit mort ; ton mariage lui a été mortel, et la douleur toute seule a tranché le fil de ses vieux jours ; s'il vivait maintenant, cette vue le rendrait insensé ; il maudirait son bon ange, le chasserait loin de lui, et tomberait dans la réprobation.

OTHELLO. C'est un désolant spectacle ; mais Iago sait qu'elle s'est, avec Cassio, rendue mille fois coupable d'adultère ; Cassio l'a lui-même avoué ; elle a récompensé son amour d'un gage, le premier que lui ait donné ma tendresse ; je l'ai vu dans sa main ; c'était un mouchoir, antique présent que mon père avait donné à ma mère.

ÉMILIE. O ciel ! ô puissance céleste !

IAGO. Allons, taisez-vous !

ÉMILIE. Tout se saura, tout se saura ; — moi, me taire ? non, non, je parlerai, libre comme l'air ; quand le ciel, les hommes, les démons élèveraient tous, tous, tous ensemble un cri de réprobation contre moi, je parlerai.

IAGO. Soyez sage, et allez au logis.

ÉMILIE. Je ne veux pas.

Iago essaye de porter à sa femme un coup d'épée.

GRATIANO, *lui retenant le bras.* Quelle honte ! lever l'épée sur une femme !

ÉMILIE. O Maure stupide ! ce mouchoir dont tu parles, je l'avais trouvé par hasard et l'avais donné à mon mari ; car souvent, avec plus d'insistance que n'en méritait un objet si futile, il m'avait suppliée de m'en emparer.

IAGO. Infâme prostituée !

ÉMILIE. Elle l'a donné à Cassio ! non, non : c'est moi qui l'ai trouvé et qui l'ai remis à mon époux.

IAGO. Misérable, tu mens !

ÉMILIE. Par le ciel, je ne mens point ; je ne mens point, seigneur. — (*A Othello.*) O stupide assassin, un insensé tel que toi méritait-il une femme si parfaite !

Iago porte à Émilie un coup d'épée et s'enfuit.

OTHELLO. Le ciel n'a-t-il donc des foudres que pour tonner ? — L'infâme scélérat !

GRATIANO. Elle tombe ; sans nul doute, il a tué sa femme.

ÉMILIE. Oui, oui, déposez-moi auprès de ma maîtresse.

On la dépose sur le lit, à côté de Desdémona.

GRATIANO. Il s'est enfui, et sa femme est blessée à mort.

MONTANO. Le fieffé scélérat ! Prenez cette épée que j'ai retirée des mains du Maure ; gardez la porte en dehors ; ne le laissez point passer ; tuez-le plutôt ; moi je vais me mettre à la poursuite de ce misérable, car c'est un infernal coquin.

Montano et Gratiano sortent.

OTHELLO. Toute ma vaillance est partie ; il n'est pas de mortel si faible qu'il n'ait la force de me désarmer ; — mais pourquoi l'honneur survivrait-il à la vertu ? Que tout s'en aille à la fois.

ÉMILIE. O ma maîtresse ! votre chanson était prophétique. Écoutez ! pouvez-vous m'entendre ? Comme le cygne, je veux mourir en redisant votre refrain :

Chantez le saule et sa douce verdure.

Maure, elle était chaste ; elle t'aimait, cruel Maure ; par le séjour bienheureux où va s'envoler mon âme, je dis la vérité, et en la disant, je meurs, — je meurs.

Elle meurt.

OTHELLO. J'ai dans cette chambre une autre épée, une épée d'Espagne, trempée dans l'onde glacée[1] ; oh ! la voici. Oncle, il faut que je sorte.

GRATIANO, *du dehors.* Si vous l'essayez, il vous en coûtera cher ; vous n'avez point d'armes, force vous est de vous résigner.

[1] Les eaux du *Xalon*, en Espagne ; les lames trempées dans son onde froide et glaciale avaient une vertu particulière.

OTHELLO. Regarde-moi donc, et parle-moi, ou, tout désarmé que je suis, je vais m'élancer sur toi.

Rentre GRATIANO.

GRATIANO. Que voulez-vous?

OTHELLO. Regarde, j'ai une épée; jamais lame meilleure ne battit sur la cuisse d'un soldat: il fut un temps où avec ce faible bras et cette bonne épée, je me serais frayé un chemin à travers vingt fois plus d'obstacles que tu ne peux m'en opposer. — Mais, ô vaine forfanterie! qui peut contrôler sa destinée? ce temps n'est plus. — Ne t'effraye pas, bien que tu me voies armé; voici la fin de mon pèlerinage, le but de ma course, le terme de ma navigation. Ne recule pas épouvanté; un roseau dirigé contre la poitrine d'Othello le ferait maintenant reculer: — où irait Othello? — (*Regardant le corps inanimé de Desdémona.*) En quel état te vois-je maintenant, jeune enfant prédestinée au malheur! pâle comme ton linceul! Quand nous nous reverrons au tribunal de Dieu, ce regard que tu me jettes précipitera mon âme des hauteurs du ciel, et les démons la saisiront au passage. Froide, froide, pauvre enfant, froide comme ta chasteté! — O scélérat maudit! — Démons, prenez vos fouets et chassez-moi loin de cet objet céleste! lancez-moi dans les tourbillons des vents! brûlez-moi dans le soufre! plongez-moi dans les gouffres profonds où bouillonne un feu liquide. — Ô Desdémona! Desdémona! morte! morte!... Oh! oh! oh!

Entrent LODOVICO, MONTANO, CASSIO, qu'on porte sur une litière; IAGO, qu'on ramène prisonnier, et plusieurs Officiers.

LODOVICO. Où est-il cet homme égaré, ce malheureux?

OTHELLO. Voilà celui qui fut Othello! Me voici.

LODOVICO, *regardant Iago.* Où est cette vipère? Faites avancer le scélérat.

OTHELLO. Je regarde vainement ses pieds[1]. — Mais c'est une fable; si tu es un démon, je ne saurais te tuer.

Il blesse Iago.

LODOVICO. Qu'on lui ôte son épée.

On désarme Othello.

IAGO. Mon sang coule, seigneur; mais je ne suis pas tué.

[1] Othello, qui prend Iago pour un démon, veut voir si, suivant l'opinion populaire, il a les pieds fourchus.

OTHELLO. Je n'en suis pas fâché ; je préférerais te voir vivre ; car, à mon sens, c'est un bonheur que de mourir.

LODOVICO. O Othello ! si grand naguère, et maintenant tombé dans les piéges d'un scélérat maudit, que vous dirai-je ?

OTHELLO. Ce qu'il vous plaira : dites, si vous voulez, que je suis un meurtrier homme d'honneur ! car j'ai obéi non à la haine, mais à un sentiment honorable.

LODOVICO. Ce misérable a en partie fait l'aveu de sa scélératesse. Aviez-vous résolu ensemble la mort de Cassio ?

OTHELLO. Oui.

CASSIO. Général, je ne vous ai jamais donné aucun motif de m'en vouloir.

OTHELLO. Je le crois, et je vous prie de me pardonner. Veuillez, s'il vous plaît, demander à ce demi-démon pourquoi il m'a ainsi enveloppé corps et âme dans ses piéges ?

IAGO. Ne me demandez rien : vous savez ce que vous savez. A dater de ce moment, pas une parole ne sortira de ma bouche.

LODOVICO. Quoi ! pas même pour prier ?

GRATIANO. Les tortures te desserreront les lèvres.

OTHELLO. Va, c'est ce que tu peux faire de mieux.

LODOVICO, *à Othello.* Il est bon, seigneur, que vous soyez instruit de ce qui s'est passé ; car je pense que vous l'ignorez encore. Voici deux lettres trouvées sur Rodrigue ; l'une fait connaître que Rodrigue était convenu de se charger du meurtre de Cassio.

OTHELLO. Infamie !

CASSIO. Lâche et abominable complot !

LODOVICO. Le second papier trouvé dans la poche de Rodrigue est une lettre de reproches, qu'il se proposait d'envoyer à ce damné coquin, envoi qui n'a pas eu lieu, sans doute par suite d'un arrangement survenu entre eux dans l'intervalle.

OTHELLO. O monstre de perversité ! — Comment, Cassio, vous trouviez-vous possesseur du mouchoir de ma femme ?

CASSIO. Je l'avais trouvé dans ma chambre, et lui-même vient d'avouer tout à l'heure qu'il l'y avait laissé dans un but spécial qui a été complétement atteint.

OTHELLO. O insensé ! insensé ! insensé !

CASSIO. En outre, dans un passage de sa lettre, Rodrigue

reproche à Iago de l'avoir engagé à me chercher querelle au poste, circonstance qui a causé ma disgrâce. Lui-même, longtemps réputé mort, il a parlé, — et a dénoncé Iago comme celui qui, après l'avoir mis en avant, l'a poignardé.

LODOVICO, *à Othello.* Il vous faut quitter ce lieu et nous suivre; vos pouvoirs et votre commandement vous sont retirés, et Cassio vous remplace dans le gouvernement de Chypre. Quant à ce misérable, — les tortures les plus longues et les plus douloureuses qu'une ingénieuse cruauté ait pu inventer seront son partage. Vous, vous resterez étroitement détenu jusqu'à ce que le sénat de Venise ait pris connaissance de votre attentat. — Allons! qu'on l'emmène.

OTHELLO. Attendez : un mot ou deux avant que vous partiez. J'ai rendu à l'état quelques services, on le sait; mais laissons cela. — Quand vous rendrez compte de ces événements malheureux, veuillez, je vous prie, dans vos lettres, me peindre tel que je suis; n'atténuez rien, mais n'envenimez rien non plus. Représentez-moi comme un homme qui aima d'un amour peu sage, mais sincère et vrai; peu accessible à la jalousie, mais, une fois livré à elle, la portant au dernier excès; un homme semblable au Juif infâme [1] qui rejeta loin de lui une perle plus précieuse que sa tribu tout entière; un homme dont les yeux subjugués, bien que peu faits aux larmes, en versent plus abondamment que l'arbre d'Arabie sa gomme médicinale. Dites tout cela; puis ajoutez — qu'un jour dans Alep, voyant un Turc insolent, un scélérat en turban maltraiter un Vénitien, et avilir l'état en sa personne, je saisis à la gorge le vil circoncis, et le tuai — comme cela.

Il se frappe d'un poignard.

LODOVICO. O sanglant dénoûment!

GRATIANO. Toute parole est inutile.

OTHELLO, *se laissant tomber surDesdémona.* Je t'ai donné un baiser avant de te tuer; je veux en mourant t'en donner un encore.

Il meurt en l'embrassant.

[1] Des commentateurs ont pensé que ceci faisait allusion à la tragique histoire d'Hérode et Mariamne. D'autres ont cru qu'il s'agissait ici d'un juif qui, ne pouvant trouver d'une perle de grande valeur le prix qu'il en exigeait, la jeta plutôt que de la vendre à vil prix. Peut-être dans cette perle rejetée par le juif infâme, notre auteur a-t-il voulu désigner le Messie, méconnu et immolé par ses propres concitoyens. Cette supposition, conforme au génie religieux de l'époque, nous paraît la plus vraisemblable et la plus rationnelle.

CASSIO. Voilà ce que je craignais ; mais je ne savais pas qu'il eût une arme sur lui ; car cet homme avait le cœur grand.

LODOVICO, *à Iago.* Chien spartiate [1], plus cruel que la douleur, la faim et l'Océan ! regarde le tragique fardeau que supporte ce lit ; voilà ton ouvrage : ce spectacle empoisonne la vue ; — qu'on le voile. — Gratiano, occupez la demeure et entrez en possession de la fortune du Maure ; car elles deviennent votre héritage. — (*A Cassio.*) C'est à vous, seigneur gouverneur, qu'il appartient de faire justice de ce damné scélérat (*montrant Iago*), et de désigner le jour, le lieu et le supplice. — Oh ! ne lui épargnez point les tortures ! Pour moi je vais m'embarquer à l'instant, et, le cœur gros de douleur, rendre compte au sénat de ces événements douloureux.

Ils sortent.

[1] Les chiens de Sparte étaient renommés pour leur férocité.

FIN D'OTHELLO.

TABLE.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.







